

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34192

CALL No. 705/Sys.

D.G.A. 79

204



ALBY 2

1044

SYRIA

~~A AK~~
9210

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

34192

TOME III

Avec de nombreuses figures et 67 planches hors texte



E2227



705
Syr

R 913.005
Syr

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI)

1922



La direction de la Revue Syria est assurée par MM. EDMOND POTIER, membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre, GASTON MIRON, Conservateur au Musée du Louvre, et René DUBAUD, Conservateur-adjoint.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 3492
Date. 10.6.58
Ind. No. 205/548

MISSION ARCHÉOLOGIQUE A TYR

(AVRIL-MAI 1921)

PAR

Mme DENYSE LE LASSEUR.

Le Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban ayant bien voulu — après avis favorable de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — me charger d'une mission archéologique dans le Liban-sud, je fus spécialement désignée par M. Virolleaud, Chef du service archéologique, pour entreprendre une première campagne de fouilles à Tyr et aux environs. Le général Gouraud, Haut-Commissaire de la République française en Syrie et au Liban, qui porte un grand intérêt à l'archéologie, avait, en effet — sur les indications de M. Clermont-Ganneau — choisi le pays de Tyr comme un des principaux objectifs de recherches.

Arrivée à Tyr au début d'avril, j'y trouvai le meilleur accueil auprès du capitaine de la Basselière, le gouverneur de la ville. S'intéressant aux antiquités du pays dont il avait la charge, le capitaine de la Basselière fut pour moi un collaborateur précieux.

Comme on le sait, la Tyr primitive était autrefois une île. En dehors de cette Tyr insulaire, représentée par la presqu'île sur laquelle s'élève aujourd'hui la petite ville arabe de Sour, il y avait une autre Tyr, la Tyr continentale, Palétyr, dont l'emplacement exact est encore à fixer sur le terrain.

Au cours de sa mission de Phénicie en 1860-1861, Renan avait entrepris des fouilles à Tyr; toutefois, les importantes découvertes qu'il fit sur divers points du caza de Tyr — Kabr Hiran et Oum el-'Aouamid — absorbèrent la majeure partie du temps qu'il pouvait consacrer à Tyr même. Les tranchées qu'il avait fait creuser dans l'ancienne île et dans la région adjacente ne donnèrent pas grand résultat. On en trouve le détail dans son ouvrage classique ⁽¹⁾ qui

(1) *Mission de Phénicie*, pp. 527 et suiv.

restera toujours le bréviaire de ceux qui auront à s'occuper de l'archéologie de la Phénicie.

Mon premier soin fut de repérer, à l'aide de la carte de Renan, les travaux que l'illustre savant fit exécuter dans la zone même de Tyr. Laisant de côté ses tranchées ouvertes dans la partie insulaire, tranchées qui pour être reprises et recoupées demanderaient des moyens considérables qui n'étaient



FIG. 1. — Tell el-Ma'choûq, d'après Macridy Boy.

pas à ma disposition, je résolus de m'attaquer au tell El-Ma'choûq dont il n'avait sondé la base que sur un côté.

Ce tell — consistant en un noyau rocheux — s'élève à environ 2 kilomètres et demi dans l'est de Tyr; son identification topographique constitue un problème non encore résolu, malgré les quelques fouilles qui y ont été pratiquées par Renan en 1861 et par Macridy Boy près de quarante ans plus tard.

Renan avait fait une grande tranchée à la base du tell du côté est. Macridy Bey avait entrepris plusieurs sondages assez importants. Ils sont indiqués sur le plan ci-joint ⁽¹⁾ que l'éminent conservateur du musée de Constantinople a eu l'extrême obligeance de m'envoyer en m'autorisant à le publier. On y constatera que la plupart des sondages ont été exécutés du côté nord; un seul fut fait au sud-ouest, mais tout à fait à la base du tell, près de l'aqueduc.

En somme, le flanc même de la colline n'avait pas été ouvert et ce flanc me parut intéressant du côté faisant face à Tyr, c'est-à-dire du côté ouest. En conséquence, j'y fis creuser une première tranchée en commençant le plus haut que je pus, aussitôt après le petit cimetière qui est au sommet du tell et débordé en partie sur le versant ouest; je me proposais de trouver le roc et, une fois trouvé, de le suivre en descendant progressivement.

Cette première tranchée (la tranchée A) ⁽²⁾, dirigée du nord au sud sur une largeur de 3 mètres, mit à nu un ensemble de constructions en mauvais petit appareil, sans fondations, les assises reposant simplement sur la terre. Cet ensemble consiste en une pièce centrale, large de 2 m. 50, flanquée de chaque côté de deux petites travées larges de 1 m. 25, lesquelles se terminent en absidioles du côté de l'est. Ces cinq pièces correspondent entre elles par des ouvertures assez irrégulières et hautes de moins de 1 mètre; le sol en est pavé de petites dalles qui étaient recouvertes d'environ 3 mètres de terre. Ces dallages s'arrêtent, dans trois des petites travées, à 0 m. 45 d'un mur continu qui limite à l'ouest l'ensemble de la bâtisse et qui a, dans son état actuel, 1 m. 20 de haut et 7 m. 50 de long. Il a en moyenne 0 m. 55 de large; dans la grande pièce du milieu, il est flanqué d'une sorte de pilier, ou plus exacte-

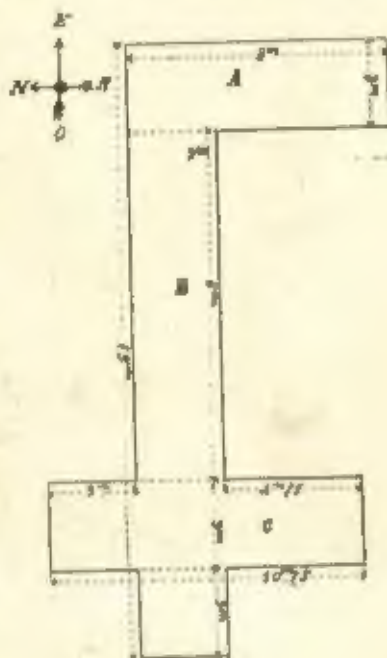


FIG. 2.

(1) Fig. 1. On trouvera le détail des tranchées indiquées en noir aux fig. 15 et 16.

(2) Je donne ci-contre (fig. 3) un schéma

approximatif des tranchées exécutées à Ma'choûq pour permettre au lecteur de suivre notre description.

ment de plate-forme, faisant corps avec lui et formant un saillant de 0 m. 75 dans l'est, sur 1 m. 50 de large.

Aucune indication ne m'a permis de savoir à quelle hauteur pouvait s'élever le bâtiment et comment il était recouvert. D'autre part, la proximité du cimetière m'a empêchée de pousser plus avant la fouille vers l'est afin de voir si la pièce centrale se terminait ou non en abside.

Parmi les pierres utilisées dans la construction des petites travées, plusieurs portent ce que M. Clermont-Ganneau a proposé d'appeler la « taille des Croisés ». La bâtisse est donc certainement postérieure aux Croisés ⁽¹⁾, elle peut même l'être de beaucoup. J'avais cru d'abord avoir affaire à un atelier de verrerie, étant donnée la grande quantité de débris de verre, de scories et de conglomérats de verre fondu trouvés dans les diverses salles; mais le manque de creusets ou de tout autre témoin d'une fabrique de verre m'obligea à renoncer à cette hypothèse. Il semble plus naturel d'admettre que ce verre fondu est, de même que les nombreux fragments de poteries noircis, le résultat de quelque ancien incendie. J'avais noté, d'ailleurs, en faisant creuser cette tranchée, qu'à 1 mètre du sol — sous une couche de matière rougeâtre — il y avait une couche d'environ 0 m. 35 d'une matière gris clair semblable à de la cendre, puis, au-dessous, des résidus de ce que les gens du pays appellent du « bitume brûlé », et enfin, de là jusqu'au pavement, une couche épaisse de poteries brisées, mêlées à de la terre ordinaire.

À 9 mètres de distance au sud du point de départ de la tranchée A, le petit mur bordant les pièces à l'ouest se termine par la courte amorce d'un retour d'angle dirigé vers l'ouest et assis sur le roc. Cela constaté, je revins à mon point de départ et je fis ouvrir une nouvelle tranchée (B) perpendiculaire à la première et descendant la pente du tell vers l'ouest. M'appuyant toujours sur le roc, à une profondeur moyenne d'environ 2 mètres, je la continuai sur la même largeur de 3 mètres et sur une longueur de 12 mètres dans l'ouest.

À ce moment, je dus m'arrêter pour éviter un éboulement de terre dans un champ de lentilles qui s'étend en contre-bas à 3 mètres de là. La tranchée ne donnait, d'ailleurs, plus rien d'intéressant; les 3 derniers mètres creusés avaient montré le rocher à nu à 2 m. 10 de profondeur. Je revins alors sur mes

⁽¹⁾ Nous savons que le roi Baudouin, mettant le siège devant Tyr en 1107, établit à Ma'choûq

un camp retranché. Les Croisés se maintinrent ensuite à Tyr pendant plus d'un siècle.



A. — Fouilles de Tell el-Ma'choûq
(Tranchee B vue de l'ouest à l'est).



B. — Fouilles de Tell el-Ma'choûq
(Tranchee C; vue du nord au sud).

pas, car, chemin faisant (entre le 6^e et le 9^e mètre), la tranchée avait mis à découvert les éléments d'une construction d'aspect imposant : un socle de massif formé de dalles (en pierre de granité et rouge) ayant chacune 1 m. 28 de long, 0 m. 40 de large, 0 m. 20 d'épaisseur et posées de champ sur leur grand côté. Ces dalles, ainsi soigneusement assemblées d'une façon régulière qui semble intentionnelle, sont solidement cimentées entre elles; elles reposent sur un seul assise — ou tout deux gradins dont le premier — celui du dessus, est composé de dalles posées cette fois normalement à plat, et le deuxième de deux assises de pierres de taille (Pl. I, A).

Afin de dégager entièrement ce soubassement, je fis creuser une troisième tranchée du même côté — à gauche de la première — vers l'est et l'avant, pour une profondeur de 3 mètres de large. Elle révéla tout un système de constructions aussi difficile à comprendre qu'à expliquer — autres massifs de ce genre — plus que celui de la tranchée B, mais débordant sur celui-ci de plus de 1 mètre vers l'ouest; assises, ou plutôt lits alternants, de dalles semblables, tantôt de champ, tantôt à plat, le tout bordé à l'est et à l'ouest par un alignement de grands blocs bien taillés. Cet ensemble des constructions a 2 m. 80 de large — mesure prise dans l'œuvre, entre les deux parements; la face ouest a actuellement 3 m. 20 de hauteur au-dessus du roc, la face est n'a que 1 m. 60. Cette différence de hauteur correspond à la déclivité du roc (Pl. I, B).

Arrivé à moins de 8 mètres à l'est de la tranchée B (y compris la largeur de celle-ci), la construction se termine en venant affleurer une arête de roche. Je fis alors reprendre la tranchée C au nord de la tranchée B pour trouver aussi à fin ces constructions dans cette direction. On fut au bout d'un petit bout de rocher surmonté d'un gros bloc de granit, posé deux gradins de pierres à double angle sur lesquels repose une plate-forme de dalles et de dalles, toujours posées de champ et servant de soubassement à un massif de maçonnerie de 8 assises en petit appareil assez médiocre. Après cela, plus rien dans le nord. L'ensemble de constructions que j'avais suivi était donc entièrement dégagé. Il y aurait peut-être lieu de demander maintenant tous ces matériaux hétéroclites qui sont sûrement antiques et visiblement réemployés. Je n'ai pas cru devoir le faire avant qu'un plan exact en ait été dressé.

Quelle pouvait être l'usage et la destination de ces curieuses dalles, étroites et longues, talles à l'usage d'une pierre dure qui n'est pas de la région? Il y

en a environ une quarantaine de visibles. Leurs dimensions et leurs proportions conviennent bien, aussi que le pense M. Clermont-Ganneau, à d'anciennes marches d'escalier réutilisées pour servir de substructions à quelque édifice beaucoup plus récent. Leur épaisseur de 0 m. 20 répondrait d'une façon satisfaisante à cette fonction originelle. Si on les imagine normalement superposées et dépassant les unes sur les autres d'une trentaine de centimètres, elles pourraient constituer un escalier d'une hauteur d'environ 8 mètres. Néanmoins, on peut se demander si l'escalier n'était pas composé de deux ou trois dalles juxtaposées, ce qui diminuerait d'autant la hauteur.

Dans tous les cas, un tel escalier implique l'existence d'un édifice d'une certaine importance auquel il devait permettre d'accéder. Quel pouvait être cet édifice ? Était-ce le temple d'Héraclès *Astrochiton* ¹ qu'on a supposé exister à Marichong, ou bien un autre monument ? La question ne pourra être tranchée que par quelque inscription qui nous renseignerait à ce sujet.

Les travaux de déblaiement ont permis de recueillir une grande quantité de débris de toute espèce et de toute époque : poterie, ciment peint, mosaïque, verrerie, monnaies, etc., s'échelonnant du v^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'au xiv^e et même xvi^e après notre ère.

Parmi les poteries brisées, il y a des fragments de conduites cylindriques pour l'alimentation des bords, des passes, des puits et des goulots de cratères, d'amphores et de sortes de gorgonnettes; la plupart sont en terre rose, assez épaisse, striées horizontalement, quelques amphores ce sont pas striées et sont décorées de peinture marron se détachant sur fond clair, d'autres portent une



FIG. 3

ornementation en relief. Certains fragments de formes diverses sont d'un usage indéterminé : queues de lampes, bords, couvercles à boutons, etc. D'autres

¹ Cf. REZAK, *Mariouh*, p. 583.

appartiennent à des modèles ou piliers atteignant parfois d'assez grandes dimensions. Il y a aussi toute une catégorie d'objets en terre cuite à parois très épaisses dont beaucoup ont l'aspect de très petits vases (fig. 3 et 4, c, d, g, h). On peut se

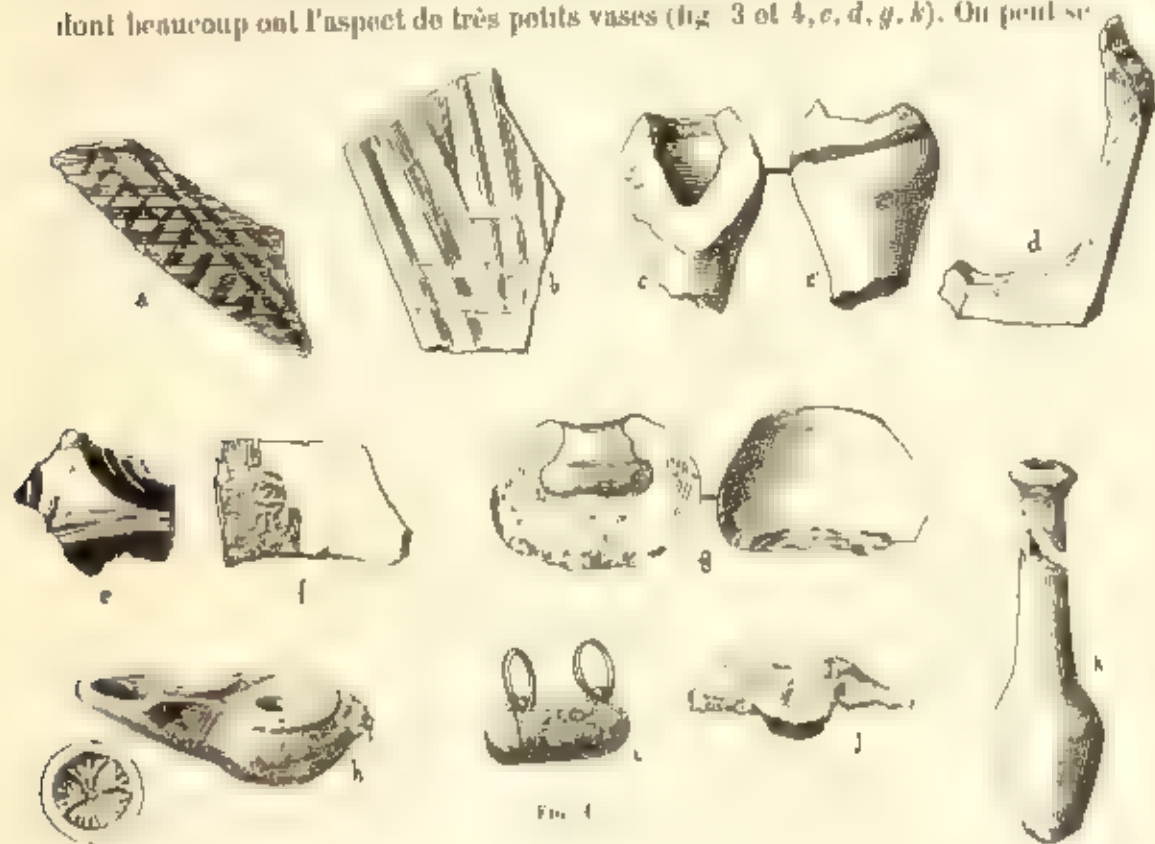


FIG. 4

demander si ce n'étaient pas des pots à cuire ou à couler, ou bien encore un matériel d'artisan quelconque.

A côté de ces objets, il y a également quelques fragments de poterie plus fine présentant un certain intérêt. Ils ont été, pour la plupart, exhumés de la tranchée B, à environ 2 mètres de profondeur, parmi les remblais qui étaient recouverts de ciment, ou plutôt de béton : poteries grecques à lustre noir avec palmettes et ovales incisés, ou avec décor rayonnant, ou encore noires d'un côté et rouges de l'autre (fig. 5); fragments rouges lustrés analogues à la poterie d'Arezzo; autres non lustrés, plus grossiers avec des bandes de six petites stries ou une suite ininterrompue de grandes stries horizontales, parfois recoupées obliquement de raies de peinture noire (fig. 4, a). Quelques fragments sont en poterie noire très cuite avec de petites stries horizontales; d'autres sont

en terre rouge unie avec des rubs blancs peints verticalement (fig. 4 b). Il y



il existe un grand nombre de fragments en albes d'origine assyrienne, dont quelques morceaux à décor incisé ou peint, les plus anciens peuvent remonter jusqu'au xiv^e siècle de notre ère.



Fig. 4

A cela il faut ajouter tout un lot d'anses de types locaux. Dans le nombre, j'ai recueilli une anse rhodienne timbrée au nom de *Socratus* ¹¹, écrit en beaux caractères et accompagnée d'un petit symbole difficile à déterminer, peut-être un dragon (fig. 5). Une autre anse du même genre a été exhumée plus tard à Hjel el-'Amad; elle sera décrite avec les objets provenant de cette fouille.

Il faut aussi mentionner une importante particularité : un groupe d'anses dont la forme caractéristique (arrondie et d'une ouverture juste suffisante pour y passer le doigt) se rapprochant beaucoup de celle des amphores à eslampilles israélites

¹¹ M. Clément-Ganneau me fait observer que ce nom s'est déjà rencontré sur plusieurs anses rhodiennes, entre autres à Rhodéon, *Meatun*, p. 38; cf. Domer, *Inscriptions*

céramiques de Grèce, p. 109, n° 214-215-216. Ce timbre est souvent accompagné d'attributs divers : flambeau renversé, lampe, bras d'une petite figure, etc.

sont magistralement étudiées par M. Clermont-Ganneau ¹⁰. Je les ai toutes nettoyées avec soin dans l'espoir d'y découvrir aussi quelque estampille similaire; malheureusement, la plupart étaient amphigraphes. Sur une centaine d'exemplaires, un seul portait un timbre dig. 6. J'y reconnus à la première ligne les lettres $\pi\omega$ ou $\pi\epsilon$, suivies du chiffre 14, puis, à la seconde ligne, les lettres $\kappa\alpha$. Je pensais qu'il s'agissait d'une indication métrologique relative à la jauge du vase. Ayant soumis l'objet en question à l'examen de M. Clermont-Ganneau, mon savant maître a bien voulu me remettre la note suivante :

La découverte de cette anse, marquée d'un timbre spécialement phénicien, fera époque dans l'épigraphie sémitique. C'est en effet, la première de ce genre qu'on ait recueillie jusqu'ici, elle ouvre une nouvelle série qui, espérons-le, ira se développant par la suite, maintenant que l'attention est éveillée sur ce point.

Le timbre, apposé avant la cuisson et fortement imprimé, se compose de deux lignes de caractères et signes en relief, au-dessous, on distingue les restes d'un petit symbole indéterminé, de forme étroite et allongée, posé horizontalement. La première ligne débute par deux lettres, suivies de chiffres, du type connu, représentant le nombre 14 ou 15 (la 5^e barre d'unité est douteuse).

On peut hésiter, pour l'identité de la première lettre, entre un π et un ϵ , et, pour l'identité de la seconde, entre un ω et un α . La lecture $\pi\omega$ suggérerait la possibilité d'une abréviation de $\pi\omega\lambda\epsilon\alpha$ « roi ». La lecture $\pi\epsilon$ est plus vraisemblable paléographiquement on peut comparer la forme du ϵ dans l'inscription d'Oumma et 'Aouamud (C. I. S., 171), quant au π , il faudrait admettre qu'il lui manque la partie inférieure de la tige, la pression du cachet ayant été insuffisante en ce point. On obtiendrait ainsi le mot $\pi\epsilon$ « année », le tout signifiant « l'an 14 (ou 15?) ». Le nombre est assez faible pour que l'on puisse penser à quelque date regnale; mais on attendrait alors le nom, ou tout au moins le titre du roi. D'autre part, ce nombre est peut-être un peu fort si l'on suppose, en s'appuyant sur l'usage hellénique, qu'il s'agit de quelque magistrature éponyme, civile ou religieuse. Aurons-nous alors affaire à un *compul* basé sur une certaine ère? Nous savons par ailleurs que deux ères différentes ont été successivement employées à Tyr, l'une ayant son point de départ en 275, l'autre en 126 avant Jésus-Christ.

En se plaçant à un autre point de vue, on pourrait vouloir chercher dans ces chiffres une indication non pas chronologique, mais métrologique relative à la contenance, à la jauge du vase. Mais cette conjecture n'est guère d'accord avec ce que nous constatons dans la tenue courante des timbres d'amphores de la céramique grecque.

Malheureusement la seconde ligne ne nous tire pas d'embarras. Elle se compose de trois caractères qui semblent bien être $\kappa\alpha$. Les analogies inviteraient *a priori* à les considérer comme appartenant à un nom propre, celui d'un personnage ayant qualifié pour garantir ou contrôler la fabrication. Un pareil nom ne s'est pas encore rencontré jusqu'ici.

¹⁰ *Receuil d'Archéologie orientale*, t. IV, p. 1 et suiv.

dans l'onomastique *tyrienne* a l'rigueur on pourrait penser à l'abréviation de quelque *louphou* ou *magouille* par exemple, $\kappa + \tau + \text{כחז} \tau$. On ne saurait songer sérieusement à une transcription de *Barroc*, *Bassur*.

Que si, au contraire, on raisonne dans l'apothèse métrologique, on pourrait être tenté de lire $\kappa \tau + \tau$ soit la préposition τ combinée avec le mot $\kappa \tau = \text{כחז}$ désignant dans la Bible une certaine mesure de capacité, le *seck* biblique. Il est vrai, surtout pour les matières sèches et non pour les liquides.

Seule tentative d'interprétation générale de ce petit texte est encore, comme on le voit, très incertaine. Mais ce qui de toute manière est le fait capital de l'existence d'ornaments indubitable, d'inscriptions estampliées, d'origine proprement phénicienne. Il est, d'ailleurs, confirmé par une seconde trouvaille de Mme Genyso Je Lasseux, qui a recueilli une autre anse s'y faire dans une de ses fouilles à El-Youfim. On y distingue encore nettement une estampille contenant les restes de deux lignes d'écriture phénicienne indéchiffrables, mais suffisamment bien frisées pour permettre un déchiffrement en règle.

Toutefois, il y a une chose qu'il ne faut pas perdre de vue. De ce que ces deux anses ont été découvertes à Tyr même ou dans ses environs immédiats, il ne suit pas forcément que les deux jarres ou jarres aux quelles elles appartiennent respectivement soient fabriquées à Tyr même. Il demeure toujours possible que ces récipients, destinés probablement à transporter, soit du vin, soit plutôt du vin, du miel et du miel et du miel, soient parvenus à Tyr par le commerce maritime sans rapport avec l'embarcation locale. Selon Herodote, Tylos, Tylos, Tylos, etc. Il est à noter que l'éléphant le plus ancien ayant leurs ossements. On sait d'ailleurs que les ossements du phénicien étaient réputés. Un papyrus arabe en 1788, 1789 mentionne expressément à côté du vin, du miel et du miel, le vin de Syon $\text{כחז} \tau$. Il est probable que celui-ci, ainsi que ses congénères syro-phéniciens, était transporté dans les jarres ébréchées aux rochers de Tyr et d'ailleurs. Il ne faut donc pas être surpris si l'Égypte nous fournissait quelque jour des anses à estampilles phéniciennes dans le genre de celles dont Tyr vint de nous offrir les premiers spécimens.

Enfin pour terminer ce qui concerne la terre cuite, il faut encore signaler une petite tête de statuette féminine d'une assez jolie expression (fig. 3, 4) et une extensive petite plaquette brisée sur la surface très légèrement convexe de laquelle est tracé, en traits en partie en creux, en partie en relief, un dessin très compliqué et mélangé (fig. 3, 5). On croit y distinguer le buste d'un personnage vu de face, paraissant tenir appliqué contre sa poitrine une sorte de bouclier dans la courbe duquel sa main est passée; au-dessous on pourrait peut-être reconnaître l'indication d'une ceinture et la garde d'une épée. Le tout donne un peu l'impression d'un chevalier des Croisades.

La terre crue est représentée par un seul exemplaire assez grossier : c'est une sorte de bouchon de petit vase en argile séchée, destinée à sceler le vase sur lequel il avait été apposé (fig. 4, j).

Les débris de ciment peint sont tous de couleur rouge. Sur l'un d'eux, de forme concave, trouvé dans la tranchée A, il y avait, semble-t-il, les restes d'une croix. Un autre fragment de revêtement, beaucoup plus fin, provenant de la tranchée B, porte les éléments d'un dessin floral (fig. 4, e); il devait faire partie d'une décoration murale assez soignée.

Les cubes de mosaïque sont de trois tailles différentes : les uns, grands, en pierre ordinaire blanche et grise; les autres, moyens, également en pierre blanche; enfin, les derniers, petits et en verre de couleur jaune ou verte, parfois dorés sur le côté. Il est possible que ces dernières aient appartenu à une mosaïque murale du genre byzantin.

Les verrines, ainsi que j'ai déjà dit, sont très nombreuses; malheureusement il n'y a que des débris ne permettant pas de reconstituer un seul vase. Le verre en est excessivement fin et dense de filés ou de sortes de boutons en relief ou encore de godaïres. Il y a aussi des morceaux en forme de petites anses tubulaires, élégamment repliés; d'autres, tubulaires, fermés d'un bout et s'évasant de l'autre; de petits pieds de coupes circulaires; enfin un fragment assez curieux, c'est un motif de bagne dont le chapeau affecte la forme d'un moule (fig. 3, n° 4).

Je ne me souviens que pour mémoire les monnaies. Elles sont en bronze, très peu nombreuses et en si mauvais état qu'il est impossible de rien en tirer. La seule sur l'on puisse reconnaître quelque chose, est une petite monnaie des Croisés, d'un type très rare, paraît-il, mais qui n'est malheureusement pas entière. M. Jean Babelon, attaché au Cabinet des médailles, à l'examen de qui elle a été soumise, a bien voulu m'en faire tenir la description suivante, complétée par l'exemplaire du Cabinet des médailles :

T Y R R L S entre deux grénets. La Tour-David surmontée de ses deux guettes, accostée de deux besants.

✠ D. A. V. I. T. entre deux grénets. Étoile à huit rais.

Cette monnaie a été frappée à Tyr, sous le règne de Louis VIII. Consulter la publication pour la première fois. Pour plus amples détails, voyez G. SCHUMBERGER, *Numismatique de l'Orient latin*, pp. 88-89.

L'argent est représenté par un petit étui cylindrique orné, autant qu'on en peut juger, de dessins géométriques et peut-être de lettres arabes (fig. 4, *ci*). Il a environ 0 m. 03 de long et est muni de deux bélières permettant de le suspendre. C'est le type de ces petites amulettes que l'on appelle « étuis à Coran ». L'intérieur de celui-ci était vide.

Le fer est rencontré sous les formes d'un gros anneau et d'une lame de couteau percée d'un trou.

Enfin, on a trouvé une cornaline taillée en ovale mais non gravée.

Tout en travaillant à la fouille que je viens de décrire, j'avais fait exécuter quelques sondages sur d'autres points du tell. D'abord à mi-côte, sur le flanc meridional — on alla jusqu'au roc sans résultat autrement intéressant — puis, au sommet, dans la cour même du Neby qui était pavée de grandes dalles; on les enleva sur une surface de 2 mètres carrés et on trouva, juste au-dessous, une seconde couche de dalles semblables et, ensuite, le roc à 0 m. 50 environ. Un autre sondage, opéré dans la partie nord du sommet du tell, à quelques mètres



Fig. 4. *ci*

du Neby dans une bâtisse servant aujourd'hui d'étable, ne donna rien. On y atteignit également le roc à moins de 0 m. 50.

Sur le flanc sud du tell, un peu au-dessous du Neby, je fis vider une ancienne citerne remplie de débris de toutes sortes: tambour de colonne, stèle arabe de basse époque, etc. L'ouverture de la citerne est bordée de gros blocs bien taillés — sur l'un d'eux est gravée une grande croix à double branche du type dit croix patriarcale (fig. 5 *bas*). Ce bloc a dû faire partie d'un montant de porte — peut-être provient-il du palais ou de la maison du patriarche latin de Tyr¹⁾. Lorsqu'il fut réemployé, plus tard, dans la construction de la citerne de Ma'choq, on ne se préoccupa point de la croix qui se présente maintenant dans la position couchée.

¹⁾ Tyr était en effet, comme on le sait, le siège du patriarcat latin pendant les Croisades; inutile de rappeler le nom de Guil-

laume de Tyr, le fameux patriarche et historien.

II

NÉCROPOLE D'EL AOUATIN

Comme toute ville antique, Tyr et Palétyr avaient certainement leurs nécropoles, nécropoles importantes qui devaient contenir, sans doute, comme celles de Sidon, les tombeaux de la dynastie royale. Ces tombeaux n'ont pas encore été retrouvés, car, bien entendu, on ne saurait prendre au sérieux la dénomination de « tombeau d'Ibrahim » donnée indûment des 1833 au monument funéraire, d'ailleurs très intéressant, qu'on montre sous ce nom à 2 heures au sud-est de Tyr.

Il y a bien, à 800 mètres à l'est de Ma'choûq, une curieuse nécropole, d'époque indéterminée, connue sous le nom de el-Aouatin. Renan en avait indiqué tout l'intérêt. J'aurais voulu en reprendre l'exploration, mais je ne pus mettre ce projet à exécution dans cette première campagne.

Je dus me borner, pour cette année, à examiner ce que Renan appelle de « vastes hypogées à ciel ouvert dont les plafonds se seraient effondrés » ; je cherchai aussi dans la « vallée des figuiers » la sculpture ayant l'apparence d'un « Bon Pasteur » qu'il y signale ; je ne pus la retrouver, non plus qu'une autre sculpture que M. Ruzcallah Nour avait remarquée autrefois dans un des hypogées effondrés et que nous y avons vainement cherchée. Il est possible que les ouvriers qui exploitent actuellement en carrière les restes de cette nécropole aient détruit ces sculptures.

Dans le sol rocheux qui s'étend au pied même de la colline, on voit de nombreuses ouvertures carrées envahies par la végétation, ce sont, apparemment, les puits d'accès de caveaux analogues à ceux des autres nécropoles de la côte phénicienne. Je me proposais d'en dégager quelques-unes, mais je n'en eus pas le loisir : avant voulu, au préalable, tirer au clair ce que signifiait une certaine arête de rocher taillé, abîmeant le sol et tournant à angle droit. On mit à nu un grand bassin carré de 3 mètres sur 2 m. 82, ayant, à 0 m. 30 du sol, un rebord large de 0 m. 40 environ et, du côté nord-est, au centre, une rigole. La profondeur du bassin est de 1 m. 95 ; sur le côté sud-est il y a, dans le fond,

une cavité et partie circulaire de 0 m. 70 environ de diamètre et de 0 m. 35 de profondeur. Le tout est cimenté avec soin.

On recueillit, en pratiquant cette fouille, une grande quantité de poteries en terre rose épaisse, à stries horizontales; on y trouva aussi quelques fragments de vases en terre brune très fine et vernissée, une petite lampe ornée de motifs géométriques (fig. 4, *b*), et enfin un second exemplaire d'anse d'inscriptions puniques malheureusement en deux fragments. Je suppose que tous ces débris proviennent de la poterie funéraire stria qui a dû être employée à un nombre d'années dans les tombes à puits avoisinantes.

Des difficultés matérielles (manque de contremaître, isolement de l'endroit, difficulté du ravitaillement pour les ouvriers, etc.) ne empêchèrent de pousser plus avant les travaux en ce lieu.

III

Fouilles à Dîr el-Amâr

Le port nabatéen de Dîr el-Amâr se trouve sur une île peu élevée et entourée dans les deux tiers de son pourtour par le ravin profond et escarpé que nous venons de passer, le plateau de la Basseterre et moi, lors d'une exploration en compagnie du propriétaire de toute cette région, le Cheikh Hadj Hassan Rouz. Cet endroit se trouve à 600 mètres environ dans l'est de Bourdj Chemale et n'a jamais été fouillé, ni même signalé. Les habitants de Bourdj Chemale l'appellent Dîr el-Amâr : « plateau (?) de la colonne », à cause d'une sorte de pilier à ramure, haut de 1 m. 95, qui se dresse au sud-est du plateau.

C'est au pied de ce pilier que je fis commencer tout d'abord le travail sous la direction avisée et intelligente de M. S. H. M. M. qui regrette bien d'avoir eu si peu de temps auprès de moi. On constata que le pilier s'enfonçait très peu en terre : un gros bloc taillé lui servait de base. Du côté opposé à la ramure on dégagait une sorte de socle ou soubassement de 2 assises de pierres bien équarries et cimentées, reposant sur le roc qui est à 0 m. 65 de profondeur; ce soubassement se dirige d'abord vers l'ouest sur une longueur de 2 mètres, puis

(1) Voir *supra*, p. 8.

vers le sud sur une longueur de 6 mètres environ. Ce pilier paraît donc avoir fait partie d'une sorte de construction qui aurait disparu et dont il ne reste que les soulassements. Ce fait est peut-être qu'un exemple de pressur comme ses congénères décrits par Renan.

A quelques mètres plus au sud-ouest, on n'a aperçu que une sorte de grotte dont l'entrée était murée et cimentée. On l'ouvrit, on la vida et on s'aperçut qu'elle était anciennement entée d'un ciment assés fin. A l'extrémité nord, on s'aperçut s'ouvrir un trou arrondie. Nous le fîmes déblayer et on constata que la grotte était tout simplement un silo mesurant 4 m. 20 sur 3 m. 70. L'ouverture supérieure servait à y jeter le grain.

Un peu à l'ouest de ce silo, une autre tranchée dégagée un groupe de cinq fosses rectangulaires continues, taillées à même le roc, à ciel ouvert. Bordées chacune d'une feuilleure sur trois de leurs côtes,

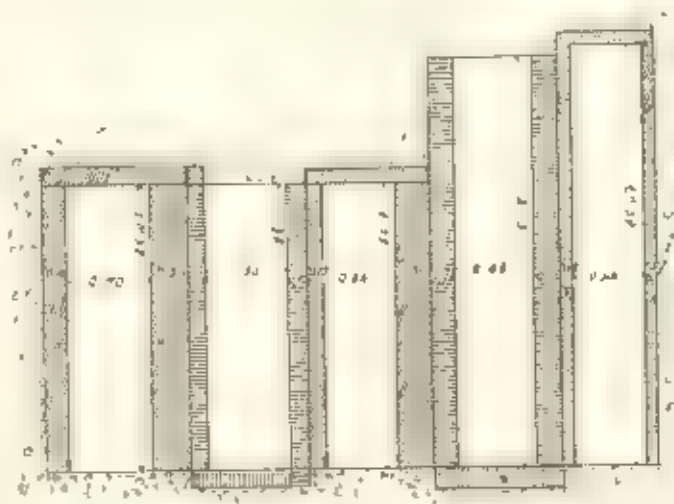


FIG. 7

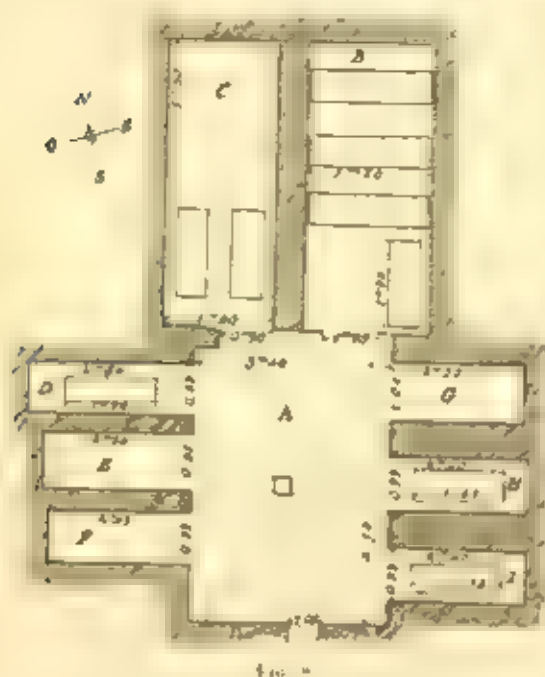
elles sont disposées à l'inverse l'une de l'autre. Il est possible que cette disposition corresponde à la position tététrique des corps qu'elles devaient recevoir. M. Ruzahleh Nour ou en a fait un croquis qui se trouve ci-dessus (fig. 7).

La terre remplissant ces cuves contenait quelques débris d'ossements et de terre cuite (anses de forme phénicienne), mais le tout en miettes; elles avaient certainement été violées antérieurement.

A un peu plus de 3 mètres, toujours vers l'ouest, on pratiqua une nouvelle tranchée qui révéla l'existence d'un important hypogée souterrain. On y accède par un escalier de dix marches. Descendant entre deux parois de belles pierres taillées régulièrement assés, on arrive au bas de l'escalier, on trouve au pignon d'environ 2 m. de large formant corridor de niveau avec le sol de l'hypogée. On a alors devant soi une grande porte faite de deux mon-

tants en forme de pilastres, décorés de peinture à fresques (motifs géométriques (crousses) et végétaux). Le linteau qui les surmonte semble avoir pour fonction de soutenir une partie du rocher taillé en cintre (Pl. II A).

L'hypogée étant entièrement rempli de terre, de débris de plafond et de parois effondrés, et même d'une espèce de tuf éboulé, il fallut d'abord



procéder à un déblaiement long et minutieux. Après quoi, on se trouva dans une grande salle de 4 m. 70 de long sur 3 m. 40 de large, la salle A. Elle donnait accès à six petites chambres latérales, ou plutôt grands *loculi* (3 de chaque côté), ayant chacun environ 2 m. 50 de long sur 0 m. 95 de large. Sur la paroi du fond s'ouvraient deux pièces (B et C), dont l'une (B) a 5 m. 30 de long sur 2 m. 20 de large et l'autre (C) 5 m. 30 de long sur 1 m. 90 de large (fig. 8).

La pièce B contenait trois grands sarcophages en pierre dure du pays, munis encore de leurs couvercles : un à dos d'âne et deux arrondis¹. Leurs flancs avaient dû être percés au temps jadis par quelques fenteilles clandestins.

Devant ces sarcophages, et perpendiculairement à ceux-ci, se trouve une petite fosse de 1 m. 30 de long creusée dans le sol de tuf.

Dans la pièce C, il n'y avait pas de sarcophages, mais seulement deux fosses creusées dans le sol et, dans la paroi séparant C de B, deux petits trous carrés et une sorte de niche (peut-être pour une statuette²).

Enfin, trois des *loculi* (D, E, F) contenaient chacun une fosse analogue à celles de B et de C. Les trois autres n'en contenaient pas. Les six *loculi* et les

¹ On pense généralement que cette différence dans la forme des couvercles répond à la différence de sexe des défunts.



Fig. 1. The opening in the wall of the tomb.



Fig. 2. The entrance to the tomb.

deux pièces du fond sont bûches d'os le tuf m. et rouges. Seul la salle centrale (A) avait un plafond plat et des parois lisses; le tout est revêtu d'une première couche de mortier posé sur le tuf et servant de support à un enduit plus fin et blanchâtre sur lequel on a appliqué une riche décoration de peintures à fresque de tons chauds et variés.

Le sol, ainsi que celui du palier qui donne accès à l'hypogée, est soigneusement nivelé, recouvert de ciment fin et peint en rouge vermillon. Au centre de la pièce on avait encastré, dans le sol, un gros bloc carré, orné de peintures à dessins géométriques sur ses quatre côtés. Peut-être était-ce le socle d'un autel? Nous fûmes enlever le ciment qui l'assujettissait pour nous assurer qu'il ne bouchait pas l'orifice d'un puits quelconque.

Tout autour de la salle A règne une banquette d'environ 0 m. 30 de haut sur 0 m. 38 de large; elle est décorée d'un dessin géométrique curviligne, en brun violet sur fond crème. Au-dessus, sur les parois mêmes de la pièce, dans les intervalles séparant les ouvertures des lazuh, le décor consiste en roseaux et en grands arbres vert foncé, chargés de fruits de couleur jaune, rouge, orange «citrons? pommes? oranges?». Les portes arrcées qui donnent accès aux loculi et aux pièces du fond sont surmontées d'élégantes guirlandes vertes, rouges ou jaunes suspendues par des bandelettes de tons divers, le tout simulant une décoration de linteau (Pl. II B).

A la partie supérieure des parois, on voit une grande frise courant tout le long et contenant un amoncellement de fruits, de fleurs et de feuillages au milieu desquels passe un large ruban multicolore qui se tord aux angles de la pièce en une sorte de rosace à quatre branches. Sur la paroi du fond — au centre de la frise, — en face de l'entrée, on distingue un loup, de profil à droite, en train de brouter.

Les fresques du plafond sont encore plus remarquables que celles des parois. C'est d'abord un encadrement général composé d'une large bande, d'environ 0 m. 30, consistant en une grosse torsade dont les spires, alternativement blanches et rouges, se détachent sur un fond vert; cette torsade est bordée, de chaque côté, par un filet ou listel rouge. Puis, à l'intérieur de ce premier encadrement, un second est formé par une guirlande de petites feuilles lanceolées. Le champ du plafond se subdivise en quatre compartiments symétriques, séparés les uns des autres par le même motif de guirlande

Au centre il devait y avoir un grand médaillon circulaire recoupant l'intersection des quatre compartiments. Il a disparu dans l'éblouissement de toute la partie sud de l'hypogée. Il n'en reste plus que la moitié de l'encadrement formé toujours par la même guirlande de petites feuilles lancéolées. Deux des compartiments ont été galeusement détruits : ceux du sud. Dans les deux qui ont été épargnés on voit un semis de fleurs rouges aux feuilles jaunes, jetées en tous sens avec goût et naturel. Parmi ces fleurs l'artiste a peint divers oiseaux qu'un

spécialiste pourrait probablement identifier, car ils sont exécutés avec beaucoup de soin et de réalisme. Chaque compartiment contient deux gros oiseaux (dont l'un semble être une perdrix) et quatre petits. Aucun d'eux n'est figuré volant (Pl. III, A et B).

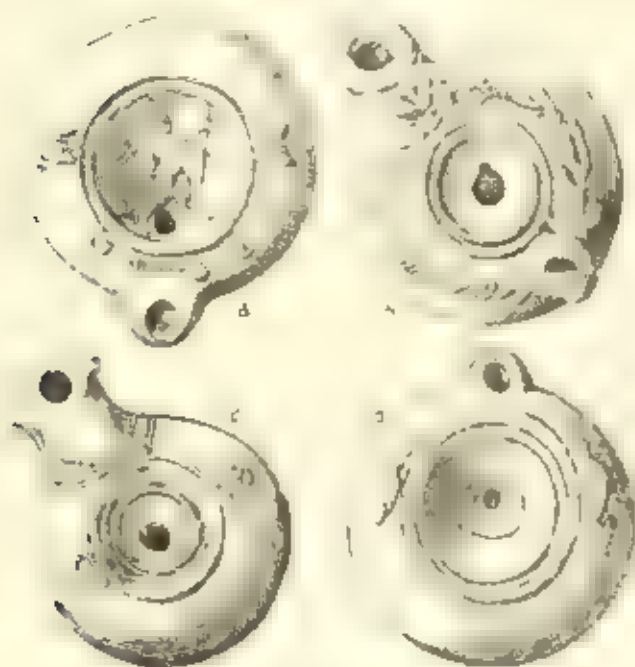


FIG. 9.

Aux quatre angles du plafond sont, ou étaient, représentés en bustes les quatre Vents personnifiés : dans l'angle nord-ouest, un jeune homme imberbe, vu de profil, la tête ceinte

d'une couronne de feuillage, souffle à petites joues un vent de couleur bleue. Le buste peint à l'angle nord-est paraît être celui d'un adolescent : il a les cheveux courts, noirs et non frisés. Il ne porte pas de couronne et le vent qu'il souffle est rouge. Le buste de l'angle sud-ouest est en trop mauvais état pour qu'on puisse le juger et le décrire. Quant à celui du sud-est, il n'en reste plus trace.

Toute la terre retirée des sarcophages et des fosses fut criblée avec soin dans la grotte même. On y recueillit un grand nombre de fragments de petites lampes en terre cuite et une quinzaine de lampes intactes, de forme ronde ou

allongées avec ou sans anse, de couleur noire ou rouge ¹. Quelques-unes sont sans aucune ornementation; d'autres ont un décor géométrique, ou végétal, ou animal (fig. 9, *b, c, d*). Certaines lances sont ornées de sujets érotiques ou mythologiques. La plus intéressante montre un dieu Pan, cornu, la neurule dattache à l'herbe aux cornes verticalement, en haut et marche de profil à

droite ⁽²⁾ (fig. 9, *a*). On trouva aussi une quantité de fragments de poteries de toutes sortes : terre épaisse recouverte d'un engobe verdâtre; terre fine rouge bruno



Fig. 9.

tres petits cols d'amphores avec anses allongées, attachés au haut des cols — goulots de cruches à nos de jours — les romes s'en relief (fig. 10, n° 1 et 2). Un fragment d'un pithos ³ avec décor en relief et mure — que sont le remonter à une époque assez ancienne (fig. 10, n° 3), des fers de vases et de sans en spirale — les vases à stries horizontales (fig. 11, *a*) avec une seule anse et un fond sans base stable; d'autres également à stries, mais avec une anse, mais d'une forme plus trapue et plus arrondie, reposant sur une petite base en anillo. Enfin, une anse rhodienne dont le timbre est en très beaux caractères que celui de l'anse de Metchouq. Il se compose de trois lignes ayant quelque peu souffert (fig. 12) on y reconnaît, à la seconde ligne, le nom de Τηρόδοξ au génitif, probablement précédé à la première ligne du titre religieux (ἐν τῇ παύ) et dont il ne reste que le

¹ Cf. les lances trouvées à Saïda par R. n. n. Mission, p. 490 et pl. XXIV.

² L. dessous est marqué d'un Δ.

³ Cf. les autres brutes par M. Coste et dans Syria, 1920, p. 138, fig. 44, d.

sigma final. A la 3^e ligne on lit le nom du mois rhodien de $\Delta\lambda\iota\sigma\iota\alpha$ ⁽¹⁾.

Beaucoup de poteries étaient couvertes d'une matière blanchâtre cristallisée, surtout les goulots d'amphores. Dans les sarcophages, on recueillit plusieurs morceaux de cette matière qui ressemble à de l'alun ⁽²⁾.

Les os, que l'on trouva mêlés avec la terre et les poteries, étaient brisés et de couleur verte comme ceux que décrit Renan ⁽³⁾. Peut-être avons-nous là



FIG. 11

l'effet de quelques ingrédients chimiques destinés à préserver les cadavres pendant un certain temps.

Il y avait aussi beaucoup de fragments de plomb, ainsi que de grands clous en fer d'au moins 15 centimètres de long, dont plusieurs à têtes grosses; ils proviennent vraisemblablement de sarcophages en bois qui ont été détruits.

⁽¹⁾ M. Clermont-Ganneau, auquel je dois la lecture de cette inscription, ajoute : « Ce nom de Timoraios se trouve à plusieurs reprises sur les inses rhodiennes, parfois avec la variante orthographique Τίμορραϊος. Cette dernière forme apparaît comme celle du nom d'un hiéreas, prêtre du Soleil à Rhodes (*C. I. G.*, 3673^b), sur plusieurs exemplaires les noms de mois varient, cf. Deussen, *op. cit.*, p. 411, n^o 253, 254. On est autorisé à restituer ainsi

le n^o 253 mutilé, de Darnaud, laissé par lui sans transcription :

Τίμορραϊος
ΤΙΜΟΡΑΙΟΣ
TIMORAIOS.

⁽²⁾ Ce doit être la même matière que celle qui est décrite par Renan (*Mission*, p. 450) comme une sorte de carbonate de magnésium.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 449.

Les débris de verre étaient fort nombreux et de toutes sortes, quelquefois en verre épais, mais le plus souvent en verre excessivement fin. Plusieurs vases sont encore entiers : ils sont de divers types (fig. 13) et rentrent dans les catégories déjà connues par les trouvailles de Renan à Tortose, Djebel et Saida ¹⁰.



FIG. 12

Tous les bijoux que devaient contenir les sarcophages avaient probablement été enlevés par les violateurs de l'hypogée ; nous ne trouvâmes que quelques boutons en verre de différentes grosseurs et une jolie bague en



FIG. 13

ambre de 56 millimètres de pourtour intérieur, surmontée d'un lion ou d'un sphinx couché (fig. 13, a) ; elle était intacte, mais se brisa dans le trajet du retour à Tyr.

Les monnaies avaient également tenté la cupidité des voleurs : nous ne

¹⁰ *Mission de Phénicie*, pl. XXIII et texte, p. 488

recueillis nos qu'une demi-douzaine de pièces de bronze, en si mauvais état qu'il est presque impossible de les identifier — tout au plus — sur l'une d'elles, distingue-t-on un palmier.

Il y avait aussi un petit style de clois, au pariet de pointes en bronze dont plusieurs sont encore en place dans le mur au-dessus de la porte de C, sous la guirlande peinte. L'absence, comme le suppose M. Seann Mady, les consignant servi à fixer quelque titulus donnant les noms des défunts? On pourrait penser aussi à d'anciennes pointes ayant servi à attacher une portière ou une natte masquant les fosses funéraires et donnant ainsi aux lieux carrés l'apparence complète de portes de maisons?

En résumé, dans son état actuel, notre hypogée donne l'impression d'un sépulcre plus ancien, originairement taillé dans le roc nu. On devait y accéder par une ouverture légèrement enfoncée. Tout le sommet est et a été visible au-dessus du niveau actuel. La distribution générale intérieure paraît très sensiblement la même qu'aujourd'hui, mais le tuf rocheux dans lequel l'ensemble avait été creusé était alors partout à nu, comme d'habitude dans les anciens tombeaux analogues.

Plus tard, à un moment donné, et lors des excavations que nous ignorons, le propriétaire de ce sépulcre — qui était sans doute un sépulcre de famille — fit procéder à une refecton générale de tout l'hypogée pour le mettre au goût du jour. En premier lieu il fit construire, en appareil soigné, devant l'entrée, un escalon à trois marches — quel qu'il se soit — par où se monter les dix marches. On obtenait ainsi — artificiellement — une esplanade tout à fait conforme à celles des caveaux de la catégorie n° 3 de Renan (caveaux à escaliers). D'autre part, sous le cintre même de l'entrée primitive, on éleva une belle porte avec linteau et montants.

Cela fait, l'entrée et toute la grande salle furent revêtues de l'enduit destiné à recevoir la décoration peinte de style plus haut. Cette décoration, exécutée avec beaucoup de goût et de minutie, rappelle les peintures romaines de certaines villas du Palatin. Elles me paraissent plus fines et plus soignées que celles des caveaux funéraires de Syria qu'a publiées le docteur Contenau¹⁾, et

¹⁾ *Syria*, 1930, pl. XIV, XV et fig. 34. Je ne parle pas des grottes pélaies que citent Renan et Vogüé — aucune reproduction n'en ayant été

donnée et les peintures ayant malheureusement complètement disparu.

je serais tentée de les faire remonter un peu plus haut. Le grand autel et de ces poutres reside dans leur excellent état de conservation qui permet de juger la richesse de la palette de l'artiste.

J'aurais voulu faire détacher cet autel au plafond pour le transporter à Beyrouth, à l'abri des incursions et des brancus malfaisants. Le nivellement ouvrier incapable d'entreprendre un travail aussi délicat m'obligea à y renoncer pour le moment et je me contentai de faire murer la grotte.

A une distance de 3 mètres à l'ouest de la porte de l'hypogée aux peintures, on tomba sur une fosse funéraire isolée creusée dans le roc ; elle est du même type que celles dont on avait rencontré tout un groupe à une distance sensible, mais égale du côté est, seulement elle est beaucoup plus petite (1,30 x 0,50). Elle était intacte et formée par trois grosses pierres rונnues qui on enleva moi sans de difficulté. Elle était recouverte de terre rouge dans la partie du fond, avec quelques débris d'os et de fragments de fragments de verreries et de poteries. Un vase entier de terre cuite pale, en forme de carafon (fig. 116), contenant des grains de blé mûrs de la terre, puis un petit roneau, formé d'un simple fil d'or dont les deux extrémités sont agrafées ensemble, se levait d'une minuscule boîte d'orille, celle de la petite fibule enterrée dans cette cuve. Enfin, on y rencontrait une petite monnaie d'argent au nom de Caracalla¹⁾, ce qui fournit un indice chronologique.

On peut se demander si cette fosse taillée dans le roc et, en quelque sorte, symétrique du groupe extérieur des cinq fosses de l'est, n'avait pas, ainsi que celles-ci, un rapport quelconque avec l'hypogée située au centre de l'enceinte caveau familial aménagé par le propriétaire dans son domaine agricole. Elle était apparemment réservée à la famille proprement dite. Au contraire, les fosses creusées à l'orée et à l'extrémité de l'hypogée auraient été occupées, suivant l'habitude antique, par des personnes appartenant à l'entourage ou à la domesticité du propriétaire agricole.

¹⁾ M. Jean Babelon a eu l'obligeance d'identifier cette monnaie en la comparant à un exemplaire existant dans son cabinet. En voici la description : Vénus Victrix debout à gauche, tenant une petite Victoire et une

lance et appuyée sur un bouclier. Accord, date de l'empereur avec l'effigie. AUCUNUS REX AVG. ET CON. S. Description historique d'une monnaie frappée sous l'empereur romain Caracalla, n° 606.

L'exploration du plateau de Djel el 'Amel se continua d'abord vers l'ouest, puis vers le nord. On y pratiqua au total 34 sondages, dont 24 ne donnèrent rien.

La tranchée la plus au nord du plateau, à quelque 1 400 mètres de l'hypogée aux peintures, donna des résultats intéressants. On se trouva, à 0 m. 60 de la surface du sol, devant une paroi de rocher taillée verticalement, dans laquelle s'ouvraient deux entrées de tombes creusées côte à côte et encore fermées chacune par une grande dalle scellée dans la feuillure encadrant l'ouverture large de 0 m. 64 sur 0 m. 98 de haut. Nous fûmes enlever ces dalles et nous vîmes deux sortes de fours pénétrant obliquement dans le roc sur une longueur de 2 m. 50. Ces deux fours diminuent graduellement de hauteur et surtout de largeur. À l'entrée, les dimensions sont de 0 m. 98 de haut et de 1 m. 17 de large; au fond elles se réduisent à 0 m. 85 de haut et 0 m. 90 de large.

L'intérieur était entièrement rempli d'une terre brune très fine qu'on retira avec précaution et qu'on passa au tamis. Elle contenait de nombreuses perles de verre de formes et de couleurs diverses : 32 longues et verdâtres ; 32 rondes et bleues (fig. 11, *q*) ; 12 plates et blanches (c) en forme de coquilles et de couleur jaune (*f*) ; une grande épave coupée, verte (*k*) ; une autre, ovale également verte (*e*) ; 2 grosses rondes avec traces d'incrustations (*j*) ; des boutons en verre, une ponde de flèche en bois noir avec de petits cercles incisés se détachant en blanc, une sorte de petit cachet en verre sombre avec traces d'incrustations mais sans aucune gravure (*d*) ; un petit cylindre en pâte de verre avec décor en relief se détachant en bleu sur fond marron (*h*) ; un petit pentagone en verre de couleur jaune, ayant la forme d'une maille munie d'une bélière de suspension (*o*) — sur l'une des faces est imprimée, en relief, un lion [†] marchant à gauche, surmonté d'un petit croissant — enfin, une toute petite clochette en bronze (*b*) et une belle bague d'oreille en or massif (*l*).

On y trouva aussi beaucoup de fragments de verre rose et de vases de terre cuite très pâle, à deux anses et à stries horizontales, différant légèrement chacun l'un de l'autre, tout en étant du même type (fig. 11, *a*, *c*).

En outre, on recueillit, dans les deux tombes, une quarantaine de monnaies

[†] C'est probablement le signe d' *𐤎𐤓𐤕𐤓* ayant ici un caractère astrologique et prophé-

tique et certaines tessères palmyréniennes similaires en terre cuite.

de bronze en plus ou moins bon état, la majeure partie au nom de Constant III, ce qui nous reporterait pour l'âge des dernières sépultures au ^{vii} siècle de notre ère. Parmi les monnaies il y a une pièce de bronze percée qui a servi d'agade (fig. 14). M. H. Dissard nous communique sur ce sujet la note suivante :

Cette monnaie nabatéenne est d'un type nouveau. Elle paraît porter le portrait d'autre part presque le même sujet : femme vêtue de corps levant une main vers un autel, elle tient un objet indistinct. Le droit est peu net, et le revers apparaît mieux conservé. Devant la femme à mi-corps, dans le champ, en bas, une plante. Derrière la femme, on lit sans hésitation, en caractères nabatéens : *šmqlt*.

Il s'agit évidemment de la reine *Šmqlat*. Malheureusement, l'absence de légende au droit (le coin a porté en dehors du flan) ne permet pas de choisir entre les deux reines nabatéennes que nous savons avoir porté le nom de *Šmqlat*.

En tout cas, si l'on accepte l'opinion, si répandue, que cette monnaie est gravée, s'en remarque auss que le nom de l'autel, *šmqlt* se rattache au *šmql* qui apparaît sur les monnaies d'Aréas IV⁽¹⁾ : on peut supposer qu'il s'agit de la plus ancienne *Šmqlat*, la sœur et seconde femme d'Aréas IV⁽²⁾.



Fig. 14.

Toute la surface du plateau de Djel el-Amad présente des entailles excessives dans le roc affilant, celles-ci présentent autant d'indices archéologiques : de même, les flancs nord-ouest et sud ou il y a certainement le nombreux tombeaux. D'autre part, sur un autre plateau qui est en face, à l'est, on voit également le roc taillé et même une sorte de gîte de meule. Ce plateau s'appelle « *Deir Mantur* » et a vu le 1015 *cytoros* : on en semble indiquer une situation stratégique importante. Les gens du pays racontent qu'on y a trouvé, il y a longtemps, une grotte contenant des statues de marbre⁽³⁾.

Enfin, d'un autre côté de Djel el-Amad — au sud-ouest — au pied de Bourj Qelle, au lieu d'El-Am-Djedle, on voit aussi ces rochers taillés et même une curieuse sculpture surmontant une entrée de grotte. Elle est malheureusement très fruste; on y distingue seulement un encadrement rectangulaire formé de brosses⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ R. DESSARD, *Numismatique des rois de Nabatène*, pl. II.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 16 du tir. à part. Sur les mon-

naies de cette

naies de cette *Šmqlat*. *Ibid.*, p. 37 et suiv.

⁽³⁾ Au centre devait se trouver le motif décoré par *thekos* (*Gallies*, II, p. 236).

En somme, la région entière qui se trouve entre Bourdj Chemale et Bourdj Qable mériterait d'être fouillée méthodiquement. Il est presque certain qu'on y trouverait d'autres tombeaux analogues à l'hypogée aux peintures de Djel el-'Amad. On peut espérer aussi y rencontrer des sépultures plus anciennes et purement phéniciennes, non réutilisées à l'époque romaine.

DENISE LE LASSEUR.

(A suivre.)

« L'image d'un berger debout, à sa droite et à sa gauche, deux têtes de bœufs sont figurées entourées chacune d'une couronne, à ses

piés est un animal, actuellement très dégradé, qui est probablement un mouton. »

SUR LA DISSÉMINATION GÉOGRAPHIQUE DU NOM DE PEUPLE DANS LE MONDE ÉGÉO-ASIANIQUE

PAR

RAYMOND WEILL.

I

Nous avons essayé, récemment⁽¹⁾, de montrer qu'étant donnée la construction fréquente des noms de peuples égéo-asiatiques avec la désinence ethnique -αστος, -ΑΤΩΣ anatolien, -asha des transcriptions hiéroglyphiques égyptiennes, ou ηός, -ei des hiéroglyphes, pour retrouver un nom asianique en grec ou en latin, nous avons toute liberté de prendre l'asianique tel que nous l'avions, ou bien de l'alléger de la désinence ethnique avec laquelle il peut nous apparaître, ou bien au contraire de supposer sa forme simple enrichie de ce suffixe ethnique, -ηός ou -αστος. Le metaore ou ces considérations sont utilisées et est en cours d'impression lorsque nous avons aperçu que si l'on effectuant la suppression de l'ethnique dans l'asianique *karkasha* du texte hiéroglyphique de Ramses II la forme radicale restante était identique au nom de la Libye, Κάρτα. Il nous a été possible de signaler le fait en une brève addition à l'article⁽²⁾; sans doute y aura-t-il utile à ce que nous y revenions pour l'examiner plus complètement.

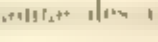

Notons, tout d'abord, que la « séparabilité » facultative de la désinence ethnique, dans les noms égéo-asiatiques, a déjà été indiquée par Petrie⁽³⁾, à propos de cette équation *Akaiou-asha* (hiérogl.) = *Aziol* qui nous occupait principalement, et dans l'esprit même où en dernier lieu nous l'avons posée. Dans le même ordre d'observations, Maspero a signalé, dans les noms des

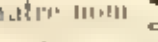
⁽¹⁾ *Phéniciens, Égéens et Hellènes, etc.*, dans Syria. II (1921) voir surtout pp. 132-134.

⁽²⁾ *Ib.*, p. 144.

⁽³⁾ Petrie, *History*, II, 3^e éd., pp. 441-442.

transcriptions égyptiennes. Le suffixe *-sha*, à propos de *Dannan-na* — et le suffixe *-ashu*, à propos justement de ce *kerke-sha* — dont nous allons parler, nous servent tout pour mettre en évidence le caractère asiatique de ces noms de peuples, et sans essayer de voir ce que la suppression de ces ethniques ferait apparaître. Dans le cas de *kerke-sha* tout particulièrement, il semble que nous ayons le droit d'être plus hardis, grâce à cette exceptionnelle et heureuse circonstance que le nom dans les textes égyptiens du Nouvel Empire, se rencontre sous les deux formes avec l'ethnique *-sha* et à l'état simple sans l'ethnique.

Un document connu maintenant des esclaves de , employés à préparer la bière le *Qet-het* pour Sa Majesté — « Ce Kirke, situé d'ailleurs « près de la mer » est Kézza de toute évidence » — et l'on note encore à l'appui que le *Qet-het* — les gens en question connaissent les industries — est très probablement la Cilicie même. Or, que du premier nom on rapproche celui du  de la relation de guerre de Ramsès II, il sera clair que les deux noms et sont un seul, la dernière forme résultant de l'adjonction de l'ethnique *-sha* à la forme simple. Sans discussion d'ailleurs M. Mulleradiout et enregistra que les deux noms transcrivaient celui de la Cilicie l'un et l'autre⁽⁵⁾.

Mais le nom des hiéroglyphes se retrouve, en outre, dans plusieurs noms grecs de situation géographique toute différente. Laissons de côté les identifications avec *Kashki*, *Kashkon* des textes assyriens, ou *Kaskas* de Cilicie, ou encore *Kasotis* — tous rapprochements qui procèdent de ce que dans quelques-uns des exemplaires de la relation de Ramsès II au lieu de *kerkesht*, on trouve un autre nom  *Keshkesh* écrit assez différemment comme on voit, mais quelque peu analogue et qui semble tenir la place de l'autre. On est tenté de croire, nonobstant que *Keshkesh* et *kerkesha* ne sont point en relation ensemble et ne désignent point la même chose⁽⁶⁾. Il est d'autant plus facile,

(5) MASPERO, *Histoire*, II, p. 360, n. 1.

(6) *Ib.*, p. 389, n. 4.

(7) *Annalen* 3, VIII, l. 3 et *Annalen* 4, XVI, l. 2.

(8) M. MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 352 voir déjà ERMAN, *Aegypten*, p. 1. *

(9) M. MÜLLER, *loc. cit.*, pp. 352, 355.

(10) MASPERO, *Histoire*, II, p. 389, n. 4, donne la bibliographie et incline vers le premier des rapprochements indiqués.

(11) PERROT (*History*, III, 2^e éd., pp. 49-50) les sépare nettement. Tout en faisant de même, quant à la nature véritable et originale des deux noms, il importe de remarquer que les rédacteurs égyptiens, dans leurs tableaux des adversaires de Ramsès II, enregistrent un nom ou bien l'autre, non les deux ensemble, ce qui paraît indiquer que dans leur esprit, tout au moins, les deux expressions avaient même sens et même valeur.

essette, de reconnaître *Kushka* ou *Kushos* en *Keshkesh*, comme on doit très probablement le faire, mais cela n'intéresse pas le nom égyptien en *Kerke*, le seul dont nous nous occupons, pour le moment, de chercher les traces.

Il semble qu'on les trouve dans l'acte de la géographie grecque aux deux extrémités opposées de l'Asie Mineure, « Troade ou sont la ville de *Gerge* et le peuple des *Gergithes* » et à *Kerkesson* (*Circessum*, *Circessa*, *Circessa*, *Circensia* sur l'Euphrate, à son confluent avec le Khabour ». Pour *Kerkesson* surtout, l'identité avec le nom égyptien est frappante: le mot transcrit *Kerkesh* exactement de la même manière que *Kushka* transcrit l'hiéroglyphique de la forme simple *Kerke*. Mais cette constatation pose immédiatement la question de savoir par quel phénomène ce même nom de peuple se peut rencontrer ainsi — bornons-nous, pour la simplicité et la sécurité des considérations — à la Latée méditerranéenne et au *Circessum* de la Haute Mesopotamie — en deux points distants de 400 ou 500 kilomètres.

Les migrations des peuples asiatiques et leurs établissements lointains, dont on a de nombreux exemples vers la fin du deuxième millénaire nous ont habitués à ne point nous étonner des faits de dispersion, d'essaimage ou de colonisation qui peuvent, réels ou apparents, se présenter à nous dans le domaine de l'activité de ces peuples. Mais dans les limites relativement restreintes du continent asiatique, ou des motifs d'un caractère général peuvent déterminer quelque particularité du vocabulaire toponymique, il y a toujours lieu de nous demander si la reproduction à grande distance d'un nom de peuple ou de ville dénote forcément un déplacement de population, une parenté, une provenance humaine, et s'il n'est pas une cause simple qui a engendré le même nom de lieu, spontanément, en diverses localités d'un certain domaine. En ce qui concerne le nom que l'égyptien transcrit *Kerke*, il semble que le phénomène soit de ce dernier ordre et que nous soyons en mesure de le saisir.


Pour voir cela mettons encore sous nos yeux le nom d'un autre peuple des adversaires de Ramsès II, dans le même récit de campagne dont nous

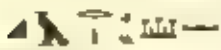
1) L'identité *Égypte-Kerkesh* a été proposée par Brugsch. Les Gergithes de Troade sont connus des Grecs; voir Hérodote (V, 122. VII 43) et Strabon (XIII, p. 589) notamment.


2) Sirké d'aujourd'hui. L'identité de *Kerkesh* hiéroglyphique avec *Kirkessian* parall

avoir été découverte par Perrot (*History*, III, 2^e éd., pp. 49-50). Maspero, longtemps auparavant, s'était occupé de cette place de l'Euphrate pour combattre l'opinion ancienne de son identité avec Larehenné (*De Larehenné apud sifu*, etc., 1875, p. 3 et suiv.).

avons parlé plus haut. Il s'agit de *Kerkemisha*, « Carchemis », connu d'autre côté par les mentions qui en sont faites dans les textes assyriens et dans la Bible, קַרְכַּמִּישׁ, et dont on s'accorde à reconnaître que c'est ce point important, sur l'Euphrate, ou le grand chemin de Syrie en Mesopotamie franchissant le fleuve ¹, à environ 300 kilomètres en amont de Carrésium du Khabour. Or, juxtaposons les trois noms hiéroglyphiques du Nouvel Empire :

 Anath, 3 et 4, la Liban.

 relation de campagne de Ramsès II la Liban, ou bien Carrésium

 relation de campagne de Ramsès II, Carchemis

Les deux premiers sont identiques radicalement, nous l'avons expliqué. Le troisième est différent à coup sûr — mais on y retrouve ce même élément *kerke-* qui figure dans les autres et dont l'invariabilité orthographique oblige presque à admettre que c'est un même mot qui compose ainsi le dernier nom et celui qui le précède. Quel est ce mot ? Maspero, dès 1872, considérant le seul nom de *Carchemis*, en a séparé l'élément initial, dans lequel il reconnaissait le semitique *karka* « forteresse », le nom *kerkemisha* se décomposant en « La Forté-Mesha », l'élément terminal étant le nom d'un dieu sans doute ². D'après cela — la généralisation est incontestablement légitime — *Kerke* serait « La Forté » tout court notant bien toujours que *Kerke-sha*, avec l'ethnique, veut simplement dire « gens de Kerke ».

« Forteresse », comme nom de lieu, a certainement abondé à toute époque dans l'Asie antérieure. En pays semitique, rappelons *El-Kerak*, la forteresse qui joua un rôle si marquant dans l'histoire des Francs d'Ostre-Jourdain au Moyen Âge, connue de nos jours encore sous le même nom, que les Israélites de l'époque royale avaient transcrit *Kir-Moub*. Dans la situation de Carchemis et de Carrésium de l'Euphrate, la même désignation était tout aussi naturelle, ces places importantes, aux gués ou aux bacs des grands roales, étant « forteresses » par fonction essentielle.

Lorsqu'il s'agit, non plus d'une ville, mais d'un pays d'une certaine étendue comme la Liban, la même désignation se comprend moins immédiatement, mais on conçoit qu'au stade original le nom puisse provenir d'un *kerak* quel-

¹ Maspero, *De Carchemis, etc.*, 1872, et *histoire*, II, pp. 444, 398.

² Maspero, *De Carchemis, etc.* p. 48.

conque. De même encore pour les *Gerqesens* de Canaan, enregistrés par la généalogie biblique ⁽¹⁾, dans lesquels on a voulu, jadis (Rougé, Brugsch), retrouver *Kerkeshu* de la relation de Ramsès II. Récemment, dans un tout différent esprit, Autran a exprimé l'avis que « les Gergasiens sont très probablement les Gergithes ⁽²⁾ » : Autran, comme on sait, pense retrouver les noms de tous les peuples de la famille cananéenne en Asie Mineure où serait le berceau *real* de ces peuples. Dans le cas du *Ger-g-s* biblique, s'accuse bien le caractère inutile et dangereux de cette théorie, ce *Gergesh* étant le *kerke-sha* hiéroglyphique exactement, un *Kerak* sémitique ancien, augmenté de l'ethnique asianique et recueilli, à l'époque israélite, sous cette forme.

II

Un pareil phénomène de dispersion géographique se constate dans le cas de plusieurs autres noms de l'Asie Mineure. Pour nous borner à ceux qu'on trouve dans les documents égyptiens du Nouvel Empire, voici, dans la relation de campagne de Ramsès II, *Pidusa*, à quoi correspondent, en géographie grecque, de nombreuses villes de *Pedasa*, une ou plusieurs places de ce nom en Troade et au voisinage de la Propontide, une autre en Carie, une autre encore en Messénie; on est conduit en Grèce continentale, de même, par le nom des *Loukou* rencontrés par Ramsès II et, après lui, par Mueptah et qui sont des *Lyciens* — car on connaît outre la Lyce et la Lyconie classiques de la côte sud de la grande péninsule, une Lyce en Crète et une Lyce en Attique, sans parler de ces autres *Louko* mentionnées en Syrie, vers Arados, dès le règne d'Amenothès IV ⁽³⁾. Le nom de *Lycie* cachant-il comme fait celui d'*Lalieu-Laresum*, etc., que nous avons analysé, quelque désignation ou spécification géographique de caractère commun? Cela serait le cas pour *Pedasa*, à en croire un scholiaste grec d'après qui le nom aurait signifié « montagne » dans quelque langue du monde préhellénique ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Genèse*, X, 17 et XV, 21.

⁽²⁾ Autran, *Phéniciens*, p. 72.

⁽³⁾ Correspondance de Tell El-Amarna;

Winckler, n° 38, Knudtzon, n° 38.

⁽⁴⁾ Bibliographie chez Maspero, *Histoire*, II p. 364, n. 1.

Il n'en est pas moins vrai pour *Pelagos* aussi bien que pour *Egrie*, que dès qu'un nom de cet ordre passe la mer Egée, cela rend le fait d'une migration réelle au moins probable. Un pareil déplacement humain est attesté, on se le rappelle, en ce qui concerne les *Danun* ou *Danun-na* des « Peuples de la mer » de Raïsses III. Asiatiques certains, identiques par le nom à ces *Danun* dont les Grecs savaient que leur ancêtre était venu des plus lointains rivages. En mon précédent mémoire, j'ai cru pouvoir noter, comme bien connu, que des *Danun* se rencontrent dans la région tyrienne au temps d'Amosothès IV⁽¹⁾; mais il paraîtrait, en dernier lieu, que la lecture du cunéiforme est à rectifier à la place correspondante². Il est remarquable, par ailleurs, que *Danun*, etc., ne se soit point encore présenté, soit chez les géographes, soit dans les inscriptions, dans tout le domaine égéo-asiatique⁽³⁾.

Même lacune documentaire pourrait-on croire, dans le cas des *Akkan-akku* rencontrés par Manéptah dans les rangs de ses adversaires. Le nom de ces Asiatiques très probables est celui même des *Achéens* — la désinence ethnique supprimée comme il y a lieu de le faire — et j'ai longuement expliqué que les Achéens primitifs du Péloponèse, de beaucoup antérieurs aux occupants hellènes qui prirent leur nom, faisaient sans doute partie de ces populations lyciennes et cariennes qui sont la plus ancienne couche qu'on retrouve en Grèce⁽⁴⁾. Les Achéens autochtones, en Asie Mineure, n'y ont-ils point laissé leur trace? Si fait. M. Rob. Eisler, m'écrivant au sujet du précédent mémoire me signale notamment que les Grecs reconnaissent des *Achéens* barbares riverains du Pont-Euxin; il eût été possible, dit M. Eisler très justement, d'en faire argument pour la thèse de l'asiatisme des Achéens primitifs, et de là Brugsch l'avait entrevu.

⁽¹⁾ *Phœniens, Égyptes et Hellènes, etc.*, dans *Syria*, II (1921), p. 129, avec renvoi à la correspondance de Tell El-Amarna, Winckler, n° 131 et Kondizog, n° 151.

⁽²⁾ D'après une communication directe de M. Rob. Eisler, qui veut bien m'apprendre que dans la lettre précitée, Forrer croit devoir lire : « le roi de *Danunapi* est mort », alors

que tous les interprètes, jusqu'à ce jour, faisaient tenir le *-pa* final au nom suivant.

⁽³⁾ Rappelons à ce sujet, que jadis Chabas a rapproché les *Danun* des documents égyptiens, des *Danun*es d'Italie (voir surtout *Revue*, III, II, 103).

Loc. cit., dans *Syria*, II, voir pp. 132-141.

Du point de vue de l'histoire de l'Égypte et du bassin méditerranéen, il ne faudrait point croire qu'il se dégage de tout ce qui précède une conclusion certaine, tout et ni le géométral *non plus d'un pour un* tel ou tel ou l'un des deux ou les deux ou encore connus des arabistes le Raous II, de Mnéptah et de Ramsès III. Qui l'a saisi de mercuriales au service d'un ou des kheta, ou du roi de l'axe avec du roi l'Égypte lui-même ou de ces coïncidences que les Égyptiens appelleront les *Peuples de la Mer*, le plus probable est l'unique à coup sûr, que les gens désignés sont venus d'un ou le plus proche du Douest le la guerre que ne s'appréhendent pas d'un l'état de nos renseignements, mais ce principe très simple est bien usé et est à l'un seul pour faire la lumière dans la plupart des cas. Voici les *kerkes-sha* adversaires de Ramsès II qui nous ont occupés d'abord. Laissons tomber le *kerkes* l'Égypte trop lointaine et le *Georgish* oblique de la géographie est une chose et peut-être trop insignifiant; il reste à choisir entre *kirkas* de la Méditerranée et *kirkas* de l'Euphrate; des deux solutions, celle de la Cilicie est de beaucoup la plus satisfaisante, tant et ce se de la situation du pays, en façade sur la mer, vis-à-vis de l'Égypte, ne peut le plus proche du vaste littoral de l'Asie Mineure que parce que *Kerke* d'un autre document égyptien est la Cilicie certainement. Ces considérations seraient déterminantes, sans doute, s'il ne s'y opposait que dans les nombreux exemplaires de la relation de Ramsès II, le nom de *Kerkeshu* voisin le plus souvent avec celui de *Kerke-maha*, le Carchémis indubitable de l'Euphrate, en amont de Kirkésou, par où la mention des gens de Kirkésou dans la liste, devient vraisemblable. De telle manière enfin qu'entre l'intérêt de Max Müller et celui de Petrie, on n'a point honte en toute certitude.

Voici les *Lyciens* recensés par Ramsès II et par Mnéptah. Ne parlons point de la *Lyce* d'Asie et non plus du *Lyce* qu'on entre voit, en Syrie, au début du quatorzième siècle. La *Lyce* et la *Lyconia* de la côte d'Asie Mineure attirent notre attention bien davantage, orientées face au sud, au centre du grand digeste l'Asie Mineure. Mais il y a encore une *Lyce* en Crète, plus loins.

taune peut-être, à coup sûr moins importante que le grand pays asiatique — cela suffit-il pour que nous la négligeons avec assurance ? Puisque les *Pontou-sites* qui attaquèrent Ramsès III venaient le plus probablement de Crète — nous parlerons d'eux un peu plus loin — nous ne sommes pas en droit d'affirmer que les *Loukai* n'en étaient point originaires.

Dans d'autres cas, certaines raisons de choisir sont plus nettes. Voici *Pidana* de Ramsès II. Le *Pidasos* du Péloponnèse mis de côté, on ne saurait considérer d'ailleurs un *Pidasos* encore plus lointain de la Troie ou de l'Helléspont, et il ne reste alors que le *Pidasos* de Carie, qui est tout à fait satisfaisant dans sa situation géographique¹.

D'autres fois encore, la question est comme supprimée par la petitesse de données positives. Le nom des *Danunni* de Ramsès III n'est point rencontré en Asie, et touchant les *Acheeni* de Mésopotamie, on ne relève la présence de congénères à eux — en l'occurrence d'Asie, que sur la rive orientale du Pont-Euxin. Plutôt que de faire venir de ce pays les gens qu'on trouve en Egypte, il faudrait se résoudre à admettre — ce serait plus simple géographiquement — qu'ils avaient leur patrie dans le Péloponnèse, ou soit les *Acheeni* et *Danaeni* anciens de la tradition grecque. Mais considérer difficilement cette solution². Outre qu'elle remettait en question — l'origine des *Lyciens* de Ramsès II et de Mésopotamie et celle des gens de *Pidasos* de Ramsès II — car *Lycie* et *Pidasos* existent en Grèce continentale, il s'y oppose que ces *Danunni* en *Asie* et ces *Acheeni* et *Achei* des documents égyptiens sont très probablement, nous l'avons examiné, des Asiatiques, que leur rencontre est des alentours de l'an 1200, et qu'à cette époque il y a certainement plusieurs siècles que les *Caro-Lyciens* primitifs du Péloponnèse sont recouverts par les flots humains successifs dont les derniers sont ceux des Hellènes. Frons-nous supposer que dans le pays, sans doute hellénisé dès l'an 1300, il se maintenait des dols de race carienne, comprimés et volontiers adonnés à l'expatriation aventureuse ? De telles explications comportent un élément d'artifice, d'« ajustage », qui les rend de peu de valeur dans l'ordre de la vérité historique. Il est bien plus vraisemblable

¹ Maspero s'est posé jadis (*De Larchemida* etc., pp. 38-39), la question de la détermination de la patrie des *Pidasos* du document hiéroglyphique, et il s'est prononcé pour la ville

de Trondé, en raison des données traditionnelles sur les dates de fondation des diverses villes en cause.

que des *Achéens* et des *Danaens*, que nous ne connaissons pas, ont existé sur la côte sud de l'Asie Mineure ou dans la mer Égée : attendons qu'une heureuse trouvaille épigraphique nous les rende.

Tout a fait de même, devant ou en mer, par exemple, sur le cas des *Zakharon* de Ramsès III, dont des origines sont connus des Égyptiens, un siècle après, installés sur la côte syrienne au voisinage de la Palestine. D'où venaient les uns et les autres ? L'identité proposée avec les *Teucriens* est très possible, mais, comme dans les cas précédents, cette identité nominale correspond seulement au fait d'une origine commune, et il nous faut admettre la possibilité de *Teucriens* sur le front méridional de la péninsule. Comme nous verrons tout à l'heure, il semble y avoir un lien, dans la tradition, entre *Tenkros* et les Tyrsènes.

IV

Outre le cas des *Poukhou-Lyciens* qui est le plus clair et celui des *Keke-sha* — Ciliens ? — Caréens ? — pour lequel nous sommes dans une alternative au moins nettement posée, le pays d'origine de certains des agresseurs de l'Égypte se reconnaît facilement et pour ainsi dire avec certitude. Nous résumerons brièvement ce qu'on sait de trois noms de peuples qui sont dans cette condition.

Poukhouati. — Trois faits

Dans les rangs des *Peuples de la mer* contre Ramsès III (1200 av. J.-C.).

Installés sur la côte au droit de la Palestine, dès l'époque israélite (avant 1200 av. J.-C.) : les *Philistins* ; la *Palestine* porte leur nom.

Les *Philistins* étaient venus de Crète (documentation biblique), de quoi il faut rapprocher que les *Poukhouati* de la relation de Ramsès III sont « 30 milien de la mer. »

Les *Philistins* de Palestine sont-ils, comme on l'a supposé fréquemment, les adversaires mêmes de Ramsès III, relégués ou échoués sur la côte d'Asie après l'échec de l'invasion en Égypte, ou bien plutôt, en raison de la possibilité de la présence des *Philistins* en Palestine à une date relativement ancienne, les *Philistins* agresseurs de l'Égypte seraient-ils des *Palestiniens* ? Il n'est point de raison d'admettre l'une ou l'autre de ces relations. Les *Philistins* de

Palestine et ceux de Ramsès III étaient seulement de même souche, et leur commune origine est le plus probablement en Crète.

Shardana. — Sarcès, dans l'extrême ouest de l'Asie Mineure, situs le pays d'origine probable de ces gens très connus des Égyptiens sous Ramsès II, sous Miniptah, sous Ramsès III, mercenaires contre le roi d'Égypte et à son service aussi eux. A une date inconnue, des *Sardana* ont migré et ont donné leur nom à la Sardaigne ⁽¹⁾.

Tarscha. — Les hommes de cette nation que rencontrèrent Miniptah et Ramsès III venaient très probablement de Tarse, en Calabie. Deux noms de peuples — généralement connus par les documents égyptiens du Nouvel Empire et par la géographie grecque, *Tarscha*-Tarse et *Akerke*-Calabie, semblent ici se recouvrir géographiquement. *Tarscha* est un nom important de la géographie et de l'ethnographie hébraïques. *Tarsou* est un nom des phéniciens d'Ébène, le nom de grecu-asiatique.

A une date inconnue, des *Tarscha* deviennent, en Italie, les *Tarshenes* *Tarshenes*, *Phoeniques*. Des grecs d'un certain pays se sont dispersés plus loin encore, car un certain *Ταρσητιον* est mentionné à l'ouest de Carchage. Ce *Tarsou* se confond avec précision et distinctement comme il semble qu'on puisse le croire, avec *Ταρτησσός*, ville d'Espagne très connue de la géographie grecque : *Tartessos*, colonie *toarienne*, était située entre les deux bouches maritimes du Bactis (Guadalquivir), et l'on rapportait que le fleuve, autrefois, avait été désigné par le nom de *Tartessos*. Ce nom grec mérite attention, toutefois, par sa forme qui paraît de être un développement, non recouvert ailleurs, de l'original asiatique.

Dans *Ταρσός* ordinaire, en effet, le *σ* transcrit le T anatolien caché, en général, sous le *-sha* terminal des transcriptions égyptiennes, notamment en *Tarscha*; rappelons -ATUΣ des inscriptions anatoliennes qui est -*tarssos* de l'orthographe grecque constante. Rappelons aussi maintenant le nom de Tarse

(1) Sur les formes latines et grecques du nom, dans leurs rapports avec *Shardana* ou *Shard-aka* asiatiques, voir loc. cit., dans *Syria*, II, p. 143.

(2) Gen : X, 6 = 1 Chron : I, 7. La correction *Tartém* pour le *Tarém* du texte est due à

Höding, v. *De Litt.-Zeitung*, X (1907), p. 26-27.

(3) Sur les noms latins et grecs, dans leurs rapports avec l'asiatique original et ses développements possibles, voir loc. cit., dans *Syria*, II, p. 133.

(4) *Phoen.*, III, 24.

est transcrit *Tarz* par certains Soudes¹, alors que l'hébreu nous le désigne tout à l'heure, écrit *גזר Turê*² ce qui accuse remarquablement le caractère intermédiaire de la consonne, est un *ph* ou le *x* de *ch* le *z* le *th* anglais³ et sans doute du *t* or *houre*. *Tarsos* transcrit redouble le *s* *Tarsos*, sans doute l'AIT original, l'*Tousha* hiéroglyphique même. Nous avons supposé, *«le-
certainement»*⁴, que *Tousha* était d'origine le développement de la base même ethnique d'une forme réduite *Tour* dont nous n'avons aucun témoignage mais il est tout aussi possible, dans ces conditions, que TAIT = *Tousha* soit la forme radicale même. A la forme *Tousha* comme le *ph* nous l'additionne le suffixe ethnique nous obtiendrions un nom *Toushas-sha* TAITAITO⁵ extrêmement analogue de par l'analogie fortuite de la terminaison du radical, au OAITAITOZ de l'inscription de Lydamis d'Halicarnasse dans lequel on reconnaît le *Quasha-sha* hiéroglyphique d'Ramses III. C'est-à-dire TAITAITO⁶ nous proposons de l'Almêtre, qui serait transcrit par l'un des Ταρτάρω; les géographes.

Il est assez remarquable, d'autre part, que dans certaines versions les Turciotes d'Espagne soient descendus de *Trukron*; comme nous l'indiquons plus haut, cela nous permet d'espérer la rencontre de *Tourciens* en Calicie même ou sur les côtes voisines. Ce qui fournirait la méthode exacte de la provenance des *Zakkaron* connus de Ramses III et de ceux qui étaient installés sur la côte syro-palestinienne.

V

Que des *Tousha* colonisent l'île d'Italie du nord-est ou l'île sud-ouest du Guadalquivir, cela est évidemment sans rapport avec la présence d'autres *Tousha* pariautes, agresseurs de l'Egypte aux temps de Méphitis et d'Ramses III. De même, les *Shachana* de Sardaigne ont le caractère l'origine avec les autres Sardiotes si souvent combattus ou employés par les Egyptiens. De même encore, sans doute l'île n'est pas le pays des *Takou-sha* et ces *Thakou-sha* est-ce dans un pays des côtes de l'Asie Mineure, ceux de ces gens qu'on rencontre en

¹ Monnaies phéniciennes de Baal-Tarz.

² *Lug. ell.*, dans *Syria*, II, p. 193.

³ *Lug. ell.*, dans *Syria*, II, p. 193 et suiv.

WILL, la base de *Phnestos*, dans *Rev. archéologique*, 1904, I, p. 63.

Egypte sous Mnéptah et sous Ramsès III n'avait nul rapport de provenance avec *Achéens* et *Daniens* des longtemps avant leur migration dans le Péloponnèse. Et toujours de la même manière, si l'on envisage le cas des *Pontoussati*-Philistins, dont une nation est installée sur la côte palestinienne, bien probablement, avant le moment où certains *Pontoussati* sont combattus par Ramsès III, il vaut mieux, en dépit de la commodité topographique des choses, renoncer à faire venir de Palestine ce dernier groupe d'hommes et considérer que Philistins de Palestine et Philistins de Ramsès III ont seulement en commun l'origine crétoise de tout le peuple.

Le monde égéo-asiatique des derniers siècles avant l'an 1000 est profondément agité, bouleversé par l'action de forces dont l'intrusion des Hellènes est, pour nous, la mieux perceptible, et les peuples de ce vaste domaine oscillent dans toutes les directions de la Méditerranée. Il résulte de là, en beaucoup de places, des situations ethniques complexes, où dont la précision ne ressort point facilement avec certitude. C'est une raison, pour l'historien, de se garder de l'habitude d'attribuer à ses populations des relations directes entre deux groupes humains qui sont emportés avec eux, de leur patrie, le même nom, et dont on voit seulement qu'ils sont tous les deux de la même branche.

RAYMOND WEILL.

La Direction de la *Revue* a reçu la lettre suivante qui se réfère à un précédent article de notre collaborateur :

Paris, le 10 décembre 1921.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE LA *Revue Syria*,

Dans l'intéressant article intitulé : « Phéniciens, Egéens et Hellènes dans la Méditerranée primitive », paru dans *Syria* en 1921 (pp. 120-144), écrit par M. R. Weill et l'émission de mon travail publié sous le titre *Phéniciens*, en 1920, je me permets de vous en féliciter (p. 144) d'avoir « fait œuvre utile en montrant que les Achéens antehelléniques venus d'Asie Mineure, rarement

aperçus jusqu'à ce jour — sont extrêmement probables. L'après la tradition grecque et d'après les reconstructions de l'histoire méditerranéenne, etc. »

Ce n'eût été, je pense, qu'un acte équitable et courtois de bonne confraternité scientifique qu'il citât à ce propos, puisqu'il s'agit d'un de mes mémoires, ce que j'y écrivais (p. 72) à ce propos.

J'y posais, en effet, l'équivalence suivante, après tout un exposé justificatif antérieur :

Hévéens — selon toute apparence *Achéens* (Ἀχαιοί, *Archai*), dont la présence en Méditerranée nous était déjà signalée par les inscriptions égyptiennes, où leur nom s'écrit : *Aqumiatout*. »

Et j'ajoutais en note :

« ١٢٧٦ Ce nom ne se trouve employé qu'avec l'article, ce qui le rend difficile à déchiffrer aux chercheurs. Il est pourtant bien reconnaissable car *hépex* vient et de la culture et après l'actif *he*, comme on le sait, l'actif le redouble et s'écrit — mais la correspondance phonétique est cassée d'allonger d'un temps la voyelle précédente — *hachhe* — *conche* — *thé* ».

L'Achéen. Noter dans *J. GAYNEUX, The face of the Hat des Londres* (1904 pl. LXXXIII n° II) le bas-relief représentant l'Éléphant dit « protégé », vraisemblablement achéen, qui figure parmi les céphalopodes hébreux, temple de hauts sifflets *Abel* — *rien* (voir p. 1).

Voir également mes remarques pages 75-76.

Ceci me paraît susceptible de redonner à ce qui semble l'importance d la « découverte » de M. Weill, ainsi que j'aurai, d'ailleurs, l'occasion de le démontrer dans un très prochain travail.

Je compte sur votre habituelle obligeance pour bien vouloir insérer la présente note, etc.,

G. AUZAN.

Avant d'avoir communiqué cette lettre à M. Raymond Weill nous avons pu de lui en réponse, les observations qui suivent :

Quant à la répétition d'omission que M. Auzan m'a faite, je ne crois point l'avoir noté. Lorsque M. Auzan touchant au des peuples énéens de la classification biblique, *hu-hiri*, « le Hévéen », à lire, on sait d'après quelle règle, *hah-hiri*, pense reconnaître que le nom ainsi prononcé et décomposé est une transcription du vieux grec Ἀχαιοί, cela peut être hasardeux, cela reste très ingénieux et l'aire hard-esse solitaire, mais, en tout état de

cause sans relation avec la question qui remplit la fin de mon précédent mémoire celle de l'appartenance préhellénique, égéo-asiatique des Achéens primitifs, dans les limites géographiques du monde égéen hellénique de la période suivante. Dans l'ordre de cette « découverte », comme écrit M. Auban, je suis l'autre *Evangelist*, à son tour assise que S. Thomson, dont j'ai signalé les travaux de 1912 et 1913. Ai-je besoin de dire qu'il vaudrait mieux que la question fût moins neuve ?

RAYMOND WEILL

UN TISSU DE SOIE PERSAN DU X^e SIÈCLE AU MUSÉE DU LOUVRE

L'AR.

M. GASTON MIGEON

Tout monument à inscription et date certaine, qui nous est resté, vient contribuer à éclaircir l'histoire de l'art proto-islamique qui peu à peu nous demeure moins obscur, les inscriptions malheureusement trop rares dans la céramique, mais assez fréquentes sur les cuivres, les verres et les tissus, en dehors de l'épigraphie archaïque turque.

Ce fut donc une découverte précieuse que celle d'un tissu de soie persan enveloppant les reliques d'un saint, qui se fit en 1920 dans l'église de Saint-Josse (Pas-de-Calais) à l'occasion du transfert des reliques de saint Josse.

M. Enlart, directeur du musée de sculpture comparée du Trocadéro, qui en fut avisé en temps utile, a pu en faire l'étude en un mémoire plein l'érudition abondante et minutieuse, dans *les Monuments Et Peint.* tome XXIV, 1921, auquel nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les éléments de ce bref article.

Le morceau de soie qui enveloppait les ossements du saint mesurait 0 m. 92 sur 0 m. 34 — la soie en était tissée sur une trame de coton pourpre, et sur ce fond se détachaient en jaune les inscriptions et les filets d'encadrement, les anneaux étant tissés en ton ecru clair avec rebauts de pourpre, de bleu de ciel et de vert jaune (Pl. IV).

Le motif principal (qui devait se répéter deux fois) consistait en deux éléphants affrontés dans un cadre orné de nuages. Entre leurs pieds étaient de petits griffons. Et au-dessous dans une bande d'encadrement plus large, était une grande inscription, inversée sur fond pourpre. Tout autour du tissu, en un bande extérieure d'encadrement, courait une frise d'échameaux à deux bosses, reliés les uns aux autres par une corde, comme en caravane; et aux angles cette suite s'interrompait par un médaillon carré décoré d'un coq stylisé.

Bien que fragmentaire, le tissu présente encore une inscription dont le sens

est assez complet et essentiel. Soumise à l'examen critique de MM. Clermont-Ganneau, Casanova, Max van Berchem, la lecture s'aiguise et s'arrête sur « *Liban et boudoir de Cécile* » (Mons. Maxson, *Verjeb au Qasr* « Il a prolongé sa prospérité »).

Mention existe de ce personnage dans l'historien arabe Ibn al Athîr (Edition Tornberg, VIII, p. 306), qui dit qu'en 349 de l'hégire le sultan Abd al Malik fils de Noman al azîd et notre héros tua les principaux chefs et emirs Niglekân et qu'il résulta les troubles dans le Khorassan. L'an 349 correspondant à 961 de notre ère nous pouvons donc dater avec une relative précision ce tissu à motifs de vasech. Abd al Malik avait regné sur le Khorassan et la Transoxiane de 940 à 962 et le croquer sorti d'un atelier de ces régions, le type des chameaux à deux bosses étant particulier à ces pays de l'Asie Centrale, et inconnu en Egypte.

Cette représentation d'un vasech dans le rapprochement qu'on en peut faire avec d'autres tissus (écorses d'éléphants, et parmi eux avec l'un des plus fameux, celui qui à Aix-la-Chapelle enveloppait les restes de Charlemagne) figure le vasech au Kunstgewerbe Museum de Berlin². Sur un fond pourpre décoré de fleurettes et d'ornements verts et jaunes, des éléphants jaunes harnachés de bleu sont inscrits dans de grands médaillons. Successivement et de haut en bas par les Perses Taber et Murba, par Bock, par Lessing, par Fulke et par Diehl, on peut être d'accord avec ce dernier pour reconnaître que ce remarquable tissu à inscription grecque byzantine dut être placé dans le trousse de Charlemagne quand l'empereur Othon III fit ouvrir la sépulture en l'an mil.

L'inscription grecque atteste une fabrication des ateliers impériaux de Byzance à une époque assez voisine de celle du tissage de Soissons, selon l'opinion généralement admise que le personnage dit notum « Mienel » dans le tissu d'Aix-la-Chapelle, archevêque de l'atelier impérial du Zeuxippe, devait être le chef des médaillons de Nicéphore Phocas (963-969). La comparaison de la représentation des éléphants affectés se confronte avec les mêmes caractères

¹ M. Clermont-Ganneau, *Journal asiatique*, la lecture de Torglekân ».

² Bock, *Zeitschrift für Kunstgeschichte* (Leipzig, 1894), Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzan-*

te, t. I, p. 200, fig. 3. Dr. *Kunstgewerbe Museum*, Berlin, 1900,

XX, 2. ESCOFFIER, *Museumsblatt*, t. I, XXX, fig. 3, page 139.



Textile design, rug, silk, from the collection of the Museum of Art, New York

de style et de dessin dérivés de celui de Saint-Josse, dans d'autres tissus du nous le le Berlin et le musée de Bruxelles, reproduits par Fodor (fig. 1) et 6, on peut reconnaître une même simplicité d'esthétique des régions de l'Asie Centrale vers les bords de la Méditerranée qui fut caractérisée dans les temps les plus anciens jusqu'à la suprématie musulmane, et qu'on retrouve



Tissu byzantin. Musée chrétien du Vatican.

Les motifs les plus simples de l'art persan dans les arts occidentaux, par les arts de l'Asie Centrale, jusqu'à l'Europe, les deux éléments affrontés dans un chapiteau de l'église d'Aulnay en Saintonge (fig. 7) et que les oiseaux de la frise de ce tissu persan se retrouvent dans les arts byzantins au Musée Chrétien du Vatican reproduit ici.

Indépendamment du beau caractère et de la grandeur décorative du tissu de Saint-Josse précieux est son enseignement par tout ce qu'il nous révèle des profondes influences du plus lointain Orient sur les arts occidentaux, sans oublier le roman.

GASTON MUGON

DESCRIPTION D'UNE FORTERESSE DE SALAMN DÉCOUVERTE AU SINAI

PAR

J. BARTHOUX

Au cours d'un voyage de Suez à Tôr, effectué en février 1909, mon attention fut attirée par une construction couronnant le plateau du Gebel Raha et dominant à la fois le Ouadi Sadet et la partie supérieure du O. El Aïsch, mais le manque de temps m'interdit de la relever. Au printemps 1912, une exploration rapide de cette région me donna l'occasion d'examiner de près cet édifice d'en faire un plan sommaire et d'y découvrir les importantes inscriptions qui permirent ensuite à M. Wiet de le dater. Enfin, l'année suivante (mars 1913)⁽¹⁾, il me fut possible de retourner dans ces parages, et, malgré le mauvais temps, mes notes purent être complétées par un plan précis, des photographies et des estampages. Une courte communication verbale fut faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour dater ma découverte.

Cette forteresse est connue des bédouins sous le nom de Kulat Guindi *قدي* ou *قدي*,⁽²⁾ rappelant celui d'une plante assez rare dans cette partie du désert, le *Calotropis procera*, BOISS., abondante au voisinage d'El Aïsch,

(1) Cette note fut achevée en juillet 1914, mais les événements qui suivirent retardèrent sa publication. J'ai pu depuis compléter mes documents par la carte ci-jointe, exécutée d'après les relevés du War Office auxquels j'ai ajouté quelques indications extraites de mes notes personnelles.

Cette étude était à l'impression, lorsque parut ma lecture de M. Hassan Sadek à l'Institut d'Égypte. Hassan Sadek, *Soudi-El Dine*, fort en ran El-Gandi in *Sinai, Bulletin de l'Institut d'Égypte* II 1929 p. 111, avec plan schématique et photographies, mais sans in-

suffisants et imprécis pour que l'auteur lui-même se soit rendu compte, demande l'envoi sur place d'une expédition archéologique qui après cette étude n'a pas de raison d'être. Je n'ai pu prendre des relevés aux époques où il m'a été impossible d'assister que quelques heures.

(2) Il est d'autant plus difficile de donner l'orthographe exacte de ce nom que non seulement il est d'origine *hebraïque* ou *éthiopienne* mais qu'en outre les Arabes bédouins du Sinaï qui ne *disent* pas prononcent de la même façon le *ق* et le *ج*.

et très répandue dans la partie meridionale de l'Arabie, ou dans le Soudan égyptien.

Le terme de *quadi* est d'ailleurs originaire de ces dernières régions. C'est celui qu'emploient les Abyssins et les tribus de langue *bedja* (Ababekis, Bedjarins, Beni-Amer, etc.), pour désigner la plante en question, les bedouins de langue arabe la connaissent et lui ont donné le nom d'*ether* (عثر). L'appartenance indue de ce mot *bedja* dans le T. O., dériverait de la superposition des relations de tribus aux affinités ethniques avec le Sinaï, si Arrien et Saint-Nil ne les confirmaient en mentionnant des incursions de Memnys dans la péninsule, à la fin du quatrième siècle⁽¹⁾.

Pour bien saisir l'importance de cette forteresse, et le choix de sa situation, il importe de se rendre compte de la topographie du pays. L'estuaire de Suez constitue une dépression à peine élevée au-dessus de la mer, et séparant le plateau égyptien situé en bordure du golfe de Suez, de celui du Sinaï. Symétriquement à l'est, ce dernier est séparé de l'Arabie par la dépression de la Mer Morte, par fait suite au golfe d'Akaba, de sorte que la péninsule s'élève peu à peu, comme une plate-forme, à la fois isolée de l'Égypte et de l'Arabie.

La partie meridionale constituant le Sinaï proprement dit est essentiellement granitique ou gneissique, ravinée de vallées facilement accessibles, dont l'enclanchement détermine un grand nombre de routes praticables. Au nord une dépression topographique creusée dans les *qra* de *Yabne* la sépare du plateau calcaire qui se dresse brusquement jusqu'à 1 800 mètres d'altitude. Celui-ci s'abaisse ensuite progressivement, puis s'éloint au nord, par des ressauts isolés, mais néanmoins puissants, noyés dans les dunes méditerranéennes. Ce plateau calcaire, aride et abrupt, contraste par la désolation de ses vallées avec la région granitique du Sinaï, plus verdoyante et par conséquent plus peuplée. Il porte de ce fait le nom de *Tah* que l'on a traduit par *égarement* et qui, pour les bedouins signifie un *étricable*. Il est baigné presque en totalité par le bassin du Ouadi El-Arisch, dont la vallée principale se déverse dans la Méditerranée, près de la ville d'El-Arisch.

À l'est comme à l'ouest, de petites vallées découpent la bordure abrupte

⁽¹⁾ Selon toute vraisemblance, le nom de la forteresse est dû à la présence d'une de ces plantes dans son voisinage à l'époque romaine.

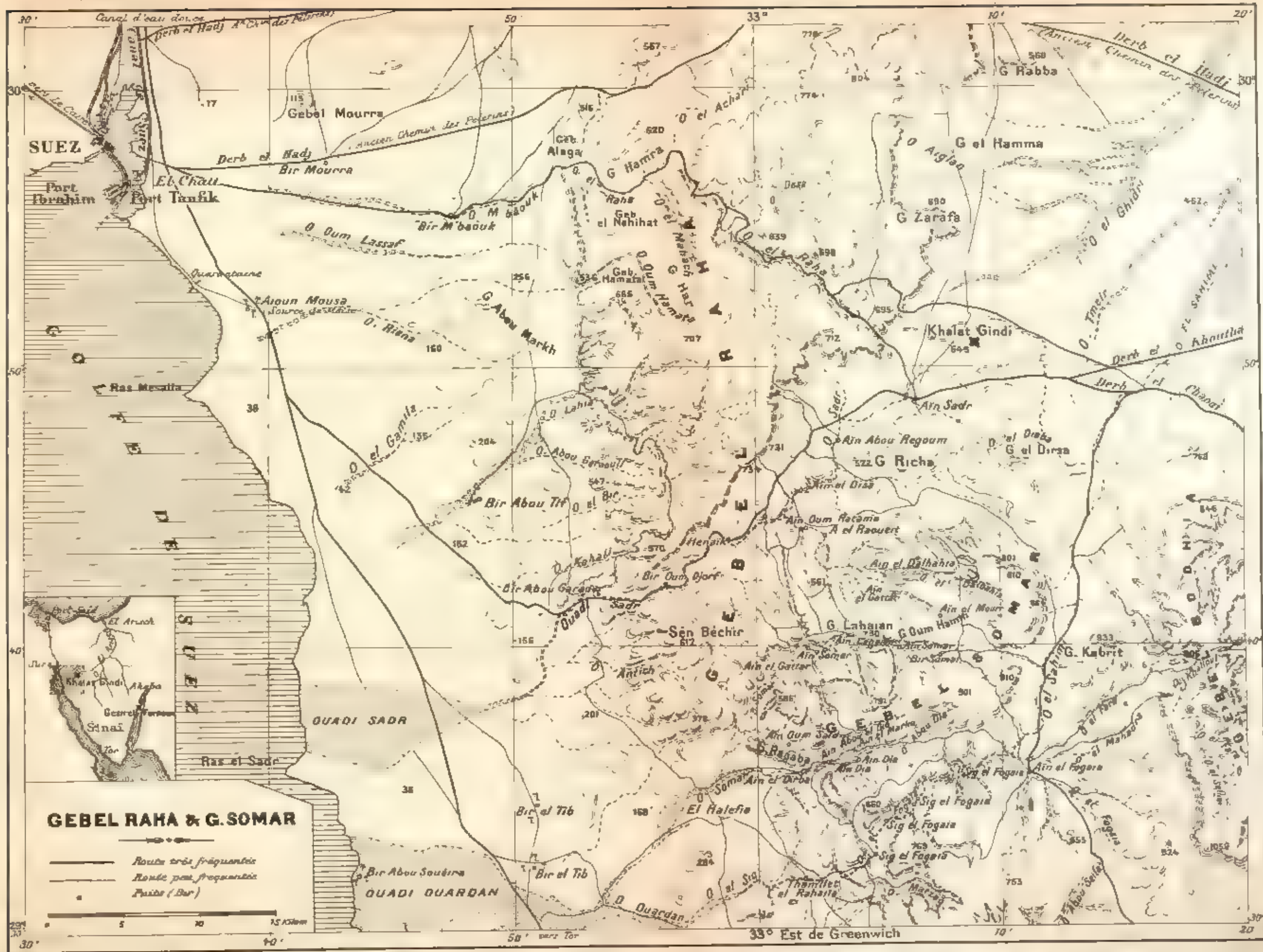
Bedouins s'y rendant au Sinaï. C'est d'ailleurs à ces singularités que les bedouins empruntent le plus souvent leur toponyme.

du plateau. Deux d'entre elles s'enchainent par leurs cols avec le Ouadi El-Arisch sur l'avers ~~de l'Egypte~~ le Ouadi Sadr à l'est, qui débouche dans la petite plaine bordant le golfe de Suez, et le Ouadi Akaba au nord, dont les méandres trouvent une issue dans cette même plaine, mais en face de Suez. Il n'y a pas et n'en aura jamais O. M. que les deux vallées comme toutes celles qui découpent la bordure du plateau, sont profondément encaissées. Leurs lits sont recouverts de blocs détritiques au travers desquels se frayent les sentiers de chameaux, au moins dans les parties accessibles. Le plus souvent, les petites vallées latérales paraissent impraticables par leurs ressauts ou l'encombrement de leurs lits. Le Ouadi El-Arisch, plus puissant, a deviné le cheminement et de racines s'encreues compactes et adhérentes pour atteindre les marais cristallins du Cercle du Sinaï. Aussi, la partie haute de son bassin prend-elle l'aspect d'une large vallée, d'une plaine mamelonnée par ses collines tertiaires du principal, plaine monotone par l'uniformité d'un sol gypseux que sa perméabilité rend encore plus stérile que le reste du Tih.

Tout le pays est donc si creux, si creux, si les vallées les plus encaissées n'ont que de rares rivières — ou ceux de passage une pâture suffisante. Le seul pays fertile est assez abondant, encore faut-il se rendre dans le Ouadi Sadr ou dans le Ouadi Sinaï — c'est-à-dire à une journée de marche — pour la trouver en quantité appréciable. Toutefois, après les pluies relativement fréquentes de l'automne, les cascades d'eau qui courent le long des vallées retiennent des mares qui sont, durant quelques semaines, jusqu'à leur épuisement, le providence des bœufs. Quant aux puits artificiels, ce sont que des trous grossièrement creusés aux endroits meublés des thalwegs et approfondis ou abandonnés lorsque baisse le niveau de l'eau.

Le Tih est donc le trait d'union géographique de l'Egypte et de l'Arabie. Le cheminement le plus court entre les seules parties praticables de toute la région sont les suivantes :

- 1° La depression de la mer Morte faisant suite, vers le nord, au golfe d'Akaba ;
- 2° Le Ouadi El-Arisch donnant accès au Tih et au Sinaï ;
- 3° Le rivage du golfe de Suez et les deux vallées de Sadr et Akaba qui relient le Sinaï au port de Suez ;
- 4° Enfin, en travers du Tih, la route des pèlerins, de Suez à Akaba.



Or, la forteresse d'El-Arisch surveille les routes du rivage méditerranéen. Une autre forteresse couronnant un îlot du golfe d'Akaba, l'île du Pharaon, *Gazret Farouna*, commande le golfe et la dépression d'Akaba. L'éloignement de cette dernière ville, c'est l'île de Graye des Croises que d'ailleurs l'île du Pharaon a surveillée en 1834, et au sujet de laquelle on ne possède que les rares renseignements donnés par le voyageur français.

Besoin d'être à surveiller les grandes routes, il est dans ce but qu'est construite l'implantation de Khat Tanuli. D'après ce qui précède, et en se reportant à la carte, on peut se remarquer que sa situation est au point de convergence des trois voies praticables : Ouadi Salir, El-Arisch et Raha, qu'elle domine les deux premières par sa position et sa altitude. La route des pèlerins, ou le rivage du golfe de Suez ne sont qu'à une petite journée de marche : les routes de Suez sont donc toutes sous sa surveillance directe et l'on peut dire que des deux forteresses citées, celle-ci est maîtresse de la péninsule, tandis que Greuze l'a tout fait de l'autre par le golfe d'Akaba.

De Suez, deux chemins mènent à Khat Tanuli : le Ouadi Raha tout le long des rochers sont encaissés par des flancs verticaux absolument infranchissables. Le Ouadi Salir, moins facile et un peu plus long. La première traversée exige quinze heures de marche, l'autre vingt-cinq heures environ.

L'abrupt du plateau de Raha, très régulier vers l'ouest ou suivant la bordure du O. Salir, se détache vers sa partie haute, un mur qui mesure que l'on approche du O. El-Arisch. Il s'en détache des lobes d'importance variable offrant tous le même profil adouci à la base, vertical au sommet, et dû à la composition géologique : le gneiss du socle du terrain, murex tranchées ravines du *Cretacé supérieur* à la base, couronnées de blocs calcaires *anciens* compacts dont l'épaisseur croît vers le nord.

C'est au sommet du plus saillant de ces lobes qu'est construite la forteresse le Khat Tanuli. Un piedmont d'environ un kilomètre le rattache au plateau. L'altitude maximum du plateau est 690 mètres, celle de la forteresse : 645 mètres, et comme au pied l'altitude est 340 mètres, on peut dire que sa hauteur minimum est de 355 mètres au-dessus du sol voisin.

L'extrémité de cet éperon est un peu élargie, et exhaussée d'une trentaine de mètres, constituant un petit plateau dont la forteresse occupe les contours. Dans l'est comme au sud, les abrupts des cratons calcaires ou la

mobilité des marnes, le la base rendent cette forteresse inaccessible — elle ne reste vulnérable qu'en face de l'éperon, aussi est-ce de ce côté qu'ont été exécutés des travaux d'isolement. Sur un front de 6 mètres en hauteur et suivant toute la longueur du mur septentrional, le roc taillé verticalement et bien aplani au pic, ne laisse aucune prise à l'assaillant. L'avantage de ce déblocage fut de donner aux constructeurs les matériaux de l'édifice puis de nettoyer le terrain par une étroite plate-forme. La partie nord-ouest, la plus vulnérable, est isolée par un fossé sec également creusé dans le roc et protégé lui-même par un mur extérieur en pierres sèches. De cette façon, le pied de l'enceinte se maintient à une hauteur de 6 mètres à 11 mètres du sol. C'est entre ces deux sortes de travaux qu'est réservée l'entrée de la forteresse. Par la plate-forme précédente, elle donne donc sur l'éperon. C'est de ce côté qu'on y accède, soit par le plateau du *Barr*, soit par un petit sentier pentu qui franchissant l'enceinte des crevasses marnenses ravagées, puis le mur calcure, permettant à ceux occupants d'aller « face de l'eau » dans le voisinage.

La porte franchue, on entre dans un vestibule voûté, de forme carrée protégé par les murs peu épais — après avoir monté quelques marches, et franchi une deuxième porte, on arrive à un autre vestibule moins grand que le précédent, au fond duquel un petit escalier circulaire, contournant de gauche à droite un mur avancé, donne accès à la porte principale de l'enceinte. Celle-ci est au tiers — l'autre escalier se continuant par une rampe laquelle aboutit à la plate-forme de l'édifice. Cet appareil de protection de la porte principale, construit en murs de 0 m. 50 environ, est en partie éboulé extérieurement au nord il n'a para renforcée d'un glacis de pierres sèches actuellement recouvert par les éboullements. Pres de l'enceinte, une petite fenêtre ouvrait à l'extérieur.

À l'intérieur de l'enceinte, le sol est assez aplani et constitué par le roc naturel considérablement nivelé au moment de la construction. Centre l'enceinte étaient adossées les habitations ou les étables tandis que les monuments utiles apparaissent au milieu de l'atrium. En avançant vers l'intérieur, on rencontre tout d'abord une maison rectangulaire (P) dont le sous-sol est creusé dans le roc en citerne ou en cellier, au delà, un groupe de maisons spacieuses et bien construites me paraissent avoir été l'habitation du commandant de ce fort. Un mur s'en détache à gauche, s'arrondit vers le sud et se

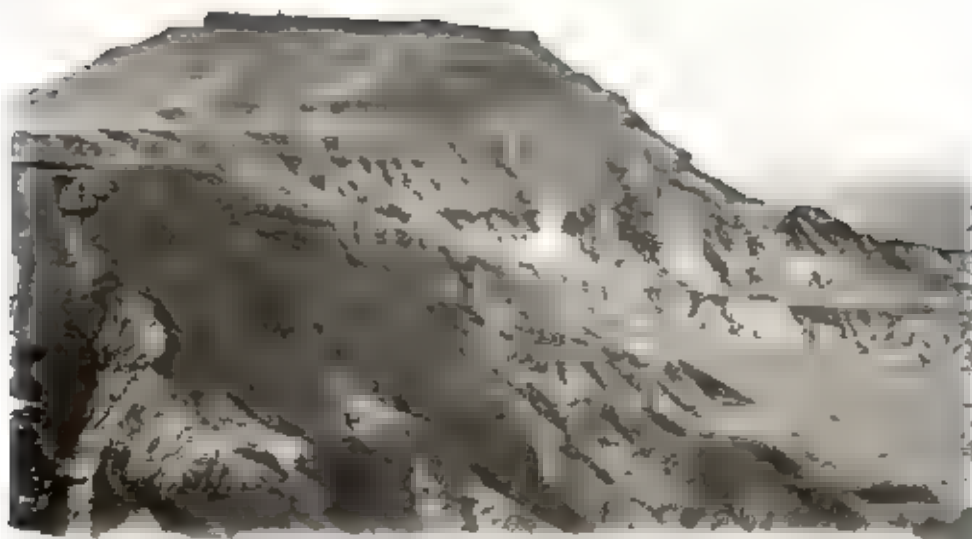
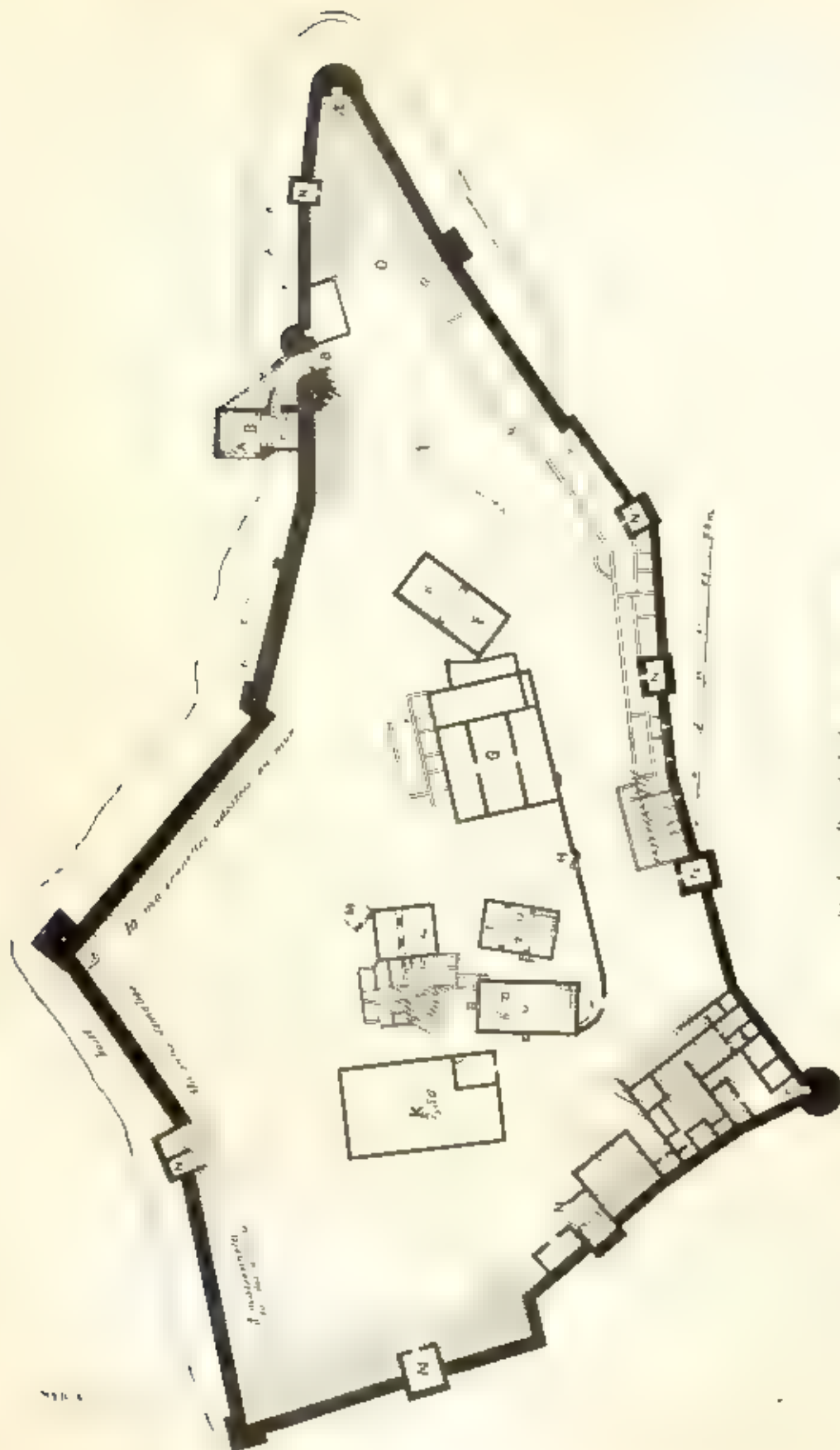


Fig. 1. View of the cliff from the distance.



Fig. 2. View of the cliff from the slope.



Scale 1:1000

enfond avec le mur d'une mosquée (f) dirigée au nord. Celle-ci est rattachée elle-même à un groupe important de maisons. Ces dernières reviennent également vers le nord, et à en juger par leur construction soignée aussi bien que par la couverture en voûte de deux d'entre elles, il m'a paru qu'elles devaient abriter des personnages importants. Cette partie de la forteresse constitue une petite place publique, surélevée en plate-forme, et disposée comme le parvis d'une autre mosquée (h). Cette place était vraisemblablement destinée aux prières individuelles ou collectives de la garnison, car dans le mur extérieur était édifiée une petite *kibla* facilement abordable à tout venant. La crête du mur, surélevée en cet endroit, servait de minaret auquel on accédait par un escalier très étroit. Une citerne spacieuse correspondant au sous-sol de la grande mosquée, exactement suivant son emplacement. Au delà de ce parvis, une excavation régulière, protégée par des murs, servait également de vaste magasin à provisions. Je lui attribue cette destination, car le mauvais état des parois écarte l'idée d'une citerne.

Tout cet ensemble est plus ou moins démolli, mais sa disposition est encore assez nette pour permettre des levés précis, à l'exception toutefois de celle des habitations particulières adossées à l'enceinte, et alignées de l'angle sud-ouest à la porte nord-est, visibles seulement par endroits sous leurs éboulis. On peut néanmoins en compter huit et plus loin dix, le long du mur occidental.

DETALS ET DIMENSIONS

Entrée. — L'entrée, avons-nous vu, est constituée par deux vestibules perpendiculaires au mur d'enceinte. Ils ont respectivement 6 x 7 mètres et 4 m. 50 en carré. Leurs seuils ont une dénivellation de 1 m. 50. Ils étaient voûtés, comme le montre encore la plus petite de ces deux pièces. L'escalier est en maçonnerie et correspond à un couloir semi-circulaire également voûté. Cette voûte se continue au-dessus de l'escalier qui fait suite, et même au delà de la porte, ceci me laisse supposer que l'amas d'éboulis obstruant l'entrée proprement dite de la forteresse doit représenter les restes d'un vestibule ou d'un porche intérieur débouchant dans l'enceinte, et protégeant l'escalier sur toute sa longueur. L'escalier et la rampe finale franchissent une dénivellation de 3 m. 50 environ.



FIG. 1. — In a bough le la forte rose. — A bough a bough a bough.



FIG. 2. — Vues les caves indiennes dans le roc (a).

Les ouvertures, à l'exception de la porte principale, ont un encadrement ogival. Elles étaient fermées par de puissantes portes en bois à pivots, ouvrant à l'intérieur. On voit encore, en bas et en haut, les pierres évidées entre lesquelles tournait le pivot. Des excavations dans les murs indiquent l'emplacement des poutres qui barraient ces portes après leur fermeture.

La porte principale (D) mesure 1 m. 80 sur 2 mètres de haut; elle était condamnée par une barre glissant de toute sa longueur dans une cavité ménagée en pleine épaisseur de l'enceinte. L'entablement est une plate-bande appareillée en double crossette (fig. 2) sauf aux extrémités où l'on ne voit qu'une simple crossette. La clef, divisée en deux parties superposées, est ornée d'une étoile à six branches. Au-dessus, un linteau

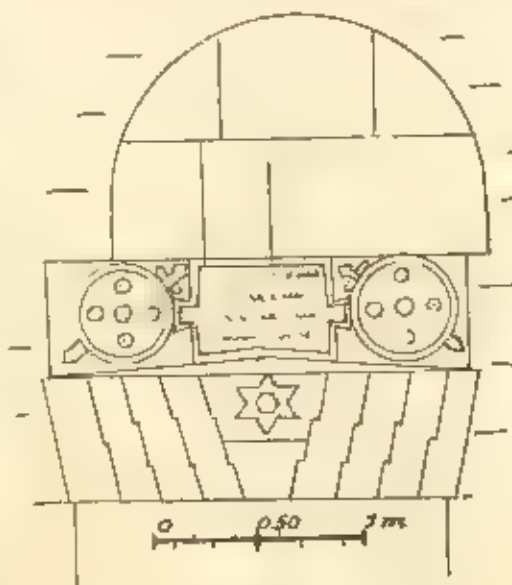


FIG. 2. — Entablement de la porte d'entrée de la forteresse

de décharge, muni de 8 centimètres, et évidé à sa base porte l'inscription n° 1. A ce niveau, le mur est donc creux, et cette cavité médiane se continue dans une partie semi-circulaire, déplacée à droite du plan de symétrie, et constituée par deux parois parallèles de dalles posées *de champ*.

L'inscription, limitée par un boarrellet en relief, est entièrement recouverte de lichens qui en rendent la lecture difficile. A ses deux extrémités sont sculptés, en relief, deux boucliers circulaires ornés de cinq tétons en croix. Ils recouvrent chacun une dague à poignée crociforme et dirigée diagonalement, de haut en bas.

Enceinte. — La mur d'enceinte épouse exactement la couronne rocheuse de l'éperon. Il est, en plan, effilé vers le N. E. où il se termine en angle très aigu, tandis que l'espace qu'il limite s'élargit au S.-O., donnant un atrium spacieux au milieu duquel purent être édifiés les bâtiments publics. Il est construit en pierres de taille 1 m. 60 cm x 40 cm. Sa hauteur était d'environ 2 m. 80, autant qu'on en puisse juger par un pan reste intact près de la porte principale.

Ses dimensions sont : 145 mètres en longueur, et 87 mètres de plus grande largeur. La direction générale est sensiblement N-E. Le contour comme la disposition des soutènements sont très irréguliers, du fait qu'ils sont inspirés par la configuration du rocher pour la même raison, l'épaisseur du mur varie, pour offrir le maximum de résistance à l'endroit le plus vulnérable, c'est-à-dire dans la partie septentrionale. Là elle atteint 3 m. 80, pour se maintenir ailleurs à 1 m. 00.

Dans les parties les plus épaisses est réservée un chemin de ronde couvert, formant un couloir étroit, qui au sommet de l'enceinte. Sur le reste du pourtour, un simple chemin suit la crête du mur. Celui-ci est protégé extérieurement jusqu'à mi-corps par un petit mur ou parapet et s'élargit en plate-forme au sommet des tours. On va et vient, de l'intérieur, par des escaliers droits dont l'un d'eux subsiste encore au pied de l'un des contreforts N-N-O. On ne peut dire si ce mur était crénelé sur toute sa longueur; les éboulements le cachent en partie et on ne voit plus au fond de la niche que trois murailles espacées à 3 m. 50 les unes des autres.

Deux tours flanquent l'entrée principale, l'une en saillie, l'autre renforcée intérieurement; une troisième, à peine saillante, consolide l'angle aigu extrême d'une plate-forme très saillante qui tourne l'angle meridional. Deux saillies à l'Est marquent l'emplacement de tours carrées défilées en contreforts. Les autres angles en saillies ne sont pas renforcés. En trois seuls endroits, sur toute la longueur de l'enceinte, apparaissent des soutènements.

Sept autres saillies, réparties entre les tours, représentent autant de tours de guet. Elles sont aménagées en habitation de guet, interceptant le parcours de l'enceinte et de ses chemins de ronde. L'une d'elles (N°) est à deux étages. La porte de l'autre possède une imposte décorée de deux gazelles (fig. 3,a).

A signaler que les tours rondes sont planes, et présentent à leur pied un petit couloir maçonné et fermé incliné vers l'extérieur, et représentant une fausse porte de sortie.

Habitations. La plupart des habitations sont des maisonnettes juste assez larges ou longues pour un homme couché. Leurs murs, construits en pierres sèches, sont minces de 40 à 50 centimètres et élevés seulement à hauteur de poitrine. Elles n'ont d'autre but que d'abriter du vent. La plu-

part sont ouvertes. Toutes les tours, couloirs, sont entassés des habitations voûtées ou recouvertes d'une toiture plate. Elles y sont d'ailleurs enchevêtrées au point de donner l'impression de trois étages superposés. Dans la plupart des cas les étouffements masquent les portes d'entrées.¹⁰

Le long du mur oriental des bouquets linéaires de pierres sèches disposés comme autant de pignons ornés. Un liban n'a pu paraître sur ces



Fig. 3. Impôstes d'érardak.

etables et les arcures. Le liban. Il est à remarquer en tout cas que ces traces existent à trois endroits et devaient par conséquent correspondre à des emplacements ayant une affectation spéciale (murs en blanc du plan).

Magasin K. — Ce magasin est protégé extérieurement par une habitation saignée formée de deux rangs de murs, commun, parait par une porte étroite.

La cavation, l'entrée par elle habitation, est destinée aux provisions à une largeur de 1 m. 70 et a une hauteur de 2 m. Elle est l'arche assez irrégulièrement dans le roc jusqu'à 0 m. 50 de profondeur. Ses parois sont largement lissées. La voûte l'arche est consolidée par un arc en anneau circulaire dont les pieds-droits sont réservés dans le roc. On y descendait par une échelle, de l'intérieur de l'habitation qui la protège.

Petite mosquée et citerne. — Dimensions : 5 m. 80 x 8 m. Elle est construite sur une plate-forme élevée de 1 m. 50 au-dessus du sol. Un escalier latéral y donne accès. On ne peut l'entrer de l'extérieur car les murs sont entassés remuant de bois. Bâtie sur ce plan, que la kïbla. Au-dessous était une citerne protégée de 1 m. 70. L'entrée y est semblable à la précédente et est consoulevée par deux arcs en maçonnerie. On y descendait par un escalier dont l'entrée est au-dessous de la kïbla, à l'extérieur. L'impôte de cette porte est couverte par l'inscription n° 2.

¹⁰ Les portes sont de ce fait négligées dans le plan.

Grande mosquée — Dimensions 7 m. 60 x 10 m. 70. Elle est surélevée d'un mètre au-dessus du sol. On y accède par deux escaliers, l'un en façade l'autre de côté. L'édifice, construit aussi en pierre de taille, étoit couvert, autant qu'il est permis de s'en rendre compte par les consoles destinées aux pou-

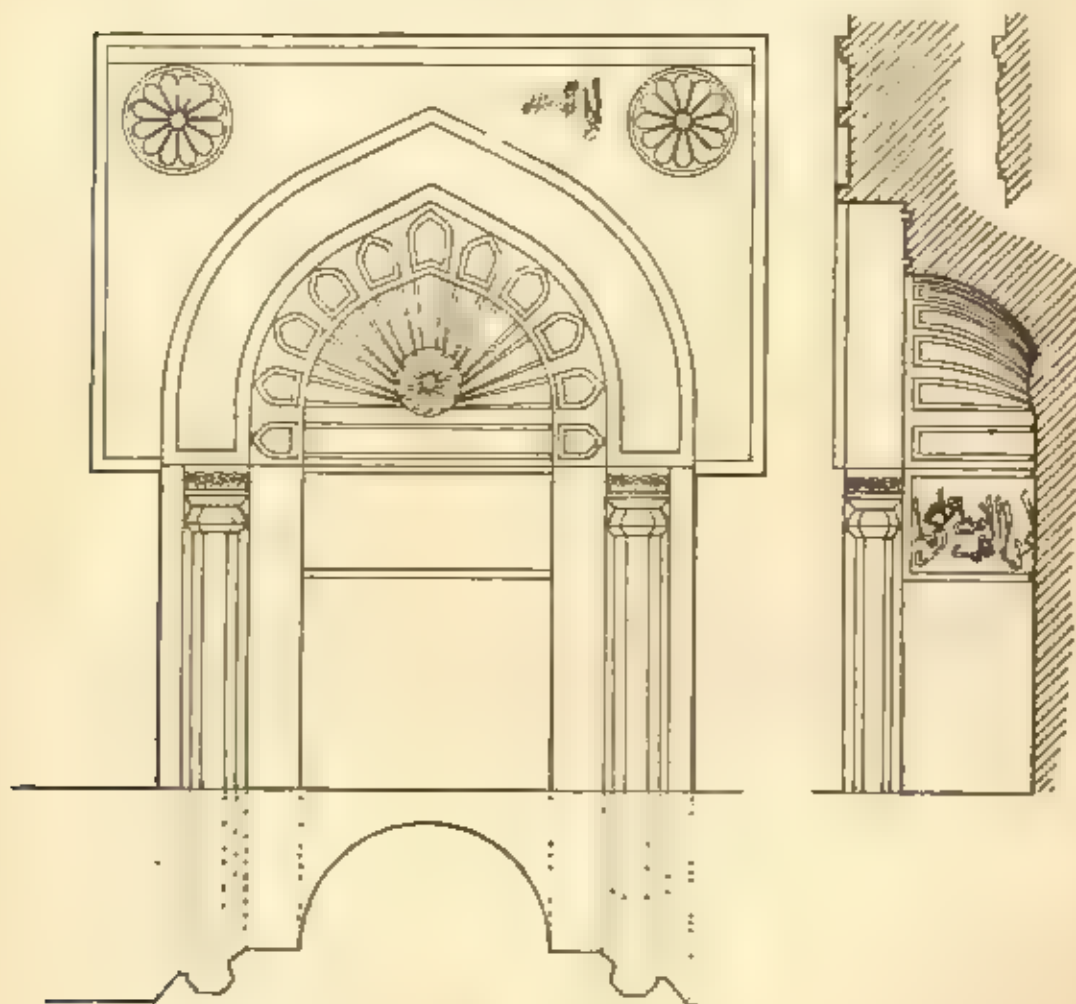


FIG. 4. — Mihrab de la Grande mosquée.

treilles de la terrasse et encore visibles à plusieurs endroits. La terrasse étoit bordée d'un ornement en balustre. La porte d'entrée est large de 0 m. 80 et haute de 1 m. 50. La porte latérale est très petite. En face, deux petites fenêtres sont percées presque au ras du sol. Au fond est le mihrab représenté



Fig. 5. Metal surface after



Fig. 6. Metal surface after

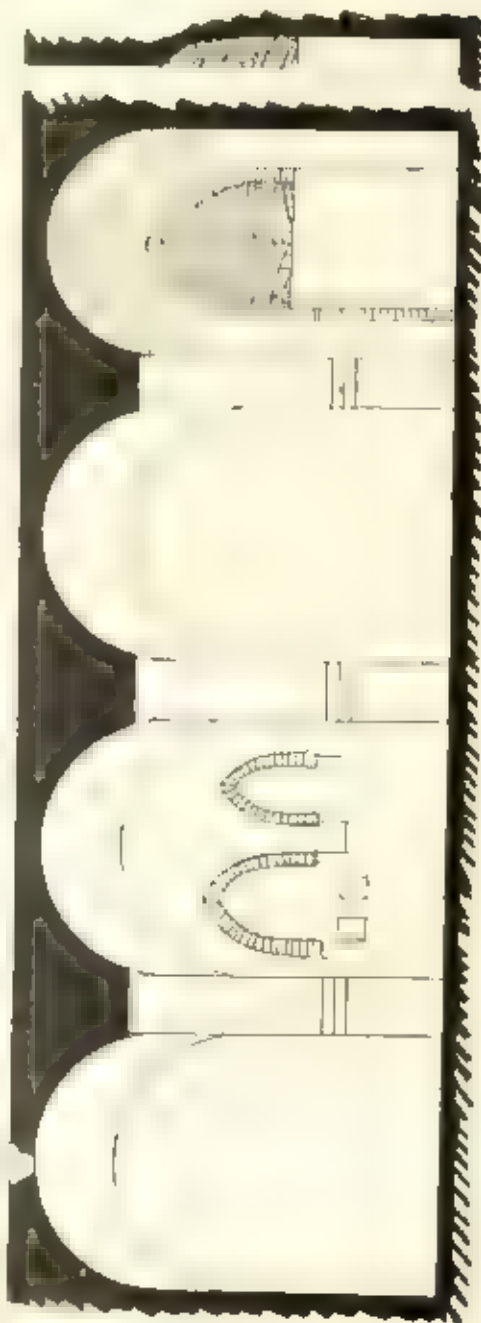
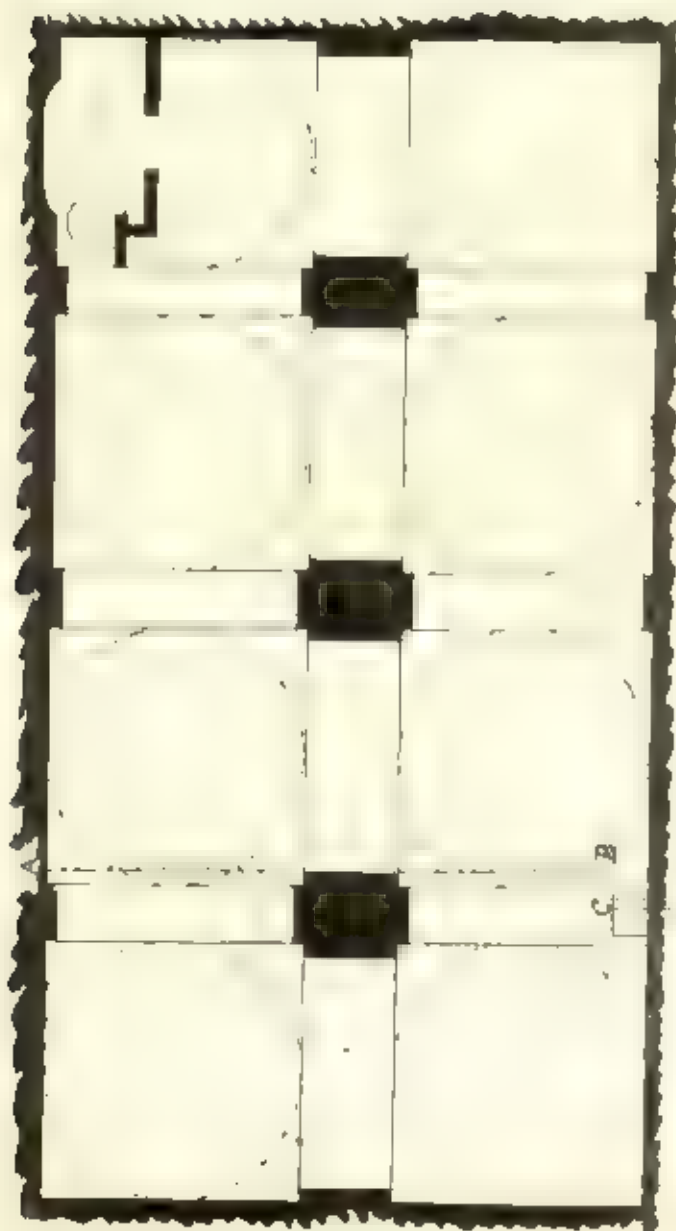
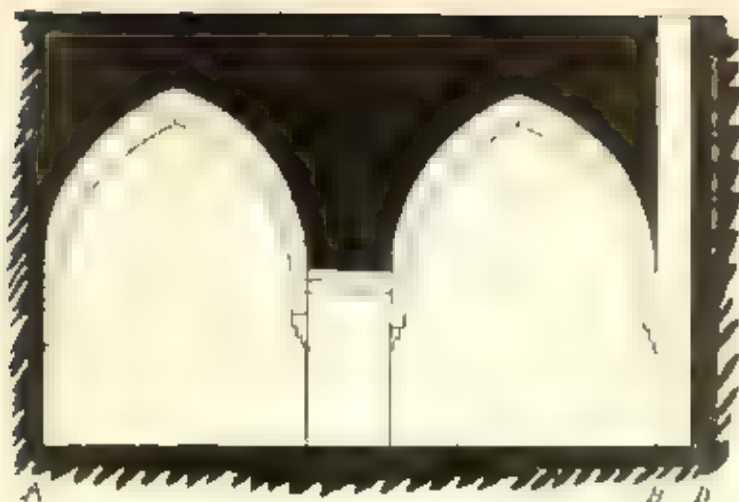
par la fig. 4. La niche porte l'inscription n° 2. L'ornementation en est simple et consiste en gouttières convergentes vers une rosace centrale, et coïncidant, en perspective, avec des gouttières frontales en forme d'ecusson et disposées côte à côte en ogive. Le tout est encadré d'une moulure aux coins de laquelle sont deux rosaces en relief. À droite, une *dikka* est représentée par un petit massif en maçonnerie ; dans le mur de droite et près de la porte était réservée une *souffa*, creusée suivant deux directions angulaires.

Une grande citerne, profonde de 7 m. 70 (soit 6 m. 70 au-dessous du sol voisin) correspondait à l'emplacement de la mosquée. L'entrée, située extérieurement, au-dessous de la kbla porte, sur l'imposte, l'inscription n° 3.

Le seuil de cette porte est constitué par une pierre creusée en gouttière et disposée de façon à déverser les eaux dans la citerne. Il est protégé à l'extérieur par un petit mur circulaire s'appuyant de palmer et par conséquent de soulever la gouttière. Un escalier étroit ménagé dans le rocher et contournant l'angle de droite descend dans la citerne, à une petite distance du fond. La voûte est cylindrique.

Maqmûr K. — C'est l'excavation la plus importante et la mieux soignée dans sa construction. Ses dimensions sont : 40 m. 70 x 20 m. ; sa profondeur : 7 m. 50. Les parois sont soigneusement lissées et aplanées au putois ; les fissures sont cimentées comme dans les citernes. Elle est voûtée de 4 couples de coupoles en maçonnerie soutenues par 6 piliers rectangulaires réservés dans le rocher et rehaussés d'arcs en maçonnerie à profil ogival. Les dimensions étant irrégulières on peut donner les suivantes comme moyennes : piliers : 4 m. 45 de large ; arcs de soutènement : 4 m. 60. Les piliers sont espacés de 4 m. 35, sauf au fond, où les derniers ne sont distants que de 4 mètres. Des niches creusées dans les parois étaient destinées aux lampes ; car l'éclairage donné par des orifices percés au sommet de quelques-unes des coupoles était insuffisant. Au fond, une réserve — peut-être une citerne — circulaire est creusée dans le sol. Un mur la protège extérieurement. Juste en face, la paroi est excavée en ogive et consolidée par une bordure et au fond de briques disposées de champ, au sommet par des briques dont la disposition est *penne*. Les arcs-doubleaux sont en ogive et sans chef.

L'enceinte protégeant cette excavation ne pouvait pas servir d'habitation en raison des orifices ménagés au sommet des coupoles pour l'éclairage du



Scale 1/2" = 1'

Scale 1/2" = 1'

magasin. Pres de sa porte d'entrée, dans l'angle voisin de la mosquée, un espace enclos isolait l'entrée du soussol. Celle-ci était un orifice en cheminée creusé dans la pierre de face et du pied-droit correspondant. Sa dimension, de 0 m. 65 environ, était juste calculée pour qu'un homme le corps étendu pût passer l'échelle introduite dans cet orifice.

D'après ce qui précède, les inscriptions sont situées :

N° 1. — Au-dessus de la porte d'entrée ;

N° 2. — Sur l'entrée de la citerne correspondant à la petite mosquée ;

N° 3. — Entrée de la citerne (grande mosquée) ;

N° 4. — Kibla de la grande mosquée ;

N° 5. — Mihrab de la grande mosquée ;

N° 6. — Kibla du mur de la place des mosquées.

D'autres inscriptions, devenues illisibles par altération des pierres, étaient situées au dessus des portes d'entrée des mosquées, et sur l'entablement d'une tour de guet. Il y en avait probablement aussi dans des postes de guet, à en juger par des pierres altérées, paraissant avoir été taillées, et qui se trouvent au milieu des débris voisins.

J. BARTHOX,

Chef du service géologique du Maroc.

LES INSCRIPTIONS DE LA QAL'AH GUINDI

PAR

GASTON WIET

Au cours d'une mission qu'il effectuait, en 1912, dans la péninsule du Sinaï, mon collègue et ami J. Barthaux me faisait part de la découverte de la forteresse qu'il a décrite dans l'article précédent ¹. Il m'envoyait en même temps le dessin fragmentaire d'une inscription, sur lequel je pus déchiffrer le nom de Saladin. Averti de l'importance du «château fort», Barthaux repartait quelques mois plus tard et rapporta cette fois un plan, des photographies et des estampages.

Les documents, qu'il voulait bien m'confier, me parvinrent à la fin du mois de juillet 1914 : le carton qui contenait les estampages ne fut ouvert qu'au début de 1920.

Je pus lire très vite tout ce qui était facile, et remis à une meilleure occasion l'étude de certaines difficultés qui m'arrêterent. Un deuxième examen donna le nombre des lacunes, et je me décidai, au cours de l'automne 1920, à soumettre mes interprétations à M. Van Berchem. Vivement intéressé par ces textes, celui-ci les examina minutieusement et attira mon attention sur les passages qui demandaient un commentaire ; mais, devant les obscurités qui subsistaient, m'ayant conseillé d'attendre, les inscriptions n'ont pas encore livré

¹ Ce n'est qu'au cours de l'impression de cette notice que j'ai pu me procurer un article de Hassan Effendi Sadek sur le *Qal'ah el-Qadi ou Ras el-Ghadi in Sinai. Bull. de l'Inst. d'Égypte*, II, p. 414-418, planches I-VIII, grâce à l'obligeance de M. Charles Kopp, au service d'Égyptologie du Louvre. L'archéologie orientale du Louvre lequel me l'avait signalé.

La communication de M. Hassan Sadek est basée sur des « notes obtained hurriedly during two short visits of not more than an hour each » ; aussi nous montrerons-nous

très indulgents. Le plan de la forteresse (pl. III) est dessiné d'une façon naïve, et l'essai, bien que très fragmentaire, de la transcription des inscriptions nos 1 et 6, est malheureux.

Le mérite de la découverte de la *Qal'ah el-Qadi* (القيادي) est dû au docteur de M. H. Sadek, et non à M. Barthaux dont le voyage est notoirement postérieur à la guerre ; ajoutons que la description donnée par le géologue égyptien, très quoiqu'il soit, ne fournit aucun détail nouveau.

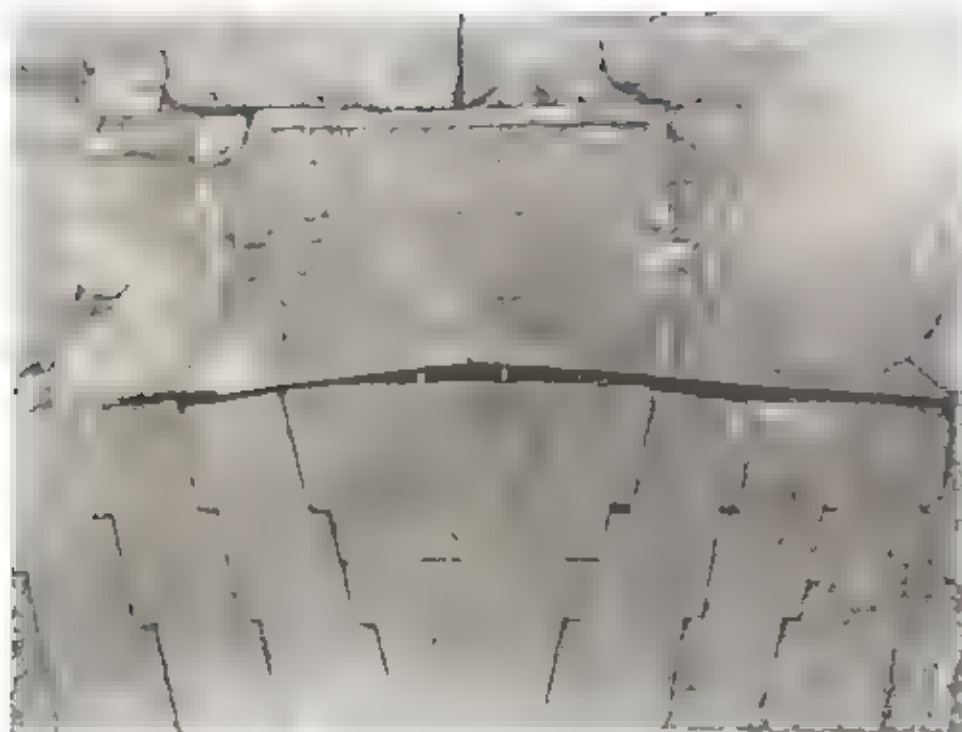


FIG. 1. - lower plun t* 1

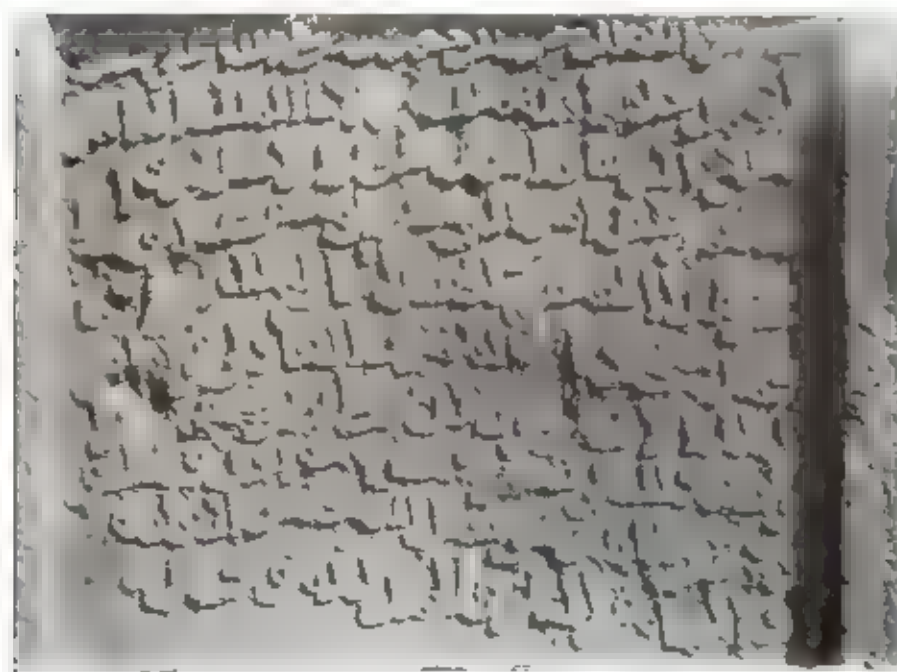


FIG. 2. - upper plun t

leur secret dans son intégrité, mais les précieux conseils que Max Van Berchem me prodiguait avec une patience et une bonté inlassables sont à jamais perdus, et, relégué à mes seules forces, je n'ose espérer la solution prochaine des difficultés de lecture qui subsistent. Je ne dois pas tenir compte d'une question d'amour-propre, et je me décide à publier ces inscriptions sous une forme fragmentaire : j'ai tout lieu de croire, d'ailleurs, que seule, une lecture de ces textes, sur place, en permettra une solide interprétation.

Dans sa notice, Barthoux signale l'existence de six inscriptions, mais je n'ai pu en étudier que quatre (les n^{os} 1, 2, 3 et 6), pour lesquelles j'ai eu à ma disposition des photographies et des estampages. C'est à peine si, sur une photographie, j'ai pu voir la trace de quelques hautes de lettres à la place où doit se trouver l'inscription n^o 5¹⁰. Je n'ai rien pu tirer jusqu'ici de l'inscription n^o 4, dont il ne subsiste d'ailleurs qu'un fragment très court : en tout cas, ce texte ne semble rien renfermer d'historique.

1

Dalle de pierre, encadrée d'un bourelet, élevée à la base : dimensions 67 x 41 ². Huit lignes en naskh ayyoutide; la dernière ligne se ressent de l'évidement de la pierre. Petits caractères, gravés en relief, quelques points et signes. Voir planche LX, fig. 1.

1 بسمه وصلى الله على محمد 2 حمد الله ملك مولاه الملك ناصر صلاح الله
(3) يا والدين سلطان الاسلام والمؤمنين أبو المظفر 4 يوسف بن أيوب حاكم أمير
المؤمنين عمر بن هدين الرحين والى أمارك وهذا 5 الجامع لله تع إبراهيم بن أبي
مكران 6 سحكان 7 لعادلى الناصرى في حمادى 8 الآخر (sic) سنة ثلاث وثمانين
وخمسمائة

... Qu'Allah fasse durer le règne de notre maître el-Malik et Nasir Salah

¹ Sur un dessin qui m'est communiqué au dernier moment, et que l'on peut voir dans l'article de J. Barthoux (fig. 4), je lis le dialogue suivante :

ع[لمينا (?) اللهم صلى (sic) على محمد

² Les mesures et les suivantes ont été prises sur les estampages. Pour la situation exacte de ces inscriptions, voir l'article précédent (pp. 54, 55, 56, 57) : les n^{os} de ces divers textes ont été conservés, à dessein.

el-Dunyâ wa'l-Dîn, le sultan de l'Islam et des musulmans, Abu'l-Muzaffar Yûsuf, fils d'Ayyâb, ami de l'ennemi des Croisés¹. A édifié ces deux tours, et la porte basse, et cette² Mosquée, pour Allah qu'il soit exalté³, Ibrahim, fils d'Abu Bakr, fils⁴ de .., citre⁵ .. el-'Âdil, el-Nasir, en jumâdâ second de l'année 583 (août 1187). •

Ligne 5: le dernier mot وهذا est assez indistinct, mais je crois voir nettement la boucle du و, qui autorise cette lecture. — A la fin de la ligne 6 le mot بن n'est pas certain. Le mot qui est au début de la ligne 7 fera l'objet d'un commentaire. Ligne 8 الآخر. Le nom de *jumâdâ*, en épigraphie, est presque toujours masculin⁶, contrairement à l'usage, mais non pas à la grammaire, car les spécialistes arabes admettent que ce mot puisse être du masculin⁷.

(2.)

Dalle de pierre, en fort mauvais état par endroits, commençant à s'effriter en haut et à droite: dimensions 55 x 48. Dix lignes en naskhi ayyoubide, d'un caractère archaïque, moins soigné que dans le n° 1, mais à fort relief. Petits caractères, sans points ni signes. Voir planche IX, fig. 2.

(1) عمله . وصلى الله على سيد 2 محمد حنّ الله ملك مولاه الملك الناصر
(3) صلاح الدنيا والدين سلطان الاسلام وا 4 لمسلمين خليل أمير المؤمنين يوسف بن
أيوب 5 عمر هذا الصهرج السعيد (و) لجامع الما[ر]ث [أ]لى س 6 محمد سحكا [ن]
الناصرى امادى و [أ]حد[أ]م 7 الملكى الأفضلى نور الدين على بن يوسف بن
أ 8 أيوب ودلت في شهر صفر 9 سنة أحد (sic) وثمانين 10 وخمسمائة وهو بش
الله حسن العاقبة (10) والنجاة من النار والحمد لله وحده

• Qu'Allah fasse durer le règne de notre maître, el-Malik el-Nasir Salâh el-Dunyâ wa l-Dîn sultan de l'Islam et des musulmans, ami de l'ennemi des Croisés, Yûsuf, fils d'Ayyûb. A édifié cette citerne d'heureux augures et la Mosquée

⁽¹⁾ Cf. MAQIST, éd. de l'Inst. Franç., I, p. 261, n. 8.

⁽²⁾ Cf. LANE, *Lexicon*, s. v.

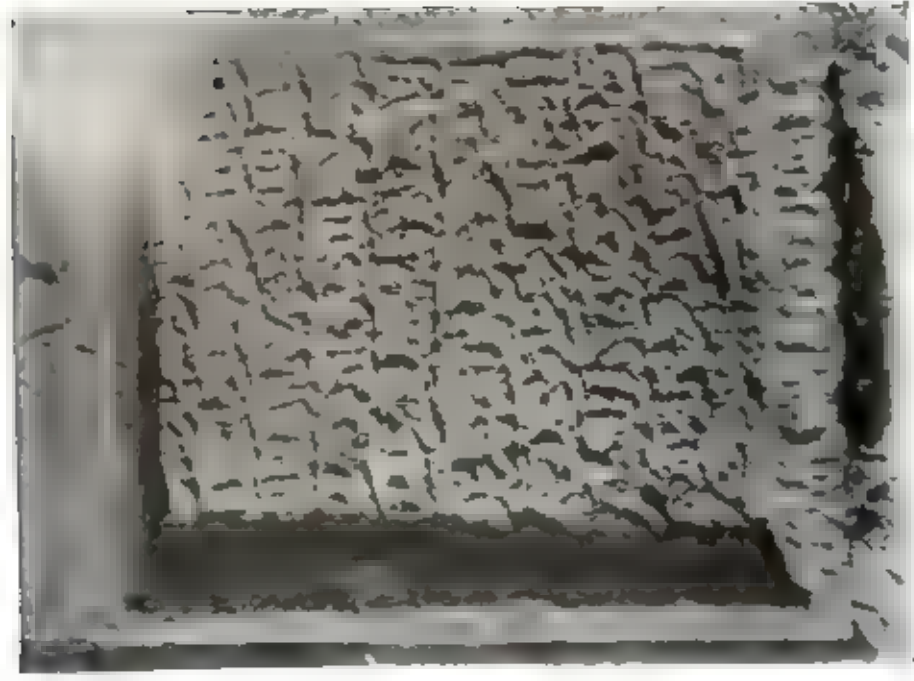


Fig. 1. Inscriptions.

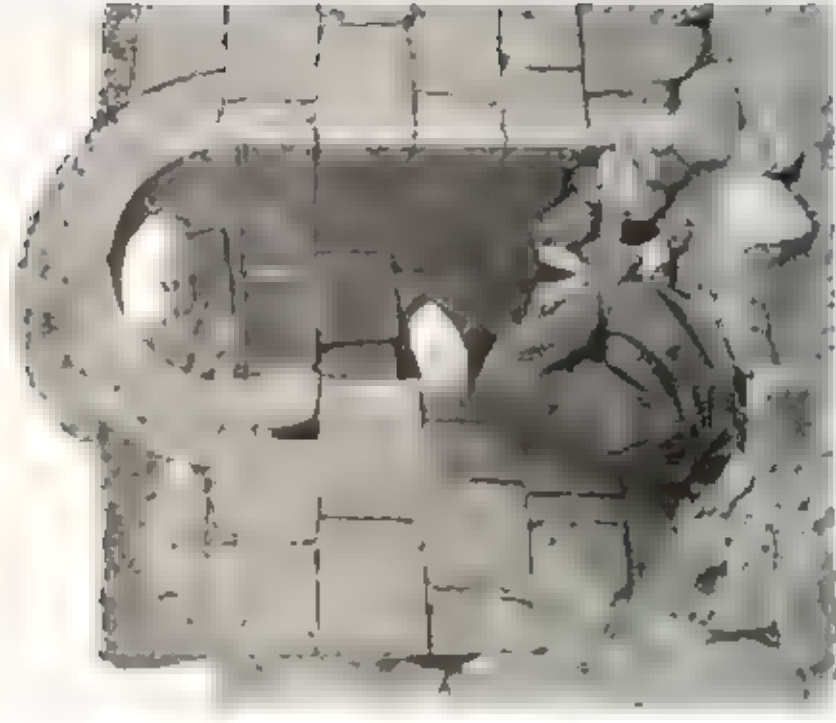


Fig. 2. Measured, that of one (left) and of two (right).

bente 'Alî, fils de Muḥammad, (titre 2), el-Nasirî, el-'Adilî, et l'esclave *) d'el-Malik el-Mâjal, Nur el-Dîn, 'Alî, fils de Yûsuf, fils d'Ayyub, Cœr-fut archevê) dans le mois de safir 2 de l'année 581 (mai 1185). Il demande à Dieu l'heureuse réussite et le salut éternel loin du feu de l'enfer. Louange à Dieu seul ! »

Ligne 7 : السعيد est écrit en réalité السعد avec un *sin* escamoté comme il en est souvent du mot السلطان, écrit السلطان. Il faut ici une épithète, et *said* est normal. — La copule و a été sautée par le lapicide. — Ligne 6 : الغلام n'est pas absolument certain. — Ligne 8 : Le nom de mois est très indistinct, et la lecture en est rien moins que certaine. L'eulogie de la fin est fréquente en épigraphie : ou lit لعق من النار, la *debarance de l'enfer* dans l'inscription de Rabwâ, datée de 444 H⁽²⁾.

(3)

Dalle de pierre, cassée en haut et à gauche : la première ligne est coupée en deux par la cassure, et quelques lettres manquent vers la gauche⁽³⁾; dimensions 41 x 57. Mêmes caractères qu'an n° 1, sans points ni signes. Onze lignes petits caractères. Voir planche X, fig. 4.

(1) سمله (2) سلى الله على سيدنا محمد (3) حنن الله من مولاه الملت اما (4) صر
صالح الدنيا والدين سعد (5) الاسلام والمسلمين حنن (6) يومين عمر هذا
الصهرح و (7) اجمع المذكر على بن محمد حنن (8) بن النصرى الحننى المظفرى
(9) القوى وكان فراحه في شهر (10) شوال م سنة ثلاث (11) ثمانين و خمس مائة
(12) ... (13)

« Qu'Allah fasse durer le rogne de notre maître, el-Malik el-Nasir Salâh el-Dunya wa'l Din, sultan de l'Islam et des musulmans, ami de l'émir des Croiyants ! A édifie cette éternelle et la Mosquée bente 'Alî, fils de Muḥammad

* *See also Egypte*, I, p. 790. — *Index à la fin*.

² Van Bencow, *Notes d'archéologie*, I, A, 1891, I, pp. 490-491.

La pierre a dû se briser lors de l'estampage, car sur chaque page, ce qui est à chaque ligne quelques lettres de plus et les premières lignes sont au complet.

(titre ?)... el-Nasiri, el-Âhli, el-Muzaffari, el-Faqawi. Son achèvement eut lieu dans le mois de chawwâl (?) de l'année 583 (2 décembre 1187).

Ligne 10 : *chamwât* et *thabûth* sont tout à fait douteux. Je n'ai rien pu déchiffrer de la dernière ligne, tant sur la photographie que sur l'estampage.

4)¹⁰⁾

Deux lignes au-dessus du mihrâb de la Grande Mosquée, entre deux rosaces. Beau naskhî ayyoubide; la forme d'un و rappelle le contour fleuri, petits caractères. Dimensions, environ 130 x 20. Voir planche VIII, fig. 2.

(?) ١٧ (1) .. مرات له وأسهل (?) أن (?)

(2) ورسوله (tout à fait à gauche)

(6)

Band au aux deux tiers de la hauteur dans le mihrâb incurvé de l'enceinte, à l'extérieur. Dimensions 212 x 12. Trois lignes en naskhî ayyoubide; caractères moyens. Luc sur un estampage: une pierre manque à la première ligne. Voir planche X, fig. 2.

١. مما أمر بعمله الملك الناصر صلاح الدين وأهل الدين في طرأ حيه م المدك ٢. ع عادل
سيف الدين وتولّى sic عمارته الأمير صارم الدين برغش العدل ٣. وكان فواعه في
دي القعدة سنة ثمان و سبعين و خمس مائة

« Voici ce qu'a ordonné le faire el-Malik el-Nasir Salâh el-Dunyâ wa l-Dîn, sous la direction (?) de son frère el-Malik el-Âdil Se f el-Dîn. Le mir Samu el-Dîn Bargach el-Âhli surveilla sa construction, qui fut terminée en dhûl-qa'dah de l'année 578 H. » (mars 1183).

¹⁰ J'ai donné plus haut quelques mots de l'inscription n° 5, qui se trouve au milieu du mihrâb, sous le n° 4.

¹¹ En comparant, sur l'estampage, les mesures de la 1^{re}, et des 2^{es} et 3^{es} lignes, on se rend compte que la lacune est de 33 centimètres environ. La restitution de [الدين] et de

[الملك] en occupe à peu près 20. Le reste est emprunté à une inscription de la citadelle du Caire (CIA, *Égypte*, I, n° 40); dans les deux cas, Salâdin était absent d'Égypte, et il est naturel qu'el-Malik el-Âdil ait eu la direction des travaux.

Il ressort de tous ces textes que Saladin fit construire une forteresse, dont le nom arabe n'est donné dans aucune des inscriptions. Si l'on en croit l'inscription n° 6, le mur d'enceinte de l'ouvrage, d'ordre purement militaire, fut terminé vers la fin de l'année 578 de l'hégire, soit au début de 1183. Quelle que soit la formule que l'on restitue dans la lacune, il n'en reste pas moins certain que le frère de Saladin, el-Malik el-Adil Saïf el-Din, coopéra à cette entreprise. D'ailleurs, c'est un des officiers de ce dernier, l'emir Sarim el-Din Bargach, qui dirigea les travaux d'une façon effective. Ce Sarim el-Din Bargach el-Âdil devint par la suite gouverneur de la citadelle de Damas, ou il mourut en safar 608 julel 1211 — et ou il fut entermé.¹

Trois ans plus tard (soit en 581-1185) une mosquée et une citerne étaient construites par les soins d'un certain 'Alî ibn Muḥammad, fonctionnaire de Saladin (el-Nasiri) et de son frère el-Malik el-Adil el-Âdil. L'intéressé avait été auparavant l'esclave *ghulām* d'el-Malik el-Mdjal Nur el-Din 'Alî fils de Saladin, qui hérita Damas et la Syrie à la mort de son père. C'est le même individu qui deux ans après, faisait construire une autre citerne et une mosquée un peu plus vaste — et s'il n'est plus question dans l'inscription n° 3 de ses rapports d'appartenance avec el-Malik el-Mdjal, deux nouveaux relatifs, *el-Muzaffari el-Taḡawi*, nous montrent que 'Alî ibn Muḥammad était devenu en outre fonctionnaire d'el-Malik el-Muzaffar Taḡt el-Din 'Umar, neveu de Saladin et souverain de Hama.

La même année, deux tours encadrant la porte d'entrée principale du château fort et peut-être un nouveau sanctuaire avaient été terminés quelques mois avant l'achèvement de la mosquée précédente par les soins d'un certain Ibrahim ibn Abi Bakr, fils (et) d'un fonctionnaire d'el-Malik el-Adil et de Saladin (*el-Âdil el-Nasiri*).

Je n'ai retrouvé dans les chroniques ni 'Alî, fils de Muḥammad, ni Ibrahim, fils d'Abi Bakr, probablement fonctionnaires d'un ordre subalterne, dont l'emploi reste délicat à déterminer. Trois inscriptions nous donnent un titre de fonction qui semble meslé et pour lequel je ne puis rien proposer de certain. Van Berchem me suggérerait la lecture *سلحدار*, *alahdar*, croyant distinguer sur les photographies la hampe d'un *lām* entre le *sīn* et le *hā*.

¹ Cf. Savyane, *Descr. de Damas*, J. A., 1895, II, p. 214.

d'autre part, la lettre qui suit ressemble plus à un *dāl* qu'à un *kāf*. Mais un plus long examen ne me permet plus de songer à cette lecture, un instant adoptée. La hampe du *lām* est invisible sur l'estampage, d'ailleurs, le *lām* n'apparaît pas sur la planche IX, fig. 2. En outre, il y a une lettre après le *hā* (سحكن), et la lettre suivante étant nettement liée à l'*alif* ne peut être un *dāl*. Enfin, la dernière lettre est certainement un *nun* — on n'en doute pas à examiner la planche X, fig. 4.

Parlant sur cette grappe nouvelle, j'ai pensé à *chahnah*, gouverneur, mot persan, dont le pluriel, dans la même langue, est précisément شحكن. Il reste difficile d'interpréter raisonnablement ce pluriel persan, et dans cet ordre d'idées je ne trouve rien de satisfaisant.

Je me suis alors rappelé un mot que l'on trouve dans les *Mille et une Nuits*, et dont le sens, bien qu'explicable peut-être logiquement, n'est pas douteux. Dans le conte du roi *Al-mur ibn el-An'ân*, un chauffeur des bains de Damas demanda pour sa récompense d'être désigné comme *rais el-zahhān*, chef des marchands de fumer, et le sultan Daūl-Makān, accédant à son desir, le nomma زمكان, *zih-kān*⁽¹⁾. Je voyais dans شحكن, le *chahnahān*, un composé analogue, dont la signification aurait pu être celui qui recueille et garde les munitions, le sens de munitions étant donné par Dozy pour *chihān*. Au cours de mes recherches infructueuses sur *zih-kān* j'ai consulté M. Basset, qui a bien voulu m'écrire : « Je ne vois d'autre explication de زمكان que de supposer une altération populaire »⁽²⁾ de زمحن, c'est celle qu'a adoptée Burton qui lit *zih-kān*⁽³⁾. Il est possible que l'altération de خان en كان ait eu lieu sous l'influence des noms terminés en *kān*, qui abondent dans ce conte : Charkān, Kānmākān, Daūl-makān, Qudāyā fakān. Ce n'est donc pas par زمكان qu'on peut expliquer شحكن. Mais je devais, me semble-t-il, signaler ce rapprochement, bien qu'il soit inopérant, et je renonce, pour l'instant, à proposer une solution pour la traduction de ce titre, dont la lecture reste douteuse.

Je crois avoir retrouvé dans les chroniques la trace de cette forteresse que Saladin construisit, ou plutôt restaura, dans le Wādī Sadr. Un des textes que je vais citer, le plus important, a été commenté par M. Clermont-Ganneau⁽⁴⁾,

⁽¹⁾ *Mille et une Nuits*, éd. du Caire, 1321, nuit 437.

⁽²⁾ Le point d'interrogation est de M. Basset.

⁽³⁾ *Alf Laylah*, II, p. 276, n. 4.

⁽⁴⁾ *La marche de Saladin du Caire à Damas*, *Rec. d'archéol. or.* VII, pp. 285-294.

d'une façon qui ne laisse subsister aucun doute. Nous verrons, à la lecture des passages suivants, que cette forteresse eut un rôle à jouer dans la bataille opiniâtre que se livrèrent Saladin et Renaud de Chatillon. Ces événements historiques sont bien connus, et il n'est inutile, pour notre sujet, de les relater à nouveau, même brièvement. Je me bornerai à étudier les déplacements de l'armée musulmane et de celle des Français, pendant le règne de Saladin, lorsqu'ils se presseront directement la forteresse du Wad-Salt.

(A suivre.)

GASTON WIKT.

LES BANOU-ANNÂZ

PAR

CEMENT HUART

(Deuxième article.)

En 434 (1042-43) Abou el-Ghauc d'Al-Basra entreprit le siège devant Chadrâzour, qu'il pillait et brûlait en même temps qu'il ravageait les villages et les cultures de cette région. Il investit également la forteresse d'Al-Franchal⁽¹⁾, aux environs de la même ville, mais Aboul-Qasim ben-Djoud, qui en était le maître, le en repoussa et le pria de délivrer son fils Aboul-Fatih des mains de son frère Mohalhîl et de conclure la paix entre eux. Or, Mohalhîl, ayant appris que son frère Abou'el-Ghauc voulait attaquer Chadrâzour, avait quitté la ville et s'était réfugié dans la région de Sâdâ⁽²⁾ et autres localités appartenant à Abou'el-Ghauc, qu'il avait pillées et brûlées, de sorte que les sujets des deux partis en lutte périrent. Ensuite Abou'el-Ghauc envoya un message à Aboul-Qasim ben-Djoud pour lui rappeler sa promesse de lui rendre la liberté à son fils mais que les conditions stipulées entre eux, mais celui-ci répondit que Mohalhîl n'acceptait pas ses propositions.

Sur ces entrefaites Abou'el-Ghauc se rendit de Basra à Cameghân qu'il pillait aussi que toute la province relevant de Mohalhîl, qui prit le parti de s'éloigner. Des messagers allèrent et vinrent entre eux, enfin ils firent la paix malgré les doutes et les soupçons qu'ils avaient sur leur sincérité, et Abou'el-Ghauc revint dans son pays⁽³⁾.

En 441 (1049-50) après la mort de Djelîl el-Kalbî le Bouide, son fils aîné, el-Melik el-Azzî Abou-Mançour, qui était alors à Wasîl, essaya de prendre le pouvoir, mais el-Noumâryyî⁽⁴⁾ fut trahi par ses propres sujets et retour-

⁽¹⁾ Ville des environs d'Al-Farâzour (Samarra).
Les géogr. t. I, p. 305. *Mémoires* t. I, p. 224.
R. DE MEYER, *op. cit.*, p. 144.

⁽²⁾ Forteresse dans les montagnes d'Al-

malikân (Samarra). *op. cit.* t. II, p. 367. *Mémoires*,
t. I, p. 60. R. DE MEYER, *op. cit.* p. 324.

⁽³⁾ Ibn-Ki-Arâk, t. IX, pp. 350-354.

⁽⁴⁾ Petite ville entre Wasîl et Bagdad, à

percuta Wasit et y proclamèrent Abou-kahdjir; il se rendit alors auprès de Dohers ben Mazbad, puis auprès le Qirwan ben el Moqatal, qu'il emmena à Mossoul; plus tard il le quitta et vint rejoindre Abou'ch-Chauk qui était son beau-père; arrivé auprès de lui, celui-ci l'obligea à répudier sa fille, ce qu'il fit en effet; il se rendit ensuite auprès d'Ibrahim Yemul, frère de mère de Toghrul-beg et général de ses troupes⁽¹⁾.

Le sultan seljoukide, qui avait affermi ses possessions dans l'Asie Centrale, ordonna à son demi-frère Ibrahim Yemul, en 1117 (1014-1016), de s'emparer de l'Iraq-adjem. Cela fut après être entré à Hamadan abandonnée par Berdâsch, fils d'Alâsch-kahdjir, le kax de se diriger vers Diarwa où se trouvait Abou'ch-Chauk qui de peur s'enfuit à Kirmanschah. Après s'être installée à Diarwa, Yemul se reorganisa l'administration puis il la quitta pour se rendre dans la direction de Kirmanschah. Quand Abou'ch-Chauk apprit sa marche, il partit pour Holwan en laissant dans la prison de ces deux villes une garnison composée de Berbères et de Kurdes. Chahendjan pour le défendre et la protéger, Yemul s'étant présenté avec une avant-garde, la garnison le repoussa; il rentra alors dans son campement; mais dans les combats suivants elle se trouva trop faible pour le résister, le sort qu'il prit la ville de vive force dans le mois de reheb; il massacra une grande partie des troupes, confisqua les biens de ceux qui avaient échappé au massacre, ainsi que leurs armes, et les chassa; ils allèrent retrouver Abou'ch-Chauk. Il pilla le pays, se livra à des massacres et enleva les femmes et les enfants en grand nombre.

Quand Abou'ch-Chauk en fut informé, il expédia sa famille, ses biens et ses armes de Holwan à la forteresse de Sirwan, et resta à la tête d'un corps expéditionnaire. Yemul après avoir conquis Çatmara⁽²⁾ en cha-bân, tomba sur les Kurdes vassaux, les Djanzaqân, qui s'enfuirent, et se dirigea vers Holwan que Abou'ch-Chauk ayant déjà quittée pour la forteresse de Sirwan. Yemul atteignit Holwân à la fin de cha-bân; ses habitants l'avaient abandonnée et s'étaient dispersés dans le pays; il la pilla et la brula, au si que la maison d'Abou'ch-

contlé chemin de ces deux villes, sur la rive du Tigre, elle était habitée par des Chrétiens. Yemul, op. cit. t. IV, p. 796. *Mem.* t. I, p. 111 p. 220. *Maqdesi* t. II, p. 105, 122-123.

(1) Ibn el-Arûfa, t. IX, p. 353. Cf. *et-Ordû*, éd. Silesheim, p. 5.

(2) Appellé aussi M. Erhan. *Quemq* entre l'Iraq-adjem et le khéyestân. *Mem.* t. II, p. 110. Yemul, *Mem.* t. IV, p. 798. *Le géogr.*, t. III, p. 643.

Chauk, puis il s'en retourna après l'avoir détruite et en avoir effacé les traces ⁽¹⁾.

C'est en cette même année qu'Abou'ch-Chauk et son frère Mohallul firent la paix. Ils étaient en effet séparés depuis que ce dernier avait fait prisonnier Abou'l-Fath, fils du premier, comme nous l'avons vu plus haut, et ce jeune prince était mort en prison. Arrivés à cette époque, craignant les Ghouzz qui formaient l'armée des Seldjoukides, ils échangèrent des messages au sujet de la paix; Mohallul fit des excuses et envoya son fils Abou'l-Ghanaim à son frère, en lui jurant qu'Abou'l-Fath était mort de mort naturelle, et non assassiné, et il ajoutait : « Celui-ci est mon fils : tu le tueras à la place du tien ». Abou'ch-Chauk accepta les excuses de son frère, traita généreusement son neveu Abou'l-Ghanaim et le renvoya à son père, puis les deux frères firent la paix et tombèrent d'accord ⁽²⁾.

En chabân de cette même année (février 1046), Sorkhab, autre frère d'Abou'ch-Chauk, se rendit à Bédéddjéin où se trouvait So'dâ, fils d'Abou'ch-Chauk. Celui-ci quitta cette ville et retourna auprès de son père, sachant que Sorkhab possédait une partie de la ville. C'est qu'Abou'ch-Chauk s'était emparé de la ville que possédait Sorkhab, sans compter Diz-djova, et ces deux frères étaient en désaccord pour ce motif.

C'est la fin de ramadan que mourut Abou'ch-Chauk. Paris dans la forteresse de Sirwan, il était toute malade en quérant Holwan. A son décès, les Kurdes trahirent son fils So'dâ et se mirent du parti de son oncle Mohallul. Alors So'dâ se rendit auprès d'Ibrahim Yammâl et au sein des Ghouzz, comme nous le verrons plus loin ⁽³⁾.

III

ABOU'L MAQDÛ MOHALLUL.

Mohallul s'empara de Kirmâchâh et de Dinawar en 438-1046-1047. Ibrahim Yammâl, en revenant de Holwan, avait nommé gouverneur de la première de ces deux villes Bedr ben Jalûr ben Hâlek Hasanide. Lorsque,

⁽¹⁾ *Ibn-el-Arûl*, t. IX, p. 360.

⁽²⁾ *Id. op.*, t. IX, p. 362.

⁽³⁾ *Id. op.*, t. IX, p. 361.

après la mort de son frère Mohallâl devint roi; il se rendit à Mandecht¹ et s'y installa; puis il marcha sur Kermâneh que Belrâmdîn occupait, de sorte que Mohallâl s'en empara; il envoya ensuite son fils Mohannoud à Dinavar occupée par les troupes de Yinnâl, on se battit et l'on perdit la bataille, entre les soldats de Yinnâl s'effrayèrent et Mohannoud entra en possession de la ville.

En l'an 11 de ce le merrâ (merrâ 180 septembre 1446), So'dâ, fils d'Alouk-Chank, se sépara de son oncle Mohallâl et alla rejoindre Ilrânîr Yinnâl. Voici pour quelle raison. Son oncle avait épousé sa mère, et à partir de ce moment le négligeait et le méprisait; de même, il avait diminué la considération réservée aux kurdes Châdhendjân. So'dâ entretenait une correspondance avec Ilrânîr Yinnâl, lui proposant de se joindre à lui; celui-ci accepta et lui promit de lui rendre les possessions de son père. So'dâ, en conséquence, alla le rejoindre à la tête d'un groupe de kurdes Châdhendjân qui augmentèrent ses forces. Yinnâl le traita généreusement et lui adjoint une troupe de Ghouzz en l'expédiant à Holwan dont So'dâ s'empara et où il fit dire le pône au nom de Yinnâl, dans le mois précité: il y séjourna quelques jours et revint à Mandecht. Alors son oncle Mohallâl partit pour Holwan, reprit la ville et y supprima la *ke-thar* au nom de Yinnâl. A cette nouvelle So'dâ retourna à Holwan, que son oncle Mohallâl quitta immédiatement pour se cacher dans le canton de Balloûfa. So'dâ entra à Holwan puis il marcha contre son autre oncle Sorkhâb, surprit son camp et le pillâ; il expédia une troupe à Bendéldjein; celle-ci s'en empara, mit la main sur le lieutenant de Sorkhâb qui y commandait et la pillâ en partie. Sorkhâb s'enfuit et monta à la forteresse de Dizdloyâ. So'dâ revint à Kirmânehah; alors son oncle Mohallâl envoya son fils Belrâ à Holwan dont il s'empara. So'dâ ramassa le plus de troupes qu'il put et revint à Holwan, que les troupes de son oncle quittèrent, sauf la garnison de la citadelle, de sorte que So'dâ y entra encore une fois à la tête de ses auxiliaires Ghouzz; puis il marcha contre son oncle en laissant dans la place des gens chargés de la garder.

Quand son oncle Mohallâl eut vent de son approche, il marcha devant lui

¹ Canton de kurdistân, ou même aussi Mâb-Decht et Mâb-Abâd, renfermant cinquante villages dans une plaine fertile et bien arrosée. *DICTIONNAIRE DE LA PERSE*

p. 510. Forteresse aux environs de Khânqîn en 'Irâq-'Arabî, *Voyageur, Lex. geogr.* t. IV, p. 407. *Méridjé*, t. III, p. 37.

vers la forteresse le Tirānehāh, près de Chahrazouh, et s'y défendit. Les Ghouzz s'emparèrent de nombreux cantons et du bétail qui s'y trouvait, et pillèrent les biens et les bêtes de somme. Lorsque Sorkhāb eut constaté que son oncle s'était fortifié contre lui, il craignit ceux qu'il avait laissés derrière lui à Holwan; il revint pour assiéger la citadelle. L'enlèvement par les gens de son oncle; les Ghouzz pillèrent la ville, s'y livrèrent à des excès, violèrent les vierges et brûlèrent les maisons, dont les habitants se dispersèrent; ils commirent les actes les plus affreux dans cette région.

Quand l'entourage du roi Abou-kāldjār et son ministre appurent ces nouvelles, ils excitèrent l'armée à sortir vers Mohalhil, à l'aider contre son neveu et à le protéger contre de pareils actes. Mais elle n'en fit rien.

Et sāl-Sūdā donna à Abou l-Fath ben Warrān et à tous deux se mirent d'accord et s'entendirent pour attaquer l'armée de Sūdā, Sorkhāb, et l'assiéger dans la forteresse de Diz-dilōye. Ils marchèrent contre elle et avec les troupes qu'ils avaient sous la main; arrivés près de la forteresse, ils entrèrent dans un défilé qui se trouve là sans l'avoir fait occuper par une avant-garde, tellement ils étaient avides de conquêtes et confiants dans leur force. Or, Sorkhāb, ayant installé, sur le sommet de la montagne, à la sortie du défilé, un corps de Kurdes. Lorsque le ennemi entra dans le défilé, Sorkhāb descendu de sa forteresse, se porta à sa rencontre. Un livra bataille, et les gens de Sūdā retournèrent sur leurs pas pour sortir du défilé; mais leurs chevaux sautèrent sous eux et ils tombèrent, tandis que les Kurdes leur lançaient des flèches du haut de la montagne. Se trouvant incapables de résister, Sūdā, Abou l-Fath ben Warrān et autres chefs furent faits prisonniers. Les Ghouzz et les Kurdes du parti de Sūdā se dispersèrent et abandonnèrent ces régions après en avoir été les maîtres et s'y être installés⁴⁹.

En 439 (1047-1048), les Kurdes Louras et un groupe de l'armée de Sorkhāb se saisirent de sa personne, parce qu'il agissait mal à leur endroit et les persécutait. Après son arrestation, ils le conduisirent à Ibrahim Yamaal, qui lui fit arracher un des yeux et lui déclara l'armée en liberté de Sūdā, mais il n'en fit rien. Toutefois Abou l-Askar, fils de Sorkhāb, se mit fâché contre son père lors de l'arrestation de Sūdā et se tint séparé de lui, dégoûté de cet acte

⁴⁹ *Isis-et-Arda*, t. IX, pp. 353-364.

quand son père fut incarcéré, il se rendit à la forteresse et en fit sortir So dâ, son cousin germain. Il détacha ses fers, le traita généreusement, le mit en liberté, prit le lui l'engagement d'oublier le passé et de s'efforcer de délivrer son père Sorkhab. En conséquence So dâ partit entre un corps considérable de kurdés et rejoignit l'ordun Yunnâ, mais il ne trouva pas après de lui celui qu'il cherchait, il le quitta alors, revint à Deskeré, s'y installa et écrivit au khalife et aux officiers du roi Abou Kaledjâr pour leur dire qu'il revenait à leur obéissance⁽¹⁾.

Quand Yunnâ, poursuivant ses conquêtes, se fut emparé de Kingawar, il revint à Hamadan et envoya de là un corps expéditionnaire pour occuper la forteresse de Sorkhab; il désigna à celle-ci un gouverneur dans la personne d'un certain Abine l, qui était de la même lignée que lui. Il lui confia la personne de Sorkhab pour qu'il se servît de prisonnier en vue de se faire remettre les richesses. Mais le kinnâna, devant la forteresse de Kingawar, qui refusa de se rendre, ils attaquèrent ensuite celle de Diz-dil-ye, pendant qu'un corps de troupe se dirigeait vers Bendénidjeh et pillait cette localité, en djoumada II (décembre 1047) il s'y commit des actes honteux, pillage, meurtre, vol, torture pour se faire livrer de l'argent, beaucoup de gens périrent sous la violence des coups.

Une portion de ces troupes marcha dans la direction d'Abou'l-Fath ben Warrâm qui se déroba devant elles, par peur, et abandonna ses tentes telles quelles, pensant qu'elles s'occuperaient de les piller. Et quelques-uns tombèrent sur elles; mais les assaillants ne se laisserent pas détourner par l'appât du pillage et le poursuivirent; il avait une telle appréhension d'être pris par eux qu'il leur livra bataille, remporta la victoire, tua et fit prisonniers un grand nombre d'ennemis et pillâ ce qu'ils avaient avec eux; le reste s'en retourna. Il envoya demander du secours à Bagdad, craignant qu'ils ne revinssent à la charge, mais on ne lui envoya pas de renforts, par insouciance et manque de considération. Alors les Banou-Warrâm passèrent sur le bord occidental du Tigre.

(1) On Deskeré-el-Mouk, près de Ghéh-râhân sur la route de Bagdad au Khorasân Cf. *Merâcid*, t. I, p. 402, Yaqoût, *Moschtarik*, p. 180, *Lex. geogr.*, t. II, p. 575; HANURIAN *op. laud.*, p. 233.

² *LES-IL-ATIR* t. IX p. 306

³ *LES-KHALIFES*, *op. cit.*, t. IV, p. 519, *Kaledjâr*

Puis les Ghouzz qui gagnaient même à Sâda rampèrent leurs passages de Bâ-Dysra⁽¹⁾ le surprise d'un coup au mois de radjâ, janvier 1048, et se firent précipiter en tout ainsi qu'eux qui l'entouraient, sans que le frère s'occupât de son frère ni le père de son enfant. Beaucoup de ses parasans furent tués; les Ghouzz pillèrent leurs biens et dévastèrent ces régions. Or, Sâdâ avant le lever de l'argent de la forteresse de Sirwân, cet argent arriva cette nuit même et tomba entre les mains des Ghouzz, sauf une petite quantité qu'il réussit à emporter. Soûdâ chappa de ce événement et gagna le port. Les Ghouzz pillèrent Deskêrê, Bâ-Dysra, el-Harouniyya⁽²⁾, Qâz-Sâdour et toutes ces contrées.

La nouvelle arriva à Bagdad, qu'Ibrahim Yammal avait formé le projet d'attaquer la capitale du Khâléfat. Le peuple en fut effrayé, les émirs et les généraux se rassemblèrent autour de l'émir Abou-Manguir fils du roi Abou-Ikbal, pour le protéger, et ils finirent d'accord dans ce sens. Il ne sortit que les tentes de l'émir Abou-Manguir et du ministre, ainsi qu'un petit nombre d'hommes; le reste se tint en arrière. Il perdit beaucoup de monde dans les contrées dévastées; les uns furent tués, les autres noyés, d'autres encore moururent de froid.

Soûdâ arriva sur les bords de la Diyâla⁽³⁾, puis il en partit pour se rendre auprès d'Abou-l-Agharr Deh-Souh Mazza et séjourna chez lui. Hanihan Yammal marcha ensuite sur Sirwân, investit la place et tint étroitement ceux qui en formaient la garnison. Il envoya un corps expéditionnaire qui pillâ le pays et s'arrêta à un endroit éloigné de l'ekir de dix parasanges. Un foule considérable d'habitants de la route du Khorâsân vint à Bagdad et raconta ses malheurs de manière à être pitié. Le gouverneur de Sirwân capitula après qu'on lui eut assuré une sauvegarde pour lui et sa fortune. Yammal trouva dans cette forteresse des objets en grand nombre, restes de ce qu'y avait laissé Soûdâ. Quand il eut compris cela, plus, il y laissa un de ses grands chefs nommé Sâdhi Kama⁽⁴⁾, partit pour Holwân et retourna à Hanihan ayant

⁽¹⁾ En araméen, « maison du pont », petite ville à l'est de Bagdad, entre cette ville et Holwân. Cf. Yâqout, *Lex. géogr.*, t. I, p. 434, *Mérâçid*, t. I, p. 415, Moqabâlat, p. 415.

⁽²⁾ Bourgade dépendant de Bagdad, près de Chabrâhâ, sur la route du Khorâsân, où se trouvait un pont de merveilleuse construction.

Mérâçid, t. III, p. 302, Yâqout, *Moqabâlat*, p. 437, *Lex. géogr.*, t. IV, p. 246.

⁽³⁾ Affluent de gauche du Tigre, bien connu, la Tâmarra porte ce nom à partir de Baqôbi jusqu'à son confluent. *Mérâçid*, t. I, p. 420.

⁽⁴⁾ Nom persan signifiant « à l'arc dur ».

avec lui deux des fils de Mohallul, Bedr et Malik, qu'il traita gentilement.

Le maître de la forteresse de Serindj¹, qui était un des fils de Bedr ben Hasenay, étant mort, cette place fut livrée à Ibrahim Yarnad, qui envoya son ministre d'avant Chahrazour, celui-ci son oncle Mohallul se tenant devant lui à grande distance. Aïmed ben enayse leva la forteresse de Franchah, livra le site et pratiqua un certain nombre de brèches dans le mur d'enceinte.

Mohallul envoya des messages aux habitants de Chahrazour, leur permettant de marcher à leur seigneur et à la tête de forces considérables et leur ordonnant d'attaquer les Ghouzz qu'ils avaient en tutelle. Ceux-ci, ces habitants agirent selon cet ordre et tuèrent une partie de ceux-ci. Aïmed ben Tahir, l'ayant appris, revint, tomba sur eux, livra la ville au pillage et tua un grand nombre de citoyens⁽²⁾.

Pendant que Aïmed ben Tahir assiégeait Franchah, siège qui dura jusqu'à l'année 410 (1018-1019), la peste éclata dans son armée, anéantissant les pertes nombreuses. Il envoya un message à son oncle Yarnad pour lui demander des secours et les secours, au même temps, il l'informant de la présence de la peste dans son camp. Yarnad lui ordonna de lever celui-ci. Aïmed se rendit alors à Mandecht.

Mohallul, ayant appris cette nouvelle, envoya l'un de ses fils, Chahrazour, celui-ci prit possession de la ville. L'impétuosité se répandit des Ghouzz qui étaient à Sirwan, et ils furent pris de terreur. Un corps d'armée parti de Bagdad marcha sur Hahwan et on assiégea la citadelle sans pouvoir s'en emparer; il pilla alors ces régions et attaqua les Ghouzz restés en arrière; ces contrées furent totalement dévastées. Mohallul, en venant à l'aide, se fit tuer et ses biens se rendit à Bagdad et les logea à Bab-el Maratou³ dans le palais de Khalifat, par crainte des Ghouzz; puis il retourna à son campement, à la distance de dix parasanges. Un autre corps de troupes de Bagdad partit pour Boudéndjém où se trouvait une garnison ghouzz; il fut commandé par Okbar ben Aïmed ben Ismaïl; il y eut un combat et l'armée de Bagdad fut mise en déroute. Les

¹ Château fort dans les montagnes, entre Hamadan et le Khodastan. Yaqout, *Loc. geogr.*, t. III, p. 82; *Méruçid*, t. II, p. 27.

⁽²⁾ Ibn-el-Arabi, t. IX, pp. 36-368.

³ La Porte des Bégres, pratiquée dans l'enceinte du Harim, sur la rive gauche du Tigre. Cf. E. Kiehl et Bagdadi, *L'introduction topographique*, trad. G. Salmon, p. 59.

uns furent tués, les autres faits prisonniers, mais ceux-ci furent également mis à mort, les mains liées (1).

En 442 (1050-1051) Mohallab se rendit auprès du sultan Toghrul-beg, qui le traita généreusement et le mariait en possession de ses fiefs, parmi lesquels Sirwân, Dajouzi, Chahuzour, Cameglan. Le sultan, à ce sujet favorablement surintendant, en faveur de son frère Sarkhad, emprisonné auprès de lui, Sarkhad se recela dans la forteresse Tel Mahlo, sa propriété. Toghrul-beg donna Rawendîr (2) en fief à Soda, fils d'Abou'eh-Chauk (3).

En l'houl-qu'da 444 (mars 1053), Soda, à la tête d'une expéditionnaire venue par le sultan Toghrul-beg, arriva dans les environs de l'Iraq-Arabi, il vint camper à Mudecht et en partit avec une colonne volante composée de Ghuzz, vers Monchich et Djawout, mais échoua sur ses gardes et se retira devant l'envahisseur. Toutefois Soda l'atteignit, le pillage et lui enleva toute sa fortune. Alou Doulal put se sauver à grand peine. Les troupes de Soda pillèrent le pays et atteignirent Nemanyya en prenant un pillage effréné, se livrant à toutes sortes d'excès et s'emparant des biens et des meubles, bref, ne laissant absolument rien. Soda gagna ensuite Bende-midjan.

Ces nouvelles parvinrent le soir même au maître El Khalid ben Omar, qui était descendu chez Zarrir et Matar, fils d'Ali ben Maqy et tous deux de la tribu d'Oqad. Il lui envoya son fils, avec ceux de Zarrir et de Matar, pour se plaindre du traitement qu'ils leur avaient réservé son oncle Mohallab et Qorouch ben Bedan. Ils le rejoignirent à Holwan et se plaignirent à lui de leur situation, il leur promit de se rendre auprès d'eux et de prendre leur défense contre ceux qui les opprimaient. Ils le quittèrent. À leur retour, quelques soldats de Mohallab les attaquèrent. Les Oqadites furent les plus forts et les livrèrent prisonniers. Mohallab, informé de ce fait, se rendit en campement de Zarrir et de Matar à la tête d'environ cinq cents cavaliers, les attaqua à Tell-Okhara (4) et les

(1) Ibn-Ki-Arabi, t. IX, 371.

(2) Les deux Rawendîr. Une petite ville du nom de Rawendîr se trouve près de Qachân et d'Isphahan. Yâqout, *Lex. géogr.*, t. II, p. 744. Merdjid, t. I, p. 450, B. ou Merwan, *op. cit.*, p. 235.

(3) Ibn-Ki-Arabi, t. IX, p. 391, Ibn-Khal-

biâr, t. IV, p. 520. L'année 443 est une erreur.

(4) Ibn-Ki-Arabi, t. IX, pp. 404-405; Ibn-Khalbiâr, t. IV, p. 520 (année 446).

(5) Monceau de terre situé près d'Okhara, sur le Djoloff, Yâqout, *Lex. géogr.*, t. I, p. 868, Merdjid t. I, p. 242.

pillés; ils se réfugièrent Khâlid, Malek et Zâkir rencontrèrent Soûfî auprès de la Tamerra Diyâr et l'informèrent de la situation; ils l'encouragèrent à combattre son oncle; il s'avança sur la route et le rencontra. Soûfî qui avait sous ses ordres des troupes nombreuses, emporta la victoire sur son oncle et le fit prisonnier; il fut rendu à la fois à ses légitimes propriétaires et amené à Holwan. La nouvelle de ce combat, arrivant à Bagdad, fit trembler le peuple. L'armée d'el-Meddâ' es-Salâm se mit en campagne dans la direction de Holwan pour combattre Soûfî; elle fut rejointe par Abou el-Aglâ' el-Dolâ' es-Son-Muzyad el-Asadi, mais ils n'aboutirent à rien.

Nous venons le rencontrant et le nom le Qorach ben Bedran l'eschef arabe, qui portait les titres honorifiques d'Abou el-Ma'ali et de Mouned-dan, et qui le fils de Belcan ben el-Moqallid et le neveu de Qirwach ben el-Moqallid et de Zafred-dan el-Moukamil Baraka ben el-Moqallid et dont le premier a combattu le second et remporta la victoire en 442. En l'année 443 Abou-kamil mourut à Teker. L'année suivante qu'il avait reçue en combattant les Ghouzz lors de la prise de Mossoul. Les Arabes de sa tribu nommèrent à sa place Qorach qui entra à Mossoul. En 444 il lutta contre son frère el-Maqalad, il se reconnut vassal d'el-Melik er-Rahim le Roule. En 446, il assiegea el-Anbâr et s'en empara, on faisant prononcer le prône au nom de Toghrul-beg. Cette ville fut bientôt reprise par el-Basasiri. Il chercha à s'emparer de Djézir el-Azhar avec le concours des kurdes Bokhriyya et Balha-wiya et lutta contre Naur ben Merwan, bataille dans laquelle il fut grièvement blessé d'un coup de javalot. Il rejoignit Toghrul-beg lors de son entrée à Bagdad le lundi, cinq jours avant la fin de l'année 447 (18 décembre 1055). Il fut néanmoins pillé et dévalisé par les Ghouzz ainsi que les Arabes qui l'accompagnaient. Il se sauva tout d'abord et se réfugia dans la tente de Belr ben el-Moqallid. On jeta sur lui des tapis le lance pour le dissuader. Quand le sultan apprit cet incident, il le donna en velerant à Kanarin et lui ordonna de retourner auprès de ses compagnons et de son campement, pour le tranquilliser.

Totul bun ce s-a putut face în zilele lui
regele, de la împărăteasa Maria până la regele
cel cel mai bun, a fost în numele
său părinte: El s'ocupă de slăvire în 447 (1436),
în numele său Tatălul-bog contra în Bogdan!

[illegible]

[21] *ibid.*, 1. IX, p. 976

En 448, le douzième jour de chawwâl, eut lieu, près de Sindjar, une bataille entre el-Basâsiri accompagné de Dohers ben Mazyân, et Qorêch, seigneur de Mossoul, ayant avec lui Qotoularch, cousin de Toghrul-beg, et un autre des sultans soldanques de Roum; ceux-ci furent mis en fuite, et Qorêch fut encore blessé; il se réfugia auprès de Nour-ed-daula, se mit du côté des Fatimites et proclama à Mossoul le nom du khalife fatimite el-Mostanser-billah. Nâçr ben Al-Frokhânîs, seigneur de Tekrit, courut après le départ de Toghrul-beg qui avait assiégé cette ville; il avait pour mère une princesse, fille de Gharib ben Maqî, qui se rendit à Mossoul après la mort de son fils et y épousa Qorêch ben Dohâr, celui-ci se reconcilia avec Toghrul-beg. Il possédait les villes de Nahr el-Melk, Ba-Dorivâ, el-Yahur, Hid, Dodjêl, Nahr Batar, 'Okharâ, Awânî, Tekrit, Mossoul, Naçtbla.

Qorêch, en 450, accompagna el-Basâsiri au siège de Mossoul et à la prise de la ville qui eut lieu le jour même, sauf la citadelle, qui résista quatre mois; mais ils l'abandonnerent lorsque Toghrul-beg s'y rendit. Il l'accompagna également, avec deux cents cavaliers, dans sa marche sur Bagdad où il entra le dimanche 8 dhoul-hijja de 27 le 28 octobre 1058; il occupa la *maçhra* et partit pour le Hîb el-Barrâ. Quand le prince eut atteint le Hîrân et que les adversaires s'élevèrent par la porte du Nahr el-Melk, le khalife, avec de nombreux soldats sur l'épau de la Borda, tenant en main le sabre, ayant le drapeau flottant au-dessus de sa tête, et entouré d'une foule d'Abbâsides et de serviteurs tenant les

⁽¹⁾ Ville et canton tirant leur nom d'un canal creusé le 14^e jour de chawwâl du Nahr el-Mossoul. *Yaqût, Maschharik*, t. II, p. 252. *Yaqût, Maschharik*, p. 428. *Lex. geogr.*, t. IV, p. 836.

⁽²⁾ C'est ainsi que les *Yaqûts* l'appellent. *Yaqût, Maschharik*, t. II, p. 400.

⁽³⁾ Ville bien connue sur l'Euphrate, au nord d'el-Achâr.

⁽⁴⁾ Il est question ici, non du Karoun, mais du canton qui tire son nom du canal creusé du 14^e jour de chawwâl. *Yaqût, Maschharik*, t. II, p. 252. *Yaqût, Maschharik*, t. II, p. 400. *Lex. geogr.*, t. II, p. 358.

⁽⁵⁾ Nom d'un canton, près du précédent. *Maçharik*, t. III, p. 245. *Yaqût, Maschharik*, p. 428. *Lex. geogr.*, t. IV, p. 836.

⁽⁶⁾ La porte de Barrâ était l'une des quatre

portes de la ville d'el-Mançûr; au xiv^e siècle, du temps d'el-Mansûr, le canal qui venait de la ville et se perdait dans la porte sud des constructions du ce khalife. Il était recouvert par quatre échecs de la Parache. Cf. el-Kharîk el-Basmatî, *l'Introduction topographique à l'histoire de l'empire de l'islam*, trad. de Salmon, p. 46, 62.

⁽⁷⁾ Encinte fortifiée s'élevait à peu près une demi-circonférence et occupait environ un tiers du rivage gauche. C'est le quartier nord-oriental et le plus important de la ville des khalifes. Cf. Salmon, *id.*, op., pp. 56, 57.

⁽⁸⁾ Hîb-an-Nahî, porte de l'enceinte khalfique. Salmon, *id.*, op., pp. 56-58.

⁽⁹⁾ Mauteau du prophète.

sabres deganés monta à cheval, il constata que le pèlerin était arrivé à la porte du Paradis. Faisant part de son plaisir, il revint sur ses pas et se transporta auprès d'Amîd el-'Irâq qui s'était rendu à Qorêch; il s'en retourna, monta au ciel-de-dieu², et le Roi se mit à dire : « O Amîd-el-dieu, c'est à dire Qorêch, le Commandeur des croyants desirer que tu l'approches ». Qorêch se rapprocha. « Dieu t'a fait obtenir, lui dit le Roi ar-rumâsî, un rang que les pareils ne t'auraient obtenu. Le Commandeur des croyants réclame ta protection pour lui, sa famille et ses compagnons. La protection de Dieu, du Prophète et de la nation arabe. » — « Dieu t'a accordé sa protection », répondit Qorêch.

« Et à moi et à ceux qui sont avec le khalîfe ? » interrogea son interlocuteur. — « Oui », répondit Qorêch, qui se baissa son haut bonnet et le remit au khalîfe. Il le remit que son aïeul au Roi, en signe de protection. Vers le khalîfe et le Roi descendirent vers lui par la porte qui lui fait face à celle de Qalba⁽³⁾ et restèrent avec lui.

Sur les reproches que lui fit el-Basâsîr, Qorêch en consentit à lui remettre le Roi, et garda le khalîfe après de lui. El-Basâsîr fit promener le Roi sur un charreau et le fit suspendre par les machoires à deux crocs de fer sur un piquet, jusqu'à ce qu'il mourût.

El-Basâsîr, qui était entré à Bagdad le 6 dhou'l-qa'da 450 (25 septembre 1058)⁽⁴⁾, en sortit sur la nouvelle de la marche de Toghrul-beg, le 6 dhou'l-qa'da 451 (14 décembre 1059). Le Seljouquide, au cours de son avance, envoya l'imâm Abou-Bekr Ahmed ben Mohammed ben Ayyûb, surnommé Ilu-Fûrêk, remercier Qorêch des bons traitements réservés par lui au khalîfe ainsi que de l'annonce d'aut il avait protégé Arslan-khatûn sa femme, épouse du khalîfe. Lorsque Qorêch apprit la marche de Toghrul-beg sur l'Iraq, il envoya dire à Moharrek : « Nous l'avons confié le khalîfe comme un dépôt, pour écarter le peril des Ghouzz, mais voici qu'ils sont revenus et veulent l'attaquer. Descendez avec la famille par le désert, car les gens lorsqu'ils savent que le khalîfe est chez nous dans le désert, cessent d'attaquer

⁽²⁾ Bâb el Firdaws, n'est pas citée dans l'ouvrage de G. Salmon.

⁽³⁾ *Amîd el-dieu*. Cela ne peut être celui qui donna le nom de Seljouk à l'empire, mais celui qui fut tué par le khalîfe el-Mostandjîd, G. Salmon, *op. cit.*, p. 55.

⁽⁴⁾ Cette porte n'est pas citée dans G. Salmon.

⁽⁵⁾ Nous avons vu plus haut que c'était deux jours plus tard; Ilu-el-Ahîr a voulu sans doute faire entrer au prix d'une erreur de date, l'entrée du royaume avec sa sortie.

l'Iraq, et nous le dominerons comme nous voudrons » Moharrich répliqua : « Il y avait, entre el-Basasri et nous, des engagements et des contrats qu'il a rompus; le Khalife, au contraire, m'a fait prêter des serments auxquels je ne puis me soustraire » Moharrich se mit en route pour l'Iraq, emmenant le khalife, le 11 dhoul-qa'da 443 (19 décembre 1052). Qozach mourut d'une hémorragie; le sang lui sortit de la bouche, du nez, des deux yeux et des deux oreilles. Il a 43 (1061) il possédait Mossoul et Nisibin, c'est dans cette dernière ville qu'il décéda (9).

Revenons maintenant aux Banou-'Annâz. En 445 (1053-1054), So dâ rentra dans l'obédience du Boule el-Malik er-Rahim. Nous avons vu qu'en 444 (1052-1053) ce prince était arrivé dans l'Iraq-Arab et qu'il y avait fait son oncle prisonnier. A la suite de cet incident, le fils de celui-ci, Bedr ben el-Mohallab, se rendit auprès du sultan Toghrul-beg et eut une conversation avec lui sur l'échange de correspondances avec So dâ pour que celui-ci remît en liberté le père de Bedr. Toghrul-beg lui permit que le fils de So dâ qu'il détenait eût titre de otage et envoya un ambassadeur avec lui chargé de tenir au descendant d'Annâz le discours suivant : « Si tu désires une rançon en échange de ton prisonnier, voici ton fils que je te rends; si tu ne veux que le désaccord et le renoncement à l'obéissance, nous en aurons assez selon tes vœux. »

A l'arrivée de Bedr et le messager à Hamadan, le prince en arrière et le messager prit les devants. So dâ au discours que lui fit ce dernier, éprouva une violente colère, se rebella contre Toghrul-beg, marcha sur Holwan et voulut s'en emparer, mais il n'y réussit pas et se livra à des pillages et ventes enl. Rochar-Qolub²⁰ et el-Baralan²¹. Il écrivit à el-Malik er-Rahim et se plaça sous son autorité. Alors Ibrahim ben Ishaq et Sakhi-Kemar, deux des principaux chefs de l'armée seljoukide, accompagnés de Bedr, se dirigèrent de son côté avec des troupes et tombèrent sur lui; il fut mis en déroute, ainsi

¹⁹ Ibn-el-Arabi, l. IX, pp. 441, 443, 445; l. X, p. 10.

²⁰ Bortaq-Qolub dans la *Méridj*, l. I, p. 490, canton du Sawâd, à l'est de celui d'Aslân et Rhoghulâh, qui est dans la région de l'Euphrate. Cf. Yaqout, *Lex. géogr.*, t. II, p. 861 *Roushtaqbuth*.

²¹ Probablement le canton de ce nom dans

la région du Badjêl, à sept parassanges de Bagdad, près de Cartfoûn, grande ville qui, au rapport du *Méridj*, l. II, p. 154, était située près de l'ancien lit du Tigre appelé Chotaita (de petit Chat), au-dessus d'Awânâ. *Méridj*, t. I, p. 140; Yaqout, *Moshtarik*, p. 43; *Lex. géogr.*, t. I, p. 554.

que ses compagnons. Les Ghouzz s'en retournerent ensuite à Holwan, Bedr se rendit à Chabrazour avec une bande de Ghouzz; So'dâ s'en alla à la forteresse de Rochar-Qobâdh⁽¹⁾.

En 440 (1034), les Ghouzz, après la prise de Deskerz, se rendirent devant Rochar-Qobâdh où se trouvait So'dâ pour s'en emparer; ses trésors y étaient également, ainsi que dans la forteresse de Baralân. Comme nous l'avons vu, So'dâ avait renoncé à l'obéissance due au sultan Toghrul-beg. Les Ghouzz ne purent s'emparer de la forteresse qu'ils bloquèrent, mais ils exilèrent les habitants de ces contrées. Les villages furent devastés, les biens des habitants pillés⁽²⁾.

Ce fut la fin de l'indépendance des Banou-Annaz, dont les possessions furent englobées dans celles de Toghrul-beg, qui s'apprêta à marcher sur Bagdad pour y établir la suprématie des Seldjoukides (2^e règne) l'an 447—48 décembre 1055. Nous trouvons encore toutefois la mention d'un Abou Mançour, fils de Sorkhâh, qui succéda à So'dâ et régna probablement jusqu'en l'an 450—1107-1108 où l'on note la disparition complète de cette dynastie⁽³⁾.

CLÉMENT HUARD.

(1) Ibn-Kul-Arrik, t. IX, p. 508.

(2) Менкериш-Баши, t. II, p. 503.

(3) *Id.*, op., t. IX, p. 414; Ibn-Khaldoûn, t. IV.

BIBLIOGRAPHIE

Dr G. CONTENAU — *La Civilisation assyrio-babylonnienne* (Collection Payot). Un volume in-16 cartonné, de 144 pages, avec 30 fig. dans le texte. — Paris, Payot, 1922.

Voici un ouvrage vivement lu, et si clair, ce résumé si précis de la civilisation assyrio-babylonnienne. Après les préliminaires sur le pays, les races, les langues, et quelques indications sur les explorations archéologiques et le déchiffrement des inscriptions, on trouvera l'exposé essentiel sur la religion, l'art, les sciences des brillantes civilisations de Mésopotamie.

En ce moment de toutes ces questions, l'auteur n'en est que plus prudent quand les hypothèses ne sont pas suffisamment claires. Ainsi, pour l'origine des Sémites, il repousse la théorie de l'Arabie, beaucoup de tous les Sémites, mais s'interdit de rechercher la position des Sémites mésopotamiens avant l'histoire. On doit cependant accepter qu'au XVIII^e siècle avant notre ère, les Sémites qui fondent la dynastie d'Assur, viennent de l'ouest. Le chapitre sur l'art mésopotamien est particulièrement développé : l'architecture, la sculpture, les arts du métal, la céramique et la glyptique y sont nettement caractérisés.

J. PLESSIS. — *Étude sur les textes concernant Ishtar Anlarté. Recherches sur sa nature et son culte dans le monde sémitique et dans la Bible*. In 8. 400 pages autogr. — Paris, Le Livre, 1921.

L'étude de M. Plessis est menée successivement en Assyro-Babylonie, dans les régions qui en sont voisines, puis en Arabie, dans l'ancien Amorru (Canaan, Phénicie) et en Israël. C'est donc une monographie de la déesse, mais une monographie dont les éléments sont fournis par les textes que l'auteur met sous nos yeux. Ce n'est qu'accessoirement que M. Plessis a recours aux monuments figurés ; comme ils sont la traduction du sentiment général révélé par les textes, ils peuvent cependant projeter sur tel point obscur une lumière qui n'est pas négligeable.

Des documents qu'il met en œuvre, M. Plessis dégage les grandes caractéristiques d'Ishtar qui, avant tout, « préside à la fécondité dans le monde et protège les humains ». Son aspect de déesse guerrière et belliqueuse s'expliquerait par le souci qu'elle a de veiller sur ses fidèles et si elle sème la mort parmi leurs adversaires, c'est pour répandre parmi ceux qui l'adorent une vie qu'elle veut prospère et durable.

Nous voyons retracée, dans ce livre, la prodigieuse fortune d'Ishtar dans tout le monde sémitique ancien, même chez le peuple d'Israël. De tout temps enfin au culte des faux dieux, et les prophètes ne purent empêcher complètement la dresse de s'immiscer dans la religion nationale.

L'auteur conclut de ses recherches qu'Ishtar-Astarté est une divinité proprement sémitique, et que si des textes d'autres pays que les pays sémitiques la mentionnent, c'est toujours comme une divinité étrangère importée. S'il ne s'agit que de la nature actuelle de la déesse d'après ces documents, la conclusion est des plus justes, la quasi-totalité des textes en notre possession appartenant au monde sémitique. Mais les caractères divins d'Ishtar sont-ils pour cela l'appanage de ce monde sémitique, ne s'agit-il point d'une conception commune à une aire de population beaucoup plus étendue? Le caractère si général de cette divinité doit nous inciter à une grande prudence dans la question d'origine. Il semble d'une part que nous trouvions à la tête du panthéon hiérite une grande déesse-mère, symbolisant, comme Ishtar, le principe de fécondité et de fertilité; une déesse semblable paraît avoir été connue du monde égéen. D'autre part, Ishtar a réuni en elle les qualités et même la personnalité de plusieurs divinités sumériennes et ce principe de fécondité ne paraît pas étranger au panthéon sumérien qui a admis à côté de lui un dieu élémentaire, dieu mâle que l'on retrouve dans tous les panthéons de l'Asie antérieure.

Parmi les documents cités par M. Plessis, plusieurs se rapportent à la nature stellaire de la déesse. Nous ne savons à

quelle date on peut faire remonter cette identification d'Ishtar à la planète, elle fait partie de tout un système constitué par extension du culte solaire et lunaire, sans doute édifié de toutes pièces par le clergé, et qui n'appartient pas à l'époque primitive de la religion. Sur la stèle d'Abou-banât, c'est-à-dire au temps de la dynastie d'Ur, xxiv^e s. Ishtar nous apparaît en déesse guerrière, tenant un sceptre dont le pommeau est son étoile. Le hymne dont la langue rappelle l'époque d'Hammurabi (p. 63) montre que dès le xx^e siècle avant notre ère l'assimilation était effectuée.

Le livre de M. Plessis, par ses nombreuses références constitue un instrument de travail des plus précieux. Aux textes qu'il a réunis aussi complètement que possible dans un domaine où chaque jour apporte du nouveau, on peut joindre les tablettes cappadociennes de la région de Césarée, antérieures au ix^e siècle, où se rencontre fréquemment l'élément Ishtar dans les noms théophores. La dernière partie de cette étude, qui n'est pas moins intéressante que le début, comprend la nomenclature discutée des fidèles particulièrement voués à la déesse, des offrandes que comportait son culte, et le rituel des cérémonies qu'on célébrait en son honneur.

G. GONTHEAL

J.-G. FRAZER. — *Adonis. Étude de religions orientales comparées*. Traduction française par Lady Frazer. (*Annales du Musée Guimet Bibliothèque d'Études*, t. XXIX). — Le volume in-8° de vii et 312 pages. — Paris, P. Geuthner, 1921.

La Bibliothèque d'Études du Musée Guimet, ayant entrepris de publier la tra-

duction française de *Golden Bough* de J. G. Frazer, commence par un volume consacré à Adonis. Le savant historien des religions y explique suivant la méthode comparative et en s'appuyant sur les rites magiques tout ce qui touche à ce culte si répandu dans l'antiquité, le mythe d'Adonis, Adonis en Syrie, Adonis à Chypre, hommes et femmes consacrés, le bûcher de Melcarth, le bûcher de Sardon, Sardonapale et Hercule, la religion volcanique, le rituel d'Adonis (M. Glotz, *Revue des Études grecques*, 1920, pp 149-222, commentant un papyrus grec, apporte sur ce point d'utiles précisions), les jardins d'Adonis. Il est superflu de faire l'éloge de l'ouvrage devenue classique, mais on doit signaler que la traduction conserve le charme de l'original et qu'il est peu de lectures aussi aisées et aussi captivantes que celle de ce volume.

R. D.

Lox, Gertr. — *L'Arabie antéislamique* — *Quatre conférences données à l'Université égyptienne du Caire en 1909.* — 1^{re} brochure in-12^e de 89 pages. Paris, Geuthner, 1921

On ne trouvera nulle part, condensés en un si petit nombre de pages, des renseignements aussi nombreux et précis touchant les royaumes de l'Arabie méridionale et centrale avant Mahomet, les Arabes du Sud et l'Abyssinie, des exemples aussi bien choisis pour fixer l'origine des progrès tant intellectuels que matériels chez les Arabes, antérieurement à l'hégire. Pour secondaire que soit aujourd'hui le rôle de l'Arabie, l'étude des origines est indispensable à qui veut comprendre la civilisation musulmane. Le tableau qu'en a brossé le distingué savant italien est en tout point réussi.

X

Miss R. L. Devonshire. — *Some Cairo Mosques and their founders.* — Grand in-8^e, 31 planches. Londres, Constable 1921

Le joli volume que Miss Devonshire nous donne sur quelques monuments musulmans du Caire, me rappelle les charmantes études qu'André Hallays nous donnait jadis dans ses feuillets des *Débutants*, réunis ensuite dans la série de volumes : *En flânant à travers la France*. C'est la même façon de ne pas séparer le monument de celui qui l'a fait construire, et d'en évoquer la figure au milieu des vieilles pierres qui lui ont survécu. Car, après tout, ce sont les personnages qui ont la principale place dans ces divers chapitres, et en utilisant adroitement les témoignages des historiens anciens Maqrîzy et Ibn Iyas, l'auteur nous fait revivre dans ces magnifiques décors bien des moments de cette histoire mouvementée du vieux Caire.

Sont délibérément laissés de côté les plus vieux monuments du Caire, déjà archéologiquement bien étudiés, comme la mosquée d'Ibn Tawhoun, ainsi que les plus fameuses constructions des premiers Fatimides telles que les mosquées d'el Azhar, d'el Hakem, et la si charmante d'el Aqmar.

Le premier chapitre est consacré à la mosquée de Es Saleh Talâych qui date de 1100, assez près de la chute de la dynastie fatimide, qui renferme encore d'admirables morceaux de sculpture ornementale, dont une splendide fenêtre de stuc ajouré est une des richesses du Musée arabe du Caire qui l'a recueillie.

L'histoire des sultans Aynbidès s'illumine des beaux monuments du sultan

Negm ed din Ayub (son Collège) de 1242, avec son remarquable minaret et son mausolée — et celle des sultans Baharides s'ouvre avec le tombeau de la reine Shagarat ed Durr (1259) — le mausolée de Zein ed din Yusuf 1298 dont la coupole étoilée encadrée d'une magnifique inscription sculptée est d'une rare beauté, et dont la décoration intérieure est si remarquable, pour finir avec la Madrasa de Sangar el-Gawly et le mausolée de Bey-Lars.

Mais Devons-nous consacrer une honneur part de son livre à l'époque des sultans Circassiens, et surtout au sultan Qaitbay (fin du ^{xv} s. à sa Madrasa et à son mausolée : elle s'y était déjà attachée on publie dans le *Bulletin de l'Institut français du Caire*, XX, 1921, la si curieuse relation du voyage du sultan en Palestine et en Syrie en 882 (1497) due à Abou el Baqa, qu'avaient déjà publiée Lanzoni, traduite Gilemeisier et commentée M. Clermont-Ganneau, voir *Syria*, II, p. 261).

Cet ouvrage est illustré d'une trentaine de planches, excellentes de tirage, et d'un vif intérêt, car la plupart sont inédites ou nous donnent des détails des monuments dont la beauté nous enchante.

(ANTON MULLER)

CARRA DE VAUX. — *Les Penseurs de l'Islam*. — I. *Les souverains, les historiens, les philosophes*. — II. *Les géographes. Les sciences mathématiques et naturelles*, 2 volumes petit in-8°. Paris, 1921, Paul Geuthner.

Quand une science est arrivée à un certain degré de son développement, il est bon qu'un de ceux qui la pratiquent sache en condenser les divers éléments, la résum-

mer en un lumineux raccourci. Cela est un don, et même rare. En archéologie antique, le fait est tout récent ; en écrivant en une centaine de pages l'histoire de la *Sculpture grecque*, M. Henri Lechat a réalisé le prodige, un vrai chef-d'œuvre d'intelligence, de goût, de clarté et d'écriture (Payot, éd., Paris).

Souvent en ces conversations intimes, qui me laissent un tel regret de ne pas en avoir provoqué beaucoup plus les fréquences, je poussai Max Van Berchem à écrire un résumé des travaux d'archéologie musulmane que les Français avaient si vaillamment entrepris au cours du ^{xix} siècle. L'idée l'intéressait ; mais la vie est trop courte pour des travailleurs de cette espèce.

Le baron Carra de Vaux vient de tenter l'expérience en remontant aux sources mêmes où nous sommes venus puiser les connaissances que nous possédons sur ce monde musulman. Il a interrogé les annalistes, historiens, les philosophes, les voyageurs-géographes, les écrivains, mathématiciens, médecins et naturalistes. L'auteur semble avoir tout connu de ces trois grandes littératures musulmanes, arabe, turque et persane. Il a lu de nombreux textes originaux, en a traduit quelques-uns et n'ignore rien de ce que cette laborieuse phalange de savants européens ont traduit de monuments écrits en ces trois langues, et nous devons être fiers d'y trouver de nombreux noms français.

En ces deux petits volumes il ne saurait donner que l'essentiel, mettre en relief quelques figures principales de souverains ou d'hommes de guerre (et cela semble évidemment un peu bref et court), faire connaître les œuvres principales de ces savants musulmans et citer avec précision

leurs œuvres, traductions ou études dont elles furent les objets. Et cela m'a semblé d'une très exacte mise au point. Il résulte de cette lecture l'impression d'une extraordinaire abondance d'idées et de points de vue.

Au milieu d'une telle suite de noms et de lieux, on souhaitera trouver une table mnémotechnique, que l'auteur donnera d'ailleurs peut-être au fil d'un ouvrage dont trois volumes restent encore à paraître.

CLAUDE MICHON

H. LAMBERT. — *La Syrie, Précis historique*. Deuxième volume [in-8° de 277 pages. — Beyrouth, imprimerie catholique, 1921. Paris, Paul Geuthner.

Ce second volume, qui aura suivi de près le premier (voir *Syria*, 1921, p. 330), embrasse l'histoire de la Syrie pendant la période des sultans mamloûks (1291-1516) et la période ottomane jusqu'aux plus récents événements. L'histoire de la domination mamloûk « est une des plus lamentables pour la Syrie, exploitée au profit d'une caste d'esclaves dont certains ne savaient même pas signer leur nom ». Les événements de Syrie, depuis le xiv^e siècle, forment une suite d'épisodes dont il est difficile de donner un tableau d'ensemble. Le savant auteur a fort habilement tourné la difficulté en accordant au Liban, dans ses récits, une place prééminente.

Pour le xiv^e siècle et le début du xv^e, il a utilisé copieusement la monographie de Salâh Ibn Yahya, mort en 1436. Aussi bien, la place attribuée à la célèbre montagne est justifiée en ce qu'elle forme le cœur du pays et qu'elle constitue l'axe de l'indépendance syrienne. La vie nationale s'y affirme « dans la lutte du syriaque

contre l'envahissement de l'arabe, dans les efforts d'un Fakhraddin pour grouper les Syriens contre la domination turque, et aussi dans son appel à l'Occident pour l'aider à secouer ce joug ».

Nous avons dit, à propos du premier volume, le mérite de cette histoire de Syrie. Le second volume ne fait que confirmer cette impression. D'ailleurs, ce n'est pas une œuvre de seconde main que le R. P. Lamont offre au public : cette histoire est directement fondée sur les textes et constitue une œuvre originale très remarquable.

R. D.

A. SOLTYK. — *Les niveaux marins de la plaine de Bône*. Une brochure [in-8° de 52 pages. — Bône, E. Thomas, 1921.

L'auteur cherche à montrer que les diverses lignes du rivage méditerranéen attestent une déformation de l'hydrosphère plutôt que de la lithosphère. Dans son exposé, il fait le plus grand compte des témoins archéologiques car il ne doute pas de l'ampleur du phénomène même aux temps historiques. Nous n'avons aucune compétence pour juger la thèse de M. A. S. ; nous n'avons même pas compris en quoi l'argument de Renan (1) « que le niveau de la mer est fixe depuis des temps très longs parce que de grandes plateformes sont arasées au niveau actuel » a moins de force si la formation de ces plateformes est due plutôt à la corrosion qu'à l'érosion. Les travaux de M. Jondet sur *les Ports submergés de l'ancienne île de Phœnix* entraînent de telles conséquences qu'on voudrait pouvoir être certain quel interprétation du savant ingénieur des

(1) *Minion de Phénicie*, p. 572.

Ponts et Chaussées est à l'abri de toute méprise. La révélation d'un port, remontant à la haute antiquité, qui mesurerait 3 kilomètres de long sur 500 mètres de large est singulièrement troublante, parce qu'elle ne répond pas à une conception pratique. Il est curieux que ce soient les ingénieurs qui s'en aperçoivent le moins. Aussi M. Souleyre accepte sans hésiter l'opinion de M. R. Weill, suivi par M. Autran, que le grand port submergé de Pharaon ne peut avoir été construit que par les Égéo-Crétois. À la réflexion, des objections d'ordre pratique lui sont cependant apparues et l'amènent à rectifier dans l'*avant-dernier* : « Il faut entendre par là qu'il a été construit sous leur direction politique et technique. La main-d'œuvre a été très probablement fournie par les Égyptiens. »

Les intéressantes questions soulevées dans cet opuscule méritent de fixer l'attention des ingénieurs et des archéologues : si la disposition que M. Jondet interprète comme un système de jetées, de terre-pleins et de bassins artificiels, aujourd'hui submergés, se retrouve en divers points de la Méditerranée, il sera démontré que l'interprétation avancée est illusoire, car on ne peut vraiment attribuer aux Égéo-Crétois, même avec le concours de la main-d'œuvre locale, des travaux aussi nombreux et aussi importants dont l'utilité ne se justifie pas.

R. D.

PERIODIQUE

F. M. ARAI. — Le Tombeau d'Isaïe, *The Journal of the Palestine Oriental Society*, vol. II (1922), pp. 25-33.

Le R. P. Arai a écrit un intéressant commentaire archéologique et folklorique sur

le martyre d'Isaïe rapporté dans l'opuscule intitulé : *Vie des Prophètes*. Il montre comment Isaïe a été mis en relation avec la fontaine de Siloé au point qu'on se le représente comme « le génie tutélaire de la source ». Le tombeau du grand prophète doit se trouver à proximité du canal à flanc de coteau, non loin d'ailleurs des tombes royales de la maison de David. Le savant archéologue constate que le document qu'il étudie s'allie avec la littérature rabbinique pour mettre des hypogées en relation avec la canalisation souterraine de l'Ophel.

Il eût été en situation de rappeler le point d'appui qu'y a trouvé M. Clermont-Ganneau pour localiser les tombes des rois de Juda au voisinage du tunnel de Siloé. D'autant plus, que la théorie de M. Clermont-Ganneau (1) a eu l'avantage de susciter les fouilles si importantes de M. Raymond Weill et que quelques tombes découvertes par cet explorateur sont vraisemblablement de l'époque royale.

R. D.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Exposition temporaire des fouilles françaises de Syrie au Musée du Louvre.

Le département des Antiquités orientales au musée du Louvre a exposé, dans la salle assyrienne du rez-de-chaussée, un choix d'objets et de documents graphiques qui permet de se rendre compte des résultats acquis par les fouilles récentes en Syrie. Les fouilles pratiquées en Phénicie sont représentées par les trou-

(1) Formulée dès 1897 dans *Revue critique*, 1897, II, pp. 337-340, et depuis à plusieurs reprises, notamment dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1897, pp. 383-427.

vailles du docteur Contreau à Sidon, de M. Pierre Montet à Byblos, de M. E. de Lorey à Ounm et 'Amud et de Mme D. de Lasseur dans les environs immédiats de Tyr. On y a joint la photographie d'un sarcophage monumental de 4 m. 50 de large sur 2 m. 78 de long, découvert accidentellement à Byblos dans la falaise. M. Virelleaud, chef du Service des antiquités, qui l'a fait ouvrir, y a trouvé un riche mobilier constitué principalement en bijoux et vases divers. La moulure en or d'une coupe en obsidienne porte des signes hiéroglyphiques.

La Syrie centrale est représentée par les importantes fouilles de M. Maurice Pézard, assisté de M. Brossé à qui l'on doit le plan des excavations de Tell Nebi Mend.

Dans ce tableau fort incomplet — il y manque notamment quelques exemples des découvertes médiévales de M. Emile — de l'activité archéologique française en Syrie pendant ces deux dernières années, l'art musulman est représenté par les trouvailles de M. de Lorey à Damas.

Le général Gouraud, haut-commissaire, et M. Paul Leon, directeur des Beaux-Arts, ont inauguré cette exposition le 18 mars 1922.

Les fouilles de Palestine en 1921

Le R. P. Vincent a écrit pour la *Revue Biblique*, 1922, pp. 90-125, une très intéressante chronique sur l'Année archéologique 1921 en Palestine. Le savant paléontologue non seulement résume les comptes rendus de fouilles déjà parus et nous donne la primeur de quelques découvertes, mais encore, avec sa grande expé-

rience, il précise nombre de détails caractéristiques.

Avant d'énumérer les divers sites palestiniens sur lesquels s'est exercée l'activité des archéologues l'an dernier, une remarque préliminaire s'impose. Il est surprenant que les archéologues anglais, si enclins à élever la date des anciens monuments égyptiens aux M. Finders-Pierce accordent aux premières civilisations cananéennes qu'une date manifestement trop basse. On sait de quelle regrettable méprise ont été victimes les fouilleurs d'Enkomi (Salamme à Chypre; il semble que la même erreur soit sur le point d'être commise par M. Mackenzie quand il place vers 2000 av. notre ère le matériel néolithique palestinien. Il y a beau temps qu'on est, à cette époque, en pleine période du bronze et en pleine civilisation.

Le R. P. Vincent a raison de protester contre cette basse datation; les découvertes en Syrie élargiront notre point de vue un peu étroit. Il faudra aussi reviser la classification en phases pré-acritiques et cananéenne qui ne repose sur aucun fait scientifique, mais simplement sur ce qu'on ne veut pas admettre qu'il y ait en Syrie des sémiles avant la venue d'Abraham — qu'on place en interprétant le chapitre XIV de la Genèse au temps de Hamourabi — et qu'on perpétue la vieille erreur qui situe l'Exode sous un descendant de Ramsès II. La discussion de ces graves questions ne peut être esquissée en quelques lignes.

La plus remarquable des découvertes faites sur le site d'Ascalon, par MM. Garlang et Phyllon Adams, est la détermination d'un lit de cendres et de débris carbonisés, qui se superpose à la période d'el-Amarna et au-dessus duquel les pièces

céramiques ont un faciès nettement tranché. » Ce qui est nouveau, c'est la surabondance, ou plutôt l'envahissement exclusif de ces pièces, dont beaucoup, à l'étage qui recouvre directement le lit de cendres, présentent une perfection technique très rare parmi les analogies palestiniennes déjà connues.

Un changement aussi radical doit coïncider avec la venue « d'un peuple nouveau, sans attaches avec les vieilles populations sémitiques et qui demeure non moins exempt de pénétration israélite. Ce peuple nouveau, c'est évidemment celui des Philistins depuis si longtemps cherchés ».

Les Américains ont entamé les fouilles de BEISAN-SYRHOPELIS-NYSA. Après une tranchée destinée à fixer la stratification du site, M. Fisher procède au décapage de l'énorme butte qui, en bordure de la vallée du Jourdain, commande un des passages les plus importants conduisant en Transjordanie. A 20 mètres de profondeur, la tranchée a fourni des synchronismes très nets avec la XVIII^e dynastie égyptienne. L'épaisseur des ruines correspondant à la période grecque est considérable. Parmi les nombreux vestiges égyptiens, on signale la trouvaille, dans un mur d'époque gréco-romaine, d'une stèle pharaonique en basalte, haute de plus de 2 mètres, peut-être au nom de Séti I.

La R. P. Vincent apporte ensuite des précisions intéressantes sur les fouilles juives pratiquées à TIMÉRIANZ (el-Hammam) par M. N. Slonch qui en a traité dans la nouvelle revue hébraïque *Qodes*. La date de la synagogue d'el-Hammam mise au jour par ces fouilles ne paraît pas, au P. Vincent, antérieure au IV^e ou V^e siècle de notre ère.

Société française des fouilles archéologiques

Cette Société (fondée en 1904, siège social au Musée Guimet), activement présidée par M. Ernest Babelon, membre de l'Institut, et dont M. Jules Toulain est le distingué secrétaire général, vient de publier le tome IV (1914-1922) de son bulletin.

La Société française des fouilles archéologiques a, dès sa fondation, encouragé les recherches en Orient. Elle a ainsi patronné et publié les voyages des RR PP Jaussen et Savignau dans l'Arabie du Nord, notamment entre Akaba et Médine. Elle vient de voter une large subvention au docteur Contenau pour la continuation de ses fouilles à Sidon. Le savant explorateur publie dans ce tome IV du Bulletin de la Société sa conférence sur *Les fouilles françaises en Phénicie*, particulièrement à Sidon.

Léon Heuzey. — C'est une grande figure qui a disparu le 8 février 1922, à plus de 90 ans, après une vie bien remplie. La partie de l'œuvre de Léon Heuzey qui intéresse l'Orient est très importante. Déjà dans son catalogue des *Figurines antiques de terre cuite* conservées au Musée du Louvre (1882), Chypre et la Phénicie avaient retenu spécialement son attention et il était arrivé à classer avec une précision inconnue jusqu'alors, les figurines provenant de ces régions. La publication des *Découvertes en Chaldée* (1884), en collaboration avec E. de Sarzec, ses *Origines orientales de l'art* (1891), son *Catalogue des antiquités chaldéennes* (1901) sont le fruit de longues et ingénieuses recherches. Il a publié aussi, particulièrement dans

les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, les nombreux monuments provenant de Syrie qu'il faisait entrer dans les collections du Louvre. Car c'est au service du département des Antiquités orientales, dont il fut le chef dès la création en 1881, qu'il a consacré le meilleur de ses forces et de son temps.

Il suffit de rappeler l'entrée au Louvre des trouvailles faites par Sarrac, puis par le commandant Cros, à Tello, des monuments découverts à Suse par M et Mme Dieulafoy, puis par M. de Morgan et ses collaborateurs, des nombreux monuments sortis du sol de Phénicie et de Syrie, enfin du groupe des antiquités ibériques dont fait partie le buste d'Elche, pour souscrire à l'appréciation de son éminent successeur, M. Edmond Pottier (*le Temps*, 9 février 1922) : « En somme, le départe-

ment oriental du Louvre, tel qu'il se présente aujourd'hui, est son œuvre. Quand on se rappelle ce que nous pouvions opposer avant lui aux richesses incomparables du musée britannique, on mesure l'étendue de la tâche accomplie. Actuellement, le Louvre devance, pour la haute antiquité asiatique, toutes les autres collections du monde. Il est bon que le public le sache et qu'il garde avec reconnaissance le souvenir du grand patriote et du grand savant que nous venons de perdre. »

Peu de temps avant de disparaître, Léon Heuzey, achevant de corriger les épreuves de son *Histoire du costume antique*, concluait sa vie et son œuvre par ces mots si simples et si dignes : « J'ai filé ma gerbe »

R. D

Le Gérant : PAUL GUTHRIER

MISSION ARCHÉOLOGIQUE A TELL NEBI MEND (1921)

RAPPORT SOMMAIRE

PAR

MAURICE PÉZARD

Les dimensions considérables du Tell Nebi Mend, qui se dresse dans la plaine de Homs, entre le Laban et l'Anti-Laban, à 32 mètres de hauteur et sur un kilomètre de long, au-dessus du Nahr-el-Asi, l'ussent prévoir de longues années de fouilles, ne voulant pas attendre la publication détaillée qui leur sera consacrée et dont je poursuis en ce moment la rédaction du premier fascicule, je me permettrai aujourd'hui de donner aux lecteurs de cette revue un aperçu sommaire des principaux résultats de cette première campagne de fouilles.

Tell Nebi Mend a depuis longtemps attiré l'attention des archéologues et des voyageurs. Thomson, Sachau, J.-E. Gauthier, Dassind, les R. P. Ronzevalle et Lamonens, Breasted, etc., ont visité cette colline artificielle et grande son importance, les fouilleurs allemands de Zeithen en dressèrent même un plan succinct. C'est que ce Tell, tout à fait impressionnant par sa masse et la rapidité de ses pentes, se révèle à première vue comme recelant dans ses flancs une ville antique de grande importance (pl. All.) et l'on joint à cette première impression si favorable les témoignages grecs, latins et arabes, on en arrive à penser — et le R. P. Ronzevalle s'est montré l'un des plus ardents champions de cette thèse — que ce site pourrait bien être celui de l'ancienne place forte hitite de Kalesu, cel bre, en particulier, par la grande bataille qu'y soutint Ramsès II, d'autant plus que le nom de Qadas y est longtemps demeuré attaché et qu'aujourd'hui encore le moulin qui se dresse au sud-ouest, sur le Ain-Tannour, porte ce nom.

Se référant aux bas-reliefs égyptiens, qui représentent la ville comme complètement entourée d'eau, J. E. Gauthier, il y a vingt-six ans, fouilla l'île qui se trouve au centre du lac de Homs et ses travaux démontrèrent que la ne

s'était pas élevé Kadesh de nouveau l'attention se trouvait ramenée sur Tell Nebi Mend.

Les fouilles que l'Académie des Inscriptions et M. le général Gouraud, Haut-commissaire de la République française en Syrie, me confièrent en 1921, se proposèrent donc de jeter quelque lumière sur ce problème mystérieux.

Tout d'abord, les excavations à Tell Nebi Mend présentent une première et grave difficulté : un vaste caractère musulman occupe la plus grande partie de l'opéron nord et un village très allongé suit le Tell presque jusqu'à son point extrême au sud, cette particularité si gênante pour l'archéologue avait fait même penser au P. Lammens, dans son ouvrage sur *Emesos*, que l'on ne pourrait jamais y pratiquer des fouilles méthodiques. Après une exploration du Tell je constatai, néanmoins, qu'il restait encore un espace libre considérable, surtout dans la partie nord et que je ne pouvais même pas l'exploiter entièrement dans une première campagne ; avec un peu de prudence, on pouvait espérer fouiller aux abords immédiats du cimetière, une fois que la première méfiance des indigènes aurait été endormie.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je tiens à remercier M. G. L. Brossé, attaché à ma mission, qui, malgré des difficultés de toutes sortes, a su dresser un plan exact et minutieux des vestiges de constructions mis au jour par mes fouilles et a pris la plupart des clichés publiés dans cette étude. Je n'aurais garde d'oublier M. G. Vieilleaud, directeur du service des Antiquités de Syrie, auprès de qui notre mission a toujours trouvé l'aide la plus précieuse et la plus amicale ; enfin les très utiles personnalités de Koussair et de Tell Nebi Mend et en particulier M. Jean Ata, chef de gare à Koussair, qui nous a gracieusement facilité un ravitaillement et des transports difficiles.

LA TRANCHEE A.

Afin de retrouver l'enceinte de la ville par les pentes abruptes du Tell laussant présenter sur l'opéron nord une première tranchée que j'appellerai A, fut ouverte au flanc Est sur une longueur de 70 mètres environ et une largeur de 14 à 15.

Une première surprise m'était réservée ; à part quelques monnaies, rares

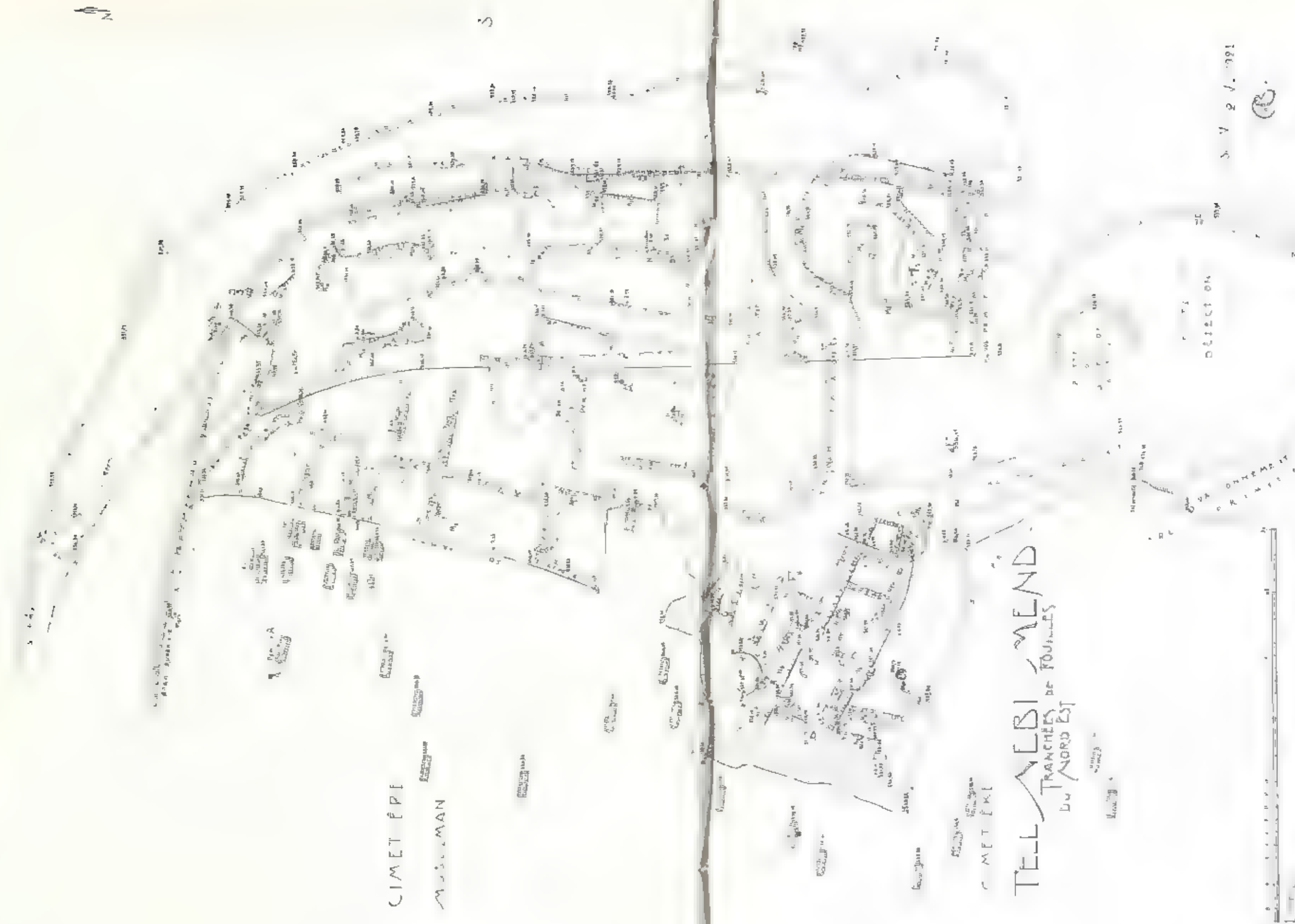




FIG. 1 — FOGG NERI



FIG. 2 — FOGG NERI



FIG. 3 — FOGG NERI

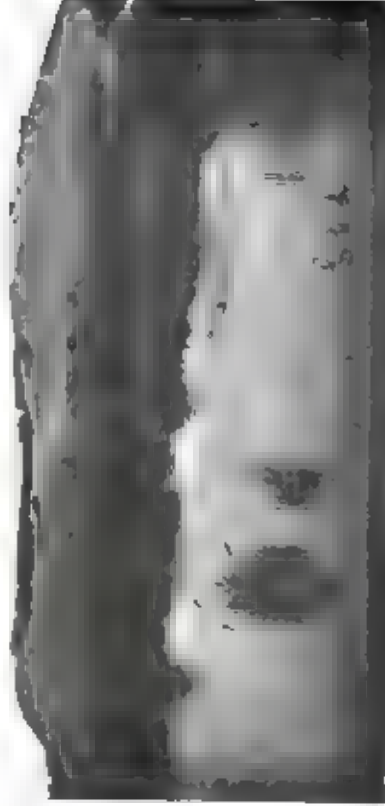


FIG. 4 — FOGG NERI

TR. NERI MEAD, not south of the 60th degree

d'ailleurs, aucune trace ne se rencontrait de la civilisation de l'Islam, à un mètre de profondeur, on atteint presque d'emblée la couche gréco-romaine, caractérisée par des monnaies, de la céramique et des substructions de bâtiments, encore ce qui revient à Rome est d'une faible importance et l'on peut dire que la civilisation hellénistique se manifeste déjà à 2 ou 3 mètres dans la tranchée A. D'une façon générale, si l'on excepte quelques vestiges de constructions plus soigneusement édifiées, que les fouilles ont plus tard mis au jour dans la tranchée B, à Tell Nebi Mend les bâtiments sont construits par des murs de terre pilonnée ou de briques crues, reposant parfois sur des lits de pierres brutes, ou à peine dégrossies, noyés dans un mortier de boue, un même mur peut parfois présenter plusieurs lits de pierres, sans qu'on soit obligé d'y reconnaître des constructions successives. Les briques crues, de forme carrée et de grandes dimensions, présentent trois types. L'un caractérise par une terre grise, un second par une terre rougeâtre ou rose, enfin le troisième, le plus soigné par une terre ocre jaune mêlée de petits cailloux blancs.

Le mode de construction basé sur l'emploi d'assises de pierres brutes et de murs de terre, semble caractéristique de l'architecture de Syrie et de Palestine on le retrouve partout, à Zandjiri, à Karkemish, à Bezet et à Megiddo à Tell Nebi Mend, quelle que soit la profondeur atteinte, c'est lui qui s'est toujours révélé et il est probable que nous continuerons de le constater quand sera atteinte la base du Tell. Or c'est là la difficulté pour l'archéologue, non seulement d'éviter de la poche des ouvriers des vestiges de bâtiments en général informes et se confondant avec le sol naturel, mais encore, cette œuvre de salut menée à bonne fin, le reconnaître le plan primitif de telles constructions, en général effondrées. La seule chose qui soit toujours possible, c'est de suivre les lits de pierre et nous n'y avons pas manqué, par eux, du moins, on a la direction générale des murailles et, avec de la méthode et l'expérience du discernement de la brique crue, on peut avoir parfois la chance de retrouver des portions de murs de terre encore debout, mais pour pouvoir dresser un bon plan, il faudrait avoir les faces et l'épaisseur des murs, des constructions si fragiles les ont bien rarement conservées et l'on se trouve le plus souvent en présence de masses de terre informes ou de vestiges de murs ne présentant que le noyau de ces murs. De telles constatations m'ont fait comprendre le scepticisme d'un savant aussi bien informé des antiquités

syro-palestiniennes, j'ai nommé le R. P. Ronzevalle, à l'égard de certains plans de maisons ou de forteresses mises au jour par les fouilles de Canaan. Aussi, désireux avant tout de ne donner que des résultats scientifiques absolument certains, je me suis gardé de me laisser influencer par les excavations pratiquées antérieurement en Syrie ou en Palestine et me suis contenté de noter méthodiquement, au fur et à mesure des travaux, tous les vestiges de constructions paraissant encore debout, sans chercher à leur supposer par avance un dispositif logique et harmonieux. Ainsi nous avons évité la tentation, qui est grande, de restitutions artificielles et nous n'avons pas fait dire à ces ruines plus et mieux qu'elles ne le demandent. Les explorateurs qui pourront être appelés à continuer nos travaux, auront là, moins un point de départ solide,

LES FORTIFICATIONS

Les substructions mises au jour dans la tranchée A se rattachent sans conteste à l'enceinte fortifiée de la ville (pl. XIV, fig. 1), on peut, je pense, en excepter les vestiges d'un bâtiment situé tout à fait au sommet de cette tranchée (au-dessus du mur M₂, du plan reproduit pl. XI, à la cote 537,17) et qui semble se rattacher à l'ensemble des constructions moins grossières que révéla plus tard la tranchée B.

Cette puissante enceinte, refaite ou restaurée à différentes époques, est difficile à définir avec précision dans l'état actuel des choses, si l'on se garde des spéculations imaginatives.

Des fouilles pratiquées dans la tranchée A et des sondages effectués sur le pourtour du Tell on peut tirer les conclusions générales suivantes. Une enceinte extérieure faite de lits de cailloux et de briques crues épouse les contours de la colline, elle s'étendait au moins jusqu'à la dépression qu'on remarque aux deux bords environ de la longueur du Tell actuel (en partant du nord, dépression où passe un chemin qui aboutit à la grande place du village pour continuer dans la direction L. no. du de Qadas, sur l'An Tammour (pl. XII, fig. 3-4) c'est là, qu'à notre avis, passait la grande route aux temps antiques, au lieu de contourner le Tell au sud comme aujourd'hui, deux portes de la ville devaient se dresser aux deux extrémités de cette coupure et, en fait, les

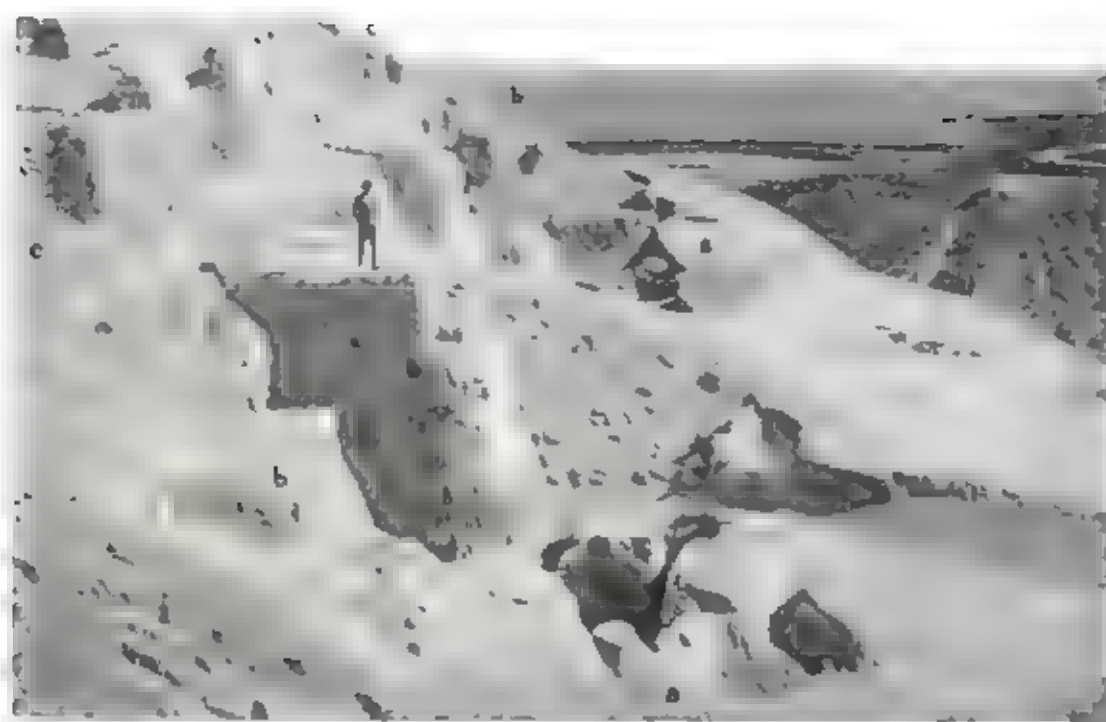


Fig. 1. — Fortification de l'ant. site fortifié *a, b, c*. Tronçon A. Vue prise du Sud-Est



Fig. 2. — Fortification de l'ant. site fortifié. B) du plan

habitants ont retiré jadis, du port Est, de grosses pierres taillées en parallélépipèdes rectangles, dont quelques-unes, inemployées, gisent encore au sommet du chemin; aucune, d'ailleurs, ne présente de traces de sculptures. Nos sondages sur le namelon sud qui se relève de l'autre côté du chemin, n'ont pas révélé de vestiges de la muraille externe, mais ils ont été trop superficiels en cette partie pour qu'on en tire des conclusions. Sur la face Est, la partie exploitée montre une seconde enceinte, ou mieux un ensemble de fortifications en retrait sur la première et dont les sommets actuels dominent de 3 ou 4 mètres en moyenne ce qui est derrière de l'enceinte extérieure; un troisième échelon semble se manifester aussi, si bien que l'ensemble de l'enceinte fortifiée de la ville, dans la tranchée A, apparaîtrait développé en trois échelons.

L'enceinte extérieure, ou le premier échelon, a laissé un massif important dans toute la partie nord du Tell (B¹ du plan), on le retrouve à une faible profondeur au-dessus de la pente actuelle recouverte d'herbes et d'arbustes. Au sommet, les briques, la terre grise, simplement séchée au soleil, se manifestent par lits inclinés selon les pentes de la colline, ce qui, à première vue, pourrait faire supposer l'existence d'un glacis; mais on constate vite que la muraille est là simplement affaissée selon un certain angle, car peu après elle reprend la verticale (pl. XIII, fig. 3).

À l'endroit où le Tell tourne à l'Est, nous avons un vestige bien conservé de l'angle que la muraille y présentait, B², pour reprendre ensuite la direction parallèle à B¹ (pl. XIII, fig. 2). Ce mur en retrait, B², n'est conservé que sur 2 m. 67 de long et 1 m. 49 de haut dans la partie du retour d'angle, mais il n'en constitue pas moins un important témoin de la direction générale de la muraille en cette partie de l'enceinte; malheureusement son épaisseur primitive est impossible à préciser par suite de l'affaissement du mur à un mètre en arrière de la face; mais l'aspect de la terre, qui est à base de briques crues plus ou moins retournées à l'état naturel, montre que sa face postérieure s'étendait probablement jusqu'au point coté 535,75 ou figure, renversée, une grosse pierre taillée en cuve qui provient, sans doute, de l'une des constructions gréco-romaines situées plus haut.

En continuant à approfondir le sol vers le sud, les restes de la muraille extérieure à partir de B², se manifestent par les massifs de pierres, de terre ou de briques crues, M₂₂ et M₁₄, et par des alignements de pierres que suivent les

vestiges d'un mur, B', puis des lits de cailloux sans briques discernables, M₁₇; après une interruption nous rencontrons le massif M₁₈ joint au second échelon par un reste de mur qui est perpendiculaire à ce dernier, ensuite le dallage de cailloux M₁₉ limité à l'est par un mur de briques crues effondré mais parallèle à B² la seconde enceinte, enfin les vestiges d'un massif de terre limité par un mur étroit, M₂₀, perpendiculaire à B² et s'étendant jusqu'à son pied. Il est certain que sur l'espace compris entre M₂₀ et M₂₁ se dressait un ensemble fortifié jouxtant les deux premiers échelons de l'enceinte. De là, en franchissant des masses de terre effondrées, on arrive au mur B⁴, beau vestige de l'enceinte, édifié en briques rougeâtres parallèlement à la direction de B². B⁴ se continuait par le massif de briques rougeâtres et grasses B⁵ qui marque la limite extérieure de la tranchée A au sud. Contre-butée sur B⁴ et B⁵, un ouvrage fortifié au nord, dont les murs les mieux conservés M₁₀ et M₁₆ ont des directions obliques par rapport à celles de l'enceinte, reconnaissant encore ici le premier et le second échelon.

La date de l'enceinte que nous venons de suivre rapidement est déterminée avec une approximation suffisante. Il faut en effet dans la partie nord-est et Sud de la face Est, elle se rattache à la poterie cananéenne récente, qui il serait préférable, peut-être d'appeler syro-phénicienne. Sans parler de la poterie vulgaire d'un caractère particulier, elle a fourni, en effet, de petits vases sans anses, en terre cuite rougeâtre (pl. XV, fig. 1 a, b, d, e), des fragments de lampes grossières à bords paucés du type si fréquent en Palestine (pl. XV, fig. 3, g), quelques fragments de poteries décorées de bandes peintes rouges se rattachant à la céramique chypriote (pl. XV, fig. 1, b), quelques objets de parure de style oriental net, comme une pendeloque égyptisante en plâtre, jadis émaillée, représentant un oiseau, une pendeloque-cachez en pierre noire, gravée d'un félin assis, une tête de serpent en canaïote, à détails curieusement interprétés (pl. XVI, fig. 3, c, d, a), de nombreux pesons de fileuses, en terre crue ou cuite, formes de deux cônes à côles par leurs bases, tous ces documents semblent très antérieurs à l'époque hellénistique.

Il convient de remarquer, toutefois, que les murs de l'enceinte extérieure situés au nord, B¹ et B², n'ont fourni jusqu'ici aucun objet antique, à l'exception de la poterie vulgaire sans caractère, et que ces murailles, très élevées par rapport à la plaine, ne peuvent guère représenter les sommets de l'enceinte à



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3

Изображение объектов с увеличением в 10 раз (Fig. 1, 2) и в 100 раз (Fig. 3)

l'époque cananéenne, mais bien plutôt une restauration postérieure. D'ailleurs les sondages que nous avons faits sur les pentes du Tell à l'ouest et au sud-est, attestent des remaniements dont quelques-uns remontent certainement au début de l'occupation du pays par les Séleucides — ainsi, au sud-est (pl. XIII, fig. 1), non loin de cette crête de la colline que nous avons signalée précédemment, nous avons trouvé dans le mortier séparant les lits de briques, des fragments de lampes en terre cuite de style hellénistique.

A quelle profondeur atteignait le pied de la muraille externe? Le temps nous a manqué pour accomplir le travail ingrat de son dégagement total.

Le second échelon de l'enceinte se manifeste à peu près parallèlement au premier, sa conservation est bien meilleure. Il semble s'en détacher à partir du massif effondré M_{14} , mais avant la ruine de l'ensemble dont B^2 et M_{22} sont les vestiges, il était certainement joint à cette partie de la muraille externe qui, d'ailleurs, sans doute à la suite de restaurations, s'adapte aussi bien au second échelon qu'au premier. La paroi antérieure du second échelon est en partie conservée, depuis le pont cote 533,70 jusqu'au sud de la tranchée A. Les massifs se présentent dans cet ordre: M_{15} , soubassement fait de briques crues surmontées de grosses pierres, et dont la forme générale est plus ou moins incurvée; M_{16} , masse de terre informe qui rive M_{15} à M_2 , ce dernier présente les vestiges d'un mur fait de briques grises, s'élevant encore à 3 mètres de hauteur, et surmonté d'un lit de cailloux qui manque au mur B^2 qui le suit. B^2 représente la face de muraille la mieux conservée de toute l'enceinte, constituée par de belles briques jaunes ou la terre a été mélangée de petits graviers blancs pour lui donner plus de solidité, les assises de briques se présentent légèrement en retrait les unes par rapport aux autres et ce reste de façade se développe actuellement sur une hauteur de 3 m. 45 en moyenne, une longueur de 4 m. 60 et une épaisseur de 1 m. 25 (pl. XIV, fig. 2).

Le peu d'épaisseur des murs que nous venons d'énumérer les signale comme de simples parois antérieures, non comme la muraille elle-même. d'après les remarques que j'ai faites, en effet, celle dernière se composait d'un premier parement, fait de briques crues et de lits de cailloux, s'appuyant sur un épais massif de briques — ce plus souvent de terre pilonnée qu'il est parfois difficile de différencier du sol naturel. Ainsi, toute la zone située à l'ouest de M_{15} , jusqu'à la hauteur du pont cote 533,44, formait un massif, aujourd-

d'hui informé, jouant le rôle d'éléments ci-dessus, et ce mur de soutien se continuant en arrière de M² et B² qui en constituent vraisemblablement la paroi, pour B², le fait est démontré absolument, car le massif M₃ sur lequel il est bâti, est conservé en partie. Fait de briques rougeâtres, il s'étendait en profondeur au moins jus qu'à l'alignement des pierres (voir p. 12, f.) et sans doute plus loin, car en ce point restaient visibles les traces d'une petite chambre qui avait dû servir de cellier, car elle contenait encore une grande jarre en terre cuite rouge de type voisin de celle de la figure 1. Nous aurons donc là un des rares vestiges de l'une des humbles habitations de l'enceinte. Le mur B² permet de faire de curieuses remarques sur les procédés de construction en usage en Syrie aux temps antiques. Chaque assise de briques est liée à la suivante par un mortier fait de cendres, d'os et de tessons de pots vulgaires noyés dans la boue; or il ne peut être question de strates dans un même mur bien homogène. Les archéologues qui voient partout des stratifications et en tirent des deductions aventureuses, pourraient épiloguer sur ce fait à l'infini, il n'en restera pas moins assuré que la paroi B² a été dressée avec des briques dont le mortier était fait de détritus et ce procédé certainement employé à Tell Nebi Mend, l'a sans doute été aussi ailleurs. Des objets égarés se retrouvent parfois dans ce mortier et c'est ainsi que j'ai trouvé notamment, dans l'un des lits de B², une boucle d'oreille en cr. (pl. XVI, fig. 3, 4).

En descendant vers le sud à partir de B² M₁, la face de la muraille a complètement disparu. Il n'en reste que le gros-œuvre de terre, sans forme discernable, et nous arrivons ensuite à un saillant, M₁, étroit et avançant vers l'Est de 5 à 6 mètres, il en est resté une masse de briques rougeâtres surmontées d'un lit de pierres dont la cote moyenne correspond au sommet de B², un saillant analogue, M₂ lui est relié par un mur d'épaisseur indiscernable, surmonté lui aussi de pierres, et qui se trouve dans le prolongement de la face de la paroi B². Ces deux saillants, trop étroits pour figurer les retraits d'une muraille, correspondent mieux aux murs latéraux d'une tour carrée dont la face serait effondrée. Il ailleurs une jarre de terre rouge occupait une cavité de la paroi nord de M₃, ce qui montre que dans l'espace compris entre M₁ et M₂ il y avait au moins une chambre ménagée dans l'épaisseur de la terre et s'appuyant sur la paroi de M₂. De ce saillant, en continuant à descendre vers le sud, on se trouve devant une accumulation de terre, de briques crues, d'énormes galets

se présentant dans un chaos indescriptible, toute cette partie a subi une attaque particulièrement sévère et de nombreuses traces d'incendie y sont encore visibles; on y a même découvert un tronc d'olivier calciné encore conservé en partie, et l'on peut se rappeler qu'à Zenjari le bois entraît pour une certaine part dans la construction des murailles. Nos fouilles, au sud de la tranchée A, se terminent, à cette cote moyenne le 5,50 m. 73 par la mise au jour d'un soulèvement de terre et de pierres M₁, qu'un massif M', dépasse, un peu plus au sud, de au mètre en moyenne. Ce massif, fait de briques grises et rougeâtres, est bordé par une ligne de pierres oblique par rapport à M₁, remaniement postérieur de la forteresse en cette partie du Tell qui accuse une forte dépression, la pente de la colline descendant sur ce mur dont les briques ont pris une inclinaison très irrégulière et rejoignant B en contre-bas. Ces fouilles se sont arrêtées à cette limite, mais il est certain que la forme de la muraille est peu discernable en ce point.

Une longue ligne de cailloux, M₂, surmontant le peu le bord du massif ou s'appuie le saillant M₁ et le massif M₁; des restes de petits murs, appartenant à des chambres ou des tours, y sont dressés perpendiculairement à M₁. A notre avis, ces constructions se rattachent à celles qui se développent à l'ouest du second échelon de l'enceinte et à une hauteur moyenne de 3 à 5 mètres au-dessus de cette dernière construction qui, du sud au nord, sont désignées sur le plan par M₁₃, M₆, M'₁₀, M₁₂.

On pourrait y voir des bâtisses postérieures, correspondant à celles de la ville grec-romaine situées au-dessus, mais j pense qu'il est préférable d'y reconnaître un troisième échelon de l'enceinte. La direction de la face Est de M'₁₀, en effet, est parallèle à la ligne de pierres en contre-bas (cote 52.10), et au mur B² et si les constructions M₁ et M₁₂ évoquent des tours ou des chambres, non des murs d'enceinte, c'est qu'ils représentent sans doute des ouvrages fortifiés dominant ces derniers. Il est d'ailleurs assez remarquable que la cote moyenne du sommet actuel du mur Nord B¹-B², corresponde assez bien à celle de ce troisième ensemble, la longue assise de pierres, M₃, dont la hauteur est intermédiaire entre le second ensemble et le troisième mais qui est évidemment une an second fortifié, encore cette opinion. Il y aurait donc eu un troisième échelon de l'enceinte sans doute postérieur au second, transformation tardive de celle-là quand elle commençait à se détériorer.

Le second échelon de l'enceinte apparaît bien comme le principal par sa masse et sa structure, sa date, toutefois, est difficile à déterminer par suite de la rareté des documents typiques nés au jour. La boucle d'oreille en or trouvée dans le mortier de B² aurait pu nous fournir une indication précieuse,



F. 1

si cette sorte de bijoux — feuille d'or repoussé en forme de croissant de lune (Pl. XVI, fig. 3, b) — ne se retrouvait pas à des époques diverses chez des peuples différents. A Susa, on en a découvert d'analogues à un niveau qui peut aussi bien appartenir aux Perses Acheménides qu'aux Grecs Séleucides. Une restauration de cette enceinte semble, du moins, avoir été effectuée à l'époque hellénistique, car au sud de B², à une cote très voisine de celle du sommet de ce mur, nous avons trouvé deux nasses d'amphores estampillées aux noms d'éponymes de Rhodes et une statuette de quadrupède barbare du type syrien que nous rencontrerons dans la tranchée B à l'époque des Séleucides (pl. XVII, fig. 2, d). Les grandes jarres trouvées dans les rares

chambres que nous avons signalées sont aussi très voisines du type que la tranchée B nous fait connaître comme contemporain des Séleucides (fig. 1). Il convient de remarquer, cependant, que le second échelon de l'enceinte n'a pas fourni de céramique rampante, si fréquente dans la tranchée B, et qu'un fragment de marbre en terre rouge grossière, à bords percés de deux rangées de petits trous, semble appartenir à l'époque hellénistique, bien que trouvé près du mur B² (fig. 2 b).

Malgré les renseignements certains au temps de la conquête grecque, rien ne s'oppose donc, en fait, à reculer à une date antérieure l'ensemble du

si cette sorte de bijoux — feuille d'or repoussé en forme de croissant de lune (Pl. XVI, fig. 3, b) — ne se retrouvait pas à des époques diverses chez des peuples différents. A Susa, on en a découvert d'analogues à un niveau qui peut aussi bien appartenir aux Perses Acheménides qu'aux Grecs Séleucides. Une restauration de cette enceinte semble, du moins, avoir été effectuée à l'époque hellénistique, car au sud de B², à une cote très voisine de celle du sommet de ce mur, nous avons trouvé deux nasses d'amphores estampillées aux noms d'éponymes de Rhodes et une statuette de quadrupède barbare du type syrien que nous rencontrerons dans la tranchée B à l'époque des Séleucides (pl. XVII, fig. 2, d). Les grandes jarres trouvées dans les rares



FIG. 1. Figurines from the excavations at Tell Halaf.

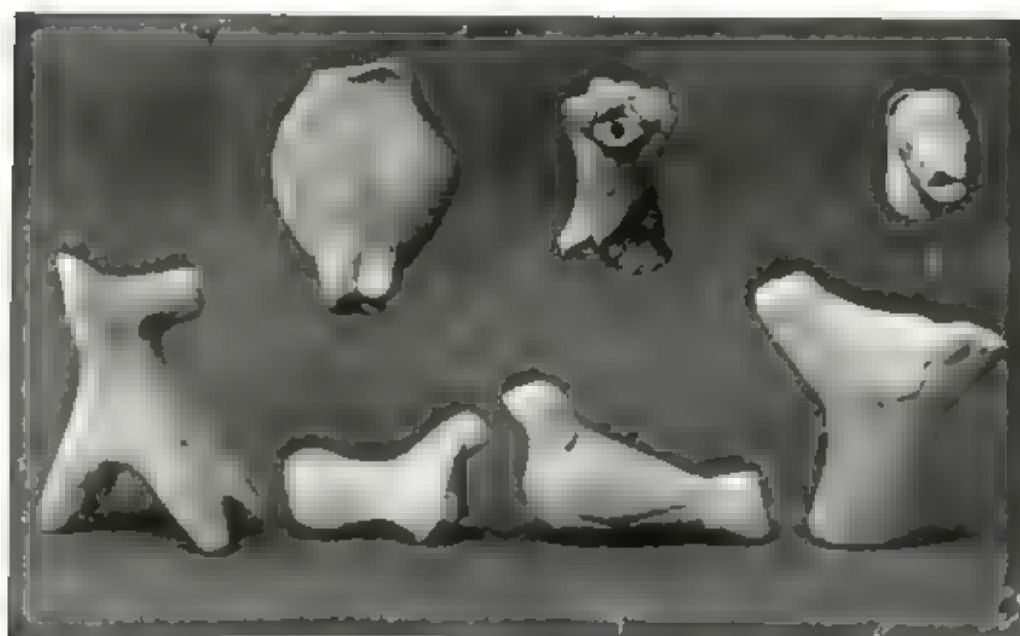


FIG. 2. Figurines from the excavations at Tell Halaf.

second échelon de l'enceinte. Quant au troisième échelon, caractérisé par les murs M_{13} , M_9 , M'_9 , M_{10} , il appartient sans conteste à l'époque hellénistique; les documents mis au jour y sont analogues à ceux qui furent trouvés à la base de la tranchée B, mais en plus petit nombre, ce qui semble bien confirmer que cet ensemble fait partie de l'enceinte, lui aussi, et non pas des constructions supérieures.



FIG. 2

Les trouvailles faites sur toute l'étendue de la tranchée A, en contre-bas du troisième échelon, sont d'ailleurs plus restreintes encore qu'en ce dernier, malgré l'énorme cube de terre enlevé, c'est donc bien là que s'éleva la masse principale des fortifications de la ville.

LA TRANCHEE B

En mai, les habitants n'ayant soulevé aucune difficulté du fait de la proximité du cimetière, je me suis décidé, tout en poursuivant l'exploitation de la tranchée A, à ouvrir une seconde tranchée, élargissement de la première et se rapprochant du centre du tell autant qu'il se pouvait, cette tranchée, tracée au pied même des tombes suit la forme du cimetière actuel, sa largeur est, en conséquence, des plus variables.

A partir de l'extrémité Nord, sur la même longueur que A, elle nous a donné des vestiges de constructions édifiées, en général, d'une façon plus nette et plus savante que dans la première tranchée, les pierres des assises sont souvent grossièrement taillées et mieux jointes bien que le même mode de construction reste employé. Déjà au sommet de A, près du mur d'angle Nord, au point coté 535,75, avait été trouvée une grosse pierre taillée en parallélépipède rectangle, renversée parmi la terre à briques (pl. XII, fig. 2) deux pierres analogues posées sur des sortes de dalles et séparées par un choul

passage présentant quelques échelons, avaient été mises au jour, au début des travaux, dans cette même tranchée (cote 337, 337, au-dessus du mur M'_{10}) ; enfin une autre pierre semblable figure en place dans la tranchée B, au point cote 337,84, tous ces vestiges correspondent à la ville gréco-romaine qui domine de 3 à 4 mètres le sommet actuel de la muraille d'enceinte.

Les constructions de la ville ne méritent pas, pour l'instant, une étude spéciale : ses restes sont figurés sur le plan. Du Nord au Sud, sous les indices M'_{10} ,

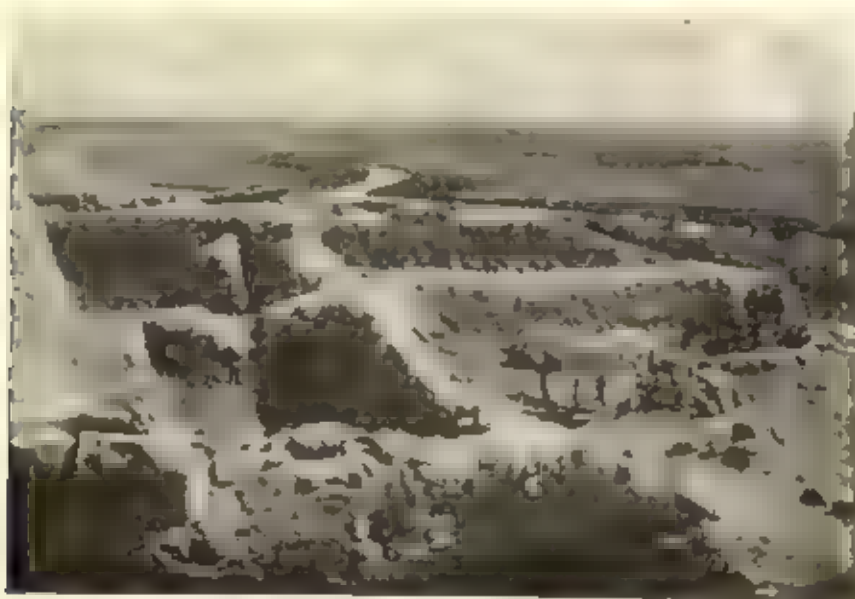
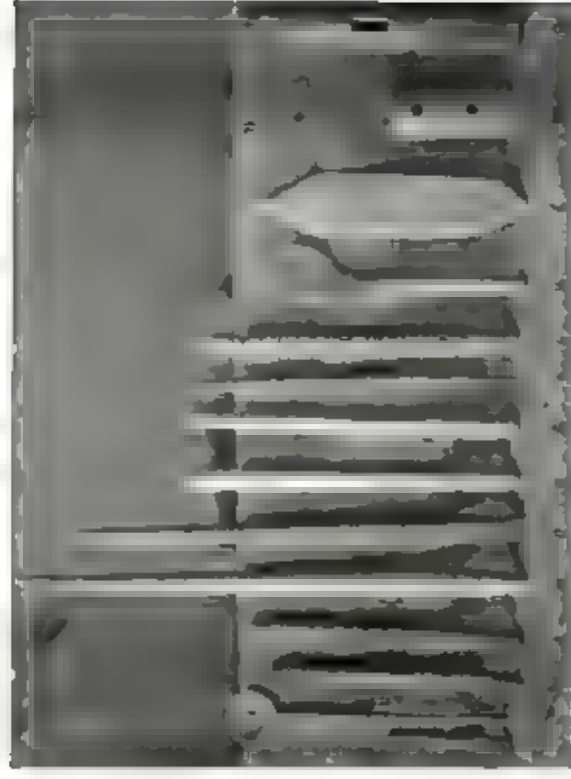
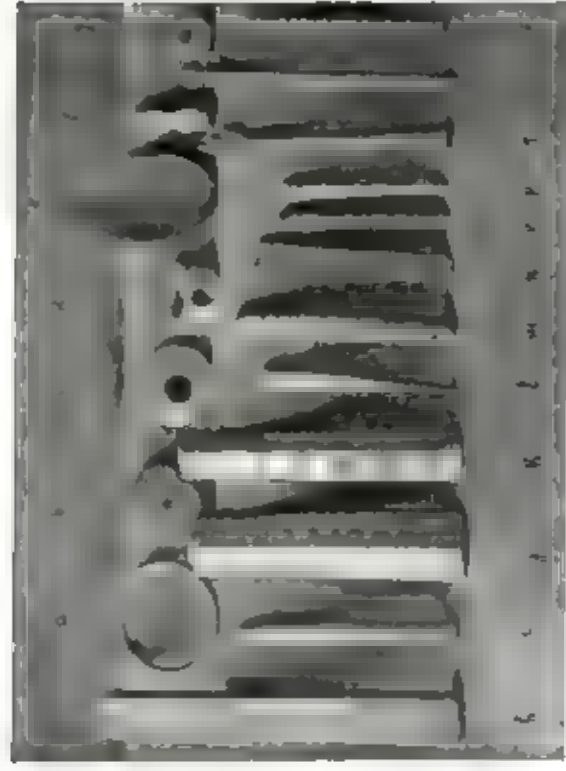
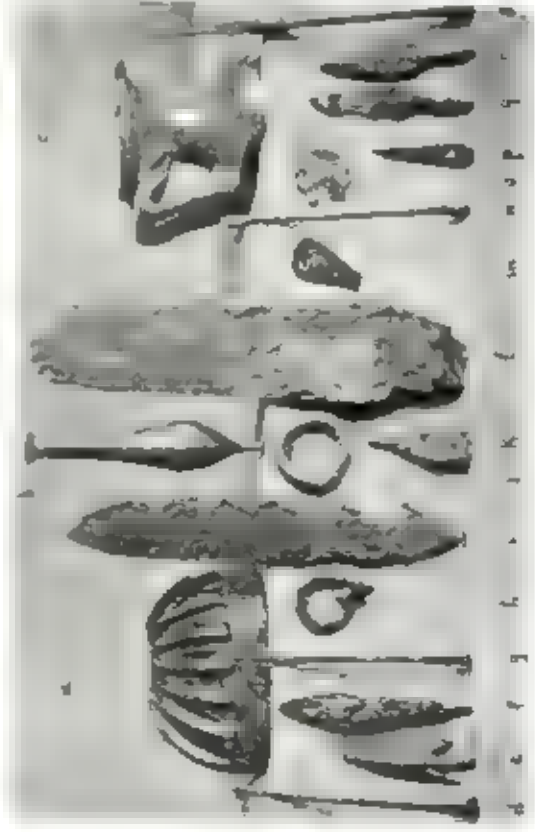


Fig. 10

M'_{10} , M'_{11} , M'_{12} , M'_{13} , M'_{14} , M'_{15} , M'_{16} , M'_{17} , M'_{18} et M'_{19} (fig. 10). Au-dessus, il n'avait été trouvé que de rares monnaies musulmanes et deux uniques lessons en terre émaillée pouvant évoquer la céramique de l'Islam, encore qu'à notre avis, ils soient plutôt à rattacher à celle de Byzance. puis, presque immédiatement, nos travaux avaient atteint le niveau gréco-romain auquel se rattachent les bâtiments signalés ci-dessus. Ce niveau s'est montré très riche en documents archéologiques.

La tranchée B une fois approfondie de 4 à 5 mètres, et le temps nous manquant pour l'explorer dans toute son étendue sur une profondeur égale à celle de A, nous nous sommes cantonnés du milieu de mai au 19 juin, dans la partie sud de cette tranchée qui forme une sorte de pentagone irrégulier


$$1 \rightarrow \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z} \oplus \mathbb{Z} \rightarrow \mathbb{Z} \rightarrow 0$$

$$f_{\text{eff}} = \frac{1}{2} \left(1 + \frac{1}{\sqrt{1 + \frac{1}{\alpha^2}}} \right) \quad (1)$$
$$\begin{aligned} \frac{1}{\sqrt{2}} &= \frac{1}{\sqrt{2}} \cdot \frac{\sqrt{2}}{\sqrt{2}} = \frac{\sqrt{2}}{2} \\ \frac{1}{\sqrt{2}} &= \frac{\sqrt{2}}{2} \end{aligned}$$

dont les petits côtes ont une longueur moyenne de 17 et 20 mètres, et les grands de 32 et 37 — les points extrêmes de cette surface portent les cotes 535,13 — 536,13 — 539,12 — 539,10 — 538,12 — 1, est cette partie du tell qui, dans l'espace laissé libre par le cimetière, attire le point le plus rapproché du centre de la colline, et son approfondissement présente, en conséquence, un intérêt tout particulier.

Les bâtiments qui, en cette partie de la tranchée B, correspondent comme cote à ceux qui figurent plus au nord n'ont pas été portés sur le plan, aussi que ceux situés immédiatement au dessous et constituant de vastes celliers qui restaient encore en place de nombreuses jattes de terre en usage de l'époque des Séleucides (fig. 1) ; plus grossièrement construits — 11, que ceux du Nord, ils se présentaient dans un état cahotique.

LES DOCUMENTS DE LA TRANCÉE B

Sur 4 à 5 mètres de profondeur, dans la partie Nord, et 8, 9 mètres dans sa partie Sud approfondie, la tranchée B a fourni de mult. ples documents, les uns appartenant à la civilisation romaine et grecoromaine — le plus grand nombre à celle des Séleucides.

Comme objets d'os et d'ivoire (pl. VIII, fig. 1-2), nos fouilles ont mis au jour des séries : d'aiguilles de laclouses, à décor varié, en général géométrique, des cuillers dont une à fond une petite fourchette à deux dents, des pesons de fileuses, des anneaux et pendeloques, deux fragments de flûtes cylindriques dont l'une présentant deux douilles de bronze — des sortes de reglettes rectangulaires dont la partie supérieure, en dos d'âne, est décorée de deux lignes symétriques de cercles gravés à point central, enfin des objets plats rectangulaires, aux extrémités arrondies ou terminées en pointe, servant sans doute à la toilette¹ ; ce dernier instrument se retrouvera encore à l'époque cananéenne.

Les verres irisés pullulaient — mais n'étant pas trouvés dans des tombeaux, ils sont en général réduits à de petits fragments, le décor qui semble le plus fréquent est constitué par des languettes en relief, disposées parallèlement,

¹ Un étui à fard, en os, provenant de la tranchée C, semble appartenir au niveau séleucide.

une hôte complète, la partie supérieure d'une cenochoé et une moitié de coupe côtelée hellénistiques sont les documents les plus intéressants en ce genre (pl. XVIII, fig. 3, *a, b, c*); on a trouvé aussi de nombreuses perles en pâte de verre à leurs géométriques diversement colorés, de style égypto-phénicien.

Parmi les multiples objets de bronze (pl. XVIII, fig. 3-4), dont une partie était déjà fort dégradée, les fouilles ont fourni des armes, pointes de javelines et de lances (une lame de lance ou de poignard², avec ses deux rivets, rappelant ceux dits phéniciens, avait été trouvée dans la tranchée A, au niveau cananéen, ainsi que de 5 pointes de javelines (pl. XVIII, fig. 3, *f, l, r*), des aiguilles, épingles, poinçons, anneaux, bracelets (quelques-uns à fils enroulés et tordus), des chaînes, une belle lampe à charnière, un vase en calice et un pilon, des coupelles à manches, des agrafes, des anses de vases terminées en acanthes, etc. Les outils de fer étaient nombreux, mais très détériorés; ceux de plomb se bornent à quelques crochets et à un peson de forme pyramidale à base carrée, analogue à ceux de terre cuite de l'époque hellénistique.

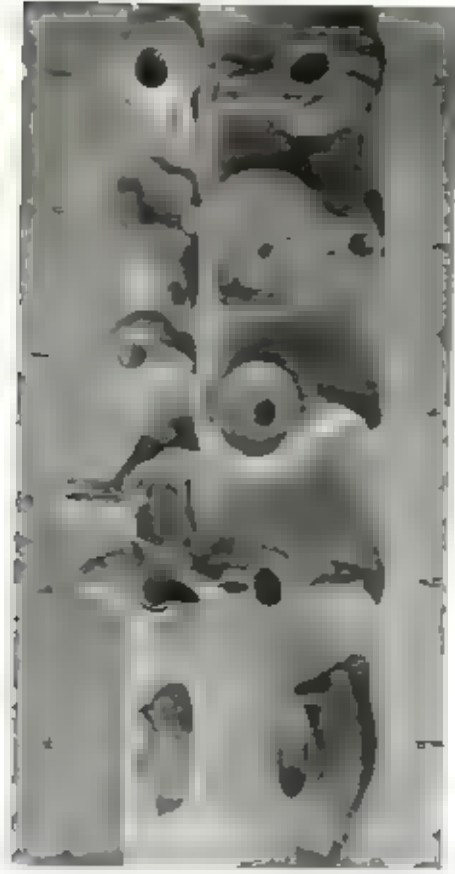
Quant à la céramique, elle constituait là, comme ailleurs, l'élément de trouvaille le plus répandu. Toutes les séries gréco-romaines y sont représentées et nous ne saurions que renvoyer le lecteur à la planche qui les concerne (pl. XX¹); les anses d'amphores rhodiennes ont fourni 28 noms d'éponymes et d'ergostasiarches différents.

La céramique campanienne (pl. XX, fig. 4, se présente sous trois aspects particuliers: 1° les spécimens habituels à décor estampé de palmettes et de rosaces et à lustre d'un noir bleuâtre; 2° des vases rouges lustres à décor estampé de palmettes, de cercles et d'enroulements circulaires se terminant par un fleuron central; dans les deux séries quelques rares fragments à décor en relief de rinceaux et de feuillages. Les spécimens rouges ne seraient pas autre chose que les noirs décolorés par un procédé technique spécial; et, en fait, on trouve des documents où le noir est en ors apparent à côté du rouge.

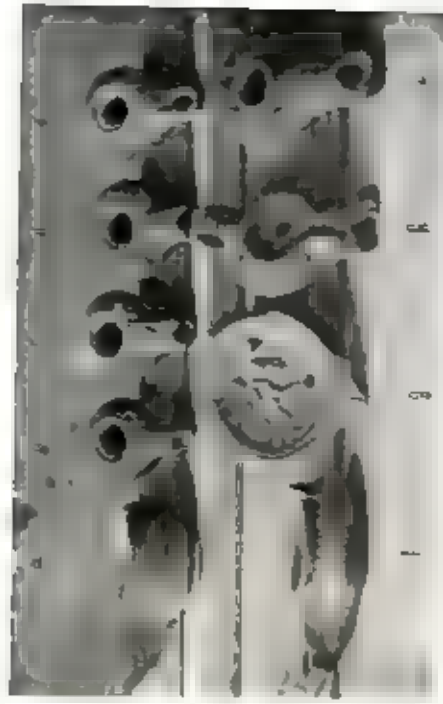
Le troisième type de cette céramique n'est pas lustre, mais présente une sorte d'enduit au brun ne couvrant pas entièrement la pièce, le pied et la partie inférieure restant en général crus ou tachetés de couleurs noir ou brun rouge.

¹ Signalons toutefois, au niveau séleucide le curieux vase, à ouverture découpée

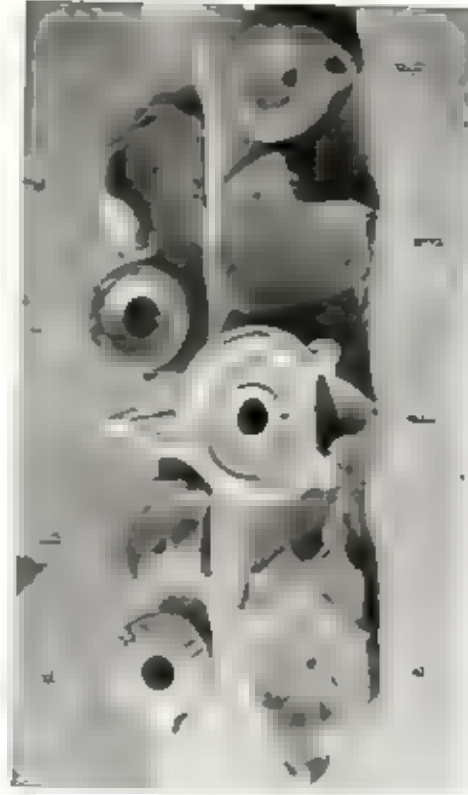
en feuille rectangulaire qui représente peut-être une lanterne (pl. XX, fig. 3, *d*).



13



14



15



16

Figure 13. A rectangular object, possibly a book cover or a piece of wood, featuring a central circular motif and several smaller circular elements arranged symmetrically.

ce type ne présente pas de décor et semblerait différent des deux premiers si les formes n'étaient pas identiques.

C'est le niveau hellénistique qui a fourni les types les plus variés de lampes en terre cuite, le plus caractéristique, recouvert d'un enduit gris ou noir lerne, présente un long bec à extrémité arrondie ou triangulaire et une anse postérieure courbe et bien évidée; la face supérieure est percée d'une petite ouverture circulaire parfois cantonnée de petits trous, quelques spécimens présentent une charnière à l'imitation des lampes de métal. Le décor de cette série est grave et estampé en relief; il présente surtout le rinceau de feuilles de lierre et de fruits, les spirales simples ou doubles, les pétales disposés en collerette, l'acanthé et ses variantes, les cornes d'abondance (pl. XIX, fig. 1, *a, c, g, h, i*; fig. 2, *f, h*; fig. 4, *a, g, h, j*). A côté de ce type de lampes, on en rencontre aussi d'autres en terre rouge, jaune ou grise, qui rentrent dans les séries plus communes de l'époque gréco-romaine; la tête de Gorgone, les motifs en S ou double S, les vases, les ailes, les rosaces, les stries, les guirlandes y sont surtout abondants. Au sommet se manifestent surtout des lampes à surface de préhension plane et découpée en feuille, à bec orné de volutes symétriques (pl. XIX, fig. 1, *j*; fig. 2, *j*; fig. 3, *e, f*) — une jolie lampe de terre jaunâtre à enduit marron, à décor estampé en relief figurant le motif du cycle bachique de l'amour chevauchant un ligre, porte au revers une marque de potier romain (pl. XIX, fig. 2, *g*).



Fig. 4

A mesure que l'on descend dans l'épaisseur de la tranchée B, les lampes à décor deviennent plus rares; bientôt ne se manifestent plus que des spécimens à panse globuleuse ou cylindre bas, parfois munie de boutons en relief, et à gros bec court (pl. XIX, fig. 2, *a*; fig. 3, *b, c, d*; fig. 4, *c, d*); le type qui paraît le plus ancien et que l'on trouve au point le plus bas du niveau sévaste, présente un beau noir lustré.

C'est quelques mètres au-dessus de ce niveau que les fouilles ont donné de

rare fragments de vases à décor peint en blanc sur enduit brun ou noir : rinceaux de feuilles de laurier, palmiers, lignes de points (pl. XX, fig. 2, h, i, j) ; un tout petit fragment, émaillé en bleu clair, avec rinceau de feuilles de laurier et torsade gravée légèrement sous la couverture, évoque la céramique ptolémaïque dont il représenterait jusqu'ici sur le tell l'unique spécimen.

Un art syrien proprement dit ne s'était guère manifesté jusqu'à là dans nos fouilles de la tranchée B ; à 8 ou 9 mètres de profondeur, nous sommes

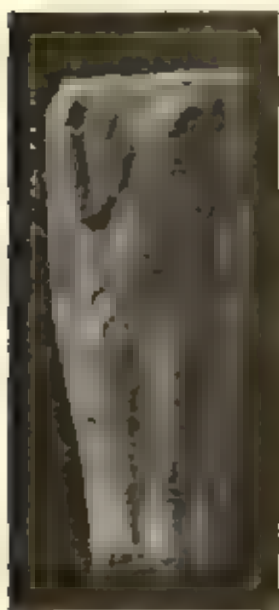


Fig. 3.

toujours à la période hellénistique, et voici que, concurrentement avec la céramique campanienne qui se manifesta toujours, avec les anses d'amphores rhodéennes estampillées, les lampes rondes à lustre noir, les monnaies des Séleucides, apparaissent des figurines peintes en blanc, rouge et vert, qui ne doivent rien à la tradition hellénique : ce sont des plaquettes d'Astarté, coiffée de la tiare babylonienne, vêtue d'une longue tunique et tenant une fleur de lys, ou bien la Déesse nue pressant ses seins, types issus du répertoire chaldéo-babylonien (fig. 4 et 5) ; puis des statuettes de cavaliers barbus, à harnais conique ou à bonnet rabattu à l'arrière, les uns jouant d'instruments de musique, la plupart faisant simplement le geste de tenir les rênes d'un cheval, le corps de l'animal est schématisé, les jambes réduites à quatre pieds coniques ; les personnages se voient parfois être enveloppés dans un grand manteau. Ces statuettes cunéiformes (pl. XVI, fig. 1-2) sont bien connues par les fouilles de Kirkirash et les études de P. H. Mezelle (*Mélanges de la Faculté orientale*, IV, 1914), mais les auteurs ne s'entendent guère sur leur date.

Or, l'une part nous les rencontrons à l'époque des Séleucides, et, fait curieux, elles ont disparu au niveau suivant du mur dans la partie explorée, de l'autre, on rencontre au même niveau, mais plus haut, en général, d'autres statuettes, certainement hellénistiques (fig. 6, pl. XVII, fig. 1), nos Astarté et nos cavaliers apparaissent donc comme des représentants de l'art local syrien à l'époque hellénistique ; sans doute l'origine de ces types de tradition orientale est plus ancienne, il se peut que nous rencontrions un jour à Tell Nebi

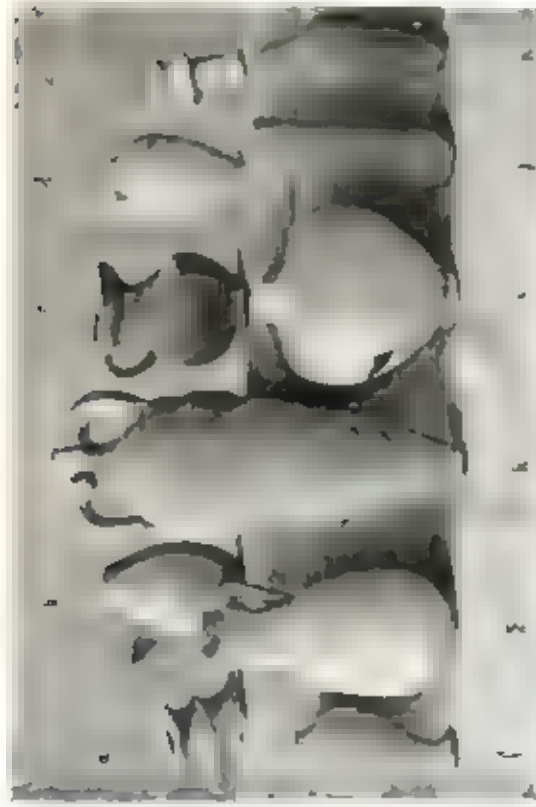


Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3

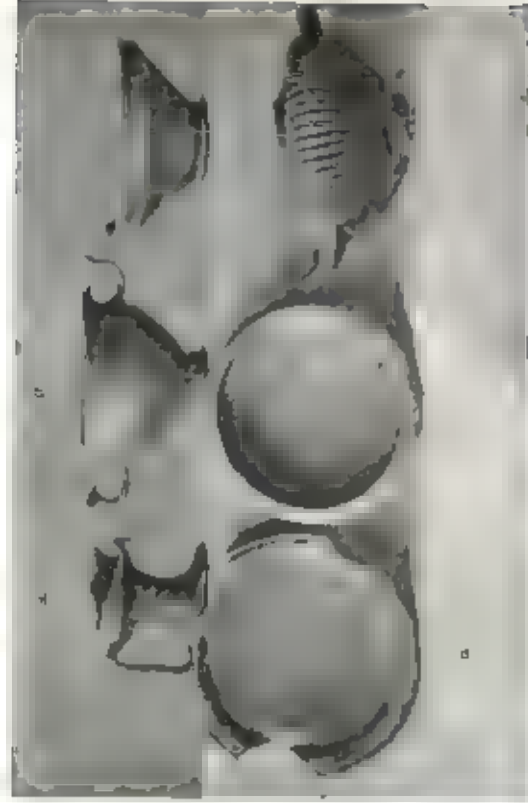


Fig. 4

Ceramic objects from the site of Tell Hama

Mend des figurines de ce genre contemporaines de l'époque achéménide, mais en tout cas nos fouilles démontrent que de tels types étaient encore en pleine vitalité à l'époque des Séleucides et qu'il est difficile, en conséquence, de les faire remonter aussi haut qu'on l'a parfois voulu.

Comme spécimens de ces terres cuites syriennes, nous avons encore des quadrupèdes barbares, des oiseaux, une tête de cheval peinte, des fruits (pl. XVII, fig. 2), du même style que les cavaliers.

LE NIVEAU B'

La civilisation hellénistique a donc été fort importante à Tell Nebi Mend, si l'on en juge par la hauteur de la couche où elle se manifeste.

Il faut arriver à environ 11 mètres du sommet, pour ne plus en rencontrer de vestiges caractéristiques. À ce niveau, que nous appellerons B', bien que la poterie vulgaire des temps plus jeunes semble parfois encore être représentée, nous nous trouvons en présence d'une céramique nouvelle, caractéristique de cette époque toulfae, chère aux céramographes de Palestine, époque que l'on appelle cananéenne et qu'il conviendrait peut-être mieux de dénommer syro-phénicienne.

Cette céramique, à côté de types vraisemblablement locaux, comme cette sorte de grosse lampe montée sur trois pieds courts coniques, enduite d'un vernis marron, et dont la forme, à bords pincés à l'avant et à l'arrière, évoque la silhouette d'un bateau (pl. XV, fig. 3 a), cette céramique est surtout caractérisée par l'influence égyptienne : décor *peint* en noir et brun rouge de cercles et filets concentriques, de lignes sinueuses séparées ou placées dans des cadres, enfin de triangles quadrillés (pl. XV, fig. 1, f, i, fig. 2, c, d, f). Les formes se rattachent ainsi aux types cananéens et locaux, les vases sans anse, à boutons de préhension triangulaire, des vases-filtres, des bols, des cruches et des jarres, analogues à ceux trouvés en Palestine, apparaissent (pl. XV, fig. 1 c, j; fig. 2, a, b, c, g, fig. 3, b). Fait à signaler, un fragment de statuette grossière, une tête de taureau aux yeux en pastille et décorée de filets peints en rouge (pl. XVII, fig. 2, b et pl. XV, fig. 1, g) a été trouvée à la limite des niveaux hellénistique et cananéen¹⁾; par ses rapports

¹⁾ C'est aussi de ce niveau intermédiaire que proviennent : 1° un fragment de marbre

de s'yra avec les statuettes syriennes trouvées plus haut, elle montre que l'art de ces derniers se rattache bien par ses origines, même lites à l'art local antérieur à la conquête grecque.

Les bâtiments que nous rencontrons à ce niveau sont toujours édifiés par les procédés en honneur à tous les niveaux du tell, mais on y relève surtout les défauts que présentent les murs effondrés de la tranchée A, et se en partie l'ensemble que nous y avons relevé offre un plan relativement net, tel rare jusqu'ici à Tell Nebi Mend (pl. XXI-XXII).

Le bâtiment principal que nous avons vu d'abord appartenait sans doute à la même construction, à la forme d'un long rectangle qui, par un rempart, s'élargit sur la face Nord vers le mur de cette dernière. Le bâtiment est incomplet, sa face Est est en partie détruite, et la partie Ouest étant encore engagée dans l'épaisseur du sol primitif, sous sa couverture on y remarque de petites chambres séparées par de petits murs, tandis que les murs extérieurs sont très épais, et à la superposition de chambres non pas un seul étage, car elles sont très profondes, et les sommets actuels des gros murs N_3 et N_4 sont garnis d'un fil de pierres trop volumineuses pour marquer une simple séparation de lits de briques dans une même muraille. Ce sont les assises l'une au-dessus de l'autre.

À l'endroit où le gros mur N_1 fut ancré, le sol de la maison est creusée de 2 mètres environ et présente une sorte de dallage de cailloux noyés dans un mortier de chaux. Aucun vestige de escalier n'indique comment l'on pouvait accéder à cette plate-forme qui appartient peut-être à un second étage. Dans le coin Nord correspondant au rempart du mur, il y avait un foyer avec cendres et débris de cuisine et la suite de ce foyer, les grosses pierres plates de champ, jouant un rôle bien d'habitude à discuter dans l'état des traces (fig. 11, 18 et 31, 37). Plus loin deux vestiges de petits murs parallèles N_5 et N_6 pouvant mal par une sorte de couloir, mais d'où l'abaissement n'apparaît point, bûle qu'il est contre le gros mur N_1 . Cette partie de la maison n'a livré que des fragments de poterie grossière, mais les balasses et l'est ont fourni de la céramique propre à ces civilisations, le style cananéen-hyphate, permettant de

partir de la zone où l'on a trouvé (fig. 2, c); 2° une mouture de jarre oblongue à deux petites anses (pl. XV, fig. 3, c); 3° un frag-

ment de jarre percée de petits trous (fig. 2, b, tranchée A).

dater l'ensemble de cette demeure. Devant les ruines de la face Est (mur N° 1, fixée par un mortier entre des murs de briques crues rougeâtres effondrés, a été trouvée une très grande vasque en terre jaune peuteute, de forme générale ovale, à pied polygonal très bas, décorée de grosses caudoettes en relief, spécimen peu connu jusqu'à ce jour, elle était remplie de cendres et de quelques débris de jarres communes, sans ossements ni autres objets. Brisée en multiples fragments, le musée de Beyrouth aura la tâche ardue de la reconstituer, avec l'aide du rapetecroquis que j'ai pu en dessiner.

À droite et à gauche du bâtiment a priori relativement net que nous venons de décrire, se développent d'autres charmes adjacentes faisant partie sans doute du même ensemble, mais plus mal conservées en général. Au nord-ouest nous rencontrons d'abord une construction cylindrique de 2 m. 50 de diamètre, faite de trois ~~sortes de~~ briques crues, grises, jaunes et rougeâtres (pl. XVI, fig. 1, au point marqué P); à première vue on songe à un puits sans margelle, car l'anneau circulaire qui figure sur le plan correspond seulement à un dégagement que nous avons fait en vue de protéger l'examen et cylindrique des restes de dallage fait de cailloux rayés d'un mortier blanc, aboutissant à son orifice. L'édifice est soutenu par deux plans horizontaux superposés, le plus élevé présentant deux nœuds de briques se joignant en forme de croix, le plus bas en forme de T, peut-être parce que l'une des branches de la croix est mutilée. Cet étrange dispositif est loin d'expliquer un puits, ce n'est ni un silo, ni un puits funéraire? L'hypothèse d'un four à poterie semblerait mieux justifiée, ce tube étant soutenu d'une sorte de demi-voute en simple terre pilonnée remplie de cendres et de débris de pots grossiers, mais ces ordres étaient mêlés d'ossements d'animaux, inexplicables dans un four de potier, et de plus, dans cette hypothèse, on ne comprendrait pas que les briques de terre crue n'aient pas subi une cuisson plus ou moins parfaite par suite de la chaleur dégagée. Il est donc probable que la demi-voute n'appartient pas au conduit cylindrique mais correspond aux balustrades de l'étage supérieur, le rôle de notre pseudo-puits ou four reste inexplicable dans l'état actuel des choses, il recelait quelques rares objets, ayant pu y glisser d'ailleurs : deux fragments de bracelets de bronze dont l'un creux, des pesons en terre cuite de forme conique, une pierre blanche et dure, de forme générale ovale, divisée en quatre compartiments par de profondes rainures, enfin des débris de jarres

grossières. A l'est de cette immense construction et en contre-has, on rencontre des chambres assez bien conservées. Une pierre de seuil taillée, avec évidemment circulaire pour les gonds, a été trouvée à l'extrémité du mur perpendiculaire à N₇, près du puits. Il semble bien qu'elle n'était pas en place, mais réemployée avec les pierres qui forment une assise au sommet du dit mur; ce fait est d'autant plus regrettable que nous n'avons pas trouvé d'autres pierres de seuil au cours de nos travaux.

C'est dans la terre qui remplissait la petite chambre délimitée par ce mur et ceux cotés N₇ et N₈ (pl. VII, fig. 1, au point marqué A) qu'a été mise au



FIG. 6. — Stèle de Seth I^{er}.

(Voir la planche XXX)

jour la moitié supérieure d'une stèle en basalte gris-noir présentant les cartouches de Seth I^{er}. Elle était isolée, non réemployée dans l'un des murs, bien qu'elle provienne d'un niveau inférieur à celui qui nous occupe. Ses dimensions sont de 0 m. 70 de large, 0 m. 45 de haut et 0 m. 40 d'épaisseur; l'arrière est fruste. De forme en parallélogramme rectangle dont l'angle supérieur de gauche a été abattu à une époque postérieure à sa confection, sans doute quand on l'a réemployée, elle porte la représentation gravée de cinq personnages placés sous une arcature (voir fig. 6).

A droite, Seth I^{er}, recevant la harpe de la victoire, fait face à quatre



Fragmentaire d'inscriptions
trouvée à Tell Neir Mon.



Construction de la muraille à Tell Neir Mon.
V. p. 100 de l'ouvrage.

divinités parmi lesquelles on reconnaît Amon, Mentou, la masse d'armes en main, et Khonsou tenant un sceptre; les noms et titres des deux premiers sont gravés au-dessus des personnages, M. G. Bénédite, conservateur au Musée du Louvre, les lit ainsi : *Amon Hâ, seigneur du ciel*, et, *Mentou, seigneur de Hasi* (Thèbes; le nom du troisième lieu a disparu dans une cassure de la pierre, et il ne reste d'ailleurs du personnage que sa coiffure surmontée du disque et du croissant. L'intérêt est suscité surtout par une quatrième divinité qui occupe le deuxième rang après Amon et joue donc ici un rôle important. Coiffée d'une haute tiare conique, du sommet de laquelle retombe en arrière un long cordon, de profil plus asiatique qu'égyptien, ce dieu évoque tout d'abord Reshef ou Reshpou représenté sur la stèle n° 86 du Louvre, dieu qui accompagne Amon, en général, mais aussi la déesse Kadishou, qui semble sa parèdre; sur la stèle du Louvre elle est représentée debout sur un lion et son nom de Kadishou a fait penser à de Rouge qu'elle était la déesse éponyme de la ville de Kadesh⁽¹⁾, de toutes façons ce dieu et cette déesse sont bien d'origine asiatique et la présence de ce Reshef sur une stèle trouvée dans une ville antique syrienne, présumée la Kadesh hittite, mérite toute notre attention, il se pourrait, en effet, que ce dieu, que l'on retrouve en Phénicie, soit tout simplement un dieu d'origine hittite; d'ailleurs la divinité représentée sur notre stèle n'est peut-être pas Reshpou, sa coiffure pointue, en effet, est assez différente et rappelle, par ce long cordon descendant de la partie supérieure, certaines tiaras babyloniennes et hittites, quoi qu'il en soit, l'important est que nous ayons là une divinité proprement syrienne, que ce soit Reshpou ou tout autre dieu hittite. Son nom figurait, lui aussi, au-dessus de son image, mais il est, malheureusement, très difficile à lire, par suite de l'état de la pierre, les deux signes finaux, *ph* et *ti*, sont certains d'après une note que M. Montet a envoyée à M. Virolleaud et que ce dernier m'a aimablement communiquée⁽²⁾, mais ce n'est qu'une épithète.

Le bas de la stèle, que nous n'avons pas retrouvé, faisait connaître les circonstances de son élévation, peut-être commémorait-elle la défaite de

⁽¹⁾ Renseignements qui m'ont aimablement fourni par M. Breux, conservateur-adjoint des Antiquités Égyptiennes, au musée du Louvre.

⁽²⁾ M. Montet, que j'ai vu à son retour en France, pense que notre Reshef est le dieu égyptien Set, qui, d'ailleurs, lui aussi, est d'origine asiatique.

Mursil par Sêti I^{er} vers 1315 avant notre ère, mais, quoi qu'il en soit, il est certain que le monument n'a pu être élevé que pour célébrer quelque victoire du pharaon en Syrie ; son importance est donc manifeste.

Sur la face Sud de la construction centrale se développaient également des bâtisses annexes, plus délabrées que celles de la face Nord ; le fait intéressant est d'y avoir découvert au Sud-Ouest du mur N^o, une pierre grise taillée cylindriquement et ressemblant à un fragment de colonne. Dans la tranchée A, au point coté 534 m. 64, nous avons déjà découvert une pierre analogue mais en cylindre plus bas évoquant une meule. À côté de ce document architectural, la tranchée B' a fourni aussi une grande dalle, taillée dans la même pierre, de 1 m. 45 de côté et de 0 m. 25 à 0 m. 35 d'épaisseur, ses faces étaient taillées à plans obliques, ce qui explique les variantes d'épaisseur signalées ; 4 cavités circulaires sont creusées sur l'un des cotés de la dalle indiquant la place de tenons destinés à la fixer, mais cette dalle n'était peut-être pas en place, en tout cas elle était effondrée ce qui nous laisse dans l'ignorance quant à son dispositif, soit en dalle placée de champ, soit en dalle horizontale.

L'étonnement que l'on éprouve de découvrir, à côté de constructions d'appareil aussi primitif que celui de nos bâtisses cananéennes, une dalle et un tambour cylindrique admirablement taillés, laisse des doutes sur l'époque de ces derniers documents qui, soit peut-être tombés de plus haut, bien qu'il n'y ait pas d'apparence de cette chute. On peut toutefois se rappeler qu'à Zondjirli, par exemple, des dalles bien taillées voisinent avec des bâtiments où la terre pilonnée, la brique crue et les cailloux constituent les éléments essentiels de la construction.

Tels sont les résultats généraux fournis par les tranchées A, B et B', une petite tranchée d'essai, C faite pour donner une idée des documents contenus dans la partie Sud du Tell et tracée sur la face Ouest, n'a fourni que de rares vestiges d'époque gréco-romaine et hellénistique, on se rappelle que le mur d'enceinte ne présente pas de traces apparentes dans le mamelon Sud du Tell, la tranchée C ne nous l'a pas révélé davantage, mais il conviendrait d'y pratiquer des fouilles plus considérables avant d'en tirer une conclusion définitive.

LES ENVIRONS IMMÉDIATS DU TELL

Les fouilles ont été complétées par une exploration des environs immédiats du Tell.

Du village même de Tell Nebi Mend, nous avons rapporté au Musée de Beyrouth un certain nombre de documents, employés comme matériaux de construction par les habitants ou provenant de leurs propres fouilles, ils appartiennent surtout, semble-t-il, à la ville romano-byzantine qui s'est développée dans la plaine au Sud et à l'Ouest du Tell. Ils consistent principalement en un cippe et des pierres inscrites funéraires d'époque byzantine dont trois proviennent du moulin du Nahr-el-Asi, enfin deux grandes jarres romaines mises à jour sur la place du village. Le grand linteau de ce moulin, signalé par le P. Lammens, serait difficile à dégager en admettant que le propriétaire consentît à le vendre, il est intéressant comme présentant l'écusson plusieurs fois répété d'un sultan mamlouk, rappelant l'écu des armoiries de Kait-Bey, la pierre nettoyée n'a pas montré d'inscription au centre comme le pensait le P. Lammens, mais seulement dans le cadre, elle est assez mutilée et tracée en caractères mamlouks. Tout le champ de la pierre apparaît marbré et le linteau semble provenir d'un monument plus antique réemployé par les musulmans — il se pourrait même qu'il fut phénicien, car il m'a semblé distinguer dans la partie supérieure des traces d'une image du globe ailé analogue à celui qui surmonte un linteau rapporté par Renan de Qannu-el-Amad, le bloc, par sa forme et ses dimensions, venant à l'appui de cette remarque.

Au Sud du Tell, sur un espace considérable, demeurent visibles les restes d'une ville romaine et byzantine signalée par tous les voyageurs, on distingue encore des plans de construction, des salles à colonnes dont les bases restent apparentes et dont on retrouve de ci de là les chapiteaux, enfin le sol est littéralement jonché de débris de tuiles et de poterie romaine vulgaire. Mais cette ville s'étendait aussi à l'Ouest par delà le Ain Tannour, comme le montrent des restes de constructions encore apparents. Ses limites au Sud et à l'Ouest semblent bien constituées par un grand canal d'une vingtaine de mètres de large, coulé à angle droit, dont la trace se discerne parfaitement au milieu des plantations de blé et de seigle qu'il traverse, ses bords actuels

sont encore hautes de 2 à 5 mètres et dans le fond humide les herbes et les céréales poussent plus drues que sur les pentes et dans la plaine.

Cette découverte apparaît comme l'une des plus importantes de la campagne de 1921 — on se rappelle en effet, que le Tell, bordé à l'Est et dans une partie de la face Nord par le Nahr-el-Asi, à l'Ouest et au Nord par le Ain-Tannour, n'était pas fermé au Sud par un cours d'eau, c'était la l'une des principales objections soulevées contre l'identification de Tell Nebi Mend avec Kadesh, la Kadesh hittite et qui complètement entourée d'eaux. La branche de ce canal, perpendiculaire au cours de l'Oronte, ferme le Tell au Sud et lève donc la difficulté ; quant à la branche Ouest elle devait être parcourue dans l'antiquité par le Ain-Tannour actuel, trop étroit aujourd'hui pour avoir jamais opposé à l'invalusueur une barrière quelconque, quand, pour des causes inconnues, le canal fut abandonné, cette petite rivière changea de lit, tout en suivant la même direction. Au Nord, la branche Ouest du canal, si elle n'aboutissait pas directement à l'Oronte, conduisait sans doute aux marécages de ce fleuve, comme cela ressort de l'examen du terrain.

Le fait que le canal est coudé à angle droit au Sud-Ouest de Tell Nebi Mend, pourrait faire supposer que nous n'avons pas là un canal proprement dit, mais le fosse d'un camp romain, mais d'autre part il n'existe aucune trace de ce fossé, ni à l'Est ni au Nord et le dispositif de ce camp ne s'expliquerait pas dans une hypothèse romaine, de plus, la largeur et la longueur d'un tel fosse seraient hors de proportion avec ce que nous connaissons des camps romains, ce fosse creusé en rejetant de chaque côté les terres de façon à former un parapet, évoque nettement celui qui entoure la plateforme de Séfmet-en-Noh, ce sont les mêmes ouvriers qui ont creusé l'un et l'autre et si, comme le pense le P. Bonzevalle, Séfmet-en-Noh est une construction hittite, le canal de Tell Nebi Mend est dû à la même civilisation.

LA RÉGION DE TELL NEBI MEND

Notre exploration a été poussée jusqu'à El-Mouh au Sud, d'où a été rapportée une colonne à inscription funéraire byzantine au nom d'un certain Ioathos, fils de Mokimos, ce dernier nom apparaît bien comme sémitique. Au Nord du



Tell, nous sommes allés jusqu'à Homs en visitant Ardjouh et Sefinet-en-Noh.

A Ardjouh, sur le bord de la route, est toujours en place le milliaire romain jadis estampé par Perleizet et Fossey — il est actuellement caché par des fourres épais et enterré à moitié. Dans le village même on remarque, comme à Tell Nebi Mend, des fragments d'édifices romains ou byzantins, en général des fûts de colonnes réemployés — dans la cour du cheikh nous avons revu l'autel signalé par le P. Lammens dans son ouvrage sur l'Eusébie, mais contrairement à l'avis de ce savant — il n'est pas anépigraphé — au ras du sol on voit le sommet d'une ligne d'écriture que nous n'avons pas dégagée plus avant pour ne pas attirer l'attention — je compte l'achever, dans une future campagne, pour le musée de Beyrouth.

La plate-forme de Sefinet-en-Noh, à une heure et demie de marche au Nord-Est de Tell Nebi Mend, a été signalée depuis longtemps, en particulier par le P. Ronzevalle, le vaillant pionnier des antiquités syriennes, dans les *Mélanges de la Faculté de Beyrouth*, t. VII, à l'occasion d'une intéressante étude sur le camp retranché de Mishrifeh, le savant archéologue compare ce dernier à Sefinet-en-Noh, cependant les deux constructions nous semblent assez différentes, bien que Sefinet-en-Noh, achevée à ce qu'il paraît, se prête difficilement à une étude suivie. Mishrifeh, en effet, présente une enceinte élevée, à l'intérieur de laquelle devait se développer une bourgade, tandis que Sefinet-en-Noh ne constitue pas — semble-t-il, — une enceinte — c'est bien plutôt une plate-forme artificielle entourée d'un fossé, car à l'intérieur nous avons une masse de terre continue — à peine plus basse au centre que sur les cotés — s'il y a eu autrefois des constructions dans l'espace limité par le fossé, constructions dont il ne reste d'ailleurs aucune trace apparente, elles devaient donc se dresser sur cette plate-forme. Sans doute, au milieu des cotés Nord-Ouest et Sud-Est, comme l'a très bien vu le P. Ronzevalle — on remarque une dépression pouvant indiquer l'emplacement des portes, mais ces dépressions se prolongent peu à l'intérieur et, s'il y avait là des portes — elles menaient au sommet de la butte soit par un escalier, soit par une rampe. Quant à la raison qui a fait dresser cette énorme plate-forme entourée d'un fossé, évoquant par certains côtés les soubassements des grands monuments de la Chaldée et de l'Élam, c'est là une énigme que des fouilles, vraisemblablement, ne pourraient

même pas élucider, puisque aucune bâtisse n'a jamais, comme il semble, été élevée sur cette masse de terre.

De la ville de Homs, je dirai peu de chose, puisqu'une mission se propose d'y exécuter des fouilles — la ville elle est aujourd'hui dans un état lamentable, aucune autorité ne paraissant pouvoir, ou vouloir, empêcher les déprédations des habitants qui l'exploitent comme carrière de pierres.

Pour contrôler l'hypothèse que cette ville, qui surgit soudain dans l'histoire avec éclat sans qu'on ait souvenir de ses origines, pourrait bien être la fameuse Kadesh, j'ai examiné ses alentours, mais n'ai rencontré nulle part trace de canalisations ou d'anciens lits de rivières abandonnés, pouvant laisser supposer qu'aux temps antiques elle était encerclée par les eaux ; or cette condition est nécessaire pour tout site qui voudra s'identifier avec Kadesh. Aujourd'hui Homs n'est côtoyé par l'eau qu'à l'Ouest, où passe le Nahr-el-Asi, et encore à une grande distance de la ville ; le lac est situé loin d'elle au Sud-Ouest, et même en admettant que le barrage actuel eût été trace autrement aux temps hittites de manière à faire refluer les eaux du lac jusqu'à Homs, on ne voit pas comment, de cette manière, on fut parvenu à transformer cette ville en une île artificielle, dans l'hypothèse d'une assimilation à Kadesh. Homs se présente donc dans une situation bien moins favorable que Tell Nebi Mend.

De ce rapport sur cette première campagne de fouilles, on peut tirer, je pense, les conclusions générales suivantes : le Tell ayant 32 mètres de haut à son point le plus élevé, et la profondeur maximum de nos excavations atteignant 19 mètres en certains points, on peut assurer que nous n'avons pas encore atteint la couche la plus ancienne ; étant donc qu'en fin de travaux nous ayons pénétré dans le niveau cananéen, on peut supposer que la couche plus antique correspondra aux temps hétéens — si nous n'avons pas encore atteint ce niveau, bien des indices, en effet, nous font espérer son existence. La base au jour d'une puissante muraille fortifiée encerclant la ville, la présence du canal qui au Sud-Ouest achevait autrefois de donner au site l'aspect d'une île artificielle, en se combinant avec le Nahr-el-Asi et l'An-Tannour — la découverte au centre du Tell d'une stèle, remontée d'un niveau plus ancien, et portant les cartouches de Seti I^{er}, le pharaon qui inaugura les grandes guerres de la XIX^e dynastie contre l'empire hittite ; la présence

sur cette stèle d'un dieu d'origine orientale (qu'il soit luthite ou qu'il puisse être assimilé à Set ou corresponde à Reshef), qui semble si intimement lié à la ville de Kadesh, tous ces faits et d'autres moins importants constituent, on voudra bien le reconnaître, un ensemble de présomptions très impressionnant en faveur de l'identification de Tell Nebi Mend avec l'antique place forte de Kadesh.

MAURICE PÉZARD.

N. D. L. D. — Au moment de donner le bon à tirer, M. Maurice Pézard qui, avec le concours de M. Brosse, vient de reprendre les fouilles de Tell Nebi Mend, nous écrit à la date du 5 mai 1922, pour signaler que les pluies de l'hiver ayant fait apparaître des vestiges nouveaux dans la région Nord de ses précédentes recherches, il a été conduit à y pratiquer des sondages qui modifient assez sensiblement son opinion en ce qui concerne les fortifications de la ville. Nos lecteurs voudront bien lui en donner acte.

MISSION ARCHÉOLOGIQUE A TYR

(AVRIL-MAI 1921)

PAR

MME DENTON LE LASSEUR.

(Deuxième article.)

IV

ANTIQUITÉS DIVERSES RELEVÉES A TYR

J'ajouterai, pour terminer, quelques mots sur certains monuments ou inscriptions que j'ai eu, entre temps, l'occasion de voir et de noter soit à Tyr même, soit dans les environs immédiats.

Je ne mentionne que pour mémoire un renseignement que je n'ai pas été à même de vérifier. M. Nicolas Salhia m'a assuré qu'on aurait trouvé autrefois, dans les fondations d'une maison près du port, les restes d'une ancienne fabrique de verrerie comprenant, entre autres choses, « des fours qui contenaient encore des pièces de verrerie enfournées *etc.* ». Des mon arrivée à Tyr, j'avais commencé par aller examiner quelques débris antiques épars dans le jardin de l'église protestante : des chapiteaux corinthiens, des fragments de marbre sculptés ou moulures, etc. Dans le nombre, je remarquai un tronçon de colonne, en marbre gris, portant une inscription grecque de 4 lignes, en caractères assez mal graves et ayant beaucoup souffert. À défaut d'une copie, difficile à prendre dans ces conditions, je me bornai à l'estamper tant bien que mal, ne sachant pas si elle avait déjà été relevée ou non.

M. Clermont-Ganneau a reconnu qu'il s'agit d'un certain Eutychos, originaire d'Ephèse, pentatyle, vainqueur au jeu Actiaque universel, dans la 11^e 7^e tetraeter, le Actiaque, avec mention des agonothètes en charge. Il ajoute :

On sait par diverses monnaies impériales frappées à Tyr au III^e siècle de notre ère, qu'on célébrait dans cette ville tous les quatre ans, des jeux solennels : *Heractia*

Olympia, Heracles Commoda, Actia Heraea ¹. On peut comparer à certains égards le palmarès, daté de 221 de notre ère, énumérant les nombreuses victoires de l'athlète professionnel Aurelios Septimios Irenaeos fils d'Eutychos de Laodicée (Waddington, n° 1839). Ty relève, entre autres, celle du pugilat des enfants remportée au jeu pythique universel et celle du pugilat des enfants remportée à Tyr même.

D'ailleurs, M. Bernard Haussanlier veut bien se charger de consacrer à ce document une étude détaillée dans laquelle il en fera ressortir toute l'importance. D'autre part M. Varollemd, dont l'attention a été attirée maintenant sur cette inscription, aura pu, j'espère, en faire prendre de meilleures reproductions en attendant d'obtenir la pierre elle-même pour le musée de Beyrouth.

Dans plusieurs maisons du quartier chrétien, j'ai vu des inscriptions coptes et des tueries émaillées encastrees dans les constructions, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des maisons. Je n'avais pas à m'en occuper, cette partie rentrant dans le domaine de M. de Lorey.

Au-dessus de la porte d'entrée d'une maison appartenant à M. Emile Farah, je remarquai un fragment de bas-relief, en marbre, d'un beau style. Il était encadré d'une double moulure plate qui existe encore en bas et à gauche, la partie droite et tout le haut manquant. Dans ce qui reste on distingue un paon de profil à droite la tête baissée pour manger ou boire, au pied d'un arbre ². Un autre paon devant sans doute la faire vis-à-vis peut-être que les deux oiseaux se désaltèrent à une même coupe ou vasque, motif fréquent dans la sculpture byzantine. Je vis aussi une dalle de pierre dure sur laquelle est sculpté, en relief, un buste d'homme nu et sans bras. La tête est laurée et la face a été martelée. Serait-ce quelque effigie d'empereur martelée à l'essai? Le monument provient, paraît-il, de Yaroun.

Chez le docteur Zogheb amateur d'antiquités, je vis une colonnette byzantine sur laquelle était sculpté un candelabre chargé de fleurs et de fruits, sortant d'un vase. Une autre colonnette sans sculptures portait une inscription phénicienne correctement gravée par un faussaire qui d'ailleurs, se s'en cache pas.

Enfin, chez l'antiquaire du pays, Abou Rian, je notai un curieux petit

¹ Cf. sur cette question le *Recueil d'archéologie orientale* de M. G. G. I. IV, p. 101.

² Le capitaine de la Bassouère espère obtenir ce joli fragment de sculpture pour le musée de Beyrouth.

³ M. Clément-Ganneau me signale une croix acroste de deux pans d'essai par le Père LAMMEX, *Musee beige*, p. 291.

chapiteau de style roman : il est de forme étroite et allongée ; dans le plan horizontal, sur une des faces, est sculptée une tête de femme tenant entre ses dents les liges des rinceaux qui décorent le reste du chapiteau ¹. Le même antiquaire possède également un très bel autel romain où sont sculptés, sur la face principale, un aigle sur un foudre et, au-dessous, deux laureaux affrontés, séparés par un arbre ; puis, sur chaque petit côté, d'une part le buste d'un dieu solaire, la tête entourée de rayons, d'autre part, le buste d'une déesse lunaire émergeant d'un croissant.

Un jour, en sortant de Tyr, j'avais aperçu, au bord de la mer, dans le sable, un grand morceau de pierre sculptée qui me parut être un fragment de sarcophage ; comme j'avais hâte de me rendre à Ma'choûq, je ne l'examinai pas à fond, me proposant de le faire le lendemain matin. J'avais seulement constaté qu'il y avait deux éléments courbes se répondant de chaque côté d'un motif central : j'avais cru pouvoir y reconnaître des serpents dressés. Mais le lendemain, lorsque je revins, plus trace de sarcophage ! J'interrogeai les gens du pays et j'appris que la pierre avait été brisée et employée dans la construction d'une digue tout à côté. J'allai trouver les traçons pour leur en réclamer les fragments, leur recommandant de me signaler toute pierre sculptée ou écrite. Ils m'indiquèrent aussitôt, à l'entrée de la ville, une margelle de puits qui était entourée de pierres ordinaires. Ils la légèrent et murent à jour une moitié de cuve de sarcophage décorée de guirlandes et de bucrânes, semblable aux cuves décrites par Renan ².

A quelques pas de là, à 30 mètres à l'est de l'auberge appelée Khan Ras el-'Am, le capitaine de la Bassière découvrit, dans le sable, un beau chapiteau corinthien analogue à ceux qu'il avait gracieusement offerts au musée de Beyrouth en même temps que la plupart des antiquités qu'il avait pu recueillir à Tyr et dans les environs.

Plus loin, à l'intersection des routes de Tyr, de Saint-Jean-d'Acce et du chemin allant à Ma'choûq, nous fîmes déblayer un énorme sarcophage de marbre gris à couvercle en dos d'âne, orné aux quatre angles d'acrotères non sculptés ³. Il mesure 2 m. 43 de long sur 1 m. 44 de large. Aux deux bouts

¹ M. Virolleaud en fit plus tard l'acquisition pour le musée de Beyrouth.

² *Mission*, p. 784.

³ Cf. les sarcophages analogues décrits par Renan, *Mission*, pp. 580-581.

du couvercle est sculptée une sorte de rosace formée de quatre feuilles de terre, elle se détache sur un fond de couleur rouge, au-dessus une petite croix est peinte en bleu foncé ou en noir. La cuve est brisée à l'une de ses extrémités, sur le petit côté qui subsiste est gravée, très peu profondément, une ligne de caractères grecs assez négligés dont voici la copie :

ΕΥΡΥ

ΟΜΑΤΑΩΔΕ¹⁰.

Cette inscription, ainsi que la croix peinte, ont probablement été ajoutées lors d'un réemploi tardif de ce sarcophage romain. Il a été découvert autrefois par des gens du pays qui y auraient trouvé, assurent-ils, sept crânes et un petit cylindre en pierre dure.

Nous avions l'intention de sortir de terre tout le sarcophage afin de le faire transporter plus tard, si possible, à Beyrouth; mais tous nos efforts furent vains, nous ne réussîmes même pas à soulever le couvercle à l'aide d'une chèvre et de gros câbles. Tout cassait, et le couvercle ne bougeait pas. Il fallut y renoncer et laisser là ce beau morceau de marbre qui sera vite recensable, s'il n'est pas auparavant débité par les maçons du pays.

À 500 mètres environ à l'est de ce sarcophage nous en avons trouvé un autre, du même type, mais en très mauvais état, le sommet du couvercle, avec ses quatre acrotères non sculptés, émerge légèrement de terre au milieu d'un champ qui doit recouvrir toute une nécropole.

Sur le chemin menant à M. elhouq j'ai noté, au lieu dit *Babuta*, en face d'un gros figuier, et encastree dans la bordure du chemin, une grande dalle rectangulaire d'environ 2 mètres de long, avec deux cavités carrées, placées de

¹⁰ M. Clermont-Ganneau me remet la note suivante au sujet de cette inscription :

« Le premier mot suggère l'idée d'une abréviation de l'acclamation funéraire tirée de l'impératif du verbe *ἐσώπατο*, formule qui, diversement orthographiée, dans les épitaphes, a déconcerté plus d'une fois les interprètes et entre autres ma notice des *C. R. Ac.*, 1919, p. 310, et *Rec. d'arch. or.*, IV, 139. Cela admis, et en tenant compte de l'assez grande lacune marquée dans la copie figurée, on serait tenté de restituer le tout : *ἐσώπατο* *ὡδὲ* : « vient une bonne part (ceux

« dont les noms sont) ici ». La grammaire autorise des constructions elliptiques de ce genre, avec l'attraction du génitif. A la rigueur, on pourrait même se contenter peut-être de *ἐσώπατο* ou *ἐσώπατο ὡδὲ*, ce qui nous épargnerait une forme d'impératif pluriel quelque peu insolite *ἐσώπατεσθε*. En tout cas, cette inscription implique un réemploi tardif de ce beau sarcophage transformé en une sorte d'ossuaire collectif, ce qui s'accorde assez bien avec le renseignement recueilli de la bouche des indigènes. ».

chaque côté d'un cercle formé par une rigole avec bec de déversement, c'était probablement une pierre à usage agricole, plutôt qu'une table à libations, vu le lieu de la trouvaille.

Plus loin, au pied même du ted de Ma'choûq et tout auprès de la chute de l'aqueduc, j'ai retrouvé le grand bassin de granit rose décrit sommairement par Renan¹⁾. À côté de ce bassin subsiste encore la grosse pierre ronde de même matière qui devait faire office de manivelle : elle mesure 1 m. 85 de diamètre et 0 m. 43 d'épaisseur. Son centre est percé d'un trou carré.

V

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUR DIVERS POINTS DES ENVIRONS DE TYR.

J'arrive maintenant à la série des petites reconnaissances archéologiques et topographiques faites, en compagnie du capitaine de la Basselière, les dimanches et jours fériés, dans la région avoisinante de Tyr et dont la durée ne dépassait pas une demi-journée de chevauchée.

MAHALIB.

Je m'occupai tout d'abord d'aller examiner un certain site antique, au nord de Tyr, auquel M. Clermont-Ganneau attachait une importance toute particulière et au sujet duquel il m'avait remis la note que voici :

Dans la relation officielle de sa troisième campagne en Syrie vers l'an 702 avant Jésus-Christ, Sennacherib raconte qu'après avoir redonné Sidon, il descendit la côte de Phénicie, du nord au sud, jusqu'à Acre, en notant, dans l'ordre, la soumission de Sidon la Grande, Sidon la Petite, Bit Zitti (Zētū, Zaripta), Sarepta, Sarfand, Mahalliba, Ouchou, Akzibi (= Akzib), Akku (= Akka, Acre).

Les localités se succédant suivant leur ordre géographique, Ouchou représente incontestablement la Tyr continentale d'aujourd'hui, distincte de la Tyr insulaire que sa position mettait à l'abri de l'attaque de Sennachérib.

Quant à Mahalliba, son identification était restée jusqu'en 1890 une *corax inter pretum*.

¹⁾ *Mission*, p. 594.

Vers cette époque, j'ai proposé de reconnaître le nom de cette ville « migratique » dans celui d'un casal de la principauté de Tyr figurant dans le texte arabe du traité conclu en 1265 entre le sultan Qala'un et la princesse Marguerite, dame de Tyr, sous la forme محالب à corriger paléographiquement en محلب. Je retrouve, outre pare, le nom même de ce casal dans des documents contemporains des Croisades, transcrit *Mahab*, *Mahabeh*. Restait à en déterminer la place sur le terrain. Elle ne figurait et ne figure encore sur aucune carte. Je n'eus souvent l'occasion de découvrir le nom — arche — perdue dans la description, assez embrouillée, de l'itinéraire de Qala'un dans Tyr, près au nord de Tyr au sud et non loin de la Qasmuyé. C'est à titre que j'ai appelé *Kharrbat el Mahab* et qui décrit sommairement sans se donner de l'importance historique du site. Cette « kharrbat », qui ressemble à tout d'autres ruines de ce genre, n'a paru trop insignifiante pour mériter d'être marquée sur la carte — n'ayant pas son ouest — et est regrettable d'y avoir une lacune à combler. Il y avait lieu de procéder à une enquête sur place pour fixer définitivement la position de ce point si intéressant et soumettre à un examen plus approfondi les restes à nuques qu'il peut contenir. La cause est d'autant plus désirable que la question touche de très près à un intéressant problème d'épigraphique. En effet, l'asile habitier qu'il faut rétablir, dans plusieurs passages latiques, le nom de la ville de *Mahabeh*, plus ou moins estropié par les copistes — par exemple dans *Innes* I, 31 — 322 à l'heure de 2070, dans *Joaze*, IX, 20 — la suite d'une section du territoire de la tribu de Acher, en bordure de la mer, passant par Tyr et Akzib partant de *Mahabeh*, 2070, « depuis Mahabeh » au lieu de l'incompréhensible *gama* pour Mahabeh. Akzib, Mahabeh et Akzib représentent en effet les deux points extrêmes nord et sud de la côte proprement tyrienne.

Sur ces indications j'allai à la recherche de ce site. Le marabout se trouve à environ 6 km (20) au nord-est de Tyr, à 2 km (50) au sud de l'embouchure de la Qasmuyé, dans l'ouest, et non loin de « Ain Abou Abdallah ».

Le nom de محالب, qui a la forme d'un pluriel s'applique à un royaume à deux collines jumelles dominant la route qui relie Tyr et Selon.

Sur la première colline en venant de Tyr, il y a une maison assez importante habitée par le propriétaire actuel de la région, un Melouah nommé Bourgol qui nous fit tout visiter. Il se mit très obligeamment à notre disposition pour des fouilles éventuelles. Au pied de la maison s'ouvrent deux grandes grilles, sans sculptures ni inscriptions, elles servent actuellement d'étables. Du côté ouest on voit une ouverture rectangulaire semblable aux ouvertures des tombes à puits et, un peu plus loin, un petit trou circulaire taillé dans le roc.

(1) École des Hautes-Études, 1890 et 1891 (*Annuaire*, p. 73 ; et *Revue historique*, 1891, p. 334).

(2) *Gallée*, II, p. 246.

(3) Le « capitaine » de la Basselière qui m'accompagna y conduisit ensuite M. Vicolleau.

De tous côtés le rocher est excavé, soit en forme de bassins carrés, soit en forme de gradins ou de grottes. Au nord-est, M. Bourgol nous montre une sculpture très grossière qui serait une tête humaine ²¹; elle surmonte une entrée de grotte dans laquelle on a trouvé, paraît-il, un sarcophage de plomb.

La seconde colline (celle du côté de la Qasbiye) paraît avoir été un centre agricole encore plus important que la première; le roc y est partout taillé, c'est une sorte de porphyre qui a l'aspect d'un béton mêlé de cailloux de mer. On y a taillé des citernes, des marches, etc. Je note plusieurs pierres, soit rondes, soit rectangulaires, percées de trous carrés ou ronds. Lesunes probablement à des tenons. L'une de ces pierres a une forme un peu spéciale: elle est circulaire avec deux échancrures carrées, diamétralement opposées; elle a 0 m. 85 de diamètre et 0 m. 39 d'épaisseur. Sur le roc aplani horizontalement, je remarque, vers le nord, une grande rainure circulaire mesurant 1 m. 25 de diamètre. Il y a aussi deux puits. L'un est rectangulaire, très profond, avec des marches à l'orifice et ensuite des entailles permettant de descendre jusqu'au fond; il aurait été ouvert, selon les indigènes, par M. Edmond Durighello, il y a quelque quinze ans, et n'aurait fourni aucune antiquité.

L'autre puits est rond et rudenté, il s'ouvre auprès d'un petit cercle légèrement tracé dans le roc.

Au nord du plateau qui est sur cette seconde colline, il reste encore un pavement de mosaïque de 4 mètres de long sur 1 mètre de large. C'est une mosaïque grossière en grands cubes de pierres, de couleurs diverses, gris, blanc et brun, placés régulièrement à côté les uns des autres mais sans former aucun dessin. Peut-être est-ce les éléments réemployés d'une ancienne mosaïque.

M. Bourgol nous montre ensuite un petit chapiteau qu'il garde dans son écurie et qui me paraît de style byzantin, la base en est évidée soit pour recevoir la colonnette sur laquelle il devait être posé, soit pour être transformée en mortier.

Enfin, sur la colline qui est du côté de la Qasbiye, on nous affirme qu'autrefois une fouille clandestine a mis au jour une tombe contenant 6 petits cylindres sur lesquels étaient gravés les « sol-lats » armes de lances. Si cette assertion est exacte, ce serait un argument de plus à faire valoir en faveur de l'antiquité de ce site déjà évidente par elle-même.

En résumé Mahabib m'a paru montrer les vestiges antiques d'une ville importante, qui aurait été admirablement placée sur ces deux acropoles dont la seconde, quand on vient de Tyr, donne à peine de vue la route de Sidon et s'étend sur un plateau d'au moins 2 kilomètres de long.

BASSOURIEH

Le lieu ainsi nommé se trouve à l'est-sud-est de Tyr, au delà de Bourdj Chemale. J'ai déjà dit plus haut l'intérêt archéologique de toute cette région et comment j'avais jeté mon dévolu sur Djel el-'Amad à la suite d'une exploration faite un dimanche en compagnie du Cheikh Halj Hassan Rouz et du capitaine de la Bassettière. Cette exploration s'étant étendue jusqu'à Bassourieh en passant par divers lieux où j'avais noté également des vestiges antiques.

C'est d'abord, à 1 kilomètre environ au sud de Djel el-'Amad, un site dit *Khirket el-Muhlant*, où l'on voit, entre autres choses, une citerne dont l'ouverture a 1 mètre de diamètre, une grosse cave de sarcophage et des montants de pressoir comme celui de Djel el-'Amad.

Plus loin, à 600 mètres au sud-est, dans un endroit appelé *Farcha*, on rencontre gisant à terre, des tronçons de colonnes et des piliers qui fournissent des matériaux de construction aux habitants des villages voisins.

Un peu au delà, à l'est le Farcha, en un lieu nommé *Khirket el-Deir*, on a parait-il, pratiqué des fouilles entre deux gros sycomores; on y aurait trouvé une colonne « de fer » (?).

De là, en remontant vers le nord, on parvient au village de *Bassourieh* où l'on voit peu d'antiquités. On y a trouvé, dit-on, des sarcophages de plomb; on nous montre encore un bloc cassé en deux et où sont sculptés en haut-relief deux colonnettes torsées, de style byzantin, avec des croix sur les chapiteaux.

En revenant à Tyr par le chemin le plus direct, au lieu dit *Khirket Ibrahim Yager*, on nous signale une grotte sur les parois de laquelle on remarque des peintures grossières et fort mal conservées. Les couleurs employées sont le rouge et le vert, on distingue plus ou moins bien une garlande verte surmontant un sujet peint peut-être un cavalier¹, des oiseaux², enfin sur la paroi gauche, une inscription grecque peinte négligemment en rouge, dont deux

lettres seulement sont lisibles —. C'était peut-être l'indication d'une date ou de l'âge du défunt.

RECHIDZEH, TAVIRÉ, 'OMRAN.

Du côté sud, à 5 kilomètres de Ivr, un peu avant d'arriver aux bassins de Ras el Ain, on rencontre un tell important appelé *Tell Rechidzeh*. On s'est demandé, non sans raison, si ce n'est pas la que se trouvait la ville de Aouchon des documents assyriens et peut-être par voie de conséquence l'emplacement si discuté de l'ancienne Palstyr. Il faut reconnaître qu'il en faut répondre bien aux données de ce problème topographique — la proximité de l'eau et sur la route allant le Sud à Saint-Jean d'Acre. Le tell est assez important et recouvre entièrement l'une ruche épaisse de terre végétale permettant d'y cultiver au très bon blé. Il faudrait y pratiquer des fouilles après la moisson; elles seraient certainement fructueuses. Celles qui ont été effectuées en 1903 par Maerdy Bey ne l'ont pas été dans le tell même, autant que je puis m'en rendre compte par les plans qu'il a bien voulu me communiquer et par les dires du gardien du domaine qui me montra l'entrée d'une sorte de grotte à l'est du tell comme le lieu des fouilles de 1903¹⁰.

Au sud de Ras el Ain, près de la route de Deir Kanoun, se trouve un autre point intéressant, c'est un lieu nommé *Taybe* où l'on voit une grande carrière abandonnée dans laquelle il y a des colonnes de marbre brisées et de grosses pierres taillées qu'il faudrait examiner de près. C'est là — dans la construction l'une des maisons du village voisin — que l'abbé Karam, curé de Cana, assure avoir trouvé le « trône d'Astarte » qui est maintenant au Louvre; il était encastré dans un mur et ouvert le ciment. En continuant au sud, on arrive à une heure de la environs à *Klele* village metonah assez important, d'où nous allons au *Nehy 'Omran*, sacetuaire situé dans la montagne, à une demi-heure à l'est de Klele. Ce *Nehy 'Omran* selon la tradition locale, serait le propre père de Moïse. Là, on nous montre deux chapiteaux corinthiens assez rudimentaires et un très joli chapiteau byzantin forme de quatre aigles adossés les ailes employées. Ce chapiteau surmonte la coupole du *Nehy*; nous montâmes

¹⁰ Et le compte rendu qu'en a donné le savant archéologue dans la *Revue biblique* octobre 1904.

sur le toit pour l'admirer à notre aise et M. de Lorey — qui, étant à Tyr ce jour-là, faisant partie de notre excursion — en prit une photographie. Le capitaine de la Bassatière est en pourparlers pour obtenir des habitants de Kheilé ce joli chapiteau qu'il veut bien donner au musée de Beyrouth. A 25 mètres à l'est du sanctuaire, on nous montra l'emplacement d'une grotte funéraire détruite par les carriers et on y furent trouvées des inscriptions grecques gravées sur des plaquettes de marbre, nos hôtes nous en donnèrent quelques fragments qui étaient encore en leur possession, sur l'un de ceux-ci on voit des restes de lettres de l'époque byzantine, une croix, une palme, c'est probablement quelque débris de l'édifice funéraire. D'autres fragments sont, paraît-il, encastrés dans la maison de Kamel Bey el-Hassad à Tayibe de la montagne.

Dans les champs, tout alentour, nous ramassons une quantité de petits cubes de mosaïque en verre de couleur jaune, bleue et verte ainsi que des morceaux de poteries emfilées. On nous parle d'une citerne maintenant comblée, au sud-ouest du sanctuaire — on y fut recueilli un chapiteau qui est actuellement à Kheilé et sur lequel sont sculptés une croix et des éléments moulurés. Tous ces vestiges sont, en somme, d'époque byzantine. Il y a cependant dans un champ, à 30 mètres à l'ouest du sanctuaire, un montant de pressoir du type de celui de Djel el-'Amad, haut de 2 m. 10, avec une entaille verticale de 1 mètre de long, surmontée d'une petite entaille horizontale.

KABR HIRAN, CANA, OUM el-ACHOUR, TIBSIN, CHALABOUN, BENT DJEBEL,
AÏNEBEL, BLAT.

Il me reste, en dernier lieu, à rendre compte d'une reconnaissance un peu plus étendue que j'ai pu faire dans la région montagneuse en passant par Kabr Hiran, Cana, Tibsin, Chalaboun, Bent Djebel, Aïnebel, Blat, Alma Choub, Oum el-'Amad, avec retour à Tyr par la côte.

M. Larousseur, conseiller administratif de Sidon, et le capitaine de la Bassatière, conseiller administratif de Tyr — ayant été chargés de représenter l'autorité française à la cérémonie commémorative des événements dramatiques dont l'Aïnebel fut le théâtre l'an passé — me proposèrent de profiter de la circonstance pour procéder à des recherches archéologiques.

Partis de Tyr le mercredi 4 mai au matin, nous y étions de retour le vendredi 6 mai, à 10 heures du soir. M. Rizkallah Nour avait bien voulu se joindre à nous et mettre à notre disposition sa parfaite connaissance du pays, choses et gens.

Au sortir de Tyr nous prenons la route nouvelle de Saint-Jean-d'Acre, puis la route de Kabr Hiram. Avant d'arriver au monument nommé Kabr Hiram à environ 50 mètres, nous apercevons, au milieu du chemin, une mosaïque grossière en cubes blancs. Nous nous arrêtons quelques instants devant le monument que je photographie (Pl. XXIII, A). Nous continuons dans la direction de Cana, nous traversons le village, descendons une pente rocheuse très glissante et prenons la route de Tibnin par le Ouadi Achour.

A l'entrée nord du Ouadi Achour, sur le flanc est, nous visitons la *cella* décrite par Renan⁽¹⁾ et taillée dans le roc à une quarantaine de mètres au-dessus du chemin. Elle consiste en une sorte de grande baie carrée avec un quadruple encadrement de plates bandes légèrement en retrait l'une sur l'autre. Tout au fond de la niche ainsi encadrée est sculpté le bas-relief de style égyptien signalé par Renan comme étant en mauvais état et qui, depuis, a dû souffrir encore davantage. J'ai cru pouvoir y reconnaître une scène d'offrande surmontée du globe ailé avec double uraeus. Au-dessous, à gauche, un personnage debout tient un objet indéterminé dans sa main levée (peut-être un oiseau²). Devant lui, et lui tournant le dos, un personnage assis de profil à droite, la tête surmontée d'une coiffure qui m'a rappelé celle de la grande déesse de Byblos telle qu'elle est figurée sur la stèle de Yeha-Amlek. Devant la divinité, deux silhouettes d'adorants se dirigent vers elle³. Au-dessus, on aperçoit la grotte dont parle Renan.

En continuant à remonter le Ouadi Achour apparaissent, de chaque côté, de nombreuses cavernes ou grottes taillées dans les flancs de la montagne surplombant le chemin.

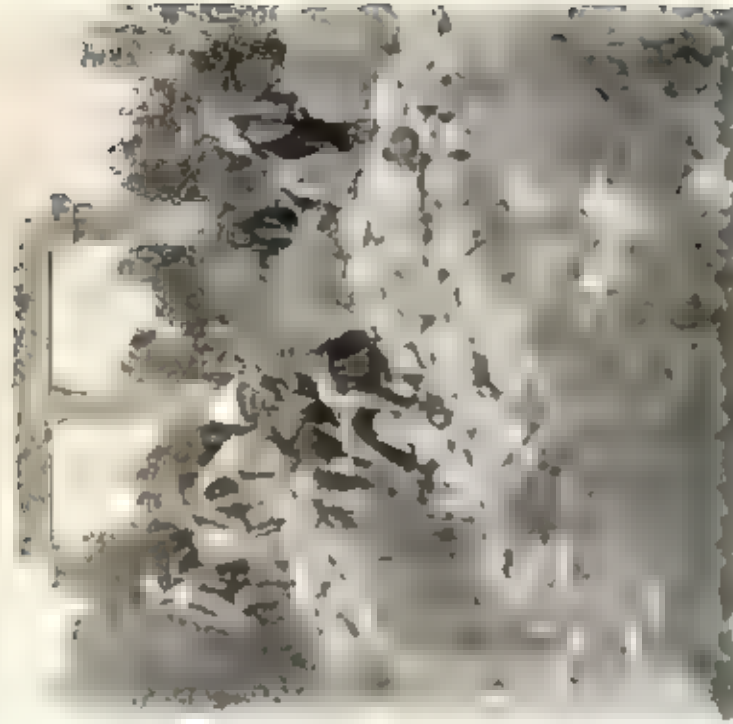
Arrivés à Tibnin, nous visitons le château des Croises. Nous y remarquons, entre autres choses, un petit bas-relief représentant deux lions enchaînés, placé

(1) *Mission*, p. 640; cf. RUAUD SAUDY, *Voyage en Terre sainte*, II, 276 et surtout la consciencieuse description de GUERIN, *op. loc.*, II, 404.

(2) GUERIN, *loc. cit.*, parle d'une scène à 3 personnages. Je n'en ai vu que quatre, mais il se peut que le cinquième ait disparu emporté par un éclat du rocher.



A Kair Hraun



B Hanes Je Bao

au-dessus de la porte d'entrée; puis, à l'intérieur, des entrées, des salles voûtées dont une est décorée de peintures — guirlandes de feuillages, arabesques, etc.

En face de ce château, sur la hauteur qui domine le village metouali au sud-ouest, on aperçoit une autre fortresse flanquée de quatre tours de garde.

De Tibnin, nous prenons la route de Kounin que nous laissons sur la gauche pour monter aux ruines de Chalahoun que nous visitons. Nous nous arrêtons pour photographier les sarcophages dont parle Renan¹⁾.

Nous allons ensuite au village de Bent Djebel²⁾ où l'on nous montre une inscription grecque de trois lignes gravée sur une sorte de corniche à demi enterrée dans le sol, à l' bord d'un chemin. La première ligne est en grands caractères, elle est séparée de la seconde par une moulure ronde assez large et en forte saillie, la seconde ligne est en caractères moyens, elle est suivie immédiatement d'une troisième ligne en caractères plus petits, logés dans une plate-bande étroite et en creux.

J'en pris une copie et un estampage. Le texte est incomplet à droite et à gauche. Voici la lecture proposée par M. Clermont-Ganneau.

Ἀρχιεπίσκοπος
Ἐπι(4) Νικοστράτου ἀρχιεπισκόπου καὶ
[ἐπισκόπου καὶ ἀρχιεπισκόπου] Νικοστράτου...

Nous avons affaire, semble-t-il, à la dédicace de quelque édifice religieux, exécuté sous, ou par Nicostatos, grand-prêtre et épiscopo.

Nous apercevons ensuite, encastree dans un mur, une autre inscription grecque en grands caractères gravée, comme la première, sur une pierre mou-

¹⁾ *Mission*, p. 374. Les armées sculptées sur le petit côté de l'un des sarcophages et décrites par Renan comme « deux lances croisées et liées au point d'intersection par une couronne », paraissent être plutôt deux javalots et un bouclier rond avec son umbo.

²⁾ Renan ne semble pas avoir été à Bent Djebel (respectivement *Mission*, p. 380) : « On me parla, à deux reprises différentes, de sculptures à Bent-Gébel. Serait-ce là une confusion avec

Bent et Schalacoum, localités voisines? » M. de Saulcy, lui, a couché à Bent Djebel, mais il n'y a vu ni les inscriptions grecques ni le chapiteau dont il sera question plus loin, cf. *Saulcy, Voyage en Terre sainte*, II, 276.

³⁾ On pourrait aussi bien restituer *ἐπί*.

⁴⁾ La pierre porte nettement la lecture fautive : ΕΜΙΤΟΥ, la correction A = Α s'impose, Nicostate était investi d'une double autorité, religieuse et civile.

lurée — peut être également un fragment de corniche. L'estampage que j'en prends permet d'y lire $\Sigma \pi \alpha \tau \tau \alpha \nu \tau \alpha \nu \Sigma \alpha \nu \tau \alpha \nu$. Il s'agit probablement de Caracalla, fils de Septime Sévère.

De là on nous conduit vers la seconde cour d'une maison en construction où nous voyons un très beau chapiteau finement sculpté, avec de légantes volutes et un curieux motif de décoration florale¹. Je le fais dégager sommairement pour en prendre une photographie. Je constate qu'il repose encore sur sa colonne d'origine, il y aurait là sûrement une foule intéressante à faire.

A Ambeh, où nous passâmes le second nuit, je ne trouvai rien de particulier — nous en repartîmes le matin pour aller à Blat. Nous passons sans nous y arrêter, au pied de Dibl, puis auprès de Ramah.

M. Rizeallah Nour me dit qu'il y a deux colonnes de tout surmontées d'un morceau d'architrave à Djana lyre حمه entre Ramah et Sakhané. Dans le terrain même de Sakhané, au lieu dit *Khirbet Ghazâlâ* (غزالة), existent des grottes et des citernes.

Un peu plus loin, en montant à Blat, nous apercevons des ruines dans le sud-est. M. Nour me dit que ce sont les ruines de Mazra'at el-Meraj (مزراعا المرح) où on trouve les restes d'une ancienne exploitation agricole.

Les ruines de Blat couvrent le sommet d'une montagne dont l'accès est très difficile quand on vient de Ramah. On y voit encore les restes du temple signalé par Renan². Bien que ce savant en ait donné une description assez étendue et qu'il ait fait ressortir l'intérêt de ces ruines, je ne crois pas inutile d'y ajouter les observations que j'ai pu faire moi-même sur le terrain.

On voit, d'une part — au sud — un groupe de trois colonnes surmontant encore une architrave et devant, à une certaine distance, deux colonnes seules, sans chapiteaux. Dans le prolongement des trois colonnes portant l'architrave, à l'est, se dresse une sorte de pilier d'angle dont le haut se vise en forme de chapiteau. D'autre part — au sud-ouest du plateau — il reste encore un angle de la colonnade composé d'une colonne à l'est et de deux colonnes à l'ouest, surmontées d'une architrave.

¹ Ce motif rappelle beaucoup la décoration d'un joli fragment d'fronaison dans le mur d'enceinte nord de Jérusalem et relevé par M. de Saulcy, *Voyage en Terre sainte*, II, 130 grav.

² Renan *op. cit.* p. 67¹ parle de deux tombes osseuses qu'il ma été impossible de retrouver.

³ *Mémoires*, p. 686 et suiv.



Fig. 1. Stone relief from the Temple of the Moon at Damascus.

Aucun des chapiteaux n'est sensible, ils sont même de hauteur inégale et seulement posés sur les colonnes. Cela donne un peu l'impression d'un travail de rajustage, plutôt médiocre.

Sur tout le sommet de la montagne on voit des quantités de colonnes et terre, de pierres de taille et de bûches. A l'est devant se trouver l'entrée du temple : il reste encore six marches apparentes. L'un assez large escalier qui y donnait accès.

Au sud-sud-est du temple, à 80 mètres environ des colonnes, M. Bizcallah Nour nous montre un passage souterrain taillé dans le roc comme un couloir et dont il faudrait dégager l'entrée pour y pénétrer. Entre cette galerie souterraine et l'escalier du temple se trouvent des vestiges d'une construction à murs pleins.

Nous redescendons du côté sud-ouest et voyons, en passant, des cisternes, dont une route creusée dans le roc.

De là tous nous acheminons vers Alma-Chauh en passant au pied de Marouan, puis de Karbet Hjardeh, en laissant au nord 'Ain Yarin.

Après un court arrêt à Alma-Chauh, nous nous rendons à Oum el-'Aouam-el, après quoi nous rentrons à Tyr en droiture par la côte.

TELL ERMED.

M. Clermont-Gamboa m'avait encore chargée de rechercher sur place une certaine localité du pays de Tyr mentionnée par les anciens géographes arabes sous le nom de *Ermed*.

J'ai demandé à diverses personnes des renseignements à ce sujet, sans obtenir rien de satisfaisant. MM. Nour et Faraj se demandent s'il ne faudrait pas chercher Ermed à *Hadl*, qui est appelé communément *Ermed el-Hakim* (ارمى الحكيم).

Je voulais aller visiter cet endroit, situé à environ 15 kilomètres au sud de Tyr (3 heures et demie de cheval) à cause des mauvais chemins et déjà signalé par Renan¹. Les fouilles de Djel el-'Aouam-el empêcherent de mettre ce projet

¹ *Mission*, p. 689.

à exécution. Le capitaine de la Bassetière y a conduit M. et Mme Virolleaud et a bien voulu me donner au retour la note que voici :

Hermena " L'ouïe et la on des Ch. les du pays *Hermes*, Tell Irmed, Hermès et Habim. A l'heure de l'après-midi vers le sud-ouest, ressemble en plus important à Oum

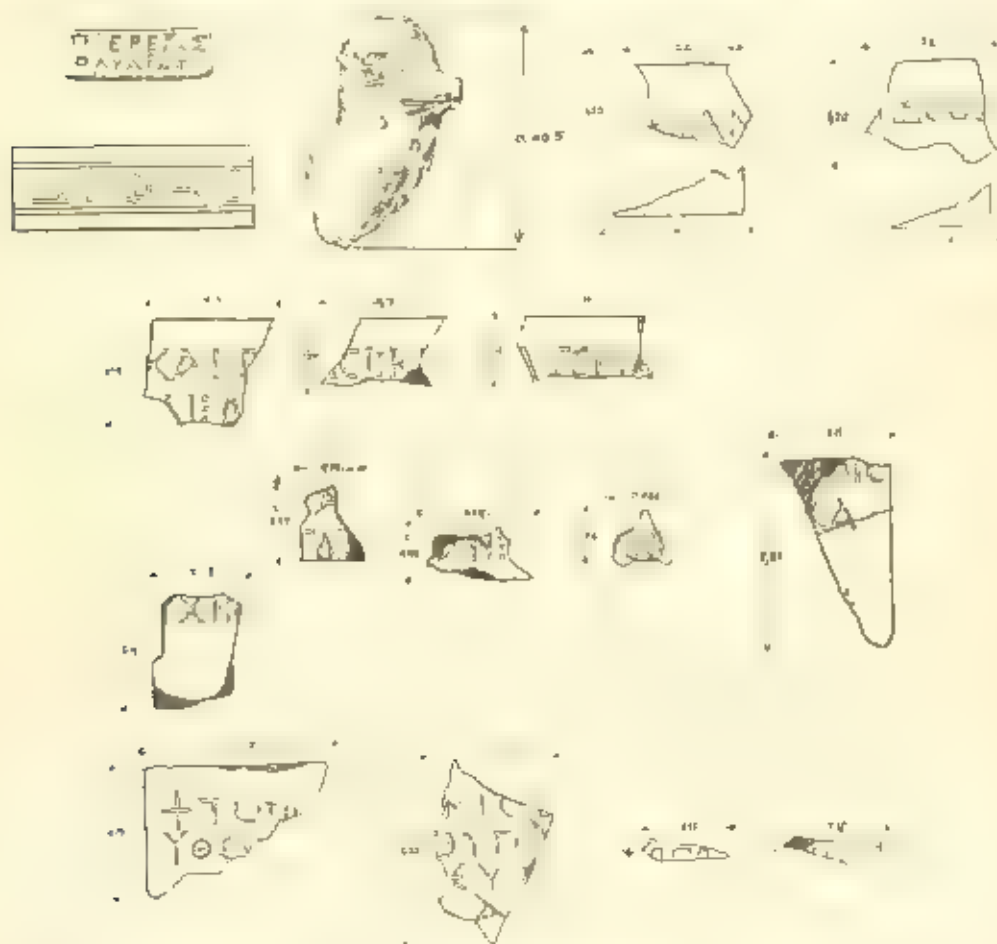
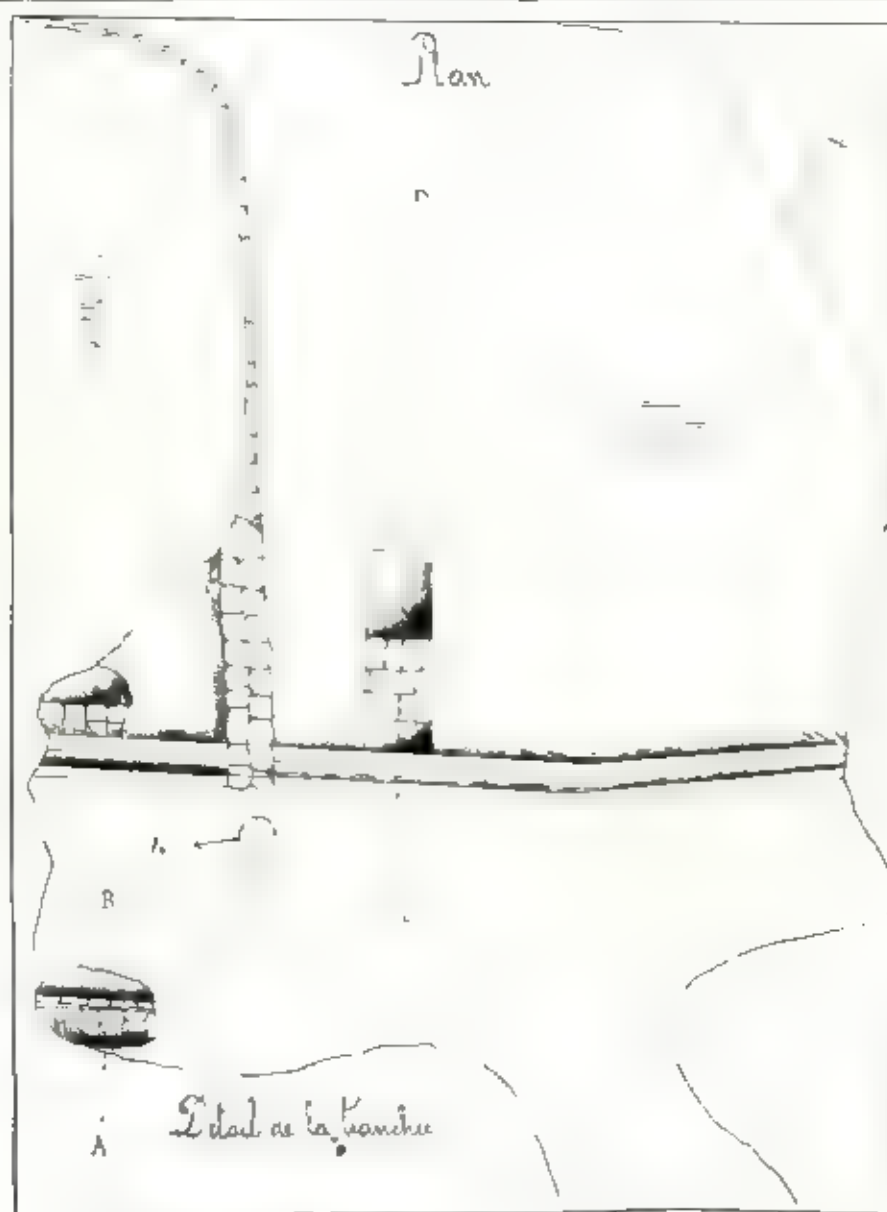
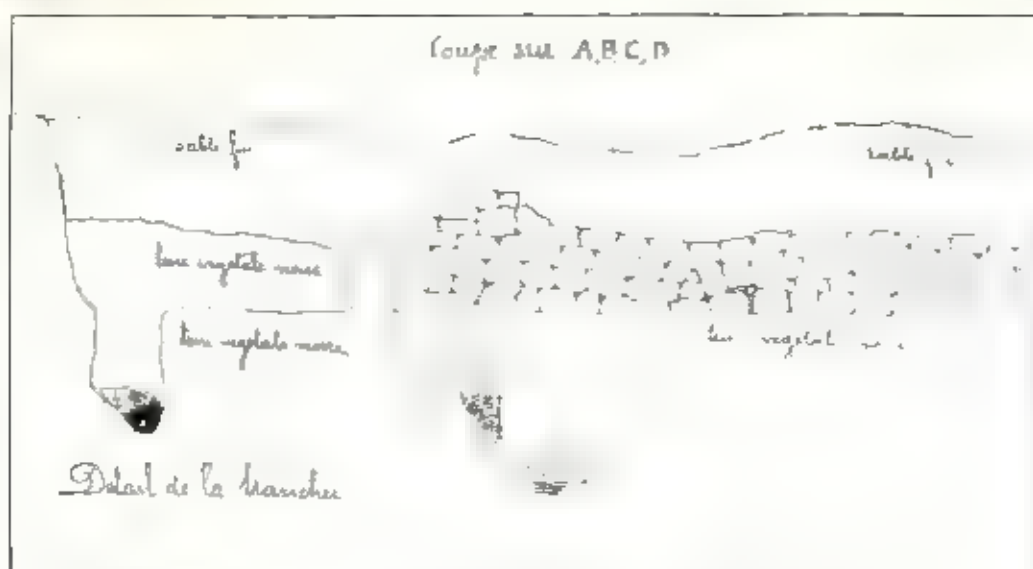


FIG. 15. — Marchoing et Réchidyeh.

et l'Aouarnid. Très bien situé sur un gros monticule dominant la région. De gros sarcophages taillés dans la pierre du pays. Plusieurs citernes, des grottes probablement non fouillées mais dont l'entrée de quelques unes a été grattée. Un terre-plein, face au nord-est avec 3 colonnes ? en sautoir. De gros murs d'enceinte. Probablement 2 grottes funéraires avec un fût de colonne taillé dans la pierre face au sud-est. Face à l'ouest, quelques marches d'un escalier.

— De nombreux murs démolis. poteries assez nombreuses sur le sol.



Fouilles de Macridy Bey à Tell el Ma chonq. Caverne d'époque romaine.

Echelle 1:100

VI

FOUILLES EXÉCUTÉES DANS LA RÉGION DE TYR EN 1903

Par TH. MACADRY BEY

Conservateur au Musée de Constantinople

Ainsi que je l'ai dit plus haut, M. Th. Macadry Bey a eu l'extrême obligeance de me communiquer tous les excellents relevés qu'il a exécutés dans

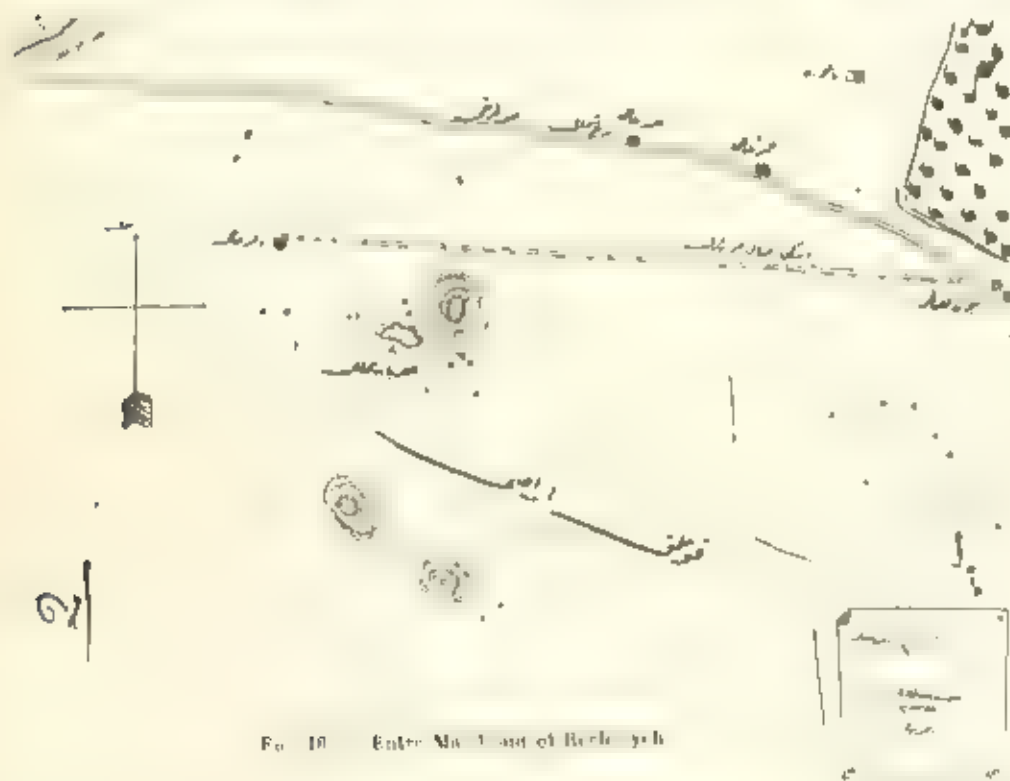


Fig. 10. — Entre Ma' et el Berde-yeh.

la région de Tyr et m'a très gracieusement autorisé à faire connaître les intéressants résultats de ses recherches.

J'ai déjà utilisé *supra*, fig. 1, le plan général du tell el Ma'chouq; voici maintenant, en plan et en coupe, le détail des tranchées qu'il y a pratiquées et qui, entre autres résultats, amenèrent la découverte de plusieurs caveaux

d'époque romaine violetes (Pl. XXV et XXVI). Dans le déblaiement des caveaux on recueillit, entre autres choses, une anse rhétienne ¹ et une curieuse petite tête de chameau en terre cuite (fig. 15) ⁽²⁾.

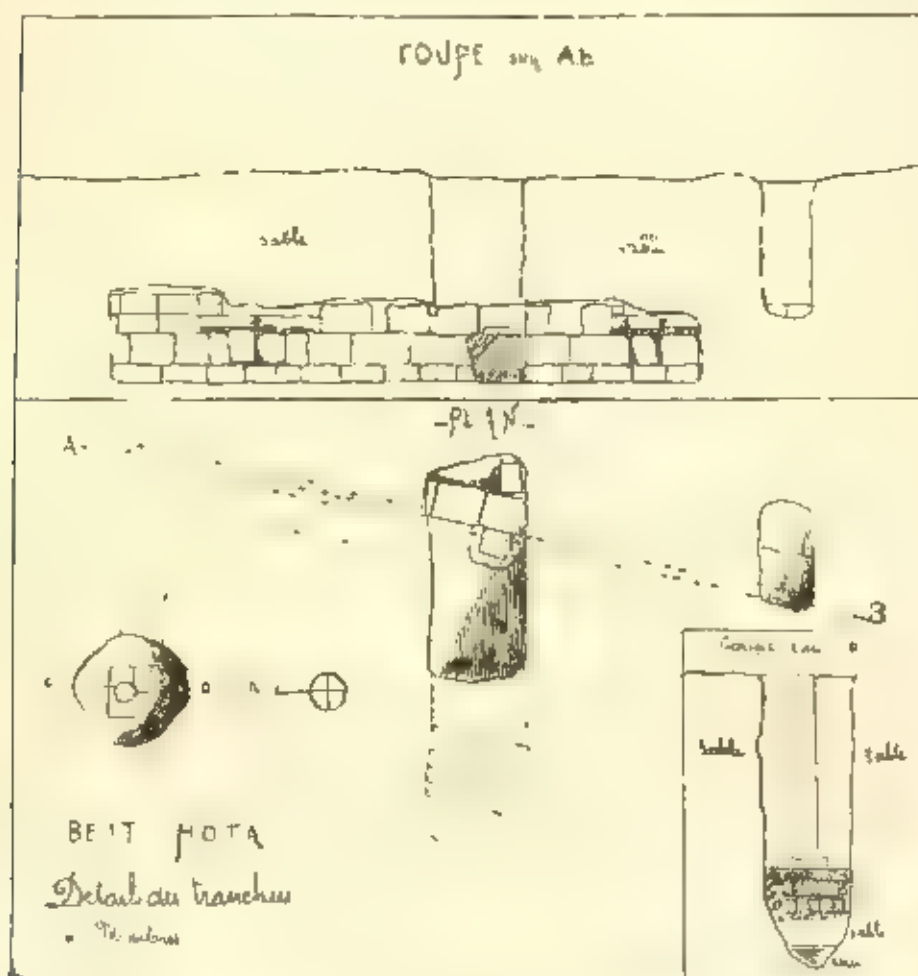


FIG. 17

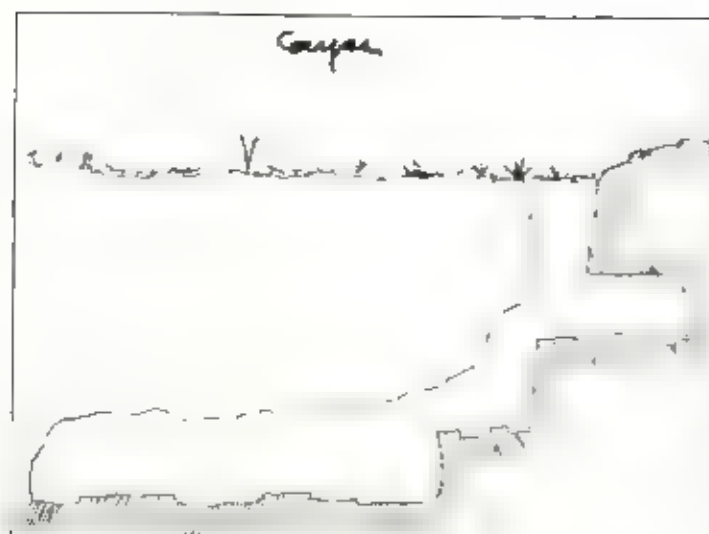
Plus loin, dans le sable, entre Ma'choûj et Rechdyeh (fig. 16) ³, M. Th. Macridy Bey exhuma un nombre considérable de fragments de sarcophages en

¹ Au nom de Ποσειδάων, *Poséidon*.

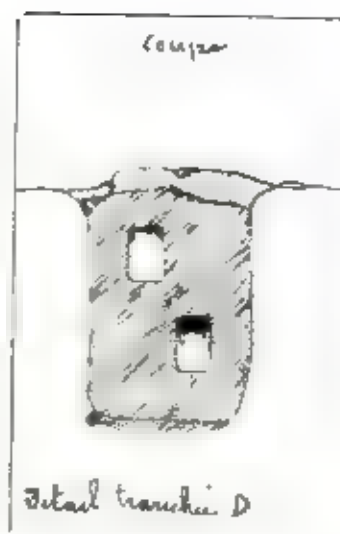
⁽²⁾ Elle est immatriculée sous le n° des figurines 4620 et exposée dans la salle des terres

cuites (v. tr. n° 15 du Musée impérial de Constantinople).

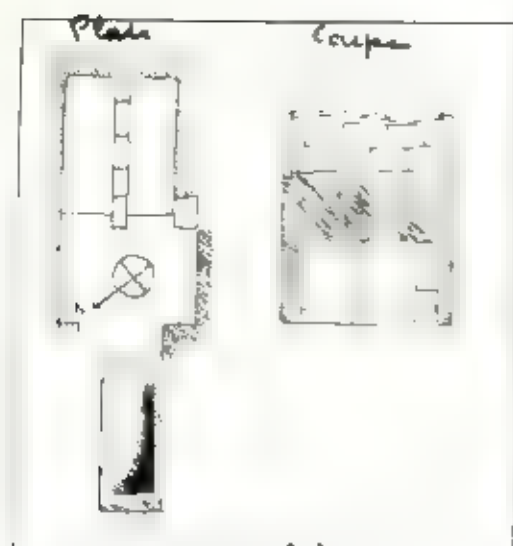
⁽³⁾ Au point marqué A.



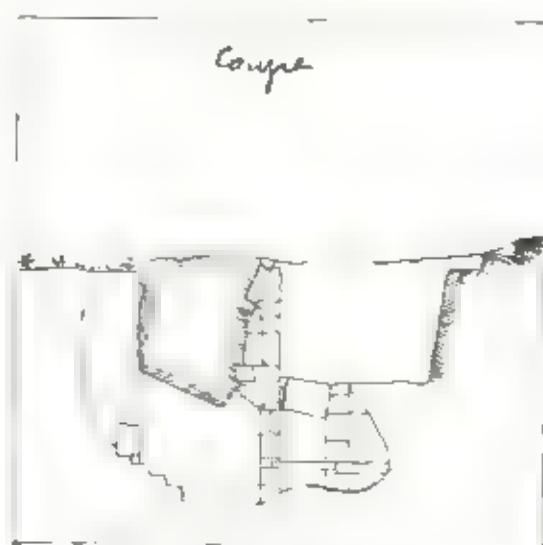
Détail tranche A



Détail tranche D



Détail tranche B



Détail tranche B

marbre, du type dit d'Asie-Mineure.¹ Les fragments les plus importants ont été transportés à Constantinople, les autres sont restés à Tyr et à Rachdyeh. M. Th. Maerdy Bey a pu reconstituer une partie d'un de ces sarcophages², on y voit Herakles nu, debout, coiffé de la peau de lion, la tête se détache sur un fond en forme de coquille; deux têtes féminines, également encadrées dans un motif en forme de coquille, sont encore visibles (pl. XXIII). L'ensemble mesure 1 m. 43 de haut et 1 m. 58 de long; les têtes ont 0 m. 17 de hauteur et 0 m. 12 à 0 m. 13 de largeur; le diamètre des coquilles est de 0 m. 41. Je dois tous ces renseignements au savant conservateur du Musée de Constantinople qui rapproche ce sarcophage de ceux du musée décrits par M. Mendel aux pages 88, 95 et 288 de son *Catalogue*³.

A ce beau morceau, il faut joindre encore plusieurs fragments d'inscriptions grecques, la plupart d'époque byzantine (fig. 15).

Enfin, plus au sud, dans la région comprise entre les routes de Tyr à Saint-Jean-d'Acre et de Machrouq à Ras-el-'Am, en un lieu nommé *Beit Haq*, M. Th. Maerdy Bey pratiqua des fouilles sans grand succès. Je joins ci-contre le plan de ses tranchées sur ce point (fig. 17).

Il me reste, en terminant, à remercier encore une fois le savant archéologue de l'amabilité et du désintéressement qu'il m'a témoigné en m'autorisant à publier ses précieux documents.

DENYS LE LASSERRE

¹ Cf. MENDEL, *Catalogue des marbres des Musées impériaux de Constantinople*, pp. 274 et 289.

² Le monument quadrilatère sous le n° 3428, est exposé sous la fenêtrée de la salle

n° III du Musée impérial de Constantinople.

³ *Ibid.* et M. Th. Maerdy Bey renvoie aussi au *Bull. de Corr. Hell.* XXVII (1907), pp. 343-344.

DEUX FIGURINES SYRO-HITTITES

PAR

LOUIS SPELEERS.

Le docteur Jousset de Bellesme possède entre autres antiquités deux figurines métalliques qui méritent d'être tirées de l'oubli. Elles furent découvertes au cours de travaux exécutés sous sa direction dans la contrée de Homs-Empese. En pratiquant les sondages dans les lacs qui parsement la région, il eut la chance de retirer des eaux plusieurs pièces parmi lesquelles figurent les statuettes que nous présentons. « Je les ai vu pecher nous écrit le propriétaire au milieu d'innombrables débris sans valeur, le 21 mai 1893. J'ai retrouvé la date dans le second volume du manuscrit où sont relatées diverses péripéties de mon voyage en Asie Antérieure. »

Naturellement oxydées par leur long séjour dans l'eau, elles furent soigneusement nettoyées, mais leurs formes générales sont restées intactes. En examinant le revers, on s'aperçoit qu'elles ont été exécutées au moyen d'un moule et que la face seule fut modelée. Ces figurines ne sont pas uniques, il en existe au contraire plusieurs qui ont les mêmes caractères de style et d'exécution. Elles rentrent toutes dans une même série de représentations, la comparaison qui va suivre la démontre.

Leur origine syrienne est attestée par les circonstances et le lieu de la trouvaille, par le sujet qu'elles illustrent, par leur style et par les monuments similaires. Mais sont-elles bien syriennes d'exécution ? et rentrent-elles dans le cadre des représentations syriennes ? La question mérite d'être posée, car la réponse contribuera peut-être à identifier un jour nos personnages.

Nous savons que l'art plastique de Syrie a subi diverses influences égyptienne, babylonienne, assyrienne, hittite, égéenne. Tout archéologue averti concevra sans peine que nos figurines ne peuvent porter aucune trace d'influence égyptienne, ni babylonienne, ni assyrienne, ni égéenne et que seul l'art

hittite peut avoir inspiré le torréficient auteur de ces statuettes. En effet, elles ont quelque chose de commun dans leur exécution avec les bronzes et certaines sculptures et gravures hittites comme nous allons le constater. À ce titre on doit les appeler *syro-hittites* parce que, sous ce terme, on entend des productions syriennes où l'art et l'influence hittites ont marqué leur empreinte. La comparaison de nos pièces avec des œuvres hittites confirmera cette hypothèse. Un examen minutieux des figurines nous amène à les comparer à deux genres de pièces : 1° à quelques rares spécimens semblables, et 2° à quelques autres productions plastiques qui n'ont de commun avec elles qu'un détail.

La plus grande, les deux statuettes Pl. XXVII, représente une figure virile debout, les jambes parallèles, les pieds réunis, elle avance les bras dont les mains manquent. Elle est faite en argent pur et mesure 158 mm. de haut × 35 mm. de large bras et 3 à 11 mm. d'épaisseur. Le cou est entouré d'une lige de même métal, plus épais au centre qu'à l'extrémité.

L'exécution se distingue par sa sauvage difformité. Les membres inférieurs sont représentés par deux lignes parallèles ou apparaît bien l'indication des genoux, mais les cuisses ont les mêmes dimensions que les jambes, on ne voit comme pieds que des moignons réunis en un seul bloc et perdus dans la masse de la fonte.

Le torse a des épaules excessivement larges par rapport à la poitrine et aux hanches, sa forme rectangulaire contraste trangement avec l'idée que nous avons de la beauté du corps humain. Deux cercles indiquent les seins.

La taille est entourée d'une double rainure remplaçant la ceinture, celle-ci porte un poignard dont le manche coupe obliquement la région abdominale. La ceinture manquant au pagne que le sculpteur a indiqué par quatre traits parallèles. Les bras ne montrent pas de coudes, car les tiges qui les forment sont brutalement courbées en avant.

La figure se fait remarquer par sa nez busque et proéminent, par l'absence de la bouche et des yeux, par des oreilles trop grandes, par la rondeur de l'ensemble, par la minceur d'un cou trop long. La coiffure a plutôt la forme d'un casque, on en distingue la calotte, la pointe aigüe qui la surmonte et un fond qu'on prendrait pour un panache.

Cette statuette est comparable à celle que Meunier a publiée en 1895, dans

la *Revue archéologique* page 39¹⁾. Les détails de la figure, du cou, du torse, des jambes, du vêtement, et l'exécution sont semblables.

La coiffe est une calotte surmontée d'une pointe (voir Pl. XXVII, à gauche), mais le fond en panache se sépare de la pointe. Le nez est prominent, les oreilles denses. Le cou a la même minceur allongée, il est garni d'un torques plus gros au centre, plus mince aux extrémités comme celui de notre statuette. Le torse a presque la même carrure, le même maintien des avant-bras, la même nudité, la même indication des seins.

Les hanches sont recouvertes d'un pagne festonné dont l'extrémité est retroussée, tandis que le pagne de notre statuette est simplement indiqué par quelques rayures et que la ceinture porte une arme.

Quant aux jambes, elles ont le même caractère, la même indication des genoux et des mollets, la même maigreur des cuisses, elles s'achèvent également dans la coulée de la fonte qui rend les pieds invisibles. Remarquons encore l'attribut (arme, sceptre ?) que tient la main droite et que n'a plus notre statuette.

Enfin, l'exécution des deux pièces est pareille : la même minceur de la lame indique l'usage d'un moule, on en voit les traces sur les deux faces des statuettes. Cependant si la facture de la figurine comparée est supérieure, l'origine est à peu près la même, car Menant affirme que sa figurine provient des bords de l'Oronte.

Une autre figurine en bronze ? Pl. XXVII, à droite) a le même casque pointu avec panache, la même attitude des avant-bras que notre statuette, elle a été exécutée au moyen du moule et les pieds sont cachés dans la coulée de la fonte.

D'attitude semblable est notre seconde statuette en bronze qui mesure 80 x 15 mm, et dont l'épaisseur va de 3 à 13 mm. Cette fois, le personnage porte une barbe pointue, le nez, fort busqué, continue la ligne des sourcils, les yeux minuscules ont l'aspect de « pastilles » appliquées dans l'orbite, les oreilles se dressent en pointe horizontalement.

¹⁾ Plusieurs statuettes du Musée Guimet ont un air de parenté avec les nôtres; cf.

E. CHANTRE, *Miss en Cappadoce*, 1898, pl. 24.
²⁾ *Rev. arch.* 1898, p. 34.



Fig. 1 and 2. Tell Fara, 1922.
1. 1/2 in. 1/2 in. 1/2 in.



Fig. 3 and 4. Tell Fara, 1922. 3. 1/2 in. 1/2 in. 1/2 in. 4. 1/2 in. 1/2 in. 1/2 in.

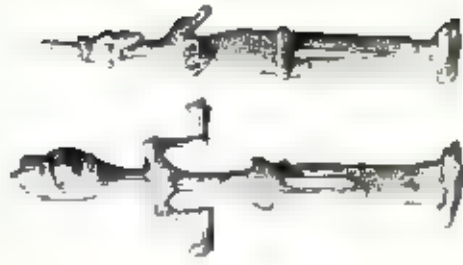


Fig. 5 and 6. Tell Fara, 1922.
5. 1/2 in. 1/2 in. 1/2 in. 6. 1/2 in. 1/2 in. 1/2 in.

Somme toute, la figure est mieux travaillée que celle de la pièce précédente en argent.

Le personnage porte le même casque, la tige centrale pointue se dresse devant le panache qui forme le fond sur lequel elle se détache.

Les épaules sont plus arrondies, mais les bras, sans mains, qui s'avancent, sont « coudés » comme ceux du bronze précédent.

La taille excessivement étroite se termine sur les hanches carrées recouvertes d'un pagne. Celui-ci s'élève par une sorte de boutonnet et est agrémenté de quelques traits qui se coupent à angle droit. On distingue, à la place de jambes et de cuisses dignes de ce nom, de longues parallèles de mêmes dimensions. Plus même de pieds, car ils sont noyés dans la masse de fonte qu'on peut prendre pour un socle.

Menant le col en statette semblable, elle est également coulée dans le moule, plate au revers, elle porte la même barbe pointue, le même pagne court et retreint, les avant-bras ont la même attitude le cou, si légèrement élargi, mince, les yeux sont ronds et « pastilles » et les oreilles s'orientent horizontalement, la taille forme un creux prononcé et les pieds sont noyés dans le socle. Le panache au fond du casque n'existe pas. Elle a été découverte aux bords du Oronte.

La position des avant-bras de nos deux statuettes, comparée à celle de la figure 5 de la *Rev. arch.*, reproduite dans notre pl. XXVII, nous permet d'affirmer que les notres tenaient en mains un ou plusieurs attributs, soit une arme, soit un sceptre. Ces attributs et le casque qui coiffe ces images décrites nous font supposer que nous avons affaire à quelque dieu guerrier. Mais les dieux guerriers de la Syrie septentrionale ne sont pas nombreux, les principaux se nomment Tesub, Bešel Hadad, Martu leur rôle dans la mythologie est relatif à la guerre et à la tempête.

Tesub est essentiellement hittite nous avons plusieurs de ses images⁽¹⁾, elles le montrent dans une attitude et un accoutrement différents de nos statuettes. Tesub brandit, en effet, une hache et la foudre, tandis que les avant-bras de nos figurines s'avancent parallèlement comme s'ils présentaient leurs attributs dans une attitude paisible.

(¹) *Rev. arch.*, 1892, p. 38.

(²) Stèle de Babylone, KOLUBAY, *Heititische Inschrift*, D. O. G., 4, 1900, pl. 1; Bas-relief de

Sindjirli, LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sindjirli*, III, 1893, pl. XLI.

Quant à l'accoutrement, le dieu porte une « coiffe » de forme pyramidale terminée par une sphère, et dont le bord est orné de deux cornes. Au lieu de pagne, il a une tunique courte frangée, serrée à la taille par une large ceinture qui porte une épée. Sa longue chevelure terminée par un boucle se repand sur son dos, et sa barbe rectangulaire s'étale sur sa poitrine. Enfin ses chaussures ont des pointes retroussées. Cette description souligne la différence entre nos statuettes et les images de Tesub.

Le dieu guerrier qui tient non seulement aux Hittites mais qui est encore apparenté à l'esub, *Resef*, a été représenté plusieurs fois par les Égyptiens, par exemple sur le colosse de Berlin de la XVIII^e dynastie; il est naturellement traité à la manière égyptienne comme d'autres types du même genre. Voir notre Pl. XXVIII en haut à gauche; le pagne court est serré par une ceinture, la couronne de Haute Égypte orne la tête, le dieu se protège au moyen d'un bouclier que tient la main gauche et il attaque de la lance que lève la main droite. Cette description caractérise toute possibilité d'identification avec nos statuettes ⁽¹⁾.

Une sculpture syrienne montre *Resef* avec une coiffe à plumes et à ornaux, un pagne à longue queue et d'autres accessoires (collier, armes, attributs), qui ne le rend ni pas comparable à nos statuettes, l'influence égyptienne qui est bien descelée et qu'on ne peut guère découvrir dans nos exemplaires se remarque dans le pagne à queue dans la coiffure avec cornes et plumes ressemblant à celle qui est appelée « Ad » par les Égyptiens et dans le collier (*wsht*) qui orne la poitrine.

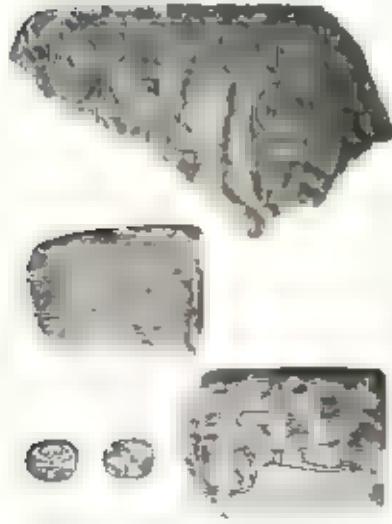
Marta, enfin, a été très souvent représenté sur les gravures de la I^{re} dynastie babylonienne et les cylindres syro-hittites; il porte un turban, un chape dont l'extrémité bandée se pend à la hauteur des genoux, et, dans la main droite, une arme longue dont il presse le manche contre la taille, tandis que l'autre main pend naturellement. Cette image ne rappelle en rien l'une de nos deux figures: si nous l'avons fait intervenir dans cette compa-

Cette coiff. se retrouve dans la stèle typique syro-hittite, voir Wasm. *Stel. Cylindres* n. 889, 897.

(¹) Une petite stèle des Musées royaux du Cinquantenaire de Bruxelles XVIII^e dynastie.

représente aussi un *Reschef*, mais la figure est en grande part égypte. L. 3294.

(²) Stèle de la coll. De Clercq, voir notre pl. XXVIII.



Musée de Beyrouth. N° 105. 106. 107. 108.
Beyrouth. 105. 106. 107. 108.



De Chirak. 109. 110.
H. 10. 110.



Calicut. 111.



Beausart. 112. 113. 114. 115. 116.
Beausart. 112. 113. 114. 115. 116.



Beausart. 117. 118. 119. 120.
Beausart. 117. 118. 119. 120.



Beausart. 121. 122. 123. 124.
Beausart. 121. 122. 123. 124.

raison, c'est parce que Martu est un dieu amorrite, nord-syrien, c'est-à-dire de même origine que nos exemplaires.

Somme toute, nos statuettes ne répondent à aucun des dieux guerriers connus. Cherchons donc parmi les représentations de guerriers quelconques. Celle qui se rapproche de nos figurines est le relief de la *Porte Royale de Boghazkœu*⁽¹⁾. Si l'attitude vue de profil est à peu près la même, les détails sont cependant tous différents : le casque à oreilles, le pagne barré d'une broderie oblique et par-dessus tout l'admirable exécution d'un corps bien proportionné et musclé. Il faut cependant attirer l'attention sur l'étroussure extrême de la tulle, fortement serrée par la ceinture, or, ce détail se retrouve non seulement sur nos figurines et leurs pareilles, mais en outre sur plusieurs statuettes hittites et syro-hittites comme nous en signalons plus bas. Encore faut-il laisser ouverte la question de savoir si ce relief, qu'on a toujours cru représenter un roi, n'est pas plutôt un dieu protégeant de son image l'entrée, et par conséquent la ville.

Les guerriers casqués et armés sont fréquents dans la gravure syro-hittite, mais leurs casques pointus et à cornes n'ont pas le panache qui fait le finet du couvre-chef de nos statuettes, leur attitude de « branché » leurs armes est aussi différente, de même que leur costume⁽²⁾.

Comparons encore nos figurines à une statuette du musée de Berlin (voir notre pl. XXVIII) ; mais bien peu de détails soutiennent la comparaison : car, ni la tulle (qui manque), ni le pagne (qui porte la rayure oblique), ni l'exécution (dont les proportions, le modelé et le fini sont impeccables), ne rappellent nos figurines ; seul, le bras à cuse une attitude semblable, encore est-il rapporté.

On nous signale plusieurs statuettes trouvées dans l'Orient méditerranéen qui auraient un air de parenté avec les nôtres, comme celles que Dussudat⁽³⁾ a publiées et qu'il rattache à l'art hittite ; mais elles n'ont ni la même attitude,

(¹) POCHOTTEIN, D. O. G., n° 19, pl. XVIII-XIX.

(²) Voir les ex. de WARD, *Seal Cylinders of Western Asia*, n°s 878 à 892, 913, p. 288 et suiv., DEKLAROVA, *Cylinders and seals of the Bibl. Nation.*, n° 493, etc., WARD, *Catal*

Coll. Pierpont Morgan, fig. 229 ; *Carnegie, Southwest Coll.*, II, Q 45.

(³) MEYER, *Reich u. Kultur der Chetier*, p. 100.

(⁴) *Civilisations préhelléniques*, p. 324, fig. 234.

ni la même coiffure ni le même pagne ni la même position ni la même technique.

Quoi qu'il en soit nos figurines que nous avons prises pour des guerriers tout court sont d'origine syro hittite par le lieu de la trouvaille et par leur parenté avec les représentations hittites. A cause du torques que la grande figure porte au cou et du socle sur lequel est posée la petite, elle nous paraissent être probablement des ex-votos destinés l'une à être suspendue, l'autre à être posée dans un sanctuaire en l'honneur du Baal de l'endroit.

Nos figurines rappellent l'importance du rôle qu'ont joué les Hittites dans le nord de Syrie, nous le savions d'pas longtemps par les inscriptions égyptiennes depuis Tutânès III jusqu'à Ramsès II, c'est-à-dire du x^e au xiii^e siècle, par les textes cunéiformes de la même période et par les antiquités trouvées dans la Syrie du nord. Aussi bien la région d'Emèse a-t-elle été le théâtre d'événements où les Hittites jouèrent un rôle. C'est là, en effet, que l'on a découvert un véritable « trébuchet » sur lequel le R. P. Ronzevalle a naguère attiré l'attention¹. L'histoire de la région d'Emèse a fait jadis l'objet de fouilles conduites par Leclercq² et dont le résultat fait à ce jour de savoir définitivement que cet édifice ne peut être la grande cité de Qal'at pour laquelle luttèrent les puissances hittites et égyptiennes du xiv^e au xii^e siècle. Il n'en reste pas moins vrai que cette région fait partie de l'ancien territoire que les Hittites ont eu sous leur influence durant toute l'époque de Tell-Amarna et qu'ils ont possédé après Aménophis IV jusqu'à la fin de la XIX^e dynastie. Mais l'influence hittite s'est fait longtemps sentir en Syrie même dans la partie méridionale après l'extinction de l'hégémonie politique. Certains passages de l'Ancien Testament témoignent de l'importance que les descendants des Hittites avaient acquise, au x^e siècle, parmi des peuples qui, en réalité, ne leur sont pas apparentés, comme les Israélites. Par conséquent, on doit trouver naturel que la Syrie, et particulièrement le nord de ce pays, donne de temps en temps le jour à des antiquités d'origine hittite ou d'influence hittite comme celles du docteur Jousset de Bellesme.

LOUIS SPELEERS.

¹ *Mélanges de la Fouille archéologique de Emèse de Beyrouth*, t. VI, 1914, 1921, p. 139 et suiv.

² *Campagnes récentes de l'expédition des Inscriptions et des Antiquités*, 1895, p. 441.

ORFÈVRERIE D'ARGENT DE STYLE ORIENTAL TROUVÉE EN BULGARIE

PAR

GASTON MIGEON

Il n'est point de région de l'Europe orientale, se trouvant sur les grandes routes du commerce avec l'Orient asiatique, ou n'ayant été découverts de nombreux trésors d'argenterie et de monnaies enfouis dans le sol. Ces orfèvreries le plus souvent décorées par le procédé de la gravure, dans un style tout à fait oriental, ont été étudiées par les archéologues de ces différents pays, qui ont parfois hésité entre deux hypothèses : les croire d'origine nettement orientale, et par conséquent importées dans les pays où elles furent trouvées, ou les supposer fabriquées dans ces pays mêmes. C'est dans cet esprit de doute, qu'ont été étudiés les trésors de la Hongrie par M. Hampel ⁽¹⁾, ceux de la Suède par M. F.-J. Arne ⁽²⁾, ceux des provinces baltiques par Hansen ⁽³⁾. En Russie, M. Smirnov n'a pas eu à prendre parti, puisque nous n'avons de lui que son admirable et précieux portfolio de planches, et pas une ligne de texte, ce modeste et grand savant étant mort sans avoir rien écrit ⁽⁴⁾.

La Bulgarie même a fourni un léger contingent : car en 1903 des paysans découvraient à Izghera, près de Talar l'asardjik, plusieurs plats d'argent, dont trois échappèrent heureusement à la fonte, et parvinrent aux mains de M. Degrand, alors consul de France à Philippopolis, qui en prit texte pour une communication à l'Institut et une publication⁽⁵⁾. Ces trois plats sont entrés depuis lors dans la collection de M. G. Schlumberger, l'éminent membre de l'Institut, auteur de remarquables études byzantines, qui avec la meilleure

(1) *Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, I-II, Brunswick, 1903.

(2) *La Suède et l'Orient. Archives d'études orientales*, Upsal, 1914, I.

(3) HANSEN (V.), *Sammlung im Altertümer*

des Estland-Provinz-Museums, Reval, 1875.

(4) *Argenterie orientale (en Russe)*, Pétersbourg, 1904.

(5) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1903, p. 390.

grâce nous invite à revenir sur ces intéressants objets, et à les publier aujourd'hui dans *Syria*.

Deux de ces plats en argent (Pl. XXIX) sont identiques : montés sur un pied bas de 0 m. 04 de hauteur, offrant 0 m. 10 de diamètre, très plats et dentelés sur les bords autour desquels court et se succèdent une frise circulaire, gravée de levriers poursuivis en un griffon ailé sur fond strié, et terminés par un fleuron à double accolade. Chaque plat porte au centre un médaillon central gravé dans le pied des branches terminées s composent un cadre compactement renfermant deux griffons et deux fers ailes, sur un fond également strié.

Le troisième plat (Pl. XXX) plus creux et sans pied, offrant un diamètre de 0 m. 14, est décoré également par le procédé de la gravure d'un grand médaillon central comportant un large entre-deux en sautoir entourant des fleurons et des poissons, et à une petite distance des bords une frise concentrique où sur un rinceau continu courent un feline, un griffon, un sphinx, un lièvre au rebord extérieur, ce même dispositif du décor renferme en outre une figure de femme nue et endue où se la pose du vel ou de la cage. Le troisième plat a les traits gravés rehaussés de dorure.

Tous les éléments décoratifs que présentent ces trois plats sont tellement orientaux quant à leur esprit, et dérivent d'un fonds commun, l'art oriental de l'Asie méso-potamienne et trannenne, on avait déjà simplement puisé l'art grec antique comme l'a clairement démontré M. Edmond Pottier quand il établissait le bilan de ces emprunts dans son étude si intéressante sur « l'histoire d'une bête ». Le réservoir inépuisable de motifs décoratifs alimentait ensuite l'art sassanide que des communications plus aisées transportent en des régions éloignées où l'on peut être fort éloigné. On retrouve des monuments importés, de même que des objets fabriqués sur place dans le même esprit et sous les mêmes influences par des artisans asiatiques émigrés ou par les indigènes travaillant sous cette étroite dépendance. Et sur ces mêmes terres de l'antique Asie, où l'Islam vint d'étendre ses conquêtes et sa domination, nous retrouvons ce même art pré-islamique pénétré de ces mêmes influences car ainsi que l'a bien dit Edmond Pottier « l'art arabe en son existence pas-

« il s'est fait lentement sur place après la conquête — il s'est créé avec les delirs
« et les traditions des anciennes civilisations indigènes — et si la race y a mis
« ensuite son empreinte indélébile, sa personnalité vigoureuse », le fond est
« un amalgame de longs siècles de civilisations orientales ».

J'estime donc que ces trois beaux plats d'argent trouvés dans un pays que rien ne nous a signalé comme riche de production artistique, y marquent encore ce phénomène de diffusion que nous avons constaté dans des régions plus septentrionales, russo-sibériennes, limbo-scandinaves, et tout autour du bassin de la Mer Noire.

Preciser leur origine nous est encore tout à fait impossible. Les dater ne peut être tenté que par large approximation. M. Arne, l'érudit professeur et conservateur du Musée Historique de Stockholm, a parfaitement raison que de nombreux objets d'esprit analogue, trouvés dans les pays scandinaves, n'y furent apportés qu'au cours de l'ère des Vikings, c'est-à-dire après l'an 800 environ, après que des expéditions lointaines eurent établi des relations régulières entre l'Orient et le Nord de l'Europe.⁽¹⁾

C'est donc entre le iv^e et le v^e siècle qu'on peut supposer être née la telle orfèvrerie, plus ou moins pénétrée d'influence orientale. Les trois plats qui nous occupent en accusent nettement la force, et l'on y rencontre tous les éléments dont l'art musulman le son cote à lui, à son profit. Ils durent parvenir en Bulgarie d's régions avec lesquelles les communications étaient le plus aisées, des rives asiatiques de la Mer Noire, débouches de ces entrées de la Caucase et de l'Arménie, où de si belles traditions artistiques se produisirent.

Nous venons de voir appliqué à la décoration de l'orfèvrerie d'argent le procédé de la gravure — sorte de gréfilé, qui fut traditionnel dans tout l'Orient depuis les âges anciens et qui fut fondé aux ateliers de Byzance des premiers temps de l'Islam. Mais le procédé du repoussé fut non moins pratiqué, et M. Brehier a ainsi que M. Ch. Diehl (notamment⁽²⁾), nous ont rappelé récemment quels beaux objets l'orfèvrerie à représentations chrétiennes nous devons aussi aux ateliers de la Syrie, à ceux d'Antioche en particulier, à l'époque où de son côté l'Iran sassanide avec un esprit du décor tout diffé-

(¹) Arne, ouvrage cité, p. 137 et suivantes.

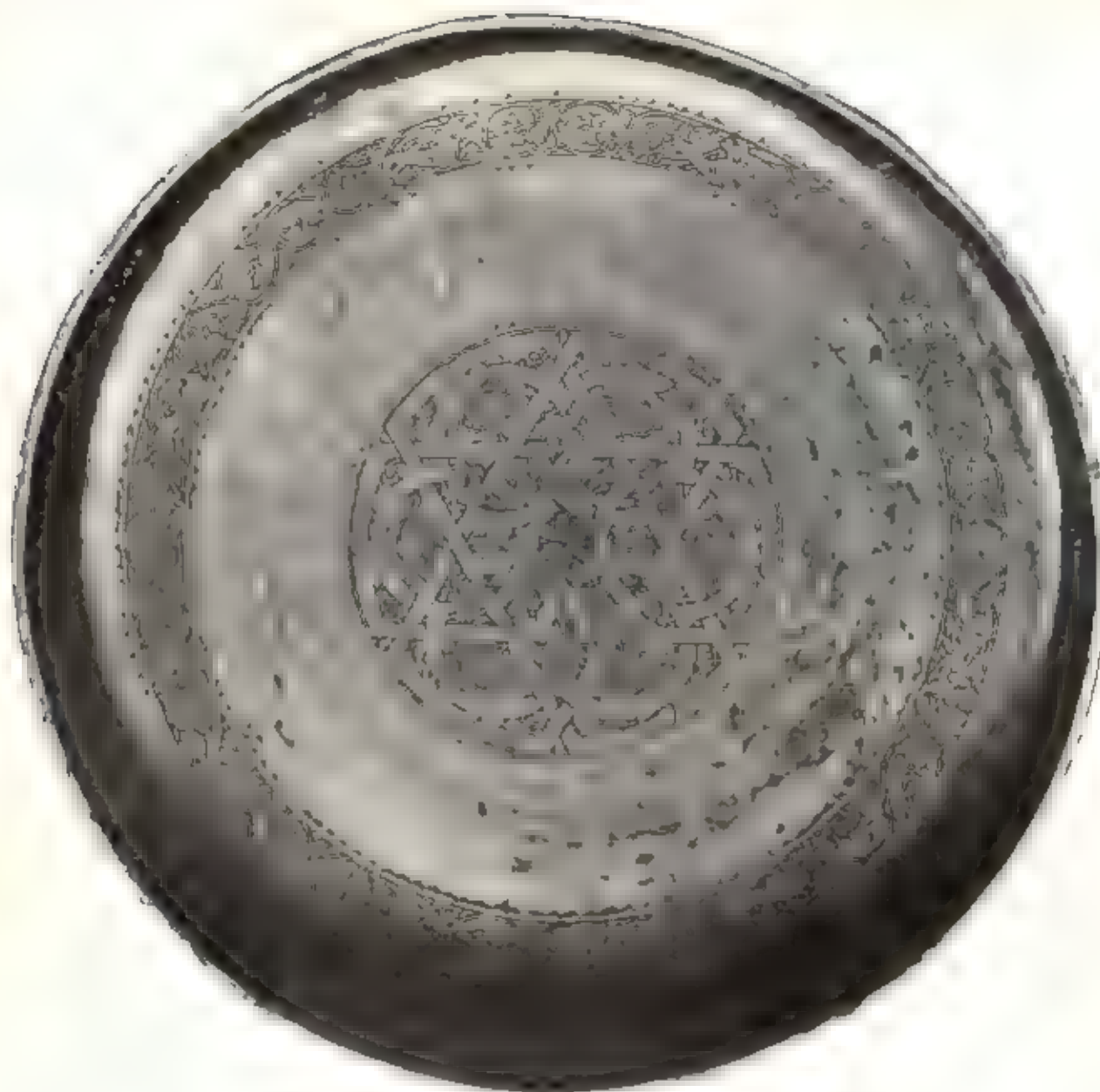
(²) Syria, 1931, p. 81 et suiv.

rent, et puisant aux sources mêmes de la Perse Achéménide (dont tant de monuments subsistent encore) produisant cette extraordinaire orfèvrerie dont la Russie a conservé tant de restes, et dont nous devons la publication à Smirnov.

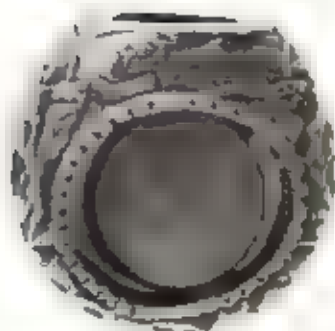
Le procédé du repousse dans l'orfèvrerie d'argent a dû être pratiqué dans tout l'Orient de l'Europe, et l'extrême Occident de l'Asie, et ici encore il semble bien difficile de localiser la fabrication d'objets tels que ces trois bracelets également de la collection de M. Schlimmberger. L'un d'eux avec ses anneaux à la queue raménée en fleuron au-dessus du dos (Pl. XXIX) est très oriental d'esprit, l'autre avec son cavalier nœud, les cheveux ramenés en arrière pourrait figurer sur un objet d'ivoire byzantin d'assez basse époque, de même que les poussins qui l'encadrent. Quant à la *bagne* en argent doré (Pl. XXX), massive et sauvage, avec ses lobes affrontés elle semble plutôt appartenir à cet art barbare si complexe en ses origines, et qui dans sa marche de l'est à l'ouest, partant des régions de la Mer Noire et de l'Europe centrale, est venu se prêter à l'élaboration des formes artistiques qui ont formé notre art roman d'Occident.

Si ces conclusions sont volontairement imprécises, nous estimons qu'à l'heure actuelle le principal est encore de révéler, de publier le plus le monuments possible, plutôt que de poser les affirmations qui n'ont aucune base certaine, aucune certitude.

GASTON MIGNON



Plat d'argent — Diamètre 10 cm — Art. 100.000 — 100.000
Collection M. T. (Musée de Louvre)



Item 101 et 102 — Art. 100.000 — 100.000
Collection M. T. (Musée de Louvre)

LES INSCRIPTIONS ARABES DE LA QAL'AH GUINDI

PAR

GASTON WIET

(Deuxième article).

En 566, alors qu'il n'était encore que vizir d'el Adid, « Saladin » apprit qu'une caravane, à laquelle sa famille devait se joindre, allait quitter Damas. Désireux de revoir les siens au plus tôt, il partit au milieu du mois de rabî I (fin novembre 1170). Or, il y avait près d'Adid, une fortresse au bord de la mer, que les infidèles avaient bâtie. Saladin fit construire des navires, qu'il fit transporter à dos de chameaux jusqu'au bord de la mer, là, des ouvriers remonterent les vaisseaux, qui embarquèrent des troupes. Il s'empara de la citadelle dans la première dizaine du mois de rabî II (milieu de décembre). Il reprit la route du Caire, où il entra le 26 djumadî I (4 février 1171).

« Le 17 muharram 567 (20 septembre 1171), le sultan Malik Nûsir sortit du Caire et vint camper à Bir el-Bada' (l'Épave blanche) dans l'intention de se rendre en Syrie. Il arriva à Chaulak, mais les Francs l'attaquèrent, il s'en retourna alors à Adid. »

(1) *Ans. Guiman*, I, p. 191, cf. *Maqrûsi*, *éd. de l'Inst. France* III, p. 233; *Ans. Manâkir*, *éd. Popper* III, p. 129; *Schlumberger*, *Renaud de Châtillon*, p. 182; *Lane-Poole*, *Saladin*, p. 106-107.

(2) Très probablement l'île de Grèce (cf. *Rav*, *Colonies franques*, p. 395; *Schlumberger*, *Renaud de Châtillon*, p. 239, 263-264; et plus haut, l'article de Barthoux, p. 47).

(3) *Brocher*, *Hist. d'Égypte de Makrizi*, p. 101, cf. *Lane-Poole*, *Saladin*, p. 120-121. — On trouvera les mêmes récits, mais avec beaucoup moins de détails dans *Abû'l-Fidâ* et *Ibn el-Athîr* (voir *Hist. ar. des Croisades*, vol. I, aux années indiquées).

(4) La situation exacte de ce point est difficile à déterminer (cf. *Ans. Guiman*, I, p. 478; *Hist. ar. Croisades*, IV, p. 146; *Qalqachandî*, XIV, p. 376; *Quatremère*, *Sultans Mamlouks*, II, b, p. 40; *Ans. Manâkir*, *éd. Popper*, VI, p. 36; *R. Hartmann*, *Die Straße von Damaskus nach Kairo*, *Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, LXIV, p. 688, 690; *R. Hartmann*, *Politische Geographie des Mamlukenreichs*, *Z. D. M. G.*, LXX, p. 485). — Une station de la route du pèlerinage s'appelle actuellement *Dâr Beïdâ*, entre la *Birkat-el-Hudjâdjâdj* et *Adjûrûd* (cf. *Ali Pachâ*, IX, p. 22, 24; *Barastûf*, *Bihâk Hîdjâzîyah*, p. 33; *Rubîna*, *L'Égypte à petites journées*, 2^e éd., p. 342).

En 568 (1172-1173), « le sultan¹ Salah el-Din partit avec ses troupes pour faire une expédition contre Karak et Chaubak; toutes les fois qu'il apprenait qu'une caravane était partie de Damas, il se mettait en campagne pour aller la protéger contre les attaques des Francs. Il alla assiéger cette place dans le but de rendre le chemin plus libre pour les caravanes, mais il ne put s'en emparer et au bout de quelque temps, il s'en revint en Égypte. »

En 570, « Salah el-Din se mit en campagne, se dirigeant vers la Syrie, il vint camper à la Birkat el-Djabb, le 1^{er} safar (1^{er} septembre 1174), puis il quitta cette ville le 11 rabi' 1^{er} (12 octobre) et se rendit à Sadr² et à Adah, à la tête de 700 cavaliers. »

En 572 (1176), Saladin se met en route pour rentrer au Caire venant de Damas, et c'est à Sadr que son frère Malik Adil, qui gouvernait l'Égypte en son absence, vient à sa rencontre³.

En 573 (1177-1178) « les Francs⁴ se rendirent à la citadelle de Sadr⁵ et attaquèrent la garnison. Toutefois sans succès, ils abandonnèrent alors leur entreprise et ils partirent dans l'intention d'aller faire une expédition dans les environs de Fiqs ». On possède le même sur cet incident des Francs au rapport du Qaḍi el-Baḍī, conservé par Abū Chamaḥ⁶. L'ennemi, y est-il dit, s'est mis

¹ Blochet, *Histoire d'Égypte*, p. 110, et, *Ann. Geogr.* I, p. 208-217. — S. A. COOPER, *Recueil de Chrestomathie*, p. 28-22^a, 1851, p. 101, *Saladin*, p. 123-124.

² Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 111-120. — *Ann. Geogr.* I, p. 215-236.

³ M. Blochet : *Soudar*. — Comme on le verra dans la suite, M. Blochet lit *Soudar* ou *Soudar* (Barlier de Meynard, qui voit une forte ressemblance avec *Soudar* et *Posadon*, IV, p. 141) à côté de *Soudar*, qui est différenciée de *Sadr* à l'index d'Abū Ghālib (Hist. ar. Croisades, vol. V). C'est encore la même forteresse qui est appelée *Sadar* par Quatremère (*Mém. s. l. Nobilités*, p. 39) — La prononciation *Sadr*, fixée par Yâqūt (voir plus loin), a persisté jusqu'à nos jours.

⁴ Cf. Azîr Châmah, I, p. 266.

⁵ Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 134.

⁶ M. Blochet lit encore *Soudar*, et, dans une note en bas de page de contre page, il écrit je ne vois pas l'endroit de Jérusalem el Yâqūt, III, p. 315; Sam'âni, p. 350 et; Barakat II, p. 101. — Je ne puis retrouver sur une carte. Il est vraisemblable, en tout cas, de supposer que ce village faisait partie du royaume de Jérusalem et, en conséquence, appartenait aux Francs. D'ailleurs, après leur invasion, ces derniers vont dans les environs de Fiqs (on voulait y aller), c'est-à-dire, venant de Karak et Chaubak, continuant leur marche vers l'est.

En 581 (1185) pour appuyer un mouvement d'extension Fatimite, un détachement franc s'en est parvenu jusqu'à Sadr. — *Ann. Geogr.* I, p. 216.

Ann. Geogr. I, p. 216, *Hist. ar. Croisades*, IV, p. 193.

en marche et s'est porté contre la forteresse de Sadr¹, qu'il a aussitôt attaquée. Mais il n'a pu arriver à ses fins. Dieu a détournée ses maléfices et s'est chargé de le châtier. Un éminent prodige des Franes est venu nous annoncer qu'ils s'étaient proposé de tenter un coup de main sur Fiqs, mais que, se jugeant en nombre insuffisant, ils avaient retourné chemin. Cet homme ajoutait qu'ils étaient partis bien décidés à reformer leurs bataillons et à poursuivre leur entreprise. »

En 574 (1178-1179), le frère de Saladin Tārān-Adāh, va de Damas au Caire et passe à Sadr⁽²⁾.

En 576 (1180-1181), Saladin rentre de Damas au Caire par Adāh et Sadr, et une pièce de vers que cite Abū Chāmah³ fournit le nom des étapes : Sadr, Hāthā, Lūm Mūsā, el-Djise, 'Adjad, el-Baweb, Birkat-el-Djubb.

Le 22 moharram 578 (11 mai 1182), Saladin quitte l'Égypte, qu'il ne devait plus revoir, en direction de Damas⁴. C'est en narrant ce voyage qu'Abū Chāmah fournit un itinéraire assez détaillé⁵, qui est le même que le précédent, mais en sens inverse. « Le sultan partit d'el-Birkah⁶, pour se rendre en Syrie. Il suivit la route de Sadr⁷ et d'Adāh par le desert, il passa d'abord la nuit à el-Baweb, puis il fit halte successivement à el-Djise, Wādī Mūsā, Hāthā et Sadr. En arrivant, au bout de cinq nuits, sur la colline d'Adāh, Aqabah Adāh, il apprit que les infidèles se rassemblaient à Karak afin de fermer les routes. »

En 579 (1183-1184), « les Franes⁸ firent une invasion du côté de Darūn

¹ Le Sadr.

² Abū Chāmah, II, p. 19-20, quelques-unes de ces localités sont mal écrites, c'est une autre poésie (*Ibid.*, I, p. 265-266).

³ Abū Chāmah, II, p. 6 : *des-... el-Baweb* IV, p. 106.

⁴ Cf. BLOCHET, *Hist. d'Égypte* p. 150-151 ; LANE-POOLE, *Sources* p. 10.

⁵ Abū Chāmah, II, p. 28 ; *Hist. ar. Crépuscules*, IV, p. 217 — Cf. CLEMMONT-LANNEAU, art. cité, p. 286, SCHLIMMERER, *Renaud de Chatillon* p. 211-212.

⁶ Barhiz de Moynard insère entre parenthèses : « l'elāq », quartier du Caire, et son

index (vol. V) montre qu'il pensait à la Birkat el-Holachi. C'est une erreur : il s'agit ici de la Birkat el-Djubb, c'est-à-dire l'étang des Peureux, première station des caravanes en partance pour la Mecque, au sud-est de Birkat el-Djubb, ou Djubb Amīrah, ou el-Djubb. On dit aussi Birkat el-Hol, cf. LANE-POOLE et WILK. *Muséeum* p. 100 et *Le Caire de l'Égypte*, p. 61. *Index de l'Égypte* V, p. 142-143.

⁷ Le Sadr.

⁸ BLOCHET, *Hist. d'Égypte* p. 150 — Ibn el-Athīr, *op. cit.* 579, donne une liste Sadr en cette circonstance.

et mirent le pays au pillage, un corps de musulmans marcha contre eux par le chemin de Šadr⁽¹⁾ et d'Ailah. »

« Le 5 muharram = 586 (18 avril 1184), un convoi de vivres et d'engins de guerre fut dirigé sur les deux citadelles d'Ailah et de Šadr; on fit partir un certain nombre de valets l'armée pour le garder; ils escortèrent ce convoi jusqu'à Ailah et Šadr et s'en revinrent le 2^e du même mois (8 mai). »

En 583 (c. 1184), Malik Aḥī⁽²⁾ « partit du Caire, le 7 muharram (10 mars 1187) et alla camper à la Birkat-el-Djabb. De là, il se dirigea sur Karak en passant par Ailah. »

Un autre texte d'Abū Chīmāh, joint à l'itinéraire que nous venons de citer, va permettre de connaître la véritable situation de Šadr. Lorsqu'en 559 (1164) les troupes syriennes marchèrent sur l'Égypte, Dirghama, le vizir d'el-Aḥid, recut le conseil suivant, qui ne fut toutefois pas exécuté : « Il faudrait que les troupes attaquent les armées syriennes à Šadr, qui se trouve à deux jours du Caire, car cela s'exécutera sans encombre, car elles ne tiendront pas, affaiblies par leur marche à travers le désert et par le manque d'eau. En effet, le voyageur qui vient d'Ailah en Égypte doit emporter de l'eau. L'Ailah sur un parcours de trois jours. »

Šadr se trouvant peut-être à deux jours du Caire pour une armée en campagne et encore la chose est douteuse : ces pèlerins qui empruntaient cette route mettaient plus de temps. Partant du Caire, ils formaient leur véritable rassemblement à Birkat el-Djabb⁽³⁾, et allaient ensuite à el-Baweh⁽⁴⁾, où Saladin passa la nuit en 576 (1182). Il est difficile de déterminer la station suivante à cause des lignes divergentes des auteurs arabes⁽⁵⁾, qui s'accordent ensuite

⁽¹⁾ Ibn Šoudour, dans ce paragraphe et le suivant.

⁽²⁾ Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 161.

⁽³⁾ Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 172.

⁽⁴⁾ Abū Chīmāh, I, p. 186; cf. Khunbusha, *Qumra*, tr. fr., II, p. 297, n. 4. — Il est encore question de Šadr lors de l'arrivée de Chirkūh en Égypte (Abū Chīmāh, I, p. 171; *Hist. ar. Croisades*, IV, p. 141).

⁽⁵⁾ Cf. Ibn Khunbusha, p. 149; Yāqūt, p. 340; Ibn Rustah, p. 183; Qudāmāh, p. 490; Muqaddasī, p. 215, 249; Yāqūt, I, p. 422-423; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 141, n. 2; Qalqashandī, XIV, p. 386. — Sur l'itinéraire actuel,

voir ALI PACHA, IX, p. 29; XIV, p. 8-36; BATAÏCHI, *Rihlah Hadzilyah*, p. 33-34.

⁽⁶⁾ Cf. Maqrizī, *Khitat*, II, p. 400; ALI PACHA, IV, p. 64; IX, p. 21. — On peut se demander si ce n'est pas ce nom qui se cache sous el-Bowel, el-Bouel, transcrit en arabe البول dans l'Atlas de la Description de l'Égypte (pl. 24 — cartouche 22). En tout cas, el-Bouel se trouve à l'emplacement approximatif d'el-Baweh.

⁽⁷⁾ منزل ابن شدقة (Ibn Khurdādhbih; Ibn Bāḥen, *Muqaddasī*, القرقرة Ya'qūbī; بيدمه منزل ابن مرو (Qudāmāh); passée sous silence par Yāqūt.

à mentionner A lgrad, dont le nom a subsisté jusqu'à nos jours ¹. Nous arrivons alors à la limite du territoire égyptien proprement dit et, ici encore, les géographes, ou leurs copistes, donnent des versions différentes ² mais nous sommes à Qulzum ³. Or, Ya qala appelle ce point d'arrêt *حسر قلزم*, le *pont de Qulzum*, expression connue par ailleurs ⁴, ce qui permet de savoir à quel endroit campait Saladin, puisque Abū Lammah donne *el-Djiss* comme lieu de halte ⁵.

M. Clermont-Ganneau a rigoureusement établi la situation des lieux cités ensuite par Abū Chamah ⁶. « Il est clair, dit-il, que la station suivante Wā li Mūsā, ne saurait être le wāl. homonyme de Syrie, la « Valse de Moïse », qui marque l'emplacement de Petra. Je n'hésite pas à y voir une légère variante des *Uyūn Mūsā*, « les sources de Moïse », localité célèbre par le souvenir biblique qu'y rattache la tradition, sur la côte ouest de la pointe du golfe de Suez. Viennent ensuite les deux points appelés Halthā *حآ* et Sahr *صدر*. Je propose d'y reconnaître respectivement le Ouād el-*Ittha* (prononciation vulgaire de *حآ*, avec un *a* prosthétique) et le Ouād Sadr ⁷, qu'on trouve successivement en descendant au sud la côte orientale du golfe ⁸.

La suite du parcours, jusqu'à Ailah, serait très difficile à déterminer; les stations de la route des pèlerins étaient probablement de simples points d'eau, dont les dénominations ont pu ne pas subsister. Retenons ce détail que Saladin mit cinq jours pour effectuer à travers la péninsule sinaïtique, le trajet

¹ Pour la situation, voir la *Descr. de l'Égypte*, XVII, p. 358, et l'Atlas, 23-22. On voit à 'Adjrūd une petite forteresse, et M. Moritz a publié une inscription de Qūt-Bāy, qui s'y trouve (*Bull. de l'Inst. égypt.* 1910, p. 400-401 : cf. *Beitr. z. Gesch. des Sinai-kloster*, in *Abhandl. d. Kön. pr. Akad. d. Wissensch.*, 1918, Ur. à part, p. 37, n. 1).

² الرية (Ibn Khurdādhbeh), الرية (Ibn Ruslah), الرية (Qulāmah); ces lectures sont en somme guère éloignées de celle de Maqāḍī, المدينة, qui nous fait songer naturellement à la ville de Qulzum. D'ailleurs, Tāqūḍī dit expressément مدينة القلزم.

³ Voir la note précédente.

⁴ Cf. MASPERO et WIET, *Materialz.*, p. 149.

⁵ M. Clermont-Ganneau (art. cité, p. 287) avait été logiquement amené au même résultat, mais il semble n'avoir pas connu l'expression *Djiss el-Qulzum*; cf. ABÜ CHAMAH, I, p. 266: وعبر ألبنا عند بحر القلزم الجسر.

⁶ Voir aussi R. HARTMANN, art. cité, Z. D. M. G., LXIV, p. 682.

⁷ Les itinéraires cités plus haut, p. 147, n. 3, confirment l'hypothèse de M. Clermont-Ganneau.

⁸ Cf. P. LUXON, *Le Fayoum, le Sinaï et Pétra*, Paris, 1872, p. 216; Guido ISAMBERT, 3^e partie, *Syrie*, p. 13, 35. M. Clermont-Ganneau signale qu'à l'embouchure du même Ouād, il existe un *Rās Sadr*. Le même cap est appelé *Rās Saḥ* (رأس صالح) sur l'Atlas de la *Descr. de l'Égypte* (22-23).

pénible de Sadr à Ailah — ce qui concorde parfaitement avec la donnée de Ya'qûb¹), qui place six étapes entre Ailah et Qalzum. En effet, il ne devait y avoir qu'une étape entre Qalzum et Sadr par la route du Nord, qui suivait à peu près une ligne droite. « Le voyage, dit M. Barthoux², dure quinze heures. »

Saladin a pris, en 578, un chemin détourné, « moins facile, et exigeant vingt-cinq heures de marche environ³ », et ce détail peut s'accorder avec le renseignement fourni plus haut par Abû Chinnah, selon lequel Saladin franchit ce parcours en trois étapes.

L'identité de la forteresse que les chroniqueurs plaçant à Sadr et de celle qu'a découverte M. Barthoux dans le O. adr Sadr paraît donc établie.

Les textes que nous avons cités semblent indiquer que Sadr était, avant Saladin, un lieu d'étape sur la route d'Ailah à Qalzum : nous avons vu, en effet, que Barqlan avait reçu le conseil d'aller attaquer en ce point l'armée syrienne et que Chirîkah y captura. Plus tard, les Francs de la seigneurie du Krak et de Mont-Hel gémirent considérablement le transit des caravanes qui allaient à la Merque et à Damas, ou en revenaient : « Saladin, qui passa à Sadr, et probablement à plusieurs reprises, avait pu se rendre compte par lui-même de l'importance de cette citadelle, poste avancé de la défense de l'Égypte. Déjà cette forteresse eut, en 573 (1177-1178) — et peut-être un siège que la garnison supporta vaillamment, et il n'est pas impossible que le temps perdu par les Francs en cette circonstance ait permis aux troupes égyptiennes de marcher vers la frontière et d'empêcher l'ennemi d'entreprendre le coup de main projeté contre Fâqûs. À l'Ouest de Sadr, il y avait d'ailleurs une forteresse à Qalzum⁴, et, en 577 (1181-1182) — un ouvrage moins important (*hardj*) fut édifié à Suez⁵.

C'est à ce moment que Renaud de Châtillon songea à son expédition contre

¹ Ya'qûb, p. 142, reproduit par Muqrizî, *Akhlat*, I, p. 313.

² Voir plus haut, p. 47.

³ *Ibid.* — Voir la carte du guide Ismaëli, 2^e partie, *Égypte*, p. 719 A-B.

Un auteur arabe signale que le chemin est particulièrement pénible entre 'Uyûn Mûsâ et Sadr (Ali Panna, XIV, p. 8).

⁴ Cf. les Dacoté, p. 287. Abû Chinnah, I, p. 242; II, p. 75, 92. Van Deucum, *Insér. ar. de Syrie, Mém. Inst. Égypt.*, III, p. 439; SCHUMAKER, *Renaud de Châtillon*, p. 180-188, 202-210, 244. LARK POOLE, *Saladin*, p. 37, 120, 123, 198-199, 250.

⁵ Cf. BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 153.

⁶ Cf. BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 142.

les villes saintes de l'Islam, dont la prise d'Ailah, en 578 (1182), fut le premier acte. Cette opération contre La Mecque et Mehne, que Renaud tenta réellement⁽¹⁾, pouvait n'être qu'une feinte, et il était de toute nécessité pour les Égyptiens de consolider leurs lignes de défense et de renforcer les garnisons de leurs citadelles avancées. Renaud de Chatillon, qui avait fait équiper une flottille⁽²⁾, avait d'ailleurs envoyé deux navires en surveillance d'Aden et Qulzum.

Or, précisément à cette époque, des travaux furent effectués à la citadelle de Sadr, et on peut presumer qu'ils furent ordonnés par Saladin, lors de son passage à Sadr, en muharrir 578. Une inscription n° 6 montre que Malik 'Adil, en l'absence de Saladin, qui se préparait à arriver à Ayn, fit probablement restaurer le mur d'enceinte, sur lequel le texte est gravé. La forteresse avait peut-être été éprouvée lors du siège de 573 — en tout cas, les réparations effectuées en 578 sont suffisamment motivées par la perte d'Ailah, ce qui nécessitait des mesures de sécurité.

L'occupation d'Ailah par les Francs fut de très courte durée, et tout danger sembla être écarté de ce côté. Mais Saladin, ayant enfin consolidé son autorité sur tout l'empire musulman de Syrie, se reporta à ses opérations de grande envergure qui devaient aboutir à la chute du royaume de Jérusalem. Il est probable qu'aucun détail ne fut oublié, et il est normal qu'en 580 (1184), un convoi de vivres et d'engins de guerre ait été dirigé sur la citadelle de Sadr. En 581 (1185), une mosquée et une citerne furent construites ou restaurées (n° 2), et, deux ans après, une autre mosquée, de proportions moins modestes, et une autre citerne, étaient édifiées (n° 3), en même temps qu'on réparait en la modifiant peut-être et en y installant deux tours, la porte de la citadelle (n° 4). Il est possible que ces travaux de l'année 583 aient été ordonnés par Malik 'Adil, qui dut passer à Sadr au début de cette année.

⁽¹⁾ Cf. BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 116; Miquel, *Khita*, éd. de l'Inst. franç., III, p. 233; MICHAËL, *Hist. des Croisades*, II, p. 301-303; *Encyclopédie de l'Islam*, I, p. 314-315; B. HARTMANN, *Die Herrschaft von al-Karak, Das Islam*, II, p. 132. — On craignait cet événement depuis l'année précédente Cf. BLOCHET, *op. cit.*, p. 141.

⁽²⁾ Cf. SCHULMBACH, *Renaud de Chatillon*, p. 255-283.

⁽³⁾ Cf. REY, *Colonies Françaises*, p. 155-156; DENKHOVA, *Oamdra*, tr. fr., II, p. 362; LANE POOLE, *Saladin*, p. 175-177.

⁽⁴⁾ Cf. BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 153; Miquel, *Khita*, II, p. 86; QUATREMER, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 160.

⁽⁵⁾ Voir plus haut, p. 148.

Après les désastres des Croisés, Sadr fut probablement négligé puisque Yâqût⁽¹⁾ nous apprend que de son temps cette citadelle était en ruines. Pourtant, on continua à camper en cet endroit, car Malik kamîly séjourna encore⁽²⁾.

La forteresse de Sadr relevait administrativement du préfet de la province de Charqiyah : un arrêté de l'époque avouabé le signale à l'attention de ce fonctionnaire⁽³⁾.

Ajoutons que ce lieu aurait emprunté son nom à la tribu des *Banû Sadr* qui habitait la région⁽⁴⁾.

G. WIET.

(1) Yâqût, III, p. 375, reproduit dans *Murâfid*, II, p. 150.

(2) Cf. QUATREMERIS, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 63.

QUÉQUACHANDI, XI, p. 44.

(4) Cf. QUATREMERIS, *op. cit.*, II, p. 251.

LES INSCRIPTIONS ARABES DE DAMAS

PAR

GASTON WIET.

Les lecteurs de *Syria* ont été soigneusement tenus au courant des projets envisagés par le *Service des Antiquités de Syrie* et ils savent aujourd'hui qu'une section de ce *Service* de fouilles doit, cette année, compléter les résultats encourageants des missions de l'année passée. Dès la création de *Service*, son premier directeur, M. Clamond, a exposé avec netteté le vaste programme qu'il envisageait⁽¹⁾ et, plus récemment, le directeur Lortie a porté la question devant le grand public⁽²⁾. À vrai dire, l'un et l'autre ont surtout parlé de l'exploration des sites antiques et des moyens de conservation de monuments étrangers à l'Islam. Pourtant, mention était faite de la création, à Damas, d'un musée l'art musulman, dont la *Revue de l'Académie arabe* signalait l'an dernier, les premières acquisitions⁽³⁾.

Un hasard heureux me permet d'apporter une modeste contribution à un domaine très spécial de l'archéologie musulmane, celui de l'épigraphie arabe. La *Revue de l'Académie arabe* qui groupe un certain nombre de Syriens distingués, anciens ou nouveaux, a certainement été frappée du grand nombre d'inscriptions qui ornent les monuments de Damas. Elle semble qualifiée pour tenir, en Syrie, le rôle joué en Égypte par le *Comité de conservation de l'art arabe*. Celui-ci, comme on le sait, a sauvé d'une ruine imminente de nombreux édifices et il a réuni les belles collections que l'on admire au Musée arabe du Caire.

À l'heure actuelle, le Comité égyptien dispose de ressources abondantes qui lui permettent d'entreprendre des travaux de grande envergure. Il est

(1) À propos du *service des Antiquités de Syrie*, *Syria*, I, p. 81-98.

(2) L'avenir archéologique de la Syrie, dans le *Mercure de France*, n° du 13 mars 1931 : cf. *Syria*, II, p. 174-175.

(3) *Revue de l'Académie arabe* 1931 p. 19-46 ; cf. *Syria*, II, p. 131 ; *Oriente moderne*, juillet 1931, p. 109-110.

lourd et coûteux de mener en Syrie, au l'on ne peut guère envisager pour l'instant de coûteuses restaurations. Il est pourtant nécessaire que certaines mesures de préservation soient prises sans retard, et elles sont susceptibles de l'être à peu de frais.

Après un inventaire minutieux des églises et des inscriptions qui méritent conservation, il serait utile d'en opérer le classement comme monuments historiques et de prévoir des sanctions contre les individus qui ne les respecteraient pas. Dans nos contrées, cette conception du monument historique est entrée dans les mœurs : il n'en est pas de même en Orient, et le Comité syrien pourrait se mettre en rapports avec son aîné d'Égypte, qui lui fera profiter de son expérience, vieille de quarante ans.

La lecture des *Bachans*, publiés récemment par l'État, est de conservation de l'art arabe du Caire est, en elle, très suggestive. On y suit avec intérêt les efforts bachans entrepris sous l'impulsion de Houti Pacha pour ramener à la population du Caire des idées très simples. Je ne fais pas allusion au vol et à la destruction des antiquités, mais aussi le Comité du luttant contre ses adversaires n'ont peut-être pas de très bonne foi. Je veux parler du peu de respect que les Orientaux ont parfois pour les monuments publics. L'empiétement d'un voisin sur une mosquée est toujours un acte, chose courante, et les *Bachans*, tout en montrant l'attitude énergique du Comité, relatent ces sortes de faits sans manifester d'indignation ni même d'étonnement. Ces publications indiquent également le contact tenu vis-à-vis des autorités religieuses, dont il faut l'intervention pour faire œuvre utile dans les cas où les querelles envahissent la capitale de l'Égypte. Les choses difficiles se procurent à Damas. Enfin et surtout le Comité semble avoir réussi, mais non sans peine, à interdire le badigeonnage des monuments et des inscriptions, et parfois, c'est contre le gouvernement égyptien lui-même qu'il devait engager des discussions à ce sujet.

En somme, la tâche qui s'impose tout d'abord à l'attention n'est pas très malaisée : les inscriptions disparaissent plus facilement et plus vite que les monuments qu'elles datent. Ce sont donc ces textes qu'il s'agit d'inventorier et de sauvegarder : cette œuvre primordiale sera d'ailleurs facilitée pour certains centres, dont la valeur épigraphique a été signalée.

Les inscriptions de Tripoli et de Hama-Akrad ont été soigneusement éditées

et étudiées par M. Sobernheim⁽¹⁾. Longtemps auparavant, Bishof avait publié 128 inscriptions d'Alep⁽²⁾, et son travail pourrait probablement être contrôlé et complété au moyen de deux manuscrits que possède la bibliothèque de l'Université des Saints-Jésuites à Beyrouth. Les textes de Balbek ont vu le jour grâce à M. Michel Moaf⁽³⁾, qui joint à un soin critique assez averti un amour passionné des antiquités de sa petite ville. J'ai dû à maintes fois le constater sur place. Pour la Syrie en général, il est, en outre, de toute nécessité de prendre Van Berchem comme guide. Jusqu'à ses derniers moments, ce maître de l'épigraphie arabe n'a cessé d'insister sur l'importance des inscriptions syriennes, qu'il a étudiées en de nombreux ouvrages.

C'est un recueil analogue à celui de la bibliothèque de l'Université de Beyrouth que je desire présenter ici.

..

Mon collègue à la Faculté des lettres de Lyon M. Courant, me rendit, il y a quelques semaines, un lot de papiers provenant de la bibliothèque de Schefer. Je me rends compte maintenant qu'il s'agissait des inscriptions de la ville de Damas, mais un examen minutieux me révéla que j'avais entre les mains les copies faites par un Syrien à l'usage de Waddington. La collection recueillie par Waddington fut, en effet, copiée par Sauvage, qui publia un certain nombre de textes, avec des corrections faites d'après des copies de Van Berchem. Sauvage a donné la traduction d'une cinquantaine de textes tirés de *Recueil Waddington*, et la concordance entre ces traductions et les inscriptions correspondantes du recueil que j'ai sous les yeux est absolue, voire dans les erreurs les plus graves, ce qui est un indice de plus.

M. Courant a l'intention de déposer ce manuscrit à la Bibliothèque de l'Institut de France. Il y joindra un catalogue, qui comprendra l'analyse suc-

(1) G.I.A., *Syrie du Nord*, Mém. de l'Inst. Franç. du Caire, tome XXV.

(2) Cf. VAN BERCHEM, *Rech. archéologiques en Syrie*, Journ. As., 1893, II, p. 498.

(3) Nos 143 et 144. Cf. CHATAUB, *Mss. histo-*

riques, Mém. de la Fac. or., VI, p. 296-297.

(4) *Tarikh Da'latukh* (Beyrouth, 1906), p. 144-156. — Publiés tout récemment par M. SOBERNHEIM dans *Banbek, Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen*, tome III.

cincte¹ et la date de chaque inscription, les références à leur publication quand il y aura lieu, deux classements par ordre chronologique et par matières, et enfin une concordance entre les numéros conus du *Recueil Waldington* dans les travaux de Sauvage et de Van Berchem, et les nouveaux numéros. M. Courant m'a prêté de donner à cette collection le nom de *Recueil Schaefer*, ce qui permettra de continuer d'appeler *Recueil Waldington* les documents utilisés jusqu'ici dont Van Berchem possédait une copie.

Nous avons maintenant les originaux, qui sont l'œuvre d'un Syrien, meilleur calligraphe qu'épigraphiste, le valeureux M. S. Je m'abstiendrai de formuler une opinion personnelle, me bornant à reproduire ici le jugement que Van Berchem a porté sur ces documents à deux reprises. À la suite d'une note rédigée en 1897², il écrivait en 1898³ : « Seul, ou presque seul, un savant français sut pressentir l'importance de l'épigraphie arabe de Damas et ce persécuteur, bien qu'épigraphiste amateur, n'était pas un orientaliste ordinaire. Alors qu'il recueillait les matériaux des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Waldington fit copier à Damas plus de 800 inscriptions arabes, sur lesquelles aucun arabisant, sauf peut-être Weststein et de Keener, ne s'était attardé avant lui et jeté un regard. Une copie du *Recueil Waldington* complète par Sauvage, est depuis longtemps entre mes mains. Toutes les inscriptions de Damas s'y figurent pas et les copies qu'on y trouve sont de valeur très inégale. Il y en a d'évidemment d'estimables, qu'il ne faudrait pas confier à un débutant en épigraphie. Malgré ses lacunes et ses graves défauts, ce recueil est inestimable. Des l'époque où je travaillais à Damas, en 1894, plusieurs des textes qu'il contenait avaient disparu : à ce jour ils se font de plus en plus rares. Quand paraîtra le *Corpus* des inscriptions damasquines, le *Recueil Waldington* en sera l'une des sources principales ».

Cette collection, tout en arabe redigé en arabe, est écrite matériellement d'une façon très claire, qui ne laisse pas de l'être souvent. Waldington a fait de place en place trop rarement à notre gré, quelques corrections justifiées, et parfois on trouve au bas de quelques textes la mention « vérifié sur

⁽¹⁾ Seul un classement par monuments et des mentions analogues à celles qui se trouvent dans le tableau inséré plus loin.

⁽²⁾ *Recherches topiques Journ. az.*, 1895, II, p. 487, n. 1.

⁽³⁾ *Épigraphie des Arabes de Damas, Floril.*, Melchior de Vogue, p. 30.

mon carnet », qui nous laisse l'espoir de découvrir un jour des copies parfaitement correctes des inscriptions à jamais disparues⁽¹⁾.

Les arabs textes, — l'arabe et le syriaque, — antérieurs au VI^e siècle de l'ère gr., sont dessinés, ou plutôt sont transcrits d'une manière qui tient à la fois de la reproduction et de l'interprétation ; ces documents sont néanmoins supérieurs à de simples copies.

Le *Recueil Schefer* comprend 603 numéros, que j'ai classés de mon talent dans quatorze chemises dont les titres sont de la main de Waddington. Je sollicite par avance une grande indulgence pour ce classement, opéré loin de Damas et l'aidé d'indiquans parfois rudimentaires. Ces divisions correspondent aux quartiers suivants :

I. — Grande mosquée et monuments voisins (n ^{os} 1-69)	CLX 218
II. — Citadelle (70-79).	VIII. — Metdân et cimetière de Bâb-Allah (217-265)
III. — Amarah (80-104).	IX. — Cimetière Soudîyah (266-299)
IV. — Bâb es-Salâm et Bâb Taâmâ (105-12)	X. — Bâb el-Djâbiyah (297-328)
V. — Qomariyeh (123-14)	XI. — Qanawât (329-380)
VI. — Bâb Châghoûr (141-147).	XII. — Souq Sarôûdjâ (381-440)
VII. — Cimetière de Bâb es-Saghr	XIII. — Clurets de Dahdâh (441-443)
	XIV. — Nâhîyeh (446-603.)

Si l'on tient compte de ce fait que ce recueil renferme une double copie de 17 inscriptions, que 3 textes sont simplement signalés, qu'il contient en outre une inscription grecque (lequelques lettres n^o 1), 14 inscriptions larges, une persane et qu'enfin 9 textes sont corrépiques ou insignifiants, il reste au

⁽¹⁾ On lit au verso des n^{os} 56-57 du *Recueil Schefer* la note suivante : « Cette inscription, que j'ai été vérifier avec M. Siauff, n'est pas l'inscription originale [il s'agit du texte de restauration de l'hôpital de Nûr el-Dîn, gravé par Sauvage, *Descript. de Damas, Journ. as.*, 1896, I, p. 411-412], c'est une copie imitée de l'ancienne et peinte en jaune et en bleu. Aussi la date est-elle fautive ainsi que le nom du Khadîf. La porte extérieure du Mourîân est la porte originale, à l'intérieur elle a des panneaux de marquetterie

d'un fort joli travail. — Damas, 29 déc. 91, »

Siauff trouva peut-être à ce moment un vocat ou d'epigraphiste ; vingt ans plus tard, il devait copier les inscriptions de Mossoul. Sa collection, comprenant 645 numéros, se trouvait en la possession de Van Herculon, après avoir fait partie de la bibliothèque Schefer (cf. VAN HERULON, *Mon. et inscr. de l'antique Lulu, Or. Studien*, I, p. 199 ; VAN BRUCHEN, *Ar. Inschriften*, tir. à part de SAUPE et HERZELD, *Archaeol. Reise*, p. 16, n. 1)

total 760 inscriptions dont on peut voir la décomposition dans le tableau suivant :

SÈCLES DE L'ÈRE	v ^e	vi ^e	vii ^e	viii ^e	ix ^e	x ^e	xi ^e	xii ^e	xiii ^e	Sans date certaine	Total par millénaires
Textes de fondation ou de restauration . .	1	24	3	25	36	18	40	18	11	7	181
Épigraphes		18	134	26	9	3	11	11	1	12	200
Actes de waqf . . .	2	3	23	3		1	1			3	30
Décrets . .		1	1	1	13	2				1	20
Textes en vers . . .		1		1	2	10	17	63	20	3	108
Total par périodes	3	43	160	52	51	31	69	71	31	12	560

J'ai identifié 60 inscriptions connues avant d'être traduites ou publiées principalement par Sauvage, mais aussi, par von Kremer, Van Berchem et M. Scherazim. 17 autres ont été seulement signalées par les mêmes orientalistes. L'essai bibliographique que je donne plus loin permettra d'apprécier le nombre des inscriptions damasquines connues qui n'ont point dans le *Recueil Scherazim*.

..

A parcourir tous ces textes épigraphiques on comprend le jugement formulé sur eux par Van Berchem : « Damas, en effet, est la ville la plus riche en inscriptions arabes. Elle passe avant le Caire, peut-être pour le nombre, à coup sûr pour l'intérêt des textes ⁽¹⁾. »

Je ne veux pas enlever au futur éditeur des inscriptions de Damas le bénéfice de l'inedit. Les considérations suivantes que je fais sommaires à dessein,

⁽¹⁾ *Rech. archéol. en Syrie, Journ. as.*, 1895, II, p. 480.

n ont pour but que d'attirer l'attention sur l'importance de la question. Mon ami M. E. de Lorey, qui se trouve actuellement à Damas, se propose d'étudier les monuments qui offrent un cachet artistique : lors d'un premier séjour, très court, il a eu le mérite de trouver de superbes inscriptions couliques et par surcroît des textes inédits ⁽¹⁾. Il est donc à prévoir que les 800 numéros des copies de Van Berchem pourront être dépassés.

La grande mosquée des Omeyyades, par les écrivains arabes présentée comme une des merveilles de l'islamisme, constituée, avec la citadelle de Damas, « au sortir le misere des souverains de Syrie », « Dans le *Revueu Scherfer* elle fournit, à elle seule, 27 numéros : il est malheureusement à craindre qu'une bonne partie de ces textes ait disparu dans l'incendie de 1831. Nous savons, du moins, que deux des quatre inscriptions seldjoukides ont été recueillies au Musée arabe de Damas ⁽²⁾.

Les épitaphes, — partie la plus considérable de la collection, — offrent en général un intérêt, car elles concernent bien souvent des notables, et, en ce cas, la pierre seule a une valeur au point de vue paléographique. Les plus importantes ont été publiées par Sauvage. Retenons ce détail que certains tombeaux de compagnons du Prophète ont été restaurés sous les Ayyoubides, au début du vi^e siècle de l'égère, ceux de Bilal (n° 180) de Suhayr (n° 230-232), de Khalid (n° 120). Le dernier nous fournit néanmoins un fragment d'inscription coulique (n° 124) : par contre il n'y a que des vers d'époque ottomane pour la tombe d'Abû Dardâ (n° 75-79).

Certaines traditions musulmanes placent à Damas les tombeaux de nom-

⁽¹⁾ Voir Syrie, I, planche XXVII.

⁽²⁾ Cf. Maqrûzî *Khatat* (et le Hist. France III, p. 124) et 8. Maqrûzî *Tarîk* de al-Farâbî, IV, p. 81. Sauvage, *Orient de l'islam*, *Journ. asiat.* 1896, I, p. 186-87. *Encyclop. de l'Islam*, I, p. 939.

⁽³⁾ Ajoutons que les notes de waqf fournissent un répertoire géographique des localités environnant Damas.

⁽⁴⁾ Van Berchem *Lebanon, Syrie, Egypte et en Syrie*, *Journ. asiat.* 1855, II, p. 486.

M. Mûr. Cuiuslibet a palli a conveniunt textus déjà connus, avec une grave lacune et de nombreuses fautes (*Reu. de l'Acad. ar.*,

1921, p. 1514). Je signale seulement l'erreur suivante parce qu'elle est caractéristique du genre de fautes que l'on rencontre dans le *Revueu Scherfer*. Au lieu de شرف الأمانة

شرف بن منك الإسلام
الأمانة يسرير ملك الإسلام

Les pièces du Musée arabe de Damas n'ont pas toutes la valeur de celles-ci, le sultan d'Abû Lîthal, n'a pas les yeux dans son tombeau, nous en use seulement *ibid.* p. 15. La He précitée reçoit voisine avec des monnaies d'or du « roi Faisal I^{er} ».

bons contemporains de Mahomet que d'autres légendes aussi vivaces situent dans d'autres villes de l'empire musulman. Dans cet ordre d'idées l'imagination populaire ne connaît pas de limites. C'est ainsi qu'un auteur note gravement, dans un des manuscrits de Damas la « tombe de Rokab qui tenait l'étrier du Prophète »¹ voulant oublier que le mot *rokab*, qui signifie précisément *étrier*, nous rend le renseignement suspect. D'ailleurs les écrivains arabes se sont parfaitement rendu compte qu'il ne fallait pas exagérer et l'un d'eux signalait avec mélancolie que « les musulmans n'étaient d'accord sur l'emplacement de tombeaux de prophètes ou de *shahids* compagnons de Mahomet qu'en ce qui concerne celui de Mahomet et les deux tombeaux l'Al à Bakr et de Umar² ».

On ne peut parler des épitaphes de Damas sans évoquer le souvenir du fondateur de la dynastie omayyade. Si l'on en croit le P. Lammens, à qui le même emplacement dans le cimetière de Bab-es-Saghir a tout été indiqué à deux reprises³, les traditions concernant le tombeau de Mu'awiyah seraient encore précises. Mais, à la même époque, M. Hartmann, qui se contente peut-être de répéter une affirmation de von Kremer, soutient le contraire⁴. Les auteurs arabes sont unanimes à placer la tombe du calife dans le cimetière de Bab-es-Saghir⁵, mais sa situation réelle ne peut guère être connue que par approximation. En effet, les Abbassides, au cours de la poursuite épique de Marwan, s'engagèrent les tombes omayyades, et, en particulier, celle de Mu'awiyah dans laquelle on trouva « un cercueil en terre semblable à de la cendre⁶ ». Quoi qu'il en soit, il est intéressant de signaler qu'on découvre la mention du tombeau de Mu'awiyah dans un acte de wafâ' du fils de Mousou el-Djarrâh en 174, qui a dû être gravé vers le milieu du vi^e siècle de l'ère gr.⁷

Les principaux textes de fondation ou de restauration, notamment ceux de la citadelle⁸, ont été cités par Savvare et par Van Berchem. Parmi ceux

¹ SAUVAIN, *Descr. de Damas*, Journ. as., 1896, I, p. 451.

² SAUVAIN, *ibid.*, 1896, I, p. 390.

³ *Cantat de Yacûd I^{er}*, p. 11-12.

⁴ *Encyclopédie de l'Islam*, I, p. 394.

⁵ Outre les auteurs cités par le P. Lammens, cf. AUC. LAMMENS, I, p. 86. SAUVAIN, *Descr. de Damas*, Journ. as., 1894, II, p. 330,

— 1895, I, p. 384, — 1896, I, p. 390-391, 490.

⁶ Maqrîzî *Liwe de la Création*, VI, p. 71-72.

⁷ M. Scharnhelm vient de publier les inscriptions de la citadelle de Damas (*Orientalium*, XII, p. 1-28). L'auteur a abstenu de signaler plusieurs textes ou, plus exactement des n^{os} 3-4, 8-9 et quelques mots du n^o 12. Il arrive d'ailleurs à M. Scharnhelm

qui sont encore inédits, signalons les inscriptions du tombeau de Beilars, des madrasah Ahrakiyah, Djamakval, Darksayih, Hallahyah, des mosquées el-Chamiyah, el-Hanabilah, el-Sandjâqdâr, el-Sinâniyah, el-Taurizî, el-Tausiyah, du mur d'enceinte de la ville et de certaines portes, et enfin celle du pont de Turî, datée de 442, qui est la plus ancienne (*Revue de Schéfer*, n° 446), et qui reste la première en date des inscriptions historiques de Damas.

Le *Revue de Schéfer* comprend enfin 26 lettres, dont deux (n° 81 et 82) ont été publiées par Savigne ¹; celui de Nur al-Din Chah Van Berchem a donné la photographie ², manque dans la collection; il en est de même de celui du sultan Barsbay, relatif au monopole du sucre, et cité par M. Solerheim ³.

Le plus ancien (n° 404), qui nous reporte à Saladin, a été analysé par Van Berchem ⁴. Le n° 409, daté de 644, a trait aux droits de courtage; le n° 87, de 715, au monopole de l'acier; dans un autre, de 767, le sultan Malik Achraf Chahân s'inquiète des biens waqfs (n° 333). Quatre textes, datés de 770 en 163 et de 906 n° 121 420 et 486 signalent et prétendent causer une confusion qui consistait à imposer une amende aux gens d'un quartier, dans lequel on avait trouvé le cadavre d'un homme assassiné: le n° 370 fait aussi allusion à une responsabilité collective du même ordre. Le n° 116 prescrit des mesures relatives à la prise d'eau.

La moitié de ces textes administratifs appartiennent au IX^e siècle de l'hégire, certains concernent des abolitions de taxes diverses (n° 20, 22, 43, 88, 171, 300, 415); le n° 414, daté de 823, nous montre le sultan Barsbay répudiant certaines pratiques commerciales. Le n° 412, de 842, mentionne une mesure prise en faveur de la grande Mesjue, dont une partie des revenus-waqf avait été affectée à l'entretien du grand diwân; ce dernier devait chercher des ressources de tous côtés, car Qayt-Bay lui interdira plus tard les mêmes abus

une mésaventure désagréable: deux inscriptions de la citadelle, datées de 663, manquent à sa collection (*J. A.*, 1894, I, p. 483-484, 1896, I, p. 284-285).

⁽¹⁾ Signalé dans CHALVET et ISAMBERT, *Palestine et Syrie*, p. 646.

⁽²⁾ *Descr. de Damas, Journ. as.*, 1896, I, p. 273-274.

⁽³⁾ *Inscr. ar. de Syrie, Mém. de l'Inst. ar.*, III, planche IV, fig. 8.

SYRIA. — III

⁽⁴⁾ *Das Zuckermonopol, Zeitsch. f. Assy.*, XXVII, p. 78-79.

⁽⁵⁾ *Inscr. ar. de Syrie, Mém. Inst. égypt.*, III, p. 456-457.

⁽⁶⁾ Signalé par Sanvalro (*Descr. de Damas, Journ. as.*, 1896, I, p. 408, à propos du mot ماصية, prise d'eau, sur lequel on pourra consulter une note de M. Clermont-Ganneau (*Rec. Archéol. Or.*, II, p. 83).

(n° 160). Les autres décrets intéressent aussi les waqfs de diverses mosquées (n° 12, 164 et 166) — les deux derniers ont été signalés par Van Berchem ¹¹

Enfin, la série des décrets est terminée par un décret du dernier gouverneur mamelouk de la Syrie, Djénartî, qui, après l'invasion, devait conserver ses fonctions sous la domination ottomane ¹² — il concerne les courtiers du Souq Djaqqmaq (n° 150)

Essai de bibliographie et d'épigraphie arabe de Damas. — Je donne ci-dessous l'indication des ouvrages que j'ai dû consulter pour le classement de la collection. Cette liste ne pose pas la question des jaypers, car même la mention en pour-
rait éviter une perte de temps au futur éditeur des inscriptions de Damas.

BALDORNI *Enlah e Dagh*, p. 126

Mas'ûdî, *Prairies d'Or*, V, p. 162-163. Cf. J. A., = *Journal asiatique*, 1896, I, p. 265).

IBN DÎLAÏM, *Rihlah*, 2^e éd., p. 27-282

YÛQÛT, *Mudjam' el-Baldân*, II, p. 502-503

ABÛ CHÂMAN, *Kutûb el-Ras' el-Ha.*, I, p. 53, 64-202. Cf. J. A., 1894, II, p. 322; — 1895, II, p. 450

IBN KHALIKÂN, *Texte ar.*, II, p. 552. Cf. J. A., 1894, I, p. 427. *Mem. Inst.*, III, p. 436-437

IBN BATTÛTÂ, I, p. 225 (Cf. J. A., 1895, II, p. 483).

IBN CHÛKÛB EL-KALÎBÎ — SAUVAGE *Description de Damas*, J. A., 1896, I, p. 360-387, 391, 405).

NU'ÛMÎ (Paris, Bibl. Nat., ms. 5912). — SAUVAGE, *Descr. Damas*, J. A., 1894, I, p. 391-411-414, 427-436. — Id. p. 232-233, 251-252-259, 315-317-322. — 1895, I, p. 279, 296; — II, p. 236, 246, 254, 276, 480; — 1896, I, p. 198, 200-204

ABÛ EL-BÂZÛN EL-DÛLÂN *Relation d'un voyage au mont Qalb*, *Ann. Trav. Devonshire, Bull. de l'Inst. franç.*, XX, p. 37.

SHÛB D'EL ILMAWÎ — SAUVAGE, *Descr. Damas*, J. A., 1896, I, p. 261.

FLEISCHER, *Michael M. Schabaz's Reise nach und um Damascus, Zeits. d. deutsch. morgenl. Gesells.*, VIII, p. 346-374

VON KAMMEN, *Topographie von Damascus*, I, p. 5, 12-15, 21-22, 34-36, 39, 44, 50; — II, p. 7, 12-13, 16-18, 23, 28-27.

CHALVET et ISAMBERT, *Palatine et Syrie*, éd. 1882-1887, p. 646.

VAN DER BEEK *Notes d'archéologie arabe*, 1^{er} art., J. A., 1891, I, p. 414, 421-422, 482, 489-493; — (2^e article, J. A., 1892, I, p. 394-406, (3^e article, J. A., 1904, I, p. 56, 63

VAN BERCHEM, *Lettre à Barbier de Meynard*, J. A., 1892, II, p. 312-313.

¹¹ C.I.A., *Egypte*, I, p. 385, *Ar. Inschriften*, p. 154.

¹² VAN BERCHEM, *Ar. Inschriften, Beitr.*, 1.

Assyriol., VII, p. 31; ALI PASCHA, *Khatat*, II, p. 10.

SATYVARE, *Description de Damas*, J. A., 1804, I, p. 267-270, 287, 288, 293, 304, 308, 294, 302, 303, 307, 308, 313, 355, 360, 365, 366, 471, 474, 475, 482, 485, 490. — II, p. 293, 294, 308, 309, 301, 304-307, 319-321, 325, 327, 328, 483. — 1805, I, p. 391, 300-308, 401. — II, p. 279, 294, 296-302; — 1806, I, p. 270, 272, 274, 281, 285, 408, 409, 411, 412, 416.

MÉTIVIER, pour l'Égypte, *Le septième arrondissement de l'Égypte*, VAN DER TEM *Égypte*, I, p. XIII-XV, 90, 123, 143, 160, 218, 219, 221-224, 235, 232, 239, 300, 337, 342, 342, 385, 459, 460, 461, 545, 642, 727, 758, 761.

VAN BERGHEM, *Recherches archéologiques en Syrie*, J. A., 1805, II, p. 483-488, 514-515.

VAN BERGHEM, *Inscriptions arabes de Syrie, M. de l'Égypte*, III, p. 428-435, 438, 441, 453, 445, 448-457, 460, 464-469, 476, 484, 500-512, 514-515.

KAY, *A Seljukite inscription at Damascus*, *Journ. of Roy. As. Soc.*, avril 1807.

LE CORDIER, *Tableau de l'Égypte*, par Charles Nodding, *Tableaux de l'Égypte*, 1808, II, p. 247.

Catalogue des objets d'art... de la collection de M. Schefer, n° 97 et planche.

LANE-POOLE, *Saladin and the Fall of the Kingdom of Jerusalem*, p. 367-369.

BERDEKEN, *Palestine et Syrie*, 3^e éd., p. 303, 306-308.

SALADIX, *Manuel d'art musulman*, p. 75.

MIGNON, *Manuel d'art musulman*, p. 235, 354, 359.

VAN BERGHEM, *Épigraphie des Arabes de Damas*, *M. de l'Égypte*, p. 20-43.

VAN BERGHEM, *Arabische Inschriften, Beitr. zur Assyriol.*, VII, p. 140-154.

VAN BERGHEM et STRZYGOWSKI, *Amud*, p. 4, 38-39, 337.

CIAI. — VAN BERGHEM et HALLÉ EDHEM, *Art mineure*, I, p. 69.

VAN BERGHEM, *Note sur l'écritement au recueil des inscriptions arabes*, *Compt. rend. Acad. Inscr.*, 1911, p. 548.

SOBERNHEIM, *Das Zuckermonopol*, *Zeits. f. Assyriol.*, XXVII, p. 78-81.

Encyclopédie de l'Islam, I, p. 305, 930, 932, 934.

VAN BERGHEM et FATTO, *Voyage en Syrie*, I, p. 145, 187, 220-221.

MITRI-LANDALFT, *Descr. de papyrus antiques du Musée arabe*, *Rev. Acad. ar.*, 1921, p. 12-16.

M. KURD ALL, *Les deux écoles d'Adlîe, et-Zahrîe*, *Rev. Acad. ar.*, 1921, p. 89.

E. DE LORET et WIET, *Génotaphes de deux dames musulmanes*, *Syria*, II, p. 221-223.

SOBERNHEIM, *Die Inschriften der Stadt Aleppo in Damaskus*, *Der Islam*, XII, p. 1-28.

WIET, *Les inscriptions de Salafîa*, à paraître prochainement dans *Syria*, III.

G. WIET.

BIBLIOGRAPHIE

C. LEONARD WOOLLEY. — *Guide to the archaeological Museum of the American University of Beirut*. Broch. de 29 pages. Beyrouth, American University, 1921.

Le musée de l'Université américaine à Beyrouth a été essentiellement constitué par un don de céramique chypriote fait par le général P. A. de Cesnola en 1848, par la collection palestinienne formée par M. Merrill lorsque il était consul des États-Unis à Jérusalem et par la collection du docteur Rouvier d'un caractère plus général. Parmi les trouvailles locales entrées au musée, il faut citer un important lot céramique provenant de la Beqa', un lot de Mouhla, un groupe funéraire de Libarid et une série d'objets transjordanien.

L'importance des pièces céramiques, dont la provenance est certaine, a été exposée à nos lecteurs par M. Woolley (*Syria*, 1921, p. 177) et nous n'avons pas à y revenir. Signalons encore un lot bien choisi de bustes palmyréniens.

La description commence par le matériel paléolithique et néolithique. À signaler un lot de haches en pierre polie provenant des régions de Hama et d'Alep. M. Woolley note justement que la hache polie a continué à être en usage concurremment avec le bronze et que même de tels objets, munis d'un trou de suspension, sont encore portés comme flèches de nos jours,

cela ne veut pas dire qu'on en fabrique encore.

Comme à Chypre, où le fait est très net, il y a en Phénicie une période du cuivre distincte de celle du bronze. La céramique de Palestine est aujourd'hui bien connue grâce aux fouilles de Lakish, de Gezer, de Ophel, etc., celle de la Syrie du nord le sera bientôt aussi quand la publication de Karkhemish sera achevée. On peut compter enfin sur les fouilles actuellement en cours à Qadoch sur l'Oronte, à Byblos et à Sidon pour fixer les caractères de la céramique de la Syrie moyenne et de Phénicie. À en juger par le petit nombre d'exemplaires conservés à l'American Museum de Beyrouth, M. Woolley estime que la céramique de la Syrie moyenne manque d'originalité et qu'elle se rattache en partie à la céramique de la Syrie du nord et en partie à la céramique palestinienne.

Pour les armes de bronze, la dépendance de la Phénicie à l'égard de Chypre est des plus marquées : toutes ces armes sont de type chypriote ou égéen. De même l'influence mycénienne sur la céramique paraît passer par Chypre : elle s'affirme surtout à la fin de l'âge du bronze. C'est alors que domine le *bithil*, petit vase à panse sphérique si commun à Chypre. Les indications que nous avons données dans la seconde édition de nos *Évaluations préhelléniques* sont donc confirmées.

L'âge du fer est abondamment représenté dans les vitrines du J. American Museum et l'influence chypriote s'y manifeste encore. Les périodes grecque et romaine ont fourni une riche collection de vases, de sculptures, de sarcophages, d'inscriptions, etc. Il n'est pas de fouille, en Syrie et en Phénicie, qui ne mette au jour d'abondants fragments de céramique du type de Mazarin avec le décor floral habituel. Aussi M. Woolley ne pense pas que tous ces vases soient importés; il estime comme plus probable qu'il a existé une industrie locale de ces vases. — À signaler un torso d'Erès en marbre, copie d'un original grec de la fin du V^e siècle. Ne provient-il pas de Sidon ?

Il faut remercier M. Woolley d'avoir mis tous ses soins à classer cette intéressante collection dont malheureusement beaucoup de pièces ont perdu leur certificat de provenance. Quelques dessins au trait auraient été les bienvenus, mais pourraient être ajoutés à une seconde édition.

R. D.

GAB. WATZINGER et KARL WELTERGER

Damaskus, die antike Stadt. Wien V. *Verf. d. deutsch-türkischen Denkmalschutzkommission*, herausg. von Th. Wiegand, Heft 4. Un fasc. gr. in-4^e de 112 pages et 3 planches. — Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1921.

Cette publication est le fruit d'actives recherches poursuivies à Damas d'octobre 1917 à juin 1918. Le levé du plan de la ville a permis de situer avec précision les vestiges d'époques romaine et byzantine et l'on a pu avec une approximation suffisante reconstituer le réseau des principales voies antiques à travers Damas, les uns,

comme la *via recta* allant de l'ouest à l'est, d'autres du nord au sud. Ce système, perfectionné et embelli à l'époque romaine rappelle à MM. W. et W. un modèle hellénistique, notamment Alexandrie. Il aurait été tracé soit sous la domination des Ptolémées, soit à la fin du II^e siècle av. J.-C. au moment où la dynastie Séleucide choisit Damas comme résidence.

Une vue prise en avion (fig. 31) voit le decalque, fig. 28) montre l'ensemble de ces dispositions, encore reconnaissable à travers l'enchevêtrement des constructions modernes. Au nord de la *via recta*, la double enceinte du temple est bien visible (fig. 29). Immédiatement au sud, les murailles tracent la forme générale de deux théâtres antiques.

Les deux archéologues ont étudié les restes de Bab ash-Sherqi et ont abouti à la restitution de cette porte romaine.

Ils publient aussi les monuments figurés conservés à Damas au début de 1918. Mais leur effort a principalement porté sur l'enceinte du temple de Jupiter damascène, l'église qui lui a succédé et la grande mosquée des Omeyyades. Les résultats auxquels ces nouvelles recherches aboutissent sont importants pour l'histoire de ces divers sanctuaires, leur documentation réclame plus de place que nous n'en disposons ici. Nous leur consacrerons très prochainement un article dans cette revue.

R. D.

A. A. C. CRESWELL. — *The origin of the cruciform plan of Cairene Madrasas*. In-4^e, 12 pl. — Le Caire, Imprimerie de l'Institut français, 1922.

M. Creswell, dans une étude importante qu'il a extraite du *Bulletin de l'Institut*

français du Caire, t. XXI, a repris la discussion d'une question d'archéologie et d'analyse architecturale, que Max Van Berchem avait jadis soumise à une saine et profonde analyse (*Corpus des Inscriptions arabes*, I, p. 254), celle de l'origine du plan cruciforme dans les madrasas du Caire. Ces Ecoles qu'on vit apparaître en Perse dès le 11^e siècle à Nishapur, puis sous les Seldjucks, s'implantent ensuite en Syrie et en Égypte avec Nûr ad-dîn et Saladin, mais c'est en Égypte, selon Van Berchem, qu'on y voit apparaître le plan cruciforme. Son origine syrienne avait été déjà affirmée par Stanley Lane Poole, approuvée par Marçais et par Saladin.

M. Creswell la conteste d'après des études poursuivies par lui en Syrie en 1910, portant sur huit madrasas, édifiées antérieurement à 1270, qui l'amenent à affirmer qu'aucune madrasa à 4 Iwans n'avait existé en Syrie, et que la première qui ait présenté un plan cruciforme se rencontre en Égypte, et y fut originaire, ce fut la Nasiriya, avec ses quatre Iwans consacrés aux quatre rites différents, et que Mohammed an-Nasir vit terminer en 703 (1304). Ce, sur quoi, dit M. Creswell, Max Van Berchem était tombé d'accord avec lui, au cours d'une de leurs dernières rencontres au Caire.

GASTON MILON.

GUSTAVE SCHUMBERGER. — *Récits de Byzance et des Croisades*. (Deuxième série). 1 vol. in-12 de 230 pages. — Paris, Plon Nourrit, 1922.

Sous ce titre, l'auteur réunit des articles publiés le plupart de 1914 à 1920, et dont le sujet, bien qu'emprunté aux anciens

chroniqueurs, garde un surprenant caractère d'actualité.

C'est ainsi que M. G. Schumberger rappelle le rôle du feu grégeois dans les luttes au 11^e siècle, entre byzantins et sarrasins, qu'il note même l'utilisation de véritables grenades à main. Il met en relief l'énergie déployée par les combattants médiévaux, l'audace de certaines entreprises comme celle de l'empereur Basile II contre Alep dans le courant du hiver de 994 à 995, ou plus surprenante encore, mais moins réussie, l'expédition de Renaud de Châtillon contre La Mecque et Médine. Ce sont toujours des traits heureusement choisis pour faire revivre devant nous ces curieuses figures médiévales, empereurs byzantins, rois de Chypre, chefs normands passés dans les armées byzantines, chevaliers francs, émirs musulmans. Tout agréables qu'ils se présentent, ces récits reposent sur une science consommée qui s'affirme discrètement à chaque page, notamment dans la lecture des sceaux et leur commentaire, aussi dans tel exposé d'ensemble comme celui des monnaies médiévales des rois de petite Arménie.

H. D.

ANTON HADWART. — *Geschichte der syrischen Literatur mit Ausschluss der christlich-palästinensischen Texte*. 1 vol. in-8° de 271 et 378 pages. — Bonn, Marcus et Weber, 1922.

Depuis que le savant maronite Joseph Simon Assemani (as-Sam'ani) a révélé en occident la littérature syriaque, on s'y est appliqué à publier les nombreuses œuvres rédigées en cette langue qui est une branche tardive et chrétienne de l'araméen. Aujourd'hui, deux grandes col-

lections paraissent, l'une la *Patrologie* de Mgr Gruffin et de l'abbé Nau, l'autre le *Corpus* de l'abbé J.-B. Chabot, et engloberont bientôt la majeure partie de cette littérature pour le plus récemment ecclésiastique dans sa production originale, qui s'est développée tout d'abord à Edesse et en Mésopotamie parce qu'en Syrie même, si l'on parlait araméen, on écrivait en grec. Ce bilinguisme syrien s'est prolongé bien au delà de la conquête arabe puisque ce n'est qu'au VIII^e siècle que le khalife el-Walid décida de substituer l'arabe au grec dans la rédaction des livres officiels. Le fait que pendant des siècles on a parlé en Syrie l'araméen, tandis qu'on écrivait en grec, explique que les évangiles soient rédigés en grec : il faut écarter l'hypothèse d'un prototype araméen. Le syriaque ne fut introduit en littérature et ecclésiastique que par les migrations de Syrie qu'avec le triomphe du christianisme monophysite au VIII^e siècle.

On possède, en langue française, une excellente histoire de la *Littérature syriaque* due au grand syriacisant Rubens Duval (chez Lerouge) et parvenue à sa troisième édition. La première partie étudie les principaux genres de cette littérature, la seconde se compose de notices consacrées aux écrivains syriaques.

L'ouvrage de M. Anton Baumstark qui vient de paraître répond à la seconde partie du volume de Rubens Duval. Les indications bibliographiques y prennent un développement considérable et en font un précieux instrument de travail. Les grandes divisions sont constituées par la littérature preslamique et la littérature postérieure à l'islam. Dans cette dernière un court chapitre est réservé aux Melchites et aux Maronites.

R. D.

Encyclopédie de l'Islam. — Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans, publié par M. Th. Houtsma, R. Basset, T. W. Andriès et H. Bataillon. 26^e livraison. Leyde, Brill, Paris, Aug. Picard, 1921.

Il faut féliciter directeurs et éditeurs de poursuivre la publication de cette œuvre d'une haute tenue scientifique, destinée à vulgariser les résultats de près d'un siècle et demi de recherches patientes. Il ne sera plus permis bientôt, à ceux qui écrivent sur l'Islam et ses peuples, d'ignorer les premiers éléments du sujet, de savoir où trouver des renseignements sûrs et une bibliographie appropriée. La présente livraison offre des données du plus haut intérêt dont voici les principales : *Inde* T. W. Andriès, étude d'ensemble très complète ; *Indes néerlandaises* A. W. Newlands, l'Inde (Canaan ou Yabai), retraçant la communauté que les musulmans ont eue de l'Evangile ; *Indonésie* (Camaros), où l'Islam a joué jadis un rôle plus actif que de nos jours et où l'on relève de bien curieuses déformations : « l'Islam, assez pur au Cambodge, est altéré en Annam par mille pratiques et contaminations tant animistes qu'hindouistes », *al-Frak* (M. Hartmann), ou plus exactement *al-Frak al-Arabi*, c'est-à-dire le pays plat borné à l'ouest par le désert de Syrie, au sud par l'Arabie et le golfe Persique, à l'est par les contreforts du Zagros, au nord par une ligne allant d'al-Anbar à Tikrit ou encore de Tikrit à el-Haditha. Après un bref historique d'ensemble depuis la conquête arabe, l'auteur conclut : « Le dépérissement du pays, qui par suite du complet abandon des travaux hydrauliques a conti-

mené dès le début du x^e siècle, ne fait que s'accroître : le Irak devient un désert avec quelques rares localités d'une certaine importance et de maigres cultures, parmi lesquelles celle du palmier-dattier conserve seule quelque activité », *Ibn al-M. Sina* (M. STACE), l'ancienne Arbèles ; *Isa* (D. A. MACDONALD), forme du nom de Jésus chez les musulmans qui a suscité des explications diverses ; *'Isawiya* (A. COLA), confrérie religieuse marocaine plus communément connue sous le nom d'Alssaoua, *Isfahan* El Hagar, la grande ville persane, *al-Ikandariya* (Ruvon Gieser), l'Alexandrie d'Egypte ; *Iken-derun* (J. H. MONDMAN), Alexandrette ; *Islam*, où l'on note que les évaluent au chiffre total des confesseurs de l'Islam variaient entre 175 et 270 millions et l'on ignore complètement quelle est la population de certains pays musulmans, notamment l'Arabie, la péninsule et l'archipel malais, ou parce que la proportion des musulmans est impossible à fixer comme en Chine ou en certaines régions de l'Afrique. Ces quelques indications n'ont d'autre objet que de montrer la variété et l'intérêt des articles paraissant dans l'*Encyclopédie de l'Islam*.

HAUT-COMMISSARIAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN SYRIE ET AU LIBAN. — **La Syrie et le Liban en 1921** La Foire-Exposition de Beyrouth. Conférences. Liste des récompenses. 1 vol in-8° de xxvi et 335 pages — Paris, E. Larose, 1922.

Quand on rapproche deux dates, celle du 24 juillet 1921 où la 3^e division d'infanterie forçait les défilés de Khan Meiselon pour occuper Damas, et celle du

30 avril 1922 où la Foire-Exposition de Beyrouth a été inaugurée en grande solennité, on comprend que le général Gouraud, Haut-commissaire, ait pu dire lors de cette cérémonie : « Nous avons peut-être le droit d'être fiers du résultat obtenu en un an et de penser que, si l'œuvre de la France en Syrie et au Liban n'est, pas plus qu'aucune œuvre humaine d'ailleurs, à l'abri des critiques qui ne lui ont pas été ménagées, nous y répondons de la bonne manière en donnant à ce cher et beau pays naguère divisé, agité et meurtri, tous les jours plus de paix, d'union et de prospérité ».

Le volume que nous annonçons, réunit les conférences qui ont été données lors de la Foire-Exposition de Beyrouth (avril-mai 1921). La simple énumération de leur titre en montrera l'intérêt durable. Une soixantaine de pages sont consacrées à l'histoire du passé. Dans *la Syrie à travers les âges*, le P. Dhorme a donné un solide et très utile résumé de l'histoire du pays jusqu'à la conquête d'Alexandrie. Cet historique peut servir de préface et de complément à l'histoire du Syrie du P. Lamoureaux (voir *Syrie*, 1921, p. 336 et 1922, p. 84). Le P. Lagrange a tracé de *l'Empire palmyrénien* un tableau brillant, il en a montré l'orgueil et la faiblesse.

La Syrie contemporaine a été l'objet de 4 exposés suivants : *Les opérations de l'armée française du Levant*, par le lieutenant-colonel Gaudot ; *l'Enseignement en Syrie pendant la période d'organisation*, par M. Chevalley ; *l'Assistance française en Syrie*, par le docteur inspecteur J. Emly ; *la Syrie pays d'agriculture*, par M. E. Achard ; *l'Évolution économique et sociale de la Syrie*, par M. Gilly ; *la Tourisme en Syrie et au Liban*, par M. Prost. Enfin

les États ont été l'objet de notices substantielles : la *Grand-Liban*, par le capitaine Soule-Susbielle; *Damas*, par Mohamed effendi Kurd Ali, la *Région d'Alep*, par le P. Gabriel Habbach, le *Territoire des Alaoudes*, par le colonel Nieger

PÉRIODIQUES

R. CAGNAT. — Deux bornes milliaires de Syrie, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et B. L.*, 1922, p. 31-33

Nous avons déjà signalé, à propos du recensement de M. Thomsen (*Syria*, 1921, p. 76) l'importance que présente le relevé exact des bornes milliaires romaines. M. Brossé a trouvé récemment, lors de son séjour à Tell Nebi Mend, deux milliaires que publie M. Cagnat. Le premier, déjà signalé par le P. Ronzevalle, est situé d'après M. Brossé « sur la piste de Tell Nebi Mend à Samakiyat et Hit vers l'ouest (1) »; à un peu moins d'une demi-heure du Tell, par là est démontré que la route qui de Qades gagnait Tripoli, vers l'ouest, remonte à l'antiquité.

Le second milliaire a été relevé par M. Brossé au village de el-Houz, à 4 ou 5 kilomètres au nord de Tell Nebi Mend. Cela soulève une difficulté, car des milliaires de la même route d'Emèse à Héliopolis ont été trouvés à Ardjoun où, vraisemblablement, le pont sur l'Oronte a existé de tout temps. Il y a donc lieu de penser que le nouveau milliaire a été transporté à el-Houz depuis l'antiquité et n'est plus à sa place primitive.

(1) Pour se rendre compte de la disposition des lieux, il faut consulter la carte au 200.000^e du Service géographique de l'armée. Toutes les autres cartes placent es-Samakiyat dans le sud de Tell Nebi Mend, au lieu de l'O.-N.-O.

Quoi qu'il en soit, après comparaison des titulatures des divers milliaires relevant de Tell Nebi Mend, M. Cagnat conclut : « La voie d'Héliopolis à Emèse fut donc comprise dans le grand plan de refectio des voies de la Syrie décidé par les empereurs Marc Aurèle et Lucius Verus à l'occasion de la campagne en Orient, qui marqua le début de leur règne. On ignore encore à quelle époque elle avait été établie sur le tracé sans doute d'une très ancienne voie de communication. Elle fut restaurée successivement ensuite par Philippe et par Diocletien. »

P. THOMSEN. — Die lateinischen und griechischen Inschriften der Stadt Jerusalem und ihrer nächsten Umgebung. Extr. de *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, 1920 et 1921.

Depuis 1870, date où ont paru les *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* expliquées et commentées par W. H. Waddington, recueil précieux rendu d'un mouvement si facile par l'*Index alphabétique et analytique* de l'abbé J.-B. Chabot, la nécessité de réunir les nouveaux textes découverts en Syrie et en Palestine devient de plus en plus pressante. M. Thomsen, dans l'introduction au travail que nous annonçons, demande s'il est encore question de publier le *Corpus* dont le R. P. Jalabert a tracé les grandes lignes au Congrès International d'archéologie à Athènes, en 1905 (1). Nous croyons savoir que le travail du P. Jalabert est très avancé et que, malgré les difficultés de l'heure, on s'occupe activement d'en assurer la publication rapide qui donnera

(1) *Comptes rendus du Congrès*, p. 263 et suiv.

pleine satisfaction aux travailleurs appelés à se référer aux textes épigraphiques grecs et latins de Syrie ou de Palestine.

En attendant, M. P. Thomson a utilement groupé, mais évidemment sans révision sur les originaux, 203 textes provenant de Jérusalem ou des environs immédiats. Nombreux sont les textes intéressants, mais il faut citer comme hors de pair deux inscriptions grecques notables à 70, date de la destruction du temple, le n° 11 frappant d'interdit pour les non-Juifs l'enceinte sacrée du temple (ajouter à la bibliographie *CAZAMONT-GARNIER*, *Syria*, 1920, p. 162 et pl. et le n° 201, inscription relative à la construction d'une synagogue.

NOUVELLES ARCHÉOLOGUES

Les inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana

La publication du R. P. Mouterde dans *Syria*, II (1921), p. 207 et p. 280, a suscité quelques observations complémentaires, d'abord de l'auteur lui-même, puis de M. E. M. Cheon, le savant conservateur des Antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre.

Voici en premier lieu les *addenda* et *corrigenda* du R. P. M. *ut rebus*.

Inscriptions n° 3, 4, 5. Karatach ?

Certaines indications, recueillies par un secrétaire indigène de l'administration française à Adana, me sont communiquées par M. Virolleaud. — Le n° 3 porte au registre des entrées le n° 71 : « don de M. Trepani. » — N° 4 : « sur la pierre d'un mur de Yonous agha du village d'Iskèlè. » Nouvelle copie, en minuscules, intercalant

entre la 3^e et la 4^e ligne les mots *κατασκευαίων*, qui complètent heureusement le sens. — N° 5 : « pierre de l'escalier de l'église, à Karatach. » La copie porte, à la 2^e ligne, d'accord avec celle du P. Gressault, *πλάτος*. Le nom propre *Μαύου* est donc possible.

La provenance indiquée pour le n° 4, Iskèlè, est favorable à l'identification d'Antioche du Pyramos avec Mallos. Je n'ai pu retrouver Iskèlè sur les cartes ; le mot turc, venu de *Scala*, signifie « port », « échelle » (d'où l'expression « échelles du Levant ») ; le « village » (entendez « quartier », « hameau », traduisant un mot turc) se trouve donc au bord de la mer ; il serait étrange que ce nom eût subsisté pour désigner le point où le Pyramos se partageait jadis en deux bras, et qui est aujourd'hui bien loin dans les terres, plus étrange encore qu'en ce point abandonné on eût recueilli une inscription pour le musée d'Adana. L'inscription a été découverte, selon toute vraisemblance, au voisinage de Karatach, comme on pouvait déjà le conjecturer d'après le registre des entrées, Iskèlè, m'écrit le P. Gressault, pourrait désigner soit le port de Karatach, soit l'ancien port, dont on reconnaît les restes à l'ouest et tout près de la localité actuelle. Voir la description étendue et les considérations de V. Langlois, *Voyage en Cilicie*, pp. 410, 2

Identifications confirmées

Les inscr. n° 15, 21 et 20 figurent au registre des entrées sous les n° 27, 23 et 70 (celle dernière « don de M. Trepani »).

Dans *Syria*, II (1921), lire : p. 208, ligne 10 *κατασκευαίων* ; p. 209, n. 4, l. 4 : *τοῦ* ; p. 210 n. 3 *κατασκευαίων* ; p. 211, l. 19 : *κατασκευαίων* ; p. 214, l. 17 : un nom car. ss. me. ; p. 218, n. 1, l. 3. supprimer la

virgule initiale; p. 281, l. 6 : « pour », p. 293, l. 12 : « donc », p. 294, n. 2 : 71, 78

Voici enfin ce que nous écrit M. E. M. non :

La pierre stèle n° 42 du musée d'Adana, trouvée à Misis, l'ancienne Mopsueste, par le lieutenant Lapiere, porte une inscription dont la P. Moule de dans ses *Inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana*, n° 16, donne la transcription suivante :

'Ετους ενρ' | μεηίδε Π|σιν[η]μο[υ, .] Τυ,
 /άιν[α]ς Νισμ[α]κ Α[ρ]ε[ι:] κοουδ,σπ ρ ου Α[τ],
 ε ρ|κοουδ,σπ γ τή πδάλτ[η] μνύμης γάρ,ν.

« Le nom de la désunte, remarque-t-elle, paraît nouveau. A α $\kappa\omega\delta\eta\gamma\epsilon\iota\lambda\acute{o}\tau\epsilon\kappa\omicron\mu\acute{o}\nu$, posé des racines *aru*, d'une part, et d'autre part de *kula* (cf. *Αρκαδία*), *kula*, (d'où *Koula*) ou *kaza* (cf. *Κοζακ*, *Kozanc*., *A* $\tau\lambda[\rho]\kappa\omega\delta\eta\gamma$ est également probable, rappelant la tribu césienne des *Ορκαδῆες*. Les listes de Sundwall ne comprennent aucun nom commençant par *Ayu*... (1) »

Il y a quelque vingt ans le Louvre a reçu en don du regretté M. P. Gaudin, dont la libéralité s'est tant de fois exercée en faveur de nos salles d'Asie Mineure, une stèle provenant d'Acmonia, aujourd'hui Alathol, en Phrygie (2) et sur laquelle se lit la dédicace

Abstract

5341 & 5342

DATA

44, 45, 46

À l'extrême Nord, le *ASTREZYM* eugéen ex-
voile à la grande déesse de l'Asie, l'an-
tique Mère, personnification de la Nature

(1) Syria, *l. c.*, 1924, p. 284

(2) inventaire MND. 424. Flant: 0 m. 30;
org. 0 m. 14.

et de la Fécondité, désignée parfois sous le nom d'Artemis, qu'accompagne ici un ethnique (1).

Il n'est donc pas douteux, malgré la différence de provenance, que, dans la stèle de Moponeste, Α[ρ][ε]κ[ουστ]η ne soit la bonne lecture.

Je saisis l'occasion pour signaler que l'éloge d'Épouxéphrète Amyiou, qualifié de *seigneur égyptien* par les habitants d'Antioche du Pnymos, que Langlois, écrit le P. Moutarde Syria II, p., 211), copia jadis à Karntach sur une base en marbre noir et qu'il cite d'après le Bas-Waddington, est aujourd'hui au Louvre, où il a été rapporté en 1853 à la suite de la mission de Cilicie, celle de Magnésie du Méandre, *Catalogue sommaire*, n° 2919 (Frézier, *Inscriptions grecques du Louvre*, n° 87, ainsi qu'il a d'ailleurs été indiqué dans le « *Publicat on hors série n° 1 du Service des antiquités et des beaux-arts en Syrie et au Liban* », *Le Musée d'Adana*, p. 13, note 1.

La collection archéologique
de l'Université Saint Joseph acquise
par le musée de Beyrouth

Le service des Antiquités du Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban a acquis, suivant arrêté n° 850 du 8 juin 1921, la collection archéologique que les PP. Jésuites ont depuis longtemps constituée à Beyrouth, sous l'impulsion notamment du P S. Ronzevalle. C'est là un fonds très utile pour le musée de Beyrouth. M. Ch. Vroelsteud nous en communique l'inventaire som-

(1) E. Micuon, *Bas-reliefs votifs d'Asie Mineure*, *Revue des études anciennes*, 1970 (p. 180-190 et pl. I-III), p. 184.

maire ci-après, qui n'a pas d'autre prétention que d'orienter les chercheurs :

A. — MARBRES ET MONUMENTS LITTÉRAIRES

1. 4 bas-reliefs, septentrionaux, au 1^{er} sc.
graphes fragmentés.
2. 1 tête colossale à inscriptions, trouvée à
Beirut, MFO *Mémoires de l'Institut oriental*
de Beyrouth VII, pl. VI seq.
3. 1 tête colossale, fragmentée.
4. 1 tête gypse, Égypte.
5. 1 tête colossale verte, en marbre. Ép.
rom., Syrie.
6. 1 pied de statue colossale. Ép. rom. ou
hellénistique.
7. 2 statues marbres, dont l'une colossale.
8. 1 tête de sibylle marbre. Beyrouth —
Ép. rom.
9. 1 tête colossale, calcaire et marbre,
Syrie et Chypre. Ép. hellén.
10. 1 tête marbre de déesse peinte. Cilicie.
Ép. rom.
11. 1 tête marbre de vieillard. Ép. rom.
12. 1 tête palmyrénienne.
13. 3 bustes palmyréniens acéphales.
14. 1 buste de Vénus, elle béla de Roma
(MFO, VII, pl. XV, 1).
15. 1 fragment de statue, Vénus au bain.
Sidon. Ép. rom.
16. 1 torso de statuette de Vénus.
17. 1 Amour endormi. Fragment. Ép. rom.
18. 1 déesse assise portant son enfant sur
les genoux. Égypte.
19. 1 fragment de pied, marbre. Ép. hellén.
20. 1 patte d'algèr, marbre.
21. 1 fragment de haut-relief phénicien
Temple d'Elmoun, Sidon.
22. 2 fragments marbre, 2 bras et 1 pied
qui mord un oiseau.
23. 1 portion inscrite d'un haut-relief
marbre, jambes nues (Suspect).

B. — INSCRIPTIONS.

24. 1 dédicace grecque à Sérapis. MFO, II
p. 306 seq.

25. 43 cippes funéraires sidoniens.
26. 4 plaquettes — — —
27. 1 inscription funéraire 61803 au P.E. etc.
28. 1 — — — juive (en grec),
avec le chandelier à 7 branches.
29. 1 inscription funéraire ro-
maine P O H F I V S etc { en deux
MFO (II, 336 n°1) } morceaux
30. 1 inscription grecque, gros caractères
18^{es}, etc.
31. 1 inscription grecque en deux morceaux
— — —
32. 1 fragment de dédicace grec.
33. 1 grand fragment en grec.
34. 2 fragments byzantins, dont 1 décoré
d'un agneau en relief.
35. 2 fragments moulurés, chrétiens ; ins.
grecque sur la trachée.
36. 1 fragment ornemental.
37. 1 inscription syriaque, région de Hama,
médite et intelligible.

III. — VASES ET OBJETS EN TERRE.

38. 2 fragments de vases, brèche.
39. 2 — — grand bassin plat marbre
— — —
40. 1 fragment stèle, calcare.
41. 2 — — de rinçaux, rom. ou byz.
42. 1 serpent enroulé sur lui-même Envi-
rons de Beyrouth.
43. 1 amphore en forme d'arc, entouré
d'un serpent Tyr ?
44. 1 bas-relief : barque, oiseau. Stèle cal-
caire oblongue.

IV. — BRONZES ET OBJETS EN MÉTAL.

1. — VASES.

45. 7 vases, époque romaine, avec ou
sans inscriptions.
46. 1 bassin à ablutions, époque arabe.
47. 1 grande coupe.
48. 2 goblets faïen Damas (?)
49. 1 belle ajurée, faïen.
50. 1 couvercle ajouré de brûle-parfum au
nom du Calife ayyoubite Al-Melik-
en-nasir.
51. 2 petites amphores en plomb.

II. STATUETTES ET SCULPTURES DIVERSES

- 52 1 très petite Diane d'Éphèse. Égypte.
 53 1 bronze crâne buste d'Osiris (?)
 Alep.
 54 1 enfant tenant une palme à gauche.
 55 1 Eros tirant de l'arc. Ép. hellén. 1
 rom.
 56 1 Eros (?) tenant deux attributs.
 57 1 Astarié nue, main droite à la cheve-
 lure.
 58 1 Herakle enfant étouffant l'Hydre.
 59 2 personnages masculins suspects.
 60 1 personnage masculin (?) suspect.
 61 1 petit dieu archaïque : bras en sautoir.
 62 1 — — : tête coupée abli-
 quement.
 63 1 petit dieu archaïque : nez très pro-
 minent.
 64 1 dieu « guerrier » archaïque, très
 oxydé. — Beyrouth, fondations de
 l'Université Saint Joseph.
 65 2 Astariés « guerrières » au buste ar-
 ch. 2.
 66 1 Dionysos au léher. Akkar.
 67 2 petites divinités égyptiennes, Égypte.
 68 1 bouquetin pendeloque.
 69 1 ours, pendeloque. Région de Hama.
 70 4 sautoirs en vases, dont 3 publiés
 MFO, IV pl. VIII, 4-5 ; pl. IX 6-7,
 8-9.
 71 1 petit aigle au repos sur base ovale.
 Ép. rom. Asie Mineure (?)
 72 1 petit aigle, applique, tête à droite.
 Ép. byz. Asie Mineure (?).
 73 1 oiseau-applique ornementation arabe
 au byzantin.
 74 2 appliques égypt. bès et molosse dont
 on ne voit que les palles de devant.
 75 2 petites couvercles de lampes.
 76 2 ampoules byzantines.
 77 1 main en bronze et 1 fragment de
 vase en bronze (Deir el-Qal'a).
 78 1 petite tête barbu en relief dans un
 disque plomb.
 79 1 tête barbue en relief, bronze, applique.
 80 2 grands masques de lions. Beyrouth.
 Ép. rom.
 81 2 sarcophages en plomb. Beyrouth.
 Ép. rom.

III. OBJETS DIVERS, MONNAIES, ETC.

- 82 9 pièces et autres fragments de Ksara
 (Chalysyris), époque romaine.
 83 2 bracelets terminés par des têtes de
 serpent.
 84 1 gros anneau.
 85 2 broches, à têtes coniques.
 86 1 pendentif d'oreille. —
 87 2 fers de lances.
 88 1 épée sans manche.
 89 13 petites pièces. Saïte 4 anneaux
 échelue, 1 couvercle, 2 sautoirs etc.
 90 12 petits plombs ornés d'aigles, de sym-
 boles etc. Cf. MFO V, 2 p. 238.
 91 1 poids byzantin à croix latine. TO.
 92 1 bracelet en laiton avec inscription
 M O H I I.
 93 1 cadet orné avec bélière.
 MAPSIANAC (MFO, II, p. 315).
 94 2 anneaux et 1 croix byzantine.
 95 2 grandes lampes, époque chrétienne.
 96 1 fer de hache, forme oblongue.
 97 3 grands plateaux arabes ornementés
 et inscrits. Damas.
 98 1 grande base, laiton avec épigraphe
 Damus.

C. F. LAMBERT.

I. VASSE.

(Près de 200 pièces, en bon état.)

Ages du bronze :

99. 26 vases de toutes formes, non travail-
 les au tour : provenances Chypre.
 Postérieurs à l'âge du bronze :
 100. 18 pièces de provenance chypriote ou
 syrienne.

Époque gréco-romaine :

101. 1 fragment vase grec lustré.
 102. 93 vases et fragments divers.
 103. 2 inscriptions sur rebords de grande
 cuvette.
 104. 1 anse amphorique rhodienne inscrite.
 105. 7 ampoules (St. Méun, etc.).

Époque byzantine et arabe :

106. 57 vases, coupes et fioles (qq. spécimens
 d'époque arabe).

107. 5 vases dits « à mercure » (moyen âge arabe), en réalité, granades à minia.

II — LAMPES

Époque phénicienne :

108. 5 pièces

Époque grecque

109. 24 pièces, dont 1 une, très petite, trouvée au temple d'Echmoun, à Sidon.

Époques romaine et byzantine :

110. 303 pièces dont 123 réunis à Home, 92 à Keato.

Époque arabe.

111. 36 pièces

III — FIGURINES

Ancienne collection

112. 215 pièces, complètes ou fragmentaires. La plupart proviennent de Syrie, quelques-unes de Chypre. Divinités, scènes de guerre, animaux, etc.

Additions récentes

113. 41 pièces, dont 3 de Neph, 4 du temple d'Echmoun, à Sidon.

IV — MONNAIES

114. 1 cuve sarcophage. Ép. rom.
115. 1 petit vase terre cuite rouge. Liban.
116. 1 anse phénicienne. Byblos. *גמיקרה*.
117. 1 — amphorique rhodienne. Byblos.
118. 2 inscriptions sur rebords de grands vases.
119. 1 naos phénicien, bas-relief. MFO, III, pl. XV.
120. 1 peson rond avec marque de poiler. Byblos.
121. 4 pesons ronds sans marque. Byblos.
122. 1 petit poids. Crocodilopolis.
123. 1 petite coupelle rouge à paroi très épaisse. Liban.
124. 1 collier - perles diverses. Beyrouth.
125. 2 moules-cachets. Home.
126. 7 tessères palmyréniennes. Cf. C. R. Acad., 1903, p. 278.
3 tessères syriennes.

128. 1 tige arabe (os rit)
129. 1 très petit soulier, provenant de Haute-Egypte.

D — VERRES

130. 1 balle « à la poitrine ». MFO, VII, pl. VIII.
131. 2 bracelets opaques.
132. 17 carreaux de mosaïque en verre translucide jaune. Sidon.
133. 1 vase minuscule, à parois épaisses, verre opaque.
134. 1 pendentif, pâte blanche monture en bronze. Sidon.
135. 4 pièces de collier. Sidon.
136. 11 diadèmes { 4 au type du lion.
monétaires { 3 du temps des califes.
mon à ou- { 4 à épigr. couffies.
lets.
137. 4 fioles, verre opaque multicolore. Beryte.
138. 1 coupe bleue.
139. 93 vases divers, verre translucide. Époque romaine-byzantine.
140. 3 grandes carafes ovales, dont deux à inscriptions en bleu.
141. 3 broches Beryte.

E — CYLINDRES, GEMMES, PIÈRES GRAVÉES, etc., (sauf scarabées)

142. 13 cylindres : 8 syro-chypriotes, 2 archaïques ; 1 bronze, suspect, 1 brisé le rose et blanc, 1 pierre noire.
143. 8 conoides ou sphéroïdes, assyriens et perses, gravés sur le plat.
144. 1 bague, monture bronze, avec pierre précieuse non gravée.
145. 2 bagues complètes, monture or, pierre gravée.
146. 16 intailles, pierres gravées précieuses.
147. 7 pierres précieuses travaillées, montures non gravées.
148. 1 pâte de verre : roi perses comptant deux lions.
149. 2 bagues en bronze et 1 fragment.
150. 1 cachet égyptisant, avec manche de préhension.
151. 1 canée antique, aléaste : tête barbu, de profil à gauche.

152. 1 camée à deux couches : petite tête de femme
153. 1 tête sculptée en relief.
154. 4 tête, beau style, pierre bleue très fine
155. 1 camée verre noir, buste de femme de profil à gauche
156. 1 pendeloque en forme d'hibole, stéatite.
157. 10 fusaoles, ardoise fine
158. 1 fusaoles, os.
159. 3 amulettes de Sélon
160. 1 amulette, style égyptien ; soleil à l'horizon
161. 1 plaquette arabe talismanique

B. — ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES.

162. 2 sarcophages, gaines peintes, historiées et inscrites, momies détachées.
163. 14 sculptures et objets inscrits, bois - pierre et bronze
164. 47 Ossements et autres objets
165. 1 petit crocodile momifié
166. 15 amulettes, formes et dimensions diverses
167. 30 scarabées, époques diverses.

C. — OBJETS DIVERS

168. 2 caillots à marquer le pain, bois. Époque chrétienne
169. 1 manche de couteau en os ouvré. Kassar.
170. 1 peson pyramidal, hématite.
171. 1 disque en corne, provenant de Nérab.
172. 3 gobelets Damas.
173. 2 coupes Damas.
174. 1 pilon taillé de Sayidé (Akkar).
175. 1 panoplie arabe. 12 pièces.

D. — MÉDAILLER

En tout 3.074 pièces.

12 monnaies d'or.

176. 1 séleucide
177. 5 byzantines.
178. 4 vénitiennes
179. 1 arabe.
179 monnaies d'argent :
180. 110 Époque perse, Alexandre, Ptolémées, Séleucides, Inde et Perse, Sassanides.

181. 177 romaines
42 antérieures à notre ère
135 Époque impériale.
182. 3 juives.
183. 65 moyen-âge chrétien, occ. et orient.
184. 82 arabes et turques.
2583 monnaies de bronze
185. 363 perses, syro-phéniciennes, séleucides, etc
186. 175 Ptolémées.
187. 16 gauloises.
188. 24 juives.
189. 146 alexandrines.
190. 1073 Romaines
140 médaillons et grands bronzes
414 Bronzes moyens et petits.
191 — surtout tétrarchie
425 — colonaux.
191. 420 derniers empereurs romains et période byzantine.
192. 54 Moyen Âge chrétien.
193. 328 arabes et turques

La stèle araméenne de Zakir au Musée du Louvre

En 1903, M. H. Pognon, alors consul de France à Alep, découvrit en un point, dont il garda le secret dans l'intention d'y reprendre les fouilles, les fragments d'une stèle portant sur sa face antérieure dix-sept lignes d'araméen ancien, vingt-huit lignes plus étroites sur le côté gauche et une ou deux lignes sur le côté droit. Ce monument a été fort bien publié (1) par le savant sémitisant qu'était M. Pognon ; mais les dispositions rigoureuses qu'il avait prises pour que ce texte restât inviolable et sa provenance inconnue n'en ont facilité ni l'étude ni le commentaire.

A la mort de M. Pognon, survenue l'année dernière (voir *Syria*, 1921, p. 175), le

(1) H. Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul*, 2^e partie, cf. *Revue archéol.*, 1906, 1, pp. 212-235.

musée du Louvre a acquis, avec un lot important de tablettes cunéiformes, cette stèle, malheureusement incomplète dans le haut. Elle est aujourd'hui exposée dans la salle du sarcophage d'Eshmounazar, au voisinage de la stèle araméenne de Teima (Arabie) et des deux stèles de Nérab, près Alep.

De plus, on a appris que les fragments de la stèle du roi de Hama, Zakir, ont été trouvés par M. Pognon à Afis, au sud-ouest d'Alep et précisément ce lieu est nommé dans le texte. Les récits de bataille que la stèle commémore, prennent une signification plus précise. Devant le silence de M. Pognon, on conjecturait que la stèle avait été érigée à Hazrak, la Hazrak biblique; c'était une erreur qui faussait le commentaire. Maintenant, il apparaît que Zakir, roi de Hama, enserré dans Hazrak (ville à la position inconnue, de la région de Hama, peut-être Hama elle-même), par le roi de Damas, Bar-Hadad, fils de Hazael, et ses nombreux alliés, parvint à se dégager et à rompre la coalition. Les alliés du roi de Damas, notamment le roi de Qouhe (Cilicie), le roi de 'Amaq (région d'Antioche), d'autres encore, rentrèrent chez eux, mais, pour-

suivis par Zakir et serrés de près dans leur retraite, ils livrèrent une dernière bataille à Afis où le roi de Hama l'emporta encore. C'est en l'honneur de cette dernière victoire que Zakir a érigé, à Afis même, sa stèle consacrée au dieu local Alour ou Alwar, tandis qu'il nous apprend que son dieu particulier, qui l'avait guidé et soutenu dans son entreprise, était Ba al-Sama, le « ba al des cieux ».

L'archéologie syrienne à l'exposition coloniale de Marseille

Dans une des salles consacrées à l'influence française dans le Levant, une large place a été réservée aux voyageurs et archéologues français en Syrie depuis le xiv^e siècle. Une liste de noms nous montre combien nombreux sont les Français qui ont étudié les antiquités du pays. Tout un ensemble de documents graphiques, de photographies, de savants ouvrages, de moulages d'antiquités, réunis par les soins de M. Terrer, l'actif et dévoué délégué du Haut-Commissariat de Syrie, disent la variété des études et les découvertes. Une frise, peinte tout autour de la salle, rappelle les diverses civilisations qui ont marqué la Syrie de leur empreinte.

Le Gérant : PAUL GUTHNER

5219-10-22. — Tours, Imprimerie E. Anselot et C^{ie}.

PEINTURES D'ÉPOQUE ROMAINE DANS LE DÉSERT DE SYRIE

PAR

JAMES HENRY BREASTED

En ~~présentant~~ aux lecteurs de *Syria* les peintures, quoiqu'en leur genre dont nous ~~soient~~ dans les reproductions, nous voulons tout d'abord insister sur ce fait, que les observations contenues dans ce rapport furent l'œuvre d'un seul jour. Placée sur la rive de l'Euphrate dans une situation qui l'obligeait impérieusement à presser sa marche à travers le royaume arabe pour se mettre en sûreté derrière les lignes françaises de Syrie, notre expédition ne put faire qu'un examen hâtif de ces peintures et d'autres choses qu'elle rencontra sur sa route. Il semble, toutefois, que la valeur singulière de ces peintures et leur position presque inaccessible rendent désirable de fournir quelques renseignements sur ces ruines et leurs de l'art et de l'histoire, même si ce compte rendu ne doit être que préliminaire. Car il n'est guère probable qu'une autre expédition puisse venir dans la région reculée. L'hospitalité de cette œuvre exceptionnelle s'est conservée jusqu'à ce jour. D'autres entreprises de l'Est de l'Orient et le poids de ~~leurs~~ devoirs démonstratifs rendent ~~ce~~ impossible de joindre à cette description des peintures une discussion critique et historique, en dehors de la mention des faits les plus évidents qui s'y rapportent. Dans ces circonstances mon ami, M. Franz Cumont, a bien voulu ajouter à mes notes quelques mots de commentaire et je le prie d'accepter mes sincères remerciements pour cette collaboration érudite.

Lorsque l'expédition de Mésopotamie, organisée par l'université de Chicago, revint du Tigre supérieur et arriva à Bagdad le 23 avril 1920, le commandant en chef, le colonel A. F. Wilson, et le général d'aujourd'hui Sir Percy Hammond, quartier-maître général, m'informèrent qu'ils seraient heureux de nous voir entreprendre d'enlever l'Euphrate en ces lieux, afin que nous puissions archéologues et artistes. Le colonel Wilson m'apprit les raisons de cette requête.

me tendit un petit dossier qui, dit-il, m'expliquerait mieux les motifs qui rendaient si ardu ce voyage le long du fleuve. En ouvrant cette brasse j'y trouvai un dessin mal fait, aux crayons les couleurs, de quatre personnages nages debout et, à côté d'eux, une série de lettres mal jointes à la place de quatre autres figures sur le même alignement. Sous ce croquis se lisait une note : « Esquissé rapidement d'un soldat turc de nos jours à Salhiyah » Salhiyah. Le dessin et la note étaient en général d'un anglais qui commandait sur le haut Euphrate. Naturellement ma curiosité fut aussitôt éveillée et, en parcourant le reste des papiers, j'y trouvai une dépêche adressée au colonel Leachman et signée par l' capitaine Murphy. Dated Ayoukhal le 31 mars 1920 et annonçant la découverte faite à Yado dans le Fort de Salhiyah, de peintures murales dans un merveilleux état de conservation représentant sept personnages grandeur nature ⁽¹⁾.

Cette dépêche était suivie d'un note du lieutenant colonel Leachman au commissaire civil contenant le grand intérêt de la découverte et suggérant l'idée d'inviter les archéologues américains à venir voir les peintures sans délai pour des raisons évidentes. Les papiers avaient été ramassés par moi et adressés à Miss Gertrude Bell l'exploratrice intrépide et l'archéologue fameuse qui occupe maintenant un poste important dans l'administration britannique en Mesopotamie. Miss Bell répondit aussitôt en donnant l'assurance que le colonel Wilson trouverait les moyens de transport à l'expédition américaine, si cela et pouvait faire entrer cette exploration dans son programme ⁽²⁾.

(1) La dépêche était ainsi conçue : « While at Salhiyah I discovered on the 30th inst some ancient wall paintings in a wonderful state of preservation. The paintings are in the west corner of the fort and consist of life-size figures of three men, one woman and three other figures partly obliterated. The colours are mainly red, yellow and black. There is also some writing, which I have tried to reproduce below. I should be glad if you would forward this to the proper quarter. »

Signé : MURPHY, Capt. R. A. V. O.

(2) Voici le texte de la dépêche : « As result

of our occupation of the old fort of Salhiyah and the digging of trenches a certain amount of finds have been made. The paintings to which the attached refers, are most interesting and should, I think be seen by an expert. If your American archaeologist is still about, it would well repay him to come and see this. The films enclosed are of the pictures. Could you please have them developed. If anyone comes up, it should be soon for obvious reasons. »

Signé : G. LEACHMAN.

(3) « Look at the enclosed. It seems to me to be most curious and interesting. A. T. Wil-

Toute cette correspondance était complétée par une lettre du Commissaire civil au général Percy Hambley m'invitant à venir le trouver et assurant que le Commissaire sera l'heureux de m'envoyer à Salihyah, pourvu que le grand Quartier Général autorise mon entrée « dans ce qui ressemble à une zone de guerre ».

Comme jusque-là les autorités britanniques avaient cru peu sur le permettre à notre expédition de remonter l'Euphrate au delà de cent milles au maximum pour les raisons indiquées plus haut, je saisis avec joie l'occasion qui s'offrait, muni d'un mandat un délai de quinze jours, que je voulais consacrer d'abord aux monuments de la frontière persane. J'avais remarqué le conseil donné dans la lettre du colonel Leachman : « Si quelqu'un remonte le fleuve, que ce soit sans délai pour des raisons civiles ». Le Commissaire civil m'informa très confidentiellement que le temps nous manquerait pour faire une excursion en Perse, parce que le haut commandement avait l'intention, encore secrète, d'ordonner une retraite, opération qui devait reporter la frontière britannique sur l'Euphrate à environ cent milles en aval. Cette retraite était imposée par les difficultés énormes qu'on éprouvait à effectuer les transports le long d'une ligne de communications excessivement longue. Si, donc, nous allions plus loin en Perse, les pentures se convergeraient, à notre retour, bien au delà les lignes anglaises, en plein territoire arabe, où elles seraient inaccessibles. Evidemment nous devions alors nous arrêter sur-le-champ pour le haut Euphrate. C'est ce que nous fîmes, et nous pu nous continuer notre voyage à Salihyah en remontant le fleuve et aller les Alep et la Méditerranée. Nous fîmes ainsi, je crois, la première expédition occidentale qui traversa l'État arabe, après la proclamation de son autonomie.

Les accidents, interruptions et retards de la traversée du désert furent tels que le voyage de 400 milles de Bagdad à la frontière britannique sur l'Euphrate occupa un semaine entière. Nous fûmes amablement reçus par le colonel Cunningham et ses officiers à Abou ou Abou'l Kemal. Le lieutenant-colonel Leachman, dont nous étions loin alors de prévoir la fin tragique, — il devait être tué par les Arabes, en descendant la vallée de l'Euphrate peu de

son says, if Professor Breasted would not look at it, he'll provide him with transport and would be very grateful for his advice.

We both beg him to fit it into his program if he possibly can. »

jours plus tard — déménagea son bureau pour faire place à nos cinq lits de camp. Nous avions l'agacelle levée d'exprimer à tous ces messieurs notre gratitude pour l'hospitalité et le confort qu'ils nous réservèrent. Abou El Ken d. Dans l'après-midi du 3 mai, nous procédâmes, en compagnie du général Cantinaghem, à un examen préliminaire des monuments qui avaient motivé notre venue et nous résolûmes de nous efforcer, le 4, de faire un relevé, aussi complet que possible, dans le court espace de temps dont nous disposions. *Vous n'avez qu'un seul jour!* Les peintures que nous avions à étudier et l'édifice dont elles couvraient les murs, étas et beaucoup trop étendus pour être relevés d'un coup d'oeil satisfaisant dans ce délai extrêmement court. Ce que j'offre tous à compte rendu ne lui fait aucun tort; je l'ai jugé dit être un si lève que comme un — et ce pendant une de ces occasions extraordinaires. Je dois une reconnaissance particulière à mon collègue, le professeur Lachembill, et aux autres compagnons de cette expédition pour leur assistance dévouée, dont j'aurai l'occasion de reparler. Je desire exprimer à tous ces collaborateurs mes sincères remerciements pour le précieux concours qu'ils m'ont prêté.

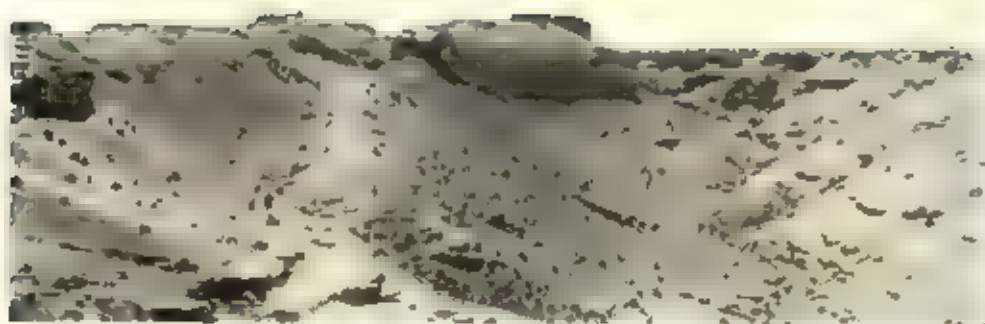
LA FORTERESSE DE ŠAHITYAH

Šahityah est situé sur la rive droite de l'Euphrate, à peu près à mi-chemin entre Bagdad et Alep — plus exactement à environ 40 milles (soit près de 60 kilomètres), en aval de l'ouï-chour el khawar. C'est une forteresse massive — une d'une situation présente dont la position fut tout naturellement choisie à cause de sa valeur stratégique : elle flanque la vallée du khawar qui, avec le Balik et le territoire adjacent, forme la seule région cultivable d'une étendue suffisante pour nourrir une population considérable dans tout le pays qui s'étend depuis le plateau de Babylone jusqu'à Karkhemat.¹

¹ Avant d'quitter Šahityah je priai un Joe Wright-Warren d'enterrer de nouveau les peintures sous les débris, afin de les protéger contre toute destruction de la part des Arabes. Il donna aussitôt des ordres dans ce sens, et avant leur départ les troupes hindoues inter-

disèrent, sous l'art à l'abri de leur dégradation volontaire.

² L'ingénieur Czernik, qui a sommairement décrit la forteresse de Šahityah dans son *Expedition durch die Gebiete des Euphrat und Tigris* (1872) dans *Petermann's Mitteilungen*



1 — Forteresse de Sôbyuh. Le *wadi* nord-est, à l'est de la forteresse



2 — Forteresse de Sôbyuh. Le *wadi* nord-est, à l'est de la forteresse

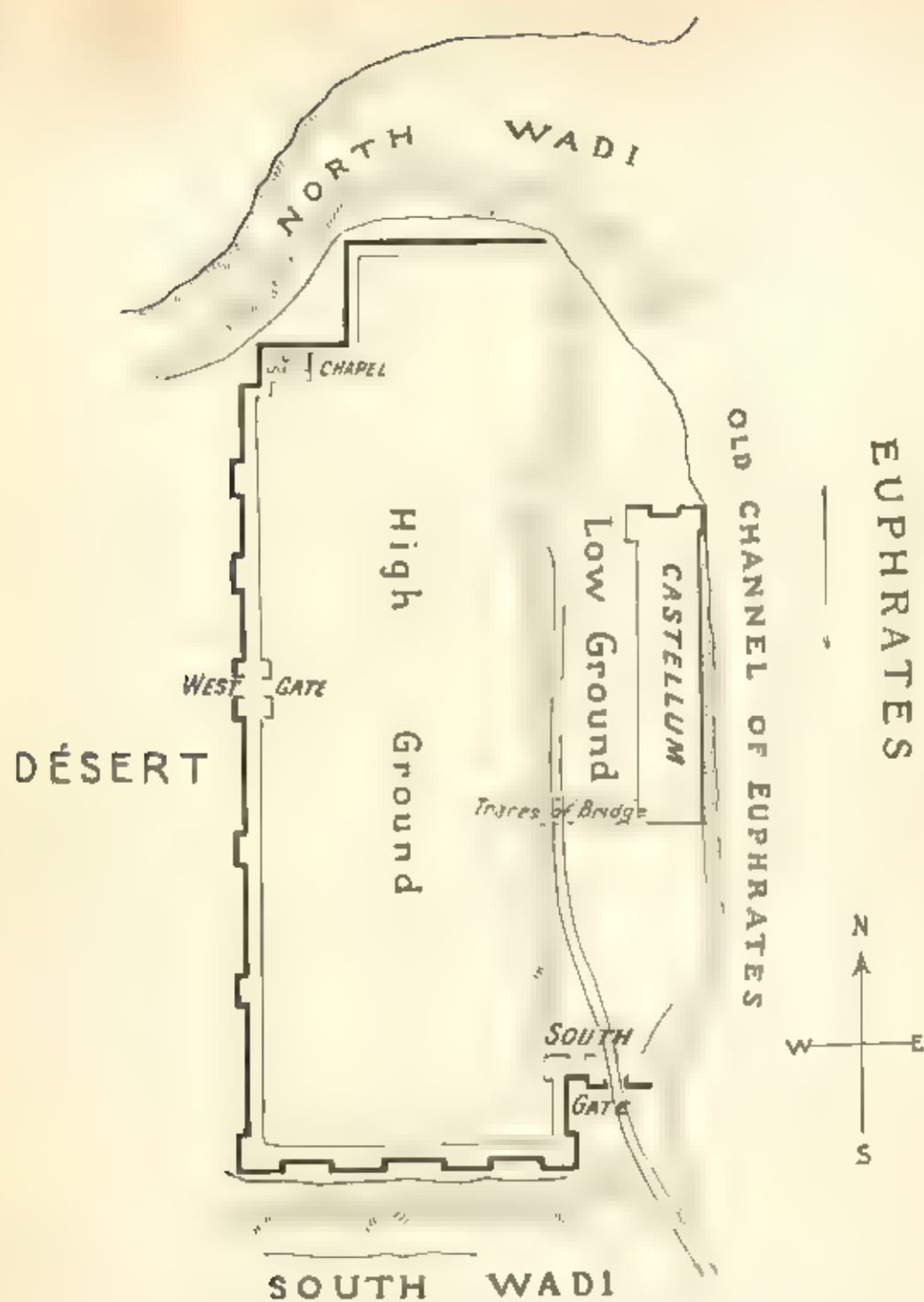


FIG. 1 — Levé rapide de la forteresse, cf p. 213 note 1

Comme poste avancé à l'extrême frontière orientale de l'empire romain, la grande forteresse est d'un intérêt exceptionnel. Elle est enfoncée en pays arabe à près de 60 kilomètres au delà de la fameuse place forte de farcesium, située à l'embouchure du Khabour, ou Dababien fixa la limite de l'empire au côté de l'Euphrate. Quant à l'époque de la construction, ce compte rendu ne prétend pas la déterminer en pleine connaissance de cause, mais simplement formuler les observations natives et incomplètes que notre brève visite rendit possibles⁽¹⁾.

Une coupe du mur ouest (pl. XXXV, 1) révèle clairement deux périodes dans sa construction. Les peintures que nous avons à examiner indiqueraient une date dans le cours du III^e siècle de notre ère, probablement avant la chute de Palmyre (272), et la forteresse lui exister depuis longtemps quand Julien passa le long de la rive gauche de l'Euphrate, dans la campagne où il devait périr (363).

Les ingénieurs militaires romains qui fortifièrent cette position furent évidemment frappés par sa force stratégique. Le lit de l'Euphrate se dirige suivant une ligne générale nord-sud. Un ressaut du plateau désert était ici protégé, à l'est par la gorge de l'Euphrate, par cet éperon dominant de 80 mètres⁽²⁾ au nord et au sud, par deux profonds *wadis* riveaux (cf. le plan fig. 1). Le seul côté de la place qui fût exposé aux attaques était la face ouest, qui est de niveau avec le plateau désert (pl. XXXII). À leur débouché dans la vallée de l'Euphrate, les deux *wadis* sont distants d'environ 1 mille, soit 1 600 mètres, et la forteresse, qui a son axe du nord au sud, s'étend de *wadi* à *wadi*, le mur de l'ouest touchant leur pente escarpée à ses deux extrémités du nord et du sud. La levée du *wadi* nord décrit presque un demi-cercle convexe, de sorte que les coins nord-est et nord-ouest de la forteresse, sont, pour ainsi dire, coupés diagonalement, et les ingénieurs romains, trouvant leurs murs rejetés en arrière par le bord de l'escarpement, n'ont pas suivi ce bord obliquement, mais ont bâti leur mur en retrait, par angles droits rentrants, laissant ainsi les deux coins à l'extérieur. La même observation s'applique au coin sud du *wadi* sud. Les deux hers de l'aire entourée par l'enclède vers l'ouest sont beau coup

Ergatachgarand A. (1875, p. 1) dit qu'elle porte le nom turc de *Kau Kaeh* ou « Chateau du sang ». Sur l'origine de cette appellation, cf. *infra*, p. 212.

(1) Ce qui suit se fonde en grande partie sur

les observations et mesurées en campagne de route, M. Ludlow S. Bul et le plan fig. 1 est dressé entièrement d'après ses notes.

(2) *Cresswell, loc. cit.*



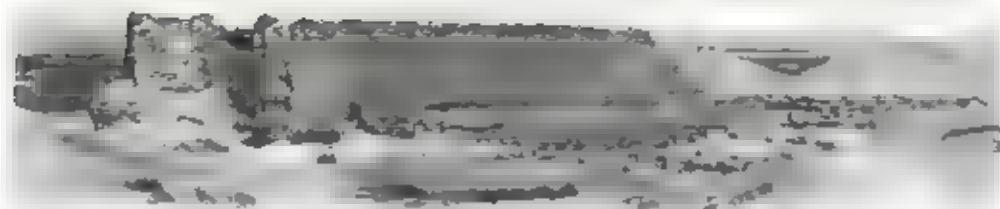
1. Fortificație de Salbuva. - Mur ouest - la dreapta, sfințit de către catolici.



2. Salbuva din vălul porții - sfințit de catolici cu nord-vest.



1 — Forteresse de Sakhityn. Le castellum et le mur est, vue de l'intérieur de la forteresse.



2 — Angle nord-est du castellum.

plus haut que le troisième tiers vers l'est, de sorte que le mur est le long de l'Euphrate est beaucoup plus élevé que le mur ouest. La citadelle du fleuve s'en déplace et s'éloigne de ce tour est. Vers le sud, de celui-ci se dressait un rempart ou *castellum* à une épaisseur énorme (pl. XXXIII et XXXIV) mais dont le mur occidental est presque entièrement détruit. Du rempart est, qui, comme nous l'avons dit, la partait ouest de l'enceinte de la forteresse, un pont de maçonnerie conduisait autrefois vers l'est, probablement à la crête du mur du *castellum*. Des portes qui perçaient l'enceinte, nous ne pûmes reconnaître que deux : l'une au sud, l'autre à l'ouest. Elles étaient d'une construction massive et taquées par le sol des lozes rectangulaires (pl. XXXI-2). Aux points importants, la maçonnerie était en apparence régulière et *isba'at* tassée. D'après les calculs de M. Bull l'ensemble de la place doit avoir mesuré en tout 4 milles soit 4 600 mètres, de long et la moitié de large. Lorsque nous y pénétrâmes par la porte sud, on détachement le capitaine du 80^e d'infanterie britannique sous le commandement du major C. L. Weight Warren, accompagné par le chef du vieux château (pl. XXXIII-1). Le major eut l'obligeance de mettre plusieurs pelotons de six hommes à notre disposition pour débayer la chapelle.

LA CHAPELLE DE SAMHIYAH

Cette chapelle occupe l'angle du sud-est du coin nord-ouest de la forteresse. Nous pûmes en dégager le mur-nord de la salle I (M. N fig. 2) celui d'un tribun romain, et débryâmes ce qui était possible de l'autre dans le court espace de temps qui nous resta. La salle II avait déjà été fouillée avant notre arrivée. M. Bull, assisté de M. Elgerdon et du professeur Shelton, firent alors une esquisse du plan avec les corrections, et le dessin que nous donnons ici est le résultat d'une mensuration rapide d'une heure ou deux avant la nuit. La chapelle est bâtie symétriquement contre le mur extérieur de défense, qui donne sur le nord-nord-est un pont ou l'escarpement sud de celui-ci suit une ligne générale du nord-est au sud-ouest. Son axe principal se dirige du nord-est à l'ouest et la chapelle comme la forteresse entière, qui diffère en fait des citadelles habituelles d'assyriens, est exactement orientée, les quatre cotés faisant face aux quatre points cardinaux.

Elle mesure approximativement 25 mètres carrés et paraît se composer de trois parties principales : un enclos spatial de l'entrée, vers l'est, et

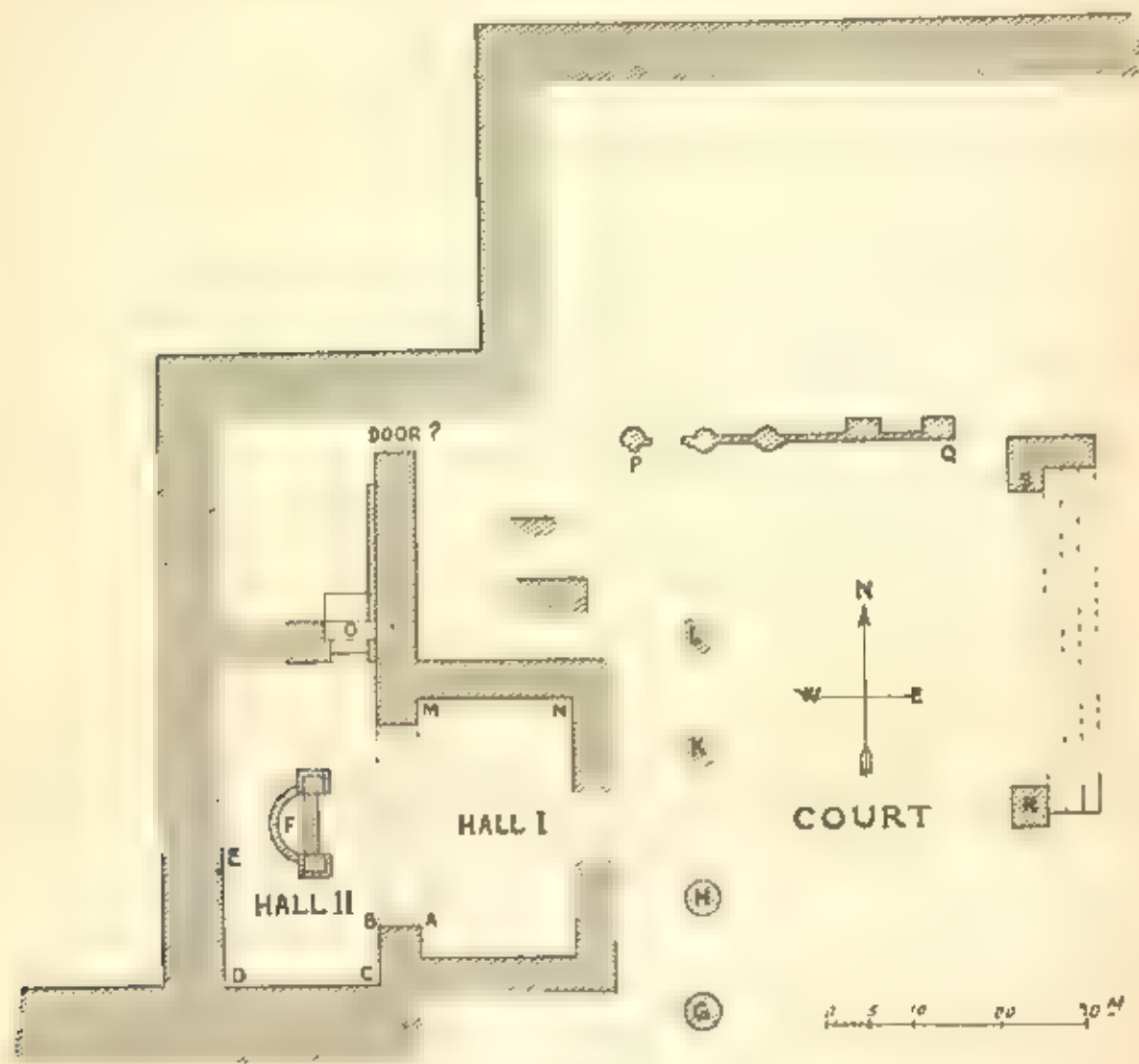
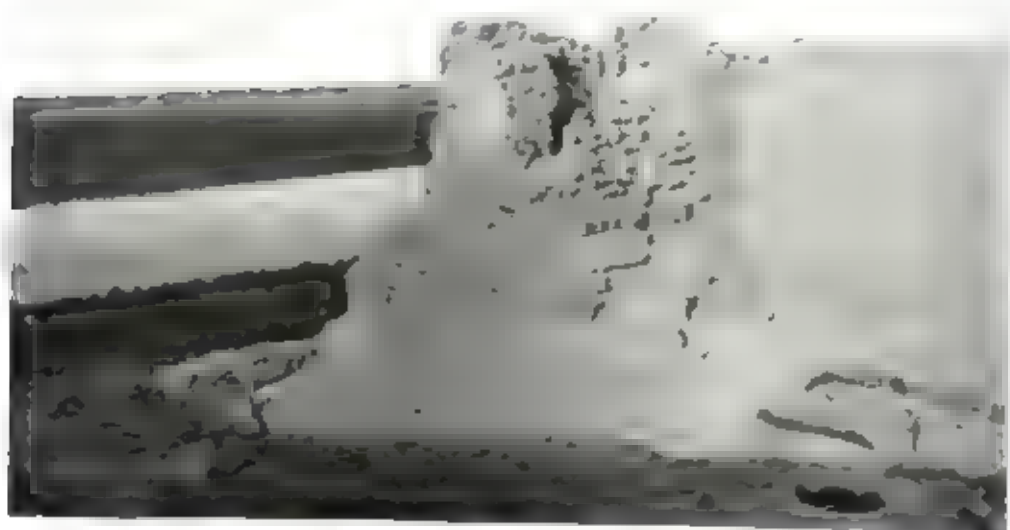


Fig. 4. Plan de la Gopfer.

deux salles transversales notées sur le plan comme Hall I et Hall II. Il est clair que ces deux dernières salles étaient ouvertes l'un sur l'autre, mais il n'en était certainement pas de même du premier enclos, qui mesure environ 11 mètres de profondeur sur 22 de largeur, non compris le passage du mur de



1. — Fort-résée de Sahlgnyd. Vue extérieure de l'extrémité nord du rempart



2. — L'intérieur du camp de Sahlgnyd et le lac



defense au nord. Nous pouvons donc être certain que c'était une tour.

Au fond de cette cour, immédiatement en face de la salle I se dressait une colonnade transversale, qui supportait probablement le toit d'un portique précéant cette salle. Nous découvrîmes les bases de deux colonnes au sud de l'axe median (G, H). Les deux colonnes correspondantes au nord de l'axe ne parurent être effondrées faute de temps et ont été restaurées par conjecture sur le plan (K, L). Nous n'avons pu déterminer comment cette colonnade se rattachait aux côtes de la cour. Le fond de celle-ci, à l'ouest, et la salle I étaient trop remplis de débris pour que nous passions les déblayer dans les quelques heures à notre disposition (Pl. XXXVII, 1). Le côté nord de la cour était bordé par un mur d'enceinte de l'escalier (P-Q Pl. XVII, 2), mais si haute que ce ne peut être qu'une cloison reliée à des colonnes parallèles à l'escarpement du nord et au mur extérieur de la forteresse. Les probabilités sont pour que les colonnes engagées dans ce cloisonnement supportent le toit d'un portique, soutenant la coté nord de la cour et s'appuyant d'autre part sur le mur extérieur, qui, au nord, en formait le fond (6).

Les planches XXXV, 2 et XXXVI, 1, montrent ce mur et l'ouverture du dehors du côté opposé au *north*, mais il ne s'élève pas au-dessus du niveau de la cour. Ce portique le côté nord servait probablement de promenade et donnait peut-être accès à la salle II par l'intermédiaire d'une chambre comme au sanctuaire par un escalier (7) et aussi Pl. XXXVII, 2. De l'autre côté de la cour, en déblayant le pilier entre R, nous trouvâmes l'extrémité sud d'un escalier de quelques marches, descendant dans cette cour. Au pilier R correspond au nord un pilastre S. L'entrée se trouvait évidemment entre R et S, et s'en est aussi, elle n'est pas dans l'axe de l'édifice. Une entrée ainsi disposée donnant sur une cour entourée elle-même de deux salles transversales, c'est la manifestation un temple du vieux type assyrien, comme celui-ci de E-Mach à Babylone même (8).

L'entrée de la salle I comme nous l'imaginons était du côté ouest de la cour, au delà de la colonnade (G, H, K, L), elle est actuellement remplie de débris. Nous putâmes cependant en constater la largeur, qui est de 2 m. 35.

⁶ L'intervalle entre la colonnade P-Q et le mur de la forteresse est trop grand pour avoir été voûté.

⁷ КОЗДЕРКВ. *Das norderstehende der bylon*, fig. 38, p. 36.

C'était sans doute une porte d'entrée. Les dimensions de la salle sont l'environ 4 m. 42 sur 7 m. 35. Les murs nord et sud en sont décorés de peintures. Nous ne pûmes malheureusement en tirer rien pour le mur de sud quoique la présence de fresques fût prouvée par des traces indubitables qui apparaissaient sur les portions de la paroi qui s'élevaient au-dessus du sol. Nous débarrassâmes le mur nord et y reproduisîmes la scène en tirant tout au reprochant (pl. XLVIII). L'entrée de la salle I a la salle II est une grande porte en arc, large de 2 m. 80, c'est-à-dire beaucoup trop vaste pour servir une porte d'égouttement d'eau. Le côté sud de ce passage est conservé assez haut pour comporter la trace d'une voûte (pl. A, B, C, D, XXXIII). Des ossements sont probables que la salle I était partiellement voûtée.

La salle II, transversale comme la première, était le sanctuaire propre. Elle mesure 4 m. 30 de largeur avec une longueur de 8 m. 00, et était donc plus longue que la salle I, avec laquelle elle se confondait presque par suite de la grandeur de la porte d'entrée qui les unissait. Les cours au nord et au sud de cette salle avaient été exploités comme carrière ou s'étaient écroulés dans le *nadi*, qui s'y voyait au-dessus (pl. XXXVI, D). Des restes encore visibles sur le mur sud (D, C), qui est conservé jusqu'à une hauteur de 7 mètres (pl. XXXVIII), semblent indiquer que cette salle était aussi partiellement voûtée et voûtée. Nous avons déjà signalé le fait que ce sanctuaire était peut-être accessible non seulement par l'entrée principale, mais aussi par une chambre attenante située au nord. Le plan et la disposition du coin nord-ouest de la construction qui s'élevait au nord des deux salles que nous venons de décrire, reste problématique, et nous ne savons si la chambre au nord de la salle II était réunie par une porte au promenoir qui occupait le nord de la cour.

Dans l'axe de la niche et au milieu de la salle II se levait entièrement isolée une niche de sanctuaire. La face d'ouverture était tournée vers l'entrée principale du temple (pl. XXXVI, 2). Les extrémités du mur concaves appuient à deux gros piliers, dans l'épaisseur desquels s'ouvrent vers l'intérieur deux petites niches, qui se font face. Celle du sud est conservée intacte. Ces niches, comme l'hémicycle, étaient entièrement vides. Aucune trace d'une porte fermant cet édifice n'a été observée, mais un petit mur réunissant les deux piliers y formait un socle ou un gradin élevé. La hauteur et le caractère de la superstructure seront discutés plus loin (p. 204).

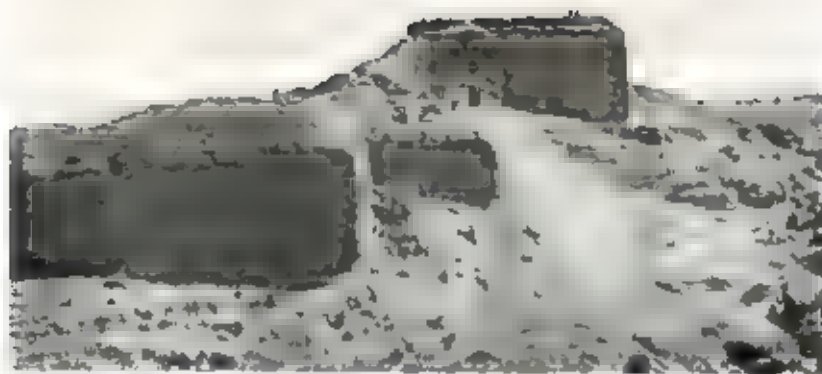


Fig. 1. View of Sôlmeish. The ruins of the temple are visible in the foreground. The ruins of the city are visible in the background.



Fig. 2. Detail of the ruins of Sôlmeish.



1. — Chapelle de SUDANNAH. — L'axe principal de la chapelle.



2. — M. robes *exco* sur l'extrémité de la salle II (plan D).

LES PEINTURES MURALES DE LA CHAPELLE

L'intérieur des salles I et II est entièrement recouvert de peintures murales. Avant de procéder à une description détaillée de ces peintures, il sera bon de consigner les données techniques qu'elles sont venues nous fournir, sans la mesure ou le permettent les notes prises au cours d'un examen sommaire. Les murs sont couverts d'un crépi de plâtre blanc assez lisse, mais dont la surface n'étant nullement plane, et qui avait une épaisseur moyenne de 2 centimètres à 2 et demi. Les couleurs ont été appliquées en détrempe et mélangées à l'huile sèches par le mélange d'une colle si forte que la peinture est encore solide et dure. Les couleurs employées suivantes : blanc, noir, marron, rouge, orange, pourpre, faïence, diverses nuances de vert, jaune, bleu pâle et gris. On peut noter deux procédés différents d'exécution. Les contours des figures sont quelquefois tracés par un trait noir, parfois comme chez les primitifs flumens. A contrario, d'autres figures sont obtenues par le détrempe de cette ligne le contour. On observe parfois durs obscurs ne sont pas tracés d'une manière constante dans la même peinture, mais que, dans la même scène, les ombres et l'éclairciement ont une nuance et que les lignes sont différentes. De-ci de-là, cependant, on constate qu'on n'a tenu aucun compte de la nuance et les couleurs sont appliquées en feintes plates. C'est le cas en particulier, ce semble, pour les figures dans lesquelles les contours sont tracés de noir.

La chute du toit a exposé les peintures à la pluie, mais pas directement car les salles étaient remplies de décombres, formés aujourd'hui en grande partie de boue séchée. Cette boue, collée contre les murs, s'est changée sous l'action des pluies en un limon fluide, et la surface des fresques est maintenant couverte d'un sédiment gris-noirâtre, pellicule adhésive qu'il nous fut impossible d'enlever; on reconnaît surtout sa présence sur les vêtements blancs des plaques XXXV et VI. Sous cette croute qui les obscurcit, les couleurs sont bien conservées, et elles restent brillantes lorsque le dépôt de limon ne les ternit pas. Sans être nettoyées, les couleurs ne pouvaient être photographiées qu'avec une peine extrême. Le professeur Lackenbill, à qui je dois les clichés, luttait vaillamment contre cette difficulté et les résultats obtenus furent très honorables. Je pris des notes très précises sur la polychro-

me, et les planches qui sont reproduites ici ont été exécutées d'après des photographies agrandies, colorées à la main d'après ces notes. Dans l'ensemble les nuances doivent être rendues avec une approximation suffisante.

SALLE II, MUR DE SED C-D. (PL. XXXVIII).

Le mur C-D de la salle II est ce mur le capitaine Murphy remarqua d'abord la présence de peintures et c'est ce mur que nous trouvâmes dégagé quand nous commençâmes notre travail. Les peintures qu'il porte sont divisées en deux tableaux superposés; elles commençaient presque au niveau du sol et elles s'étendaient probablement jusqu'à la voûte ou tout au moins, jusqu'à sa naissance. Cependant le registre supérieur a entièrement disparu à l'exception des pieds d'une figure à l'angle inférieur de gauche. Le crépi qui portait la scène supérieure est tombé, mais le mur en conserve jusqu'à une hauteur de près de 7 mètres au-dessus du sol de la coupole. Le registre inférieur est occupé par la peinture la plus grande et la plus importante du temple (pl. XXXVIII). C'est une composition reposante de 4 m. 10 de long, comprenant onze figures et surmontée du dessin d'un entablement, dont le sommet est à près de 4 mètres du sol.

Le crépi tombe à l'aparte la portion supérieure de droite du tableau inférieur nous privant ainsi d'une tête, de la majeure partie de deux autres et du sommet d'une quatrième. Si l'on considère cette mutilation la peinture inférieure est presque intacte. Nous l'appellerons le mur de Bilnata'a. Au centre se trouve en grande toilette, qui y occupe une position marquante. Cette composition ambitieuse met en scène une rangée de onze figures. Tout haut remplissent toute la largeur du registre de la muraille et au-dessous, en outre, trois figures placées devant les huit autres, le groupe entier se détachant sur un fond architectural. Une femme parée de riches atours, est placée au premier à gauche du centre. Trois prêtres sont rangés derrière elle, portant des branches vertes et à gauche trois affranchis, debout, accomplissent des cérémonies religieuses. Nous consacrons à ces figures les numéros 1 à 8 de gauche à droite. Elles forment le groupe principal et ont un curieux défaut de connexion avec le fond architectural contre lequel elles sont placées. Considérons



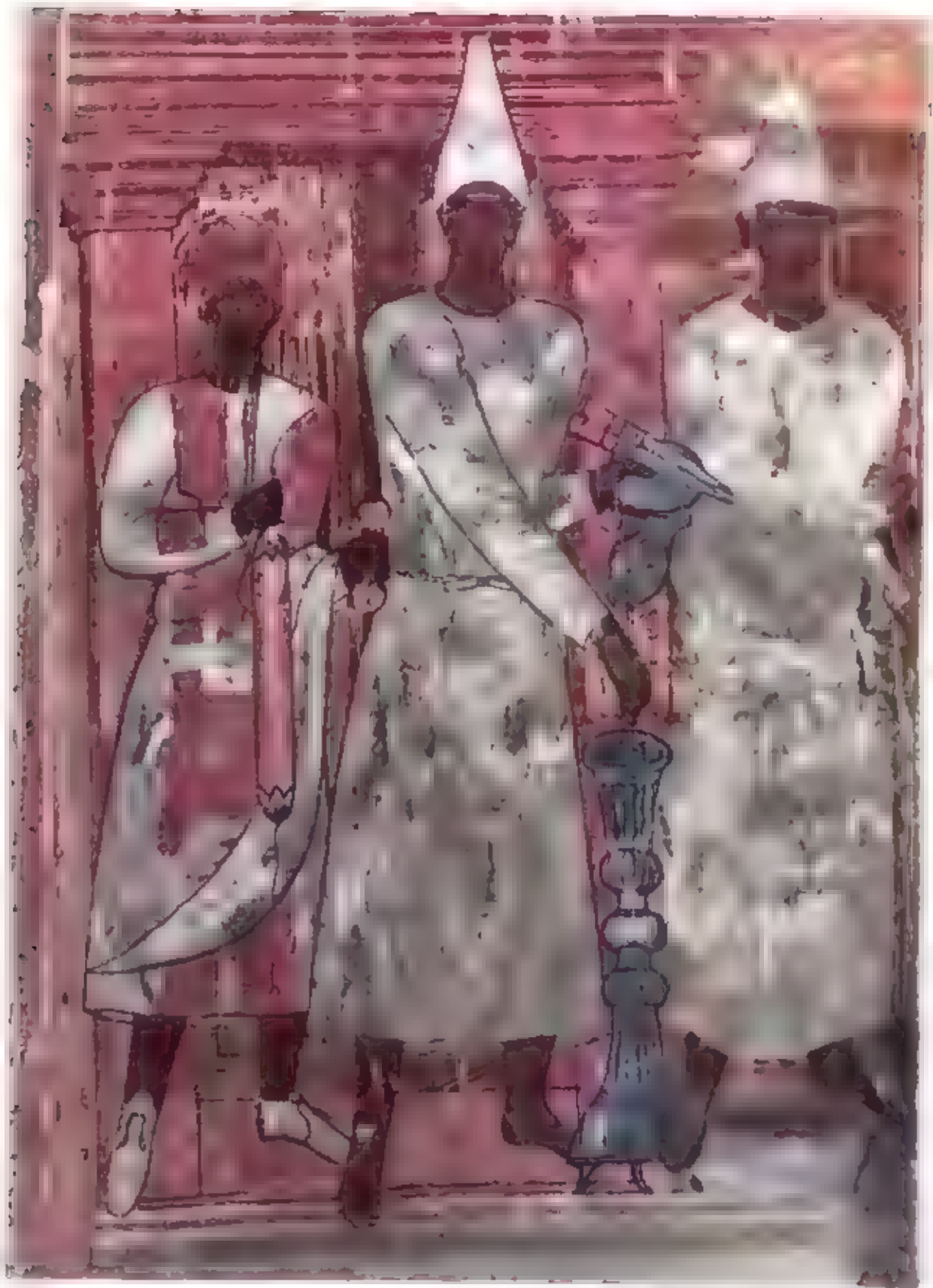
d'abord cette architecture, disposée sur différents plans. L'ensemble est composé de trois portes et de celle du milieu semble sortir la dame (n° 4), qui s'avance vers le spectateur. Les deux battants de cette porte sont jaunes, divisés en panneaux et celui de droite est ouvert. A droite de cette porte, les panneaux jaunes continuent jusqu'à une double porte placée derrière les figures 7 et 8 et dont le battant de droite est pareillement ouvert. A gauche de la première porte, celle derrière la dame, c'est-à-dire à l'extrémité gauche de la peinture, on voit ce porche soutenu par deux piliers, derrière lequel s'ouvre une porte. C'est encore une porte à deux battants dont l'un est fermé. Il serait difficile de déterminer quelle sorte de monument le peintre a essayé de représenter. Toutefois il est probable que c'est une partie du temple où les cérémonies figurées ici sont censées avoir lieu.

Passons maintenant à la relation des figures avec l'architecture qui leur sert de fond. Le premier et le second personnages sont debout, les pieds à ce qu'il semble d'abord reposant sur un pavement peint en rose. Mais le troisième appuie le pied droit sur la base d'un vase étincelant, qui appartient à la seconde figure. Comme la position de ce pied est un peu vacillante, on doit se demander si les pieds de la première et de la seconde figures sont réellement sur le pavement rose. Ce rectangle pourrait être censé représenter une surface verticale, une marche en contrebas du sent — une marche qui serait sur un plan plus avancé que le pavement blanc et noir qui commence à droite du vase d'or. La quatrième figure, la dame, se tient en partie à l'intérieur de la porte centrale et évidemment elle se penche en avant, poussant la tête hors de l'encadrement de la porte. Le pavement sur lequel elle est debout, ainsi que la troisième figure, est noir ou noir et blanc. Les personnages 1 à 4 inclusivement ont ainsi quelque relation apparente avec l'architecture contre ou dans laquelle ils sont placés, mais les quatre figures, le droite, de la cinquième à la huitième, se tiennent toutes avec les pieds levés au-dessus du pavement blanc et noir, comme si elles flottaient en l'air, ainsi que des fantômes. C'est ce qu'on remarque surtout en considérant la cinquième figure, dont le pied est projeté beaucoup au-dessus du pavement noir derrière la porte du milieu. En avant de cette porte, il semble y avoir en au moins une marche, qui réapparaît probablement au-dessous de la septième figure, et, juste derrière la dixième, celle d'une jeune fille, et est peut-être sur le même plan que la marche rose dont

nous avons à l'ins l'existence d'un gauche. À droite de la marche noire et au-dessous de la cinquième et sixième figure, on peut discerner la masse d'un pilier carré ou d'un pilastre, contre lequel on a peint le pied gauche de la cinquième figure et le pied droit de la sixième. Derrière la septième, le bord inférieur du panneau du battant fermé de la porte, et ce à travers le cou-de-pied droit de ce personnage. Il est évident que ces quatre figures (5 à 8) ont été introduites dans le tableau soit avec beaucoup de maladresse, soit après coup, comme une addition qui n'avait pas été prévue d'abord.

Les trois adolescents (figures 9, 10 et 11) qui semblent se tenir debout au dessous de la rangée des huit adultes, sont sur un plan situé beaucoup en avant, et aucune trace de ce qu'ils avaient sous les pieds, et même de leurs pieds, n'a été conservée.

Si le fond architectural et les figures placées contre lui ne forment pas un ensemble étroitement uni, il y a toutefois semblance d'exacte corrélation entre les figures elles-mêmes. Ce défaut est ici si apparent qu'il révèle clairement dans ce tableau l'œuvre de deux artistes travaillant peut-être à des époques différentes. Les figures 1 et 2, à l'exception des visages, se présentent presque sans ombres dans le modèle des chairs, de telle sorte que les jambes se terminent en lattes plates, mais la lumière est bien rendue dans les visages, surtout celui de la seconde figure (pl. XXXIX, M). Toutefois, l'architecture reçoit la lumière du côté droit et les figures 1 et 2 du côté gauche. Passant aux figures suivantes, de la troisième et la onzième, nous noterons que le contour des mains est pas certain. En tout cas, comme dans la première et la deuxième, la lumière y est exactement rendue, les jambes paraissent rondes avec des ombres le long des bords. L'unité et l'identité est un procédé si déficieux d'un qui est employé dans les figures 1 et 2, qu'il nous fait bien conclure que celles-ci sont d'une autre main. Cette conclusion est peut-être confirmée par le décor architectural, si nous avons raison d'admettre que le sol sur lequel s'appuient la première et la seconde figure est rose, tandis que le reste est noir ou noir et blanc. Pour ce qui est de l'ensemble de la composition, la disposition des figures placées qui se succèdent sur une ligne perpendiculaire au rayon visuel du spectateur rappelle l'arrangement rappelant le groupement similaire des personnages dans les fameuses mosaïques de Justinien et de Théodora à Saint-Vital de Ravenne (pl. XLIX) et dans d'autres œuvres byzantines.





LE MUR DE BITHNANAIA T

Si nous passons au détail des figures, voici ce qui mérite d'être remarqué :

FIGURE 1 (PL. XXXVIII ET XXXIX).

Le personnage masculin, debout, appuyé sur le pied gauche, le pied droit en avant. Il porte un vêtement à manches descendant du cou et des poignets presque jusqu'aux chevilles. Cette robe tombe de l'épaule gauche jusque sur la jambe droite et un pan replié, ramené par-devant obliquement vers le haut, est rejete sur l'avant-bras gauche étendu. Ce vêtement est blanc avec des bordures roses, qui descendent de chaque côté du milieu de la partie antérieure, et ses plis se dessinent autour de la taille et de la poitrine. On a fait quelque effort pour rendre l'effet de la lumière sur l'étoffe drapée. La tête et la partie supérieure des oreilles sont couvertes d'un bonnet rose, qui les encadre et se termine à l'arrière par une petite souflet ronde. Du côté gauche, le visage l'embrasse au-dessus des joues. Le menton n'est que légèrement touché. La lèvre inférieure est cachée. Les pieds sont chaussés de souliers blancs, notés sur le contour par un lacet noir, au-dessus d'une languette, qui remonte par-devant. La couleur de la peau est d'un brun foncé. Un collier, ce semble, dont cet homme tient l'extrémité de la main droite, tombe verticalement. Il est rose, avec une fleur du lotus bleu pâle à chaque bout et les cordons pour l'attacher sort de ces fleurs comme le feraient leur queue. Le main gauche tient un objet semblable à un ballère (ou foudre?) avec des boules roses et une tige droite bleu pâle.

FIGURE 2 (PL. XXXVIII, XXXIX, XL).

Personnage d'une stature élancée, debout, appuyé sur le pied gauche, le pied droit carté et avancé. Il est vêtu d'une longue tunique à manches, entièrement blanche, descendant le cou jusque vers le bas du mollet et serrée à la taille par une étroite ceinture rose par-devant. Le peintre s'est efforcé de rendre le jeu de l'arrière dans les plis du vêtement. Cet homme porte sur la tête un haut bonnet conique, terminé en pointe, qui couvre le bout des oreilles et est entièrement blanc, peint en teinte plate. Les pieds sont nus; la couleur de la chair est d'un brun foncé. Une moustache noire retombe sur la lèvre et

une barbe peu fournie descendant du menton en deux petites effluves. À côté de ce personnage, un vase est adossé à la muraille par trois renflements superposés, fait corps avec une base arrondie reposant sur trois petits pieds. Le fond est d'une couleur bleu pâle, tous les contours et reliefs étant marqués par des traits noirs. Le vase est rempli d'un liquide transparent, probablement de l'eau, dans lequel l'homme plonge un rameau ou une plante qu'il tient de la main droite. La plante, qui n'est pas très nette, est dessinée en noir et se lig. verticale, dont retombent, ce semble, des feuilles lancéolées, s'élève jusque contre une aiguière, que le personnage tient de la main gauche. Outre la cruche suspendue par l'anse, celle-ci porte un assiette ou patère au bord percé de deux contournes. L'aiguière, la patère et les bords des contournes sont d'un bleu pâle, tandis que les manches, fixés par deux rivets, sont roses.

FIGURE 3 (PL. XXXVIII, XLII).

Un homme de haute stature est appuyé sur le pied gauche, le pied droit écarté et avancé. Il est vêtu d'une tunique à manches qui descend tout droit jusqu'au bas de la jambe, sans aucun des plis qu'on distingue dans la deuxième figure. Par contre, le bonnet conique qu'il porte sur la tête est pointé avec un souci marqué de rendre les ombres et est, par conséquent, supérieur à la coiffure semblable de son voisin. Le bonnet est moins enfoncé et ne cache pas le haut des oreilles, comme le premier. Les pieds, qui sont nus, ne sont pas, comme ceux de la seconde figure, cernés d'un trait noir pour accentuer leur contour, mais, comme sur le bonnet, on y constate un effort évident pour exprimer la lumière et l'on a cherché à loger le la rondeur au modèle des chairs. Le visage a point les lignes dures de celui du deuxième personnage, mais des gradations plus douces de teintes, et les yeux ne sont pas soulignés par un trait noir marquant la paupière inférieure, comme ceux de la première figure, mais seulement par une ombre légère. Comme ses deux compagnons, cet homme porte une barbe châtaine et courte et son teint est brun foncé. À côté de lui, un bras parfumé repose sur un support mince et svelte qui est blanc avec des contours noirs. Le bras tient étalé la main droite au-dessus du bras parfumé, de sorte qu'elle est enveloppée par les flammes qui s'élèvent — le geste indiquant probablement qu'il jette de l'encens sur le feu. Les flammes seraient, chose étrange, indi-



E. N. H. ... SAN ... I

quees en noir, et l'on se demande si l'artiste n'aurait pas plutôt représenté
 malade l'ondement des volutes de fumée. Une craquelure verticale a endommagé le
 bord de gauche de la main jusqu'à l'endroit où elle se détache sur le jaune de
 la paroi qui forme le fond. La main gauche, comme celle de la seconde
 figure, porte deux anneaux qui sont tous deux ici posés sur un bol gris. Ce bol
 a un intérieur rouge, dont la couleur est censée indiquer soit du vin, soit du
 sang. Les lames d'or ou d'argent qui sont abîmées par la dégradation du crépi, sont
 d'un gris glauque et fort différentes par leur tonalité de celles que tient la se-
 conde figure. Les manches en sont rouges. Les lames, comme les manches, sont
 habilement traitées en rendant les yeux de la lumière et sans le contour noir
 qui les cerne d'ordinaire. Les pointes des lames et la partie droite
 du bol sont couvertes par la longue large manche de la femme voisine — une
 curieuse erreur de composition, car cette quatrième figure est manifestement
 placée sur un plan plus reculé que celui de la troisième. A ce propos, on peut
 noter que la manche qui couvre le bras de l'homme au niveau des coudes
 n'a point exactement tracé sur le jaune du fond et rentre en formant
 un angle trop marqué vers le côté gauche du personnage. Il subsiste quelque
 indication que ce mauvais dessin a été hâtivement corrigé en insérant un petit
 triangle blanc tangent à l'extrémité gauche des coudes.

Figure 4 (pl. XXXVIII, XII, XIIb).

Une femme en grande toilette est debout, appuyée sur le pied gauche, a
 peine visible, et avançant le pied droit. Sa main droite est levée au niveau du
 cou et tient la perruque. En avant, un bracelet en gros grains entoure le poignet. Le
 bras gauche, apparemment abaissé le long du corps, est entièrement caché dans
 les plis amples de son vêtement. Elle porte un long manteau blanc, muni de
 manches, pendunt au-dessus d'un corsage d'une étoffe cramoisie. Sur la tête est
 posée une toque richement brodée, dont la partie antérieure rectangulaire est
 seule visible sous le voile de couleur cramoisie qui la couvre et retombe en
 larges plis sur les épaules. Le cou est entouré d'un collier qui paraît former de
 quatre anneaux de métal. Aux oreilles sont suspendus des pendants de pierres.
 Un second collier plus lâche, dont le bord inférieur porte une double rangée de
 pendeloques d'or, descend sur la poitrine. Quatre de ces pendeloques sont

visibles à droite de la main levée et deux à droite du poing. Sous ce collier, une grande broche ovale est formée d'une large pierre violette sans doute une améthyste, sertie dans une monture de métal délicatement travaillée. Le bord rebordé est noir, pointillé de perles blanches, et le tout se détache sur un champ gris. Sous cette broche ovale un pendentif rond à un bord noir, qui entoure un cercle composé de cordons inverses, rouge, vert, blanc, pourpre, entremêlés de telle sorte qu'aucun d'eux n'est reconnaissable. Ces bandes combinées figurent peut-être le tricotement d'une pierre précieuse la polychromie d'un émail. À ce médaillon est attachée une pendeloque triangulaire de la forme suivante. Ce cadre rectangulaire se décompose en trois rangées verticales de six petits ronds, alternativement blanches, rouges et vertes. À ce rectangle perlé sont suspendus deux appendices, formés chacun de deux grains cylindriques, le supérieur rouge l'inférieur gris perle, tous deux terminés par une perle globulaire d'un ou gris. Comme nous l'avons déjà noté, le manche du bras droit de cette femme vient coïncider étrangement le dessin du bras et des coudes tenus par le troisième personnage, presque comme si les lignes s'élonguaient dans le tour de sa voisine. Les pieds sont chaussés de souliers tout blancs, qui apparaissent en partie sous le bord du manteau de même couleur. Le teint de cette dame est d'un ton un peu moins foncé que la peau brune des trois enfants n° 1 à 3. La relation de cette figure féminine avec l'architecture a déjà été examinée plus haut, mais nous y retournons encore ici qu'elle ne s'est pas encore avancée tout entière en dehors de la porte ouverte. Son pied gauche, sur lequel le poids du corps paraît porter surtout, est à l'intérieur du chautbrant, bien que sa tête soit au delà du linteau et paraît se soulever en vertu de la perspective jusqu'au plafond du portique.

• FIGURES 5 à 8 (pl. XXXVIII et XLIII).

Quatre hommes, debout, tous appuyés sur le pied gauche le pied droit en avant. Chacun a la main droite levée, la paume en avant, dans la même attitude que celle de la femme voisine. La main gauche qui est chargée des plis du vêtement, tient une tige feuillue, dont la représentation conventionnelle peut figurer une palme ou un rameau d'olivier ou de laurier. La tête de la figure 8

* La planche XLII ne rent pas ces détails avec une exactitude parfaite.



Mer de Bitanulua Partie supérieure de la figure de Bitanulua

paume en avant, comme celle de la figure précédente. Le bras gauche pend le long du corps et la main tient un objet qui est peut-être une bourse. Sa toque, de la même forme que celle de la danse décrite plus haut, est couverte d'un voile rose qui retombe sur les épaules et se confond avec le vêtement supérieur pareillement rose. Sous ce vêtement rose apparaît un corsage noir. Cette jeune fille porte des anneaux d'oreilles, elle a au cou un collier à quatre rangs, et plus bas un autre en sautoir, auquel sont attachés deux médaillons et deux pendeloques.

FIGURE 14 (— XXXVIII et XLVI)

Un jeune garçon, debout, sur le même plan d'avance que la neuvième et la dixième figures. Ses pieds sont chaussés de sandales, ses vêtements sont bleus et la hauteur de la poitrine et le devant des yeux sont d'un cacher exactement semblable à celui que la première figure tient suspendu de la main droite. Cet adolescent saisit le collier, comme s'il eût essayé les deux bouts de ce bijou, entourant un cou qui le porterait, sa main tient les carlous serrés entre les doigts de l'index qui apparaissent de chaque côté. La main gauche, massée paralytiquement, la tête est nue, le vêtement semblable à celui de la neuvième figure. Le général Guérin-glan nous assure que le visage était à moitié recouvert de tous, mais avant que nous le vissions, un monachiste indigent, peut-être un roleur arabe, l'avait graité avec une vraie barbarie.

Comme nous le lisons plus haut, cette scène représente manifestement une cérémonie religieuse avec trois officiants placés à gauche (fig. 1, 2 et 3). De ces officiants, le deuxième et le troisième sont certainement des prêtres. L'un d'eux porte un heaume bonnet pointu et un vêtement blanc, sans aucune bordure de couleur, à les pieds nus et accomplit un acte rituel avec des objets liturgiques très semblables. À quel titre les huit autres personnages assistent à la cérémonie n'est pas clair à première vue. Il apparaît cependant immédiatement qu'ils y participent, car tous à l'exception du dernier (fig. 11), se tiennent dans une attitude de prière avec la main droite levée la paume en avant. On sait que tel est le geste caractéristique de l'adoration en Babylonie depuis les temps les plus anciens : on le trouve fréquemment reproduit sur les plus anciens sceaux de ce pays. L'acte qui consiste à plonger une branche dans



Mur de Balhannuta. Figure (n° 2) d'un adolescent au premier plan



Mur de l'Apollon. Figure n° 41 d'une jeune fille au premier plan

L'eau rappelle aussi le vieux rituel babylonien : la cérémonie de l'« arbre de vie » consistait primitivement à plonger une branche de palmier dans un vase rempli d'eau. Nous nous trouvons évidemment ici en présence d'un de ces cultes ecclésiastiques de la Syrie sur lesquels nous sommes si mal informés et où nous pourrions nous attendre à trouver non seulement de vieilles traditions babyloniennes, comme celle que nous signalons, mais l'introduction de nombreux éléments iraniens.

La signification de la scène est éclaircie quelque peu par les noms que l'artiste a inscrits généralement sur la partie inférieure de sept des personnages et qui sont ainsi conçus :

Première figure. — En haut : ζ . ΜΙ ΙΙΙΙΙΙΙΙ ζ ΕΙΤΟΗΤ
ΚΟΝΩΝ ΝΙΚΟΓΓΑΤΟΥ

Deuxième. — Pas d'inscription.

Troisième. — Pas d'inscription.

Quatrième. — ΒΙΘΝΑΝΑΙΙΑ
ΚΟΝΩΝΟC

Cinquième. — ΔΙΟΓΕΝΙC ΚΟΝΩΝΟC

Sixième. — ΙΙ ΛΥC ΙΥC ΚΟΝΩΝΟC

Septième. — ΠΑΤΡΟΚΛΑΟC ΚΩΝΩΝΟC

Huitième. — ΚΟΝΩΝ ΠΑΤΡΟΚΛΑΕΟΥC

Neuvième et dixième. — Pas d'inscription visible.

Onzième. — ΗΝ ΗΕC
ΚΟΝΩΝΟC

Nous voyons donc que le personnage placé à gauche et dont malheureusement le titre a disparu, est le père de famille, et qu'à gauche se tient sa fille Bithnanaia, trois de ses fils encore nombrés (p. 19) : Diogène, Lyas et Patroklos et le fils de ce dernier, qui s'appelle comme son grand-père Conon, puis, plus bas, trois enfants, dont l'un est le fils de Conon l'ancien ou de Conon le jeune. Toute la famille assiste pieusement à l'officiant, ou l'autre commun sert d'acolyte aux célébrants.

Bien que cette étude se propose seulement de fournir les données certaines dont puissent se servir d'autres orientalistes, nous noterons le fait que les



Figure 60. 11. du dextro-ne adolose 6. au premier plan

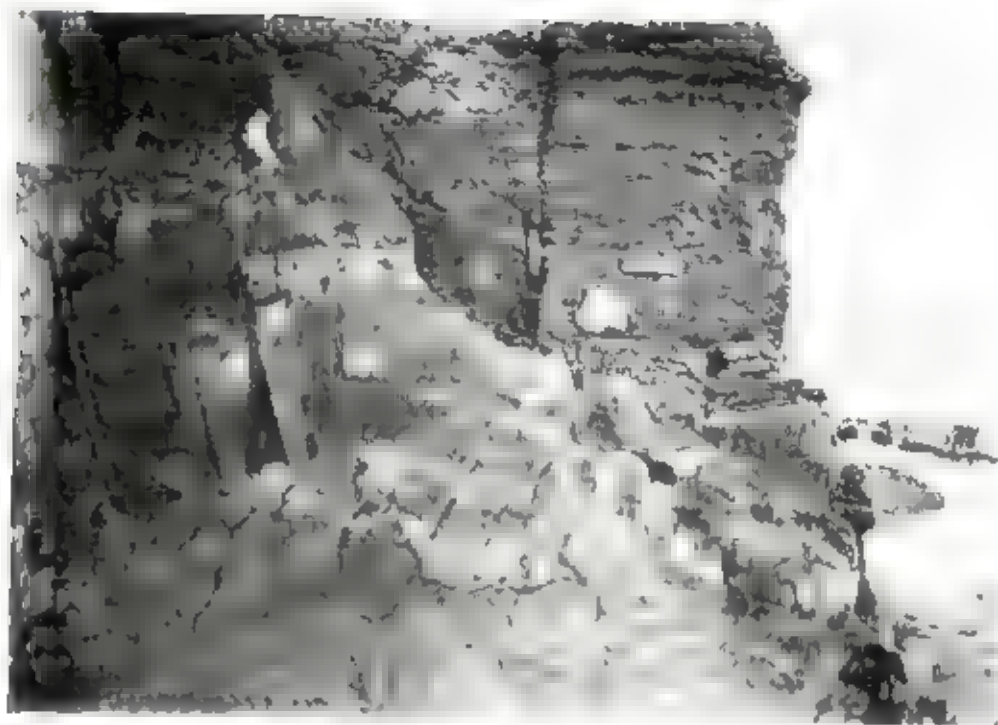


Fig. 1. Stone block (No. 1) from the
excavation of the temple.



Fig. 2. Stone block (No. 2) from the
excavation of the temple (No. 1) from the
excavation of the temple.

indigène se fit représenter sur les murs du même édifice où étaient peintes aussi les statues des empereurs.

SALLE II. MUR OUEST D-E (PL. XLVII).

Le mur ouest ou mur du fond de la salle II est conservé seulement à l'extrémité gauche (cf. plan du sud-plan D-E). Ce mur est décoré d'une vaste peinture (pl. XLVII, 1) avec des figures à une échelle beaucoup plus grande que sur le mur contigu du sud, que nous venons de décrire. Au premier plan l'artiste a tenté, particularité remarquable, de reproduire un paysage richement doté d'une maigre végétation dans les interstices des pierres. Au sommet d'un monticule se dresse une base rectangulaire, ornée de motifs architectoniques, peut-être un autel, mais le chapiteau a disparu avec le couronnement du fût. À la gauche le l'autel se termine et devant deux hommes dont il ne subsiste que les jointures. Les deux pieds qu'on aperçoit sont chaussés de brodequins dont la pointe se relève à la pulvina, tels qu'on les trouve déjà portés, dans la même région, par les personnages des bas-reliefs hittites de Djérahblous. Les cuisses sont couvertes d'une jupe courte, ornée d'un motif complexe de broderie. Elle se termine au-dessus du genou par une riche bordure dorée. Cette jupe paraît être serrée à la taille par un ceinturon. La figure de gauche ne porte au haut bouclier rectangulaire, qui occupe l'espace à l'extrémité du mur ouest, immédiatement à côté du mur sud. Le bouclier est décoré d'une peinture représentant une femme, relevant de la main gauche un pan de son vêtement et qui, relevant de face la main droite, aujourd'hui perdue par suite du délabrement du mur. La seule autre trace de l'armement de ces figures est la présence probable de casques protégeant la partie antérieure des joues. À droite de l'autel supposez, apparaissent les jambes le derrière d'un cheval couronné vers l'avant. Un curieux objet descendant obliquement et se semblant du dos du cheval vers les pieds du personnage de droite, se termine par une volute et une bordure, qui s'avance jusqu' sous l'autel au motif des rochers du paysage. Au-dessous, à l'extrémité de droite, sur une portion du mur que la photographie ne reproduit pas, on voit des traces d'une robe appartenant peut-être à un char.

SALLE II, MUR DE L'EST (B-C)

Le mur de l'est de la salle II, faisant face au mur que nous venons de décrire et contigu à celui de Bihnamana, est crepi mais sans peintures, comme on peut le voir sur la planche XXXVIII. Sur l'épaisseur de ce mur est (A-B), du côté sud de l'entrée, la salle II et sur la paroi faisant face au nord, se voit la figure d'un prêtre dont l'attitude et le vêtement sont presque identiques à la seconde figure du mur Bihnamana. La plante qu'il enfonce dans l'eau n'est cependant pas visible et le vase, comme son support, est d'un travail beaucoup moins achevé.

Ceci complète la description des peintures de la salle II. Il est évident que les costumes, les objets du culte et les cérémonies célébrées, le caractère et l'appartenance à une race déterminée, l'origine et la signification de ces pratiques religieuses et du peuple qui les accomplit pourraient former le sujet de considérations beaucoup plus développées, mais, comme on l'a dit en commençant, l'intention de l'auteur n'est pas de dépasser les limites d'un compte rendu de ce qui a pu être relevé sur place, et il faut laisser à des recherches ultérieures le soin d'éclaircir les problèmes multiples que pose cette découverte.

Tant que le mur nord de la salle II s'est entièrement écroulé dans le *wadi* profond qui se creuse au nord et à l'est (pl. XXXV), le mur nord de la salle I, en face de la salle II, subsiste jusqu'à une hauteur de cinq ou six pieds d'isol. La paroi tournée vers le sud de ce mur nord est entièrement couverte de peintures depuis le sol jusqu'au sommet de la partie conservée. Lorsque nous nous mîmes à l'étude de ce mur, le soleil s'abaissant déjà vers le couchant et nos observations furent interrompues par l'obscurité croissante du crépuscule. Il y a plusieurs scènes fort intéressantes représentées sur ce mur, mais nous fûmes seulement à même de relever celle, fort importante, qui occupe l'extrémité de droite. Le professeur Leckenbill fit usage de sa dernière pellicule 13 x 18 pour obtenir le meilleur négatif possible dans le jour qui baissait. Le cliché original est très terni et peu distinct, surtout au sommet. Toutefois, la planche XLVIII n'est une restauration que pour une faible part. Malheureusement les décombres non déblayés empêchèrent d'obtenir un recul suffisant de



LE MUR DU TREBLIN

l'appareil pour faire entrer dans le champ le l'objectif le cote gauche de la peinture.

Le tableau est petit et au sure environ 1 m. 75 de largeur sur 1 mètre de hauteur. Il représente une scène de combat avec un autel flamboyant au milieu. Le motif a été reproduit quelque peu imprégné car ce n'est, en réalité, qu'un support, portant sur son sommet un récipient contenant du feu. Un soldat romain placé à droite et vu de la main droite vers le feu, de façon que celle main paraît enveloppée par la flamme. La gauche repose sur la poignée de son épée. Sa tunique blanche est garnie d'une bordure rose, qui est manifestement un *clavus* rouge ou pourpre décoratif. Derrière lui, sur l'extrémité de la scène, se tiennent des soldats romains sur deux rangs, l'un supérieur, l'autre inférieur. Celui-ci est debout avec la main droite levée, la paume en avant, et la gauche sur la poignée de son épée. Il y a tout autrement dans la rangée inférieure et l'autre en comptant probablement autant, mais l'extrémité de droite de cette rangée a disparu et seul l'autre bout est conservé partiellement au-dessus de l'officier et de l'autel. En face de cet officier est tracée l'inscription, peinte en lettres noires, qu'on lit clairement sur la planche XLVIII :

IVL·TEREN
TIVS·TRIB.

Jul(ius) Terentius
trib(unus).

Ces deux lignes nous donnent donc le nom du tribun militaire qui officie comme célébrant.

En face de la rangée supérieure des soldats se trouve une autre inscription qui n'est malheureusement pas tout à fait déchiffrable et est ainsi conçue :

ΘΕΜΗC
ΜΟΚΙΜC
ΙΕΡΕΥC

Θέμης
Μοκίμ[ου]
ιερεύς

Θέμης, Μοκίμης et Μοκίμος sont deux noms palmyréniens bien connus et Themés, fils de Mokimos, est certainement un prêtre indigène, mais on ne voit pas clairement à quel personnage cette appellation s'applique. À gauche de l'autel, se tient un porte-enseigne (*signifer*) tenant un drapeau (*cruculum*). Celui-ci consiste comme d'habitude, en une hampe verticale dont le bas se di-

visé comme un trident¹ et dont le bas est traversé par un bâton auquel est suspendue une bannière de quelque tissu rouge, bordé de jaune ou d'or et garni au bas d'une frange d'or. La hampe est surmontée d'un cercle jaune, certainement une couronne². On ne distingue aucun trait de la main dressée qu'elle porte quelquefois. Malheureusement, dans le champ rouge de la bannière, on ne voit aucun insigne par lequel on pourrait identifier le corps de troupes auquel le *xyadhu* appartenait et on n'a il pas davantage le nom l'un empereur, qui fut quelquefois inscrit à cette place. Il est intéressant de noter que la hampe est rouge, conformément à un usage déjà attesté par un passage connu de l'Al-Buhārī car il parle de l'étendard rouge *al-ḥamīd*, qui flottait au-dessus de la tente de Varron avant la bataille de Cannes, et par plusieurs autres textes, qui prouvent sa longue persistance³.

Le costume du porte-enseigne n'est pas assez clairement pour que le détail en soit reconnaissable et l'on ne saurait dire s'il est vêtu d'une peau d'animal, comme sur l'arc de Constantin.

À gauche du *verillum*, on aperçoit deux rangées de divinités. La rangée supérieure comprend trois statues, l'une d'eux sur une base circulaire. Leur attitude, leur costume, leur armement ontrent clairement que ce sont des images *égyptiques* : les empereurs romains divines. Chacun de ces personnages s'appuie sur une lance, plantée presque verticalement sur le sol, et que saisit la main droite élevée un peu au-dessus du niveau de la tête. Cette tête est, chez tous trois, enroulée d'un bandeau. Le personnage le plus en avant a la tête et la gorge, porte le bras gauche un petit bouclier rond, et il est casqué. Les autres n'ont point de casque en tête, mais celui-ci repose, ce semble, sur le bras gauche contre le corps. La troisième, le plus en arrière de ces trois figures, n'est pas visible sur la planche XLVII parce que, nous l'avons dit l'amoncellement des remparts était si proche du mur, que l'appareil ne pouvait être reculé assez loin pour embrasser tout le tableau dans le champ de l'objectif.

La rangée inférieure se compose de deux divesses, celle de droite, au premier plan, est assise sur un tas de pierres ou plutôt sur un rocher irrégulier

¹ Cf. DEMASZEWski, *Die Fabrik im römischen Heere*, p. 77, fig. 94.

² Cf. SALLIO-POTTIER, *Dict. des antiquités*, n. v. 1 Signa 1, p. 1313.

³ Cf. SALLIO-POTTIER, *op. cit.* Signa 1, p. 1310, n. 5 ss., p. 1314, n. 4.

Elle est habillée des pieds à la tête d'un riche vêtement dont le corsage est rouge et la jupe brune. Elle porte une couronne tourelée en forme de chapeau carré, qui s'élève au-dessus du nimbe d'or qui entoure la tête. Immédiatement à gauche de celle-ci on lit l'inscription en deux lignes : ΤΥΧΗ ΔΟΥΡΑΣ. L'autre déesse, à gauche de la première, est de même assise sur un rocher. Elle porte un costume encore plus richement brodé, avec la même couronne sur la tête, et à la gauche, elle a l'inscription : ΤΥΧΗ ΠΑΛΜΥΡΩΝ, gravée en trois lignes¹.

Ces deux figures reproduisent un type très connu de la Fortune des villes et s'inspirent du modèle des *Lore* qui envoient les avandérois pour la capitale de la Syrie, Antioche. Une belle fleur rouge à quatre pétales est peinte entre les deux déesses sans qu'on voie clairement à laquelle des deux elle appartient, ni quelle en est la signification exacte.

Malheureusement la seconde Tyché n'a pu trouver place sur la photographie pour la raison donnée plus haut. Les chutes, comme nous l'avons dit, étant le dernier dont nous puissions disposer et, de plus, le déclin du jour eût rendu impossible de reproduire des peintures qui n'étaient plus qu'une lumière affaiblie. Le lendemain matin, tandis que les troupes britanniques se retiraient vers le sud, longtemps avant l'aurore, nous étions déjà loin en amont sur l'Euphrate.

Dans les listes militaires que j'ai eu l'occasion de parcourir, je n'ai point retrouvé le nom de l'un des tribuns qui a perpétué sa mémoire sur le mur de la place qu'il commandait. La mention de la Fortune de Palmyre et de celle de Doura, est due probablement à ce que la garnison comprenait des soldats levés dans ces deux villes. Mais elle pourrait avoir pour motif supplémentaire le fait que Sāhāyah se trouvait sur une route de caravanes qui les réunissaient². D'après Isidor le Charax³, Doura est située à dix schènes au sud de l'Aboras (khābūr) soit environ 60 kilomètres, ce qui est exactement la

¹ Il est à remarquer que le nimbe d'or de cette légende a des similitudes avec ceux qui nous sont parvenus sous le type féminin, mais qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui sont sous le type masculin.

² CASABIAN (*op. cit.*, p. 18) rapporte qu'on peut se rendre de Sāhāyah à Tadmour (Pal-

³ ISIDORE LE CHARAX, *Itinéraire*, 4. De l'embranchement de l'Aboras à Asicha, 4 schènes, de là à Doura 6 schènes.

et servant au culte militaire.¹⁰ Mais alors on doit se demander si les cérémonies célébrées par les prêtres orientaux et la famille de Bithamun durant les sacrifices en l'honneur du souverain dont la statue occupait la même salle.

Toutes ces questions sont intimement liées à celle de la date des peintures. Tout d'abord celles-ci sont manifestement antérieures au triomphe du christianisme. Il n'est pas admissible qu'elles aient été exécutées pendant la courte restauration du paganisme sous le règne de Julien, car d's textes positifs nous apprennent que Douai, ou cet empereur passa en 363, était alors déserte¹¹, et l'on y voyait seulement les vestiges de la cité qu'elle avait été.¹² Des troupeaux d'antilopes se tenaient multiples sur son territoire vide d'habitants. Tout ceci indique qu'elle était abandonnée depuis longtemps. C'est ce que confirment les Actes synagogues de Mar Maron, qui fut victime de la persécution de Sapor dans les dernières années du règne de Constantin.¹³ Ils parlent d'un ermite « qui vivait dans une ville appelée Douai » et ils la désignent de nouveau à deux reprises comme le désert de Douai. Le culte rendu à la Τύχη Δούρας nous reporte donc à une époque sensiblement antérieure à Julien puis à une époque que Constantin (celui de la Fortuna) le Palmyrène rend probable que les peintures furent exécutées avant le désastre qui atteignit cette métropole, qui d'Aurélien à la suite de la défaite de Zenobie (272) fit massacrer toute sa population; toutefois la ville, bien que déshuée, subsista jusqu'à Justinien, comme forteresse. Le rôle de premier ordre donné à un tribun rappelle la coutume qui s'établit sous Marc-Aurèle, d'autoriser les tribuns à faire graver des inscriptions commémorant la dédicace d'une statue à l'empereur¹⁴. Mais l'époque des Antonins est, de sensible, une date trop ancienne pour ces peintures. C'est à partir du règne de Septime Sévère que le culte des *laetificae* impériales et leur commémoration des impératrices, atteignant un développement sans précédent. Il est donc vraisemblable que nous en devons pas re-

¹⁰ Ces chapelles, où se conservaient les dépouilles, servaient aussi de dépôts au numéraire des soldats et étaient, à cet effet, généralement pourvues d'une cave solide (Cagnat, *l'Armée romaine d'Afrique*, 1912, p. 124). Les fouilles de l'avenir pourront établir si une cave de ce genre existait à Šāhīlyāh.

¹¹ AMMIANUS MARCELLUS, XXIII, 5, 8; *Duram deser-*

tum oppidum, XXIV, 4, 5. *Prope civitatem venimus locum desertum.*

¹² ZOSIME, III, 14, 2. Ἡ δὲ ἑρμούου ἐκ Δούρας, ἡ γὰρ πλεὺς ἐκ ἀπὸ τῆς πόλεως ἐκείνης ἐκείνην τὴν πόλιν ἐκείνην ἐκείνην.

¹³ Ces actes ont été traduits par G. HOFFMANN, *loc. cit.*, p. 27 sq.

¹⁴ DOMASZKEWICZ, *op. cit.*, p. 69.

monter au delà du commencement du sixième siècle et descendre au delà de l'époque de Dioclétien. Quoiqu'il en soit, ces grandes compositions nous offrent certainement un exemple presque unique de la peinture dont dérive celle de Byzance, comme nous l'avons noté précédemment, en leur comparant les mosaïques de Ravenne. À cet égard la forteresse ruinée de Sidiyah nous a fourni une œuvre nouvelle et sans égale, car elle marque la transition entre l'art hellénistique et une orientale et l'art byzantin qui laissa à l'Europe de la Renaissance un si riche héritage.

J. H. BREASTED

NOTE ADDITIONNELLE

PAR

FRANZ CUMONT

La découverte dont M. Breasted a bien voulu réserver l'expose aux lecteurs de *Syria* est de celles dont on ne peut guère exagérer l'importance. Elle éclaire d'une vive lumière des questions multiples dont la science attend encore la solution. Elle pose aussi des problèmes nouveaux, qui nous lussent perplexes, et l'on peut croire qu'elle provoquera abondants commentaires. Je voudrais seulement indiquer ici brièvement à quels titres elle mérite particulièrement de retenir notre attention.

Tout d'abord elle offre un intérêt considérable pour la connaissance de l'histoire politique de la Syrie antienne. Elle nous donne la preuve authentique que les Romains établirent un camp dans une région dont nous ne savions pas jusqu'ici qu'elle eût été occupée par les légions d'une manière durable. Une station militaire commandant le passage de l'Euphrate à l'extrémité ou la route de Palmyre à Hama traversait le fleuve (p. 204). Ce poste est le plus avancé de tous ceux que l'on connaisse le long de ses rives. À quelle époque remonte l'établissement d'une garnison à Sidiyah? Ce n'est certainement pas avant les conquêtes de Trajan qu'il se place. Avant le règne de cet empereur, au Palmyre,

ni Damas ni Petra n'étaient soumises aux légats impériaux, et le désert de Syrie restait en dehors des limites de leur commandement. Mais après la reddition de la Mésopotamie (à partir de 113-116), ils ne durent prouver le besoin d'occuper une position stratégique sans valeur pour elle. Les troupes qui y stationnaient pouvaient assurer les communications à travers le désert avec ce territoire ennemi et garder les passages qui descendent dans la plaine contre les entreprises des palatins et les incursions. L'occupation de la Mésopotamie par Trajan ne fut qu'éphémère. Hadrien l'abandonna aussitôt après la mort de son prédécesseur et n'en conserva qu'un certain territoire. En outre, il construisit ici une forteresse pour garder la frontière et surveiller le pays ennemi. L'autorité officielle ne possède que le camp de Sahityé, soit postérieur à l'expédition de Lucius Venns contre les Parthes (162-166) ou même à celle de Septime Sévère (197-199). C'est alors seulement qu'une large portion de la Mésopotamie devint définitivement romaine.

Même incertitude au sujet de la date de l'occupation. En attendant des fouilles nouvelles, on ne pourra sûrement que des hypothèses sur les circonstances qui y meneront. Mais nous savons que Doura était en face de Sahityé et fut d'abord à l'époque de Constantin (p. 20). Il est probable qu'elle avait été abandonnée quand Boétien fixa la frontière de l'empire au cours du Chaboras (Chabour) et fortifia l'arsène à son embouchure. C'est, peut-on supposer, au même moment que les légionnaires évacuèrent le camp situé en face de la ville d'Assou. Aucune des places mentionnées dans la *Voyage de l'Or XXII* ne paraît pouvoir être identifiée avec Sahityé.

Les peintures de Sahityé ont une valeur plus grande encore pour l'histoire religieuse que le château n'en a pour l'histoire politique. La scène où l'on voit la famille de Canon assistant à un double sacrifice offert par deux prêtres syriens est unique en son genre et tous les détails méritent d'en être étudiés. Je me borne ici à quelques remarques rapides.

Les deux celibrants sont vêtus d'une robe blanche et portent un bonnet conique de même couleur. Cette coiffure qui paraît être d'origine élamite, et la longue robe, serrée à la ceinture, sont déjà au IV^e siècle avant notre ère celles du roi Artabanus représenté sacrifiant sur les monnaies d'Hierapolis¹.

¹ *Bancroft, Monnaies de la bibliothèque nationale Perses achéménides*, 186, p. LII.

Dussaud, Notes de mythol. syrienne, p. 97.
Et mon. élamites syriennes, 1917, p. 161.

et Lucien nous apprend que de son temps les prêtres de cette ville avaient un vêtement entièrement blanc et portaient sur la tête le *πίλος*⁽¹⁾, c'est à dire prescaval ou bonnet le feutre de forme conique est sous le même aspect que nous apparaît sur un bas-relief de Caliza, au nord d'Alep, le prêtre Gaïos faisant une offrande au dieu Bel pour lui-même et pour sa famille⁽²⁾ (pl. L, fig. 1) tout comme à Sadyr. Le haut bonnet blanc est d'ailleurs resté jusqu'à nos jours celui des derviches.

De même l'habitude des pieds, qui distingue les lieux officiants des simples assistants, nous rappelle à l'Église Ancien Testament et Islam : « Ôte la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est un saint lieu » — c'est même la voix qui parle à Moïse au Sinaï en arabe — et les interprètes de ce verset y voient l'origine de l'obligation, imposée aux prêtres, d'accomplir les cérémonies du culte et d'offrir les sacrifices nu-pieds⁽³⁾. En réalité, l'habitude d'ôter ses souliers pour entrer dans le Temple derive de celle, encore en usage en Orient, de les retirer à la porte de la maison pour ne point en souiller l'intérieur de boue et d'ordure, et la prescription juive se retrouve dans beaucoup de cultes de l'antiquité⁽⁴⁾. Encore aujourd'hui, on le sait, cette marque de respect est exigée par les musulmans de celui qui franchit le seuil d'un mosquée.

C'est encore à ce rite ou jérémisme que nous fait songer le rameau ou la palme que l'on met de la main gauche les quatre hommes qui levait la droite en signe d'adoration⁽⁵⁾. On en rapprochera naturellement le *tabuk*, bouquet forme d'une palme et de bruyères, le myrte et de saule, qui portaient les Juifs à la fête des Tabernacles, qui est une ancienne fête agraire des vénédiages. Aujourd'hui encore les rameaux de myrte et de saul sont d'habitude distribués aux assistants dans les fêtes des Nosairis, et un usage analogue existe chez les 'Ahlé-Baqq du Kurdistan⁽⁶⁾.

(1) Lucien *De Dea Syria*, n. 42. *Καὶ οὗτοι αὐτοὶ ἄνδρες ἄλλοι τε ἱερεῖς τῆς ἀρχαῆς ἔχουσιν.*

(2) *Études syriennes*, p. 101.

(3) *Étude*, III, 5, et V. et n. 1. *« L'homme nu-pieds »*, s. v. « Chaussures » p. 101.

THEODORET, *Ad Gr. quoniam*, c. 10. P. 10. *« Ecce qui »*, LXXX, p. 234 : *Ἐπειὶς ἱερεῖς ποιεῖ τὰς λειτουργίας ἐκτετακὸς καὶ ἄνυτος.*

(4) Notamment dans celui de la Grande Mère (PROLEUK *Periograph.* X 154 ss. Cf.

CHAILLOZ, *Culte de Cybèle*, II 2, p. 130 n. 3). D'autres exemples sont cités par GAIER, *Griechische Mythologie* p. 912.

(5) Ce geste, dont M. Breasted a expliqué la signification p. 195 au chapitre, en Syrie, porte sa racine sur une des stèles du Nérab (au musée du Louvre).

(6) Cf. *Jewish Encyclopedia*, s. v. « Lulab ».

(7) DUSKAP, *les Nosairis*, p. 89 ss. ; MONTAUD, *Notes sur la secte des Anté-typp*.

La cérémonie représentée sur le mur de la chapelle est fort curieuse. Un colosse, prêtre, peut-être augure, plonge une plante dans un vase rempli d'eau. Cette plante est probablement celle de l'Euphrate, fleuve sacré, lequel évoque à Babylone dans ses rituels les eaux du Léont, prêtre de préférence à toute autre dans les astractions, et lui aussi sainte que celle du Nil en Egypte. A côté de ce prêtre, un second fait une offrande sur un autel où brûle le feu. Nous voyons encore dans les scènes des deux vêtements opposés, de l'adoration des éléments, et en particulier celle de l'eau et du feu, caractéristique l'époque romaine. Le culte du dieu de la Mesopotamie, qui ne soit pratiqué par les Chaldéens, ou par les Mages, est à cette adoration, qui s'attaque avant tout dans ce pays la position que les apologistes chrétiens.

Il est surprenant que l'œuvre, cette œuvre orientale, comme l'est une, suivant la remarque de M. Revasson, le plus du temps, rapproché de la celle, toute romaine, du triomphe, et devant ses légionnaires en sa ruelle à l'empereur en présence du drapeau — tableau qui évoque à nos yeux avec une vivacité singulièrement frappante, et de la vie des camps, telle que les recherches des érudits parviennent seulement à la reconstituer par la pensée. Comment ces deux rites si différents ont-ils pu coexister dans la même chapelle? L'explication qui se présente d'abord à l'esprit est que la garnison de Samlatye se composait de légionnaires et d'un *numerus Palatinorum*, et que les uns adoraient les Césars divinisés selon le rite romain, les autres selon le rite syriaque. Mais la cérémonie figurée sur le mur de Bithnos n'est-elle pas militaire, le chef de famille la fait célébrer en présence de tous ses descendants; sa fille et sa petite-fille y assistent comme ses fils et ses petits-fils. C'est un sacrifice domestique de quelque maison patricienne, non un sacrifice officiel de soldats appartenant au service de l'Empire. Nous sommes ainsi amenés à supposer que les Romains ont pris possession d'une structure indigène, préexistant à leur venue, et y ont installé le culte de l'empereur en y consacrant le temple isolé qui devait cohabiter à côté du prince avec les drapeaux de la garnison (p. 261). Mais alors il ne faudrait pas attribuer la même date aux deux compositions qui

Paris, 1921, p. 105 sq. — *Legion Babylonica* à l'époque d'Auguste sont de construction pour les illustrations, cf. Zimmern, *Zeitschr. D. Morg. Ges.*, LXXVI, 1922, p. 49.

Sur le culte de l'Euphrate à l'époque romaine, l'usage de son art et l'usage syriaque, p. 251 ss.

(2) Cf. nos *Monuments des Mystères de Mithra*,

onment, l'une la première salle, et l'autre la seconde, et l'ensemble, comme de celle-ci serait postérieur à celle du fond de la chapelle. Si dans une question enveloppée encore de tant d'obscurité il est permis de hasarder une conjecture, on sera tenté d'attribuer le premier tableau à l'époque de l'autonomie de Palmyre, quand celle-ci étendait son autorité jusqu'à l'Éuphrate¹. Celui-ci serait alors quelque chef de tribu soumis à la grande ville. Le second tableau, au contraire, datant du temps où les Romains occupaient l'Asie et tenaient en respect les Arabes du désert. Nous sommes ainsi ramené à la question chronologique que nous avons touchée en commençant.

Malgré tout leur intérêt historique et religieux, les œuvres surprenantes que M. Brunsdell a analysées avec une si exacte précision sont surtout précieuses pour l'histoire de l'art. Si nous connaissons relativement bien la peinture alexandrine par les fresques de Pompéi qui en dérivent directement, si l'Égypte nous a livré avec ses momies une quantité considérable de portraits, nous n'avions jusqu'ici qu'une idée très vague de ce qu'avait pu être la peinture grecosyrienne. Nous ne pouvions guère l'apprécier que dans la décoration de quelques tombeaux. Tout le plus remarquable est celui que M. Scherhenn a photographié à Palmyre. Les peintures relevées par M. Alois Musil dans le château d'Ama, en Arabie Pétrée, sont de l'époque des califes Omeyades² et elles nous instruisaient mal de ce qu'avaient été celles de l'antiquité. Pour la première fois nous trouvons ici de grandes compositions où nous pouvons saisir les procédés dont usaient les artistes grecosyriens pour dessiner et grouper leurs personnages.

Dans le détail de leur vêtement et de leur parure, ces figures offrent des

¹ Cf. p. 103 et 11, p. 108. Les mystères de Mithra empruntent certains éléments à la religion de la Babylonie.

² Cela est vrai d'une époque antérieure à celle d'Othman et de Zéid. M. René Dussaud attire mon attention sur une inscription palmyrénienne (*Recueil d'épigr. arab.*, I, p. 28) qui est une consécration faite en 137 par un Syrochéménien à l'empereur d'Avant et se situe sur l'Éuphrate en aval de Bama et fort probablement abandonné par les Romains avec le reste de la

Mésopotamie en 117. Le royaume nabatéen lui-même ne servait l'empire que comme une « Anna, placée sur la route de ses caravanes ».

³ Publié en 1897 par le baron von Oppert, *Palmyra und Westarabien*, Berlin, 1918, pl. 68. Cf. *Études syriennes*, p. 13.

⁴ Alois Musil, *Kuqayr Ama* (publié par l'Académie de Vienne), 1907. Les Romains ne se désintéressaient pas de l'entretien des routes, mais les travaux les plus importants étaient ceux des pèlerins.



Fig. 1. The saints in the Church of St. Simeon Stylites, Raqqa.



Fig. 2. The saints in the Church of St. Simeon Stylites, Raqqa.



Fig. 10. — Fragment of a cuneiform inscription from the temple of the goddess at Uruk. — Musée de Louvain, 1900.



Fig. 11. — Fragment of a cuneiform inscription from the temple of the goddess at Uruk. — Musée de Louvain, 1900.

affinités étroites avec celles de la sculpture palmyrénienne. Telle femme dont une pierre sépulcrale a conservé l'image semble être une sœur jumelle de Billianou, confondue de la même façon avec l'enveloppée du même voile surchargée de la même joyille (cpl. L fig. 2). Mais les peintures de Salbiye au point de vue technique sont bien supérieures aux produits ordinaires de la sculpture funéraire de Palmyre. On n'oubliera plus, après s'être jetés les yeux, l'expression grave, le regard exalté du premier sahnout (cpl. XXXVIII et XL) et ce visage basané où les caractères ethniques sont marqués d'un trait si sûr par un cravatier ou le portrait de quelque cheikh bedouin rencontré au bazar de Damas.

M. Boustad a remarqué la ressemblance de ces œuvres picturales avec les mosaïques de Rayone. Des personnages vus de face, rangés sur une même ligne et dont les pieds s'appuyent sur une même surface, les queues semblent flotter en l'air, toutes ces particularités sont communes à certaines compositions byzantines et à nos peintures. On peut être certain que ces documents capitaux qui viennent de nous être rendus, seront désormais constamment consultés lorsqu'on traitera la question complexe des origines orientales de l'art du moyen âge.

Une dernière question se pose. Pour quel usage d'ordre ou sculpté ou ful-elle exécutée dans la modeste chapelle d'un camp?

Faut-il croire que l'habitude de couvrir les murs de fresques soit, en Syrie, s'étendant que l'on en trouve à l'écart, perdu au milieu du désert ou à l'extrême des rochers de cette parure? Ou bien quelque raison spéciale justifiait-elle cet un luxe d'accoutume? M. Clermont-Ganneau nous a prêté dans l'étude de cette œuvre énigmatique le secours de son érudition toujours ingénieuse, nous communiquant à ce propos une suggestion qui mérite d'être prise en sérieuse considération. Pres de Douai, qui au I^{er} s. se trouvait sur l'Euphrate en face de Salbiye, se passa un grand drame historique. En 244,

הבן Helaï

1° Bas-relief inédit du Louvre (A. O. 2498).
 C'est M. René Dussaud qui a bien voulu faire exécuter pour nous une photographie et transcrire l'inscription :

שע'נה Sa'nia
 ב'יה Fille de
 אל'יה 'Al'iyai

Sa'nia est notre nom « Fille », — Comparez CLERMONT-GANNEAU, *Études d'archéologie orientale*, I, p. 412 ss. — M. Gabriel Millet me signale une autre statue dont les bijoux ressemblent à ceux de notre peinture, *Manual, Catalogue of Jewellery*, p. 320.

Beyrouth et gagner de là les bords de l'Euphrate. A la suite d'une entente intervenue entre l'Académie des Inscriptions et le Haut-Commissaire en Syrie et au Liban, notre savant collaborateur va coopérer avec un bataillon de troupes françaises qui se trouve dans l'avantage d'une exploration complète des chambres à peintures de Sélibyé.

Avant de donner le plan tiré de l'urart. 1, — professeur Bressard et M. Cramont, n'ont pu saisir le public, en de MM. F. Savary et E. H. Herzfeld, *Die antike Besatzung des Euphrates nach griechischen Texten*, de la tome 1, p. 385-395 Berlin, Reimer, 1920, contiennent une courte mais intéressante notice sur Sélibyé, et partie d'un des relevés de M. Benno Schulz, qui accompagnent l'expédition Sarre au printemps 18-8.

Dès le 1. III. Tafelwerk, paru en 1911 (contient pl. LXXXI-LXXXIII), des vers de la forteresse antique. La notice du tome II est plus importante. Elle reproduit deux épigraphes rédigées en grec, toutes deux datées de l'an 373, vraisemblablement de l'époque des Séleucides, — à dire de l'an 94 de notre ère. Même M. Sarre a aperçu dans un édifice près l'angle ouest de la ville, — dans le bâtiment que M. Winsted qualifie de « chapelle », sur son plan de la forteresse (p. 1). Les restes d'une peinture à fresque. Il n'en donne que cette « fresque » son « architecture » dans une perspective linéaire avec un plan en avant, à gauche, et à droite auquel est suspendu un arc pointu en forme de « ».

Des fouilles pratiquées par les indigènes en 1911 (cf. II), ont mis au jour « en fragments d'architectures » que M. Schulz estime d'être belvédère datant au plus bas des premiers temps de l'Empire. Toute cette région de l'Euphrate, depuis Balahy-Zercha fondée par Zénobie vers 260-270 jusqu'à Amara passant par Sélibyé et Izra¹⁾, abonde en vestiges pauciers d'une civilisation d'art telle qu'elle pose à la fois la plus intéressante question de l'art primitif et surtout si on ne se fonde M. Herzfeld, car tous monuments persans en ont été touchés.

Le nom ancien de Sélibyé est de l'époque d'Artaban et parce que les dynasties antiques occupaient généralement la rive gauche de l'Euphrate et pendant. (Bisant une remarque de M. Cramont sur le nom turc actuel de Qasbiye, qui ne sera qu'une simple légende populaire du nom ancien. M. Herzfeld pense pouvoir corriger en *Qasbiye* la lecture *Qasbiye* ou *Qasbiye* des manuscrits de l'Édition V, 18. En outre, la liste de l'Édition offre une suite de localités entre lesquelles il est impossible actuellement, de faire un choix. D'après la position, Czernik avait proposé Audatlia.

Des plans généraux des relevés envoyés par le Haut-Commissaire attestent que l'orientation d'après M. Winsted dans l'ouvrage I. Les plans ont été faits par le même, mais le nord d'environ 45° vers l'est. M. Bressard n'a disposé que d'un temps insuffisant pour relever l'orientation fortifiée; le plan que donne M. Sarre en diffère.

SARRE, Herzfeld, *op. cit.*, p. 392.

(1) Trois fragments d'une frise de marbre en terre cuite trouvés à Sélibyé, p. 392, pl. XLII.

(2) Tours funéraires polymyrmiques dans Miss Bell, *Amurath*, pp. 78 et 82.

A PROPOS D'UN BANDEAU D'OR PALESTINIEN

PAR

ÉTIENNE MICHON

Il y a deux ans M. de Bidder a fait connaître aux lecteurs de *Syria* une parure exhumée à la fin de 1899 à Jérusalem dans un terrain situé au nord-ouest de la ville sur la route de Jaffa et donnée par l'Alliance israélite au Musée du Louvre⁽¹⁾.

L'une des pièces en consistait en un bandeau d'or, de 0 m. 008 de large dont les deux morceaux conservés mesurent, l'un 0 m. 138, l'autre 0 m. 093 de longueur⁽²⁾.

Il peut être intéressant, — le manuel des antiquités palestiniennes de M. Pierre Thomsen⁽³⁾ ne mentionnant rappelle M. S. Reinach⁽⁴⁾, aucune trouvaille de bijoux — d'en rapprocher quelques bandeaux de même genre de provenance également palestinienne, des ruines à Bet Dhyrin, l'ancienne Bethgaurin, devenue à partir de Septime Sévère Eloufropolis — deux d'entre eux — faisant partie de la collection de M. G. A. Niessen de Cologne⁽⁵⁾, malgré une étude de M. Max Seiburg insérée en 1901 dans les *Archiv für Religionswissenschaft*⁽⁶⁾ — sont demeurées ignorées et l'ont été, nonobstant son universelle erudition, de M. W. Deonna, auteur de la note consacrée au troisième bandeau acquis en 1903 par le Musée d'Art et d'Histoire de Genève.

⁽¹⁾ *Revue de l'Orient ancien* et *Musée du Louvre* dans *Syria* — t. 1900, p. 294-5.

⁽²⁾ Inventaire A. O. 7699.

⁽³⁾ *Kompendium der palästinischen Altertumskunde*, Tübingen, 1913.

⁽⁴⁾ *Exemples recueillis de l'Académie des Inscriptions*, 1918, p. 385.

⁽⁵⁾ Ils ont figuré à l'exposition de Düsseldorf en 1902 et sont sans doute reproduits dans le catalogue très richement illustré d'

la collection Niessen qui paraît au jour ces derniers jours mais que l'on a malheureusement impossible de trouver dans aucune bibliothèque de Paris.

⁽⁶⁾ *Zwei griechische Goldfäden aus der Sammlung G. A. Niessen in Köln* t. VIII 1903, p. 390-410. L'étude très savante de M. Max Seiburg, qui fournit le plus grand nombre des rapprochements qu'on peut se dispenser

de reproduire.

dans les *Mémoires* publiés à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation de la société
antislavophile du Musée, la publication son tour risque de rester inaperçue.

Il s'agit de minces feuilles d'or estampées, selon l'habitude des bijoux funéraires qui reconnaissent la matière et ne sont que les simulacres d'objets usuels. Mais, alors que le baril fermé d'ouvrier est d'une largeur parfaite, tant ceux de la collection Niessen que celui de Genève vont en s'évasant légèrement à partir des extrémités.

Les deux premiers bandeaux, longs, l'un de 0 m. 275, l'autre de 0 m. 46, et variant de 0 m. 009 de large aux extrémités à 0 m. 02 au centre dans l'un des exemplaires, de 0 m. 018 à 0 m. 03 dans l'autre, percés aux bouts soit d'un seul, soit de trois petits trous, portent l'un et l'autre l'inscription $\epsilon\chi\theta\sigma\varsigma\ \epsilon\iota\ \beta\epsilon\lambda\epsilon\iota\sigma\varsigma\ \alpha\alpha\delta\epsilon\iota\varsigma\ \alpha\theta\eta\eta\alpha\iota\sigma\varsigma$ avec la variante de graphie $\alpha\theta$

НАРСІЕУГЕ

ΝΗΟΥΔΙΚΑ

HAY 3104

Le mot est écrit $\theta\eta\sigma$ sans préfixion, avec la répétition et la troisième des lettres T E N U au lieu de $\sigma\theta\delta\epsilon\gamma\delta\alpha\theta\alpha\gamma$:

44 1411

— FINE —

O'NEILL

La longueur du bandeau le traverse d'autre part, est de 0 m. 25^c sur 0 m. 04^c de largeur maximum au centre, six centimètres et demi environ de plus que l'ensemble de ce qui reste du nôtre, avec lequel il présente également cette différence que tandis que la seule extrémité conservée de celui-ci, légèrement arrondie, est percée d'une maille unique, il porte à chaque bout comme l'un les précédents plusieurs trous ou passant l'attache servant à le retenir sur le front du mort. Il a de plus cette supériorité de n'être pas tout noir la plus grande partie en est décorée de lignes obliques brisées et ces zigzags

(¹) *Personne n'est Immortel* (p. 53-64), p. 53-64, fig. 1.

(*) *Ibid.*, p. 53

être qu'un *sigillum*, le *sigillum* d'un college, ou un *solidacione*, la confrérie des Lōgizoi dont nous avons l'analogue en latin dans l'epitaphe romaine au jourd'hui au Mus. e. Kucher de M. Anselmus Philamenas, de sa femme et de ses filles qualifiée de *Memoria Euphorum*. La multiplicité des bandeaux devient ainsi toute naturelle, s'expliquant comme un hommage des membres de la confrérie à leurs confrères défunts.

Il resterait à fixer la date des bandeaux. « Les caractères de l'inscription, écrit M. De meunier à propos du bandeau de la coupe, n'aideraient pas à la faire remonter très avant l'ère chrétienne, les lettres lunaires du Σ et de l'E étant surtout fréquentes à partir du 1^{er} siècle avant J. C. si l'on en connaît les usages des exemples antérieurs surtout dans l'écriture cursive. » Il semble à peu près certain que le bandeau escholt d'abord par sur l'un des exemplaires de la collection Nissen, M. Max Siebourg signale en outre la forme V de l'Ὠφίων, qui lui fait dire « *apote Homer* »⁽¹⁾. Il faut, au surplus, d'une manière générale se méfier de la tendance à vieillir les objets. M. de Ridder⁽²⁾ reproche avec raison à M. S. Kiebach de considérer la parure du Louvre comme ayant appartenu à un romain ou à une femme de hauts fonctionnaires métropolitains et à une date très voisine du début de notre ère⁽³⁾. « Le R. P. Lagrange, ajoute-t-il, inclinant à penser que la nécropole et l'épave peu antérieure à notre ère, mais d'une date et d'une détermination que je hésitant et qui lui semblait que les sarcophages — trouvés au même temps — pouvaient, tout aussi bien être de cinquante ans et plus postérieurs à l'ère chrétienne. » Il faut tenir sa plume de réserve. Il faut la louer d'abord et plus que la profonde connaissance qu'avait M. de Ridder des bijoux antiques. — le tome VII de son *Catalogue de la collection de l'Égypte* en était plus que les indices et lorsque la mort l'a subitement frappé il venait de terminer le catalogue de la série des bijoux du Louvre, — lui a permis grâce à la forme de l'anneau d'une bague faisant partie de la trouvaille de Jérusalem ou le joint se rendant près du chalon pour simuler deux anneaux de serpents, de

(1) *Corp. Inscr. lat.*, t. VI, pars II, 10272. Voy. un dernier lieu sur ces *sigilli* plus ou moins mystiques, J. CLARCOUX, *Le tombeau de Lamiridi et l'hermétisme africain*, *Revue archéologique*, 1922, 1 (p. 244-301), p. 267-272.

(2) *Personne n'est immortel*, p. 53.

(3) *Syria* I p. 106-107.

(4) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1918, p. 385.

(5) *Revue archéologique*, 1900, t. XXXVI, p. 396.

(6) *Syria*, I, p. 106.

determiner un indice chronologique qui ramènerait la parure jusqu'au III^e siècle de notre ère. « On ne sera pas étonné, conclut-il, qu'elle date de l'époque des Sévères, cette dynastie à demi syrienne sous laquelle la Syrie, proche voisine de la Palestine, connut un haut degré de prospérité¹³. »

Il me paraît assez vraisemblable que les bandeaux de la collection Niessen et celui de Genève, autant qu'il m'est permis de me prononcer, ne datent que du même temps.

ÉTIENNE MICHAUX.

¹³ *Syria*, I, p. 107.

LE TEMPLE DE JUPITER DAMASCENIEN ET SES TRANSFORMATIONS AUX ÉPOQUES CHRETIENNE ET MUSULMANE

PAR

RENÉ DUSSAUD

I. LES ANCIENS DIEUX. — II. LE TEMPLE SYRO-ROMAIN ET SA DOUBLE ENCEINTE. —
III. LA BASILIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — IV. LE PARTAGE DE LA BASILIQUE
ENTRE CHRETIENS ET MUSULMANS. — V. DÉVOILOS. — VI. LA RÉFECTION DEL WALID.

I. — LES ANCIENS DIEUX.

Pour comprendre qu'en plein cœur de Damas, on ait pu élever un monument aussi considérable que celui que nous allons étudier, il faut se représenter l'importance du culte qui s'y pratiquait. La position retirée de la vieille cité, véritable oasis en bordure du désert, a trop bien protégé ses dieux de la curiosité des auteurs classiques. Les maigres renseignements, qu'ils nous conservent, consistent en de rares allusions toutes fort tardives¹, et cela explique pourquoi on n'a pas encore présenté un tableau d'ensemble des anciens cultes damasquins². Nous nous bornerons à quelques indications.

Pendant toute la période sur laquelle s'étendent nos renseignements, c'est-à-dire depuis le ^x^e siècle avant notre ère jus qu'à la destruction du paga-

¹ N. Herodote ni aucun classique grec de la haute époque n'ont mentionné Damas.

L'arabe de la même époque, dans P. *Wissowa, Realencycl.*, s. *Damascenus*, est muette aux époques grecque et romaine. Quant aux lignes qu'E. SCHWABE, *Gesch. des jüd. Volkes im Zeitalter J.-C.*, II (3^e éd., 1907), pp. 37-38 consacre aux cultes païens de Damas, elles sont trop superficielles. Ainsi, il fonde l'existence

d'un culte le *Damysos* sur les explications du nom de Damas données par Steph. de Byzance. En 1910 *Corran, Annals of the Inst.*, II, p. 387 écrit : « Par l'impossibilité de faire savoir la *Damasco*, non si ha ancora notizia autentica della *divinità pagana alla quale il tempio era dedicato* non si ritiene come *osservanza che l'iscrizione al sole* ».

nisme, les grands dieux vénérés à Damas sont Hadad⁽¹⁾ et sa parèdre Atargatis⁽²⁾. Hadad passe pour le fondateur de la ville. *Syrus nobilissima civitas*⁽³⁾; du moins cela paraît résulter de l'ont sur de Justin qui attribue, comme épouse, à un roi Damascus, la déesse Atargatis⁽⁴⁾. Si Justin rapporte encore que le tombeau de cette dernière est l'objet d'un culte, c'est que son informateur a pris la pierre dressée le *zannan* de la déesse⁽⁵⁾ pour une stèle funéraire. De son côté, Josèphe observe que Hadad⁽⁶⁾ — qu'il prend, comme Justin le fait de Damascus, pour au roi se confondre avec le Ben Hadad babylonien, est encore vénéré de son temps comme dieu par les Damascains⁽⁷⁾ : ce qui appuie l'identité de Jupiter Damascenus avec Hadad.

L'Ancien Testament nous reporte à deux reprises vers le grand sanctuaire de Damas. D'abord, dans l'épisode plus ou moins légendaire de la guérison de Naaman. Nous voyons que le grand temple de Damas était celui de Baaman, autrement dit Hadad. D'autre part, si l'épisode que nous apprécions le récit, il pouvait garder le souvenir d'un transfert de culte à Damas⁽⁸⁾. Il serait d'autant moins surprenant que Naaman et l'introduit Yabve dans le

⁽¹⁾ Dès le x^e siècle, Hadad est identifié à Rammân, c'est pourquoi le nom du roi de Damas, Tabrimman (vocalisation à rectifier en Tabrimman, d'après LAM, *Tâb-šuppi-iv*, I, *Revue*, xv, 18), signifie déjà au temps de Salmanon l'importance de cette divinité à Damas. Le III^e, et d'autres rois à sa suite, prennent le nom de Ben Hadad ou Hadadézer. Pour ce dernier la lecture de H. Winckler, *Alttestament Untersuch.*, I, p. 60 et *Die Keilschrift und das Alte Testament* pp. 49 et 133 *Bir-idri*, est à rejeter; cf. DUROU, *Les Pays bibliques et l'Ancien Test.* de *Revue biblique*, 1910-1911, p. 17 : « Ce n'est que par un tour de passe-passe qu'on a lu *Bir-idri* ou *Bir-idri* » Sur Hadad en Syrie, voir notre article *Hadad dans l'Ancien Testament*.

⁽²⁾ En Syrie, Hadad est toujours accompagné d'une déesse dont le nom est formé de deux autres noms divins féminins, 'Athé (qu'il faut éviter de confondre avec le dieu Attis comme le fait BARDISSIN et E. MEYER) et 'Athtar ou 'Ahtart, nom araméen de 'Ashtart, Asarte.

⁽³⁾ JUSTIN, XXXVI, 2.

⁽⁴⁾ JUSTIN, XXXVI, 3. *Nomen urbi a Damasco rege inditum in ejus honorem Syrii septucentum Atargatis (ma. Ariarathes), uxoris ejus, pro templo coluerit*.

⁽⁵⁾ *ὁ τῆς θεᾶς ἑστὸς λίθος*, *Διὶ δὲ ἱερὸν* *ἐστὶν ἑστὸς λίθος*.

⁽⁶⁾ Il résulte de ce qui est dit ci-dessus, note 1, que, dans son édition de Josèphe, Niese lit à tort 'Ašš au lieu de 'Ašš.

⁽⁷⁾ JUSTIN, *Ant. Jud.*, IX, 93. Le témoignage de Josèphe est confirmé par une dédicace τῷ θεῷ 'Ašš relevée à Khabab au sud de Damas, cf. DUMAS et MACLE, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 642.

⁽⁸⁾ Il y a lieu de remarquer que ce transfert de culte est mentionné par le fait mentionné par le livre des Rois comme un trait historique important destiné à donner une importance au récit. L'intention du narrateur est de montrer la puissance de l'esprit de divination possédé par Elisé.

grand temple de Damas, que Samarie Yalvo avait subi la construction de Hadad, le dieu syrien au taureau⁽¹⁾.

Le passage du temple de Damas, qui était alors la capitale du royaume d'Aram, s'affirma aux yeux du roi Achaz lorsqu'il vint rendre hommage dans cette ville à Tiglat-Piléser, roi d'Assyrie. Achaz admira l'autel qui s'y trouvait à tel point qu'il n'envoya les mesures et les dessins à Jérusalem pour qu'on y établît un autel sur ce modèle⁽²⁾.

À l'époque perse, Damas jouit d'une grande prospérité⁽³⁾. Son temple reçut une statue d'Aphrodite Anadise⁽⁴⁾. On a relevé récemment à Damas deux chapiteaux perses⁽⁵⁾ qui pourraient provenir soit d'une réfection du temple à cette époque, soit plutôt d'un palais, peut-être celui qui recueillit la famille de Darius et ses richesses avant la bataille d'Issus⁽⁶⁾.

Les derniers rois séleucides se retirèrent à Damas. Nous avons proposé de reconnaître une représentation du Hadad de Damas au revers d'une monnaie d'Antiochus XII. Le dieu barbu est figuré debout entre deux taureaux (fig. 1). Vêtu d'une longue robe attachée à la ceinture, il est coiffé d'un bonnet pointu⁽⁷⁾. Comme son voisin, le Jupiter Heliopolitain, il porte une pique dans la main gauche, car Hadad, étant le dieu de l'orge, dispense les pluies et, par suite, décide des récoltes.



Fig. 1. — Hadad damascène sur un tétradrachme d'Antiochus XII.
Grandeur : 3/4

⁽¹⁾ Voir nos *Origines romaines du christianisme*, p. 231 et suiv.

⁽²⁾ Isaïe, VII, 8.

⁽³⁾ II Rois, XVI, 10 et suiv.

⁽⁴⁾ Strabon, XVI, 2, 20.

⁽⁵⁾ Henon, *Revue* 16, *Hist. gr. fragm.*, II, p. 509.

⁽⁶⁾ Waddington et Wulstan, *Damascus, die alte Stadt*, p. 41.

⁽⁷⁾ Duress, *Hist. de l'Hellénisme*, trad. Holcau-Lacourcq, I, pp. 261 et 272. Quand, en 613 de notre ère, les Perses s'emparèrent de Damas, ils en firent leur centre d'opérations contre Jérusalem qu'ils pillèrent en 614, cf.

Nat. de l'Égypte, *Revue* 16, I, pp. 144-145.

⁽⁸⁾ Imhoof-Blumen, *Monnaies grecques*, p. 47.

⁽⁹⁾ E. Babelon, *les Rois de Syrie*, p. cccxii.

⁽¹⁰⁾ Le tétradrachme de Dresde „ est une pièce unique du plus haut intérêt par son type du revers ». R. Duress, *Numismatique des rois de Nabulène, Journal asiat.*, 1904, I, p. 199 et suiv. Notre figure 1 n'est pas la reproduction du tétradrachme de Dresde, mais celle d'un exemplaire nouveau en notre possession. Le coin en est différent d'abord par le monogramme, gravé dans le champ, et aussi par la date 228 (au lieu de 227), dernière année 84 av. J.-C. du règne d'Antiochus XII.

Sur par. In., Atargatis, avait déjà été figurée sur des monnaies de Démétrius III Eucærus⁽¹⁾. La déesse est debout, de face ; elle étend les bras, tenant une fleur ou un fruit dans la main gauche. Sa coiffure est radiale, ce qui souligne son identification avec l'étoile Vénus et, derrière chacune de ses épaules, se dresse un épais long voile descendant de part et d'autre jusqu'aux pieds.



FIG. 2. — Atargatis de Damas, sur les tétradrachmes de Démétrius III. Cabinet des Médailles (reproduit 3/4).

Nous donnons les revers des trois exemplaires (fig. 2) que possède le Cabinet des Médailles et qui représentent la déesse. C'est par leur comparaison qu'on peut déduire comme un voile terminé par des glands ce qu'on pourrait prendre pour des tresses de cheveux². Le corps est serré dans une gaine de corce de toute une série de disques³. Cette figure de la déesse était relativement récente — l'ancienne représentation consistant, comme on peut le déduire de Justin, en un simple betyl — peut être influencée par la représentation d'Anahîs, introduite à Damas à l'époque perse.

Il faut descendre jusqu'au IV^e siècle de notre ère pour retrouver quelques renseignements touchant le sanctuaire du dieu qui se parait alors du titre d'*Jupiter optimus maximus Damascenus*. Pourzoles, en Italie, lui a élevé un temple⁴.

⁽¹⁾ Nous avons donné les raisons d'attribuer ces monnaies à Damas dans *Journal asiat.*, 1904, I, p. 198 et suiv. Nous avons proposé d'y reconnaître Atargatis dans nos *Notes de Myth. syrienne*, p. 103, ce qu'a accepté M. E. BARRON, dans BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. des Séleucides*, 1^{re} partie, p. 563, n° 56.

⁽²⁾ Le détail du voile se retrouve sur la déesse stupaire du relief de Rome, où, au

lieu d'une coiffure radiale, la tête est accostée d'un disque (véritable nimbe) radial, cf. nos *Notes de Myth. syrienne*, p. 105.

⁽³⁾ Op. cit. de M. BARRON loc. cit.

⁽⁴⁾ M. BARRON, loc. cit., suggère d'y rattacher. On peut aussi penser à des disques ou à des couronnes soulignant le caractère céleste de la déesse.

⁽⁵⁾ *Corpus inscr. lat.*, X, 4576, FR. CUMONT.

C'est le moment nous le verrons où l'on songe à ériger en plein centre de Damas un sanctuaire considérable. La vogue des *Idolâtres*, notamment des dieux, le Damas est alors à son apogée : aussi n'est-il pas surprenant d'en trouver une allusion chez un auteur oriental comme Justin martyr. Commentant dans son *Dialogue avec Tryphon* les paroles d'Isaïe : « Il prendra la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie » il les applique à Jésus et les interprète en ce sens « que la Puissance du mauvais démon, qui habitait à Damas, serait vaincue par le Christ au moment même de sa naissance, et c'est ce qui est manifestement arrivé ⁽¹⁾ ».

En effet, les mages venant de l'Arabie, c'est-à-dire, d'après Justin, de Damas ⁽²⁾, avaient été entraînés « vers toutes sortes de mauvaises actions » par le mauvais démon qui habitait Damas, mais le jour même de la naissance du Christ, ils « adorèrent le Christ et appurent les usages de cette Puissance qui les avait conquis ». Il y a là une allusion à l'étoile qui guida les mages et nous voyons ainsi que Justin martyr connaît l'identification de l'astre avec *Atargatis* ⁽³⁾, parèdre du Hadad de Damas. Cette déesse est la « Puissance qui demeurait à Damas ».

Un siècle plus tard et à la veille de voir disparaître le culte des anciens dieux, un contemporain de l'empereur Julien déclare que « la sainte et grande

loc. cit. et les *Religions orientales de l'empire romain*, 2^e éd., p. 155. Une dédicace est faite à Rome (CIL, VI, 495) au même dieu par un vétéran oriental. La lecture Δα(δ), 'Hφα Δαμασκην(α) d'un texte d'Ifray (Syrie) n'est donnée que sous réserves par JALABERT, *Mémoires de la Faculté orientale de Beyrouth*, II, p. 293. Nous utiliserons plus loin les textes relatifs à la construction du temple et de ses dépendances.

(1) JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, LXXVIII, 2, éd. et trad. ANCHAMBAULT. Cet écrit date de 161 de notre ère ou peu avant. La manie de tourner en prophéties toutes les paroles des prophètes était générale en Orient. Voir un autre exemple, dans un milieu juif de Damas, et concernant cette ville, LAGRANGE, *la Secte juive de la Nouvelle Alliance au pays de Damas*, dans *Revue Biblique*, 1912, p. 225.

(2) JUSTIN, *op. cit.*, LXXVIII, 10, trad. An-

CHAMBAULT : « Quant à ce que Damas ait été et soit encore du territoire d'Arabie, bien qu'elle soit maintenant assignée à la Syrophénicie, personne même parmi vous ne peut le nier. » Si l'on admet avec BUCHSOW, *Die Provincia Arabia*, III, pp. 250 et suiv., que la province de Syrophénicie fut établie par Septime Sévère vers 195, il faut voir dans cette phrase une addition au texte.

(3) Encore à l'époque arabe on sait que cette déesse s'identifiait à une étoile. Ainsi MA'OUNI, *Précis d'or*, trad. BARRIER DE MONTAUDOU et PAVET DE COUATILLIS, IV, p. 30 : « La mosquée de Damas (Ka'f), avant l'apparition du christianisme, ou vaste temple renfermant des images et des idoles, on en voyait jusque sur les tours (non « sur la coupole », comme écrivent les traducteurs), il était consacré à Jupiter et à une planète favorable. »

Damas « est » la véritable ville de Jupiter... Elle tire cette supériorité de « la beauté de ses cérémonies et de la grandeur de ses temples »⁽⁶⁾. Nous verrons, en effet, que le temple de Jupiter Damascenus était considérable par ses dépendances et fort riche par ce qu'il possédait, le principal bazar au centre de la ville. Nous connaissons le nom d'un des grands prêtres du temple, Metropoulos et celui d'un chef des cuisines (sacrées), Selamanès⁽⁷⁾.

Quand on pense à lui, on désigne Damas comme la véritable ville de Jupiter... ce n'est pas la même hyperbole, une simple figure de rhétorique, mais l'expression d'une opinion fort enracinée, encore en Orient, puisqu'on la retrouve dans la tradition arabe. Il suffira de citer Damashqi, géographe qui vivait vers l'an 900 de notre ère, mais qui avait à sa disposition des sources assez bien informées de l'antiquité romaine : « Or, dit que la mosquée de Damas était « l'ancien temple de Jupiter », fondé par Djinnan ou Sinaï ben Ad⁽⁸⁾. Ainsi il resta jusqu'au temps de Moïse ben Auran ou il devint un lieu de prière pour les juifs⁽⁹⁾, puis les chrétiens le changèrent en une église, et sous l'Islam les musulmans en firent une mosquée... ainsi il a été sanctuaire à peu près pendant quatre mille ans »⁽¹⁰⁾.

Istakhrî, géographe plus ancien (vers le milieu du x^e siècle) fournit une

⁽⁶⁾ *Επεὶ Δαμασκὸς ἡ πόλις αὐτῆς*.

⁽⁷⁾ JULIEN, *op. cit.*, éd. L. Bidez et F. Clement, *l'œuvre impériale*, p. 232.

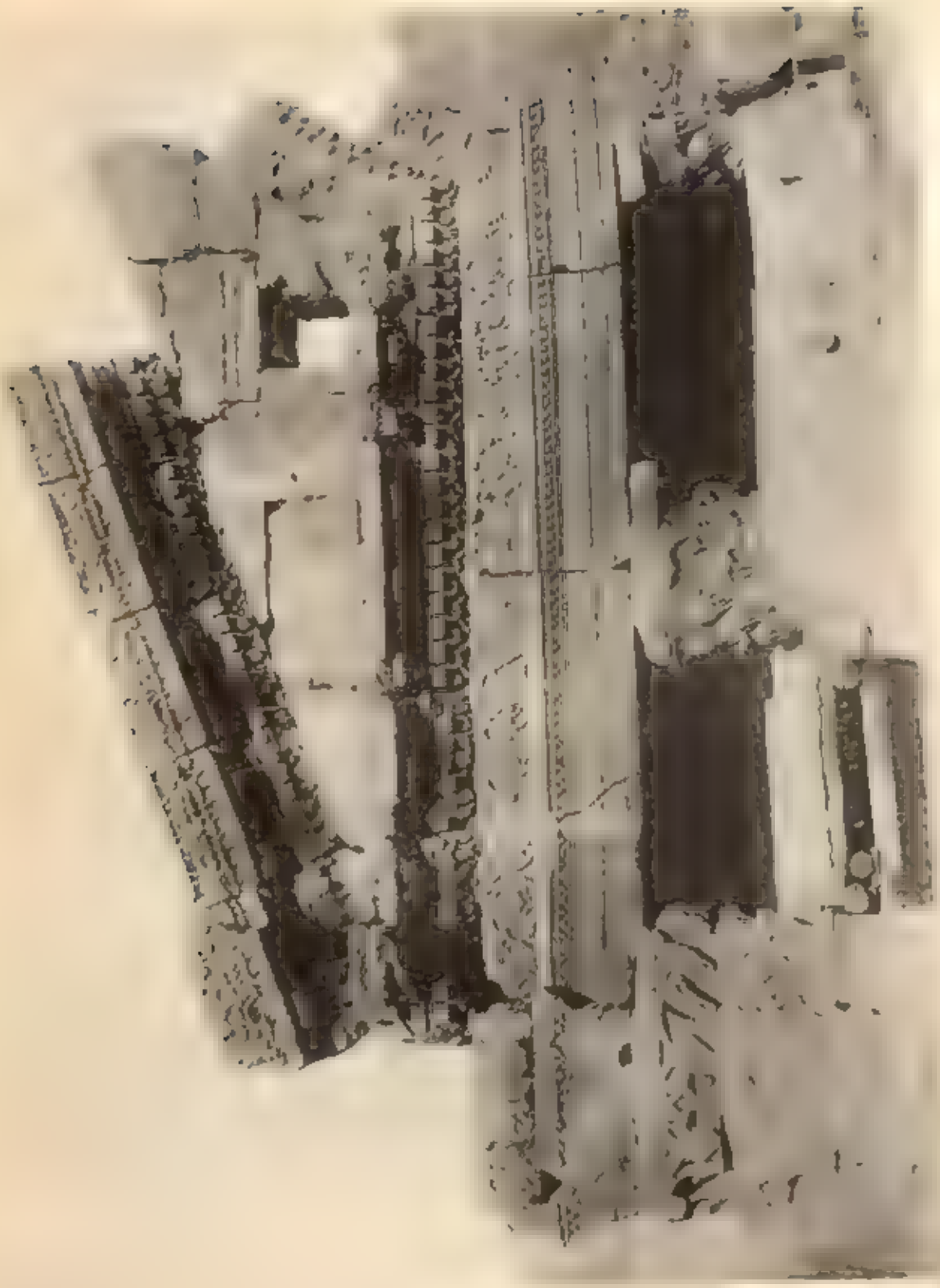
⁽⁸⁾ WASHINGTON, *Isacr. gr. et lat. de Syrie*, n° 2549; GRAMM-BERLAND, *Revue biblique*, 1900, p. 62. P. PAROULIER, *Ibid.*, p. 441, cf. *Byz. Zeitschrift*, 1905, pp. 48-49 et 1906, p. 279.

⁽⁹⁾ On voit par là que la source du Damashqi ne remontait pas au delà de l'époque gréco-romaine. Damashqi écrit *el-mashari*, mais AUGUSTIN, p. 290. LA SERRA, p. 167, précisément à propos du temple païen de Damas, dit qu'*el-mashari* est la traduction arabe de Ζηνουσι, c'est-à-dire Zeus.

⁽¹⁰⁾ Pour Djairoun, voir ci-après § V. Le paganisme antérieur à l'époque romaine est communément rattaché aux Adites. Damashqi exprime sous une autre forme ce que dit AMARI MANGIAT, XIV, 3, 3 : *Emesa et Damascus sanctus conditus prius*.

⁽⁶⁾ Dans cette légende nous voyons l'écho d'une tradition d'époque gréco-romaine, cf. THÉODORE PORPHYRE, dans JUREN, XXXVI, 2; trad. Th. REINACH, *Textes relatifs au Judaïsme*, p. 254 : « Ainsi Moïse, ayant regagné la Damasène, son antique patrie, s'établit sur le mont Sinaï. » C'est un concept ou oriental d'englober sous une même dénomination Damas, la Transjordanie et même l'Arabie Pétrée. D'autre part, NICOLAS DE DAMAS (Th. REINACH *ibid.*, p. 76) dit qu'Abraham régna à IACTAS, chose plus intéressante, attestant l'existence de légendes qui ont cours dans la région : « Le nom d'Abraham est encore célèbre dans le pays de Damas et l'on y montre un village appelé la demeure d'Abraham. » PORPHYRE, *Placiers in Damascus*, I, p. 84, pense qu'il s'agit du village du Barré à 3 kilomètres au nord de Damas.

⁽⁷⁾ Damashqi, *Cosmographie*, trad. MAIRAN, p. 42.



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

suite plus précise d'abord les Sabiens, puis les Grecs, ensuite les Juifs et « leurs rois qui furent idolâtres », désignant ainsi la famille d'Hérode — enfin les chrétiens et les musulmans ⁽¹⁾.

II LE TEMPLE SYRO-ROMAIN ET SA DOUBLE ENCEINTE

Quand on pénètre dans le bazar aux livres de Damas ⁽²⁾, on passe à sous la porte murée monumentale d'époque impériale que les guides désignent l'« arc de triomphe » (fig. 3 et pl. LI), puis qu'on traverse, de Bab el Berd à Bab Djarrun, la cour de la grande mosquée des Omeyyades et que, marchant toujours vers l'est, on retrouve les vestiges d'une autre porte — nommée Bab Jussant pendant à l'« arc de triomphe », sa « paroi » n'est qu'à une distance d'environ 380 mètres un ensemble architectural imposant, constitué essentiellement par deux enceintes antiques qui ont été élevées l'une dans l'autre, en plein cœur de la ville, pour protéger le temple tout particulièrement sacré de Jupiter Damascénien. A coup sûr l'architecte qui a tracé ce plan si «t syrien», car si la décoration est généralement empruntée au répertoire gréco-romain, l'organisation même et certains éléments architectoniques sont orientaux et répondent aux nécessités du culte syrien. Cet architecte reste anonyme, c'est un maître d'œuvre, car il n'a pas seulement élevé des murs puissants qui ont bravé les siècles et les incendies, les colonnades agréables et riches propylées, il a créé, au moyen des deux enceintes et du temple, un ensemble architectural admirablement ordonné. Ici l'on a trouvé le modèle d'une porte ailleurs.

L'étude de ces vestiges est relativement récente. Belon du Mans (1548), Thavenot, le chevau-léger d'Arvieux, Mandrill, Pococke, Niebuhr, et surtout H. Petermann en 1852 ⁽³⁾ n'ont pas été autorisés à pénétrer dans la mosquée

(1) IZAKHRI, p. 39, GUY LE STRANON, p. 256.

(2) Déjà à cette place, au temps de MOQAUDABI (1^{er} siècle de notre ère), 64 DE GUAZAR, p. 151. GUY LE STRANON, *Palestine under the Moslems*, p. 224.

(3) H. PETERMANN, *Reisen in Orient*, 2^e éd. (1865), p. 99 et suiv. La raison est donnée

par la permission de SHADIM, *De Rinnere Terre Sancte*, dans *Archives de l'Orient latin*, II, 3, p. 360 : « Quorum oratoria, si christianus intraverit, interfectus vel Christum negabit ». De même d'ARVIEUX, *Voyages*, par LANAT, II, p. 452.

Dickie¹, des notations vraiment précises. On trouvera un bon résumé des problèmes soulevés par ces recherches dans l'article « Damas » que le P. Jaubert a écrit pour le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* ou, après avoir pris contact avec les lieux — l'observant que « Les études des architectes modernes n'ont pas été conduites avec assez de rigueur pour que l'on puisse enregistrer des conclusions hors de conteste » — cette attitude prudente, parfaitement justifiée — mais nous le verrons — après — n'a pas été celle de MM. Thiérsch et Strzygowski qui ont utilisé les données de Dickie pour en tirer argument en faveur de thèses contradictoires.

D'octobre 1917 à juin 1918 MM. Watzinger et Wulzinger ont entrepris de nouvelles recherches. Leurs relevés, en ce qui touche le temple de Jupiter Damascenien et ses alentours immédiats — comprennent généralement ceux d'Apéry et de Dickie — mais la détermination des époques romaine, byzantine et musulmane est beaucoup plus rigoureuse et l'histoire du sanctuaire en est fort éclaircie. Nous exposerons les nouvelles conclusions auxquelles les deux savants archéologues ont abouti — en présentant des observations sur des points secondaires.

Comme nous l'avons dit, il n'y a pas de traces de constructions modernes qui se pressent autour de l'actuel grand mosque. Il faut distinguer deux enceintes mures — chacune, d'un côté — « intérieur ». D'abord une grande enceinte — 12 x 4 — dont le col — ouest — est légèrement incliné sur l'axe de l'ensemble — ce qui donne au plan une forme de trapèze. Cette disposition est certainement voulue et les spécialistes de l'orientation pourront peut-être, l'expliquer. La longueur moyenne de l'esplanade ainsi déterminée est d'environ 180 mètres et sa largeur d'environ 110 mètres — ce qui représente un espace sensiblement plus

p. 282 et suiv., (à la suite des nouveaux relevés de Dickie); mais surtout *The architectural Review*, 1900, pp. 80, 103 et 118.

¹ A. C. Dickie, *Palaestina Expl. Fund. Quart. stat.*, 1897, p. 208 et suiv., travailla, en février 1897 à Damas, envoyé par le Comité du P. E. F., muni des notes de Phœné Spiers. Le plan qu'il en a rapporté est celui qu'avait levé l'architecte municipal Apéry entre les mains de qui nous avons encore vu la minute. Dickie déclare, d'ailleurs, *loc. cit.*, p. 271, que

ses mesures coïncident avec celles du plan Apéry; voir aussi Spiers, *Archit. Review*, 1900 p. 88 : « The plan given him by Mr Apéry. » Ce détail explique certaines méprises de Dickie qui ont longtemps pesé sur l'histoire du sanctuaire.

² Cet article donne une bonne bibliographie du sujet.

CARL WATZINGER et KARL WULZINGER, *Damaskus, die antike Stadt*, Berlin et Leipzig W. de Gruyter, 1921, voir *Syria* 1912, p. 163.

long que la place de la Concorda (de la rue Royal) ait, au plus, environ 350 mètres, et beaucoup plus large (entre les chevaux de Marly et l'entrée des Taileries, environ 200 mètres).

Au témoignage le *Spurs*⁽¹⁾, la découverte la plus intéressante faite par Dickie est d'avoir reconnu l'existence de cette grande enceinte dans laquelle on pénétrait par le soi-disant arc de triomphe à l'ouest (Pl. LI) et par une triple porte à l'est⁽²⁾.

À l'intérieur de cette grande enceinte, et à l'assez tout autour contre le mur, était construit le Bazar qui fut avec un portique couvert pour protéger le devant des boutiques et abriter les passants. Le développement de boutiques de plus de 1.200 mètres fut insuffisant, car on le doubla, sur le côté ouest et en partie sur le côté nord, d'un bazar ou MM. W. et W. ont ingénieusement reconnu le *gamma* (les deux corps de bâtiment figurent en plan cette lettre grecque) mentionné dans une inscription grecque datée⁽³⁾.

À l'extérieur de l'enceinte, c'est-à-dire au centre du bazar antique, se dressait une enceinte rectangulaire qui constituait l'enceinte propre au temple, son péribole. Munie d'une colonnade intérieure, cette enceinte est percée de quatre portes et mesurait environ 100 mètres de long sur 97 de large. Elevée en bel appareil, elle est surmontée de arcs de pilastres peu saillants en guise de contreforts. Primitivement, quatre tours marquaient les angles; seules subsistent les tours du sud.

Ce péribole est particulièrement bien conservé dans sa partie occidentale⁽⁴⁾; la face meridionale nous le verrons un peu refaite que dans sa partie supérieure. Le côté oriental conserve plus de portions antiques que ne le p. sud. D'ailleurs, c'est le mur du nord, à l'extrémité sud-est et à l'extrémité nord-est, qui fut à l'époque arabe, probablement au VIII^e siècle de notre ère. Toutefois, MM. W. et W. signalent, dans l'angle nord-est du mur et nord-est du côté de la fiancée, un vestige de l'antique porte occidentale correspondant donc exactement à la triple porte sud du péribole.

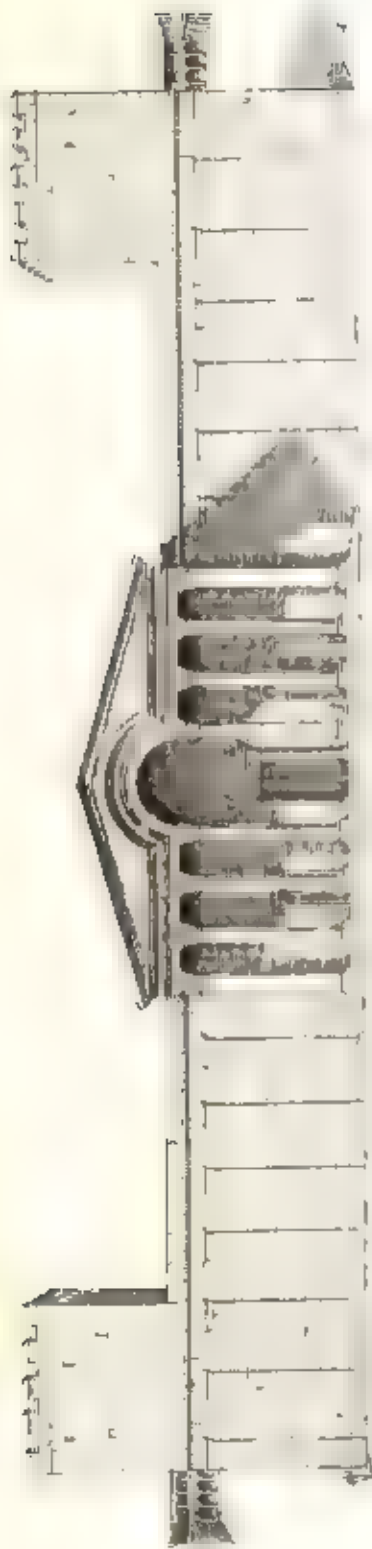
(1) *Pal. Rept. Cont. et Hist. Soc.*, 1897, p. 238 et *Descript. de l'Égypte*, t. 2, pl. 105.

(2) Discutée par Dickie *op. cit.* pl. 1.

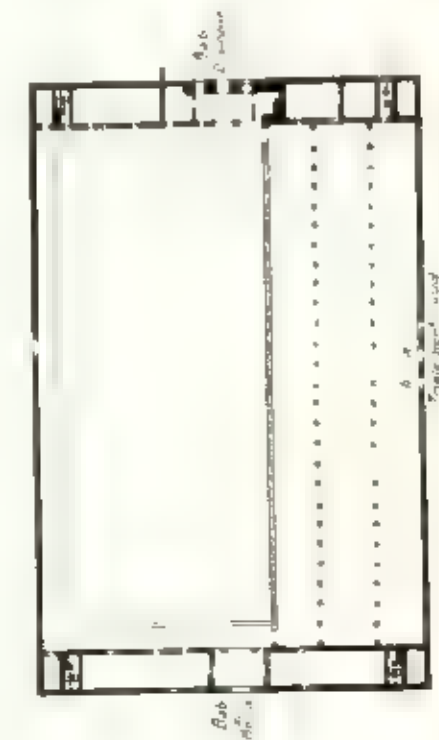
(3) WALZINGER et WALZINGER *op. cit.* p. 28 et 31.

(4) La partie supérieure seule a été refaite en

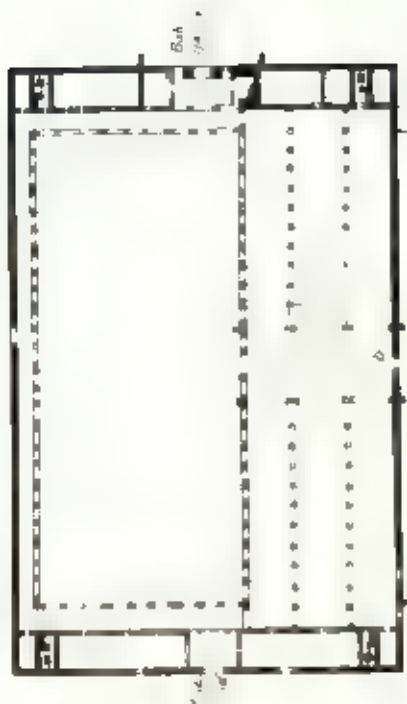
surélévée en briques, ce qui marque le travail arabe. Sur un plan d'ensemble comme élément le coastron au temps les premiers siècles omeyyades, et les SHAKK dans SAYYAR, *Descr. de Damas*, t. II (J. A., 1895), p. 37.



1. Elevation of the front of the building, showing the entrance and the wing to the right.



2. Plan of the building, showing the entrance and the wing to the right.



3. Plan of the building, showing the entrance and the wing to the right.

La simplicité de lignes des enceintes en bel appareil, faisant ressortir le luxe des portes. Arrêtons-nous l'abord aux portes de la grande enceinte. La plus riche est celle qui ouvre dans la face occidentale de la grande enceinte, elle conserve une partie de sa façade sur la cour intérieure, c'est le soi-disant « arc de triomphe », appellation qui rappelle l'ignorance où l'on était, avant Dussud de son appartenance à une enceinte. Deux piliers, renforcés par deux demi-colonnes engagées, et quatre colonnes portent un fronton allégé d'un arc en plein cintre dont les voussours posent sur les deux colonnes du milieu. La première description exacte en a été donnée par le marquis de Vogüé qui remarquait : « Cette forme, imaginée pour charger l'entrecolonnement central et suppléer à la rareté et aux dangers d'une longue architrave de pierre, était devenue, en Syrie, le type de toutes les façades ¹. » On peut se demander si, en adoptant cette disposition, les architectes syriens ne perpétuaient pas l'usage des portes en plein cintre de la vieille tradition orientale. Pour préciser notre pensée, on pourrait conjecturer pour la façade que nous restituons dans la planche LII 4 un état plus ancien où les tours et la muraille seraient les mêmes, mais où le propylée serait remplacé par une haute porte en plein cintre du type mésopotamien.

Depuis l'incendie de 1917, le soi-disant arc de triomphe apparaît dégagé des masures qui l'entouraient, on en trouvera une vue nouvelle dans l'ouvrage de MM. W. et W. La hauteur totale des colonnes, y compris la base et le chapiteau corinthien, est d'environ 14 m. 90. La colonne qui relie l'« arc de triomphe » à Bab el-Berid est byzantine.

Le propylée de l'est, avec sa triple porte, est conservé en partie, mais envahi par les maisons modernes, terribles parasites qui s'agrippent aux restes antiques, les enserrant étroitement au point de faire corps avec eux et, finalement, les entraînent dans leur chute quand leurs mauvais matériaux ont fait leur temps ou que l'incendie les dévore. Il est urgent, si l'on veut conserver le peu qui subsiste, de procéder au dégagement de tous les éléments antiques.

Le peribole du temple était percé de quatre portes. L'intense circulation en plein centre de la ville, de l'est à l'ouest et inversement, a maintenu la porte orientale, appelée Bab Djarroun, et la porte occidentale ou

¹ Voir à *Syrie centrale* 1 pl. 28. C'est à l'Orient que ce type architectural fut em-

prunté par les architectes des Thermes de Diocétien. Un exemple de cet empire se trouve à Salona

Bab el Berid. Dans l'antiquité, cette dernière était constituée par une porte assez simple accostée, à quelque distance, de deux portes latérales donnant accès dans des dépendances.

La porte qu'on appelle aujourd'hui Bab Dja'raïn offrait un aspect plus imposant. La porte elle-même était percée de l'arc propylée auquel on accédait par des marches et que surmontait un fronton allégé d'un plein cintre⁽¹⁾. La reconstitution (Pl. LII, fig. 6) due au crayon de M. Riolut, que nous en présentons à nos lecteurs, tient compte des vestiges qui subsistent et, pour la porte elle-même, des indications de Maqaddisi⁽²⁾. On pourrait supposer que les murs étaient contreforts à redans, les contreforts que nous montre la vue de Barsay (fig. 6) sont évidemment d'époque arabe. On remarquera le caractère profondément syrien de l'ensemble de la façade ainsi restaurée, avec son plein cintre au centre, les tours carrées aux angles⁽³⁾ et, tout le long des murs, les contreforts à chapiteau égyptien. L'ensemble syrien est aussi le bel appareillage à joints vifs de toute la construction⁽⁴⁾.



FIG. 4 — Bronze d'Abila de Lysanias
Cabinet des Médailles

Notre reconstitution est appuyée par une monnaie d'Abila de Lysanias qui témoigne qu'on érigea dans cette ville un téménos tout semblable à celui de Damas, mais naturellement de dimensions plus petites.

Les nécessités de la gravure ont conduit à supprimer l'indication de la muraille entre le propylée et les tours d'angle⁽⁵⁾ (fig. 4).

(1) C'est ce qu'on voit encore Meqanassi, p. 158 : « Bab Dja'raïn correspondait à Bab el-Berid, sauf que son propylée était muni d'un arc de cercle sur sa façade » Guy LE STRANGE, p. 228 : « only that its porticos are vaulted over in the breadth ».

(2) M. Riolut a dessiné une élévation, mais nous lui avons demandé quelques indications de perspective pour en faciliter la lecture. Renseignément, on ne devrait pas apercevoir le portique occidental de la seconde enceinte.

(3) On sait que Puchstein faisait remonter au Khalif Hilite la tradition syrienne des tours

d'angle dans les façades. En tout cas, les exemples fournis par Damas et Abila sont antérieurs à ceux qu'on trouve dans les palais sassanides de Firouz-Abad et de Servistan.

(4) SALADIN, *Manuel d'art musulman*, I, p. 118 : « La Syrie fut toujours le pays des matériaux magnifiques et des appareillages savants ».

(5) Cette monnaie de Caracalla, au Cabinet de France, a été publiée par SAULEY, *Nomenclature de la Terre sainte*, p. 312, qui y reconnaît, à tort selon nous, la représentation du temple même. Le nœud à l'intérieur de l'acrolabe devait être fort exigü et l'on a

Deux autres portes ouvraient encore dans cette enceinte : au sud, la triple porte aujourd'hui marquée qui englobe la mosquée et sur laquelle nous reviendrons. Elle a été remplacée dans la suite par une percée plus occidentale : Bab ez-Ziyad¹. Au nord du péribole, une porte toute pareille à la triple porte du sud, symétriquement disposée, a disparu. Son emplacement correspond à l'actuelle Bab el-Amara, près du minaret de la flancée.



Si, en dépit des atteintes graves qu'elles ont subies, les deux enceintes sont encore debout ou faciles à restituer, le temple et l'autel de Jupiter Damascén en ont entièrement disparu. MM. W. et W. estiment que le temple ouvrait vers l'est, ce qui est vraisemblable puisque les portes orientales des enceintes sont plus particulièrement monumentales et que le décor est disposé — ainsi Bab Djarroun et le so-disant « arc de triomphe » — pour se présenter dans tout leur relief au visiteur qui chemine de l'est à l'ouest, mais il est moins probable que le grand axe du temple ait été orienté N.-S. Les traditions syriennes s'accoutumaient d'un naos assez réduit, comme c'était le cas à Baalbeck, et précisément nous trouvons un péribole de dimensions comparables : environ 135 mètres de longueur sur 90 de largeur, percé aussi d'une porte dans chacune des faces. Aussi préférons-nous admettre qu'à Damas, le grand axe du temple concordait avec celui des enceintes, c'est-à-dire était orienté E.-O.⁽²⁾

On ne peut opposer la tradition conservée par Ibn Shaker d'après laquelle les Grecs « qui ont construit le temple, » prirent dans la direction du pôle nord³, autrement dit que « les *muhrab* faisaient face au nord et la porte du temple ouvrait du côté du sud, là où est actuellement le *muhrab*⁴ », parce que, de la description même de l'auteur arabe, il résulte qu'il vise ainsi la

préfère représenter la façade du temple et avec l'entrée monumentale.

⁽¹⁾ MM. WATKINS et WULFINGEN, *op. cit.*, p. 19, invoquent, à l'appui de leur hypothèse, l'analogie du grand temple de l'annexe, mais la comparaison est en défaut, car, dans ce

cas, le péribole est plus large qu'il ne l'est.

⁽²⁾ Le texte parle *Yunnan*, c'est donc qu'il vise les Grecs de l'antiquité.

⁽³⁾ IBN SHAKER. JAMES SAGYAR, *transcription de la description*, I. II. *Journal asiatique*, 1825, p. 353.

triple porte sud Il est, à tort, que cette triple porte faisait corps avec le temple antique *nous* alors qu'elle donnait simplement accès au *temenos*.

..

Quelques descriptions grecques fournissent des dates précieuses pour ces diverses constructions. L'une d'elles en 264 : on entrevoit l'achèvement de la tour N.-E. de l'enceinte la plus haute. Il est probable qu'elle marque ainsi la fin des derniers travaux du péribole. À l'intérieur des tours S.-E. et S.-O. nous avons relevé jadis des lettres grecques — marques de l'hieros — que nous avons estimées, tout d'abord, appartenir au iv^e siècle de notre ère, mais qui remontent plutôt au iii^e siècle⁽¹⁾. En 286-7 un texte mentionne la construction d'une portion de l'enceinte orientale du bazar antique, au nord de la porte percée dans cette muraille. On peut y voir en effet de la munificence de Dioclétien, qui séjourna en Syrie en 286. En 319-30 on procède à la construction du *gynnaion*, c'est-à-dire, d'après MM. Watzinger et Welzinger, à une addition au bazar ayant la forme de cette lettre grecque⁽²⁾.

Ainsi, abstraction faite du *gynnaion*, l'édification du temple et du bazar antique fut achevée dans la seconde moitié du iii^e siècle de notre ère. Mais depuis quand les travaux étaient-ils commencés?

Spiers, Dickie et Thiersch ont supposé que le péribole du temple devait remonter à la fin de l'époque séleucide. Ils s'appuyaient sur la forme des chapiteaux des pilastres de la muraille qui sont constitués par une gorge égyptienne⁽³⁾. MM. W. et W. réfutent cette opinion. Tout l'ensemble est parvenues

⁽¹⁾ Deux textes ont été groupés par le P. Jalabert dans *Patent. Expl. Fund. Quarterly Stud.*, 1912, p. 430 et suiv. MM. WATZINGER et WELZINGER, *op. cit.*, p. 28 et suiv., ont conclu que les fragments se rapportent à un quip per son site antique est un.

⁽²⁾ Cf. MANZARI, *la Mosquée d'el-Walid à Damas et son influence sur l'architecture musulmane d'Occident*, dans *Revue africaine*, 1906, p. 43, note 3; THIERSEN, *Pharos*, p. 106; WATZINGER et WELZINGER, *op. cit.*, p. 6, note 1. La date du iii^e siècle s'impose si

comme en paraît bien. L'inscription de la triple porte sud remonte à Théodose I^{er}.

⁽³⁾ *Loc. cit.*, p. 31 : τὴν Γόμμη ἀπὸ τοῦ παλαιῦ περιού [καὶ μὲρ] τῆς ἐκτελέσεως αὐτοῦ. Les deux arches de la gorge sont p. 28 et 29. Les deux tours d'entrée sont p. 30 et 31. Les deux tours vers la tour sud-ouest de la grande enceinte tandis que le vieux mur serait, au nord, l'ancien mur de la ville.

⁽⁴⁾ La gorge égyptienne a été très en usage, à basse époque, à Petra et à Medinet-Saleh, elle figure au tombeau dit d'Abraham, à Jé

ment homogène et d'époque romaine impériale. Notamment la triple porte sud. La portico du tétraptyle est le même style que les propylées est et ouest de l'enceinte du bazar. Intéressé le plus probablement est le placer leur construction sous Septime Sévère (193-211) ou Caracalla (211-217). Comme il est vraisemblable que le Temple d'Abila de Lysanias, dont nous avons parlé (fig. 4), a été l'origine et l'imitation du celui de Damas, nous proposons de reconnaître dans la monnaie de Caracalla, qui le reproduit, un *terminus ad quem*. Les travaux des murs d'enceinte et des tours ont pu durer assez longtemps.

Les deux savants auteurs nous paraissent avoir démontré que le même architecte a conçu tout cet ensemble : le marché ainsi que le temple et le péribole. Le visiteur qui déboulait, en venant de l'est, par le propylée du marché avait devant lui un décor des plus imposants. En avant de la face orient de du péribole dont les ailées se détachent en cornes de bœufs carrées, se présentait un magnifique propylée représenté aujourd'hui par Bab Djairoun. Cette ample construction était ornée et développée par la colonnade rythmée du marché (Pl. III, 1). La cassynotie de l'ailée ouest du marché était complètement masquée par la masse du péribole.

La disposition d'une double enceinte pour le sanctuaire répondait non seulement aux nécessités du culte — en quoi elle est bien de conception syrienne — mais elle permettait à pied d'aller de traverser le centre de la ville, de l'est à l'ouest. Le bazar ainsi disposé autour du sanctuaire profitait en même temps d'un passage obligé et de la flux et reflux des foules vers le sanctuaire.

La disposition d'une double enceinte précédant le sanctuaire est fréquente dans les sanctuaires syriens, mais ordinairement ces cours se font suite et ne sont pas concourues comme ici. La cour extérieure devant être accessible à tous, tandis que le péribole se devant, comme à Jérusalem, n'être franchi que par les prêtres et les fidèles. Mais un cas particulier de paroi.

L'association du temple et du bazar est non seulement soulignée par l'unité de conception du plan — elle est encore spécifiée dans les textes de construction. Le mur d'enceinte du marché et le *gemma* lui-même sud — l'axe aux frons du temple — *ἐκ τῶν τοῦ αὐτοῦ ἀντιστοιχείων*. Ils étaient donc sa propriété et nous verrons

ruinées et au palais d'Hyrcan. Sa survivance à Damas atteste la force des traditions syriennes.

SYRIA. — III.

* Nous n'avons pu d'ailleurs nous rendre intention d'être plus listé le autre restitutions de la pl. III, 1, n'aurait pas eu de formation.

de quel privilège a continué à jouir jusqu'en pleine époque chrétienne, le quartier qui peu à peu s'est élevé à l'intérieur de la grande muraille.

III. — LA BASILIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Riche et puissante, si l'on s'en fonde sur ce qu'il faut construire la *quatrième* se signalant à l'époque de Julien (361-363) par l'éclat de ses cérémonies ⁽¹⁾, le grand temple damasquin voit, avec Théodose (379-395), s'interrompre le culte millénaire de l'antique Hadad ou Baalmon. De cet événement si caractéristique, il n'est pas mention rapide chez les synchronographes sous l'année 379 ⁽²⁾. Il n'y a pas lieu de tenir compte d'une soi-disant inscription d'Arcadius mentionnant une restauration de l'église de saint Jean-Baptiste : personne n'a jamais vu de ce texte qu'une traduction en arabe ⁽³⁾ !

Dans la construction de la basilique, la triple porte sud a dû recevoir les invocations à la sainte Trinité, puis à la *MM. W. et W.*, suppose-t-on, on se contenta de transformer le temple païen en église. Un peu plus tard, mais naturellement avant la conquête arabe, on aurait élevé le long du mur sud appar-

(1) D'après le pseudo-Julien cité plus haut. La faveur que l'empereur Julien témoignait aux cultes païens n'amena pas à Damas une persécution des chrétiens par les païens, mais par les juifs. Les deux églises chrétiennes de Damas furent, en effet, incendiées par les juifs au témoignage de saint Ammonius, *Epist.*, 40, 45, *Migne*, t. XVI. Ce n'est pas un fait isolé : une réaction des juifs contre les chrétiens se produisit à Edesse à la même époque, cf. MICHEL DE SYRIE, trad. J.-B. CHASTOT, t. p. 385.

(2) MALALA, *Chron.*, t. XIII, pp. 344-345. éd. Bonn; *Chron. juic.*, t. 1, p. 564, éd. Bonn.

(3) La aspercherie n'est pas douteuse. Le prêtre melchite Anton Boulad qui comme nous a fait la soi-disant traduction en arabe à PORTER, *Five years in Damascus*, t. p. 72, n'y ajoutait lui-même aucune importance jusqu'en vers le même temps, il certifiant à H. PERENNAN, *Reisen im Orient*, 2^e édit., t. 1, p. 100 avoir découvert, au cours de ses recherches sur l'histoire de Damas, que la restauration de

la basilique était l'œuvre de Théodose II. D'autre part, comme nous le verrons ci-après, c'est à l'époque d'Arcadius qu'on pouvait mentionner l'église de « saint Jean-Baptiste » car la consécration à ce saint est plus tardive, ce dont on s'est pas avisé le faussaire. Cette consécration est du même ordre que celle, qui est rapportée par ANTOINETTE, t. 1, p. 230 (la *SYRIENNE*, p. 267), d'une inscription gravée sur un pilier de la mosquée : « Damaskiynas a construit cette demeure pour le dieu des dieux Zlyanash (Zeus). »

(4) Le premier de ces textes fut signalé par ANTON BOULAD à vos KKKKKKK, *Topogr. des Damaskus*, p. 37, PORTER, *Five years in Damascus*, t. 1, p. 72. WOODWARD, *Scriptures et l'art de Syrie*, n° 2531 et un second texte dans D. BASSI et MACLEA, *Excursion dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 282, n° 178, cf. JALANDET, *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, s. Damas, WATKINSON et WOLFFENBUTTER, op. cit., p. 77 et suiv.

tenant à la porte de la temple n^o basilique avec transept central. À ce moment on n'utilise plus que la baie occidentale de la triple porte sud (voir Pl. III, 2 et 3, *b*), qui est en effet exactement dans l'axe du transept, tandis que les autres baies furent murées.

Les dernières conclusions nous paraissent fondées, mais nous ne pouvons admettre la première, à savoir que, sous Théodose I^{er}, le temple de Jupiter Damascénien a été simplement transformé en église, d'abord à cause de l'exiguïté du naos sur laquelle nous avons insisté plus haut; mais, surtout, parce que le temple, par son caractère de juste et sans contraire de l'église. Il y a là une impossibilité absolue. Le naos antérieur de Jupiter Damascénien a donc le être détruit sous Théodose, tels que la basilique chrétienne était édifiée le long du mur sud: elle consista alors en un grand vaisseau à trois nefs, sans transept comme le montre notre planche III, 2. La triple porte sud fut utilisée comme principale entrée et reçut la triple inscription — on n'en connaît encore que deux textes — en l'honneur de la Trinité. On ne comprendrait pas cette consécration si la porte n'avait pas fait partie intégrante de l'église.

Ainsi réduite, l'entrée de l'ancien temple ne servit plus que de passage est ouest à travers l'incrustation. Il est à presumer que l'église n'avait qu'une entrée secondaire sur cette cour qui participait de l'anathème prononcé contre l'ancien temple.

Bientôt, cependant, sous l'influence du remarquable développement architectural qui fleurit au v^e siècle en Syrie, la grande basilique de Damas apparut d'un plan trop simple. D'autre part, l'utilisation de la triple porte sud comme entrée principale était insuffisante. On porta ces défauts en coupant ce vaisseau, long l'œuvre on l'a muré par un transept central (Pl. III, 3). L'entrée se fit dorénavant sur la face nord de ce transept, ouvert sur la cour de l'ancien temple. Seule la baie occidentale de la triple porte sud (*b*) dans l'axe du transept, fut maintenue, les deux autres baies furent murées. C'est probablement en ce temps que fut construite la colonnade destinée à fermer la porte ouest du port de Bab el-Berd et à protéger l'ouest de l'ancien marché.

Si le texte mentionnant une réfection de la basilique, sous Arcadius, s'était pas si sujet à caution, il s'adapterait bien à l'histoire de l'édifice telle qu'elle résulte des constatations archéologiques les plus récentes. En effet, le plan de la basilique, même après l'adjonction d'un transept qui lui donnait une face la monumentale, restait assez simple et enfermée dans les anciennes formules. Il est certainement antérieur à la construction de l'église de saint Simeon Stylite qui se place vers la fin du v^e siècle¹. Le plan constitué par un grand vaisseau coupé en son milieu par un transept sans coupole (tel que nous l'avons reconstitué pl. LII fig. 3), un simple *actos* ou « aigle », c'est-à-dire « fronton » selon l'expression grecque, que les Arabes conserveront en la transformant, trouve son analogue le plus exact dans la mosquée d'Amida où l'on a pu le reconnaître une ancienne église désaffectée². Il semble donc que cette disposition constituât une solution syrienne qui, d'ailleurs, n'a pas fait fortune, et non, comme on l'admet souvent, un motif orlé de dispositions byzantines.

Porter a supposé et l'on a continué à admettre après lui, qu'une colonnade byzantine regnait au sud de la basilique, limitant sur trois côtés une sorte d'esplanade. Nous pensons qu'il faut y renoncer. Le jour où les chrétiens furent cantonnés dans la partie du vaisseau à l'ouest du transept, ils durent songer à aménager la porte dite Bab ez-Ziyade, « porte de l'adhésion », en y dressant quelques colonnes pour le point marqué Z sur notre figure 3. Au x^e siècle, Moqaddasi signale que cette porte était double et qu'elle était précédée d'une sorte de porche³ ; au xiv^e siècle, le voyageur Ibn Djauheir signale des colonnes devant Bab ez-Ziyadé⁴.

Remarquons, enfin, que la conservation de la basilique à saint Jean-Baptiste est certainement l'œuvre de peu antérieure à la conquête musulmane. Les reliques du saint, conservées à Sebaste, avaient été dispersées au temps de

(1) Dans ces conditions, on ne peut admettre l'hypothèse de THURNHEIM, *Pharos*, pp. 214-215, d'après laquelle ce plan aurait été connu à l'imitation de la Chaire de Justinien : « Die Moschee Wulfsdorf ist tatsächlich nichts anderes als in den Grundzügen eine Kopie der byzantinischen Augusteions mit der Chaire ».

(2) VAN BENCHEM, *Amida*, p. 13 et suiv.

(3) Encore WATZINGER et WULZINGER, *op. cit.*, p. 86, fig. 52.

(4) MOQADDASI, p. 158. LE STRANGE, p. 229.

(5) Ibn Djauheir, p. 270, LE STRANGE, p. 248. L'interprétation de WATZINGER et WULZINGER, *op. cit.*, p. 87, ne nous paraît pas exacte. On a pu dresser dans le lazaret voisin quelques colonnes, mais cela n'a été qu'une œuvre de très basse époque, qui n'a rien de commun avec la colonnade imaginée par Porter.

l'empereur Julien. La tête du saint passant pour être conservée à Emèse. Vers l'époque de la conquête musulmane, il est question de cette relique à Damas sans qu'Emèse abandonne ses prétentions³. Il ne faut probablement voir dans cette affaire qu'une manifestation de la rivalité entre les deux villes qui, souvent réunies dans la même province, aspiraient l'une et l'autre à la première place.

IV. — LE PARTAGE DE LA BASILIQUE ENTRE CHRÉTIENS ET MUSULMANS.

Depuis la brillante discussion à laquelle le prince Caetani a soumis les sources arabes touchant la reddition de Damas aux musulmans⁴, on a renoncé à l'histoire qu'à la suite de la conquête arabe, la basilique elle-même fut partagée entre chrétiens et musulmans pendant soixante-dix ans, soit de 635 à 705 de notre ère. C'est une légende — inventée — de toutes pièces pour appuyer la tradition de la division de la ville entre musulmans et chrétiens arbitrairement fondée elle-même sur le fait que Khalid ibn Walid serait entré de vive force par la porte orientale (Bab esh-Sherqi), tandis qu'Abou Obeïda aurait pénétré après capitulation de la ville par Bab Djabiye.

Les récits concernant la prise de Damas par les Arabes sont des plus confus. Cela tient à ce que — comme l'a noté J. de Goeje⁵, il y eut deux prises successives de Damas. Le traité que rapportent el-Beladhori et Eutychius est le traité signé par Khalid, lors de la première prise de Damas — les chrétiens conservant « la ville, leurs biens, leurs églises et les murs de leur ville »⁶. Mais après la bataille du Yarmouk, quand les Musulmans pénétrèrent une seconde fois à Damas, ce fut certainement avec des sentiments bien différents qui les incitèrent à enlever aux habitants la moitié de la basilique de saint

³ *Acta sanctorum*, juan., t. IV, p. 716 et suiv.; pour Emèse, témoignage de Sévère (fin du V^e siècle) dans SAN, *Revue de l'Orient chrét.*, 1900, pp. 84-85; le *synaxaire arabe Jacobite* (R. BASSET, *Patrol. orient.*, I, p. 228 localise la tête de saint Jean-Baptiste à Emèse; WATKINSON et WULZIN-GER, *op. cit.*, p. 97, note 146.

⁴ *Anaali dell' Islam*, III, p. 344 et suiv. p. 389 et suiv.

⁵ L'opinion du prince Caetani a été adoptée par LAWRENCE, *Mélanges Faculté orient.*, IV, p. L; V, p. 630, n. 4 et la Syrie, I, p. 87, par JALLBERT, *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, s. Damas, col. 138; par WATKINSON et WULZINGER, *op. cit.*, p. 78, note 123.

⁶ De Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2^e éd. (1900), p. 98.

Jean et quelques autres églises : « On avait besoin d'une mosquée et la défection fournissait un prétexte suffisant pour prendre de quoi en faire une à sa convenance »⁹¹.

Si nous n'avons sur l'affectation de la basilique que des renseignements concernant la prise de Damas, les autres seraient perdus, mais les témoignages directs ou indirects relatifs à cet événement jusqu'à l'époque du khalife el-Walid sont si formels et si concordants qu'on peut leur pour assurer le partage, entre chrétiens et musulmans, de l'église de saint Jean-Baptiste. Nous examinerons, cependant, les arguments qu'on fait valoir contre le partage de la grande basilique⁹².

On s'étonne que, lors du partage de la basilique, la partie orientale ait été dressée l'autre⁹³ ait été affectée aux musulmans, tandis que les chrétiens se montraient dans la partie occidentale. Mais comment ne voit-on pas que si cette dichotomie était revenue pour appuyer le soi-disant partage de la ville entre chrétiens et musulmans, on aurait tout naturellement affecté aux chrétiens la partie orientale de la ville, puisqu'ils se sont, depuis lors, groupés dans la partie orientale de la ville. Les contradictions qu'on relève dans les récits touchant la reddition de Damas tiennent à ce que certains auteurs ont table sur deux faits bien réels, mais non connexes : d'abord que les chrétiens occupaient la partie orientale de la ville, puis que la basilique de saint Jean-Baptiste servit pendant un certain temps aux deux cultes. El-Waqidi, comme le rapporte el-Beladhori, n'a lu aucune stipulation à ce sujet dans le traité que Khalid conclut avec les habitants de Damas⁹⁴; c'est simplement, nous l'avons vu, plus tard que le partage de la basilique est postérieur à la prise de Damas par Khalid.

L'argument *« scientia »* est constamment utilisé par le prince Gattani. C'est à ce titre qu'il tient pour décisif le témoignage de l'évêque Arculf qui, visitant

⁹¹ De Gouss, *op. cit.*, p. 39.

⁹² Le même partage fut opéré à Emèse, cf. LAMMENS, *Études sur le règne du calife omayyade Mu'awia I^{er}*, p. 8. Même partage à Cordoue; cf. GONZALEZ MANCANA, *la Mosquée d'el-Walid à Damas*, dans *Revue africaine*, 1906, p. 39.

⁹³ Nous ne comprenons pas que le prince

GATTANI *op. cit.*, p. 390 déclare que dans ces conditions, l'autel aurait dû être détruit dès la conquête arabe et non sous el-Walid comme le mentionnent les historiens arabes. Il n'y avait aucune raison de détruire l'autel, un simple transfert suffisait.

⁹⁴ El-Beladhori, p. 123, DE GOUSS, *op. cit.*, p. 98.

la réparation. Ainsi une mosquée y est installée dès l'introduction de l'Islam à Damas et c'est seulement sous el-Walid qu'une refonte importante fut entreprise.

Le défaut de l'hypothèse du plan de Calan est mis en pleine lumière, lorsqu'après avoir écarté de l'équation les témoignages si nets d'Ibn 'Asakir et d'Ibn Djoubair, il cherche à localiser la mosquée primitive des Omeyyades. À son avis, elle se trouvait au nord de la basilique, dans la cour actuelle.¹⁰ Certes, il n'en restait plus trace aujourdhui, devons-nous en conclure que les historiens arabes se sont trompés quand ils ont signalé la destruction de la basilique de saint Jean par el-Walid. Qu'on rappelle ce dernier détruisit la première *mosquée* des Omeyyades? On voit bien conduit l'hypothèse par la source aujourd'hui chez les arabisants.

Notons tenons d'ne pour l'histoire que, jusqu'à el-Walid, les musulmans prièrent dans la cour orientale de la basilique. Ibn Djoubair n'a pas raconté que la *natpouara* de cette partie de l'édifice fut établie pour Mou'awiyah et que le khalife y entrât directement de son palais — *el-khndra*, probablement par la baie orientale (fig. 5, c) de la triple porte sud.

V — Djarroun.

Les archéologues n'ont jamais tenté d'expliquer le terme de Djarroun qui apparaît chez les auteurs arabes et qui comme on s'est efforcé d'expliquer l'attribution topographique encore attachée à Homs, à la porte orientale de la peribole, Baïa Djarroun. Nous nous proposons de déterminer la valeur topographique exacte de Djarroun et peut-être l'étymologie de ce vocable.

D'aujourd'hui furent construits le bazar et développa le sanctuaire. Le péribole du temple avec ses propylées et le temple lui-même, l'histoire de cet ensemble est dominée par les droits de propriété du sanctuaire. Les dépenses occu-

¹⁰ MAS'AD, *Les Propylées d'or*, IV, I, 14.

¹¹ CALAN, *Le plan*, p. 390-391. Selon la zettentrionale della basilica, al alligata ad essa, e ad oggi ha la grandezza del santuario per il quale si è fatto il piano per la sua impossibilità di questa soluzione.

¹² MAS'AD, pp. 158 et 160, en fait déjà mention dans le plan de la basilique, pp. 128 et 129.

¹³ Ibn Djoubair, p. 268. LE STRASSER, pp. 244-245.

sionnées par ces constructions avaient été unputées, comme l'attestent plusieurs inscriptions, sur la fortune du temple. Les droits de propriété avec tous leurs avantages particuliers passeront, plus ou moins modifiés par les événements, les vœux et les spéculations, à la basilique chrétienne puis à la mosquée. Il faut les avoir constamment présents à l'esprit pour commenter les renseignements qui nous ont été conservés.

À l'époque byzantine l'esplanade que les habitants du temple syro-romain se laissent plus à peine tout à tour la péribole avait été en partie occupée par des boutiques ou des habitations. C'est certain pour la partie occidentale, car la colonnade byzantine qui fut construite de Bab el-Berid jusqu'au propylée occidental de l'ancienne enceinte du bazar⁽¹⁾, doit avoir été édifiée par la basilique et correspondre à un loissement avantageux pour elle, grâce à l'extension du bazar.

Tenir boutique sur la voie qui donnait directement accès au sanctuaire levait être le désir de tous les marchands de la ville — mais il s'y ajoutait d'autres privilèges, notamment celui de participer au caractère sacré de la propriété du temple qu'affirment, entre autres, le droit d'asile. Nous ne sommes pas renseignés sur ce dernier à l'époque impériale romaine ; mais nous pouvons le constater par analogie avec ce que nous savons des sanctuaires d'Apolon à Daphné et de Zeus à Bactroco⁽²⁾. À Damas, une inscription grecque l'atteste pour l'époque byzantine et il n'est pas douteux que la tradition soit ancienne.

Le texte de Damas n'a pas été découvert in situ mais, comme M. Girou le conjecture, la colonnade sur laquelle devaient se lever l'entrée orientale de la grande enceinte — Nous estimons — et cela que les limites du refuge étaient tout naturellement la grande enceinte formant bazar. La définition qui en est donnée par l'inscription : τοῖς ἐκτεταμένον ἀπὸ τοῦ ὁδοῦ devient très claire si l'on observe que ἐκτεταμένον se rapporte à l'enceinte — dont s'entend de part et d'autre de la grande voie qui, de l'est à l'ouest, traverse Bab Djairoun.

(1) Cette colonnade a été en grande partie démolie à la suite de l'incendie de 1917, cf. WATZINGER et WATZINGER, *op. cit.*, pl. 1.

(2) FR. COMPTON, *Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1907, p. 453.

(3) N. GIRON, *Mél. Faculté orient.*, t. V, 1, p. 74. Pour la zone, voir aussi JALABERT, *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, s. Damas, col. 137-138, avec l'interprétation de M. B. HAUMODER.

par le « mur de la kasbiq » Bān el-Berid. À gauche, par la colonnade byzantine, le prophète occidental de la grande mosquée — au levant se lit une inscription dédiée à l'« *expressa* » de part l'« *al-ṭab* » à la même sens que celle « au nord et au sud » qu'on trouve « dans le passage du *al-ṭab* *en-ṭabān* » que nous citons plus loin. Le « mur de la kasbiq », en adoptant l'interprétation de M. H. Boussohier, exclut du territoire sacré — limité par la grande enceinte — l'avenue qui le traversait de l'est à l'ouest.

Le terrain sacré que nous venons de définir est celui dont le propriétaire sera toujours revêtu par le sanctuaire. En 1149, le « notre » le pieux Nur ed-dīn, presse le fān *fī* *ḥaṣṣ* de pensées assamites par la descente de Damas, procède à une expropriation sans violence. Il fait déclarer « l'« *al-ṭab* » public » par une assemblée de juristes, les biens qui avaient été annexés aux fondations pieuses de la grande mosquée de Damas, « sans cependant faire partie de ce *ḥaṣṣ* ». Grâce à cette forme « kasbiq », « l'« *al-ṭab* » public » s'approprie le « marché » situé au pied du minaret occidental, parce que « ce marché avait été construit sur la voie publique et qu'il avait fourni à la grande mosquée, par ses loyers, une somme supérieure à celle que ce *ḥaṣṣ* avait le passé pour l'entretien du *al-ṭab* » ». Formant ce même dans le domaine public « tous les « *ḥaṣṣ* » situés à l'est de la mosquée et ceux de Bān el-Berid, côté du sud et « au nord », les maisons d'el-khadrā au sud de la mosquée, la caserne de cavalerie *Bān el-khadrā*, etc. Ces dix derniers édifices proviennent de l'héritage des Omeyyades, le reste provenant d'acquisitions, retribues avec l'argent des fondations pieuses, ou bien de confiscations pour le fait de païens ou l'infidélité après l'extinction des dynasties des *ḥaṣṣ* ». On remarque consistaient en constructions sur la voie publique.

Tels étaient cependant le prestige du sanctuaire et la légitimité de ses revendications que, au bout, les *ḥaṣṣ* furent arrachés au royaume. En 1426, la mosquée était rendue dans ses propriétés, puis celles lui sont enlevées à jamais, sans autre forme de procès, par le sultan Suleiman.

En somme, l'envahissement de l'esplanade à l'ouest et autour du périmètre du temple paraît s'être effectué de bonne heure. Au sud, se dressait le palais

al-ṭab en-ṭabān (not. les *ḥaṣṣ* des t. IV, p. 44, trad. Boussohier ou Murad).
 (1) Ibid.

Le passage à caractère du fort byzantin a été plus haut.

(2) Sauvage, *Descript. de Damas*, II (Joann.

de Mou'awiya avec ses dépendances et la caserne de cavalerie. Pour le nord, nous n'avons pas de renseignements. En tout cas, la porte à l'est du portique a dû rester libre la dernière et cela s'accorde avec le fait que les architectes byzantins n'eurent pas à détruire une colonnade. Bab Djaroun ou propylée encadrait la dernière grande entrée. Il subsistait devant Bab Djaroun une place entourée de trois côtés par un portique — l'ancienne construction romaine — qui servait de bazar. C'est sur cette place encore vaste, qui donnait non seulement accès à la mosquée, mais aussi au quartier habité par le khalife, que nous proposons de placer l'échafaudage dit du Djaroun à la mort de Mou'awiya ¹⁾.

Si l'on suit des textes arabes que la place devant Bab Djaroun avec son bazar porta le nom de Djaroun ²⁾, cependant, il y a de ce nom quelque chose d'ancien dont le souvenir se conserve dans les légendes, englobant tout le quartier à l'intérieur de la grande enceinte païenne et cela nous explique les recits qui mettent l'agorologue Djaroun en rapport avec une immense colonnade. Il suffit de citer Yaqout : « A Damas l'édifice appelé Djaroun se composait de portiques supportés par des colonnes » ³⁾. Tout autour est maintenant construite la villa de Damas ⁴⁾.

Le texte paraît conserver le souvenir du portique intérieur sur les quatre côtés de la grande enceinte, puisqu'on nous dit que Damas fut construite tout autour. De là naît aussi vient l'hypothèse que Djaroun n'était autre que Damas elle-même ⁵⁾. Si l'on a encore identifié Djaroun avec une forteresse construite par le géant du même nom ⁶⁾, c'est l'enceinte des solides murailles garnies de tours qui subsistent encore.

Le point établi, nous pourrions élargir la précision des renseignements

anat. 1893), p. 278; voir aussi G. Wink, *Syria*, 1922, pp. 161-162.

¹⁾ Sur l'incident le même, voir R. Harroway, *Excav. de Palmyr*, n. v. Damas (p. 122).

²⁾ M. S. A., *Proc.* 1891-1892, p. 2. Les recits des auteurs de la ville. Voir l'ouvrage le passage cité intégralement.

³⁾ Sauvage, *Journ. asiat.*, 1894, 1, p. 176, traduit : « Portique allongé, supporté par des colonnes et entouré de portiques. » On pourrait en conclure que Yaqout vise Bab Dja-

roun, mais le mot « entouré » est ajouté par le traducteur. Nous comprenons que le portique — tout le long de la grande enceinte, est regardé comme l'enceinte païenne particulière — sur laquelle fut construite la ville. On ne suppose pas que l'édifice n'était que les portiques.

⁴⁾ Yaqout, II, p. 175; Guy Le Strange, p. 461.

⁵⁾ Yaqout, II, p. 176.

⁶⁾ *Ibid.*

fournie par Maş'oudi et nous comprendrons à quoi ils se rapportent : « Tel fut, par exemple, Djairoun, fils de Syad, fils de Ad, qui vint se fixer dans le pays de Darius dont il fonda la capitale. Après y avoir réuni un grand nombre de colonnes de marbre blanc et d'autres pierres, il y éleva un édifice considérable qu'il nomma « Iran aux colonnes ». » Dans ces ouvrages historiques on trouve les renseignements adéquats de « Iran aux colonnes ». De nos jours, en l'an 332 (943 ap. J.-C.), son emplacement est occupé par un des marchés de Damas, près de la porte de la grande mosquée appelée Djairoun ou Bab Djairoun. C'était un vaste édifice servant de forteresse (*qasr*), à ce roi. Il était muni de portes d'airain et du travail merveilleux, dont les unes sont restées sans leur état primitif, les autres ont été adaptées à la grande mosquée⁽¹⁾. »

Si un doute subsistait sur l'interprétation que nous proposons, il serait levé par le commentaire que donne Maş'oudi lui-même : « Le grand temple *hakat* de Damas, connu sous le nom de Djairoun, a été cité plus haut et nous avons identifié ce monument avec Iran aux colonnes⁽²⁾. »

Le temple païen *hakat* que voyage Maş'oudi est constitué par l'ensemble des deux enceintes d'époque romaine. La valeur topographique pratique de Djairoun en tant qu'quarter est attestée notamment par un manuscrit de l'ancienne collection Schefer qui fut terminé en 1291 de notre ère, ou 690 hégire-Djairoun⁽³⁾. De même, H. Shaker fixe la position d'une mosquée : « Dans Djairoun, entre les deux portes⁽⁴⁾ », c'est-à-dire entre Bab Djairoun et le propylée oriental de la grande enceinte. Selon une de Djairoun a été ainsi par son lieu et le plus désigner que le quartier au voisinage nominal de Bab Djairoun, c'est que les édifices situés dans la partie occidentale de la grande enceinte constituaient le quartier de Bab el-Beyl.

On se peut imaginer d'être frappé de cette partie de la ville que le quartier de Djairoun⁽⁵⁾, au sens large, comprenait le terrain situé entre les deux enceintes

⁽¹⁾ Cf. Jordan, LXXXIX, 3 et suiv.

⁽²⁾ Maş'oudi, *Précis d'or*, trad. BARRIER DE METZ et DEL PAVETTER COUYNILLE avec quelques modifications de JORDAN, III, pp. 271-272. Ces portes « furent considérablement améliorées » et disparurent ; les plus anciennes qui subsistent aujourd'hui sont du temps des sultans mamloques.

⁽³⁾ Maş'oudi, *op. cit.*, IV, pp. 87-88.

⁽⁴⁾ H. DANKERHOFF, *les Manuscrits arabes de la collection Schefer*, p. 32.

⁽⁵⁾ S. SHAKER, *LES SARACENS, description de la ville de Damas*, II, *Jour et nuit*, 1895, p. 10.

⁽⁶⁾ L'enceinte de « quartier » fut citée d'abord par le *Merqad*, I, p. 278.

100



100. View of the Cathedral of St. John the Evangelist, San Francisco, California.

caractérise la mosquée des Derwases indiquant suffisamment qu'il remonte à l'époque chrétienne. Vaquif distingue très nettement les *eskeles* dont il attribue la construction à une époque très récente et la mosquée qui doit lui être construite par les chrétiens¹. Il ne vise évidemment pas l'emploi d'architectes chrétiens par el Walid, mais bien l'édification de l'ancienne basilique. Cette conclusion à laquelle nous étions arrivés dès 1904, à la suite de nos recherches dans la grande mosquée de Damas, et qui nous avions signalée à M. Georges Marcus², n'est pas celle qui a eu le faveur des historiens de l'art. Car si M. Thiersch³ et M. Stoyzowski⁴ diffèrent d'opinion quant aux influences que révèle le plan général actuel, ils s'accordent pour ne attribuer le tracé aux architectes d'el Walid. Cependant, les constatations précises et rigoureuses de MM. Watzinger et Welzinger obligent à revenir à la conclusion que nous avons formulée.

L'erreur assez surprenante d'avoir dit — qui a été commise en attribuant le plan d'ensemble de l'édifice actuel — à l'époque musulmane et donc est résulte le plus grand trouble pour l'histoire du sanctuaire — provient d'une *faute de Dackert*⁵ que MM. Watzinger et Welzinger ont rectifiée. Dackert, évidemment gêné par ses observations par les baïsses, puisqu'il écrit au lieu de

¹ Vaquif, II, p. 170.

² Cf. Marcus, *Revue archéol.*, 1896, I, 40.
³ S. WATZINGER et WELZINGER, *op. cit.*, p. 79.

⁴ H. THIRSCH, *Phoenia*, p. 103 et suiv.

⁵ STOYZOWSKI, *Amida*, p. 372.

⁶ L'impression de REZAN, *Musée de Phénicie*, p. 359, est intéressante à noter. « Damas offre, du reste, comme Antioche, une déplorable pauvreté en fait d'épigraphie et de monuments anciens. La grande mosquée présente, pour l'archéologie chrétienne, un immense intérêt. » Dejà le chevalier d'ANVIER, *Voyages*, par LAMAT, II, p. 452, « C'est un des plus beaux édifices qui soit dans l'empire ottoman. Cette mosquée est construite à la manière de nos églises, les Turcs n'y ont presque rien changé ».

⁷ Naturellement, outre les embellissements et remaniements dus à el Walid, il faut tenir compte des réfections postérieures, notam-

ment celles qui suivirent les grands incendies de 1069, de 1401 et de 1893. Toutefois, les murs antiques et byzantins ont remarquablement résisté à ces épreuves et ce sont les additions postérieures qui ont le plus souffert, ainsi la coupole est complètement défigurée. Sur l'incendie de 1401 qui marque le séjour de Tamerlan à Damas, cf. QUATREMER, *Hist. des sultans mamlouks*, II, I, pp. 286 et suiv. ; REZAN, *Erskunde*, XVII, p. 1373.

⁸ Cf. MARCUS, *loc. cit.*, p. 41 : « En quoi le plan de saint Jean guide-t-il El-Walid et en quoi le khalife se conforme-t-il au plan déjà employé dans les mosquées préexistantes ? En un mot, dans quelle mesure la mosquée de Damas s'accommodait-elle à ces deux types : le type local chrétien et le type rituel musulman ? Ce sont là des points que des études ultérieures élucideront sans doute ».

⁹ DICKIN, *Pal. Expl. Fund. Quart. Stat.*, 1897, p. 270 et suiv.

du mur meridional, avait aussi comme byzantine la partie inferieure du mur sud a arien peribole. Il en resultant que la partie haute du mur d'un appareil identique à celui du transept, devait être attribuée à el-Wahî. Ce dernier n'aurait donc pas seulement construit la coupole, mais aussi le transept, en d'autres termes il serait l'auteur du plan general actuel.

En réalité, la base du mur meridional est, sans aucun doute, d'époque romaine, toute semblable au mur ouest encore à peu près intact. La partie

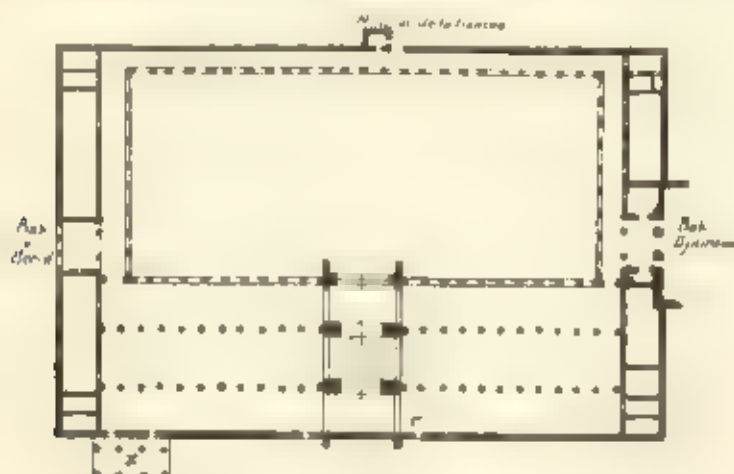


Fig. 6. — Plan de la grande mosquée de Damas, après la réfection d'el-Wahî.

supérieure du mur meridional et le transept sont d'époque byzantine. Ces faits, malgré les réparations, font la plus importante avant affectée à la partie occidentale du mur meridional 128 de notre croq., d'après les auteurs arabes.

Dans son premier état, à l'époque byzantine, le transept ne comportait

¹ L'antiquité de ce mur est admise par les Beroûta, *Voyages*, I, p. 303, lorsqu'il rapporte : « On dit que la paroi méridionale de cette mosquée a été construite par le prophète *Ismaïl*, et que son tombeau s'y trouve ». On il y a un espace comme un tombeau de deux l'anc. des bases de la triple porte sud.

² Une preuve secondaire. Voir au sujet l'attribution du transept à l'époque byzantine, peut se faire d'un autre angle de ce corps le bâtiment *en* l'angle où l'on a reconnu une simple traduction du grec *ἀνάξ*. Les

autres parties de ce monument la « coupole de l'aigle » (cf. Van Haeften, *Inscriptions arabes de la Syrie*, p. 13 et suiv.) et la « porte de l'aigle » (*Mat. orient. des croisés*, V, p. 105 pour la « porte du transept »). Il est vrai semblable si ce transept avait été rigé à l'époque arabe, par on ne lui aur. pas appliqué un terme tiré du grec qui très rapidement, ne fut plus compris.

³ Sauvage, *Descript. de Damas*, II (*Journ. asiat.* 1895), p. 370, WATZINGER & WOLFFINGER, *op. cit.*, p. 40.

pas de coupole. L'attribution de celle-ci monter sur trompes, a nécessité un rectangle et des piliers adossés (on comparent le fig. 13a la pl. LII 3) et l'addition de plusieurs petites fenêtres dans le fond du transept comme on en peut juger sur notre planche LV. C'est l'œuvre des architectes d'el-Walid. La tradition arabe conserve très fidèlement le souvenir de la substitution de la coupole par el-Walid elle l'entourne seulement de quelques récits légendaires aussi au fond au moins très exagérés sur les motifs de la destruction complète de la basilique, dont on n'aurait réservé que les murs. L'incendie du 10 1893 a ainsi effacé les parois de l'abac (Pl. LIV et LV). L'usage a été établi que le khalife el-Walid ne s'est bryé qu'à des remaniements qui n'ont pas effacé le plan d'ensemble de la basilique chrétienne.

Dans ces conditions les analogies qu'on a cru relever entre le plan de la mosquée de Damas et celui de la mosquée de la basyca, ne sont superficielles et ne doivent pas amener à conclure que ce soit la reconstruction d'origine du premier. Les architectes syriens en ont travaillé pour el-Walid ont, sans doute, gardé certains caractères. Ils ont disposé la coupole au centre du transept, ainsi que la coupole dans la mosquée de Babars soigneusement imitant le arabe, ce qui est une disposition bien musulmane.

De ce que l'on tenait à lui attribuer des caractères manifestement syriens, de même le plan de la basilique et celui de la mosquée se sont effacés sur place. Nous théorise Strzygowski rattache le plan général de la mosquée aux monuments de la Perse et de la Haersch invoquant une tradition purement byzantine ne nous paraissent justes. La tradition syrienne s'affirme ici avec une telle portée. En ces temps les empreintes byzantines sont effacées dans la décoration avec cependant, certaines restrictions imposées par la religion musulmane⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Diehl, *loc. cit.*, p. 272, a reconnu que la coupole a été rajoutée au transept, il attribue cependant les deux constructions à el-Walid selon la théorie de Spang. Ce dernier, *Architect. Review*, 1900, p. 113, est un peu gêné par les constatations de Diehl joint verticalement les nefs entre les piliers d'arcades du transept et les piliers soutenant le dôme, les horizontaux ne se correspondant pas,

mais ne trouvant pas chez les auteurs arabes que la coupole ait été construite par un successeur khalife, il continue à attribuer coupole et transept à el-Walid. Mise au point par Wulzmann et Wulzmann, *op. cit.*, p. 80 et suiv.

⁽²⁾ Comme le suggère Diehl, *Manuel de l'art musulman*, I, p. 83, note 1 et figure 70.

⁽³⁾ Sur le décor byzantin de la mosquée, voir Diehl, *Manuel d'art byzantin*, pp. 318-320.



CHURCH OF ST. ELIAS, HAMA, SYRIA.
 (See opposite page 100.)



Fig. 1. Main facade of the church.

Nous reproduisons le plus ancien planage que l'on possède de la grande mosquée de Damas; elle est due au voyageur russe Barsky et a été signalée d'abord par le général de Beyb. On y voit figurer les dispositions générales bien connues. À gauche — Barsky a noté que c'était l'Orient — Bab Djuro ou el la foue



Fig. 1. Vue d'ensemble du plan de la mosquée de Damas, d'après Barsky.

cette visée ne que signifier. Mais les auteurs arabes, sont trop qu'ils schématisent; Bab Djuro ou par de simples escaliers. Le minaret de la flancée, construit par el-Walid, est le premier plan des deux minarets qui tendent et s'élèvent sur les minarets. C'est de l'époque impériale de routine. Le dessinateur trop zélé a rempli les minarets par des croix. Cette vue nous représente ce qu'on montrait du sanctuaire aux voyageurs chrétiens ⁽¹⁾, jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

⁽¹⁾ *Etat de la ville de Damas*, p. 10. Dans cet ouvrage, nous avons vu la description de la mosquée de Damas, qui a été commencée un hôpital Barsky Vasilievitch.

⁽²⁾ *Etat de la ville de Damas*, p. 10. Dans cet ouvrage, nous avons vu la description de la mosquée de Damas, qui a été commencée un hôpital Barsky Vasilievitch.

..

Quoi qu'il en soit des questions sur lesquelles on aimerait à être plus exactement renseigné, les patientes recherches poursuivies depuis soixante-dix ans, dans des conditions peu favorables, par les archéologues et les architectes, ont abouti à reconstituer dans ses traits essentiels, et depuis l'époque impériale romaine l'histoire d'un principal sanctuaire damasquin. Il est peu de monuments dont on puisse suivre aussi exactement les vicissitudes et, à ce point de vue, Damas l'emporte sur Palmyre et Ba'albeck.

L'intérieur de ce grand sanctuaire damasquin est le nous conserver comme nul autre, sous un dôme et par sa forme, des dispositions proprement syriennes. Ces dernières étaient imposées par les nécessités et les traditions du culte qui s'y sont souvent exercées à l'époque chrétienne, d'abord d'usage et dont l'écho s'est conservé même à l'époque musulmane dans les vocables d'architecture ou les légendes. Ce n'est pas le résultat le moins curieux de notre enquête que de faire apparaître, contrairement à la position d'excellents arabisants, combien la tradition arabe, même légendaire, dépend étroitement des souvenirs laissés par l'antiquité ou l'époque byzantine.

Nous ne passons pas, que ces débris si restés antiques, la grande cité des bords de l'Euphrate avait mérité le titre de « grande et sainte » qui fut appliqué le persosoliman et leghien l'adoration des conquérants arabes qui, conduits par un tel luxe architectural, se sentent pénétrer dans la ville fabuleuse d'*Iram dhat el-'umad*, l'*Iram aux colonnes*. Mais les vestiges encore visibles de l'ancien sanctuaire ne sont qu'un témoignage de la splendeur de la Damas antique, *Δαμασκος ἡ ἀρχαία*. La sous-voix de la vieille cité ne de mande qu'à être lue sans se laisser tromper par le mot de l'arabe qui n'est point si pauvre qu'on l'a prétendu.

RENÉ DUSSAUD.

(1) GEORG. PACHYMER., *De Michaelis Palaeologu*, éd. BEKKER, I, p. 170. Sur les premiers

résultats de la mission de M. de Lorny à Damas, voir *Journal des savants*, 1922, p. 170 et suiv.



FIG. — Plaque d'ivoire. Art arabe d'Égypte (xiv^e siècle)

LES NOUVELLES SALLES D'ART MUSULMAN AU MUSÉE DU LOUVRE

PAR

G. CONTENAU

Le musée du Louvre qui, depuis la guerre, a procédé à un nouvel aménagement de ses collections, vient d'inaugurer les salles des objets d'art musulman au second étage du pavillon Sully, en partie grâce à la libéralité de M^{re} De laet de Gieon qui avait laissé au Louvre, en même temps que ses collections, une somme importante destinée à leur installation.

La grande salle, éclairée par un plafond vitré et de larges baies d'où la vue s'étend sur une des plus belles perspectives qui soient au monde, met en valeur l'admirable collection que possède le Louvre. Sa constitution est due aux efforts de l'ancien conservateur M. E. Molinier et de M. G. Migeon qui lui a succédé à la tête du département des objets d'art du Moyen Âge, de la Renaissance et des temps modernes. Le succès qu'ont obtenu auprès du public et des nombreux amateurs les nouvelles salles a dignement consacré l'activité et le goût du conservateur actuel.

Pendant bien longtemps on n'estima pas à leur valeur les merveilleuses productions de l'art oriental et il ne s'y attachait guère d'autre intérêt que celui de leur exotisme.

C'est à partir de 1890 que le département des objets d'art musulman, devenu



FIG. — Plaque d'ivoire.

Art arabe d'Égypte
XIV^e siècle

toite ou chienne et est prédominante. C'est donc l'art oriental contemporain qui, l'opéra l'islam et l'ont il dev. Le continuateur et le propagateur, mais ces deux civilisations n'avaient, en lettres analysé, que les héritières de l'ancienne civilisation mésopotamienne rajoutée par les influences de la Grèce et de Rome.

Nous ne possédons plus d'objets d'art musulman de la première période. Nous pouvons assez bien les imaginer d'après les récits des historiens et d'après les monuments qui sont parvenus jusqu'à nous. Tout d'abord, les musulmans, de race semite que par leur origine arabe, adoptèrent le vieux sanctuaire semitique en pente soulevé à ciel ouvert recouvrant l'habitat de la divinité. Les sanctuaires dont la Kaaba de la Mecque, puis les mosquées sont de bons exemples, furent de suite les différents des églises chrétiennes. Cette parenté et la personnalité du mobilier cultuel eurent pour conséquence la création de formes nouvelles.

La proscription des figures animales que respectent les Sanctes traditions musulmanes, mais à laquelle les Chrétiens persans ne sont rivaux pas, Mahomet et ses premiers successeurs l'ignorait. Lorsqu'il se stabilisa, elle conduisit à l'extension de l'art décoratif, notamment des anneaux de ferrage et des carreaux. Nous constatons aussi, en application de la vieille croyance orientale à l'efficacité de la parole et au pouvoir du mot, une prédilection pour la calligraphie épigraphique. L'artiste, qui d'habitude plus portait de représenter l'image de la Vie, s'occupait à profusion à l'édification par le Verbe. Or, dans ces procédés trouvant leur source dans le vieil art oriental dont l'étude doit être à la base de la connaissance des arts musulmans.

La sculpture sur pierre est, par déduction, limitée en pays musulmans aux applications architecturales, c'est surtout sur les grands monuments qu'on l'employa. Le Louvre possède cependant un certain nombre de dalles sculptées, de frises, de tombes à ornementation épigraphique, qui sont de bons modèles en genre. Je reproduis (fig. 3) une dalle de la tombe sculptée en relief aplati d'un félin de profil, la tête de face, enchaîné à un disque. Cette dalle, d'art persan ou mésopotamien archaïque, peut être datée du x^e au xiv^e siècle. Le motif du félin qu'on retrouve dans la décoration de portes de Diarbekir et de Mossoul a son prototype dans les monuments les plus anciens de l'Asie antérieure, qu'il s'agisse d'art élamite ou mésopotamien. Les lions de pierre

sont également employés comme supports de vasques de fontaines, ainsi qu'on le voit dans la cour des lions de l'Alhambra de Grenade. Le Louvre possède une fontaine en mosaïque de marbres de couleur ⁽¹⁾ et un lion ayant servi de socle à ce genre de fontaine; les deux pièces sont du xiv^e siècle ⁽²⁾.



Fig. 4. — Dalle de marbre. Art persan ou mésopotamien, x^e-xiv^e siècles.

rincaux renfermant un musicien assis, un personnage passant et une antilope; sur les bords de ce genre, tantôt les figurines sont semées sans ordre dans le feuillage, tantôt les branches se recourbent pour former des médaillons qui contiennent les personnages. Le panneau du Louvre qui est du xiii^e siècle, s'apparente à d'autres bois ouvragés de provenance égyptienne, notamment à un montant de niche de prière d'art égyptien fatimide (x-xi^e siècle) ⁽³⁾ et à un panneau ou Montant de kaloun au Caire (xiv^e siècle) qui sont de composition analogue (rincaux personnalisés, médaillons). Ce fragment se rapproche également de panneaux de cénotaphes du musée arabe du Caire ⁽⁴⁾ et du Kensington Museum qui sont simplement ornés de rincaux ⁽⁵⁾. MM. de Lorey et Wiet ont récemment publié dans cette revue un cénotaphe de bois (fin du x^e siècle) que la tradition attribue à Sakemah, fille de Husein ⁽⁶⁾.

Un autre fragment, qui sans doute l'influence de l'art égypte représente

⁽¹⁾ MARIUS, *Les Monuments arabes de Florence*, 1903, p. 75 sur la mosaïque et son évolution.

⁽²⁾ *Orient musulman*, I, pl. 4.

⁽³⁾ *Ibid.*, pl. 7.

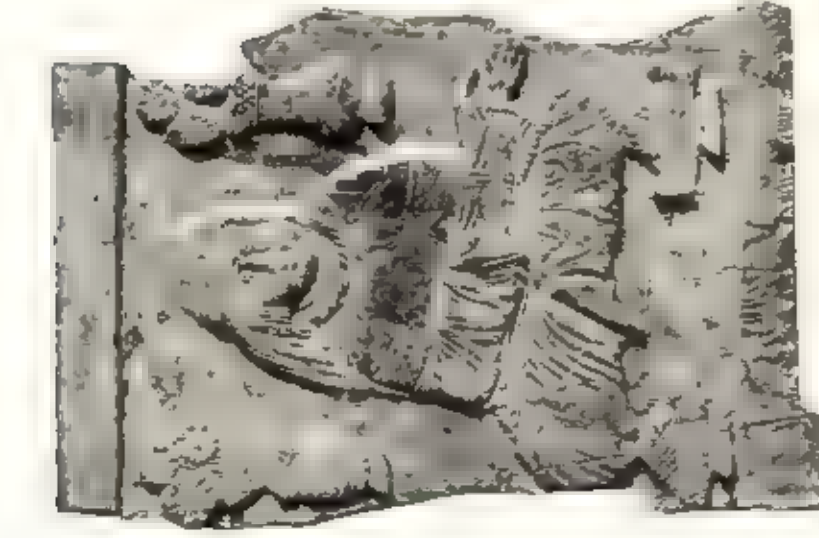
⁽⁴⁾ Pour les monuments du musée du Caire

consultez HENRI BEY, *Catalogue du Musée d'art arabe du Caire*.

⁽⁵⁾ LANE POORE, *op. cit.*, p. 41.

⁽⁶⁾ G. MARIUS, *Manuel d'art musulman*, fig. 86, 87.

ET DE LOREY ET G. WIET, *Cénotaphes de*



α	β	γ	δ	ϵ	ζ	η	θ	ι	κ	λ	μ	ν	ξ	\omicron	π	ρ	σ	τ	υ	ϕ	χ	ψ	ω
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24



2. "The state is poor. Art equals a book price.
2. more of a new school."

[illegible]

une sorte d'oiseau à long col dont le corps et les ailes se fondent dans les nuages environnants (Pl. LVII, 2¹). Bien que l'Égypte manque de bois, c'est cependant de cette contrée que proviennent les plus beaux spécimens de ce travail que nous connaissons, notamment trois niches de pierre *mishrab* du musée du Caire². On voit dans les fragments de portes du Louvre³ que l'artiste utilise de très petits panneaux assemblés, de façon à parer à l'inévitabilité que produirait la chaleur s'ils se dressent d'un seul sur face; cette disposition en petits panneaux se prête tout à fait bien à la décoration en relief dans

Le travail du bois, extrêmement fin et délicat, peut être rapproché de celui de l'Iraq dont le Louvre possède des pièces admirables. Une des plus curieuses est une plaque sculptée au recto et au verso, qui provient peut-être d'une garniture de siège (Pl. LVI, 1 et 3). D'un côté se voient deux personnages debout, l'un tenant un sceptre, l'autre s'appuyant des deux mains sur une longue épée. De l'autre côté un personnage assis joue la tambourin. Le travail de cette plaque accuse un art persan ou mesopotamien proto-islamique, peut-être en relation avec le Turkestan, islamisé seulement au x^e siècle⁴.

C'est d'Espagne que proviennent les plus beaux ivoires musulmans. L'Oubéide, Abd-er-Rahman, qui avait pu échapper au massacre des siens lors de la chute de la dynastie, vint porter les traditions syriennes en Espagne qu'il conquiert en 756. L'ivoire qui, bien souvent, trouvait son emploi dans le travail du bois se trouve sous forme de plaques sculptées garnissant le haut des portes et les chaires⁵, et sous forme de petites pièces finement travaillées remplissant les vides des entrelacs⁶, a été surtout utilisé pour la confection de boîtes et de coffrets. Ces boîtes sont tantôt de forme rectangulaire par assemblage de panneaux, ou bien cylindriques par évidement d'un bloc pris dans une défense d'éléphant.

Parmi les coffrets du premier genre, nous pouvons citer la boîte rectangulaire provenant d'Espagne (x-xi^e siècle)⁷ et surtout les deux plaques d'ivoire ajourées et ornées de personnages et d'animaux au milieu de rinceaux à

deux dames musulmanes, Syria, II, p. 221.

⁽¹⁾ *Orient musulman*, I, pl. 5.

⁽²⁾ P. Ravaisson, « Sur trois mihrabs en bois sculptés » : *Mémoires de l'Institut égyptien*, Le Caire, 1889. — Puisse d'Avannes, *l'Art arabe*, t. II, pl. 75 et suiv.

⁽³⁾ *Orient musulman*, I, pl. 6 et 7.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, I, pl. 8.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, I, pl. 13.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, I, pl. 6 et 7.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, I, pl. 12.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, I, pl. 9.

fleurs et à fronts (fig. 1 et 2). Ces plaques proviennent d'un coffret d'art égyptien (xiv^e siècle) dont d'autres éléments sont conservés au Bargello à Florence et dans la collection Egbert à Vienne. Elles sont à rapprocher du panneau de bois que j'ai observé plus haut (Pl. LVII-2) où, je retrouve la même source d'inspiration.

Le Louvre possède une boîte à couvercle en bois, également célèbre (Pl. LVII-1). À l'usage d'un reliquaire, elle porte une inscription en caractères cunéiformes au nom du Muqriz, sous-comte frère de Hucnû II, qui porte la date 968. L'arcade de la face et le sommet du couvercle sont ornés de médaillons à huit lobes où se voient des évangiles de part et d'autre de l'arche sacrée, un souverain assis sur son trône entouré de personnages, des musiciens, etc. L'espace entre les médaillons est orné d'oiseaux, d'animaux, de griffons parmi des rinceaux et des entrelacs.

La comparaison qui vient de suite à l'esprit, en présence de ce chef-d'œuvre, est celle du coffret en laque rouge de la cathédrale de Pampelune (fig. 100). C'est le même parti pris dans l'ornementation — médaillons polylobes entourés par une sorte de tresse — mais ces médaillons, des personnalités, un cheval ou parfois sur des éléphants, représentent l'armée sacrée, un guerrier combattant les infidèles, etc. C'est la même préoccupation de recourir également les petits sujets. Cependant, dans la boîte de Louvre, il y a une supériorité évidente, le travail est plus bogé, plus décidé que sur le coffret de Pampelune où, si remarquable au point de construction, le coffret est qu'un merveilleux produit de vitrine. La boîte de Louvre est travaillée comme un bas-relief, ce sont les principes de la grande sculpture appliqués à un petit objet.

Le South Kensington Museum conserve une boîte analogue à celle de Louvre¹. Tout le côté inférieur porte une inscription, est 970. C'est, en moins vigoureux, le même travail avec la même répartition de rinceaux et de médaillons polylobes. Le couvercle, enluminé, est orné d'arabesques et de lions. La collection de Mme la comtesse de Bearn possède une boîte cylindrique de même style, mais à couvercle plat. Là encore, comme dans les exemplaires précédents, c'est un tresse finement travaillé qui débute sur la

¹ *Manuel d'art musulman*, II, fig. 110.

² *Manuel d'art musulman*, II, fig. 114.

³ *Ibid.*, II, fig. 112. — J. Riano, *Spanish*

arts, Londres, 1890, p. 128.



1 — Babilónia — Século VI a.C.
— Arte assíria — Museu do Louvre



2 — Ptolemeu de Isíria — Arte árabe d'Égypte
— Século IX — Museu do Louvre



3 — Babilónia — Século VI a.C.
— Arte assíria — Museu do Louvre

surface de la bête et les médaillons que l'artiste a remplis d'un aigle enserrant un passereau, d'arbres stylisés et d'animaux affrontés. Une seconde bête d'ivoire cylindrique d'art hispano-moresque du x^e siècle, appartient au Louvre : elle est l'un travail plus simple que celle l'El Mugira et a malheureusement perdu son couvercle⁽¹⁾ (Pl. LVII, 1). Sur la face que nous reproduisons se voient des musiciens assis.

Avec ces deux sculptures et ces deux ivoires, travaillés de même façon, et cela presque l'un après l'autre, par la finesse de son grain, se prête à des refaînements que l'art du bois ne connaît que rarement, nous possédons une série d'objets qui indiquent clairement la source ou les artistes sont allés puiser leur inspiration. C'est comme nous le disons, dans l'art contemporain de l'Asie antérieure que les musulmans ont pris leurs modèles lors de leur arrivée en Syrie et leurs imitations, développées selon leur goût propre, sont cependant restées très voisines de l'original pendant plusieurs siècles. Nous savons par les auteurs arabes⁽²⁾ quelle place la chasse et la guerre occupait dans la classe du fauconneur dans les occupations journalières. Les bois, les ivoires, les lissas reproduisent ces scènes favorites, mais les éléments de ces représentations ont été passés lointain. L'art byzantin qui joint à ces éléments grecs romains une si forte part d'influence orientale. L'art sassanide héritier des Perses et par eux des Mésopotamiens, connaît les rinceaux, les arabesques, les médaillons où se jouent des animaux chimériques, ou l'arbre sacré se répète à l'infini accosté d'oiseaux, de cavaliers; tout cela se retrouve de la Perse à Venise. Mais tandis qu'en art musulman les paons entoureront l'arbre sacré, sur un parapet du dôme de Torcello, ils s'abreuvèrent au calice⁽³⁾.

On ne saurait non plus assez insister sur le part d'influence que l'art de la Syrie a pu avoir sur la formation de l'art musulman. Les linteaux et les médaillons des portes du temple de Jupiter à Baalbek annoncent le travail du bois que nous voyons se développer plus tard. Les mosaïques peignent déjà des animaux dans des encadrements; sur le calice d'argent trouvé à Antioche et qui date du III^e ou IV^e siècle se voient les effigies des apôtres sur un fond de cu-

⁽¹⁾ *Orient musulman*, I, pl. 11.

⁽²⁾ DUBOIS, *Manuel d'art byzantin*, Paris,

⁽³⁾ H. ДУКЛАДОВА, *Souvenirs historiques et récits de chasse; Autobiographie d'Oudma*, Paris, 1895.

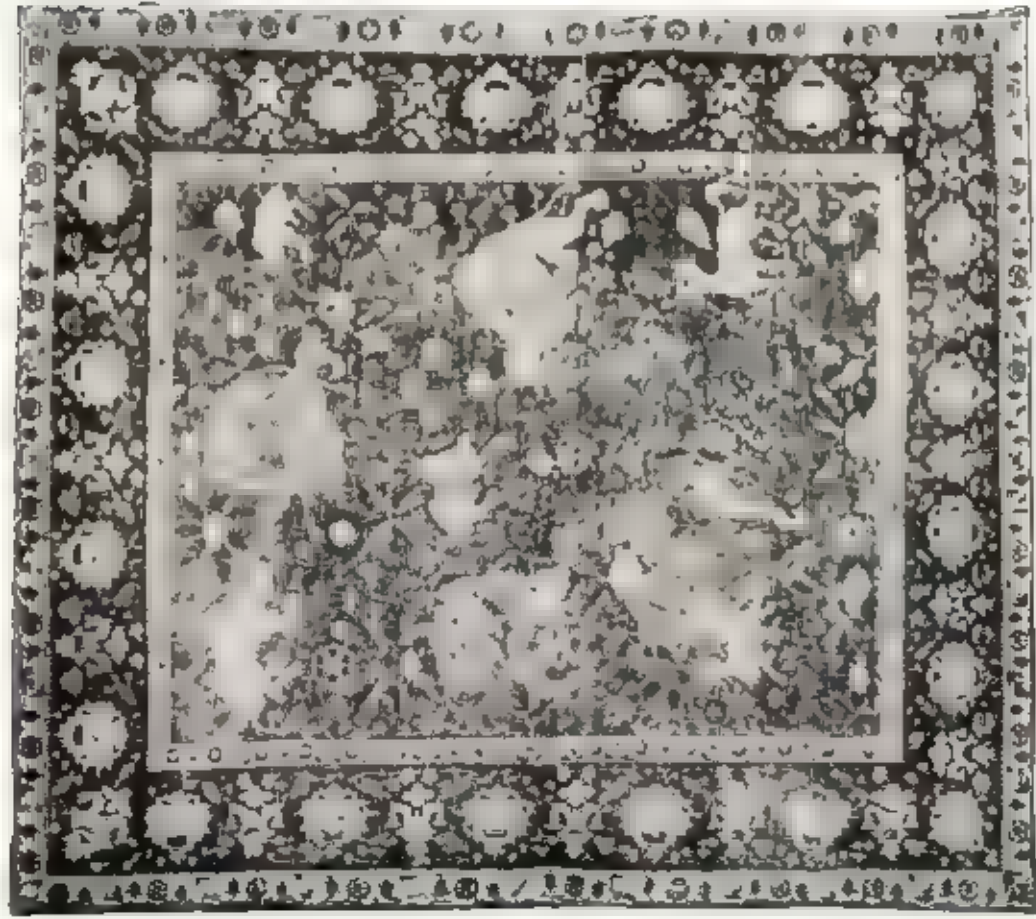
ceaux menageant des medallions ¹. L'examen de l'art de la région du Hauran en Syrie centrale ou des villages enlèbres, faits en pierre et par suite encore intacts, ont et cabriolés aux premiers temps. L'is au suie, est d'un grand enseignement, nous y reconnaissons dans les fenetres formées par une dalle ajourée les vitraux musulmans printifs, plaques de plâtres ou sont enlissées des fragments de verre. Dans l'art sassanide plein d'exubérance, nous retrouvons ces motifs talismaniques orientaux qui deviennent des ornements d'usage courant.

L'industrie des *trous* pu a brillé d'un vit éclat en territoire musulman est un exemple frappant la composite de l'art arabe a ses origines comme pour une même époque l'art décoratif reproduit les mêmes formules, motif du motif que le permettait les matériaux employés. nous retrouvons sur les tissus : les médaillons, les motifs hiérarchiques, les rinceaux et les entrelacs que nous avons rencontrés sur les rochers, le bois et la pierre. Les inscriptions elles-mêmes peuvent devenir une véritable décoration des étoffes. Les chasses et poursuites d'animaux entre eux. Les cavaliers lancés au galop sont plutôt d'inspiration sassanide. Un *magatape* enroulé. Le *toile d'art musulman* est le fragment de soie persan du x^e siècle qui enveloppait des restes dans l'église de Saint-Josse (Pas-de-Calais). Ce tissu vient d'être publié par M. Lulart ² sa décoration consiste en éléphants affrontés se détachant sur fond pourpre, et peut être comparée à celle de l'étoffe qui enveloppait les restes de l'aba leuings. Celle-ci pourpre a fleurettes orage d'éléphants jaunes, dut être placée dans la chasse de l'empereur lorsque Othman III l'ait ouvrir en l'an mil. Sur le tissu d'Aix-la-Chapelle une inscription grecque, sur celui du Louvre une inscription arabe permettant d'établir la date du x^e siècle. Leur décor à tous deux accuse une influence iranienne et emploie les mêmes éléments, qu'il s'agisse de Byzance ou des premiers temps de l'Islam.

Les motifs motifs se retrouvent sur les *tapis*, mais tandis que nous connaissons pour les tissus une époque très ancienne datant des débuts de l'Islam, soit par les historiens, soit par les spécimens qui sont venus jusqu'à nous, nous ne voyons pas au Louvre de tapis noués antérieurs au xvi^e siècle. Ces tapis sont de l'art persan de la dynastie des Séfévis. Je cite pour mémoire une

¹ Cf. DIEHL, *l'École artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syrienne*, Syria, 1921, p. 81.

² Voir MINON, *Syria*, 1922, p. 40 pl. IV et *Orient musulman*, I, pl. 59.



1 — Тапсд-се-тисе Ар-пер-ан-Ал-сепе



2 — Тапс-се-ан-Ар-пер-ан-Ал-сепе

étude de M. Armenag Sakisian qui assigne une origine arménienne très ancienne à ces tapis noirs à motifs héraldiques¹. M. F. Dorstan a donné au Louvre un tapis de son d'art persan du xvi^e siècle (pl. LVIII 1), sa technique est la même lisse, en point de tapisserie, comme pour les produits des tribulais. Sur un fond bleu sont les fleurettes et garri (écorceons), sont disposés symétriquement des animaux fixés devant des fauves qui les attaquent. Dans les écorceons de petits personnages devisent, assis au milieu d'animaux dont on charge l'un paléquin. Au centre du tapis, dans un grand médaillon polylobe se voit en cavaler attaque par un dragon. La bordure très large rouge et verte est ornée à intervalles réguliers de décorations florales stylisées sur fond clair.

Le grand tapis de laine qui provient de l'église de Mantas est également un magnifique spécimen de l'art persan du xvi^e siècle. Sa décoration se compose d'un grand médaillon central orné avec phénix, placé au milieu d'un décor d'arbres parmi lesquels se retournissent des cypres. Des oiseaux se reposent sur les branches et des animaux passent ou hâtent dans cette forêt. La bordure est décorée de palmettes et de phénix. Le fond du tapis est bleu foncé, celui du médaillon central et de la bordure rouge sont r².

On peut comparer ces deux pièces pour le décor du tapis le sien du Louvre d'art persan du xvi^e siècle donné par M. Jean-Peyvel (pl. LVIII 2) où se voient les mêmes combats d'animaux. Ces tapis eurent une grande vogue et furent bien souvent offerts au pape par les souverains les plus illustres celui de Vahar³ à rapprocher de celui du baron Adolphe de Rathschildt, les tapis des Arts décoratifs⁴ et celui du Kensington Museum⁵.

L'influence indo-persane se fait sentir dans un fragment du Louvre⁶ où se voit sur un fond rouge des têtes d'éléphants ou d'animaux fantastiques parmi des fleurs. Ce décor se retrouve dans un fragment de tapis du musée des Arts décoratifs. Ici le fond est bleu et les têtes d'animaux sont la terminaison de rinceaux faits de tiges fleuries.

¹ *Les tapis arméniens dans et de l'Inde arménienne*, 1920, II.

² *Orient musulman*, I, pl. 36.

³ *Ibid.* I, pl. 35.

⁴ W. B. *Le musée des Arts décoratifs* de Louvain, 1904, pl. I.

⁵ *Ibid.* fig. 3. ⁶ *Musée d'Exposition des arts musulmans*, pl. 73 et 74.

⁷ *Ibid.* pl. 20, 21, 22.

⁸ *Orient Musulman*, I, pl. 38.

Le décor à rosaces, médaillons, ornements floraux très stylisés et entrelacs qui, depuis le xvi^e siècle, constitue la production de l'Asie Mineure se retrouve dans les nos 129 et 130 du Livre xvii^e siècle. Les artistes flamands et italiens des xvi^e et xvii^e siècles ont reproduit avec la plus grande exactitude dans leurs tableaux des tapis orientaux. On a donc pris pour base du classement de ces tapis les reproductions qu'en donnent les peintres, et qui prouvent la venue et la dispersion de ces produits de l'art oriental en Europe dès l'époque de la Renaissance⁽¹⁾.

G. CONTENAY

(A suivre.)

(1) J. Lesclapart, *Altorientalische Teppichmuster*, Berlin, 1877.

BIBLIOGRAPHIE

R. REITZENSTEIN. Das iranische Erlösungsmysterium, Religionsgeschichtliche Untersuchungen. Bonn, Marcus et Weber, 1921, 272 pages.

Les recherches exposées dans ce volume trouvent leur point de départ les fragments de trois écrits manichéens de la trouvaille du Tourfan : 1° un hymne qui contient une révélation de Zoroastre, dialogue entre le prophète et son âme qu'il invite à s'éveiller à une vie nouvelle ; 2° des fragments apparentés au premier et que l'auteur regarde comme des morceaux de l'office des morts ; 3° et fin de curieux débris d'une autre poésie liturgique que M. Reitzenstein appelle « Le grand mystère du Salut ». Les extraits sont rapprochés du résumé bien connu de la doctrine manichéenne de l'immortalité contenue dans le *Fihrist* d'Ab-Nadim. Le sommaire de l'historien arabe en reçoit une signification nouvelle.

D'autre part, « le Livre des morts » et d'autres textes mandéens tirés de la Genza nous offrent des doctrines analogues à celles des manichéens. Or, M. Reitzenstein a été retrouver dans ce recueil une apocalypse du temps de la destruction de Jérusalem, mais dont les idées sont en opposition avec celles du judaïsme orthodoxe, et il s'attache à prouver que les mandéens ne sont autres que les descendants des disciples de saint Jean-Baptiste qui étaient dits « Nazaréens ». On voit

comment l'auteur a l'air de présenter ces faits s'ils étaient établis, pour l'intelligence des origines du christianisme, et l'auteur ne se fait pas faute d'en tirer les conséquences les plus lointaines.

Mais venons à l'essentiel de sa thèse. Quelle est la source commune des doctrines manichéennes et mandéennes dont l'affinité est démontrée ? C'est la religion de l'Iran. C'est là que naquit la croyance que l'âme est un principe divin, descendu du monde de la lumière dans la matière et qui doit en être délivré pour être rappelé dans sa patrie céleste. L'âme du monde et l'âme individuelle ne sont, d'ailleurs, pas nettement distinguées, de sorte que la soteriologie se combine avec la cosmologie. En dernière analyse ce serait donc en Perse qu'il faudrait chercher l'origine de dogmes qui, par l'intermédiaire de communautés juives dissidentes, auraient passé au moins en partie dans le christianisme.

Un appendice est consacré au culte du Temps ou Aïôn et à la conception de la « Ville Éternelle ». Ces idées sont ramenées à leur origine orientale et suivies jusqu'à l'époque byzantine. Un second appendice veut prouver que les récits qui nous sont faits de la libération de l'âme ne procèdent pas, comme on l'a dit, de contes populaires, mais de cérémonies liturgiques.

On trouve dans ce volume les qualités et les défauts qui caractérisent les œuvres de M. Reitzenstein : vaste érudition philo-

logique qui tire de tous les recoins et utilise avec sagacité des textes ignorés, abondance de vues intéressantes et d'aperçus nouveaux, manque total de composition et de subordination, qui rend pénible toute lecture suivie, hardiesse extrême de conclusions insuffisamment démontrées. Les ressemblances entre le manichéisme et le mazdéisme sont très naturellement et peut-être que Mânî, né en Babylonie, a commencé par être un disciple des « Saiséna » de son pays, et il ne suffit pas que Zoroastre soit mis en scène dans un hymne d'époque tardive pour que nous soyons forcés d'admettre que les mazdéens de l'époque des Achéménides partageaient les croyances qui lui sont prêtées bien des siècles plus tard.

FR. LEROUX.

VLADIMIR MINORSKY. — *Notes sur la secte des Ahlè Haqq*. Paris, Leroux, 1922. 192 pages, avec une carte et 2 planches.

Au cours d'un long séjour en Perse, M. Minorsky put, en 1902, entrer en relation avec un ancien adepte de la religion des Ahlè-Haqq, ou « Gens de la Vérité », secte mystérieuse, à laquelle s'était intéressé déjà le comte de Gobineau. Il réussit à faire l'acquisition d'un précieux manuscrit contenant des livres sacrés de cette secte et en donna, en 1911, une traduction russe avec un résumé en français (1). Depuis lors, il ne cessa guère d'être en relations personnelles avec des Ahlè-Haqq, et les informations très sûres qu'il nous communique aujourd'hui sur eux, sont les résultats de cette patiente enquête.

(1) *Matériaux pour servir à l'étude des croyances des Ahlè-Haqq ou Ahlè-Haht*. Travaux de l'Institut Lazareff, XXIII, Moscou, 1911. Cf. Cf. HUANT, *Journal Asiatique*, 1914, pp. 474-6.

La secte actuelle paraît être de formation tardive, peut-être pas antérieure au XVIII^e siècle, mais elle a admis dans son credo des traditions fort anciennes dont M. Minorsky s'efforce de dégager les éléments historiques. Il apparaît qu'elle s'est formée dans les montagnes de la Perse occidentale et elle est encore très répandue dans la Louristan et la province de Kermanschah, mais ses colonies sont dispersées aujourd'hui sur la vaste étendue du plateau de l'Iram : elles se servent de trois langues : le persan, le dialecte gouzari et le turc et se partagent en plusieurs groupements religieux, mais le secret dont s'entourent ces communautés rend difficile de définir leurs particularités. On trouve des colonies d'Ahlè-Haqq même hors de la Perse, non seulement en Transcaucasie et en Turquie, mais jusque dans l'Afghanistan et dans l'Inde. M. Minorsky s'est attaché à préciser en détail les caractères et l'état sporadique.

L'auteur apporte des clartés nouvelles sur le dogme essentiel de la religion des A. H., qui est la croyance à sept réincarnations successives de Dieu, accompagné dans chaque avatar de quatre ou cinq anges, qui, comme lui, revêtent la forme humaine. D'ailleurs, cette doctrine s'accorde avec la croyance générale à la métempsychose, par laquelle les gens de la Vérité essaient de résoudre le problème de l'existence du mal. Mais la partie la plus neuve des « notes » de M. Minorsky a trait à l'étude des usages et des coutumes conformistes de l'Islam, sacrifices « cruels » d'animaux mâles et spécialement du coq et offrandes « cuites » de riz et d'autres aliments, jeûnes annuels et pratiques ascétiques, « recommandation de la tête » ou cérémonie d'initiation par le partage

d'une noix, unions mystiques entre « frères » et « sœurs », séances extatiques où se produit l'extase, usages nuptiaux et funéraires, prétendus festins nocturnes suivis d'une promiscuité érotique : sur tous ces points l'auteur apporte des données précieuses. Il n'y a pas de doute que dans ce culte arctaire et occulte comme dans celui des Nusairis de Syrie et des Qyzi-Hach d'Asie Mineure, qui offrent avec les Aïle-Haqq des affinités indéniables, se sont conservés de très anciens rites du paganisme¹.

Les historiens qui ignorent le persan et le turc sauront particulièrement gré au savant auteur de ce livre d'avoir traduit et commenté de longs extraits des textes religieux des Aïle-Haqq ; ils apprécieront l'utilité d'une bibliographie critique qui comprend à la fois les ouvrages orientaux et occidentaux, mais tous les lecteurs regretteront l'absence d'un index qui permette de se retrouver plus aisément dans la foule des observations intéressantes réunies dans ce curieux ouvrage.

FR. CHAMONT.

PAUL PERONNET — *Negotium perambulans in tenebris*. Études de démonologie et de magie orientale. Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 61, Broch. in-8° de 38 pages. Strasbourg, 1922.

L'érudition étendue de M. P. Peronnet lui permet de suivre sur tous les terrains

¹ Les banquettes suivies d'orgies dans l'obscurité sont déjà attribuées aux Manichéens (Pauliciens) dans une formule d'extase qui date du temps de Photius (Migne, *Patrol. grecque*, t. I, col. 1469 a). — Pour l'usage des rameaux de myrte et de saule dans les fêtes (p. 93), comparer celui du lulab chez les Juifs

les manifestations, d'une interprétation souvent difficile, des croyances magiques de la basse antiquité. Il étudie tout spécialement la raison pour laquelle des dieux et des satyrs sont devenus des cavaliers dans les représentations populaires.

À une époque relativement récente, généralement après Alexandre, les peuples furent vivement impressionnés par le spectacle des troupes à cheval, lanciers et cuirassiers. Dorenavant les dieux et les héros combattent à cheval ; on les représente volontiers lancés au galop, foulant aux pieds de leur monture l'ennemi terrassé. Le christianisme emprunte au paganisme les images équestres dont il fait des saints militaires. Les manuscrits syriaques, recueils de prières et d'exorcismes, figurent également à cheval « saint Georges perçant le dragon, Mar Zaï'a Choutrons perçant le démon de la peste, Mar Gabriel perçant la diablesse du mauvais œil, Mar Il'ernizil perçant le chien enragé, et finalement le grand roi magicien Salomon perçant Asmodés, prince des démons ».

La lecture de cet opuscule n'instruit pas seulement des curieuses pratiques gréco-orientales, elle éclaire de très anciennes coutumes. Ne sont-ce pas toujours les mêmes raisons qui ont mis aux mains des divinités protectrices les armes les plus perfectionnées de leur temps ? La constance des pratiques magiques est un des phénomènes les plus surprenants. Ce n'est pas seulement notre mot « goule » qui, par l'intermédiaire de l'arabe *ghoul* dérive

et la frousque du Sâlihyah reproduite ici même cf. ci-dessus, p. 208. — La Perle du révélateur de la Divinité p. 12 peut être rapprochée de la Perle de l'âme chez les Manichéens et Ruzbihanis, *Das iranische Erlösungsmysterium*, 1931, p. x et p. 11.

du babylonien *gallou*, c'est, semble-t-il, aussi la *Gello* des Grecs ⁽¹⁾. Il n'y a pas là une simple similitude onomastique, il y a identité de fonction. En Grèce, comme en Babylone, ce démon ravit les enfants à leur mère.

R. D.

V. H. W. DOWSON. — *Dates and Date cultivation of the Iraq* (Contributions to the agricultural directorate of Mesopotamia), 2 fascic. N^o 1921.

En Babylone, nous dit Hérodote I, 193, dans la plaine poussent spontanément des palmiers, la plupart portent des fruits dont les habitants font certains mets; ils en font aussi du vin et du miel. Ce que nous décrit Hérodote pour le V^e siècle avant notre ère est encore vrai aujourd'hui. Les dattiers sont une richesse de la Mésopotamie et le sera d'autant plus si l'irrigation et la culture étaient développées.

Les deux fascicules de l'ouvrage de M. Dowson reproduisent une enquête sur l'état actuel de la culture du palmier dans l'Iraq et nous permettent de faire quelques comparaisons avec les usages d'autrefois. Les fouilles mésopotamiennes nous ont restitué de nombreuses tablettes qui ont trait à la culture du palmier et à la vente des dattes; dans ces tablettes nous sommes frappés du nombre de termes dont nous ignorons la valeur exacte et que les Babyloniens emploient pour désigner les différentes parties du palmier. La langue arabe, dont le vocabulaire est d'une richesse incroyable, possède également une multitude de termes

qui caractérisent chaque état du dattier et de son fruit, là où nous emploierions une périphrase. Enfin, ce que rapporte aujourd'hui un palmier mérite de retenir notre attention et nous facilitera quelques rapprochements intéressants, car nous possédons également des textes qui évaluent le produit des anciennes palmérales. C'est à ces divers titres que ces volumes peuvent être indirectement utiles à l'archéologie.

G. C. INTASAL

Carchemish. — *Report on the excavations at Jerablus on behalf of the British Museum, conducted by C. LEONARD WOOLLEY, with T. E. LAWRENCE and P. L. O. GUY. Partie II. The Town Defences, by C. L. WOOLLEY.* London, 1924, pp. 33-150, 30 planches.

Les lecteurs de *Syria* voudront bien se reporter à l'article sur l'Art hittite (I, 1920, pp. 204 et suiv.), où j'ai exposé les résultats des fouilles de Carchemisch, d'après la Partie I qui avait seule été publiée à ce moment.

La Partie II, qui vient de paraître, concerne l'architecture et en particulier les défenses militaires de la ville. On trouvera cependant parmi les planches un certain nombre de reproductions fort intéressantes qui se rapportent aux sculptures décoratives, mais le commentaire relatif à ces monuments est réservé pour un volume ultérieur.

Le chapitre du début (qui est le 3^e de l'ouvrage) forme une sorte d'introduction générale où M. Woolley a résumé l'histoire de la cité hittite. Construite par les premiers occupants sur le banc rocheux qui borde l'Euphrate, ce village devint, avec les ruines accumulées des ha-

(1) L'opinion de Sophocle que l'arabe *ghoul* dériverait du grec *gello* est difficile à admettre, car le *gamma* à basse époque n'avait plus assez de force pour être rendu par *ghain*.

bitations, un monticule artificiel d'une quinzaine de mètres que les habitants résolurent un jour d'entourer d'une muraille pour être plus en sûreté. On était déjà arrivé à l'âge du bronze, dans le courant du troisième millénaire; c'est la période de l'« ancien hittite ».

Avec le « moyen hittite » nous voyons la ville s'agrandir si bien qu'une seconde ligne de défense devint nécessaire, englobant les habitations de la ville proprement dite. Cette première grande cité fut détruite, lors de l'invasion des peuples de la mer, à la fin du XII^e siècle. Mais, sans tarder, une autre Carchemish s'éleva sur la précédente, bâtie avec les matériaux mêmes que l'on trouvait sur place et qu'on réemployait. C'est alors une place forte de première importance, dont les maisons débordent les remparts et s'étendent si loin qu'un troisième mur d'enceinte s'ajoute aux deux autres pour englober les quartiers neufs. Ainsi accrue, la ville dura jusqu'à la conquête du roi d'Assyrie Sargon, en 718, et eut jusqu'à la ruine définitive sous Neuchadnezzar, en 605 avant J.-C.

Ce sont les différentes phases de ces constructions que l'auteur a étudiées avec un soin très minutieux. De nombreux croquis dans le texte complètent les planches. Signalons l'intérêt du chapitre sur le quai qui bordait la rive droite du fleuve et sur la porte du bord de l'eau richement décorée de sculptures. Insistons aussi sur le rôle de Carchemish comme entrepôt de commerce pour les marchandises descendant le cours de l'Euphrate et transportées de l'Arménie du Nord, ou au contraire remontant avec les bateaux qui venaient du golfe Persique. Sa situation géographique se prêtait admirablement à

faire de la cité hittite le point de départ des caravanes qui s'acheminaient ensuite vers l'ouest, vers la Syrie et vers la Méditerranée.

Les fouilleurs anglais ont pu rétablir aussi le plan de quelques maisons de la ville, et ce sont des documents précieux pour la connaissance de l'architecture privée à cette époque. Dans une de ces habitations a été recueillie une tablette cunéiforme qui est commentée et traduite par M. R. C. Thompson.

Le dernier chapitre est un des plus intéressants et traite des différentes méthodes de bâtir chez les Hittites. M. Woolley conteste les théories émises par les fouilleurs allemands de Siadjiri au sujet de l'emploi de charpentes en bois interposées entre le soubassement de pierre, qui forme le bas des murailles, et le mur de briques qui se dresse sur ces assises (voir *Syria*, II, 1921, p. 10). Rien de pareil ne se voit à Carchemish et l'on ne peut pas considérer ce système comme une caractéristique générale de l'architecture hittite. Ce qui est particulier ici, c'est l'alternance, dans les blocs sculptés du soubassement, de dalles de basalte et de dalles de calcaire, ce qui introduit des tons différents, blancs ou noirs, dans toute l'étendue de la frise. On peut s'imaginer ces sculptures vivées de tons vifs de couleurs, au moins dans les détails. Sur les murs de briques crues pouvaient s'appliquer aussi des panneaux de cèdre ou des panneaux de terre émaillée. Le tout devait former une pittoresque et originale décoration.

L'auteur n'est pas d'accord non plus avec les fouilleurs allemands pour considérer l'alent comme le point de départ de toute la construction hittite (voir

Syria, *ibid.*, p. 14) Il établit l'originalité et l'indépendance de la conception indigène. Dans ses principes techniques, rien qui vienne de l'Égypte. La liaison avec la Mésopotamie est plus sensible Il y a des ressemblances évidentes avec les palais de Nive, mais comme nous l'avons nous-mêmes déduit de raisons stylistiques (*Syria*, I, pp. 180 et 266, M. Woolley pense que s'il y a eu emprunt, ce sont les Assyriens qui sont les débiteurs. L'art des Assournasirpal et des Assourbanipal est de plusieurs siècles postérieur à celui des architectes de Carcho et si

Il y a enfin un parallélisme à établir avec les palais crétois et avec celui de Phylakopi de Milo L'évidente connexion entre les deux régions ne prouve pas que l'une ait imité l'autre directement ; il peut y avoir eu une source commune pour elles deux.

Cette brève analyse ne donnera qu'une idée incomplète de l'intérêt que présente le travail de M. Woolley. Aussi nous nous proposons d'y revenir avec plus de détails dans un article du *Journal des Savants*.

F. POTTIER

J.-B. CHABOT. — *Choix d'inscriptions de Palmyre*, traduites et commentées, publié aux frais du duc de Loubat. 1^{er} vol. in-4^e de 148 pages et XXXII planches. Paris, P. Geuthner, 1922. Prix : 50 francs.

La généreuse initiative du duc de Loubat, associé étranger de l'Académie des inscriptions, nous vaut un ouvrage qui sera bien accueilli par le grand public lettré. Le sol de Palmyre a livré des séries de sculptures et d'inscriptions. Toutefois, l'abondance des bustes palmyréniens et leur valeur inégale ont contribué

à jeter sur eux quelque défaveur ; quant aux inscriptions, seuls les initiés savaient où aller en chercher une traduction. M. l'abbé J.-B. Chabot, membre de l'Institut, chargé d'éditer les textes palmyréniens dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*, était mieux que personne à même d'en présenter au public des spécimens destinés à montrer que si les simples épigraphes sont souvent banales, — comme cela se voit même en Grèce, — des textes très importants ont aussi été mis au jour.

Au premier rang, il faut placer la loi fiscale gravée sur une pierre de 1 m. 75 de haut sur 4 m. 80 de long, découverte à Palmyre, en 1881, par le prince Abamuelk Lazarew et conservée actuellement au musée de Pétersbourg. On ne connaît qu'une seule autre loi de ce genre, un latin trouvé à Oxyrhynchus et l'autre grec provenant de Coptos en Égypte, mais ils sont loin, l'un et l'autre, d'avoir l'étendue et l'importance du texte de Palmyre qui offre encore cette particularité remarquable d'être bilingue, palmyrénien et grec. Cette loi fiscale détermine tous les impôts à percevoir dans la ville de Palmyre ou sur son territoire et cela, comme l'a reconnu M. Cagnat, au profit de la caisse municipale. On pénètre avec ce texte dans la vie intime de cette cité si particulière par sa position en plein désert comme par le génie de ses habitants qui, de ce centre caravanier, ont fait une métropole florissante, un moment même, capitale d'un empire. Cette inscription nous fait assister à ce grand mouvement d'hommes, d'animaux et de marchandises, à ce défilé d'ânes et de chameaux, à ce concours de traitants, de publicains, de brocanteurs, de plaideurs, de magistrats, foule affairée

et bigarrée, se pressant sous les longues colonnades dont les ruines font encore aujourd'hui l'admiration du voyageur. Elle nous fait aussi connaître l'organisme administratif : le Sénat avec son président et son secrétaire, deux archontes (appelés ailleurs stratèges), une sorte de conseil des dix et des syndics. Rien n'y manque, même pas la taxe sur les prostituées.

M. J.-B. Chabot commente ensuite les inscriptions honorifiques, notamment celles du grand temple — consacré non au Soleil comme Wood le conjecturait, mais au dieu Bel — qui apparaissent dès l'an 17 de notre ère. D'autres inscriptions honorifiques proviennent du petit temple ou temple de Baalsamin, mais surtout des colonnades longeant les principales voies de la ville.

Les inscriptions religieuses ne sont pas moins nombreuses ni importantes, révélant le panthéon local. On lira avec un intérêt particulier les pages où les formules palmyréniennes sont mises en parallèle avec les formules juives. Puis, viennent en abondance les textes funéraires dont le plus anciennement daté remonte à l'an 9 avant notre ère.

Cet exposé épigraphique, d'une lecture attachante, est précédé d'une introduction où, avec un résumé de l'histoire de Palmyre, sont relatées les circonstances dans lesquelles les premiers monuments palmyréniens ont été découverts et le déchiffrement de l'écriture palmyrénienne a été effectué par l'abbé Barthélemy, en février 1754.

En appelant, par son texte et par ses belles planches, l'attention du public sur les ruines de Palmyre, cet ouvrage pose la question des fouilles à entreprendre sur ce site célèbre. « Les découvertes faites

jusqu'ici à Palmyre, dit l'abbé J.-B. Chabot, sont dues aux efforts de quelques voyageurs ayant travaillé dans des conditions difficiles. Une exploration méthodique des ruines donnerait d'importants résultats, tant pour l'épigraphie que pour l'archéologie. Il est à souhaiter que le Service des antiquités de Syrie en prenne bientôt l'initiative. » La voix autorisée du savant épigraphiste mérite d'être entendue.

Ce point d'eau, au milieu du désert, a dû jouer un rôle dès une haute époque, peut être sous un nom différent. En tout cas, si le rédacteur du livre des *Chroniques* (II, viii, 4) en attribue, architecturalement d'ailleurs, la fondation à Salomon, c'est que Palmyre ou Tadmor était déjà célèbre sous les Séleucides. Au point de vue de l'histoire de l'art, de nouvelles découvertes à Palmyre nous apprendraient beaucoup : on commence seulement à soupçonner l'importance de l'art palmyrénien et sa rapide diffusion. La richesse incomparable des Palmyréniens, tenue à l'abri des guerres et des incursions, leur a permis de développer dans leur cité un art d'une qualité rare. Si l'épigraphie soulève le problème des relations entre Palmyre et Jérusalem, l'histoire de l'art pose, de son côté, un problème analogue dont, à vrai dire, la solution peut être différente : nous ne pouvons qu'indiquer en passant que le même art décoratif a été propagé de Palmyre sur les bords de l'Euphrate, d'une part, et de l'autre jusqu'à Jérusalem.

Puisque les circonstances sont favorables à une exploration rationnelle de Palmyre, il est à désirer qu'on trouve les moyens de l'accomplir.

R. D.

PÉRIODIQUES

René MOUTERDE. — Inscriptions grecques et latines de Syrie. *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. VIII, fasc. 3, pp. 75-110, Beyrouth, 1922.

Les nouveaux textes publiés par le R. P. Mouterde comprennent un diplôme militaire de Mu'rab (Liban), des épigrammes de l'Emésène dont l'une montre que l'ère d'Actianus était en usage à Arêthuse concurremment avec l'ère des Séleucides, des textes de la Palmyrène, de la Syrie du nord et du Liban. Un commentaire particulièrement développé est réservé à l'inscription de Hammara (Anti-Liban) dont M. Clermont-Ganneau a proposé une restitution (*).

Les grandes percées qui ont été pratiquées dans la ville de Beyrouth, en 1916, ont mis au jour une ruine importante, à cinquante mètres environ au sud-ouest de la mosquée Nebi Yahia ancienne église St-Jean). Le R. P. Chekko et feu Mourad Baroudy avaient demandé qu'on en levât le plan; mais le gouvernement d'alors n'en a rien fait et il ne paraît pas que le *Denkmalschutzkommando* s'en soit inquiété (*).

Cet édifice ruiné, mesurant environ 30 mètres sur 12, n'a pas été identifié. On n'en a sauvé que 2 colonnes de marbre blanc et une inscription sur marbre que publie le P. Mouterde. Dans ce texte, il est question du *Marthannus, vir magnificus, comes domesticorum*, cité

par Procope et qui représenta Justinien au synode de Mopsueste, en 550. Quant à l'édifice, le P. Mouterde pense qu'il faisait partie des constructions ordonnées par Justinien, à la suite du tremblement de terre qui renversa Beyrouth en 551.

NAEL GIRON. — Fragments de papyrus araméens provenant de Memphis (*Journal asiatique*, 1921, II, p. 36 et suiv.). — Notes épigraphiques *Journal asiatique*, 1922, I, p. 63 et suiv.).

Dans ses *Notes épigraphiques*, M. Naël Giron publie une série de petits textes sur cachets, bague, croix, lamelle d'argent et un lot d'inscriptions arabes, le tout provenant de Syrie.

Les fragments de papyrus ont été découverts par M. Quibeli à Saqqarah. La conclusion de M. Giron est à retenir : « C'est donc d'une « colonie » de Sémites non Juifs, habitant le quartier du Mur-Blanc à Memphis, que provient le lambeau de papyrus ici étudié... Il nous laisse entrevoir qu'au V^e siècle avant notre ère, sous la domination perse tout au moins, les populations assyriques cantonnées dans le quartier d'Asakhtuoni jouissaient des mêmes prérogatives que les Juifs d'Éléphantine et possédaient probablement, comme eux, une organisation autonome analogue à celle des quartiers francs dans le Levant, au moyen âge. » Le fait que cette colonie est désignée sous le terme de *heila* est fort curieux.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Centenaire de la Société Asiatique et de Champollion

Le 11 juillet dernier, à la Sorbonne, sous la présidence du Président de la Ré-

(*) *Revue de l'Histoire des Religions*, 1921, II, p. 108-118.

(*) Voir *Syria*, 1921, p. 360.

(*) Il est porté sur le plan du comte du Montil du Buisson, *Syria*, 1921, p. 259, sous l'indication « Basilique byzantine (V) ».

publique assisté de MM. Léon Bérard et Sarrant, le 12 juillet au Louvre sous la présidence de M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, entouré de MM. d'Estournelles de Constant, Georges Benedite, Paul Moraux, Maurice Croiset, etc., le 13 juillet à l'Hôtel de Ville et dans un banquet qui réunissait 230 personnes sous la présidence de M. Sarrant, ministre des Colonies, les fêtes en l'honneur du centenaire de la Société Asiatique et du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion, ont manifesté avec le concours de 150 délégués de sociétés savantes et universités françaises ou étrangères l'importance qu'ont prise les études orientales depuis un siècle.

En ce qui concerne la part prise par notre pays dans cet accroissement de nos connaissances, la publication que la Société Asiatique vient de faire paraître chez Gauthier : *le Livre du Centenaire, 1822-1922*, in-8° de viii et 295 pages, donne des renseignements précis. Depuis 1808, M. Émile Senart dirige l'activité de la Société Asiatique avec une autorité et un dévouement auxquels on n'a pas manqué de rendre hommage. Nul mieux que lui ne pouvait, dans un court avant-propos, commémorer l'œuvre des anciens pour mieux affirmer la volonté de travail et les espérances des membres actuels.

Dans le même ouvrage, M. L. Fiol a rédigé un très intéressant « Historique de la Société » dont le premier bureau, élu le 1^{er} avril 1822, réunissait les noms du duc d'Orléans, président honoraire, de Silvestre de Sacy, président effectif, du comte de Lasteyrie et du comte d'Hauterive, vice-présidents, d'Abel Remusat, secrétaire et de Garcin de Tassy, secrétaire-adjoint et bibliothécaire.

La seconde partie du *Livre du Centenaire* est formée d'une suite de notices montrant l'activité de la science française depuis cent ans : l'*Égyptologie*, par A. Moret, l'*Assyriologie*, par G. Contreau, la *Philologie hébraïque*, l'*exégèse biblique*, l'*archéologie palestinienne et l'épigraphie sémitique*, par Mayer-Lambert; les *Études arméniennes*, par J.-B. Chabot; les *Études éthiopiennes*, par Marcel Cohen; l'*Élamisme*, par Clément Huart; les *Études arméniennes*, par A. Meillet; les *Études iraniennes anciennes*, par le même, l'*Indonisme*, par Félix Lardé; l'*Indochine*, par Antoine Cabaton; la *Sinologie*, par H. Maspero; les *Études japonaises*, par J. Dautremet; la *Géographie*, par Henri Cordier.

Nombre de ces disciplines intéressent la Syrie antique, médiévale ou moderne, et le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Léon Bérard, n'a pas manqué de remarquer dans son discours à la Sorbonne : « La France a acquis une situation privilégiée en Orient, la Syrie, entre autres, lui est ouverte, comme la Palestine l'est à nos alliés. Sur les côtes phéniciennes, sur l'Euphrate, des tellas innombrables jalonnent vallées et montagnes. Des documents nombreux, et de la plus haute importance, attendent les chercheurs et les érudits sur ces champs de bataille, ces routes fameuses par où ont passé depuis des siècles tous les peuples sémitiques, aryens ou mongols. »

Les travaux de M. Roger Jusserand, architecte, en Syrie

M. Jusserand devait en Syrie compléter les relevés de M. Camille Enlart, que nous avons eu l'occasion de signaler Syria.

1024, p. 333) et dont un prochain fascicule de Syria donnera un aperçu. En réalité, M. Jusserand a dû remplir plusieurs missions, de février à juillet 1922.

M. Et lart, s'étant attaché à l'étude des églises franques, avait chargé M. Jusserand de relever les vestiges de l'architecture franque militaire et civile. On possédait l'ouvrage classique du baron Rey sur *l'Architecture militaire des Croisés*, dont on a reproduit si souvent les perspectives cavalières, mais on pouvait espérer compléter ce travail, sinon le relaire. En réalité, les nouveaux relevés de M. Jusserand laissent entrevoir une révision importante. L'œuvre très négligée de E.-G. Rey comporte des erreurs. En ce qui concerne Tortose, Qal'at-sh-Shajif, Beaufort et Byblos, d'importantes corrections s'imposent. Quelles surprises réserve la révision des relevés de Qal'at el-Hosu, de Marqab et de Sahyoun ? Les faits constatés par M. Jusserand sont importants et nous devons signaler quelques-unes de ses observations.

« La grande salle du château de Tortose, de 44 m. 03 de long sur une moyenne de 14 m. 35 de large, était recouverte de 12 voûtes d'arêtes. Elle était traversée longitudinalement par une rangée de cinq piliers, aujourd'hui disparus. Ces piliers divisaient le vaisseau en deux nefs d'égales dimensions. » La principale erreur du plan de Rey est de figurer une deuxième salle attenant à la principale. Cette deuxième salle n'existe pas.

À Amyoun, à Daddé, à Enfé, M. Jusserand a relevé des chapelles romanes ornées de fresques qui mériteraient d'être relevées et copiées.

À Byblos, l'actif architecte a mesuré et dessiné le château fort de l'époque des croisés; il a reconnu les parties arabes

et a établi par un sondage que la base était enterrée de plus de 2 mètres. « Ce château qui est très beau, écrit-il, ne présente pas cependant un ensemble aussi majestueux que ceux de Tortose, Marqab ou Qal'at el-Hosu, parce que ceux-ci étaient destinés non seulement à la défense, mais aussi à l'habitation. Mes relevés très détaillés me permettront de le restituer tel qu'il devait se présenter aux XII^e-XIII^e siècles. »

M. Jusserand a encore travaillé à Alep, Terzoll et Saida, mais surtout à Damas; relevé de la maison Azem (musée et école des arts appliqués), de l'église de la Croix, de la médersa et du tombeau de Belbars, de la médersa et du tombeau de Nour ed-din, du tombeau de Melek el-Abl (le musée actuel), des mausolées des dames Fatima, Koultonen, Souqema, du mausolée de Qa'qari, de la médersa de la rue Be'n el Medares, du maristan de Nour ed-din, des fours de potiers arabes de Bab esh-Sherq.

Empereurs ou Dieux ?

Nous remercions de M. Clermont-Ganneau, membre de l'Institut, les observations suivantes au sujet de l'article de M. Breasted.

Dans l'une des fresques décorant le sanctuaire de Salihyé, celle du mur nord de la salle n° 1 (scène du sacrifice fait par le tribun Julius Terentius devant le front de ses troupes), M. Breasted décrit (p. 209) et la planche XLVIII montre partiellement un groupe de trois statues, chacune debout sur une base circulaire, représentant trois personnages virils en grande tenue militaire romaine, la tête nimbée d'or, s'appuyant sur une longue lance piquée en terre. Faut-il, avec le savant explorateur,

voir dans ces statues, « des images des empereurs romains divinisés », et adorés, selon l'usage, dans ce qui serait la chapelle militaire que comportait tout camp romain ? On pourrait à la rigueur, en se plaçant à ce point de vue, penser à Septime Sévère et ses deux fils Caracalla et Geta, malgré ce que ce groupement iconographique aurait de singulier. Mais je doute fort, pour d'autres raisons, que nous ayons affaire à des statues d'empereurs, quels que puissent être ceux-ci. Entre autres anomalies, je suis frappé d'une particularité : le personnage de droite est non seulement nimbé, mais casqué, en outre il « porte du bras gauche un petit bouclier rond » ; ces deux détails caractéristiques sont en désaccord avec ce que nous connaissons de la tenue officielle, l'uniforme à l'ordonnance porté par l'empereur romain. Aussi me demandé-je si nous n'aurions pas affaire en réalité à trois statues de véritables dieux, à la triade palmyrénienne constituée par les dieux Yarbîbol, Aglibol et Malakbel (ou telle autre divinité tierce de même origine) ?

Nous avons, en effet, toute une série de monuments palmyréniens bien connus, bas-reliefs et tessères (sans parler des inscriptions) qui nous montrent ces trois dieux associés soit à deux, soit, comme ici, à trois et portant le grand uniforme romain. Sur certains de ces monuments les dieux ainsi militarisés portent justement en même temps que la lance, le « petit bouclier rond », la *parma* appartenant à l'arme de la cavalerie (cf. par exemple, le bas-relief accompagnant la dédicace palmyrénienne à l'un de mes vieux clients mythologiques, Satrapôs, le dieu énigmatique Chadrapha). Il est à noter, à

l'appui de cette vue, que la Tyché de Palmyre est peinte précisément au-dessous du trio en question. En militarisant ainsi leurs dieux nationaux les Palmyréniens ne faisaient que suivre la mode à laquelle les cultes orientaux ont obéi à l'époque romaine. Les exemples abondent, je me bornerai à rappeler l'un des plus remarquables, que j'ai traité il y a quelque quarante-cinq ans, celui de l'Horus hiéroglyphique déguisé en officier de cavalerie romaine et ayant fini, en passant sur le terrain chrétien, par servir de prototype à saint Georges ; même aventure est arrivée plus tard à nombre de saints chrétiens ayant en général des attaches orientales, et qui ont été ainsi logés, ou plutôt habillés à la même enseigne, et embrigadés dans l'armée romaine.

Il est possible qu'à l'origine ce soit le culte impérial, matérialisé dans les *images* officielles, qui ait exercé une influence plastique sur la figuration conventionnelle de ces divers dieux orientaux ; en les présentant sous ces espèces caractéristiques leurs adorateurs indigènes faisaient virtuellement acte de foi et du loyalisme envers les maîtres du jour.

CLERMONT-GASSET

Les fouilles de Syrie et la Presse

La presse quotidienne n'a pas manqué de signaler l'importance des découvertes archéologiques qui se poursuivent en Syrie depuis deux ans et on ne saurait être surpris que M. Auguste Gauvain en ait fait mention à différentes reprises. On a cependant lu avec étonnement, dans les *Débats* du 12 octobre 1921, cette observation du distingué publiciste : « Il est inutile de couvrir le pays d'archéologues qui fas-

sent en quelques années sortir de terre tous les monuments millénaires. En Algérie et en Tunisie, on a procédé — non — plus modestement et plus méthodiquement. S'il y a eu un peu trop de paranoïa de ce côté on tombe dans l'excès contraire en Syrie. Nos lecteurs sont trop au courant de ces questions pour que nous insistions, il suffira de rapporter la réponse de M. Salomon Reinach dans la *Revue archéologique* (1922, I, p. 175) :

« Ces critiques ne sont pas fondées, mais il peut y avoir économie et avantage à convenir d'un programme d'ensemble avec l'intention de « sérier » les efforts. »

L'avantage d'un programme d'ensemble

a été reconnu dès la première heure par le général Gouraud, Haut-commissaire, qui a demandé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de le tracer. L'Académie a nommé à cet effet une commission qui, non seulement a indiqué les sites à fouiller en première urgence, mais qui a aussi été consultée sur le choix des explorateurs.

En ce qui concerne la méthode et le plan d'ensemble, on se référera au *Journal des savants* de juillet-août 1922, en attendant que nous puissions publier le rapport que M. E. Pottier a lu à l'Académie des Inscriptions et qui contient toutes les précisions utiles.

Le Gérant, PAUL GEUTHNER.

DECOUVERTE A BYBLOS D'UN HYPOGÉE DE LA DOUZIÈME DYNASTIE EGYPTIENNE

PAR

CHARLES VIROLLEAUD

Le 17 février 1922 le Service des Antiquités du Haut-Commissariat en Syrie était avisé par le Conseiller administratif du Mont-Liban qu'un éboulement s'était produit, la veille, dans la falaise de Djebel-Byblos, à l'angle S.-O. de l'enceinte du château, et avait révélé l'existence d'un hypogée contenant un sarcophage fermé, de grandes dimensions ⁽¹⁾.

Les éboulements sont fréquents sur ce point de la côte syrienne. La falaise de Byblos est composée, en effet, d'une roche de qualité médiocre, que les pluies éboule vers de plus en plus chaque année davantage, et il n'est pas douteux que bien des sépultures de la nécropole gébite ont été déjà, au cours des siècles, anéanties de la sorte. L'accident du 16 février 1922 s'est produit, en tout cas, de la façon la plus favorable, puisqu'il a recouvert à peine l'angle N.-O. de l'hypogée, et sans l'endommager aucunement.

L'HYPOGÉE

La tombe qui vient d'être mise au jour a été creusée à 6 m. environ de profondeur. Si elle se trouve maintenant à 12 m. au-dessous du sommet de la falaise, c'est que le sol primitif s'est exhaussé par suite de la destruction des murs qui ont été élevés au-dessus de la grotte, à l'époque romaine et au moyen âge. L'hypogée n'offre rien, en lui-même, de remarquable. C'est une simple excavation de 2 m. 70 de haut, de 5 m. de large (E.-O.) et de 4 m. de long (N.-S.).

⁽¹⁾ Voir C. B. de l'Académie des Inscriptions, 1924, pp. 77, 105, 141, 234 et Syria t. III, p. 86.

Le côté Est, opposé à l'ouverture produite par l'éboulement, était bouché par un mur de pierres sèches, à peine équarries, et qui, visiblement, fermait la partie inférieure du puits par lequel le sarcophage a été introduit dans la grotte.¹¹

À l'Ouest se dressait un mur de moellons, qui paraît être resté machéve et qui remplissait presque entièrement l'espace compris entre le sarcophage



FIG. 1. — Partie inférieure de la galerie, au point kk

et le roc. Il semble qu'on ait voulu, au moyen de ce mur, renforcer la paroi de l'hypogée ou en soutenir le plafond.

Au Nord, débouche une galerie, coupée à angle droit, longue de 13 m. 50 et dont la hauteur maximum est de 2 m. Le sol de la galerie est en A'B' à 1 m. 60 au-dessus du sol de l'hypogée, et à l'autre extrémité, en QQ, il est à 4 m. 75 au-dessus du même niveau. QQ est l'ancienne entrée de la grotte, laquelle a été trouvée fermée par un mur en pierres de taille.

À l'Est de la grande galerie, et vers le point où elle s'infléchit vers l'Est, on avait percé une autre galerie, longue de 8 m. et dont le fond est formé au Sud par l'extrémité Nord du mur qui forme le puits P.

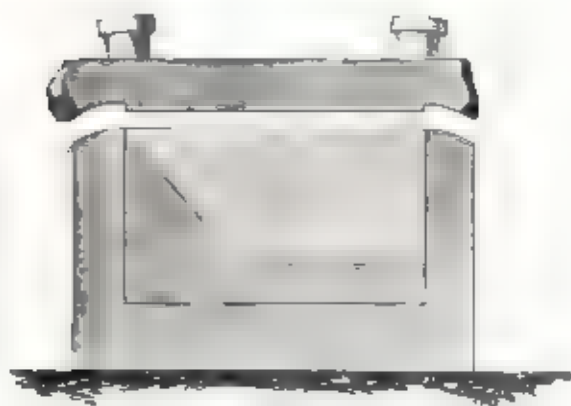
¹¹ Ce puits a été ouvert plus tard (en juin-juillet 1922). Nous avons pu nous assurer

qu'il ne donnait accès à aucune autre sépulture.

GROTTE DE LA MÈRE
A' DJEBEL



SYNOPTHACE GROTTES DE LA FAÏSE A DJEBEÏL.



Le plan de l'hypogée (pl. LIV), qui a été dressé avec un soin minutieux par M. Ch. L. Brosse, rend d'ailleurs parfaitement compte de tous ces détails.

Au moment de la découverte, le sol de l'hypogée et au-dessus de lui une couche de terre glaise, épaisse de 60 cm. et qui est le produit d'infiltrations bien des fois séculaires. C'était là, d'ailleurs, une circonstance très heureuse⁽¹⁾, car cette terre cachait entièrement, à deux exceptions près, les objets qui avaient été déposés dans la grotte, autour du sarcophage, de sorte que aucun document n'a pu être dérobé, ni seulement changé de place, avant l'intervention du Service des Antiquités.

LE SARCOPHAGE

Le sarcophage était placé au milieu de l'hypogée et orienté exactement du Nord au Sud. Il est en calcaire du pays, sa longueur atteignant 2 m. 80, sa largeur 1 m. 48 et sa hauteur totale est de 2 m. 12 (pl. LX).

L'ouverture, qui a eu lieu le dimanche 26 février 1922, offrit plus d'une difficulté, étant donné le poids considérable du couvercle et plus encore, l'étroitesse de la grotte. En défaut de la pierre — laquelle est d'ailleurs assez tendre, — provoqua la rupture en deux du couvercle. La plus grande des deux moitiés a été laissée en place (pl. LXI, fig. 3).

Le fond de la cuve ne mesure pas moins de 44 cm. d'épaisseur. Les parois, épaisses de 35 cm., ont été dressées avec soin⁽²⁾, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; elles ne présentent aucun ornement et ne portent aucune inscription.

Le couvercle n'était pas scellé à la cuve par les crampons de fer ou de bronze; son poids seul assurait au mort — pensait-on, — une protection suffisante, et il semble bien, en effet, que personne, avant nous, n'ait même tenté de le soulever. Cependant quelqu'un est entré dans cette grotte à l'époque romaine sans doute, puisqu'on a trouvé mêlés aux pierres du mur de soutènement, des fragments de verre qui datent sûrement de ce temps-là⁽³⁾.

(1) Il convient de noter aussi que le maître de Byblos, Cheikh Wadîh Hobeiche, avait pris, dès le premier jour, toutes les mesures de surveillance nécessaires.

(2) Sauf cependant le fond, qui est légère-

ment bosselé.

De cette époque, le sol de l'hypogée était couvert d'une couche de terre glaise suffisante pour cacher à plaisir des pièces du mobilier funéraire.

Bien qu'il fut brisé sur tout son pourtour, aucun débris du couvercle n'a été retrouvé dans la grotte. Peut-être faut-il admettre qu'il a été mis en place dans l'état où nous l'avons découvert. Quoi qu'il en soit, il est certain que, à l'origine, le couvercle débordait largement la cuve, car, sur la face Nord, à l'endroit où la cassure est la moins profonde, il la dépasse encore de 15 cm. Le dos du couvercle est arçonné, mais non pas suivant une ligne parfaitement courbe. Il présente dans le sens de la longueur une série de aplats, dont celui du centre est le plus large et, de chaque côté, il y en avait cinq autres — cinq au moins — dont la largeur diminuait à mesure qu'ils s'éloignent du centre.

Le couvercle s'adaptait très exactement à la cuve au moyen d'une gorge taillée sur sa face inférieure et profonde de 5 cm. En outre, et sur le côté Est seulement, une protuberance arrondie était ménagée dans cette gorge et correspondait à un évidement creusé dans le rebord de la cuve.

Cependant, de toutes les caractéristiques que présente ce tombeau, celle qui frappe d'abord et qui attire au monument tout entier une physionomie à part, ce sont les énormes tenons en forme de champignon, qui s'implantent obliquement aux angles du couvercle. Ils sont inclinés vers l'extérieur, et de telle sorte que la ligne reliant les surfaces des couronnes est parallèle à la courbe même du couvercle.

On s'attendrait à trouver quatre tenons, un à chaque angle. Mais il n'y en a que trois : les deux du Sud et celui du N.-E. À l'angle N.-O. il y a, au lieu de tenon, une sorte de plate-forme carrée et de dimensions très supérieures au diamètre des tenons. Il ne subsiste d'ailleurs que la base : le reste a été cassé, volontairement sans doute, en même temps que les bords du couvercle.

LE MOULIER PRÉPARATEUR DE L'HYPOGÉE

La figure 2 représente très exactement la disposition des objets sur le sol de l'hypogée. Ainsi qu'il a été dit plus haut, ils gisaient tous sous une couche

Ce dessin et tous ceux qui figurent dans cet article ont été exécutés par M. Bernard Bittel, ancien conservateur et qui avait été mis à la disposition du Service des Antiquités du Haut-Commissariat, en qualité de dessinateur,

par M. le chef de l'État-Major de l'Armée du Levant. Les photographies de tous les objets sont dues à M. Michel Abada, secrétaire au Service des Antiquités.



Ein vertikal produziertes Bild



Ein vertikal produziertes Bild



Ein vertikal produziertes Bild



1



2

Fig. 2. Vases of albidity



Vase de terre cuite à engobe rouge lustré

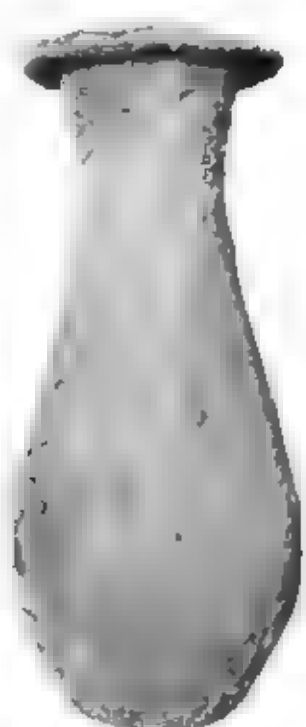


Fig. 3. Vase de bronze

Quelques pièces du mobilier de l'exposition de Ryblos

épaisse de terre glaise, à l'exception de deux jarres qui étaient debout, au pied du mur Est, et dont l'une reposait sur une banquette de pierres sèches.



Fig. 2. — Le mobilier funéraire de l'hypogée Y jointe les objets de la fig. 2 au.



Albâtre. — Deux vases (pl. LXII et fig. 2, n° 1, 2), hauts de 28 et 33 cm. Le premier était fendu en deux parties égales dans le sens de la longueur, suivant un sillon qui avait été creusé au préalable. Le col du second vase était

complètement détaché et la brisure paraît bien aussi intentionnelle. A leur forme, comme à la matière dont ils sont faits, il est évident que ces deux vases ont été importés d'Égypte.

Tous les autres documents, qu'ils soient de terre cuite ou de bronze, semblent avoir été fabriqués en Phénicie même.

Céramique. — Par comparaison avec les pièces de mobilier funéraire qui ont été trouvées en Palestine, et notamment à Lakish et à Gezer, les vases de terre cuite dont suit l'énumération appartiennent à l'époque dite du Cananéen ancien évolue ou au début du Cananéen moyen, ainsi que M. R. Dussaud l'a indiqué déjà ⁽¹⁾.

1° Environ dix jattes de terre bien cuite et de couleur rose, sans ornement d'aucune sorte. La plupart se trouvaient sur le côté Est du sarcophage, les plus petites, dont les bords ne sont que légèrement relevés, étaient en morceaux. Parmi les grandes, plusieurs étaient intactes. Les deux plus grandes diamètre 33 et 36 cm, haut 12 et 20 cm, ont été retirées de l'hypogée par le mudir de Djebail, le jour même de l'écroulement de la falaise; il est probable qu'elles étaient posées sur le sol de la galerie.

2° Dix jarres à parois minces du type représenté pl. LXIII, 5. Les deux plus grandes (haut 60 et 56 cm) ont été trouvées dans les mêmes conditions que les deux grandes jattes. Elles portaient respectivement, à gauche de l'une des anses et en bas, les signes  et . Deux autres jarres, placées debout au pied du mur Est n'étaient qu'à moitié engagées dans la glaise, et l'une d'elles contenait un vase à bec percé. Trois autres étaient couchées à l'Est du sarcophage (deux au Sud-Est et l'une au Nord-Est, celle-ci avant le flanc ouvert et elle contenant divers objets de bronze). Trois autres enfin ont été trouvées au sud de la galerie. L'une d'elles était couchée et contenait un vase à bec percé.

3° Quatre vases à une anse, à bec percé et à base circulaire. Hauteur moyenne : 14 cm. Terre rose bien cuite à engobe rouge foncé et lustré. Il y en avait deux à proximité du sarcophage (n° 12 et 13), deux autres ont été trouvés chacun dans une jarre (n° 19 et 20).

4° Deux vases en forme de calice, et à anse (n° 10, 11 et pl. LXII, fig. 3).

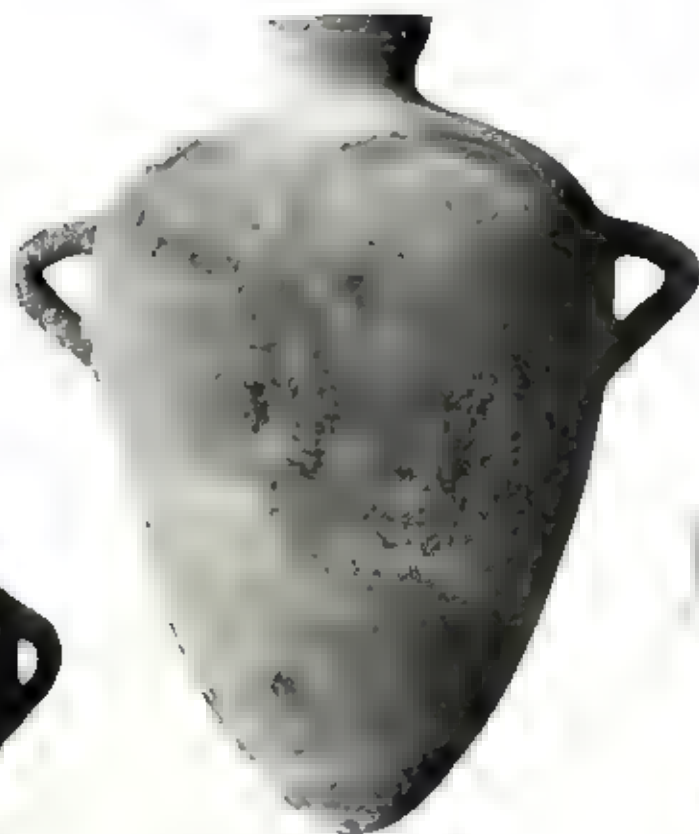
(1) *Journal des Savants*, 1922, pp. 177-178.



1 1'



2



3



4

Types ceramiques. 2, 3 et 4 provenant de 6.



N° 10



N° 1

Reviueas en argent

Hauteur 16 cm. Même matière et même aspect que les précédents. L'un est intact, il ne reste du second exemplaire que deux fragments, dont le pied.

Objets en bronze. 1° Quatre coupelles dont deux à fond sphérique (diam. 12 et 17,5 cm.), une à fond plat (diam. 13 cm.) et une à bourrelet circulaire formant pied (diam. 14 cm.), pl. LXVI, n° 15, 16, 21.

2° Deux godets (diam. 7 cm.) trouvés dans la jarre n° 7 (pl. LXVI, 1, n° 3).



FIG. 2 bis. — Objets de bronze, trouvés après coup dans l'hypogée, vers l'angle N.-O. du sarcophage.

3° Deux bassins, l'un très oxydé, à rebords larges et à fond sarbaissu (pl. LXVI, n° 8), l'autre sans rebords et à fond surélevé, diam. 43 cm. Ce dernier (fig. 2 bis) a été trouvé, ultérieurement, vers l'angle N.-O., à côté du sarcophage.

4° Deux vases, l'un en forme de poliche (pl. LXVI, 4, et fig. 2, n° 9), l'autre à rebords légèrement évasés et à anse (pl. LXVI, 1, 12). Ce dernier a été trouvé à l'angle N.-O., il contenait deux os de mouton et une pierre ponce.

5° Un anneau muni d'une tige et un crampon formé d'une tige arrondie

en anneau et dont les deux bouts se rejoignent puis s'écartent à l'extrémité (fig. 3, n° 17).

6° Quatre crampons de même forme que le précédent, mais beaucoup

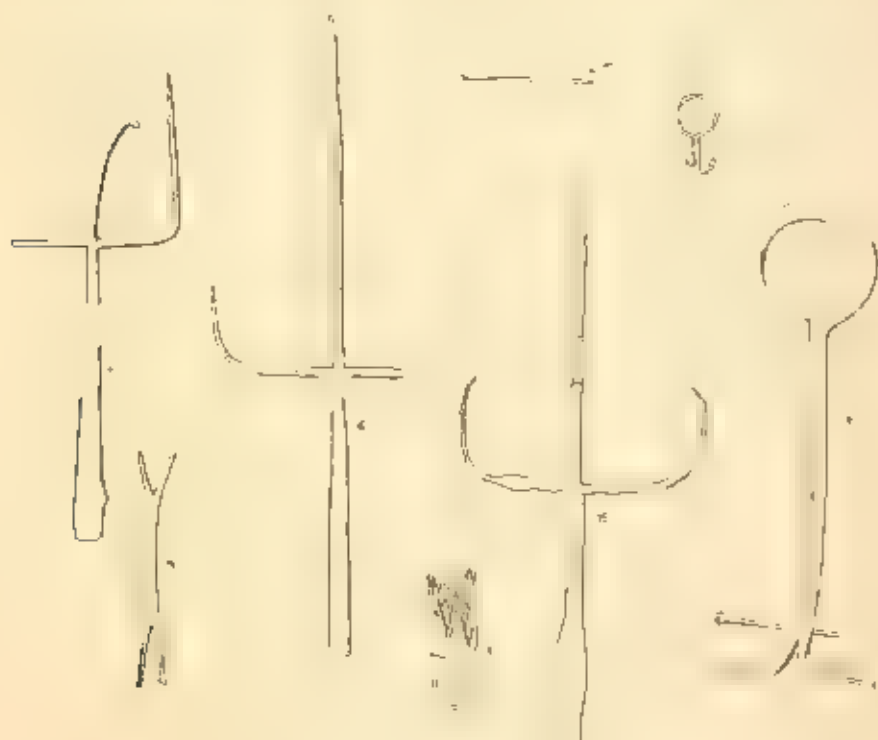


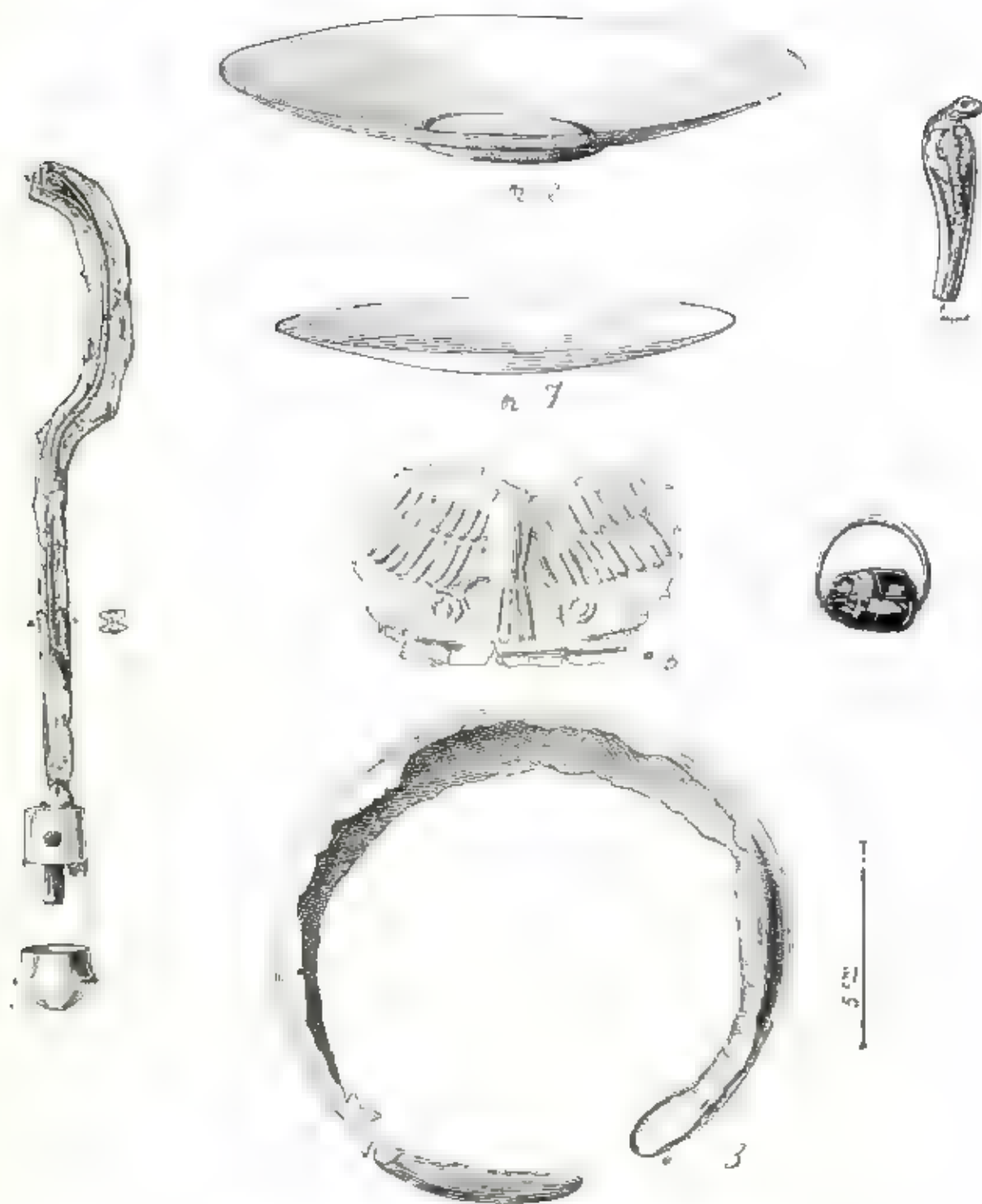
FIG. 3. — Bronze.

plus grands et munis en outre d'une clavette vers l'extrémité. Ils ont été trouvés ensemble dans l'angle N.-E. (fig. 3, n° 4).

7° Deux tiges, long. 18 cm., terminées en fourche à une extrémité et présentant à l'autre bout une bouille à échancrure triangulaire (fig. 3, n° 14).

8° Trois tridents. Longueur moyenne 43 cm. L'un dans la jarre n° 7 et les deux autres sur le sol, à droite et à gauche de la même jarre. La tige centrale est creuse dans sa partie inférieure : elle était prolongée sans doute par un manche en bois (fig. 2 et 3, n° 3, 5, 6).

9° Deux doubles haut 7 cm. et 6 cm. 5., découpées à la partie supérieure en dents de scie. Les douze dents sont réparties en quatre groupes, et dans chaque groupe la dent du milieu est plus large que les deux autres. Un orne-



Harpe axes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000

ment en ossements, le fusa en argent, rehaussées de six pièces qui sont peut-être les garnitures des manches en bois des tridents, et qui représentent probablement des fleurs de lotus très stylisées (fig. 3 bis).

Objets divers. — 1° Quatre médaillons ovales et légèrement convexes, en bronze revêtu d'or. Haut. 45 millimètres. Le mieux conservé (poids 13 gr.) porte, la côte interne et au centre, une tige longue de 1 centimètre, par laquelle cet objet était fixé dans une autre pièce, qui était en bronze également (fig. 6, n° 17). De ces quatre médaillons, l'un a été trouvé dans le vase d'albâtre n° 1, et deux autres dans l'angle N. E. de l'hypogée.



FIG. 3 bis. Doublex

2° Deux revêtements en or de boutons ronds. Diam. 22 et 17 millimètres.

3° Une dizaine de lamelles d'ivoire, de très petites formes différentes, représentées fig. 7, en bas et à gauche. De plus qu'en dessus, à et en fait, certaines pièces ont pu être reconstituées.

LE CONTENU DU SARCOPHAGE

Tout au fond de la cuve, qui mesure, à l'intérieur, 1 m. 23 de haut, il n'y avait plus qu'une mince couche de cendres, c'est-à-dire une substance noire, cassante, brillante par endroits, tout imprégnée d'humidité et portant çà et là l'empreinte très nette d'étouffes à trame plus ou moins serrée.

À la surface des cendres, dont l'épaisseur ne dépassait nulle part 6 centimètres, un certain nombre d'objets étaient placés dans la position même que représente la figure 4. Ces objets furent enlevés un à un, les cendres furent retirées ensuite, une fois transportées à Beyrouth, puis séchées et criblées, on y a découvert plusieurs objets de petites dimensions et des fragments d'os.

Au sujet de ces débris anatomiques M. R. Anthony, professeur au Museum d'histoire naturelle, a bien voulu nous remettre la note que voici :

Parmi les os provenant du sarcophage de Byblos, il convient d'abord d'énumérer un ensemble de fragments absolument indéterminables.

Le reste comprend :

1° et 1° une extrémité proximale de radius humain gauche. La table de ce radius an-

diqne qu'il provient sans doute d'un sujet masculin, ce sujet étant adulte. Ce fragment osseux porte une cassure qui paraît relativement fraîche et on ne retrouve pas, parmi les autres os, la partie correspondante, b) une première phalange de gros orteil humain adulte, c) des fragments de dents, redressés à l'email. Parmi les dents il y a deux fragments de molaires humaines, dont l'une présente un foyer de carie sur la face de mastication;

2° Un canon métatarsien) postérieur gauche de jeune ruminant, sans doute un chevreau ou un agneau; l'épiphyse distale de cet os est absente;

3° Un os sésamoïde interne d'un pied antérieur gauche de bœuf (os sésamoïde se trouvant au niveau de l'articulation de la 2^e phalange avec la 3^e).

4° Vertèbres et fragments d'os des mammifères. Parmi les os par exemple d'un ou plusieurs petits mammifères. Avec ces os on reconnaît deux incisives de rongeur.

5° Un canon métatarsien) gauche avec la base d'implantation d'un gros ergot et provenant d'une perdrix grecque (*Caccabus chukar* Gray). L'animal était un mâle et devait être vieux. Une extrémité inférieure du tibia gauche, un humerus gauche, se rapportent vraisemblablement l'un et l'autre à la même espèce;

6° Un fragment de maxillaire inférieur gauche (dentaire) d'un poisson appartenant sans doute à la famille des *Sparidae* ou à quelque famille voisine.

Les principaux documents archéologiques, trouvés dans le sarcophage, au dessus des cendres ou mêlés à elles, sont les suivants:

Une arme en forme de faucille ou harpe. Elle était placée au côté droit du mort, le manche en bas (fig. 4, n° 8). De ce manche qui était en bois, il ne reste plus que des débris qui sont restés engagés dans la virole, laquelle est en or ainsi que le poignement. L'arme même était en bronze. Dans toute sa longueur, la lame est renforcée, sur chaque face, par une lige aplatie, en bronze également et sertie dans la lame. Cette lige présente à l'extrémité un cylindre dans lequel est soudé un noyau d'or avec la crustation d'argent.

La virole était ornée de chaque côté d'une rosace en or, fixée au manche par un clou de même métal. Cinq autres rosaces pareilles ont été trouvées dans les cendres; elles ornaient sans doute le manche de l'arme. En son entier, la harpe mesurait approximativement 65 centimètres de long (pl. LXX, à gauche).

Vases d'argent de style égéen.

1° Vase à panse rotulée à une arse et à l'autre étince, de coupe triangulaire. Hauteur, 14 centimètres. Sur la panse un orifice très petit, auquel est soudé à l'intérieur un tube long de 5 centimètres. Le couvercle manque (fig. 4 et 5, n° 10).



1. — Vase en céramique. Pour l'ach., voir pl. LXVI



2. — Quelques vases. Allure 1 et 2 : 4 terre cuite.
Pour 1, 2 et 3, voir pl. LXVI — Pour 4 et 5 : voir pl. LXVII.

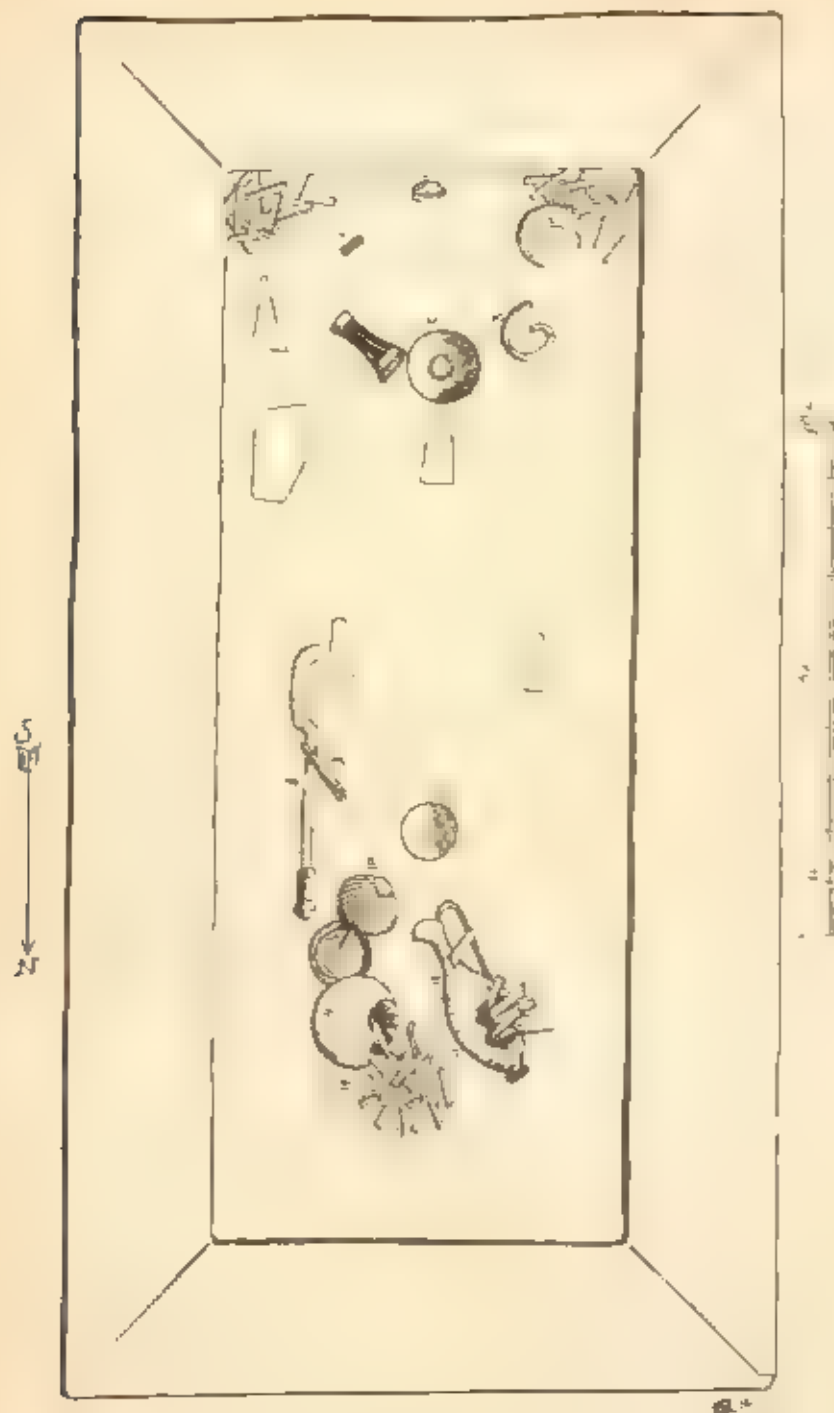


Fig 4 -- L'intérieur du sarcophage

2^e Coupe ornée d'un double rang d'encadrement continu au repousse. Diamètre 14 cm. 5 (fig. 4 et 5, n° 11).

Sur ces deux pièces, voir ci-après la note que leur consacre M. Edmond Pottier.

Objets divers en argent. — 1^o Coupe à bord renforcé, sans ornement. Le fond manque entièrement il ne reste du bord qu'un croissant, très mince aux extrémités (fig. 4 et 5, n° 1).

2^o Petit miroir, 7 x 9 mm., dont l'oxydation a rongé le bord gauche (fig. 5).

3^o Deux scabellés l'un l'autre complétés en deux morceaux. Longueur 256 millimètres (fig. 4 et 5, n° 13).

4^o Fige-longue de 9 cm., et présentant une série d'étranglements (fig. 5).

5^o Plusieurs fragments d'un seul ou de plusieurs vases, ornés de rainures parallèles en léger relief et plus ou moins rapprochées les unes des autres.

6^o Plusieurs ancreux. Une plaque nœud, qui était percée de trous disposés concentriquement.

7^o Deux petits anneaux.

Balsamaire en obsidienne reliassée l'or (fig. 8 et pl. LXXII, 1). C'est lelet, muni de son couvercle, mesure 12 centimètres de haut. Le col et le pied du gobelet, ainsi que le bord du couvercle, sont enlissés par une feuille d'or ajustée avec le plus grand soin. Le couvercle, qui est plat sur ses deux faces, présente à la face inférieure une gorge ondulée et peu profonde, suffisante cependant pour l'empêcher de glisser. Primitivement l'obsidienne, le couvercle était relié au vase par un lien métallique qui faisait le tour du col, remontant de chaque côté et dont les deux bouts étaient noués ou scellés sur la face externe du couvercle. Les traces de soudure lissées par ce ruban, qui était sans doute en or, sont encore très visibles. En son entier, le gobelet présentant exactement la forme du signe hiéroglyphique¹⁰.

À l'intérieur, de la mi-hauteur jusqu'au fond, la substance qui contenait ce vase a laissé une trace d'empreinte et a été très légèrement l'obsidienne; cette même trace se prolonge, de la mi-hauteur à proximité du col, et d'un côté seulement, comme si l'or avait servi de cercle de soutien du vase.

Deux signes hiéroglyphiques sont incisés sur la monture en or du col et

¹⁰ Voir aussi une scène les peuples de Babylone d'après M. de S. *Revue de l'Égypte*, p. 4, représentant quatre personnages qui por-

tent des vases du même genre et scellés sur le col de la même façon.



1. A. 1000. 1000. 1000. 1000. 1000. 1000.

1000. 1000.

1000.

1000.



2. A. 1000. 1000. 1000. 1000. 1000. 1000.

1000. 1000.

trois autres signes sur la monture du couvercle. Le sens probable de ces deux épigraphes a été établi par M. Naville, comme on le verra ci-après. Ils indiquent



FIG. 8. — Voir planche LXIV pour les n° 10 et 11

sans doute quel était le contenu du gobelet — onguent — d'une essence rare ou huile parfumée.

Le jour où le balsamaire a été retiré du sarcophage, la monture du couvercle présentait deux alvéoles de forme oblongue et diamétralement opposées. Ce n'est qu'après de longues recherches que le contenu des alvéoles a été retrouvé dans les débris. Ce sont deux feuilles d'or, de la dimension même des alvéoles et sur lesquelles se détachent en fort relief les signes hiéroglyphiques qui composent le nom de Raneimat, qui est le nom d'intronisat ou du Pharaon Amennehat III de la douzième dynastie. Indication précieuse entre toutes, puisqu'elle certifie la provenance du balsamaire, et qu'elle établit du même coup la date exacte du vase lui-même, comme de l'ensemble de la trouvaille.

Ainsi que M. Niville l'a reconnu le premier, des balsamaires de même matière et de même forme ont déjà été trouvés en Égypte dans des tombes de princesses de la douzième dynastie. Le balsamaire de Byblos diffère cependant de ceux de l'Égypte sur plusieurs points : il est de plus grandes dimensions et de galbe plus élégant. D'autre part, les balsamaires de Dabchour et d'El-Ithoun n'étaient pas scellés à la façon du nôtre, et ils ne portaient aucune inscription. En outre, ils ont été trouvés non pas isolément, mais par groupes de trois et cinq. Enfin, ils n'avaient pas été déposés dans le sarcophage même, mais dans des cassettes qui étaient placées dans une niche de l'hypogée.

En Égypte, les vases de ce genre n'étaient sans doute que de simples accessoires de toilette, mais on peut croire qu'on y attachait, en Phénicie, une importance plus haute, et il se peut fort bien, au sujet on l'a conjecturé depuis, que le balsamaire de Byblos ait contenu cette huile d'onction, qui est mentionnée à plusieurs reprises dans la correspondance d'El-Amarna, et que les Pharaons envoyaient à leurs vassaux ou à leurs allies de Syrie en signe d'investiture.

Bijoux — 1° Collier d'améthyste, composé de 162 perles (diam. 4 à 6 millimètres) qui étaient disséminés dans les cendres.

2° Amulette en forme de cœur (haut 2 cm.), poids 5 gr. Il est en lunette et recouvert sur une face par une feuille d'or qui se replie vers le haut, de façon à former une bélière. Cette amulette servait sans doute de pendentif au collier d'améthyste (fig. 6, à droite).

3° Scarabée d'améthyste, percé dans le sens de la longueur. La monture en or du scarabée a été trouvée à part. Au plat, cette monture portant

(*) R. Dussaud, *Journ. des Savants*, 1931, p. 476.

une inscription qui paraît être égyptienne, mais qui a été effacée, dès l'antiquité, presque entièrement. Le rebord de la monture présente aux bouts deux orifices dans lesquels sont engagées les extrémités d'une lige d'or, recourbée en leur-cercle et qui servent l'un à la suspension (pl. LXV).

4° Deux feuilles d'or (larg. 8 cm., poids 4. 5 gr.) portant l'empreinte de l'épervier les ailes ouvertes (pl. LXV n° 5). La tête de l'épervier manque, et les bords de chacune des feuilles sont déchiquetés comme si l'objet avait été endommagé intentionnellement.

On a trouvé d'ailleurs, dans le sarcophage, un grand nombre de petits morceaux d'or, de formes très irrégulières et qui paraissent être des débris de ces mêmes objets ou d'objets du même genre.

Divers objets en or. — 1° Deux soucoupes, trouvées au-dessus des restes funéraires à égale distance des bords du sarcophage et sur la ligne médiane. La plus grande (diam. 16 cm., présente au fond, un boutonnet circulaire (pl. LXV et fig. 4, n° 2 et 7).

2° Revêtement d'un bracelet en bois, diamètre 10 centimètres environ (pl. LXV et fig. 4, n° 3), et divers fragments du même genre, appartenant sans doute à un autre bracelet.

3° Douille cracée de deux rainures superposées (haut. 3 cm., diamètre 13 mm., poids 3 gr.). Léger repli à l'une des extrémités.

4° Feuille d'or à section

en lame de couteau. Hauteur 2 centimètres, poids 9 grammes. Elle a été trouvée pliée et elle porte en dedans l'empreinte d'un ornement géométrique qui est visible aussi à l'extérieur, et surtout en bas, c'est-à-dire dans la partie la moins épaisse. Les bords latéraux et inférieurs ont été amincis au marteau. L'objet paraît avoir été engagé, sur les côtes, dans quelque autre pièce, de métal ou de bois (fig. 6, à gauche).

5° Plusieurs lamelles d'or, dont deux paraissent entières : a) percée à chaque extrémité d'un trou, longueur 5 cm. 5, poids 2 grammes, b) percée seu-



FIG. 4. — Objets en or

lement d'un trou en bas et à gauche, longueur 6 centimètres, poids 2 grammes.
6° Quantité de feuilles d'or de forme rectangulaire. Elles étaient nom-



FIG. 4.

trouvées surtout dans la région comprise entre le sarcophage, l'or et le bracelet (fig. 4, n° 2 et 3) et le bord ouest du sarcophage.

Vase d'abaire, haut le 18 centimètres, de forme arrondie, fond plat et exvasé et très mince. Ce vase qui a beaucoup souffert de l'humidité a été trouvé cassé en dix morceaux (fig. 4, n° 14).

Boutre de bronze, haut le 15 centimètres, très frêle, couchée et le flanc ouvert (fig. 4, n° 12, et pl. LXVI). Une poignée de tablettes de terre cuite vernissée ou en albâtre, de forme rectangulaire pour la plupart, étaient engagées perpendiculairement dans l'ouverture. Il y avait, en outre, une lamelle d'os aux contours irréguliers et une baguette d'ivoire de coupe carrée.

Des tablettes de même matière que celles dont il vient d'être question,

mais de formes et de dimensions variées, ont été relevées un peu partout dans les rendres. On en a trouvée également en dehors du sarcophage, et en particulier à l'angle S-E de l'hypogée dans le vase "ballon" n° 1 et dans les jarres. Il y en a plusieurs centaines. La figure 7 en présente quelques-uns caractéristiques.

La plupart de ces objets n'ont que 3 millimètres d'épaisseur. D'autres atteignent 4 ou 5 millimètres. Presque tous ont les bords bisectés (la figure 7 les montre à l'envers, de façon à rendre sensible cette particularité). La couche de vernis ou d'émail qui recouvre la face des tablettes est très mince; elle est appliquée soit directement sur la matière dont la tablette est faite, soit sur une couche intermédiaire, d'une substance plus fine, et dont l'épaisseur atteint parfois la moitié de l'épaisseur totale. L'émail est généralement de couleur blanche ou jaunâtre; quelques tablettes seulement sont colorées en bleu ou en vert.

Ces tablettes forment sans doute la décoration d'un coffre ou d'un panneau en bois, dans lequel elles étaient incrustées. Mais il ne paraît pas possible de retrouver suivant quel plan elles étaient combinées, et par conséquent un petit nombre de morceaux qui peuvent être mis bout à bout.

On peut rapprocher de ces tablettes un objet de nature égyptique, mais émaillé sur toutes ses faces. Il est large de 5 cm. et il est creusé au centre d'un évidement circulaire.



L'hypogée dont le hasard vient de nous révéler l'existence n'est certainement pas le seul qui ait contenu la sépulture de Byblus. Un peu au Sud de la grotte, et à la même hauteur, on voit très distinctement encore une autre nécropole artificielle qui paraît bien être l'œuvre d'une tombe d'une même époque.

Nous avons trouvée, d'autre part, dans l'épave N° 2 de la galerie G, p. 114, une autre grotte complètement indépendante de celle qui fait l'objet de cette étude, et d'une époque différente, peut-être. Cette grotte G' est elle-même ronde, et elle ne mesure pas plus de 2 m. 50 de diamètre. Le fond est bouché par un amas de grosses pierres.

Les tablettes du coin le plus récent guère sont enivoire

6. L'ouverture L-M par laquelle G communique maintenant avec la galerie de l'hypogée

se réduisant au diamètre d'une simple fissure. Le sol de G est à 4 m. environ au-dessus du sol de la galerie.

La grotte G' ne renfermait que des vases de terre cuite. Outre un grand nombre de fragments ayant appartenu à plusieurs grandes jarres aux parois épaisses et dont la pâte, rouge au dehors et noire en dedans, était mêlée de petits silex, on a recueilli sept pièces complètement intactes, mais de fabrication grossière à savoir quatre pichets, du type représenté pl. LXIII, n° 6, hauts de 11, 12, 13 et 17 cm., et dont l'un est orné sur la panse d'incisions très rudimentaires, une sorte de bassin arrondi et à fond plat (haut 10 cm.), un vase à deux anses, de formes très bizarres (haut 22 cm., pl. LXIII, 1) et un support de petit vase (pl. LXIII, 2) ouvert aux deux bouts ⁽¹⁾.

..

De tous les sarcophages qui avaient été retrouvés jusqu'à présent en Syrie, les plus anciens sont ceux de Talout et d'Ichneumazar, qui remontent sur 800 ans au VI^e siècle av. J.-C. ⁽²⁾ Le sarcophage de Byblos est antérieur à ceux-là de quatorze siècles environ.

Il n'y a pas, en effet, le sérieux raison de douter que cette sépulture est bien celle d'un prince phénicien, vassal ou allié du Pharaon Aménémhet III, et qui avait reçu de son puissant voisin, en cadeau, probablement, le baume d'obsidienne, le scarabée et les autres bijoux.

La collection des objets de cette sépulture a fournis présente un grand intérêt archéologique et historique, puisque ces documents attestent, d'une part, que les relations de la Phénicie avec le monde égyptien remontaient beaucoup plus haut qu'on a jusqu'ici le croire, et, d'autre part, que l'influence de l'Égypte était prédominante en Syrie, et tout au moins sur la côte syrienne, bien avant l'époque où le pays fut réduit en province égyptienne par Thoutmès III.

CHARLES VERNEREAU

⁽¹⁾ La terre qui bouchait le puits P a fourni un support identique à ceux-ci, en même temps que quelques fragments cornues et un anneau apali, en verre émail, large de 5 cm.

⁽²⁾ Tous les sarcophages trouvés précédemment à Byblos sont d'époque grecque ou ro-

maine, ceux qui ont été trouvés à Hama (*Musée de Phénicie*, pl. XXIX) et qui sont conservés au Musée du Louvre, le sarcophage antioché du Musée de l'Académie arabe à Damas — le sarcophage à cuve rectangulaire, qui est resté en place dans l'hypogée qui l'abritait et qui porte le nom de Baneios, fils de Théodoros.

LE VASE A PARFUM DE BYBLOS

PAR

EDOUARD NAVILLE

Les fouilles de M. Montet à Byblos, l'ancienne Byblos, ont donné les résultats les plus intéressants, montrant que les relations entre l'Égypte et les habitants de la côte, qui fut plus tard phénicienne, remontaient aux premières dynasties de l'Ancien Empire.

Nous avons maintenant la preuve que ces rapports existaient encore à l'époque de la XI^e dynastie, par une découverte subéquente, laquelle, on peut l'espérer, conduira à d'autres non moins importantes. L'éboulement d'une falaise a mis au jour un tombeau renfermant un grand sarcophage de pierre et tout un mobilier où l'on remarque un vase qui suffit à donner la date de la tombe, et, à mon sens, à en fixer le caractère.

Ce vase est en obsidienne polie, d'une hauteur d'environ 12 centimètres, s'élargissant au sommet, dont le diamètre ne passe de peu 7 centimètres. L'anneau qui sert de pied est en or, ainsi que le col sur lequel sont gravés quelques signes hiéroglyphiques. Il possède son couvercle. Le type de récipient est rare en Égypte et nous ne connaissons que deux fouilles dans lesquelles on n. de couvert de pareils objets de prix.



FIG. 8. — Vase de Byblos en obsidienne.
Astruc, pl. LXV, 1.

C'est d'abord M. de Morgan¹ qui sur le cote Nord de la pyramide de Bahchour, celle de Senousrit III entre le mur extérieur et la pyramide, découvrit une galerie souterraine et deux eliges. Quatre tombeaux ouvrent sur la galerie principale. Le second fut celui d'une reine. Le dagy inférieur contenait huit sarcophages, dont deux portaient les inscriptions qui donnaient le nom de deux princesses. Les bijoux et des débris de bois vernouls indiquaient les noms de trois autres filles royales. Il était donc évident que ce souterrain était le tombeau de princesses de la famille royal.

Dans le sud de la galerie inférieure, au pied d'un des sarcophages, on trouva une cavité qui contenait les restes vernouls d'un coffret en bois, orné d'entrelacs des bijoux d'or et d'argent, dont la plus belle pièce est un pectoral d'or en forme de naos. On avait en incrustation le nom de Senousrit II, les scarabées sont au nom du roi ou de la fille royale Sit-Hathor. C'est ce que M. de Morgan appelle le premier trésor. Les huit vases qu'on y a trouvés sont en albâtre rubané.

Après le dagy et aussi dans une cavité du passage, on découvrit un second trésor plus important renfermé dans une cassette en bois incrusté d'or. Les bijoux et les vases en sont plus nombreux que dans le premier trésor. On y voit les plus belles œuvres de la fonderie égyptienne, les pectoraux en forme de naos de Senousrit III et d'Amenemhat III qui représentent en incrustation ces rois terrassant des ennemis. Plusieurs scarabées nous apprennent que la princesse dont le sarcophage était près de là cachée se nommait Merit. On trouva d'Amenemhat III figuré en outre sur deux scarabées et sur un bracelet. Avec ces bijoux on trouvait une vase en obsidienne admirablement polie. La couvercle, le bec et le pied du vase sont ornés d'un cercle d'or. Il est tout à fait semblable à celui de Bylos. La forme et l'ornementation sont les mêmes. Un second vase en obsidienne un peu plus petit, de même forme et du même genre, n'a pas de couvercle, mais la base et le bord sont cercles d'or. En outre, il y a trois vases en obsidienne sans or, de même forme, un peu plus grands que le premier, et qui ont leurs couvercles.

L'ornementation de ces vases est indiquée par la présence de sept vases en albâtre, de même forme et manquant de leurs couvercles. Ces sept vases

¹ Fouilles à Bahchoor, I, p. 47 et suiv.

d'albatre ont été trouvés dans d'autres tombes et sur le couvercle on voit souvent écrit le nom du contenu : sept onguents ou huiles odoriférantes qui sont mentionnés parmi les offrandes qu'on fait aux défunts.¹ Les vases sont donc des vases à parfums.

Le nom de la substance est quelquefois précédé du mot *tepet*², qui a un sens voudrait dire « crème de », « essence de », une qualité supérieure du parfum. Or, ce mot *tepet* se trouve deux fois sur le vase de Byblos³ : une fois seul, une fois précédant un mot dont je ne puis reconnaître le sens (fig. 8). Il n'y a donc pas de doute : le vase de Byblos, comme ceux de Dahchour, est un vase à parfum. Le parfum devait avoir du prix, puisqu'on le mettait dans un vase de grande valeur.

Nous connaissons la date du vase de Byblos. M. Virolleaud a retrouvé un petit morceau d'or qui y tenait et sur lequel est le prénom d'Amenemhat III. C'est le même roi que celui de la trouvaille de Dahchour.

C'est à l'est celui qui paraît dans les fouilles que M. Petrie a faites à Illahun, qu'il appelle maintenant Lahut, près de la pyramide construite par Sémoussrit II. Les travaux repris dans l'hiver de 1911 à 1914, qui n'ont été publiés qu'en 1920 par M. Brunton⁴, ont révélé à peu de distance de la pyramide, comme à Dahchour, entre ce dernier et le mar extrême, quatre tombes rapprochées qui n'étaient pas reliées par une galerie, mais dont chacune avait un puits d'accès. Ce sont des tombes de princesses. C'est évident pour deux d'entre elles. Les deux autres ont été usurpées à des époques postérieures, mais il est vraisemblable qu'elles avaient la même destination.

L'une de ces quatre tombes était particulièrement riche. Comme celles de Dahchour, elle contenait un trésor renfermé dans une cassette pour laquelle une niche avait été creusée dans une des parois de la tombe. Le bois de la cassette était fusa, et par le fait d'inondations la niche s'était remplie d'une boue dure dans laquelle étaient cachés des bijoux que M. Petrie estime plus beaux que ceux de Dahchour. Les canopes trouvés intacts dans une caisse placée près du sarcophage donnent le nom de la princesse qui occupait celle

¹ Jéquier, *Les Fêtes, l'objets des offrandes*, *Revue du Moyen Empire*, p. 144.

² MARGAL, I, c., II, p. 77.

³ Voir ma lettre du 17 mai à M. Dermont-

Ganneau, publiée dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1902, p. 1480 et suiv.

⁴ *British School of Archaeology in Egypt, Lahut I. The treasure*, by GUY BRUNTON.

tombe « la fille royale Sed-Hathor-aut ». Les bijoux qui fournirent la date de la tombe sont de très beaux pectoraux de Senoussit II et d'Amenemhat III. Comme le nom de ce dernier roi est celui qui se trouve le plus fréquemment, et que on rencontre en particulier sur les restes du revêtement d'ivoire de la cassette, cela montre que la princesse mourut pendant le règne de ce souverain.

Parmi les nombreux objets du trésor se trouvent trois vases d'obsidienne à base et bord en or d'environ 8 centimètres de hauteur, et absolument semblables à celui de Byblos (pl. LXVI). Comme celui-ci porte le prénom d'Amenemhat III, cela montre que les tombes de Byblos et d'Illahoun sont de même date et appartiennent au même règne.

On a relevé en outre un petit pot à kohl, aussi en obsidienne et or. Le qui ne manquait pas, c'étaient les vases d'albâtre de même forme que ceux d'obsidienne; on en a compté huit.

Jusqu'à présent Dakhour et Illahoun étaient les seuls endroits où l'on ait trouvé des vases d'obsidienne sertis en or. Il importe de remarquer ceci. Ils proviennent tous de tombes de princesses ayant vécu sous les rois Senoussit II, Senoussit III et Amenemhat III, principalement sous les deux derniers, car les monuments ne donnent au premier que 13 ans de règne. Ces vases sont un fait exceptionnel; ils ne font pas partie de ses grandes habraclées, car dans les représentations en grand nombre peintes sur les frises des sarcophages de la XII^e dynastie et où les couleurs indiquent bien de quels matériaux étaient faits les vases, on ne voit nulle part l'obsidienne. Cette pierre était donc réservée à quelques princesses.

De tout cela, il nous semble que nous devons conclure que la tombe de Byblos qui renfermait ce vase était celle d'une princesse de la XII^e dynastie. La forme du sarcophage confirmerait cette idée. À en juger par Dakhour et Illahoun, il a dû y avoir un trésor, contenant comme les deux autres avec les bijoux et les objets de toilette, d'autres objets qui n'étaient pas à l'usage des femmes, comme une massue d'albâtre à Dakhour et des rasoirs en cuivre à Illahoun. On se leurt à quelle est la raison qui a obligé à faire enterrer une princesse de la XII^e dynastie sur la côte de Syrie.

Puis, d'où venait l'obsidienne qui a servi à faire ces vases? Si nous n'avions que celui de Byblos, on pourrait penser à l'île grecque de Milo. Mais

Dulchouret le dieu paraissent montrer que ce vase a été apporté d'Égypte, et que la pierre venait d'ailleurs. Ici, Plin^e nous donne un renseignement très utile et qui paraît trancher la question¹. Il parle d'obsidienne d'Éthiopie, c'est à dire, ce qui est pour nous la Nubie et le Haut Nil. La XII^e dynastie conquiert la Nubie seulement jusqu'à la seconde cataracte, mais au delà se trouvaient des établissements où les Égyptiens faisaient le commerce avec les populations africaines. On en connaît un grand à Kerma, dans la province de Dongola, une importante ville nubienne où vivaient, au milieu d'Africains, des Égyptiens de haut rang paraissant avoir été, non des gouverneurs conquérants, mais des agents commerciaux. C'est peut-être d'un établissement de ce genre que les Égyptiens tiraient, avec l'or et l'ivoire, l'obsidienne dont les habiles ouvriers d'Égypte faisaient les vases qu'ils ornaient d'or. A Illahoun le manche du miroir de la princesse est en obsidienne et or.

La même pierre servait à faire la pupille des yeux sur les sarcophages. Elle est, du reste, d'un usage peu fréquent.

Ainsi la découverte du vase de Byblos suffit à nous montrer que les rapports qui s'étaient établis entre l'Égypte et la cote de Syrie sous les premières dynasties de l'ancien Empire subsistaient encore sous la XII^e.

EDOUARD NAVILLE.

NOTE ADDITIONNELLE

130

CH. CLERMONT-GANNEAU

M. Naville a eu le très grand mérite de poser d'emblée le diagnostic archéologique et chronologique du petit *an pientarium* de Byblos dans une lettre qui m'adressa le 17 mai 1922 et dont je donnai communication à l'Académie des Inscriptions le surlendemain. On y trouvera l'essentiel de l'article qui pré-

¹ Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Clermont-Ganneau.

cede ¹. A la même séance une lettre de M. Virolleau l'adressée à notre secrétaire perpétuel annonçant la découverte faite entre temps d'un fragment de la monture en or contenant le cartouche prénom du Pharaon Amenemhat III, de la XII^e dynastie ². On ne pouvait souhaiter une plus brillante confirmation des conclusions de mon savant confrère de Genève.

La trouvaille de Byblos et, en particulier, cette découverte de l'*anquemirron* en obsidienne, se posent maintes questions touchées par M. Naville et qui attendent encore leur réponse. J'ai eu l'occasion de les traiter moi-même à ma conférence de l'Ecole des Hautes Etudes ³. Je me bornerai à en résumer ici sommairement deux ou trois points.

Il se peut que le n^o et *sept*, delimitant le parfum contenu dans le vase, soit suivi dans un cas du signe numérique « deux ». Ce chiffre — si chiffre il y a — se rapporte-t-il à la composition du parfum ou bien est-il un numéro d'ordre indiquant que le récipient faisait partie d'une série? Je suis frappé de voir que, d'après ce que dit M. Naville, on a trouvé des alabastra similaires constitués en groupes de sept.

Enfin, et, pourquoi ce vase précieux a-t-il pu venir de l'Egypte à Byblos? On pourrait penser, entre autres conjectures, à une sorte de cadeau diplomatique envoyé par le Pharaon à son vassal ou allié, le dyriste de Byblos, voire à un haut fonctionnaire égyptien gouverneur de la ville. Qui sait même si ce vase à parfum ne faisait pas partie du trousseau d'une princesse de la famille royale comme en mariage à ce personnage inconnu? Combinaison politique analogue à celle qui, beaucoup plus tard, devait aboutir au mariage de Salomon avec la sultane du Pharaon de l'époque à laquelle il rapporta en bét la fameuse ville de Gezer dont j'ai retrouvé jadis l'emplacement.

Une autre question non moins intéressante, c'est celle de la matière même du petit vase et de l'emploi en général de la pierre obsidienne dans l'antiquité. J'ai eu l'honneur d'y insister dans ma conférence et je me suis appliqué à montrer que cette pierre n'est nullement de provenance exclusivement méditerranéenne et qu'on aurait tort d'en faire l'apanage caractéristique de la

¹ *Comptes rendus de l'Académie*, 1922, pp. 148-149.

² *Id.*, pp. 141-148. Plus tard M. Virolleau a eu la bonne fortune de retrouver

la plaquette contenant le nom même du Pharaon.

³ Cf. *Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1922, pp. 57-59.

civilisation égyptienne. L'Égypte avait à sa portée des gisements d'obsidienne plus immédiatement accessibles, du côté de l'Éthiopie. Les dires de Pline et du Périple de la mer Érythrée sont formels à cet égard et confirmés par les anciennes constatations de Salt¹ et les données actuelles de la minéralogie et de la géologie. Les trouvailles concomitantes des hypogées de Dabchour, Illahoun et Byblos montrent que l'obsidienne fut une pierre en vogue chez les Égyptiens sous la XII^e dynastie. Or, il ne faut pas perdre de vue que c'est justement à cette époque que la Nubie fut conquise par les Égyptiens et que cette annexion les rapprocha ainsi sensiblement des centres éthiopiens d'exploitation et d'exportation de l'obsidienne. Les Égyptiens n'en firent pas seulement des vases de luxe mais divers objets sculptés, voire des statuettes dont l'empereur Auguste et le grand amateur La collection MacGregor, vendue récemment à Londres, contenait justement la propre tête, merveilleusement travaillée, de notre Pharaon Aménemhat III. La prétendue figure de « Menelas » en obsidienne signalée par Pline en Égypte devait être quelque effigie royale de ce genre : cette attribution fantaisiste repose peut-être sur quelque puranomaliste avec des noms royaux égyptiens composés en *Men* ou *Amen*.

† LÉONANT-GANNEAC

¹ H. SALT, *A Voyage to Abyssinia* Londres, 1814.

OBSERVATIONS SUR QUELQUES OBJETS TROUVES DANS LE SARCOPHAGE DE BYBLOS

PAR

EDMOND POTTIER

Lettre à M. René Dussaud, Directeur de la revue Syria.

Cher Directeur et ami, vous avez bien voulu me demander pour *Syria* quelques mots de commentaire au sujet de la belle découverte annoncée par le Général Gouraud à l'Académie des Inscriptions en date du 1^{er} mars dernier ⁽¹⁾. Bien que cette trouvaille soit d'un intérêt considérable, on ne peut oublier que le Service des Antiquités dirigé par M. Vrocléand a eu l'obligation pour la préserver de toute atteinte et la mettre immédiatement à l'abri. C'est une preuve éclatante de l'utilité de ce Service créé par le Haut Commissariat, car si l'administration française n'avait pas été là pour veiller, il est certain que tous ces objets précieux, devenus la proie des pillages et des marchands, eussent été dispersés et vendus, sans profit pour la science. Au contraire, recueillis et soigneusement conservés dans leur ensemble par des hommes de haut intérêt et de science scrupuleuse, ils deviennent un champ d'observations utiles à l'histoire du pays et à l'étude de l'art.

Après l'énumération détaillée que vous m'avez faite de faire ci-dessus M. Vrocléand, je me limiterai seulement à quelques objets dont j'essaierai de définir le caractère et de montrer l'importance.

Fragment du bassin d'argent à décor mycénien — Dès la première présentation des tessons à Verulamie, il était facile de diagnostiquer que la trouvaille ne pouvait pas appartenir à l'époque séleucide ou gréco-égyptienne, comme on se l'était demandé tout d'abord. Un fragment de pièce d'argenterie, par le seul aspect de son décor mycénien, y dénonçait la haute antiquité. L'ensemble, on était même tout d'abord tenté à rattacher au second millénaire. Ce rebord de grand

⁽¹⁾ *Comptes rendus Acad.*, 1922, p. 77; cf. pp. 105 et 143.

bassin, orné d'un laeis de spirales exécutées au repousse (fig. 5, II et pl. LXIV), offre une étroite parenté avec certains spécimens de la vaisselle précieuse déposée dans les tombes des pharaons de Mycènes, en particulier avec une oenochoé en or (fig. 9) et un morceau de vase d'albâtre du IV^e tombeau⁽¹⁾. Or, le IV^e tombeau de Mycènes est un des plus anciens et concorde à peu près avec le Minoen Récent I et même avec la fin du Minoen Moyen III, comme vous l'avez noté dans votre excellent ouvrage sur les *Civilisations préhelléniques*⁽²⁾, et on le met sur le même plan que les documents égyptiens de la XIII^e dynastie⁽³⁾. On a vu plus haut, dans la note de M. Edouard Naville, par quels heureux rapprochements le savant égyptologue de Genève a pu, de son côté, serrer de plus près encore la date recherchée et attribuer la tombe de Byblos à la XIII^e dynastie. Enfin la mince feuille d'or, ramassée par M. Virolleaud dans les crevasses du sarcophage et s'adaptant à l'embouchure du vase d'obsidienne, achemina de lever tous les doutes, puisqu'elle portait le prénom du pharaon Amenemhat III. Ainsi de proche en proche, on avait trouvé la solution du problème et, traitement, un des objets lui-même s'est chargé de donner la réponse définitive.

Mais ici une question se pose: si le point de départ, le *terminus post quem* est certain, ne pourrait-on pas supposer que la tombe fut rouverte dans la suite des temps et que des offrandes nouvelles vinrent s'ajouter à l'offrande plus ancienne? Je ne le crois pas. Pour ma part, et je vois que vous partagez cette opinion, car dans votre article du *Journal des Savants*⁽⁴⁾, qui récapitule les décou-



FIG. 9. — Oenochoe en or I. Mycènes.

(1) SCHULTZMANN, *Mycènes*, trad. franç., p. 312, fig. 341 et p. 339 fig. 376 et a. 1924, p. 496 fig. 476.

(2) 2^e éd., p. 151.

(3) *Id.* — Tableau synoptique de la pl. XIII.

(4) Nouvelle série, t. XX, août 1922, p. 178.

vertes de Syrie vous insistez sur le caractère archaïque et homogène de la céramique déposée dans la tombe de Byblos par comparaison avec les sépultures cananéennes de Gezer, et vous en concluez que la date la plus vraisemblable pour cette sépulture est la fin du *xix*^e ou le début du *xviii*^e siècle avant notre ère. Il n'y a pas de bonjour mycénien de la même époque, il n'y a pas d'objet de style géométrique, ni dans les offrandes déposées à l'intérieur du sarcophage (fig. 4), ni dans celles qu'on voit autour de la cuve (fig. 2). On en peut donc conclure que toutes ces offrandes funéraires datent de la même époque.

Vase en forme de théière. — Nous voudrions pouvoir donner à ce vase un nom moins entaché d'ana-chronisme et plus antique, mais nous ne connaissons pas dans le répertoire grec ou latin un terme qui désigne un récipient de cette nature. C'est une sorte d'inguière à bec cylindrique. Le long bec, inséré comme un loyan sur la panse du vase, apparaît tard dans la vaisselle classique des Grecs. Au contraire, il est très ancien dans la fabrication orientale. On en trouve des exemples parmi les vases de Suse du second style (entre 3000 et 2800 —), il se trouve sur un petit relief chaldéen appartenant à la période d'Assurouddin. Un vase analogue, servant aux libations, était en usage chez les Égyptiens¹. Enfin les céramiques crète-myécénienne, chypriote, anatolienne, berbère et à leur tour de cette création². La parie cannelée, fréquente dans les derniers temps de la céramique grecque, est aussi, comme le bec cylindrique, un détail de date fort ancienne en Orient. On la remarque dans la vaisselle métallique égyptienne de la XVIII^e dynastie³ et à Mycènes sous une forme godronnée⁴.

Il faut donc que l'inguière de Byblos offre comme travail et comme matière une grande parenté avec le bassin précédent et qu'elle et lui place tout à côté de lui dans l'intérieur du sarcophage (fig. 4, n^o 10 et 11) (pl. XLV) je serais disposé

⁽¹⁾ *Mém. de la Délég. en Perse*, t. XIII, pl. 20, n^o 1, pl. 22, n^o 6; pl. 23, n^o 1, pl. 29, n^o 2.

⁽²⁾ BECKET, *Catalogue antiq. chald.*, p. 118, n^o 44; et la Stèle des Vautours, *Decouvertes en Chaldée*, pl. 48 bis, fragm. G.

⁽³⁾ PRINCE D'AVENARA, *Mus. Art. égyptien*, Dessin pl. 3, Sculpture, pl. 26. Pour d'autres vases à bec, voir Sculpt. pl. 1; Art industriel, pl. 3, n^o 26, 28.

⁽⁴⁾ MARAGHIANNIS, *Antiq. crétoises*, série 1, pl. 10, n^o 2, série 3, pl. 10, n^o 10, pl. 22, n^o 6, pl. 23, n^o 5 et 12, pl. 25, n^o 10 et 13. FEAT-SON, *Ant. et la ESCURIA*, *Mykenische Vasen*, pl. XLV, n^o 67, 68. PRINCE-CHIRIEZ, *Hist. de l'Art*, III, pl. 4, fig. 504; V, fig. 325.

⁽⁵⁾ FLANDRIN-PETRIE, *Arts et Métiers de l'ant. Égypte*, trad. CAPART, p. 149 et fig. 144.

⁽⁶⁾ SCHLIEMANN, *Mycènes*, p. 313, fig. 242, p. 395, fig. 475.

a la rattacher aussi à la fabrication mycénienne datant de la haute époque. C'est une des pièces les plus complètes et les plus curieuses de la trouvaille. Les deux ustensiles, bassin et aiguière, semblent former un tout, une sorte de « service » destiné aux ablutions, comme ceux dont on use encore aujourd'hui en Orient.

La harpé — J'arrive à un objet qui, à mon avis, n'a pas encore été exactement expliqué jusqu'à présent. C'est l'arme qui, dans le sarcophage, était couchée contre le côté droit du mort, si l'on estime que les bandes doivent marquer la place des pieds (fig. 4, n° 8 ; pl. LXX). Notons que le manche de cette arme est tourné vers le bas ; par conséquent, le défunt ne la tenait pas dans sa main ; elle reposait auprès de lui. On la considère comme une arme égyptienne et, en fait, le double uræus dont elle est décorée sur chaque face et qui serpente lentement le long de la lame pour dresser sa tête dorée au sommet du tranchant, lui impose en quelque sorte cette étiquette ethnique. Mais je ne crois pas qu'on puisse assumer complètement cette *harpé* pour lui donner son nom véritable, à la *khopesh* qu'on voit brandie par les pharaons et les chefs militaires égyptiens, et placée aux mains des dieux assis qui tiennent les divers symboles de leur pouvoir¹. Quand on les confronte (fig. 10), on s'aperçoit qu'elles ont les affinités et aussi des différences assez sensibles. La *khopesh*

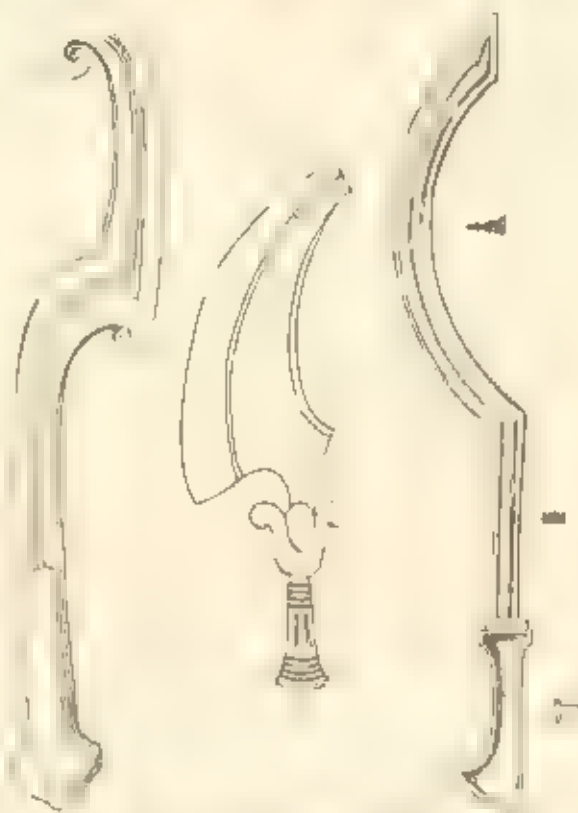


FIG. 10. — La *khopesh* égyptienne et la *harpé* mycénienne.
— *khopesh* égyptien et *harpé* de mort.

¹ PERROT-GUÉROUX, *Hist. de l'Art*, t. 2, fig. 43, p. 127 ; t. 3, p. 395 fig. 225, p. 443 fig. 354.

est un coutelet de taille moyenne assimilable à un poignard ⁽¹⁾. La poignée courte avec un talon plus ou moins évasé, est réunie à la lame soit directement, soit par une partie annulaire, souvent ornée d'un fleuron à deux volutes. La lame elle-même est courbe et afilée du côté extérieur et convexe, comme un hachoir ou un rasoir. Le poignard a une forme de faucille ou de serpe mais il faut bien remarquer que le tranchant est sur le côté opposé. De là, sa parenté avec la harpe de Byblos qui offre la même particularité : la partie contondante et coupante est à l'extérieur, sur le côté convexe. Mais la harpe présente une poignée beaucoup plus longue et plus massive, surmontée d'une partie plate et droite qui est de grande taille et qui aboutit au tranchant incurvé. On sent que le constructeur de cette arme a cherché à en faire non seulement un instrument coupant, comme une hachette de guerre, mais aussi une sorte de masse lourde qui assomme en même temps qu'elle taille. La partie longue et droite de la lame donne à l'arme une envergure et un ampleur d'oscillation qui n'existent nullement dans la khopesh égyptienne.

M. Fl. Petrie a publié dans ses *Tools and Weapons* ⁽²⁾ un tableau instructif des formes de couteaux, de sabres et de harpes fabriqués dans le monde antique tout entier, où l'on peut suivre le développement du coutelet égyptien. Il y a joint deux exemples de harpes, l'une égyptienne (XIX^e dynastie⁽³⁾) l'autre assyrienne (vers 1300 av. J.-C.). Mais il n'a pas cité deux exemplaires du Louvre, trouvés à Tell el-Amarna dans les fouilles du commandant Gros, qui ont été étudiés par L. Helzay et qui éclairent l'origine véritable de ce genre d'armement ⁽⁴⁾. On a débuté par une arme très primitive, à peu près sauvage, composée de deux lames de bois durci, réunies par des liens et enserrant entre elles une garniture de silex coupants. puis on copia en métal cette sorte de casse-tête dont les sinuosités se creusèrent en courbes plus profondes. On chercha ensuite à mieux équilibrer le poids réciproque du manche et de la lame, et l'on aboutit à cette arme étrange et redoutable que les textes sumériens appellent « l'ouragan » ou « le tourbillon », et qui on voit souvent figurer au poing des dieux sur les cylindres babyloniens ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Le Musée du Louvre en possède une en bronze, ornée d'un canal cannelé qui mesure 24 cm. de longueur et Fl. PETRIE *Tools and Weapons* (British School of Arch. in Egypt, 1917), pl. 28, n° 260.

⁽²⁾ Op. l., pl. 28.

⁽³⁾ *Antiquities of the Jews* p. 367. Voir aussi cette fort intéressante étude de L. Helzay.

⁽⁴⁾ Il s'agit de l'un des originaux du Louvre qui est muni d'un double tranchant, l'un à la

C'est bien cette harpe chaldéenne, d'antiquité vénérable, que nous venons déposer dans la tombe syrienne de Byblos. La figure que nous reproduisons ci-dessus (fig. 10), d'après un des exemplaires du Louvre¹, montrera mieux que toute description la parité des deux instruments. Nous y retrouvons de part et d'autre la dimension et la forme de la poignée, la longueur donnée à la partie inférieure de la lame, la belle courbe du tranchant. Malheureusement l'extrémité supérieure de la harpe de Byblos est brisée et on ne peut pas vérifier si elle se terminait en élégante volute. Il est évident que la khopesch égyptienne dérive de cette harpe chaldéenne, mais elle apparaît plus tardivement. M. Petrie a reconnu que « c'est un type qui semble le plus oriental qu'égyptien » : il n'en fait pas remonter les plus anciens exemples au delà de la XVIII^e dynastie, c'est surtout sous la XIV^e et la XV^e que la khopesch prit sa forme classique, qui d'ailleurs demeura assez variée². La harpe égyptienne et la harpe assyrienne du Musée Britannique montrent que la forme asiatique continua néanmoins à subsister, parallèlement avec l'emploi de la khopesch. Un quatrième exemplaire (fig. 10 a b) recueilli dans une tombe de Gezer en Palestine, qui remonte à la deuxième moitié du second millénaire³.

C'est donc une arme vraiment asiatique, de haute et ancienne tradition, qui a été déposée dans le sarcophage de Byblos, placée au côté du mort, elle atteste le rang élevé du personnage et symbolise sa force guerrière.

Semelles de sandales en argent. — Nous avons déjà noté la présence, dans la cave funéraire (fig. 4), d'une paire de sandales dont les semelles en argent ont été seules conservées, elles ont environ 0 m. 25 de longueur (fig. 11). J'aurais pensé que ces restes de chaussures pourraient servir à la solution du petit problème concernant le sexe du personnage enterré dans le tombeau. Est-ce un homme ? Est-ce une femme ? La réponse semble lui indiquer déjà par le miroir et par le vase à huile parfumée (fig. 12 et pl. LXVII) qui font partie du mobilier, et c'est sans doute pour cette raison que M. Neville a parlé de la « princesse » ensevelie dans la tombe de Byblos. On ne peut pourtant pas considérer

partie convexe l'autre à la partie concave. On pouvait donc l'utiliser des deux côtés dans le combat soit comme hachette, soit comme faucille ou serpette.

D'après H. L. ZIEGLER *Orig. orient.* p. 367, fig. E.

¹ Cf. l'extrait *Ibid.* pl. 28 n° 190 et 198.

² *Ibid.*, n° 201 et 202.

³ MACALISTER *Excavations at Gezer* t. I p. 312, tombe 30, III, pl. 75, n° 45, cf. DUBOIS, dans *Journal des Sav.* 1922 p. 177.

cette preuve comme décisive car d'une part, les raffinements de la coiffure et de la toilette à cette époque caractériseraient aussi bien un homme qu'une femme à se mirer et à se parfumer; d'autre part, l'arme de guerre, la harpè, conviendrait beaucoup mieux à un homme. On peut répondre, il est vrai, qu'il n'est pas rare de rencontrer, tant en Égypte qu'en Asie, l'exemple d'une femme remplissant les fonctions de reine ou de regente¹ et, par conséquent en état de recevoir dans sa tombe les insignes du pouvoir militaire. On sait quelles armes précieuses, jointes à des bijoux magnifiques, on a recueillis dans la sépulture de la reine Ahhotep (femme d'Amenhotep²) mais à Byblos il n'y a pas de bijoux féminins proprement dits et le doute reste permis⁽³⁾.

Pour le dissiper, ne devons-nous pas recourir à ces semelles de sandales dont les dimensions pourraient nous renseigner? Le Louvre possède une assez belle collection de chaussures recueillies auprès de momies égyptiennes et mon collègue M. Ch. Boreux a eu l'obligeance de les mettre à ma disposition pour les examiner toutes et les mesurer. Sur vingt exemplaires, je n'en ai trouvés que deux mesurant 0 m. 19 et 0 m. 20, qui sont visiblement des chaussures de femme ou de adulte; j'ai laissé de côté les chaussures d'enfants, aisément reconnaissables⁴. Deux mesurent 0 m. 29 et 0 m. 30, correspondant à la longueur d'un homme de grande taille. Tous les autres ont une dimension moyenne de 0 m. 25 à 0 m. 28 ou 0 m. 28, analogue à celle des sandales de Byblos, et laissent subsister l'incertitude sur le sexe du possesseur. Je ne puis donc rien conclure de cette enquête. Remarquons seulement que l'usage de la semelle en dalique n'est pas signalé, à ma connaissance, en Égypte; on en cite des exemples en Grèce et en Italie⁽⁵⁾.

Objets divers. Les débris d'un *pectorat en cuivre* que M. Virollemin a ramassés dans le sarcophage sont à rapprocher du fameux pectoral d'Amenhotep III

¹ Voir le résumé fait par moi-même Mme DUNYER LE LASSERUE sur le rôle politique des reines orientales, dans sa thèse sur les *Deesses armées*, p. 350, appendice S.

² MASTROKO, l'*Égypte*, dans *Art Uno*, fig. 400 et 401.

³ Noter plus haut, p. 282, la mention d'un ossement humain (*radius gauche*) qui pourrait appartenir à un sujet masculin adulte.

⁴ Voir les exemplaires publiés dans l'article *Bataie du Diol des Antiq. de Sautio*, fig. 509-810.

⁽⁵⁾ Cf. CH. RAVASSON-MOLLIER, *Souques à charnières dans Hém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, t. LII, 1892; ET. MICHON, *ibid.*, 1893, *Nouveaux exemples de sandales articulées*, voir articles *Crepida* et *Solae* dans *Dict. Sautio*, fig. 6507 à 6509.

qui est au Musée du Caire. Je serais disposé aussi à expliquer la quantité de petites *plaquettes d'arc et de terre cuite crues*, de formes diverses, qui étaient réparties par groupes dans l'intérieur du sarcophage (fig. 4 et 7), comme les restes des boîtes et des cassettes qui contenaient les bijoux, le vase à parfums et le miroir dont on pourrait peut-être retrouver la poignée dans l'objet des figures 3 et 5 (les auteurs ne savent que ce ne soit la poignée d'un des tridents).

On a qualifié d'armes les *tridents* le mot plus ou moins bien conservés (fig. 2 et 3) qui ont été trouvés et dehors le sarcophage. M. Fl. Petrie a interprété comme outils d'agriculture des fouilles analogues qu'on a rencontrées dans les pays les plus divers.⁽¹⁾ Schemann a trouvé un de ces tridents, en cuivre, dans le IV^e tombeau de Mycènes. L'un n'a pas à dire qu'il a évidemment servi à attiser le feu des bûchers funéraires. Pour ma part, je me demande si l'on ne pourrait pas y voir de grandes broches à enfourcher la viande des sacrifices, comme le *pempulodon* des Grecs⁽²⁾; elles auraient eu leur emploi dans les cérémonies en l'honneur du mort.

Enfin, parmi les vases de terre cuite, on remarquera la forme originale du *gobelet à pied* pourvu d'une courte anse en anneau qui est placée sur la base même (pl. VII, 1). L'anse n'est pas très usitée dans le Liban oriental, mais en beaucoup de vases on s'en est totalement dépourvus et aujourd'hui encore dans ces régions, on boit le café dans des tasses sans anse, posées sur une monture de métal. La forme du gobelet à pied sans anse existe en Égypte à l'époque de la XVIII^e dynastie.⁽³⁾ Un autre gobelet, plus rond, en forme de tribule, datant de la XIX^e dynastie, est pourvu d'une très petite anse en anneau.⁽⁴⁾ Je n'ai pas retrouvé ni dans la céramique d'Égypte, ni dans celle de Palestine, un vase identique à celui de Byblos. La forme de l'anneau attaché à la base n'est guère pratique pour tenir le gobelet et le porter à ses lèvres. Je suppose que

(1) МАСКНО, op. l., p. 124, fig. 227, Fl. Petrie, *Arts et Métiers*, p. 104, fig. 98.

(2) Plaquettes analogues dans les tombes de Koubanich (Nubie), cf. NAVILLE dans *Rev. arch.* 1912, II, p. 52, 53. Comme spécimens de coffrets on peut voir МАСКНО, op. l., p. 205, fig. 382, Fl. Petrie, op. l., p. 162, fig. 429.

(3) G. J. DE MORGAN, *Fouilles à Dakhour*, p. 67, fig. 140, et p. 68, fig. 143.

STRAUS. — L4

(4) *Tools and Weapons*, t. c., pl. LXVII; cf. HUSSE MACALISTER, *Gerar*, II, p. 47, fig. 244.

(5) *Mycènes*, p. 338, fig. 272.

(6) *Dict. SABBID*, article *Sacrificium*, p. 269; *Πελοποι*, l'Épopée homérique, p. 451 et suiv.

(7) Fl. Petrie, *Arts et Métiers*, p. 94, fig. 67 l.

(8) *Id.*, p. 149, n° XIX.

cet anneau servent plutôt à le suspendre. Sur une stèle de la XI^e dynastie on remarque, parmi les hiéroglyphes sculptés dans le champ, un vase à anse qui est muni, en outre, sur la poise, d'une sorte d'anneau additionnel, probablement destiné à la suspension ⁽¹⁾.

Telles sont les réflexions que je vous soumets — cher Directeur et ami — sur quelques-uns des objets de Byblos. Je pense qu'il faut l'essor d'un égyptologue, qualifié, le soin de peeler d'une façon définitive l'ensemble de cette belle trouvaille qui relève surtout le l'achéaste et de l'art égyptien. J'ai voulu seulement montrer, comme vous l'avez déjà fait par des comparaisons avec la céramique de Gezer, que les éléments méditerranéens et asiatiques ne sont pas absents du mobilier renfermé dans cette riche sépulture syrienne.

Veuillez me croire votre cordialement dévoué,

E. PERROT.

⁽¹⁾ PERROT-CHIVIER, *op. cit.*, t. p. 231, fig. 164;
cf. BLANCHARD, *Rock tombs of Meir*, 23^e mém.

de l'*Exploration fund*, pl. 17, n° 74
⁽²⁾ *Journ. des Savants*, août 1922, p. 177, 178

LES INSCRIPTIONS DE SALADIN

PAR

GASTON WIET

Les quatre textes découverts par J. Barthoux dans la *Qal'ah Guindi* portent l'année *Y. 597* et ne le nombre des inscriptions de Saladin (on y comprenant celles qui ont l'esprit mais sont signées par les écrivains arabes ou par les archéologues européens. Van Berchem en avait dressé, en 1897, une liste¹, que M. Ahmed Zaki Pacha a rassemblée telle qu'elle est dans un travail par lui en 1916². On aboutit aujourd'hui au tableau suivant :

I. — 508. Vieux Caire (souvenir ; cf. MAQUIZÏ, II, p. 231).

II. — 574. Damas (recueil Schefier n° 404, cf. M. L. F. I^{er} III, p. 42, 437. C. I. A. Egypte³), I, p. 209, 727). — *Dispara*.

III. — 575. Damas (recueil Schefier n° 7. M. L. F. I^{er} III, p. 42, 437. C. I. A. Egypte I, p. 300⁴). — *Dispara*.

IV. — 576. Caire C. I. A., *Egypte*, n° 527. — *Dispara*.

V. — 578. Qal'ah Guindi (n° 6 ; cf. Syria, III, p. 62).

VI. — 579. Caire C. I. A., *Egypte*, n° 49).

VII. — 581. Qal'ah Guindi (n° 2 ; cf. Syria, III, p. 60).

VIII. — 581 (?). Ma'adid⁵.

IX. — Vers 581. Mayyâfâriqn⁶.

(1) *Inscriptions arabes de Syrie*, Mem. Inst. Egypt., III, p. 456.

(2) *Les inscriptions arabes de Syrie*, Recueil de l'Inst. Egypt., III, p. 211-212.

(3) Un article récent a défini cette collection : *Les inscriptions arabes de l'Égypte*, N. 11, p. 155 seq.).

(4) *Mem. Inst. Egypt.*, p. 155 seq.).

(5) *Mem. Inst. Egypt.*, p. 155 seq.).

(6) Voir ci-dessous, après ce tableau.

(7) Cette inscription, en beau cufique fleuri et lisse, conservée par M. S. Bell (est acquise par Van Berchem) a signalé (op. cit. *Anglo-antiquaire Bandoukmdier*, p. 108), et M. Fluey (en a consacré une étude du point de vue du style des caractères, et on a reproduit au court linéaire (cf. *Journal asiatique* (S. A.), 1921, II, p. 295).

(8) La valeur du mot, proche à nous avec l'association de M. S. Bell, qui a eu l'extrême bonté de nous faire leur la phonétique.

X. — 583 Qal'ah Gaudî (n° 1, cf. *Syria*, III, p. 51)

XI. — 583 Qal'ah Gaudî n° 3, *Ibid.*, p. 61

XII. — 583 Alexandrie (C. I. A., *Égypte*, n° 458 — maintenant au Musée arabe du Caire, salle I, n° 66, HERTZBERG, *Catalogue*, 2^e ed. p. 27 — HERTZ PASCHA, *Die Baugruppe des Sultans Qalâûn*, pl. 7, fig. 12)

XIII. — 583 Jérusalem (C. I. A., *Jérusalem* V, II, n° 280; ou VI, 1^{er} éd., *Temple*, p. 101; LANE POOLE, *Saladin*, p. 238-239; REINAUD, *Extraits d. hist. ar. rel. aux Croisades*, p. 218)

XIV. — 585 Damas recueil Schafer, n° 61). — *Disparus*

XV. — 585 Jérusalem (C. I. A., *Jérusalem*, II, n° 225 — ou VI, 1^{er} éd., *op. cit.*, p. 91)

XVI. — 587 Jérusalem (C. I. A., *Jérusalem*, n° 150).

XVII. — 87 Damas Noeimi, ap. SALVAIN, *Descript. de Damas*, J. A., 1891, I, p. 391). — *Disparus* (?)

XVIII. — 588 Jérusalem (C. I. A., *Jérusalem*, I, n° 35)

XIX. — Qal'ah Rabad⁽¹⁾

XX. — Qâra communication de Van Berchem⁽²⁾.

XI. — 580 Damas tombes dans la mosquée — en — dans les KUTUB-KAY, *textes*, II, p. 542; trad. IV, p. 347. Noeimi, J. A., 1894, I, p. 427; LANE-POOLE, *Saladin*, p. 367). — *Disparus*⁽³⁾

On a cru communément jusqu'ici qu'il y avait à Harrân une inscription de Saladin⁽⁴⁾. Voici, d'après la copie de M. Suchan⁽⁵⁾ — le texte très fragmentaire auquel on pourrait faire allusion :

أطلق مولانا الملك السلطان الملك الناصر صلاح الدنيا والدين

⁽¹⁾ L'Académie des Inscriptions m'a fait l'honneur à la demande de la famille de Van Berchem de me confier le soin de mener à bonne fin la publication de cet ouvrage. Le premier volume vient de paraître.

Il va de soi que je n'ai pas pris de renseignements scientifiques dans le manuscrit que j'ai entre les mains. Ces quatre inscriptions de Jérusalem sont signalées dans M. I. E., III, p. 456, et, seule, l'inscription n° XVI est restituée inédite. J'ai cru bien faire néanmoins, en vue des recherches futures, de donner — maintenant à ces textes les numéros qu'ils portent dans l'ouvrage de Van Berchem.

⁽²⁾ « Qal'at ar-Rabad, forteresse élevée sur les bords du quady Arjloân... Une inscription

est attribuée l'érection à Saladin ; mais, d'après M. Porter (*Handbook*, p. 312), cette forteresse serait beaucoup plus ancienne. Il est probable qu'elle a été seulement restaurée par Saladin » (Guide ISMAËLIT, 3^e partie, *Syrie*, p. 523). Je n'ai pas pu me procurer l'ouvrage de Porter.

⁽³⁾ Qâra est un village situé sur la route de Damas à Hama (cf. Guide ISMAËLIT, 3^e partie, *Syrie*, p. 688; GUYON, *Notes épigraphiques*, J. A., 1923, I, p. 76).

⁽⁴⁾ Le tombeau actuel est bien « ottoman » Cf. LANE-POOLE, *Saladin*, p. 368-369, planche).

⁽⁵⁾ Cf. DEMEROUTI, *Vie d'Ousûm*, p. 438, n. 4, Streygowski, in *Amida*, p. 322, 332.

⁽⁶⁾ SALHAR, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 321.

Il faut probablement y voir le nom du *petit Saladin* Malik Nasir Yusuf, qui fut souverain de Damas et d'Alep au milieu du ^{xiii}^e siècle. En effet, comme je l'ai brièvement connu, le titre de *salatin* qui s'y trouve, *levaah malk mlsal*, ne peut convenir à Saladin ⁽¹⁾.

Les inscriptions empruntées au recueil Schefer (II, III, XIV) sont inédites. Avant de les publier dans leur intégralité, il vaut mieux attendre les résultats d'une exploration plus méthodique de Damas. La partie protocolaire, avec quelques réserves, sera seule utilisée ici.

Voici, par contre, le texte arabe de l'inscription que Nunez a recueillie ⁽²⁾ et dont Sauvage a publié la traduction (XVII) :

سمله وقت هذه المدرسة على أصحاب الامم أبي عبد الله محمد بن إدريس
الشافعي الأمير أسد الدين أكر في سنة ست وتلاثين وخمسمائة وبعث عمره في أم
نحلت الناصر صلاح الدين مقدس المقدس من أيدي المشركين أبي المظفر يوسف
ابن يوب محيي دولة أمير المؤمنين وبنكاه إلى شريقه وقت عيه وأتم من طحون
الوان سنة سبع وثمانين وخمسمائة

L'inscription de Manbij VIII a été publiée en traduction seulement par Rey ⁽³⁾. Comme je dois en discuter la date, il est bon de reproduire ici cette traduction :

« La main de Dieu élevant et miséricordieuse ! Le monument bien à l'estime sous le
regne le noble maître El-Malik en-Nasir Salah ed-Din Ismaïl ed-Din Abou'l-Monâaf-
fer le respecteur de la dignité de l'our des croyants, le maître de la qatir et de la
puissance et de la culture éclatante. Il a été construit par les soins du cheikh Abou-
Husein-Yousef Ebn-Abi el-Arbaq et d'Abi el-Rahman Iqbal, en l'an 511 (1116 de
J.-C.) ⁽⁴⁾. »

⁽¹⁾ Van Berchem a montré qu'il n'existait aucune inscription de Saladin dans une caverne de Beït Djibrin, comme l'avait cru Conder (*Ar. Inschr. aus Syrien, Zeitschr. d. deutsch. Paläst. Ver.*, XX, p. 113).

⁽²⁾ Paris, ms. ar. 561, f. 46 b.

⁽³⁾ Rapport sur une mission dans le nord de la Syrie, in *Archives des missions*, 3^e série, III, 1866, p. 352; cf. *Guide de la Syrie*, p. 745.

⁽⁴⁾ Lors de son passage à Manbij M. Sachau a vu sur un tombeau une inscription qu'on lui dit être de Saladin : c'est probablement la même. Pourtant, on ne s'en douterait guère en confrontant les noms propres déchiffrés avec ceux du texte de Rey : An mehreren Stellen des Thorns sind Arabische Inschriften angebracht, koranverse und eine Gründungsurkunde auf des Südwest-Seite; sie

vantes tendent à démontrer que — malgré les apparences, cette attribution ne peut subsister — il est nécessaire pour cela d'examiner attentivement le profil — celui des titres du fondateur de la dynastie ayyoubide.

Les textes n^{os} I, IX, XV, XVI, XIX, XX et XXI sont, pour des raisons diverses, écartés du procès : les n^{os} I et XXI ne concernent que de simples souverains égyptiens, et, d'ailleurs, le second est postérieur à Saladin — je n'ai pu en trouver l'ouvrage — qui signale pour la première fois le n^o XIX — on ne sait rien de — XX — le n^o XX est un recouvrement moderne, le n^o XVI — si encore authentique — est une copie qui ne porte qu'une petite partie du n^o IX. Avec matériellement les titres qui accompagnent — dans les quatorze autres inscriptions, le nom de Saladin :

II — *Ma'ana el-sultân el-malik el-nâsir salâh el-dunyâ wa l-dîn, Abû Mo'azz Yûsuf ibn Ayyûb.*

III — *Ma'ana el-malik el-nâsir salâh el-dunyâ wa l-dîn, Abû l-Muza'far Yûsuf ibn Ayyûb.*

IV — *El-malik el-nâsir, dîwân kalawât el-aman qîm al-kalât el-saltân, salâh el-dunyâ wa l-dîn, sultân el-islam wa l-muslimîn, Abû l-Muza'far Yûsuf ibn Ayyûb ibn Châddî, muhyî daulat amîr el-mûminîn.*

V. — *El-malik el-nâsir, salâh el-dunyâ wa l-dîn.*

VI — *Ma'ana el-malik el-nâsir salâh el-dunyâ wa l-dîn, Abû l-Muza'far Yûsuf ibn Ayyûb, muhyî daulat amîr el-mûminîn.*

VII — *Ma'ana el-malik el-nâsir salâh el-dunyâ wa l-dîn, sultân el-islam wa l-muslimîn, khallîl amîr el-mûminîn, Yûsuf ibn Ayyûb.*

VIII — *Ma'ana el-malik el-nâsir salâh el-dunyâ wa l-dîn, Abû l-Muza'far, muhyî daulat amîr el-mûminîn, salâh el-islam wa l-muslimîn wa l-nâsir el-aman.*

IX — *Ma'ana el-malik el-nâsir salâh el-dunyâ wa l-dîn, sultân el-islam wa l-muslimîn, Abû l-Muza'far Yûsuf ibn Ayyûb, khallîl amîr el-mûminîn.*

XI. — *Ma'ana el-malik el-nâsir salâh el-dunyâ wa l-dîn, sultân el-islam wa l-muslimîn, khallîl amîr el-mûminîn.*

Il se trouve bien dans le volume le planches qui ont paru dans l'Annuaire de l'Institut du p^{er} XXXII. Mais tout comme personne n'en a parlé, il faut que j'en parle moi-même le dimanche de Van Berchem.

Le n^o II est emprunté à une inscription inédite et fragmentaire, qui est probablement la même que la 2^e de la liste Van Berchem M 13 (il p. 436-437) comme celle qui est relative à une restauration de piliers.

XII — *El-sayyid el-adjal* pâm *abad et el-salbân, sa'ih el-dunqî wa l-dîn*, [... *Abd'l-Muzaffar Yûsuf, ibn el-sayyid el-adjal el-a* [...] *Ayyûb*].

XIII — *Ibn el-dîr, a'adîn, Yûsuf ibn Ayyûb, Abd'l-Muzaffar, el-malik el-mahmûd, sa'ih el-dunqî wa l-dîn*.

XIV — *Mahmûd el-malik el-mahmûd, sa'ih el-dunqî wa l-dîn, Abd'l-Muzaffar Yûsuf ibn Ayyûb*.

XV. — *El-malik el-mahmûd, sa'ih el-dunqî wa l-dîn, mahmûd el-mahmûd el-mahmûd, Abd'l-Muzaffar, Yûsuf ibn Ayyûb, mahmûd dâwlat amir el-mahmûd*.

XVI — *Mahmûd el-malik el-mahmûd, sa'ih el-dunqî wa l-dîn, sa'ih el-dunqî wa l-dîn, Abd'l-Muzaffar, Yûsuf ibn Ayyûb, mahmûd dâwlat amir el-mahmûd*.

Les copies arabes se contentent la plupart de ces titres. Ils en mentionnent même certains, soit qu'ils ne l'appartiennent réellement au propriétaire, soit qu'ils soient plus riches que les textes originaux, soit qu'ils aient été le fait de copistes ou de scribes, avides de battre le sucre arabe. Pour ces raisons, une étude basée uniquement sur les documents épigraphiques aboutirait à des conclusions plus incertaines que les textes des auteurs pourraient les faire admettre.

A ces exceptions près, toutes les inscriptions en arabe ci-dessus contiennent *el-malik el-mahmûd, sa'ih el-dunqî wa l-dîn*, et il ne faut pas s'arrêter

(1) Le plus ancien de ces documents, antérieur à l'avènement de Saladin, est une charte ou l'arrêté d'Al-Malik al-Mahmûd, qui fut rédigé par el-Qâdî el-Fâdî. Sa lecture y porte les titres habituels des premiers ministres Fatimides (el-Hakim, Al-Qâdî al-Fâdî, p. 57) reproduit dans Quatremère, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 108. Les Patriarches d'Alexandrie & vultu hieronymus, & vultu dans ce diplôme. Les titres des titres du n° IV (Paris, 311) ont, ins. ar. 301, p. 236, al-mahmûd, comment on a vu. (Boulle, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 101, note. Il ne faut pas s'arrêter longtemps à cette erreur de l'auteur chrétien de l'*Histoire des Patriarches*.)

(2) Dehkanouh *Qumra*, texte ar., t. 1, p. 403, trad. p. 317, el-sayyid Dehkanouh, *Qumra*, texte ar., p. 423, trad. p. 403, Dehkanouh, *Œuvres complètes*, p. 363, *Revue d'Égypte*, p. 375.

(3) Ces trois exceptions peuvent être expliquées. Dans le n° XI, le titre *el-sayyid el-adjal*, ce fut l'opinion de Van Nieuwen (Z. 1, A. 1, *Égypte*, t. 1, p. 234), dans le n° II, ou III *galib el-dîn, sa'ih el-dunqî*, et l'omission de *el-malik* dans le n° XIV est tout à fait insolite. Mais le n° XIV est une copie de la copie de Scheler, dont certaines copies sont très suspectes.

(4) Saladin portait ce titre en malik depuis son avènement au trône. (Z. 1, A. 1, *Égypte*, t. 1, p. 234.)

tion de 695, à Damas ¹. En tout cas, ce ne peut être l'effet du hasard si treize textes de Saladin ne le donnent pas à cette place.

En revanche, le souverain inaugure le titre *sultân et islam wa l-muslamin*, *sultan de l'islam et des musulmans* (IV, VII, X, XI et XVIII), qui n'avait pas été porté avant lui et qui lui fut peut-être conféré par le calife ². Van Berchem en a noté toute l'importance dans la titulature des sultans Mamelouks ³.

Si deux inscriptions rappellent des titres fatimides, l'une (III) — ceux des vizirs, *el-sayyid et-adjaf* (le seigneur auguste), l'autre (XII), plus curieuse, *ahd-Allah wa wathâq* (le serviteur et l'ami de Dieu) — ceux des califes, trois autres formules ⁴ viennent montrer qu'on n'entra au régime venant de s'installer en Égypte.

Saladin avait retenu l'orthographe suamie, et ce fait est illustré par un titre qui deviendra l'apanage de ses successeurs *al-dîn kalîmat el-madî*, celui qui a unifié la parole de la foi (V). Il aurait été superflu d'insister sur cette expression si elle n'avait été jugée récemment et peu classique, sous prétexte que le « *Isma'îlî* » (I) ne la connaissait pas ⁵. Il paraît donc bien d'ignorer l'a rôle du *tenoing* des inscriptions — et, des documents diplomatiques ⁶, on possède celui du manuel de Qalqachandi ⁷.

(¹) Cf. SOUKKAKIM, *Inscr. d. Zitadelle von Damascus*, Der Islam, XI, p. 4. — Deux autres exemples, du 606 *ihad*, p. 5]. Pourtant, encore en 607, le titre sera suivi d'une épithète (VAN BERCHAM, *Inscr. ar. de Syrie*, M. I. E., III, p. 460).

(²) Cf. G. I. A., Égypte, I, p. 747, n. 4. — Saladin a pu se l'octroyer lui-même (voir plus loin les développements au sujet de *muhayyad al-islam et-muslimin*).

(³) Cf. *ibid.* p. 747, 767.

(⁴) On ne peut retenir celles des n^{os} VIII et XVII, la première est une formule banale « le maître de la gloire et de la puissance et de la victoire éclatante »; la seconde est plus un compliment de circonstance qu'un titre, « qui a arraché Jérusalem des mains des polythéistes » cf. QALQACHANDI, XIII, p. 41).

Préface de MOURAZZAK, *Hist. des sultans Mamelouks*, *Patrol. ar.*, XII, p. [47] 359.

L. Massignon a fort bien fait d'insister sur la documentation peu moderne des lexico-

graphes arabes : « leurs exemples justifient la ne vont pas au delà du III^e siècle de l'hégire, » *Essai sur les origines du langage technique de la mystique musulmane*, p. 1.]

(⁵) G. I. A., Égypte, I, index, p. 814.

(⁶) AMAR, *Le diplomate arabe del B. archivio Fiorentino*, p. 181-181, 210, 221-222. AMAR, *Le diplomate arabe*, I, p. 143, 231; II, p. 153, 225, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

(⁷) QALQACHANDI, VI, p. 42, 124, p. VIII, 25.

D'ailleurs on trouve une série d'expressions au même ordre : « élever, rendre publique, effacer la parole de l'islam » (AMAR, *Le diplomate arabe*, I, p. 174, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

Saladin a mérité, d'autre part, d'être nommé celui qui a *défait les serviteurs des Croisés, qatib qatib atabat et salab* (IV, VII), en imaginant, contre les Croisés, une action vigoureuse et assez vite couronnée de succès, qui contrastait avec la politique des Fatimides, toute de faiblesse et peut-être de trahison.

Enfin, le rétablissement du sunnisme avait été marqué, du vivant même d'el-Ahid, par une *houbba* officielle faite au nom du calif de Bagdad. Les historiens content, à ce sujet, comment Saladin et son entourage, pressés par Nur-el-Din, avaient suscitonné l'attachement du peuple égyptien à la dynastie régnante. Un politique avisé, d'ailleurs étranger au pays, avait peut-être soupçonné la valeur et la future chance d'un nouveau vizir d'el-Ahid, prit sur lui de nommer dans la prière le souverain abasside. On s'attendait à ces troubles, mais la paisible population du Vieux-Caire d'abord, du Caire ensuite, accueillit la chose avec une parfaite indifférence¹. Suivant l'expression d'el-Abne, qui répond peut-être à l'occasion un vieux proverbe arabe, « deux lieures ne se battent pas à coups de carnes² ». Et cet suffirait peut-être à expliquer l'absence des mouvements futuriles ultérieurs, qui n'eurent pas pour eux l'appui publique, tout au moins dans la capitale, mais furent seulement soutenus par des conjurés, d'ailleurs bien organisés³.

C'est donc à juste titre que Saladin pouvait être appelé le *requiem de l'empire de l'Occident des croisés, mahdi d'abat qatib et mûmîn* (IV, VI, VIII, XVII, XVIII). L'origine véritable de cette expression n'est pas encore clairement établie, et, notamment, on ne sait pas si ce qualificatif fut pris par

¹ Sur cet événement, dont il existe d'autres versions, voir : ARD UTMAN, I, p. 191-198; *Hist. or. Croisades* I, p. 81, 78-80; QALQACHANDI, III, p. 431-432; trad. WÖSTENFELD, p. 134-135; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 103; ANDÉ-MARÉCHAL, éd. Poppo, III, p. 102-104; REINAUD, *Vie de Saladin* (extra de J. A., 1844), p. 8; MICHAUD *Hist. des Croisades*, II, p. 288; LANE-POOLE, *Saladin*, p. 108-109; *Encyclopédie de l'Islam*, II, p. 9; CARRA DE Vaux, *Penseurs de l'Islam*, I, p. 21; Ibn KHALIKÂN, text. ar., II, p. 503; REINAUD, *Entrées*, p. 146-147. — Voir une histoire

semblable, qui ne manque pas de saveur, dans FAK HÛ *Chron. Mekka*, II, p. 37.

² Ce proverbe est antérieur à l'Islam, puisque les auteurs le mettent sur les lèvres du Prophète en des circonstances qui ne lui font guère honneur (Jus Sa'o, II, p. 48, il est en arabe) ou au des historiens d'époque tardive (des IX^e, II, p. 54, 58, 77. QATIB-DIK, *Chron. Mekka*, III, p. 130).

³ Cf. CAZAROVA, *Les Derniers Fatimides, Mém. de la mus. fr. du Caire*, I, VI; *Notice sur une coupe arabe*, J. A., 1891, I, p. 326-329; LANE-POOLE, *Saladin*, p. 102-103.

Salu lui de son propre mouvement ou bien s'il lui fut conféré par l'calife de Bagdad.

On peut bien insérer dans son ouvrage l'acte officiel par lequel la cour de Bagdad reconnaît le souverain de Saladin sur l'Égypte. Cette formule n'a figure que deux fois, à l'occasion de Saladin. Saladin a été le *Salih el-Din* sans doute, mais n'a même pas son surnom de *Malik Asir* la «trouvaille», califienne ou s'est pas mis en fait, et la satisfaction des titres conférés à Saladin n'a pas été un acte officiel. Voici ce document :

El-malik el-aziz, el-malik, salih el-din, asir el-est, amir al-daulah d'el-mil el-awla, fakh el-millah, safi el-daulah, fat el-matn, wal salim qimo-l-ha-farah, wa'l-muchrakim, qahir el-khawadik, wa'l-mutamarradin, 'az el-mudjahhidin, alp ghazal, fakh el-din, Yusuf ibn Yunus. — Saladin dut ou « le courageux, le sage, le sultan, le co-ens au-dessus de la sultan, le la dynas, la beauté du royaume, la gloire de la religion, l'ami suzerain du califat, la couronne de ses sultans, le donateur des milices, le héros polémique, le vainqueur des révoltes et des rebelles, la gloire des combattants, le brave guerrier, le sage prince (?) ». Yusuf ibn Ayyub. »

La suite du document ne sort pas de la banalité : Saladin dut en être satisfait néanmoins, car on y reconnaissait sa souveraineté sur l'Égypte et, par

¹⁰ Quatrecassey, X, p. 145-182. — Telle est la formule d'usage par M. Ahmed Z. K. Pacha (*op. cit.*, p. 261, n. 1), pourtant, il cite des titres réservés plutôt à ceux qu'on lui donne qu'à ceux qu'on leur donne. Il n'y a pas lieu de tenir compte, car ils proviennent d'un exercice de style » de Diyâ el-Din Ibn el-Athir (voir p. 135).

¹¹ On pourrait citer de nombreux exemples d'inscriptions dans lesquelles on trouve une expression de *Ulema* *du-din*, *malik el-din*, *qahir el-khawadik*, *fat el-matn*, *salim*, *qimo-l-ha-farah*, *wa'l-muchrakim*, *qahir el-khawadik*, *wa'l-mutamarradin*, *'az el-mudjahhidin*, *alp ghazal*, *fakh el-din*, *Yusuf ibn Yunus*. — Voir M. L. E., III, p. 436, 509. Bornons-nous à rapprocher le texte de la chancellerie de Bagdad d'une inscription d'Asop, datée de 537, dans laquelle, on trouve en outre les autres formules et jusqu'à la phrase *alp ghazal* *Sousasnam*, *ins* *Hestiyum Shaikh Mahasin* in *Mélanges Deren-*

bourg (II à part p. 67). — Ce titre de *Alp ghazal*, *qahir el-khawadik*, *fat el-matn*, *salim*, *qimo-l-ha-farah*, *wa'l-muchrakim*, *qahir el-khawadik*, *wa'l-mutamarradin*, *'az el-mudjahhidin*, *alp ghazal*, *fakh el-din*, *Yusuf ibn Yunus*, est aussi dans l'édition de *الغزالي*, ce qui donnerait « Alp ghazal *fakh* fils de Yusuf, fils d'Ayyub ». Or, le document n'est pas envoyé à un fils de Saladin, mais lui-même, et Alp ghazal, comme on vient de le voir, est un titre. On serait donc amené à croire que *الغزالي* a été écrit et que on l'a écrit qui aurait embarrassé le copiste, *alghazal*, ou *alghazal* *qahir el-khawadik*, *fat el-matn*, *salim*, *qimo-l-ha-farah*, *wa'l-muchrakim*, *qahir el-khawadik*, *wa'l-mutamarradin*, *'az el-mudjahhidin*, *alp ghazal* dans l'inscription de l'épave à Hama (Vax Hachem *Inscr. ar. de Syrie*, M. L. E., III, p. 437; *Ar. Inscr. aus Armenien*, II à part p. 26; *Égypt. des alabes de Damas*, in *Florileg de Vogues*, p. 44-42) ou n'est d'ailleurs qu'une hypothèse.

même, car il put en sentir l'utilité pour le succès de sa politique syrienne : de fait, il eut le soin de faire savoir au calife d'abord¹, à tout le monde musulman l'Orientais d'abord², qu'il avait restauré en Egypte les prerogatives de la dynastie Abbasside.

Trois des inscriptions de la Qal'at Tundh VII, V, XI fournissent un titre que l'auteur avait pu retrouver accolé au nom de Saladin, *khali' amir et māmānā, l'appui de l'emir des croyants*. À vrai dire, un document diplomatique donnant à Saladin en titre de cet cadre, nous ne connaissons le texte arabe n'existe plus : « Magnus et iustus et gubernator Saracenorum, l'auteur régent, rex calife Saracenorum, Saladin, *des elmas le monarque* »³. Du fait que Malik 'Aḥī était, dans une autre lettre, qualifié de la même façon et qu'on sait à peu près de quel esprit et à quel sujet ne *khali' amir et māmānā*⁴, on pouvait conclure que le texte n'avait pu être écrit aussi et cette fois-ci. C'est l'opinion d'Amari⁵, et les inscriptions de la Qal'at Tundh viennent aujourd'hui la confirmer. L'expression double, en tout cas, que l'auteur des auteurs arabes, qui ne semblent pas l'avoir connue, l'auteur de cette notice, Savat, qui n'est pas pour l'histoire. Les Ayyubides eux-mêmes ne savaient pas, parait-il, le seul à dire qu'en 574, le calife Mustafā conféra au sultan d'Egypte le titre de *amir et māmānā, l'appui de l'emir des croyants*⁶.

On se rappelle aussi que Saladin est nommé l'*amir de l'emir des croyants* titre conféré par le calife à son frère, Malik 'Aḥī, et qui est attesté par la signature de la *fatwa* de l'imam al-Hafḍ de 579⁷, soit de quatre ans et demi après le plus récent des colles de la Qal'at Tundh. Van Berchem avait

¹ Cf. QALQAQASHI, 4^e éd., I, p. 418, Amari, *op. cit.*, I, p. 195, 244 et 246.

² Cf. Amari, *op. cit.*, I, p. 198; II, p. 17; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 103, 104, 123.

³ Elles commencent toutes trois par la formule « *khallid al-faḥ al-maḥ māmānā, que Dieu éternise le règne de notre maître* » On n'en trouve pas d'autre exemple dans toute l'épigraphie syro-égyptienne. Cela date au moins de l'époque fatimide (QALQAQASHI, VI, p. 522-52) et le Qādī al-Fāḍil l'emploie de la même manière que dans les trois inscriptions, au début d'une lettre au calife (*ibid.*, p. 504, cf. aussi Amari, *op. cit.*, I, p. 231). Il s'agit donc

entendu, d'une question de place, et cette cologé à la suite des titres est couramment usitée, à partir de 594 (C. I. A., *Égypte*, I, n° 459). Cf. dans une inscription de l'an 476 (*ibid.*, n° 451) *ḥaras et-talām wa'l-muḥammān bi-akhḥad malkahī*, que Dieu garde l'islam et les musulmans en éternisant son règne!

⁴ Amari, *l'opinion arabe*, p. 262.

⁵ Voir plus loin.

⁶ Amari, *op. cit.*, p. LIV.

⁷ Savat, *Ḥasan et-muḥdharah* II, p. 30, Amari, *Zakīyah*, *op. cit.*, p. 266.

⁸ Cf. C. I. A., *Égypte*, I, p. 81-82.

J'en voulu attirer mon attention sur cette anomalie, que ni lui ni moi n'avons pu élucider⁴³.

Le qualificatif d'*amir*, que certains califes Fatimides donnaient à leurs vizirs, et qu'on trouve dans un *ans-nuqum* de Nizâr el-Dîn¹, fut donné à Malik 'Addî², et plus tard, on le rencontre dans la titulature de Malik Salih.

1

Le moment est venu de démontrer que les deux coupes magiques étudiées par M. Ahmed Zeki Pacha ne viennent pas grossir la liste des reliques de Saladin.

La première renferme le texte suivant (p. 251-252) :

عَرَّجُوا، سَلَبُوا الْمَلِكَ لِجَهْدِ الْيُونَنِيَّةِ يَسُورُ أَيْ يَسْفِرُ يَوْسُفَ قِسمَ أُمِّهِ الْيُونَنِيَّةِ

« Calure a notre maître, le sultan, le roi, combattant pour la f... a de d...
Du n. victorieux, Alai-Mozaffar Yusuf, associé à l'empire de... une des
croyaux. »

(4) La sermon qui fut prononcé, en 583 (1187), à Jérusalem, après la prise de cette ville par Saladin, ne contient aucune formule de ce genre. Étant donné le caractère de l'événement, cette *khutbah* fut certainement rédigée par le chancelier du sultan, et, à ce titre, possède le caractère d'un document officiel. On y trouve réunis tous les titres de Saladin, et une formule de circonstance commémorant la nouvelle conquête (les *Khawass*, text. ar., II, p. 298, Abd. Cizwan, II, p. 411-412, LAUR-POOLE, *Saladin*, p. 237).

(¹) Cf. G. L. A., *Egypte* I, n° 12, 38, 523;
DALLACHANDI, X, p. 493

¹⁰ Reueuil Scheler, n° 435. — Je rappelle que ce recueil doit être utilisé avec précaution. Une autre inscription de Nûr el-Dîn l'appelle *adîb amîr el-mûmînîn*, le défenseur de l'émir des croyants (VAN BERGHEM, *Ar. Inscr.*, p. 4^e tir. à part de SARRAS et WENZELD, *Archéol. Reueil*).

9 Cf. G. I. A., *Syrie*, I, n° 49, VAB BEN
CUREM, *Inscr. ar. de Syrie*, M. I. R., III, p. 409,
Hans Bey, *Gabal, du mouat ar.*, p. 87, VAB
BEN CUREM I, *op. cit.*, p. 103-104, *Revue de
l'Asie d. l'Inde p. Damasque*, Der Iahim, XII,
p. 4, 5, 7, G. I. A., *Assyriens*, I, p. 103-104,
Amari, *op. cit.*, p. 69, 267, 285, 412

Soler reuse *modo arte* dans un contexte d'usage de l'habitat (Quénec'houl, X, p. 133, 134).

P. Cf. C. I. A., *Regule*, I, pp. 64, 65, 70.

Le souverain syrien de Damas et d'Alep, Malik Nâsir Salâh el-Dîn Yûsuf le petit Salâdîn, qui régna jusqu'en 659, le porte dans une inscription de Damas (Salvank, *Deer de Insane*, t. A., 1935, t. n. 408).

En Égypte, Malik Aziz Ullahân G. I A
Égypte, I, n° 457 et Malik Kamil Mohamoud
(Maqazi, *Khoat*, II, p. 362. Avant, op. cit.,
p. 81) porteront le titre d'aide (*zahir*) de l'émir
des croyants.

Le second texte est plus sobre (p. 256, 288):

عز لمولا السلطان الملك المعاهد أبو المطر يوسف

Mais l'écriture de ce second texte contient la mention suivante:

وكان ذلك بأرض مكة سنة ثمانون وخمسمائة

« Fait sur le territoire de la Mecque en l'an 580 ».

M. Ahmed Zeki Pacha a écrit ces inscriptions en consultant les originaux et l'ouï, dans lequel on peut puiser des renseignements pleins d'intérêt, mais ne les publie qu'en abrégé. De ses développements qui vont suivre je ne suis sûr que l'appareil de l'ouï ne s'en inspire principalement sur des documents épigraphiques.

1° La formule *kh. mahlūd* (gloire à notre maître) se rencontre pour la première fois dans une inscription de Salhad, antérieure à l'année 500⁴. Il faut noter sur un autre document, un peu plus récent d'un siècle, celui de Kharpūt, qui regna de 622 à 634⁽⁵⁾. Il importe peu que ce nom ait disparu, car c'est de la même époque que les premiers documents de l'empire de l'Amer, d'ici de 634⁽⁶⁾ et d'ici de 637⁽⁷⁾. M. Ahmed Zeki Pacha, sur un document de l'époque du calife abbasside Mahdī Adh Dhī l-Qadr, qui régna de 634 à 637⁽⁸⁾. Enfin, de cette date à 659, j'ai pu trouver sept autres exemples, et, dans la suite, l'expression devient très fréquente, notamment sur les monuments des sultans Mamlouks. Mais sans les résultats acquis après de longues recherches, mais en se peut conclure avec rigueur. Trois inscriptions de la Qal'ah Gaudī nous fournissent un début par *khallūd Allah mahlūd* que nous avons pu constater comme étant le début d'un autre monument en œuvre que nous trouvons comme étant le début de Mahdī Adh Dhī l-Qadr. Le début par *khallūd Allah mahlūd* nous la légende qui précède l'écriture se

⁴ Cf. DUBASCH et MACLEAN, *Muséon dans la Syrie moyenne*, Nouv. arch. des Missions, I, p. 337.

⁽⁵⁾ Cf. HICINALE, *Mon. de Salhad*, II, p. 405 et pl. X.

⁽⁶⁾ Cf. Amida, p. 106, n. 3.

⁽⁷⁾ Cf. Amida, p. 103.

⁽⁸⁾ Cette inscription a été reproduite trois fois par la photographie (LANS-POOLE, *Art of the Saracens*, p. 208; LANS-POOLE, *Salhad*, p. 338-339, Ahmed Zeki Pacha, *op. cit.*, pl. II, n° 2). La lecture de M. Ahmed Zeki Pacha (p. 259) est très défectueuse; on en trouve le texte correct dans LANS-POOLE (*Art*, p. 208).

trouve dans un manuscrit qui n'est peut-être pas contemporain de Muṭamīd et n'a probablement pas un caractère officiel¹. Si on considérait ce document à sa valeur maximale, on pourrait formuler l'opinion suivante : connu déjà au temps de Salāḍin 'izz al-maḥlūd il était trop peu en usage pour être gravé sur les monuments et sur les objets d'art².

2° Il a été établi, plus haut, qu'à l'endroit où il est placé, *ḥayrat al-malik*, *al-maḥlūd*, le mot *salṭān* ne se rencontre pas habituellement dans le protocole de Salāḍin.

3° On lit inscrite sur la première coupe : *al-malik al-maḥlūd al-muḥammad al-mansūr 'Abū l-Muẓaffar Yūsuf*, et sur la seconde : *al-malik al-maḥlūd 'Abū l-Muẓaffar Yūsuf*. L'absence de celui le second texte, qui corroborerait d'autant la traduction du précédent, il faut l'attribuer aussi la première inscription : *le salṭān, al-malik al-maḥlūd*, aide de Dieu, victorieux, Alā l-Muẓaffar Yūsuf.

Van Berchem a exposé ce détail préalable d'une façon lumineuse en commentant une inscription sassanide dont voici le texte : *« Izz al-maḥlūd al-salṭān al-malik al-maḥlūd al-dāw al-dād »*. Les titres *malik*, *ra*, et *maḥlūd* *qarrar*, écrit Van Berchem³, figurant souvent, dans les protocoles souverains, à titre d'apud et séselles et distinctes du surnom personnel en *malik* — on pourrait, être tenté de traduire ce, simplement *le requerré, salṭān, pater* et il voit dans ce texte une inscription souveraine anonyme. Mais le titre *maḥlūd* comme épithète isolée, fig. ce habituellement *au milieu d'une série d'épithètes analogues* *debutant par dāw et précédé par le surnom personnel en malik*. Ainsi, les titres *malik* et *maḥlūd* forment ici le surnom, pers. *al-ḥakīm* et *malik* : l'abbé est l'ogé. Exposée dans les manuels orientaux⁴ et dont Van Berchem cite quelques exemples, et on peut ajouter par la quasi-unanimité des textes épigraphiques s'y conforme. En effet, sur soixante-cinq inscriptions publiées dans lesquelles le mot *malik* est accompagné de plusieurs épithètes, dont trente et une échelonnées entre 600 et 650, et treize quatre, entre 650 et 800, on ne trouve

¹ Cf. Amadi, p. 79.

² Sur le lapis de Saint-Josse, l'expression n'est pas rigoureusement semblable : *'izz al-maḥlūd al-...* (Illustration, mars 1924, p. 201, Monuments Piot, XXIV, pl. IX, Syrie III pl. IV; Mission, Musée du Louvre, l'Orient musulman, Armes et armures, etc., pl. 31).

³ Voir p. 313.

⁴ Notes d'archéologie arabe, J. A., 1904, I, p. 61-68.

⁵ Cf. QALQACHANDI, VI, p. 124; X, p. 6.

Pour les documents diplomatiques, cf. AMADI, *op. cit.*, p. 69, 105-106, 181-182, 211, 221-222.

titre *l'assise d'empire*. Une inscription du début du xv^e siècle de l'Égypte vient confirmer cette titulature seldjoukide, donnant ce titre au sultan Muḥammad ¹ fils de Maḥmūd al-² et on le trouve dans une lettre du calife adressée au sultan Mas'ūd ³.

Ibn al-Qaṣṣi ⁴ précise que le titre fut dévolu à la branche seldjoukide qui régna en Mesopotamie, c'est-à-dire celle qui tenait le calife en otage. Mais lorsque cette dynastie disparut au bénéfice des Ortokides, le titre passa aux Seldjoukides d'Asie Mineure, et on peut pressentir, étant donné sa signification, qu'il n'était pas strictement d'appanage de plusieurs dynasties. Nous le rencontrons successivement en 697, associé au nom de *Kutaymis I^{er}* en 620, 640 et 647, à ceux de *Kutaymis II^e*, *Kutaymis III^e* et *Kutaymis IV^e*.

Un an environ après ce dernier date, le califat de Bagdad disparaît, mais *Belars* continua à au calife en servant la cause abbasside et l'assistant comme *qāṣi*. C'est un service comparable à celui que les Seldjoukides avaient rendu à son aïeul deux siècles auparavant, et le nouveau calife le récompensa en décrétant à Belars le surnom *la qāṣi* que *l'assise d'empire*

¹ Voir les *Epigraphes*, p. 284-285.

² Cf. *Amān*, p. 36. — Pour Maḥmūd al-² voir même, l'assertion de Maḥmūd est confirmée par un texte de *Ḥamān*, qui le qualifie de *ḥāfiẓ al-ḥayāt* (le gardien de la vie des croyants) (Van Hancum, *Index ar. de Syrie*, M. I. E., p. 436, n. 4).

³ Cf. *Qalā'id*, VI, p. 397. — La comparaison de ce document avec la lettre qu'on nous a fait, adressée à Saladin (p. 346), montre bien la différence faite par le gouvernement ⁴ entre les Seldjoukides et les Ayyoubides.

⁵ Les *Epigraphes*, p. 284.

⁶ M. Ahmed Zeki Pasha prétend qu'on trouve sur les monnaies des Ortokides le titre de *qāṣi and al-māmin* (cf. *Epigraphes*, p. 270). Cette assertion repose sur une lecture un peu rapide des légendes inscrites sur ces monnaies. Sur quelques pièces, mention est faite par les Ortokides de leurs aïeux les Seldjoukides d'Asie Mineure, et c'est à eux qu'on applique le titre de *qāṣi*. Les Ortokides portent celui de *qāṣi* (aide) ou de *qāṣi* (défenseur) *and al-māmin* (Laxe-Pool, *On*

the coins of the Urtukids, p. 22, 26, 37, 38-41, 46-50; Laxe-Pool, *Cat. of the coins of the Urtukids*, III, 121, 125-129-131; Van Hancum, *Ar. Index, aux Armenten*, n° 9; *Revue de l'Asie*, II, p. 403; *Amān*, p. 76, 87 ou 92, 104).

⁷ Cf. Van Hancum, *Épigr. des Urtukides*, p. 22-23, 26-27, 30-31.

Les Seldjoukides d'Asie Mineure portaient auparavant le titre de *ḥāfiẓ* (le protecteur) *and al-māmin* (Hart, *Ep. ar. d'Asie Mineure*, p. 46), qu'on trouve encore postérieurement à 697 (*Ibid.*, p. 16, 28-29, 31, 37, 43-46, 54, 58; C. I. A., *Asie Mineure*, I, p. 9-7, 15), ou encore de *qāṣi*, défenseur (Hart, *op. cit.*, p. 33-36, 46-47; C. I. A., *Asie Mineure*, I, p. 43; Laxe-Pool, *Cat. of the coins of the Urtukids*, III, p. 51).

⁸ Cf. C. I. A., *Asie Mineure*, I, p. 74. Hart, *op. cit.*, p. 20-21, 70. — Pour les monnaies cf. Laxe-Pool, *Cat. of the Urtukids*, p. 26, 30; *Cat. of coins of the Urtukids*, III, p. 27, 30, 33 (523 à 640).

pre, à la date du mois le radjab 659¹. Dans l'année même, le sultan le fait graver sur pierre⁽²⁾, montrant ainsi qu'il en éprouvait une certaine fierté : de fait, sur vingt-sept textes complets de ce souverain, neuf seulement ne le renferment pas³. Parmi ses successeurs, son fils Barakat Khan⁴, ensuite Qalawun ameneront à s'intituler *patrimoine et mamounin*, puis ses fils Khalil et Muhammad, ensuite Chahar et beaucoup plus tard, Barsbay, pour ne retenir que des exemples attestés par l'épigraphie. Ils suffisent à nous montrer la continuité du titre au moins jusqu'au milieu du ix^e siècle de l'hégire⁽⁵⁾. A dater de cette époque, il ne doit plus guère intéresser les sultans Mamelouks, qui avaient pris le titre d'*imam* vers 850⁽⁶⁾.

Les motifs qui ont fait écarter par le calife aux Seljoukides et aux Mamelouks Bahri les termes *chahar et mamoun* sont elude de nous. Ils nous montrent que Soudan était pris qualitativement pour le recevoir. Et d'ailleurs, le gouvernement abousside eut, au contraire, à n'y voir guère. Saladin aucune

⁽¹⁾ Cf. ARABU ZILAI PACUA, *loc. cit.*, p. 209.

⁽²⁾ Cf. SCHREIBER, *Inschr. d. Zilad u. Dammakia*, *Der Islam*, XII, p. 8-9.

⁽³⁾ Dammak, 639 (VAN DERHEM, *Inschr. ar. de Syrie*, M. I. E., III, p. 406; SCHREIBER, *Descript. de Dammak*, J. A., 1894, I, p. 483, 4896, I, p. 284; SCHREIBER, *loc. cit.*, p. 10); Qâra, 613 (LEROY, *Notes épigraphiques*, J. A., 1922, I, p. 77); Hama, 606 (VAN DERHEM, *Ar. Inschr.*, *Beitr. z. Assyriol.*, VII, p. 5), une curieuse inscription de Saladin conservée par Maqrîsî 666 (*Sultans mamouks*, I, b, p. 48; Salkhad 668 Dammak et Maqrîsî, *Mosquée dans la Syrie moyenne*, p. 332; Hama et Akkoûl, 606 (VAN DERHEM, M. I. E., p. 483; C. I. A., *Syrie du Nord*, I, n° 6), les deux textes du pont de Lydda, 871 (CLOUET-GARNIER, *Rec. arch. or.*, I, p. 263-264, 397), Dammak 676 (SCHREIBER, *loc. cit.*, p. 11).

A ce moment les Seljoukides reprenaient le titre de *chahar et-mamoun* (Hama, *op. cit.*, p. 77; C. I. A., *Asie Mineure*, I, p. 28; LANE-PRIEST, *Coinc. of the Hist. Mus.*, III, p. 114-97, 100, 102-103; IX, p. 291, 293). Voir les réflexions de M. ROCHET, *Mus. de Decourchemanche*, J. A., 1916, II, p. 318-319, note).

⁽⁴⁾ Cf. VAN DERHEM, *Inschr. ar. Syrie*, *Beitr. z. Assyriologie*, VII, p. 101. SCHREIBER, *Beitr.*, p. 19, 20, 21, 24; C. I. A., *Syrie du Nord*, I, p. 10, 23, 24, 31, 49; M. I. E., III, p. 487; CLOUET-GARNIER, *Rec. archéol. or.*, II, p. 365; et l'Index de C. I. A., *Egypte* I, p. 800.

⁽⁵⁾ Voir, chez les auteurs : ZETTERSTEDEN, *Beitr. z. Gesch. d. Mamluken*, p. 25 et QALAJACHANDI, VI, p. 68, 108, 113-114, VII, p. 79-806; VIII, p. 23, XIII, p. 350, XIV, p. 18-307. — Il semble bien que les sultans Mamelouks aient parfois porté le titre de *wa'il amir et-mamoun* (QALAJACHANDI, VI, p. 124; VII, p. 379; ZAHEDI, p. 67). Quant à celui de *chahar et-mamoun* conféré au sultan Khalil, on l'explique aisément par un jeu de mots fait sur son nom (QALAJACHANDI, X, p. 166, 168, 172).

⁽⁶⁾ Cf. C. I. A., *Egypte*, I, n° 34. — Voir plus loin pour QAL Bây.

Les documents diplomatiques assurent la continuité du titre jusqu'à la fin des Mamelouks (AMARI, *1 diplom.*, p. 168-166, 181-182, 210, 221-222; REINAUD, *Extraits*, p. 553, n. 1; Paris, ar. 4440, f° 47 b).

reconnaissance. Il ne faut pas oublier, en effet, que Saladin était en Égypte le lieutenant de Nûr el-Dîn, et c'est tout naturel en ait le dernier que la cour de Bagdad reconnut le mérite du retour de l'Égypte au sunnisme. On pourrait même se demander si la révolution égyptienne ne fut pas le résultat d'une série de traités entre l'émir et Nûr el-Dîn. Cette manière de voir expliquerait l'attitude du calife Mustaschid, qui, en 661, blâme Nûr el-Dîn de la lenteur mise à résorber son autorité spirituelle en Égypte. Son successeur, Mustakim, se plâta à en dire tout bon à Nûr el-Dîn⁽¹⁾. La chute de la dynastie Fatimide eut lieu en 1067, et ce n'est que trois ans plus tard, après la mort de Nûr el-Dîn, que le calife reconnut le pouvoir de Saladin en Égypte⁽²⁾. Ce dernier fut donc ignoré pendant trois ans : un titre de cette importance qui resta sulfatien jusqu'au x^e s. vii^e siècle aurait été décerné sur-le-champ.

À supposer que le souverain eût utilisé l'après l'incident, il en aurait fait usage ailleurs que sur des coupes narguées et jets que l'on a guère destinés à augmenter sa situation politique. Or, à la lecture de la partie des inscriptions de Saladin ne lui donne-t-elles pas de titre en *amir et mîmîn*, et trois d'entre elles, outre un document diplomatique, l'appellent *khâlid amir el-mîmîn*. L'absence est encore plus complète chez les auteurs musulmans et l'on ne peut dire que Suyûtî qui connait *amir et mîmîn*. En tout cas, on a beaucoup de difficulté que ce titre « se » en vigueur *amir et mîmîn* « ait été décerné à Saladin « par la foule⁽³⁾. »

Un auteur chrétien, Abû Şalih, affirme cependant que Saladin « est appelé sur les bûchers et sur les dîrîens *qasim amir el-mîmîn* »⁽⁴⁾. Cette affirmation isolée, la seule connue par un écrivain presque contemporain ne peut guère tenir devant les faits : aucune monnaie contenant ce titre ne nous a été conservée⁽⁵⁾.

En résumé, *amir et mîmîn* n'était peut-être pas d'un usage courant à la fin du x^e siècle de l'ère, et *qasim amir el-mîmîn* est insolite pour Saladin qui n'est nommé sur les coupes que par sa *kuqûth* et son nom « Abû l-Muza Lar Yusuf

(1) Abû GULMAN, I, p. 183, 196.

(2) *Ibid.*, I, p. 250.

Abû l-Zêd Fûrûkari, *ibid.* p. 272-273.

(3) Abû ŞALIH, p. 284.

(4) Voir plus haut, p. 317, n. 1; et LANE-POOLE, *Coin of the khediv. Library*, p. 203, 209. L'expression *amir et mîmîn* p. 17-18.

en outre l'absence de *Wah Adsa* et le *Sauha el Hou* est particulièrement étrange. Il n'y a si plus possible de 380, plus difficile à contester à première vue. La chose n'est pourtant pas impossible : un fabricant de coupes magiques a voulu en graver une au nom de Saladin, et il était assez instruit pour connaître les faits de son règne, mais il imagina un protocole dans lequel il mélangea maladroitement des formules en usage à l'époque de la floraison. Pour ses contemporains — et non seulement pour ses contemporains — la lecture de l'insulte *Wah Wa affir Wah* pouvait suffire à rappeler Saladin.

Il y a donc tout lieu de croire que nous nous trouvons en présence de deux faux : l'un peut être de la même fabrique. Entendons-nous sur le mot « faux » : il ne s'agit pas, croyons-nous, d'objets magiques, mais ils doivent remonter à une époque postérieure à Saladin, peut-être après les coupes magiques étaient en pleine vogue. Le fabricant avait un intérêt puissant à voir le commercial à vendre des coupes célèbres par leurs anciens propriétaires.

Nous pouvons d'ailleurs citer d'autres exemples analogues, dont l'un est une certaine parenté avec les coupes étudiées par M. Ahmad Zeki Pacha. Le Musée du Louvre possède une coupe magique, sur laquelle on lit le texte suivant ⁽¹⁾ :

عمر مولانا سلطان الملك المويد منصور بن المعظم قسطنطين

« *Glorie en Dieu au sultan el-Malik el Muayyid, l'Victorieux, Abul Muzaffar, associé de l'emir des croyants.* »

Cette coupe provient probablement d'Égypte, puisqu'elle est dévouée au *Calife* par le *Calife* lui-même. La lecture *qasim mawla-mawla* nous conduit à chercher non un Seldjoukide ou un Mamlouk d'Égypte : or les Seldjoukides n'ont pas porté le titre de *malik*, et les deux *Malik Muayyid* de la dynastie mamlouke circassienne d'Égypte ont porté respectivement les surnoms patronymiques *Abul-Nasr* et *Abul-Fath*, et non *Abul-Muzaffar*. Malgré l'effort accompli par l'auteur de l'inscription, celle-ci reste anonyme.

⁽¹⁾ Dicté sur un dessin que M. Basset a bien voulu faire à mon intention.

Cette lecture permet le mot *Calife* au lieu de *Calife* que l'on lit dans Mison, *tom. cit.* n° 80,

p. 36, elle infirme, en outre, d'une façon catégorique, l'attribution au pacha Saladin, proposée avec réserve par M. Migeon.

En outre, la collection Schefér renfermait une coupe enrique au nom du sultan Laqā 696-698, datée en chiffres de l'année 1321. D'autre part, le Musée du Louvre possède une coupe enrique au nom du sultan Bebars, et le protocole n'offre rien de suspect et renferme aussi le titre *qasim amir al-mamān*, mais la date, 641, est de dix-sept années antérieure à l'avènement de Bebars. Val Bechlem¹ qui a signalé le premier, note que parmi les nombreux objets d'art musulmans conservés dans les collections particulières et les musées il n'existe point d'inrique au nom de Badars. Or Saladin ne nous ne possède aucun objet d'art. Les deux règnes offrent des points de ressemblance qui frappent aux yeux : chacun a leur manière, les deux sultans restaurent en Egypte les aux remises abossées, tous deux y des et font part de nombreuses mosquées, écoles, forteresses, édifices d'utilité publique, mais peu ou point le palais — et au mot, tous deux organisent et font la guerre. A leur époque, « l'art proprement dit, surtout les arts mineurs, qui sont les arts de luxe et d'agrément, restent au second plan ».

Si les « coupes de Saladin » étaient certainement de l'art égyptien ce ne serait pas facile de le supposer. Elles ont été faites au x^e siècle de l'égire, mais l'argument principal en faveur de leur attribution au sultan est le caractère divers.

Certaines inscriptions de Qut-Bay déterminent et cotent les nombreux textes de ces dates. L'une ordonne de peindre et assumer un mûle. Au même des derniers, il est dit que le fils *qasim amir al-mamān*. Or, une inscription de la Qutbat el-Bachawyah au Caire, contient un mystérieux *amir al-mamān* et Val Bechlem a cru devoir ajouter le mot *qasim* que le texte de l'inscription, on ne l'a pu lire que d'une le comprenant pas. Et ce même qu'il avait l'assassin *l'empereur de l'empire des croisés*, ne s'en trouve pas sur un buste en cuivre au Louvre qui était placé dans une mosquée de Madinat el-Fayyum, et ce en 1100, soit quatre ans après la mort de Qut-Bay. On ne s'explique guère pourquoi ce titre est repris deux fois se dénouant d'une docteur, à l'époque

⁽¹⁾ *Catalogue des objets d'art de la collection Schefér*, n° 121.

⁽²⁾ *Notes et recherches*, J. A. 1364-1365, p. 26, Musée de l'Université de Louvre, tome 1, p. 24, n° 92.

⁽³⁾ Cf. C. I. A., *Egypte*, I, n° 341.

⁽⁴⁾ Cf. C. I. A., *Egypte*, I, n° 408. — A la vérité, il y a deux inscriptions identiques, de même provenance, se trouvant au Musée de l'Université de Louvre, sous le n° 1364-1365, et dans le *Catalogue* p. 206-207.

le Qut Bay, alors qu'il semblait oublié depuis longtemps ¹. En ce qui concerne le lustré, on aimerait à savoir qui était l'auteur des textes gravés sur les objets. L'art, peut-être la chancellerie officielle en avait-elle le contrôle, mais non l'initiative.

Et voici d'autres anomalies contemporaines de Qut Bay, qui offrent des affinités de rédaction avec le style des inscriptions des « coupes de Saladin ». De plus le texte du lustré que nous venons de mentionner offre une série d'epithètes pectorales qui suivent le *radî-smah*, mais c'est plus loin qu'est r logue le surnom personnel de Qut-Bay *Mahkîschraf*. Nous retrouvons encore cette singularité dans quatre autres textes ².

Ces entorses au protocole habituel devaient être signalées et rapprochées des erreurs singulières des textes qu'on trouve sur les coupes magiques, mais l'on ne saurait y attacher une importance trop considérable. L'un voulu simplement indiquer une piste pour une nouvelle étude de ces coupes, que je n'ai pas vues, et qui, à coup sûr, ne sont pas contemporaines de Saladin ³.

G. WIEZ.

¹ Aucun exemple épigraphique entre 827 et 1. A. Égypte, I, n° 243) et 834 (*Ibid.*, n° 344).

² L'un d'eux a été publié et. Ali Bey Dancar, *Hist. de la Moudjra de Medine. Bull. de l'Inst. égypt.*, 1914, p. 73). Les trois autres sont inédits. L'un appartient au chambellan de ceivre étudié par M. Ali Bey Bahgat. Les deux autres proviennent de la madrasah de la Qal'at el Kabch, dont Van Berchem a publié quelques inscriptions (C. I. A. Égypte, I, p. 461).

³ Cette opinion a été soutenue, avant moi, par M. Ali Bey Bahgat, dont l'autorité en matière épigraphique n'est pas à démontrer. Malheureusement le *Bulletin de l'Institut égyptien* ne donne pas ses raisons, qui parurent convaincantes au P. Lammens. Le procès-verbal de la séance de l'Institut égyptien ajoute que M. Ahmed Zéki Pacha maintint ses conclusions (*Bull. de l'Inst. égypt.*, 1910, p. 7-176).

LES TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE SYRIE (1920-1921) ET LA FONDATION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE JÉRUSALEM *

PAR

EDMOND POTTEUR

Au cours de l'année 1920 l'Académie a considérablement accru le domaine de son activité scientifique en prenant sous son patronage deux fondations nouvelles des auxquelles leur siège dans le proche Orient. L'une est une création due à la victoire des Alliés, qui eut pour conséquence de confier à la France le mandat temporaire de l'administration militaire et civile en Syrie. L'autre se rattache à une institution beaucoup plus ancienne qui, depuis de longues années, a acquis un glorieux renom en Palestine. La première est la Mission archéologique permanente dépendant du Service des Antiquités de Syrie, qui a été organisée par le Général Gouraud et placée par lui sous le contrôle de la direction scientifique de notre Compagnie. La seconde est l'École française d'archéologie à Jérusalem, qui forme une institution distincte de l'École archéologique Saint-Etienne, fondée en 1875 par l'Académie des Douze, mais qui se rattache à celle-ci par la personnalité de son directeur le R. P. Lagrange, comme par la collaboration des Pères Dominiquains qui sont professeurs dans cette école.

En mois de janvier 1921, sur la proposition faite par le Général Gouraud l'Académie et l'Académie des Inscriptions, est intervenu un arrangement dont nous croyons utile de reproduire ici le texte.

1. Il est créé en Syrie, sous le patronage et la direction scientifique de l'Académie, une Mission archéologique permanente, rattachée au Service des Antiquités.

2. Cette Mission comprend un Directeur permanent et des Missionsnaires temporaires,

Rapporté par M. E. Fournier, membre de
l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
au nom de la Commission de Syrie et Pales-

tine, dans la séance du 13 octobre 1921 de
cette Académie.

3. Le Directeur, à qui est confiée l'organisation du Service des Antiquités, est nommé par le Haut-Commissariat sur la présentation de l'Académie des Inscriptions. Comme pour les Directeurs des Écoles d'Athènes, de Rome et d'Extrême-Orient, la durée de son mandat est fixée à six ans. Il doit, pour les questions scientifiques, se tenir en rapport avec l'Académie, en particulier lui adresser à la fin de chaque année un rapport sur les travaux entrepris et les découvertes survenues en Syrie, comme aussi l'aviser, s'il y a lieu, de toutes les nouvelles constatées qui peuvent l'intéresser.

4. Les charges ne cessent d'apparaître qu'à celui qui effectue des recherches ou à diriger des fouilles, soit il signes par l'Académie, en nombre et pour une durée variable, soit il rectement soit sur la proposition du Haut-Commissariat. Ils sont placés sous l'autorité du Directeur qui leur assure l'aide matérielle et intellectuelle dont ils pourrarent avoir besoin.

5. Pour le service de ces Missions, le Haut-Commissariat s'engage à leur allouer, à son budget, un crédit spécial dont il fera connaître, en temps utile, le montant à l'Académie, celle-ci étant juge de la meilleure répartition de la somme allouée.

À la suite de chaque mission, le Missionnaire devra remettre un rapport succinct au Haut-Commissariat qui le transmettra à l'Académie.

Pour l'École archéologique de Jérusalem, le plan d'organisation s'est réalisé en plusieurs étapes. Le point de départ fut la demande adressée au Ministère de l'Instruction publique par le Comité Britannique constitué pour la fondation d'une école anglaise en Palestine. Le Comité proposait, par l'intermédiaire du professeur M. Garstang, d'installer une École française d'archéologie aux Écoles britannique et américaine qu'on avait l'intention d'installer à Jérusalem. Plusieurs réunions se sont tenues au ministère sous la présidence de M. le Directeur de l'Enseignement supérieur pour discuter ce projet, et divers membres de l'Académie y assistaient. Ces pourparlers ont abouti à des résolutions votées par l'Académie en décembre 1919, sur un rapport très détaillé de notre confrère, M. Haussoulier, dont je rappellerai ici les éléments essentiels.

Le projet proposé par la Commission ministérielle consistait à créer à Jérusalem, plutôt qu'une École proprement dite, une sorte de station archéologique qui serait un lieu de séjour et de passage pour les missionnaires désignés par l'Académie et un centre français de recherches sur le terrain. Cet établissement aurait pu profiter, avec l'assentiment des Pères Dominicains du voisinage et les ressources scientifiques de l'École de Saint-Etienne, mais il n'aurait pas juxtaposé à cette école déjà existante une organisation parallèle

avec enseignement, réunion de collections, bibliothèque, etc. Les conclusions votées par l'Académie sont ainsi rédigées :

1^{re} L'Académie des Inscriptions accepte la direction scientifique et administrative de l'École française d'archéologie de Jérusalem, aux conditions énumérées dans le présent rapport.

2^o L'Académie des Inscriptions charge sa Commission et son Bureau de conclure un accord définitif avec les Comités américain et anglais, et de s'entendre avec l'École Biblique.

C'est sur cette base que de nouveaux pourparlers ont eu lieu en 1920 et grâce au désir patriotique qui ont manifesté les Pères Dominicains de coopérer aussi activement que possible à la création d'un nouveau centre français d'études, le lien s'est établi assez étroit entre l'Académie et l'École Biblique pour que l'on ait trouvé le cadre de la solution pratique du problème posé. Cette solution reste d'ailleurs conforme dans ses arrangements essentiels aux dispositions votées par la Commission du Ministère et par l'Académie en 1919.

Par la voix de son Directeur le P. Lagrange, l'École Biblique déclarait que depuis longtemps elle mettait ses ressources scientifiques à la disposition de tout étudiant ou de tout voyageur qui venait en Orient et qu'elle se faisait un honneur de donner l'hospitalité aux membres de la nouvelle École. D'autre part, l'Angleterre avait déjà sollicité le P. Lagrange pour le faire entrer dans la « Société Orientale de Palestine » récemment créée, et même pour lui en offrir la présidence. Cet hommage rendu aux services des missionnaires français méritait bien le cas que fusaient les savants étrangers de l'École Biblique. Comment ne pas le consolider comme la base de tout un combiné qui chercherait à établir scientifiquement l'archéologie française dans ces régions ?

L'accord a été alors rapidement conclu entre le Ministère, l'Académie et l'École Biblique. Il fut entendu que l'École française d'archéologie placée sous la direction du R. P. Lagrange, resterait tout à fait distincte de l'École Biblique, qui garderait son autonomie et son indépendance complète. Une allocation fournie par le Ministère des Affaires étrangères serait mise à la disposition de l'Académie des Inscriptions pour être transmise au Directeur de la nouvelle École et subvenir aux dépenses annuelles. À l'Académie était confié le contrôle de l'organisation scientifique, dans les mêmes condi-

tions que pour Athènes, Rome et l'Extrême-Orient. Les missionnaires désignés par l'Académie recevaient l'hospitalité dans une « Maison des étudiants », située en dehors du couvent ; ils avaient le libre usage de la bibliothèque et des collections ; ils suivaient les cours spéciaux ou publics faits par les Pères et prenaient part à leurs promenades et explorations.

De cette double création est donc résultée pour l'Académie la nécessité de diriger ou de contrôler les travaux des deux Ecoles nouvelles.

Dès le mois de décembre 1919, l'Académie avait nommé un Haut-Commissaire de Syrie, devenant ensuite la Commission de Syrie et de Palestine, composée de sept membres, qui ont maintenant à s'occuper simultanément de ces deux institutions, dans les mêmes conditions où fonctionnent déjà les Commissions des Ecoles d'Athènes et de Rome et de l'Ecole d'Extrême-Orient. C'est en vertu de ces arrangements que le Directeur du Service des antiquités de Syrie et le Directeur de l'Ecole de Jérusalem nous ont adressé chacun, par la première année de leur gestion, 1920-1921, un rapport que nous résignons ici.

..

Le rapport de M. Vardakauda été lu à l'Académie, le 24 septembre 1921. Il rappelle l'échec de la période qui précéda l'accord définitif de 1921. En 1919, MM. Brousse et Prost avaient successivement dirigé le Service archéologique, simple anneau, à cette époque, du service de l'Instruction publique. Devenue autonome au début de 1920, cette section commença à prendre son plein développement entre les mains de M. J. Thiaumont, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, parut le grand avertissement, pendant une époque de transition difficile, de tracer d'une façon logique et raisonnée le cadre de l'organisation future. Nous renvoyons à son très intéressant rapport, adressé au Haut-Commissaire et publié dans la revue *Syria* (I, 1920, p. 81),

De cette période de tâtonnements et de préparations, grâce à des subventions dues au Ministère de l'Instruction publique et à la Société française des Etudes archéologiques, que prit le notre confrère M. Balaton, M. le Directeur Combaud avait pu reprendre à Saida des fouilles déjà amorcées par lui en 1913-1914, avec la collaboration du Musée Impérial Ottoman, les résultats en ont été publiés sous quatre articles de la revue *Syria* (I, 1920, pp. 16,

198, 198, 287. N'oublions pas non plus qu'en 1919 M. Montet, lors d'une mission organisée par l'Académie de Lyon, avait retrouvé l'emplacement du temple élevé en Syrie par les Égyptiens en l'honneur de la « Dame d'Byblos » (lettre de M. Montet dans les *Comptes rendus* de l'Acad., 1921, p. 148).

Avec la nomination de M. Virolleault, désigné d'abord à titre temporaire à la fin de 1920, titulaire définitif comme Directeur en avril 1921, le programme des travaux s'entreprendra enfin dans une voie d'exécution régulière et, dès le mois de mars, les premières charges de missions, agréées par l'Académie et par le Haut-Commissariat, débarquent à Beyrouth pour se mettre à l'œuvre. M. Maurice Pézard se rendit à Tell Nebi Mend sur l'emplacement pressumé de l'ancienne citadelle hittite de Kadech. M. P. de Lorey travailla l'abord à Qann-el-Awoud, site déjà repéré auquel Renan avait consacré tout un chapitre de sa *Mission de Phénicie*, et ensuite à Dairis pour y poursuivre les recherches sur l'art assyrien. Mme D. Le Lasseur était chargée d'y mener des sondages dans le voisinage même de la ville de Tyr.

Ce qu'on a été les résultats de ces trois explorations, l'Académie le sait déjà, soit par les comptes rendus qui en ont été faits (cf. *Comptes rendus*, 1921, pp. 208, 331) soit d'après les articles écrits par les auteurs eux-mêmes pour *Syria*, soit enfin par l'exposition provisoire organisée au Musée du Louvre où l'on a placé, à côté de photographes et de plans, quelques documents originaux provenant de ces diverses fouilles. Rappelons la capitale et le sanctuaire de M. Pézard, le fragment de stèle hiéroglyphique qui continue sans doute une victoire du pharaon Seti I^{er} sur les Hittites au xiv^e s. de avant notre ère et le déblaiement presque complet d'une vaste citadelle qui paraît bien correspondre aux données des textes antiques sur la situation de Kadech (*Syria*, III, p. 89). Rappelons aussi les heureuses recherches de M. de Lorey à Dairis, trouvant une mosaïque funéraire assyrienne et deux sténotaphes sculptés d'xii^e siècles, dont l'un porte le nom d'une aristocrate fille du Prophète (*Syria*, II, p. 221) — enfin parmi les trouvailles de Mme Le Lasseur une inscription phénicienne sur anses d'amphore, un texte grec sur la célébration des Jeux Actiaques et les peintures, très abîmées et colorées d'un hypogée romain (*Syria*, III, p. 1 et p. 116).

Pendant l'automne de 1921, deux autres missions partent pour Beyrouth, l'une confiée à M. Enlart en vue d'étudier les églises et les monuments francs

de l'époque des Croisades, l'autre à M. Montet pour poursuivre ses recherches sur le temple de Byblos, recherches auxquelles l'Académie avait décidé de consacrer une importante subvention prise sur ses propres fonds (*Comptes rendus*, 1921, pp. 149, 323, 346-354-356).

Nous n'avons pas à anticiper sur la suite des événements que consignera le prochain rapport de M. Viret pour l'année 1922. Mais l'Académie sait déjà quels fructueux résultats ont produits ces deux missions dans deux domaines très différents de l'archéologie (*Comptes rendus*, 1922, pp. 7, 14-30).

En terminant M. Viret appelle l'attention sur la nécessité d'installer à Beyrouth un musée régional et d'annoncer avec plaisir que la Société syrienne d'archéologie, présidée par M. Ch. Sursock, a pris l'initiative de réunir des fonds pour la création de cet établissement régional. Un certain nombre de sculptures et d'inscriptions constituent l'objet d'un travail appréciable d'antiquaires prêts à y prendre place. On a aussi recueilli des dons et l'on négocie l'achat de collections particulières. À côté du Grand Liban, les États de Damas et d'Alep devront avoir également leur musée spécial. Des pourparlers étaient engagés pour l'acquisition d'un très bel immeuble à Damas, specimen rare de l'architecture musulmane. Il obtiendrait aussi l'école arabe des Arts décoratifs, dont la prospérité est liée à ces traditions si anciennes et à des souvenirs si glorieux. Pour ces entreprises multiples le Directeur estimait qu'il y aurait urgence à renforcer le personnel dont il dispose et il réclamait l'aide de deux inspecteurs, l'un en résidence à Beyrouth et remplissant les fonctions de secrétaire, l'autre habitant Alep et veillant à la stricte application du règlement des antiquités, surtout en ce qui concerne la vente et l'exportation des objets.

Il fallait songer aussi aux organes de publicité. La création de la revue *Syria*, subventionnée par le Haut Commissariat, encouragée par les allocations du Ministère de l'Instruction publique et de la Société syrienne d'archéologie, a déjà donné les preuves de son activité, sous l'impulsion si persévérante de M. R. Dussaud, en publiant deux volumes d'articles et un grand nombre de planches. En outre on disposera d'un autre recueil qui porte le titre de *Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités de Syrie*, le premier volume a paru le *Livre de l'impôt foncier*, par Abou Youssef Ya' Koub (traduit de l'arabe par E. Fagnan) et deux autres sont prêts pour l'impression.

Enfin le Service des Antiquités se proposait aussi de participer à l'Expo-

sition coloniale qui devait s'ouvrir à Marseille en 1922, il a envoyé des cartes, les plans, des croquis, les photographies et les livres.

L'Académie est sûre sans doute que l'ensemble considérable de ces travaux et de ces résultats, obtenus en si peu de temps, peut inspirer confiance dans l'avenir de la Mission de Syrie sous la direction d'un savant orientaliste qui, à travers de sérieuses difficultés d'exécution, a réussi à organiser le travail de nos explorateurs avec tant d'adresse et de sagacité. Elle voit se réaliser la pensée déjà ancienne l'un de ses membres, M. Edmond Ganneau, que les 1882, préconisant l'installation à Beyrouth d'une « station archéologique », d'où pourraient rayonner nos missionnaires dans l'Asie antérieure. Cette modeste « station » est en train de devenir un grand centre d'études orientales.

..

Le rapport rédigé par le R. P. Lagrange pour l'année scolaire 1920-1921 ne pouvait pas porter sur le fonctionnement de la nouvelle Ecole d'archéologie, puisque c'est seulement cette année, en 1922, que l'Académie a désigné un pensionnaire pour y résider. Néanmoins il nous a semblé utile de donner un résumé de cette notice parce que l'Académie y verra dans quel cadre fortement organisé se trouveront placés les jeunes gens qu'elle enverra en Palestine et qui pourront suivre les cours de l'Ecole Biblique, en profitant aussi de la riche bibliothèque qui y a été constituée. L'enseignement s'adresse à des étudiants et au grand public : il comprend des cours spéciaux, des conférences publiques, des promenades archéologiques et les fouilles ou explorations. Les maîtres sont des savants réputés comme les Pères Lagrange, Abel, Carrière, Dhorme, Jausson, Savignac, Vincent. Aucun pays n'est représenté en Orient par un bataillon d'érudits aussi imposant, et c'est une chance pour nous de disposer de ces forces actives toutes prêtes, appuyées sur une longue connaissance de la contrée, alors que tant d'autres nations ont à créer de toutes pièces leur outillage. On ne s'étonnera donc pas que, d'une part, l'enseignement donné à cette école ait un grand caractère, d'autre part, les élèves et les auditeurs y soient très nombreux. On y compte treize étudiants de nationalités diverses, des groupes d'une dizaine de personnes se joignent à eux pour les excursions : un auditoire plus nombreux suit les conférences.

Parmi les sujets réservés aux élèves citons l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament, la géographie biblique, l'archéologie sémitique, la topographie de Jérusalem, l'étude du grec, de l'assyrien, du syriaque et de l'arabe. Pour les conférences publiques la correspondance de saint Jérôme, l'état de la ville de Jérusalem au x^e siècle, les châteaux des Croisés, la prière du livre de Job, les fouilles de Bethsean, les tombeaux. Les patriarches à Hebron, etc. Le Directeur de l'École anglaise, M. Garstang, après de malates et l'aide solidaire des deux nations, est venu faire une conférence avec projections sur les fouilles d'Ascalon. Enfin quelques-uns des Pères se sont transportés à Beyrouth et à Damas pour y tenir leurs séances : le P. Lagrange a parlé sur Chabab, l'Écriture, l'Orient, sur saint Luc, l'histoire, sur Palmyre, le P. Jausseron a répété en arabe quelques leçons et récits de voyages.

Les promesses avancées de l'année, elles ont permis de visiter à Jérusalem même la colline d'Ophel, la ligne des anciens remparts, les nécropoles, les piscines, le Temple et ses constructions, le Mont des Oliviers, etc. Les voyageurs ont mené la petite caravane à Ascalon, à Gaza, à Bethléem et dans ses environs, à la vallée du Cédron et à l'encontre d'Hebron, à Jericho, au Jourdain, à la mer Morte, etc. — ou à moins pousser jusqu'à la Transjordanie et à la Syrie.

Au cours de ces excursions, les visites et prospections de fouilles n'étaient pas négligées. Les fouilles anglaises d'Ascalon, le Basilique de Bethsean, le Haram d'Hebron, les recherches du comte de Weyl, les fouilles de la Synagogue d'Am-Douq, ses mosaïques, les relevés de l'église et des tombeaux de Deir-el-Azhar. L'explication de la nécropole de Nablouse, les chartiers de Gabbat et du Thabor ont été le résultat ex nihilo sur place, donnant lieu aux explications détaillées des Pères Vincent et Savignac, Abel et Lacroix. Enfin ses travaux de publication sont représentés par des comptes rendus et des articles dans la *Revue Biblique* et par une collaboration aux *Bulletins de la Palestine oriental Society* et du *Comité Pro Jérusalem*.

Et encore, et l'École continue en Syrie, l'Académie ne manquera pas d'être frappée de l'activité intense que déploient ceux qui représentent en Orient l'archéologie française.

Mais, lisons-le bien haut, le gros effort qui s'accomplit dans ces deux régions a besoin d'être maintenu. Il ne faut pas qu'il apparaisse comme un

acte de vigueur monétaire comme un élan qui ne dure pas. C'est aux pouvoirs publics à étendre l'importance, non seulement scientifique, mais politique et diplomatique, et à pourvoir aux ressources nécessaires qui exigent une si grande entreprise. À cet égard, l'avenir ne nous laisse pas sans inquiétude, et nous ne saurions assez répéter qu'une diminution trop sensible du budget civil de la Syrie équivaldrait à une paralysie des services et à une sorte de faillite scientifique, dont nos concurrents ne manqueraient pas de profiter avec empressement.

De notre côté, nous aurons à user sagement des crédits auxquels l'Académie a tenu à jouir de sa prééminence. Comme l'indique le rapport de M. Viret-Teillard, plutôt que de multiplier les missions, l'heure est venue de limiter leur nombre à celles qui ont donné les gages les plus sûrs. L'importance historique ou artistique. Après avoir opéré par coups de sonde, il serait opportun de se concentrer sur quelques sites bien choisis et d'y pousser à fond les recherches. Si tel est le vœu de l'Académie, la Commission prendra le plaisir de s'y conformer.

EDMOND POTIER.

LES INFORTUNES DES FRANÇAIS D'ALEP PENDANT L'EXPÉDITION D'ÉGYPTÉ

PAR

HENRI DEHFRAIN

De ventôse à fructidor an VI, c'est à dire pendant le printemps et l'été de l'année 1798, le gouvernement du Directoire se flatta de l'espérance de voir la Sublime-Porte assister paisiblement à l'occupation de l'Égypte. Il essayait de la convaincre de notre desintéressement. Ce sont les Mamlouks et les Mamelouks seuls que nous combattons, faisait dire au Divan le Ministre des Relations extérieures Tallivrand par notre chargé d'affaires Pierre Ruffin. Faisant fi de l'autorité du Grand Seigneur, cette milice rebelle a défait et saccagé l'Égypte de l'Empire ottoman. En la détruisant, la France, bien loin de commettre un acte hostile vis-à-vis du gouvernement ottoman, estime qu'il lui rend service. Mais ce raisonnement à la fois habile et spectral ne réussit pas à convaincre le Divan de nos bonnes intentions.

Notostant son penchant marqué pour les Français, le sultan Selim III redoutant que l'entrée des infidèles dans une province voisine des villes saintes de la Mecque et Médine ne provoquât à Constantinople un mouvement populaire qui aurait pu le précipiter du trône, nous déclara la guerre. Le 16 fructidor an VI (2 septembre 1798), Pierre Ruffin fut arrêté à la Sublime-Porte avec deux membres de sa légation et interne au château des Sept-Tours.

Dans les semaines qui suivirent, tous les Français résidant à Constantinople et dans les échelles, personnel consulaire et négociants, furent mis en prison. Selon l'humeur et le degré de xenophobie des pachas gouverneurs, ils furent plus ou moins maltraités. Comme on le verra par les quelques pages qui suivent le sort les Français habitant Alep fut particulièrement douloureux.

I. — ARRÊSTATION DES FRANÇAIS.

À la fin du XVIII^e siècle nous occupons à Alep la première place parmi les Européens. La « nation française » comptait une quarantaine de personnes. Neuf maisons y faisaient le commerce ; elles achetaient du coton et des toiles, le coton, des soies, du lin, du cuir et des nœuds de gaze ; elles vendaient de l'indigo et de la cochenille, du sucre, des bonnets et surtout, art le principal, des draps. Les négociants habitaient au centre de la ville les *ahuns*, dont le rez-de-chaussée servait de magasin et le premier étage de logement.

En 1741 le consul général de France à Alep se nommait Choderlos. *Jean-Charles-Martin Choderlos* (né le 16 avril 1738). Il était l'aîné de trois ans de Choderlos de Lamoignon, l'auteur fameux des *Liaisons dangereuses*. Après avoir passé une partie de sa vie dans l'Inde, il était devenu, fort honnête au ministère de la Marine.

En 1793, il fut nommé consul général à Smyrne et il était sur le point de rejoindre son poste, quand il fut arrêté par ordre du Comité de sûreté générale et emprisonné au Luxembourg, où il resta un an. Après le 9 thermidor, quand « le jour de la justice fut enfin pour tous », selon son expression, il demanda au Comité de salut public « être réintégré dans son consulat général. Bien que sa demande ait été chaleureusement appuyée par Alquier, député à la Convention, qui attestait « qu'il n'existe pas d'homme plus probe ni de patriote plus pur », ce fut non pas à Smyrne, mais à Triplice-Syrie, que Choderlos fut envoyé. De ce poste consulaire il fut transféré à celui d'Alep où il arriva le 21 floreal an V (10 mai 1797). Seize mois plus tard commencent ses infortunes, qu'il a exposées dans un « Rapport en forme de journal de ce qui s'est passé de la part du gouvernement turc à l'égard des prisonniers français à Alep depuis le guerre déclarée par la Porte ottomane à la République française relativement à l'expédition d'Égypte ». Ce rapport est daté du 21 ventôse an VIII (12 mars 1800).

« La première nouvelle du débarquement d'une armée française à Alexandrie parvint à Alep le 27 messidor an VI (1^{er} juillet 1798) par des lettres particulières écrites de Chypre. Cet événement inattendu causa plus de sensation parmi les Français qu'— parmi les indigènes. Les agents du gouvernement turc en

preneut si peu d'oubrage qu'il ne me fut devant le de leur part aucun éclaircissement, aucune information. L'opinion générale était que cette expédition quel qu'en pût être le but, n'avait sans doute été entreprise que d'un commun accord entre la République et la Porte. Aussi la laune intelligente qui avait régné jusqu'alors entre les autorités d'Alep et nous ne reçut-elle aucune altération de cette circonstance.

« Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 22 fructidor suivant (8 septembre 1798) que le drogman du consulat fut mandé au *medh me* (tribunal de justice) où s'étaient rassemblés les principaux officiers civils et militaires. A peine fut-il à tribune que les injures les plus atroces, les expressions les plus grossières lui furent prodiguées par plusieurs de ceux qui composent le tribunal et notamment par le *medhi* (chef du tribunal de justice), le *mufti* (interprète de la loi) et le *sachib* (commandant les janissaires). Ce prélude indécent fut suivi de la lecture adressée au drogman d'un *katscherif* du Grand Seigneur (les *katscherifs* sont les commandements les plus absolus du Grand Seigneur et les seuls qui soient revêtus de son sceau, *propres papour*, dont le dispositif portait de garder en vue les Français et de leur interdire toute communication avec eux) — ce fut immédiatement après le drogman fut assigné au d'achèvement de janissaires pour venir me notifier la teneur du *katscherif*, en présence de quelques officiers du tribunal chargés de procéder à son exécution. »

Un d'elles restèrent en effet dans sa maison sous la garde de ceux officiers et de leurs janissaires le 22 au 30 fructidor. « Nous n'avons pas à nous plaindre de nos gardiens, ils nous témoignèrent même plutôt des égards que de la dureté. Selon l'usage du pays, ils étaient à nos frais, et comme tout est abus dans ce gouvernement ils exigeaient magistralement de mes domestiques, qui n'osaient rien leur refuser, beaucoup au delà d'une honnête subsistance.

« Nous parvîmes ainsi jusqu'au 30 fructidor, que vers onze heures du matin je vis entrer à l'improviste le *sachib*, le *nakh* (lieutenant du *medhi*) le *schekib* (officier qui porte le caducée) le *pacha*, plusieurs *alemas* (gens de loi) et autres d'janissaires qui en pouvaient contenir l'appartement dans lequel je me trouvais, sans compter que les autres pièces de ma maison en étaient plus ou moins garnies. Sans qu'il me fut donné aucune explication sur le sujet qui les amenait, ils ramassèrent pêle-mêle, sans en prendre aucune note, tous les

papers du consulat, les miens propres, mon berat, le secret d'officier et mirent le scellé sur mes armoires, maides, coffres, sur la chancellerie et enfin sur les portes de toutes les pièces de ma maison. Cette opération n'était pas entièrement consommée que le commandant des jussaires, à la tête de sa troupe caennena dehors, sans que je fusse ou j'aie pu être vu, et il se fit tous un vaste souterrain qui sert le magasin à la douane. J'y restai seul pendant une heure, au bout duquel temps j'y vis arriver successivement et sous escorte tous les Français, hommes et femmes et jusqu'aux enfants à la mamelle. Un de nos négocians très dangereusement malade d'une fièvre putride avait en vain entrepris d'émouvoir la pitié de l'insolente soldatesque chargée de cette expédition : il lui fallut subir le sort commun. Il n'y eut d'épargnée que l'épouse d'un négociant, qui se voyant à un moment d'accoucher obtint, sans beaucoup de peine, de rester chez elle jusqu'après ses couches.

« Nous restâmes dans ce souterrain jusqu'au lendemain soir, qu'on vint nous annoncer que nous allions être emprisonnées au château. Cette annonce nous était caudant plus désagréable que nous savions qu'il n'y avait au château d'autre prison que des cachots. Le négociant si malade et qui avait été encore saigné dans la nuit fut chargé sur un âne comme un ballot, et l'on nous fit marcher sous une nombreuse escorte. Le commandant des jussaires, à la tête, à travers un peuple nombreux, dont l'extérieur ne témoignait que le sentiment de la pitié joint à un extrême étonnement.

« Dans ce trajet qui n'est heureusement pas fort long, plus ces chèvres si saisies d'effroi qu'elles pouvaient à peine se soutenir, furent plutôt traitées que conduites. L'apprehension ou nous étions d'être jetées dans des cachots fut bientôt dissipée. Ce fut dans une maison que l'on nous conduisit. Il fallut, au nombre de dix que nous nous trouvâmes, nous arranger tous quatre heures sans petites, ouvertes à toutes les injures du temps, sans autres meubles que deux ou trois matelas par terre pour nous servir de lit. Le gouverneur de chez nous.

« Le gouverneur lui-même ne s'occupait nullement de pourvoir à notre subsistance dans ce premier moment où il ne pouvait pas ignorer qu'il nous était impossible de nous procurer. Pendant les huit premiers jours nous avons vécu de la charité publique, de la bienfaisance des francs et des protégés de toutes les régions. Nous prîmes ensuite des arrangements pour ne servir que de nourriture.

Le récit est modéré et calme; il révèle les auteurs d'un procès-verbal. C'est qu'il a été écrit dix-huit mois après les événements et que le temps émousse l'acuité des plus justes colères.

Autrement vivante est une lettre adressée le 10 octobre 1798 par Pierre van Maseyk, vice-consul de la République Latine à Alep, à van Dedem, ambassadeur de la même puissance près la Porte ottomane. On se est habitué sous le coup de l'infamie, on qu'il a ressentie à la vue de ce spectacle abominable : une colonie de Français malmenée par des Turcs !

« Le Pacha donna l'ordre le 16 septembre de faire sortir les Français de chez eux, ce qui fut exécuté de la manière la plus à l'écarter de la colonie à pur faire sortir le conseil et successivement tous les autres Français, femmes et enfants, sans leur permettre de rien prendre, on les conduisit comme les derniers des criminels au khan de la douane et ils furent tous mis dans une écurie, qui leur servit de prison jusqu'au lendemain, et on les enferma sans leur laisser ce qu'il est possible d'acquiescer, ils furent tous morts de faim sans le secours des autres. On leur permit de porter de quoi manger et de quoi donner le lendemain on les tira de là et on les conduisit au dehors de la même manière qu'on les avait conduits au khan de la douane, c'est-à-dire en plein jour et avec tout respect de gardes, on les rendit nus et sans avoir de vêtements, tous les sept jours les uns sur les autres et sans que le gouvernement leur ait fourni jusqu'à présent le moindre secours, pas même la nourriture qu'ils sont obligés de se procurer eux-mêmes. Jamais chose plus honteuse que ce qui s'est passé à cette occasion, l'indignation est universelle. Les habitants de la ville des Turcs même, n'ont pu retenir leurs larmes. Tous les consuls ont écrit à ce sujet à leur ambassadeur respectif, celui d'Angleterre même. J'ose espérer que Votre Excellence se portera comme les autres à des réclamations, s'il y a lieu l'opprobre qui est essuyé les Français retombe sur tous les autres Européens. Il exige donc des réparations. »

II. — AVANIES INFLIGÉES AUX PRISONNIERS.

La Porte n'avait pas ordonné que l'arrestation des Français fut aggravée de mauvais traitements. « Ce qu'il y a de plus extraordinaire, écrit encore

van Maseyk : c'est que les ordres mêmes du Grand Seigneur ont été travestis en cette occasion. Le firman était très modéré. »

Mais les fonctionnaires turcs d'Alep saisirent cette occasion de satisfaire leur avidité. Les prisonniers durant tout ces extorsions d'argent, les avances que faisaient les Français les puissances locales intelligentes pour et payèrent aux résidents Européens.

Les négociants français payèrent d'abord pour obtenir la libération de leurs domestiques incarcérés et ce même temps qu'eux et dont, dans leur détresse, les soins leur étaient nécessaires. Les négriers payèrent ensuite pour obtenir la libération de leurs femmes et de leurs enfants.

« Comme nous avions la certitude que le kaischer du Grand Seigneur ne faisait mention ni des femmes ni des enfants, nous ne doutâmes pas que l'extension qu'on lui avait donnée n'eût pour but d'amener les Français à braver le prix d'argent pour les affranchir de cette odieuse captivité. Aussi dès les premiers jours de notre détention fut-il fait des démarches à ce sujet auprès du pacha. Il demanda d'abord une somme exorbitante. Ce ne fut qu'après vingt jours de négociation que nous eûmes à rendre la liberté moyennant 7 ou 8,000 piastres que nos pères de famille trouvaient à leur disposition dans la bourse. Les divers étrangers qui s'empressèrent de faire les avances. Il ne fut pas permis aux citoyens de rentrer dans leurs maisons. Il leur fallut chercher asile chez quiconque voulut les recevoir, elles et leurs enfants. Ce fut un grand allègement pour nous de nous trouver réduits de 60 à 17. Nous restâmes encore quatre ou cinq dans chaque chambre. Nous étions fort à l'aise en comparaison de la gêne insupportable que nous avions éprouvée avant la sortie des femmes et des enfants. »

La maison où les prisonniers étaient logés étant délabrée, ils lui firent repayer leurs frais. À l'approche de la saison des pluies la cour où elle appartenait à un fonctionnaire turc à l'igit du chateau, ils firent contraindre le lui payer la location d'une autre maison. Jusqu'alors les Turcs n'avaient attaqué que la bourse des Français mais ensuite, leur audace et leur violence croissant, c'est à leurs corps mêmes qu'ils s'en prennent.

Le 1^{er} nivôse an VII (4 janvier 1799) un commissaire de la Porte, soupçonnant les négriers d'avoir réussi à dissimuler des fonds et des marchandises pour les soustraire à la confiscation, vint les interroger. Ils refusèrent de

repondre. Alors le lendemain le commissaire les fit tous balotter par un caennais et de tels coups ils sortirent de cette épreuve horriblement meurtris. Un procès-verbal de cette abominable exécution fut sur l'ordre de Choderlos, dressé par le chirurgien de la nation.

Le commissaire, « cet infame bourreau, porta l'insolence jusqu'à dire à ces négociants, qu'il venait de faire assommer, de préparer cinquante sequins pour le payer et de la pitié qu'il prêtait le condamna de les faire balotter de nouveau. » Ce fut surtout contre deux négociants, Thomas Vailhen et Pillavoine, son beau frère, qu'ils supposaient et avec raison particulièrement riches, que les Turcs exercèrent leur cruauté.

Le Thomas Vailhen était né provincial. Né à Berre le 21 décembre 1759, arrivé le 3 janvier 1783 à Alep en qualité de commis, devenu négociant en 1785, il avait en quinze années fait sa fortune. Lors de la Révolution il avait pris parti pour les idées nouvelles et avait été l'un des membres fondateurs de la Société populaire, dite « Société des amis de la liberté et de l'égalité » qui s'était formée à Alep le 8 mars 1791.

Le 18 pluviose an VII (6 février 1799) un fonctionnaire turc — un chevalier — vint donc interroger Vailhen et Pillavoine. Et comme faute d'interprète ils ne pouvaient se faire comprendre, il les fit mettre deux heures durant à la torture, sous les yeux mêmes du consul Choderlos : le bras droit de Pillavoine en resta estropié. Ils craignaient pis encore, car ce même jour un garde-magasin de Vailhen, connu pour avoir sa confiance, fut décapité. Dès lors la force de résistance des deux négociants fut brisée et par l'intermédiaire des consuls étrangers ils repandirent l'argent et achetèrent leurs bourreaux.

III. — ELARGISSEMENT DES PRISONNIERS.

Cependant la nouvelle de la détresse des prisonniers se repandait et suscitait de l'émotion. Le chevalier de Bouligny, chargé d'affaires d'Espagne à Constantinople, qui avait accepté de protéger les Français pendant la guerre, se préoccupa de leur sort. Il écrivit au ministre des Relations extérieures le 21 germinal an VII (10 avril 1799) : « Si les traitements envers les prisonniers Français de Candie ont dû vous toucher, j'ai l'honneur de vous assurer qu'ils

sont beaucoup moindres et je dirai même supportables en comparaison de ceux qu'on a fait endurer à leurs malheureux compagnons l'infortuné dans les autres rebelles, surtout à Alep, traitements qu'il ne me convient pas de vous détailler, mais que je travaille journellement à alléger le tant mon pouvoir ».

Un secours arriva aussi aux Français l'écrit le plus intéressant. Le commandeur Sydney Smith qui commandait l'escadre anglaise stationnée sur les côtes d'Egypte et de Syrie, le même qu'il avait fait Saint-Jean-d'Acre contre Bonaparte, « infatigable et indigné, dit Choderlos, de la barbarie qu'on exerçait à notre égard, avait fait, de son propre mouvement, des démarches auprès de son frère, ministre d'Angleterre à Constantinople, pour que les Français fussent mis en liberté ». Les Français d'Alep eurent connaissance de cette intervention vers la fin de l'hiver au mois d'août 1799. À la suite du consul ils se rendirent au commandement pour le remercier de ses bons offices et le prier de les continuer. Il leur répondit qu'ils pouvaient être assurés qu'il emploierait de toutes ses facultés pour les tirer de la main des Turcs ».

La négociation fut pénible. Le grand vizir exigea une rançon de 100 000 piastres, plus un batcha de 15 000 piastres pour ses officiers. Cette somme devait être déposée entre les mains du gerant du consulat d'Angleterre à Alep, un très jeune homme qui, infatigable de son rôle, opposa des difficultés et exigea un présent de 25 000 piastres.

Le total de la rançon, s'éleva donc à 115 000 piastres sur lequel Vadhen et Pillavoye, à eux seuls, donnèrent 121 000 piastres. Choderlos y contribua dans la mesure de ses moyens : « Je n'ai, pour ma part, le sacrifice de 2 200 piastres qui me représentent les deux derniers semestres d'apprentements. Le reste me compte un véritable sacrifice. Je regretterai jamais l'avoir contribué de tout ce que je possédais à tirer mes concitoyens de l'abîme où ils étaient plongés ».

En fin de mois d'août (novembre 1799) les Français recouvrent enfin la liberté en vertu d'un firman impérial exécuté dit-il : « À l'arrivée de ce firman lement impérial, vous saurez qu'il nous a été demandé d'accorder la liberté aux treize négociants français avec leurs familles, prisonniers au château d'Alep, de leur rendre les clés de leurs maisons et de leur permettre de prendre chacun une protection moyennant 10 000 piastres qu'ils s'engagent à payer à notre trésor impérial ».

Mis en liberté, les Français devaient être « consignés » au consul d'Angleterre. Quant à Choderlos, il ne put pas réintégrer sa maison. Depuis fort longtemps le consul de France habitait une maison qui était un *hacienda*, dont le *haci* ou titre de location était en la possession des négociants français. Pour payer leur loyer, ceux-ci versaient de 150 à 200 piastres l'an à un négociant turc bien nommé Antoine Catalago, « si bien, dit Choderlos, que n'ayant plus où me réfugier, j'ai accepté provisoirement l'asile que s'est empressé de m'offrir le consul général de la République italienne ».

Mors que la plupart des Français prisonniers durent rester en Turquie jusqu'en 1801, Choderlos put quitter Alep en juillet ou en août 1800.

IV. — LES INDEMNITÉS DUES AUX FRANÇAIS.

L'article VI du traité signé à Paris le 20 messidor an X (20 juin 1802) entre la France et la Turquie et qui rétablit la paix, dit ainsi : « Les restitutions et les dommages qui sont dus aux agents des deux puissances ainsi qu'à leurs citoyens ou sujets, dont les biens ont été durant la guerre « soit confisqués ou saisis, » seront réglés équitablement par une convention particulière, qui sera conclue à Constantinople entre les deux gouvernements. » Les Français d'Alep dont les biens avaient été confisqués et saisis étaient donc fondés à réclamer des restitutions et des dédommagements.

Immédiatement après la signature du traité de Paris, Talleyrand adressa à Ruffin, de nouveau chargé d'affaires de France à Constantinople, une lettre de créance l'autorisant à conférer avec le *Reys ottomân* ou ministre des Affaires étrangères de l'exécution de cet article VI. Deux sortes d'opérations étaient à considérer : 1^{re} la restitution des biens des Français pillés ; 2^{re} le versement d'indemnités aux Français résidant en Turquie en fructidor an VI pour compenser la spoliation de leurs biens mobiliers et l'injuste détention dont ils avaient été les victimes.

* L'endroit exact de la prison de Choderlos nous est inconnue. Le 16 messidor an VIII (5 juillet 1800) il était encore à Alep, le 8 brumaire

an IX (30 septembre 1800) il n'était plus à Alep, mais où il eût été une quarantaine.

Pour obtenir la restitution des biens des sequestrés, Ruffin tint avec deux commissaires turcs successifs dix-huit conférences, dont la première eut lieu le 13 fructidor an X (31 août 1802) et la dernière le 17 pluviôse an XII (7 février 1804).

La restitution des biens des sequestrés d'Alep fut l'objet d'une longue discussion entre Ruffin et le commissaire turc dans la soirée du 17 vendémiaire an XI (9 octobre 1802). Ruffin rappela que les négociants français d'Alep rançonnés par le grand vizir avaient vendu le *kahk* ou titre de location de la maison et il en exigea la restitution. Il parait bien avoir réussi car Alep figura sur une liste des « commandements de restitution » qu'il avait obtenus pour les biens des français sequestrés en Turquie. Liste qu'il adressa au ministre des Relations extérieures le 1^{er} frimaire an XI (27 novembre 1802).

Beaucoup trop tard, cela dit la question de la restitution aux Français de leurs biens meubles et de leur argent ainsi que des dédommagements qui leur étaient dus. Le général Bucci, qui arriva à Constantinople le 6 nivôse an XI (6 janvier 1803) comme ambassadeur de la République, s'en préoccupa pendant les vingt-trois mois qu'il resta en charge. Il y réussit, le 9 thermidor an XII (29 avril 1804), une commission, dite des indemnités, dont il était le président et Ruffin le commissaire ; mais le gouvernement turc se dérocha jamais et ne donna rien à son commissaire, et jamais la commission ne fut constituée.

Le temps passa. Cependant les Français riches et malades ne perdurent pas le vue les indemnités promises. Des réclamations étaient adressées à l'ambassade de Constantinople par les victimes de la guerre, telles que Choderlos.

Le même consul général à Smyrne, le vicomte de La Roche, ayant pris passage à Toulon le 8 frimaire an XI (29 novembre 1802) sur le *Seymour*, le vaisseau même qui le ramenait à Constantinople, le général ambassadeur Bucci et sa suite.

Il écrivait donc à Ruffin le 17 septembre 1806 : « L'issue de la retraite m'inte à l'oreille et cette perspective douloureuse me fait bien désirer de savoir franchement à quoi doivent s'en tenir les agents sur l'objet des indemnités qu'on leur fait espérer depuis si longtemps. Après avoir été si complètement dépouillé à Alep de presque tout ce qui me restait, les modiques appointements dont je jouis à Smyrne comparativement aux dépenses qu'exige mon

peste ne me permettant pas de me retirer pour secourir les miens. Vous sentez Monsieur de quelle importance il devient pour moi que les soldatines soient payées et surtout de savoir à peu près à quoi m'en tenir à cet égard. »

Il revint encore sur ce sujet dans une lettre du 6 avril 1807. Nous ne possédons plus les réponses de Ruffin, mais il ne put donner à son collègue que le vauis consolations. Quant à Choderlos, dont au surplus la santé avait été ébranlée par la fatigue pendant presque toute la durée de sa gestion à Smyrne et surtout, par la chaleur du retour à Rome le 8 octobre 1808 — il n'avait, non plus que ses compagnons d'infortune de la prison d'Alep, obtenu une piastre d'indemnité.



L'expédition d'Egypte fut donc des moins heureuses et des plus désastreuses pour les Français. Tallies dans l'empire ottoman. Protégés par les Capitulations ils y

Choderlos éprouva encore à la fin de sa vie un grave accident, que nous ne connaissions que par des allusions. Ayant obtenu son congé, il avait quitté Smyrne avec son neveu de Jassaud le 9 mai 1808. Par Paros et Zante il avait atteint finalement Sainte-Maure. C'est alors que survint l'accident qu'il rappelle dans une lettre adressée d'Otrante le 10 septembre 1808 au comte de Champagny, ministre des Relations extérieures. « Vous aurez sans doute appris par M. Pouqueville, consul à Janina, le malheur qui m'est arrivé entre Sainte-Maure et Corfou, ainsi qu'on nous avons eu de peine à sauver des mains des Anglais la barque et les paquets qui nous avaient été confiés, enfin les traitements barbares et la spoliation absolue, que nous avons éprouvée de la part des Albanois qui se trouvaient sous le commandement d'Ali Pacha et qui devaient à ce titre nous prêter secours. J'ose espérer, M. le comte, que Votre Excellence aura bien voulu prendre cet événement en considération et donner les ordres nécessaires pour qu'il soit fait des poursuites à cet égard, afin de nous faire recouvrer, s'il est possible, sinon le tout,

au moins une partie de ce que nous avons perdu.

De son côté, François Pouqueville écrivit de Janina à Ruffin, le 12 août 1808.

« M. de Choderlos (sic) et son neveu ont éprouvé un malheur affreux sur les côtes d'Albanie et mon frère a eu le bonheur de les secourir à temps. Pendant le peu de jours que j'ai possédés ces messieurs à Janina, je ne saurais vous dire combien de fois nous nous sommes entretenus du bon M. Ruffin et avec quel attendrissement mon frère, voulant retourner son ouvrage, a conduit à travers les montagnes de la Chionie MM. de Choderlos et de Jassaud, et je les ai arrivés à bon port à Corfou. J'ai fait pour eux ce que j'ai pu. ma bourse et ma maison a été la leur, pardonnez-moi si je ne vous donne pas de plus grands détails sur leur aventure. Vous en devinez la cause : *sum in angustia*. Le grand rapport vous viendra de Paris. Si je pouvais vous dire dans quel état était M. de Choderlos, cela fait pitié, cela déchire le cœur. Jassaud a été légèrement blessé; quand on est jeune, cela n'est rien, mais un vieillard il a tout perdu. »

jouissaient de la sécurité. Soudain ils apprennent qu'une armée française a débarqué en Egypte et que la Turquie est en état de guerre avec la France. Ils étaient bien vas, et les voilà suspects. Leurs biens sont respectés, elles sont envahies et violées. Ils étaient libres : on les appréhende et on les traîne en prison. En quelques jours ils passent d'une complète tranquillité d'esprit à l'anxiété la plus cruelle. Ils jouissaient du bien-être : ils apprennent à connaître la faim, la gêne matérielle et parfois la torture. Ils s'étaient élevés à l'aisance par leur labeur, les voilà ruinés. Des concurrents étrangers s'emparent des positions commerciales conquises au prix d'un travail soutenu.

Pendant cette époque malheureuse pour les Français des Echelles en général, et pour ceux d'Alep en particulier, le prestige traditionnel de la France dans le Levant subit une éclipse. Mais il allait bientôt réapparaître dans tout son éclat pendant les grandes ambassades du général Brune et du général Sébastiani.

HENRI DEHÉRAIN.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME

I. — ARTICLES.

	Pages
G. ANTHAS, Lettre	38
J. BARDOUX, Description d'une forteresse de Sûdân, l'ancienne au Sinaï	44
JAMES HEART BRISTED, Peintures d'époque romaine dans le désert de Syri	155
GIL. CLEMONT-GANNEAU, Note additionnelle (à l'article Naville)	205
G. COUREVAL, Les Nouvelles Salles d'art musulman au Musée du Louvre	271
FRANK CROMPTON, Note additionnelle (à l'article Bressaud)	206
HENRI DUBOIS, Les Jeûteuses des Égyptiens d'Alep pendant l'expédition d'Égypte	338
RENE DUNAT, Le Temple de Jupiter Damascène et ses transformations aux époques chrétienne et musulmane	219
CLÉMENT HEART, Les Banou-'Annâz (<i>fin</i>)	86
LE LASSERRE, Mlle DENYSE, Mission archéologique à Tyr (avril-mai 1921)	116
ETIENNE MILON, A propos d'un bandeau d'or paléstinien	214
GASTON MIGREUX, Un tissu de soie persan du 1 ^{er} siècle au Musée du Louvre	31
— Orfèvrerie d'argent de style oriental trouvée en Bulgarie	131
EDOUARD NAVILLE, Le Vase à parfum de Byblos	201
MARCEL PERARD, Mission archéologique à Tell Nebi Mend (1921)	89
EDMOND PETRE, Observations sur quelques objets trouvés dans le sarcophage de Byblos	208
— Les Travaux archéologiques du Service des Antiquités de Syrie (1920-1921) et la Fondation de l'Ecole française de Jérusalem	123
LOUIS SEIDENBERG, Deux figurines syro-hittites	134
CHARLES VINET, Le Sarcophage à Byblos et l'hypogée de la douzième dynastie égyptienne	271
RATON, WEIL, Sur la distribution géographique du culte du serpent dans le monde égéo-asiatique	27

	Pages
GASTON WIRT, Les Inscriptions de la Qal'ah Guindi	38, 115
— Les inscriptions arabes de Damas	115
— Les inscriptions de Saladin	107

II — COMPTES RENDUS.

F. M. ANEL, Le Tombeau d'Isaïe (R. D.).	81
ANTON BAUMSTARK, Geschichte der syrischen Literatur (R. D.).	160
R. CAGNIAT, Deux bornes militaires de Syrie	169
CARRA DE VALL, Les Pensées de l'Islam (Gaston Migeon)	83
J.-B. CHAROT, Choix d'inscriptions de Palmyre (R. D.).	260
G. CORTISAU, La Civilisation assyro-babyloniennne	80
K. A. C. CRAWFORD, The origin of the crescent plant of Carthage-Madagascar (Gaston Migeon)	115
R. L. DEYOUNG et MERR, Some early Mosques and their founders (Gaston Migeon)	82
A. H. W. JONES, Dates and Date cultivation of the Iraq (Gaston Migeon)	264
Encyclopédie de l'Islam	167
J. G. FRAZER, Adonis. Etude de végétaux orientales comparées (R. D.).	81
NOËL GIGON, Fragments de papyrus arabéens et Notes épigraphiques	268
LES GUIN, L'Arabie antéislamique	82
HAUT-COMMISSAIRE, La Syrie et le Liban en 1921	168
H. LAMMERS, La Syrie (R. D.).	83
VLADIMIR MINORSKY, Notes sur la secte des Abid Hall (Fr. Cumont)	212
R. MOUTRIER, Inscriptions grecques et latines de Syrie	268
PAUL PEROUZAT, Negotium perambulans in tenebris (R. D.).	263
J. PLESSIS, Etude sur les textes cœléstiens. Isaïe-Astarté (Fr. Cumont)	80
R. RUTTENSTEIN, Das iranische Erlösungsmysterium (Fr. Cumont)	201
G. STAVE SCHUMBERGER, Rois de Byzance et des Croisades (R. D.).	165
A. SOULEYKA, Les Niveaux marins de la plaine de Bône (R. D.).	84
P. THOMSEN, Die lateinischen und griechischen Inschriften der Stadt Jerusalem	160
CARL WATZINGER et KARL WULZINGER, Damaskus, die antike Stadt (R. D.).	165
G. LÉONARD WOOLLEY, Guide to the archaeological Museum of the American University of Beirut (R. D.).	164
C. L. WOOLLEY, Carchemisch, II (Ed. Pottier)	211

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

Exposition temporaire des fouilles françaises de Syrie au Musée du Louvre, p. 85. — Les fouilles de Palestine en 1921, p. 86. — Société française des fouilles archéologiques, p. 87. — Et. MICHON, Inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana, p. 171. — La collection archéologique de l'Université Saint-Joseph acquise par le Musée de Beyrouth, p. 171. — La stèle araméenne de Zakir au Musée du Louvre, p. 175. — L'archéologie syrienne à l'exposition coloniale de Marseille, p. 176. — Centenaires de la Société asiatique et de Champollion, p. 268. — Les travaux de M. Roger Jusserand, architecte, en Syrie, p. 269. — CLERMONT-GANNEAU, Empereurs ou dieux, p. 270. — Les fouilles de Syrie et la presse, p. 271.

Nécrologie : LÉON HUREY	87
Addenda et Corrigenda (R. P. MOUTEROT)	170
TABLE DES MATIÈRES	350

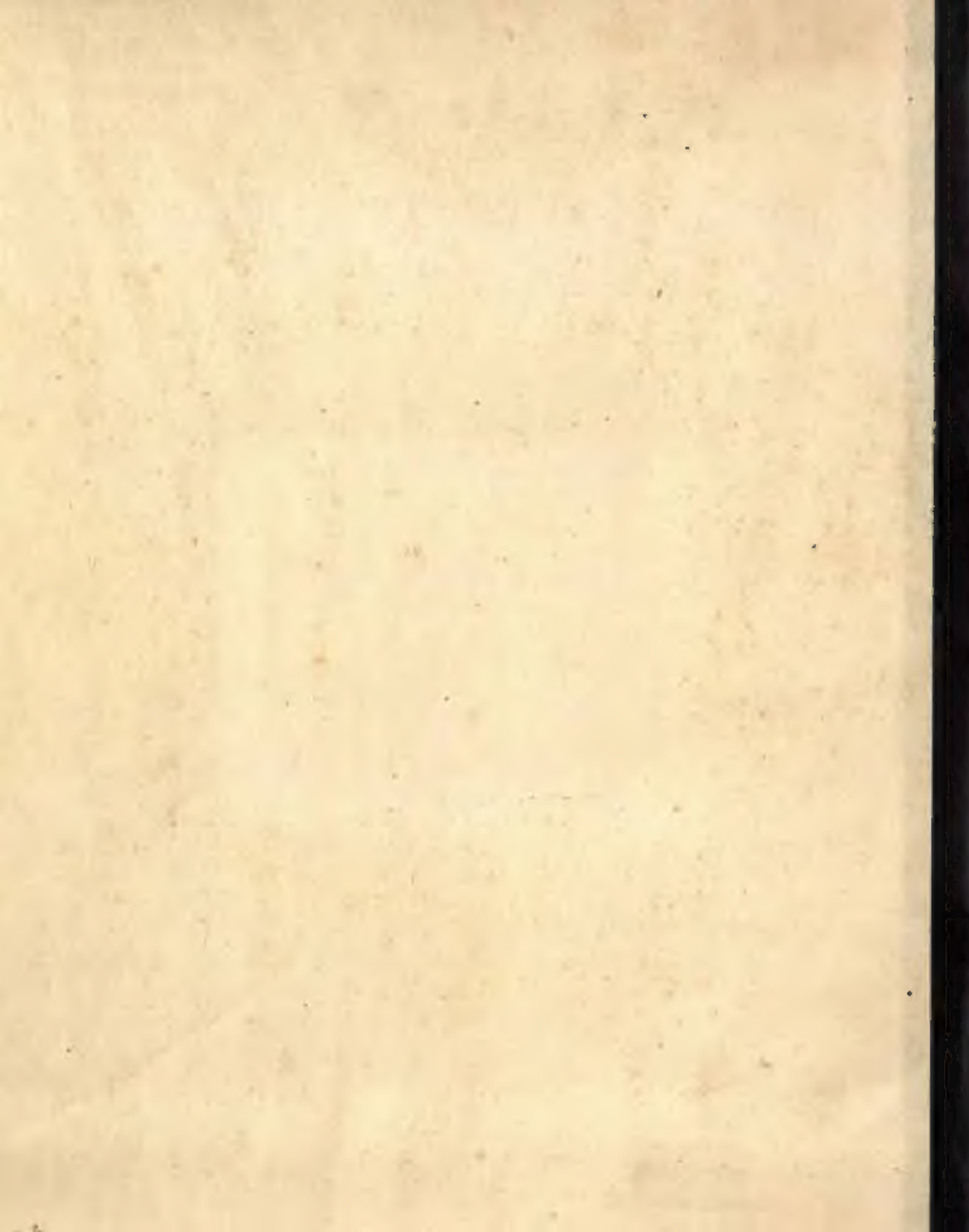


(158)

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

5132. — Tours, Imprimerie K. ARNAULT et C^{ie}.





Central Archaeological Library,
NEW DELHI.

34192

Call No.

705/Syr

Author—

Title—

Syria.

Tome - III

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

P. N. 146, N. DELHI.